La Pathologie de Jean Fernel, ..
mise en françois par A.D.M. ..
Paris : Jean Guignard, 1655, in 8°



DECLARATION DV TRADVCTEVR.

SI la connoissance des malades n'appartient qu'à ces Messieurs, qui s'estans par honneur reseruez pour le conseil, refusent le trauail de l'operation, se contentans d'en discourir en vn langage qui les rend plus admirables que necessaires, il ne seroit pas besoin de publier en nostre lãgue vulgaire les mysteres de l'Art, qu'ils couurent du mesme voile, qui sert communément à la veneration de ceux qui sont les plus sacrez. Mais puisque ces delicats Conseillers de la Nature se veulent bien descharger des operations manuelles, sur ceux que l'occupation des choses a diuertis de l'estude des mots, ils ne leur doiuent pas, ce me semble, enuier la cõmunication d'vne theorie, delaquelle ils sont souuent obligez par occasion d'exercer la pratique, sans autre conseil que de leur teste. Les Cieux, les temps, les maladies, ne permettent

pas tousiours de chercher le conseil d'vn costé, & le secours de l'autre. Celuy qui trauaille au remede n'est pas incapable de la connoissance du mal : Il operera mieux s'il sçait pourquoy. C'est le motif de cette Traduction, en laquelle si quelqu'vn est interessé, qu'il me pardonne : si i'ay mal fait, qu'vn autre fasse mieux, ou qu'on me supporte : si vn seulement en tire quelque profit, à la bonne heure. L'Autheur est assez connu, & la matiere assez importante. Ie ne m'excuse point touchant le style, & les termes de la version ; si l'on m'entend, c'est assez. Personne ne me doit blasmer d'auoir fait ce que i'ay pû en vn sujet que i'ay creu deuoir estre vtile, du moins à celuy pour qui ie l'ay entrepris, il m'en sçaura gré s'il veut ; cette reconnoissance n'est pas de mon faict, non plus que l'aprobation de cét ouurage par les esprits seueres des Critiques : la censure desquels ne m'esmouuera qu'autant qu'elle sera charitable.

L'An 1558. sur la fin du mois de Mars, & le 52. de son aage, mourut à Paris Iean Fernel, natif du Diocese d'Amiens, premier Medecin du Roy Henry II. lequel fut inhumé à Sainct Iacques de la Boucherie. Ce docte Personnage ayant employé auec grande loüange plusieurs années à l'estude de la Philosophie & des Mathematiques, enfin se donna tout à la Medecine; Et l'ayant fort heureusement pratiquée, en traitta toutes les parties par des escrits tout pleins d'vne tres-profonde doctrine, & d'vne admirable politesse. Si bien qu'encore que la mort qui le preuint, l'ayt empesché de les donner tous au public; comme aussi de mettre au iour les liures de ses propres Obseruations & experiences, tant souhaittez par les plus habiles Medecins: neantmoins, ce que nous en auons, luy a tant acquis de gloire dans toute l'Europe, que la Faculté de Medecine de Paris aura droit à iamais de se glorifier d'auoir esleué vn si grand homme.

C'est ainsi qu'en parle le grand Iacques Auguste de Thou, dans le vingt & vniesme de son histoire.

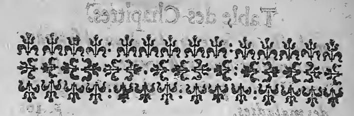


TABLE DES CHAPITRES DE CE LIVRE,

Contenants les matieres qui y sont traittées.

AV PREMIER LIVRE.

Où il est traitté des Maladies en general, & de leurs causes.

AV SECOND LIVRE.

Où il est traitté des Symptomes & signes.

AV TROISIEME LIVRE.

Où il est traitté des Pouls; puis des Veines.

AV QVATRIESME LIVRE.

Où il est traitté des Fievres.

AV CINQVIESME LIVRE.

Où il est traitté des Maladies & Symptomes de chaque partie.

AV SIXIESME LIVRE.

Où il est traitté des maladies des parties, qui sont sous le Diaphragme.

AV SEPTIESME LIVRE.

Où il est traitté des maladies externes du corps.

Fin de la Table des Chapitres.



LA PATHOLOGIE OV DISCOVRS DES MALADIES.

LIVRE PREMIER.

Des Maladies & de leurs causes.

CHAPITRE I.

Ce que c'est que Maladie.



Es hommes n'eussent iamais appliqué leur esprit à la recherche ny à l'exercice d'aucun Art, qui peust seruir à la guerison des maladies & à la conseruation de la santé, si la Nature eust sçeu maintenir elle mesme cette bonne disposition du corps qu'elle auoit premierement establie. Mais puisque c'est vn Arrest irreuocable que l'homme, aussi bien que le reste des choses qui viuent icy

bas, subisse quelque iour la Mort, & soit cependant exposé aux diuerses attaques des iniures externes, qui l'enuironnent de tous costez, & l'agitent non moins qu'vn foible vaisseau secoüé des vents & des flots au milieu d'vne Mer dangereuse & pleine d'orages: Le principal deuoir d'vn parfait Medecin, est de bien connoistre la disposition du corps, laquelle est si souuent & en tant de façons alterée, & n'ignorer aucune des Maladies qui la peuuent troubler. Nous auons desia, d'vn stile assez estendu, demonstré en la Physiologie, qui est comme la base & le fondement de cet art, quelle est la Nature de l'homme, quelles ses facultez, en combien & de quelles sortes chacune d'icelles exerce ses fonctions, & comment elles gouuernent le corps, selon l'ordre & les reigles de la Nature, lors qu'il iouyt d'vne pleine santé. Il est donc icy question de traiter plus succinctement de la mauuaise disposition du corps, ce qui concerne particulierement la Medecine, & expliquer de quelles maladies & de quels symptomes il a coustume d'estre surpris, de quelles causes ces accidens procedent, & par quels signes on les reconnoist; car il semble qu'en la declaration de tout cela doiue consister la pleine & entiere doctrine des choses qui sont contraires à la santé & outre la Nature, par l'action violente desquelles l'homme déchet de sa bonne disposition. Nous examinerons chacune d'icelles en particulier, & nous estendrons sur chaque point autant que le requiert l'exercitation & la pratique de la Medecine.

Et parce que les choses singulieres ne tombent point sous la science, nous commencerons à les enseigner par l'explication de leurs genres vni-

uerſels, à ce que le tout ſoit eſtably ſelon quelque ordre & auec raiſon. Or ces choſes generales ſont au nombre de trois, ſçauoir eſt, Maladie, Cauſe & Symptome.

Quant à la Maladie, c'eſt vn certain effect produit au corps, par quelque choſe qui en altere la diſpoſition, contre l'ordre de la Nature. Les Grecs appellent cét effect *Diatheſe* ou diſpoſition, & en Latin nous le nommons de ce mot *Affectus*, que toutesfois nous ne prenons pas icy en ceſte ſubtile & preciſe ſignification dont Ariſtote s'eſt ſeruy, mais ſelon qu'il ſe peut en beaucoup de façons eſtendre à toute conſtitution du corps, ſoit qu'elle ſe retrouue en la ſubſtance, ou és qualitez & au temperament, ou en la conformation & figure, ou en la grandeur, ou au nombre. Or cét effect en quelque ſorte qu'on le prenne, ſe forme d'ordinaire par vn mouuement & auec quelque mutation, & lors qu'vne cauſe efficiente outre l'ordre de la Nature opere quelque changement, & fait de la violence au corps ſur lequel elle exerce ſon action, elle produit effectiuement quelque choſe, & ce ſien mouuement s'appelle *Effection*, que les Grecs nomment *energie*: le corps qui eſt l'obiect de ceſte cauſe, ſouffre & reçoit ceſte action, & ce ſien mouuement eſt dit *affection* & ſouffrance, qu'en Grec on exprime par le mot de *patheme* ou *paſsion*: Ainſi de ceſte affection prouient enfin cét effect que les Latins appellent *affectus* & les Grecs *Diatheſe*, comme veſtige ou trace de l'affection. La cauſe eſtant oſtée, & l'effection de cét agent, & l'affection du corps qui patiſſoit ceſſent tout auſſi-toſt; mais l'effect produit demeure quelquefois & reſte manifeſtement ſeparé de l'affection; comme on

void en vn vlcere fait au corps par vn fer tout rouge de feu, ou en vne playe receuë par quelque coup d'espée : d'autresfois il ne demeure pas, ains subsiste fort peu, & la cause estant separée, il s'efface, ou au mesme instant que l'affection cesse, ou incontinent apres ; ainsi la fiévre putride, qui est vne chaleur outre nature, laquelle occupe toutes les parties du corps, s'en va tout aussi-tost, ou fort peu apres que l'humeur putride, qui la causoit, est euacuée. Il peut aussi finalement arriuer que l'affection estant legere & foible, ne produise aucun effet dont le corps soit affecté, comme quand on reçoit quelque petite pointure d'vne espingle, qui ne fait que presser la peau sans la percer ny esgratigner, ou qu'estant prés du feu sa trop grande chaleur incommode, ce que cessant, à peine peut on remarquer aucune trace de picqueure ny de brulleure. Lors aussi qu'vne vapeur acre & subtile, sortant d'vn estomach remply d'impuretez, s'esleue à la teste & frappe les meninges & le cerueau, on sent bien de la douleur, & mesme souuent l'on tombe en delire & resuerie, en laquelle plusieurs fantosmes & chymeres troublent le sens & broüillent l'imagination : ces choses sont à la verité des affections de la teste, où pourtant il n'y a encor aucun effect contracté, non plus que dans le ventricule quand l'indisposition du foye l'empesche de bien digerer. La crainte, la tristesse, la cholere & les autres passions de l'ame, qu'auec beaucoup de raison l'on nomme *affections* de l'esprit, exercent & trauaillent l'homme, sans luy laisser en le quittant aucun effect dans le cœur, dont en suitte il demeure affecté. Combien donc que les Grecs ne mettent point de difference entre ces

termes, *eſtre affecté* & *ſouffrir*, ils font neantmoins diſtinction de ces deux autres, *diſpoſition* & *paſſion*; comme encor eſtabliſſent-ils de la diuerſité entre *ſouffrir* & *eſtre malade*; celuy ſeulement eſt dit malade qui eſt ſaiſi de maladie, & auquel reſte l'effect de l'affection; mais on ſouffre & par l'affection ou paſſion, & par le mal qui en demeure: Car ces ſimples affections dont nous venons de parler, ſont bien contre nature & trauaillent le corps en pluſieurs ſortes, ce ne ſont pas toutesfois des maladies, veu qu'elles ne ſont pas du genre de ces effects qui reſultent de l'affection, ains du nombre & categorie des Symptomes.

CHAPITRE II.

Quelle diſpoſition eſt contraire à la Nature, & quelle outre l'ordre d'icelle.

OR toute conſtitution & diſpoſition du corps eſt ou naturelle, ou non naturelle: & celle qui n'eſt pas naturelle eſt au delà de l'ordre naturel, ou contraire à la nature.

Celle-là eſt outre la nature & hors l'ordre d'icelle, laquelle outrepaſſe l'ordonnance de la meſme nature, ſans luy faire pourtant aucune violence; de cette ſorte ſont la mauuaiſe couleur de ceux qui ont la iauniſſe, & le teint baſanné d'vne peau toute haſlée, & les rouſſeurs d'vn viſage moucheté de lentilles, & toute autre lege-

re defectuosité presque imperceptible à nos sens & à peine sensible à ceux mesmes qui en sont affectez. Ainsi disons nous d'vn petit vlcere, qui ne fait ny douleur au corps, ny empeschement aux fonctiõs, est vne indisposition outre l'ordre naturel, non toutesfois contraire à la Nature, & qu'il ne merite pas le nom de maladie : car combien qu'il soit de mesme espece qu'vn grand vlcere, à la qualité duquel il pourroit enfin paruenir par la continuation des causes efficientes (parce qu'estant similaire, l'accroissement ou la grandeur ne luy fait pas changer d'espece, comme à vne maison que l'on bastit;) d'autant neantmoins que la fonction n'en est pas notablement interessée, on ne le doit point estimer contraire à la nature.

La disposition contre l'ordre naturel est celle, qui non seulement outrepasse les limites de la Nature, mais encor l'offense & la violente, debilite ses forces & trouble manifestement ses fonctions, & ce quelquesfois immediatement & par soymesme, quelquesfois par l'entremise d'vn autre.

C'est pourquoy le Medecin, iugeant de tout selon l'importance des choses, prend sur tout garde à ce qui offense manifestement, & s'applique principalement à la cure de ce qui requiert son industrie & le secours de son Art. Ce qui donc contreuient à la nature n'est autre chose, que ce qui outrepasse l'ordre d'icelle par l'offense de son action, & n'importe qu'on die qu'il la trouble, ou qu'il l'empesche tout à fait: car comme quand l'action de la nature ou ne se fait point, ou se fait mal, par l'indisposition propre de quelque partie, nous disons auec verité que l'action est offensée ; de mesme aussi lors que cét accident arriue par l'interiection de quelque chose estrangere,

comme quand la grauelle, la pierre, ou des phlegmes espais & endurcis bouschent le col de la vessie, & empeschent l'vrine de sortir; comme en ce point l'action reçoit de l'empeschement, ainsi peut-on dire qu'elle souffre de l'offense; & quoy qu'aucune partie similaire ne soit blessée, l'organe toutesfois ne laisse pas d'en estre interessé. Mais lors que le mal vient seulement du dehors, l'action n'est ny empeschée, ny troublée; car si le ventricule ne digere point, à cause que l'aliment est mauuais, il ne s'ensuit pas pour cela qu'il soit offensé: non plus que la concoction ne peut estre dite ou troublée, ou empeschée, ny que ce soit crudité, quand és deiections du ventre les pepins du raisin se retrouuent entiers, & tout de mesme qu'on les auoit auallez: I'aduouë qu'ils ne sont pas bien cuits, mais aussi ne sont-ils pas entierement cruds.

CHAPITRE III.

Que toute maladie est en la substance du corps, ou des parties d'iceluy.

TOut ce qui est en nous, est ou partie du corps, ou quelque chose contenuë dans la partie. I'appelle partie ce qui est composé d'vne substance solide & charnuë, & de cét esprit naturel, auquel reside la chaleur vitale, & qui sert à la faculté. Quant aux choses contenuës dans le corps, ou és parties d'iceluy, ce sont les esprits diuagants & fluides, le sang, les humeurs & les excremens. Et mesme encor outre les parties &

les choses contenuës en icelles, il y a pareillement les fonctions qui en procedent.

C'est pourquoy, ayant dessein de m'attacher à la verité, sans m'amuser à poursuiure les ombres des choses, ie desire qu'on retienne bien ces trois points, Parties, choses contenuës & fonctions. L'erreur & le vice qui fait décheoir chacune de ces choses de leur estat naturel, est vne indisposition & vne constitution outrepassante la nature, dont celuy qui se retrouue és choses contenuës, est la cause de la maladie; celuy des parties est la maladie mesme, & celuy des fonctions est le symptome: car veu que la partie du corps est celle qui seule, premierement & de soy fait les fonctions, son integrité seulement & sa bonne constitution les parfait, & en cela consiste la santé; mais estant infirme & vitiée, elle les gaste, trouble, & renuerse, & c'est ce qui seul est estimé maladie.

Sous le nom de Partie nous comprenons & la similaire, & l'organique; dans l'organe sont comprises tant la partie principale, que les autres qui luy seruent: de sorte que non seulement la mauuaise disposition de l'humeur crystalline passe pour maladie, mais aussi celle qui se retrouue en toute autre partie de l'œil, car le reste des parties qui composent cét organe, seruant au crystallin & luy aydant beaucoup à la fonction de voir, leur indispositiō troubleroit la visiō, laquelle n'appartiēt pas à la seule humeur crystalline, ains depend de l'œil entier. Partant la constitution de quelque partie que ce soit, contreuenant à la nature, est vne maladie, soit que cette partie affectée serue de principal instrument à la fonction, soit qu'elle ne face qu'aider à la principale. Mais

nous n'appellons pas maladie ce dont sont affectées les choses contenuës, comme les esprits, les humeurs & les excremens, bien que cela fust contre nature, veu que ce n'est point vn mal attaché à la substance de la partie, & que par consequent il n'incommode les fonctions, ny immediatement, ny de soy, ains par l'entremise de la maladie seulement. Or cecy a besoin d'vne plus grande explication.

L'ame & les facultez d'icelle, situées és esprits & en la chaleur naturelle, sont les premieres & principales causes efficientes des fonctions qui se font, & les parties en sont seulement les organes ou instrumens, sans lesquels elles ne feroient rien du tout. Et neantmoins nous ne laissons pas d'establir ces mesmes parties pour causes principales & immediates des fonctions, tant parce que la substance de l'ame & de ses facultez nous est fort cachée, qu'à cause que l'aide des instrumens est necessaire pour agir, ou que peut estre, selon l'opinion de plusieurs grands Philosophes, la substance de l'ame & de ses facultez estant immuable, elle ne puisse estre alterée par la violence d'aucune maladie, combien qu'elle soit souuent interpellée par le vice de l'instrument. Mais encor les parties ne sont elles pas simplement causes des fonctions, ains la constitution & disposition d'icelles; car la bonne constitution est cause que les fonctions se font bien, & la mauuaise empesche qu'elles ne se fassent comme il faut: l'vne est santé, & l'autre est maladie.

Quant aux choses contenuës, veu que ce sont causes de maladies, leur bonne constitution donne la santé, & la mauuaise rend malade. Il ne faut donc point mettre au rang des maladies, ny la

pierre des reins, ou de la vessie, ny les flegmes caillez qui empeschent d'vriner, ny les vers des intestins, ny les cirons de la peau, encore que ces choses soient tout a fait contraires à la nature, mais ce sont seulement causes de maladies, & ce quand elles incommodent les parties du corps; car si elles estoient contenuës dans vn espace aussi grand qu'est celuy de l'intestin aueugle, sans que la partie en fust offensée, elles ne causeroient aucune maladie.

De plus, les humeurs qui pourrissent dans les veines, n'apportent aucune maladie, & n'offensent point l'action, que les parties effectiues ne soient auparauant atteintes & infectées de leur venin. De mesme la fiévre intermittente, l'epilepsie, l'hydrophobie, & plusieurs autres maladies, ont leurs causes oyseuses au dedans, pendant le repos & interualle du mal, & n'excitent aucune maladie, sinon lors qu'elles attaquent les parties.

Cecy me semble suffire pour faire entendre que nous auons en nous plusieurs choses contraires à la Nature, & mesme ce qui nous cause la mort, nous le portons quelquesfois couuert & assoupy, sans en receuoir aucune offense, & que pour cela nous deuenions malades: De mesme que souuent nous portons sur nous des glaiues & des poisons, sans en estre aucunement incommodez. De là vient aussi que nous en voyons plusieurs, qui portans depuis long-temps cachée la cause de leur mort, meurent soudainement, sans auoir eu prealablement aucune maladie. Il faut donc seulement appeller maladie, ceste constitution contre nature, laquelle se retrouue & adhere en la substance de quelque partie du corps.

CHAPITRE IV.

De la maladie par communication.

PArtant la maladie qui ſe fait par communication, ne doit ny ſimplement ny abſolument eſtre appellée maladie; car il y a deux ſortes d'indiſpoſition ou conſtitution contre nature, dont l'vne eſt propre à la partie affectée, & l'autre ne luy aduient que par ſympathie & communication. L'indiſpoſition propre à la partie, ou l'idiopathie, eſt vn effect contre nature, produit en la partie, par quelque choſe qui en altere immediatement la diſpoſition: Mais l'indiſpoſition par ſympathie, eſt vn effect contre nature, communiqué à la partie par le vice d'vne autre, ce qui ſe fait en trois façons.

L'vne eſt quand la partie reçoit quelque choſe qui luy eſt enuoyée d'ailleurs, outre l'ordonnance de la Nature. Ainſi les humeurs ſubtiles, ou les vapeurs corrompuës qui montent du ventricule à la teſte, troublent quelquesfois l'entendement, & quelquesfois excitent de la douleur par la diſtenſion ou eroſion des meninges, d'autresfois elles repreſentent aux yeux de vaines & feintes images, comme s'ils eſtoient trauaillez de quelques ſuffuſions.

L'autre eſt quand l'eſcoulement & influence de la faculté trouue de l'empeſchement qui la retient & en priue la partie, comme lors que l'eſpine du dos eſt affectée d'inflammation ou d'obſtruction, il ſuruient vne reſolution de cuiſſes, en

ſorte qu'elles perdent tout ſentiment & mouuement : & les nerfs optiques eſtans bouchez, les yeux ne peuuent plus rien voir.

La troiſieſme ſorte de maladie par communication ſe fait, quand la matiere neceſſaire pour agir, ne peut arriuer iuſqu'au lieu où elle doit aller ; par exemple, s'il y a de l'obſtruction és poulmons, ou que les muſcles des coſtes ſoient relaſchez, ou la poictrine eſtant percée, parce qu'en aſpirant, il ne ſort pas aſſez de vent du poulmon pour atteindre iuſqu'au larynx, la voix, qui en eſt l'action, eſt ou ſupprimée, ou meſme perduë. Semblablement vne grande obſtruction des veines qui ſont vers le foye, empeſche que le ſang ne ſoit diſtribué par tout le corps, & fait que le corps deuient languiſſant à faute de nourriture, & en fin tombe en atrophie.

Or en quelque façon que ce ſoit, que la partie ou naturelle, ou animale reçoiue de l'incommodité par communication, on dit bien qu'elle eſt affectée, & qu'elle ſouffre, puiſque l'action d'icelle ou perit tout à fait, ou eſt du moins en quelque ſorte empeſchée, toutesfois elle n'eſt pourtant pas malade, & cette ſienne affection n'eſt point vne maladie, n'eſtant pas immediatement attachée à la partie meſme, c'eſt pourquoy on ne luy applique pas les remedes, & ſi on les y applique, ils ne luy ſeruent pas beaucoup. Partant quand la maladie eſt en quelque partie, l'action d'icelle eſt neceſſairement offenſée ; & non pas au contraire, car il ne s'enſuit pas que l'action de la partie eſtant offenſée, la partie ſoit auſſi-toſt ſemblablement malade. Mais enfin la partie qui a eſté trauaillée par la communication d'vne autre, contracte quelquesfois de la vn mal

qui luy deuient propre, & la sympathie se tourne en idiopathie. Or combien que ce mal soit deuenu propre, si n'est-il pas primitif, ains posterieur & de la seconde passion. Les Grecs nomment celuy-là *Protopathie*, & cettuy-cy *Deuteropathie* ou *Hysteropathie*. Ainsi d'vne maladie en vient vne autre, & souuent vn mesme mal est & maladie & cause de maladie. Cecy suffise pour faire entendre ce que c'est que maladie.

CHAPITRE V.

Que l'estenduë est grande tant de la santé que de la maladie, & qu'entre les deux il se retrouue vne constitution qui est neutre.

COmbien que l'animal puisse naistre d'vne si bonne constitution de corps, & viure auec tant de regime, qu'il paruienne en pleine & ferme santé iusqu'à l'extreme vieillesse; il est toutesfois necessaire que cette constitution reçoiue plusieurs & diuers changemens par le cours des temps & de l'aage; Tous ceux mesme qui sont bien sains, n'ont pas vne pareille constitution, ny consequemment vne mesme santé. Aussi la santé de chacun des hommes, est elle souuent alterée par l'attaque violente de l'air, du manger, du boire, du dormir, des veilles, du mouuement, des bains, de la fascherie, de la douleur, & des autres causes, tellement qu'il est manifeste que la santé doiue estre contenuë dans vne estenduë bien spatieuse.

Les mesmes raisons persuadent que la maladie n'est non plus serrée à l estroit, & que la constitution de celuy qui commence d'estre malade, n'est pas alterée au point de celle d'vn autre qui s'en va mourir , & qu'enfin toutes les maladies ne sont pas également grandes & fascheuses. Partant l excellente & parfaicte symmetrie du corps ou de ses parties, à laquelle rien ne se peut adiouster, est la santé souueraine & supreme. La constitution qui s'esloigne vn peu de celle-cy, & qui pourtant ne nuist point aux actions, & n'est pas manifestement fascheuse à l'animal, ne laisse pas d'estre santé, mais imparfaite. Celle qui en suitte peche iusqu'à estre euidemment incommode à l'homme, & à offenser notablement ses fonctions, est maladie, laquelle croissant peu à peu conduit finalement à l'extremité, qui est la mort.

Entre ces deux constitutions generales, il s'en retrouue vne moyenne qu'on ne peut bien determiner, n'estant ny santé, ny maladie, ains seulement vne constitution neutre; car elle ne participe ny de l'vne, ny de l'autre, & fait que le corps n'est ny sain, ny malade, mais comme entre les deux. Il y en a qui s'amusent à remarquer les subtiles & diuerses acceptions de ce mot, qui, à dire vray, ne seruent pas beaucoup en la Medecine, & apres lesquelles plusieurs se sont embrouïllez l'esprit de diuers Sophismes. Cette constitution neutre a son estenduë, distinguée en trois ordres, sçauoir est, en neutre insensiblement saine, en neutre insensiblement malade, & en neutre iustement moyenne entre ces deux. Elles sont toutes faciles à discerner quand on deuient ou de sain malade, ou de malade sain : ce qui est iustement

au milieu de ces deux extremitez, differe beaucoup de l'vne & de l'autre; ce qui est sain d'vn costé, & de l'autre malade, n'est pas neutre, ie l'appellerois plustost malade. Aristote estimant que la santé consistast en l'integrité des actions, & la maladie en l'offense d'icelles quelle qu'elle fust, n'a point reconnu de milieu entre ces deux extremes, ains les a iugez priuatifs, de mesme que la veuë & l'aueuglement.

Bref toute constitution du corps, soit saine, neutre, ou malade, se diuise en trois ordres, de façon qu'en toute la vie humaine se retrouuent neuf sortes de constitutions. La santé tres-parfaite & la mort, en sont les extremes souuerainement contraires. Celuy qui ayant esté tres sain, dechet peu à peu, iusqu'à finalement mourir, il passe par toutes ces constitutions de la vie, lesquelles sont de cette sorte enchaisnées. Santé tres-parfaite, bonne santé, santé foible & petite: Constitution neutre tendante à santé, Absolument & tout à fait neutre, Neutre inclinante à maladie: Maladie simple & legere, Maladie griefue & mediocrement perilleuse, Maladie tres-grande & tres dangereuse: La mort suit apres comme la boucle & le dernier anneau de la chaisne. La constitution qui se retrouue au milieu est indiuisible; toutes les autres s'estendent fort; toutesfois l'expert & sçauant Medecin en sçaura bien discerner les bornes & determiner l'estenduë. Ces constitutions n'admettent point de diuision selon la diuersité des especes, mais different seulement en ordre & en degré.

CHAPITRE VI.

Les premiers & supremes genres des maladies.

DAutant que toute maladie est attachée à quelque partie du corps, il est conuenable d'en establir les premieres differences par la difference des parties. Or les parties sont de deux sortes, les vnes similaires, les autres organiques. La maladie qui trouble la bonne disposition & la naturelle constitution de la partie similaire, s'appelle similaire, celle qui gaste la symmetrie de l'organe, se nomme organique; & parce que les parties tant similaires, qu'organiques ont cela de commun, qu'elles subsistent par la continuité, assemblage & liaison des particules qui les composent, la dissolution d'icelles est vne maladie commune aux vnes & aux autres, & en incommode esgalement les fonctions.

Il y a donc en tout trois premiers & supremes genres de maladie, la similaire, l'organique, & la commune, qu'on appelle ordinairement solution de continuité. Et cette distinction est fondée non en l'essence de la maladie, mais en la diuersité des parties.

CHAPITRE VII.

Les differences des Maladies similaires.

QVant aux plus bas genres de ces trois premiers, & aux especes qui leur sont vrayement subordonnees, on les tire de la varieté des vices qui se retrouuent en la partie contre l'ordre de la Nature, ou des façons dont chaque partie vient à décheoir de son tres-bon & naturel estat En la partie similaire trois choses sont considerables, la matiere, le temperament, & la forme, laquelle est la souueraine perfection du tout. La santé consiste en la naturelle cōstitution & symmetrie de ces trois: par consequent l'immoderation & desordre de chacun d'iceux, qui sera reconnu contraire à la nature, doit estre estimé maladie;

La maladie de la matiere, est vne immoderation; celle du temperament, vne intemperie, & celle de la forme, vne corruption: & ces choses arriuent à la partie similaire, de laquelle consequemment on conte trois maladies, sçauoir est, l'immoderation de la matiere, l'imtemperie, & la corruption de la forme, ou de toute la substance. Or que dans la partie similaire il y ait trois choses distinctes, que toute la substance soit separee de la matiere & du temperament; que chacune d'icelles ait ses propres defauts; que de là prouiennent trois differences de maladie similaire, ie l'ay demonstré plus au long dans vn autre de mes ouurages.

Maintenant quant aux intemperies, on en trouue au nombre de huict, quatre simples, chaude, froide, humide, seiche: & autant d'accouplees, sçauoir, chaude & seiche, chaude & humide, froide & seiche, froide & humide, lesquelles deuiennent maladies lors qu'elles excedent & offensent manifestement les fonctions. Ces intemperies sont quelquesfois pures; d'autresfois elles procedent du vice des humeurs ou intemperées, ou corrompuës. Pour la matiere immoderée, elle est molle ou dure, lasche ou retrecie, subtile, ou grossiere, rare ou dense & ramassée; & ces vices de la matiere sont des maladies. Mais par les mots de toute la substance, nous entendons & les esprits qui sont en nous, & la diuine chaleur d'iceux, & les facultez, & la forme mesme.

Or les maladies de toute la substance, sont celles qui premierement, & de soy attaquent la substance des parties. De ces maladies, les vnes sont euidentes, les autres cachées. Les euidentes sont celles qui par des causes manifestes ruïnent la substance des parties & du corps : de cette sorte sont les vlceres malins, la phthisie, la pourriture du foye, de la ratte, & des autres parties, causee par l'intemperie des premieres qualitez: comme aussi la dissolution des esprits par les excessiues veilles, jeusnes, trauaux, & douleurs violentes; & l'extinction de la chaleur naturelle par suffocation, ou par vn froid extreme & penetrant. Les maladies cachées sont celles qui attaquent toute la substance par des causes occultes : de ces maladies les vnes sont veneneuses, les autres contagieuses, & les autres pestilentes ; ces dernieres prouiennent d'vn air infecté par les influences des Astres : comme la fiévre pestilente, les charbons, & le bubon de

la peste; & celles-cy sont fort pernicieuses. Il y en a aussi d'autres moindres, comme la rougeole, & le pourpre, qui ne font que tacher la superficie de la peau, sans qu'il y ait rien d'esleué : & les petites veroles, qu'on dit estre des eruptions de pituite: mais toutes ces maladies sont assez ordinaires. Outre celles-cy, il en arriue quelquesfois d'autres qui ne sont pas communes, & qui procedent de causes nouuelles, & dont on n'auoit point encor oüy parler, comme vne certaine qu'Hippocrate appelle Paraplegie, des ardeurs bruslantes, des pesanteurs poussiues, fiévres sudorifiques, lesquelles de nostre temps ont couru & affligé beaucoup de Prouinces: les siecles passez en ont produit d'autres, dont on n'a plus de memoire, parce que les Anciens n'en ont rien laissé par escrit: ceux qui viendront aprés nous en remarqueront d'autres au temps à venir, lors qu'il y aura quelques concours, meslanges, & dispositions d'influences astrales, capables de les produire. Les maladies contagieuses arriuent d'ordinaire par le rencontre & l'attouchement de quelque venin externe, comme l'estourdissement que cause la torpede, ou l'opium & l'hydrophobie, & les piqueures des scorpions, les blessures que font les autres bestes veneneuses, ou les armes empoisonnées. De cette sorte sont aussi la verole, la lepre, & les autres qui peuuent prouenir du meslange de celles-cy: les maladies veneneuses tirent leur origine d'vn venin engendré au dedans, ou d'vn poison de dehors. Du venin interieur viennent le mal caduc, la suffocation de la matrice, causee par la putrefaction de la semence, la syncope par quelque grumeau de sang corrompu, & vne certaine palpitation de cœur. Les maladies qui procedent du poison que

l'on a prins, tiennent de la nature de ce poison là, qui nous est nuisible par la contrarieté de toute sa substance : telles sont celles que causent l'aconit, l'if, le colchicum, la cantharide, le liéure marin, & beaucoup d'autres semblables.

Or toutes ces differences de maladie similaire, sont comprises sous vn genre, & ie m'estonne que les Anciens, au grand dommage de la Medecine, les ayent, ou passées sous silence, ou mal à propos rapportées à l'intemperie ou simple putrefaction. Ainsi donc auons nous comme dans vne table, marqué toutes les especes des maladies similaires, lesquelles neantmoins cy aprés il sera besoin de mieux expliquer par le menu.

CHAPITRE VIII.

Les differences des Maladies Organiques.

L'Essence de chaque organe consiste en la figure & conformation propre à l'exercice des fonctions ausquelles il est destiné. Pour ce nous appellons organes ou instrumens, & l'os du crane, & celuy de l'espine du dos, bien qu'ils soient simples & similaires quant à leur composition ; & que toutesfois on n'attribuë point ce nom d'organe à la portion du muscle, laquelle retient quelque chose de chair, de veine, d'artere & de nerf, & est dissimilaire, d'autant que ceste partie manque en la perfection de sa figure, demeurant rude, informe & incapable de seruir à aucune fonction. Chaque instrument doit encor auoir vne certaine grandeur,

au dela de laquelle tout ce qui passe est estimé vicieux. De plus, les organes ou instruments qu'on appelle dissimilaires, ont vn nombre certain & definy de parties similaires desquelles ils sont composez, & il est necessaire que ces parties conuiennent bien l'vne à l'autre, & soient entr'elles adiustées, disposées & vnies comme il faut.

L'organe donc qui est accommodé & fourny de tout ce qui est requis à l'execution des fonctions qui luy sont propres, possede vne conformation, vne grandeur, vn nombre de parties, & vn aiencement d'icelles, selon qu'il conuient aux iustes loix de la Nature. La symmetrie & constitution naturelle de ces choses, est la santé de l'organe; & le vice trop immoderé de chacune d'icelles, est vne maladie organique. De laquelle par consequent il y a quatre differences, qui procedent du vice, l'vne de la conformation, l'autre de la grandeur, la troisiesme du nombre, & la derniere de la situation; dont on peut faire encor des subdiuisions plus particulieres: car plusieurs choses estans requises à la conformation propre pour bien exercer les fonctions, comme la figure, le conduit, la cauité, la polisseure ou la rudesse, chaque alteration, changement & indisposition d'icelle, decheante de l'estat naturel, doit estre nommée maladie de l'organe.

Ceux-là sont affectez de maladie de la figure qui ont les iambes tortuës soit en dedans, soit en dehors, & ceux qui ont la teste trop ronde ou trop longue. La maladie des conduits par où les choses contenuës passent & sont distribuées, est vne trop grande dilatation, comme celle de la prunelle en l'œil, des veines és varices, & de l'artere en l'anevrisme. En ce genre l'astriction & l'obstruction

sont opposées à la dilatation. L'astriction se fait lors que les conduits deuiennent trop estroits par quelque cause externe qui les restressit, comme quand la seicheresse fait retirer la peau & enferme les pores, ou que le gosier & l'œsophage sont oppressez de squinancie. C'est obstruction quand les conduits sont bouschez ou rendus plus estroits qu'il ne faut, par quelque matiere qui tombe dedans & s'y attache, lequel vice n'arriue pas seulement à la peau, mais aussi se retrouue souuent és veines, és arteres, és intestins, & en tous les conduits. La concauité estant ordonnée pour receuoir & contenir, d'où elle a prins le nom de sein & de receptacle, ses maladies sont la trop grande capacité, comme l'amplitude de l'estomach, de la poitrine, & de la bourse des testicules: & le restrecissement immoderé, comme la depression de la poitrine, qui dispose à la phthisie, & quand l'estomach est tellement reserré à force de medicamens, qu'il n'est plus capable de receuoir les viandes en suffisante quantité. La repletion est aussi vne maladie de la concauité, comme celle des ventricules du cerueau en l'apoplexie, le surfaix en la matrice, le calcul en la vessie: non toutesfois qu'il faille dire auec Auicenne que le calcul mesme soit maladie, non plus qu'vne flesche enfoncée dans le corps, ou l'humeur grossiere qui bouche les veines, mais seulement cause de maladie: & la constitution du calcul, la repletion de la vessie, comme aussi l'obstruction sont la maladie de l'organe, laquelle empesche que la vessie ne reçoiue & contienne assez d'vrine. La maladie de polisseure est quand le ventricule ou la matrice sont trop vnis, polis & lubriques, lesquels selon l'ordonnance de la Nature doiuent estre vn peu rudes & raboteux, pour retenir

auec plus de fermeté. La maladie de rudesse se rencontre en la trachée artere, quand on deuient enroüé par quelque humeur acre qui enasprist & racle le gosier. Toutes les susdites maladies difformẽt & gastent la bonne conformation de l'organe.

Quant à la maladie de la grandeur, elle se fait lors que quelque partie, ou deuient excessiuement grande, ou demeure plus petite qu'il ne faut; comme lors que la langue est si longue qu'elle ne peut tenir dans la bouche, ou qu'on a la teste trop grosse, ou bien comme en vn certain personnage que l'on voit, lequel a les cuisses plus longues que le reste du corps. Semblablement quand la langue est trop courte, la teste trop menuë, les doigts trop petits & les cuisses trop racourcies. Or ces deffectuositez & montruositez ou nous viennent de naissance, ou se contractent depuis par l'abondance ou disette de l'aliment. Quant à celles qui procedent de l'affluence des humeurs, elles ne se doiuent pas rapporter icy, mais aux tumeurs outre la Nature, que nous dirons cy-apres estre des maladies composées.

La maladie du nombre consiste tant en la superfluité, qu'au manquement, & ce nombre superflu est ou de chose naturelle, comme d'vn sixiesme doigt, d'vn troisiesme testicule, que nous auons veu exceder en tous ceux d'vne certaine famille: ou de chose tout a fait outre la Nature, comme les verües & les cals. Pour le defaut, il est seulement de chose naturelle, laquelle ou manque dés la naissance, comme quand quelqu'vn naist manchot, ou est par apres retranchée, comme l'amputation de la main, & ce ou du tout, ou en partie. Quand quelque partie est tout a fait ostée de l'organe, c'est seulement vne maladie du nombre, que l'on dit

estre au reste de l'organe: car le doigt estant coupé, la maladie du nombre demeure dans la main. Mais la partie n'estant pas du tout retranchée, ains comme à demy coupée, c'est maladie tant du nombre, que de la grandeur, & ce mesme mal est comprins sous l'vn & l'autre de ces genres.

Finalement les maladies de la composition viennent & de la situation, & de la conuenance. Les maladies de la situation sont les os démis de leurs places, les dents crochuës ou qui se iettent en dehors, les descentes de l'epiploon & de l'intestin dans la bourse des testicules, les mains attachées aux espaules, comme les a ceste femme sans bras que l'on promene en diuers lieux pour estre veuë. Celles de la conuenance sont quand la societé & connexion mutuellë des parties est peruertie, comme en ceux qui sont louſches. En ce genre il se rencontre vn certain vice qui fait que les doigts, ou les paupieres, ou le fondement, ou le col de la matrice, ou les levres de la bouche se ioignent, ferment & vnissent, & ce ou de naissance, ou par vlcere. Quelques-vns ont appellé cela continuité vicieuse, & l'ont rangé mal à propos sous le genre de maladie commune. Voila donc le nombre des differences qui se retrouuent és maladies organiques.

CHAPITRE IX.

De la maladie commune, qui est la solution du continu.

AVerrhoës soustient fort & ferme que la solution du continu appartient proprement à la

partie ſimilaire, & que la partie organique ne ſe diſſout, que quand les os, les nerfs, les fibres, les veines, & les arteres d'icelle ſont ou couppez, ou rompus. Pareillement la diuulſion ou ſeparation de la peau d'auec le nerf, du nerf d'auec la veine ou d'auec l'os, laquelle ſe fait ou auec la main, ou par quelque autre inſtrument, il ne l'appelle pas ſolution du continu, mais vice de compoſition & de conuenance, & dit que c'eſt vne maladie organique: parce qu'il eſtime que l'eſſence de l'organe conſiſte en la ſeule liaiſon des parties ſimilaires. Mais il ſe trompe bien fort, veu que, comme nous auons quelquesfois demonſtré, la vraye raiſon de l'organe eſt la conformation, à cauſe de laquelle nous donnons meſme ce nom d'organe ou d'inſtrument à la veine & à l'artere. Par cõſequent puiſque la ſolution du continu gaſte & corrompt la figure & conformation de la choſe, c'eſt bien de ſoy & premierement vne maladie de l'organe, de laquelle il n'eſt pas moins affecté que la partie ſimilaire.

On a donné pluſieurs noms à la ſolution du continu ſelon les differentes parties. Car la ſolution de l'os en trauers s'appelle fracture, & celle qui ſe fait en long ſe nomme fente. Les ſolutions du cartilage n'ont point encore de nom. Les ſolutions du nerf ſont la picqueure, l'inciſion en trauers, la fente en long, & la contuſion. Les ſolutions de la veine & de l'artere ſont l'ouuerture & dilatation de leurs bouches, l'inciſion en trauers, & la fente en long. Toute ſolution des membranes s'appelle ordinairement rupture. La ſolution legere de la peau, qui ſe fait ſeulement en l'epiderme, eſt dite eſcorcheure; mais celle qui penetre en la ſeconde peau, ou meſme iuſques dans la chair, eſt ou playe, ou vlce-

re. De toutes les parties le ſeul cœur ne ſouffre point de ſolution, qu'auſſi-toſt l'animal ne perde la vie. Il y a pluſieurs autres ſolutions des parties, tant ſimilaires qu'organiques, leſquelles n'ayans point encore de noms propres, nous les appellons du nom commun de tout le genre. Voila les genres plus communs & les differences auſquelles l'on doit rapporter toutes les maladies qui exercent & trauaillent le corps en quelque façon que ce ſoit.

Or ie ſçay que pluſieurs ne ſont pas bien d'accord touchant ceſte couleur iaune ou rouge qui vient en la tunique cornée, laquelle fait que tout ce qui ſe preſente deuant les yeux ſemble iaune ou rouge, & empeſche que l'œil ne puiſſe bien voir. Comme auſſi touchant le tintement ou bourdonnement des oreilles, lequel eſtant grand empeſche l'ouye: touchant la mauuaiſe odeur des narines, par laquelle la faculté de l'odorat eſt troublée; & l'amertume de la langue, qui corrompt le iugement du gouſt. Les vns rapportent ces vices à vn nouueau genre de maladie, qu'ils appellent maladie de ſeconde qualité: les autres à l'intemperie, veu que les ſecondes qualitez procedent des premieres. Mais les vns & les autres font paroiſtre en cela vne tres-grande ignorance des choſes: dautant qu'il eſt manifeſte que ces maux ſont des ſymptomes & non pas des maladies: car ſi d'auenture ils offenſent & gaſtent l'action, ils ne le font pas neantmoins immediatement & de ſoy, mais par l'entremiſe de quelque nouuelle maladie. Ainſi ſouuent vn ſymptome attire apres ſoy vne nouuelle maladie, & deuient la cauſe d'icelle: comme les douleurs vehementes, ou les veilles, qui empeſchent la digeſtion de l'eſtomach, non pas de ſoy, mais parce qu'elles engendrẽt vne intemperie froide. Quant

aux maladies causées par sortileges, enchantemẽs & autres Arts meschans & magiques, ou mesme enuoyées de Dieu, ils outrepassent les bornes de ce dessein, & quoy que la cause en soit du tout outre l'ordre de la Nature, dautant neantmoins qu'elles se retrouuent en quelque partie, elles se peuuent rapporter chacune à son genre. C'est ainsi que nous examinons chaque maladie en particulier, à ce qu'apres auoir osté toute ambiguité, la chose paroisse plus claire, & qu'il ne reste aucun lieu de chicaner là dessus. Iusques icy nous auons suffisamment deduit les differences des maladies simples.

CHAPITRE X.

Des maladies composées & meslées.

LE corps est molesté & trauaillé quelquesfois d'vne maladie seule, & quelquesfois de plusieurs. On appelle seule & simple maladie, celle qui n'est que dans vne partie du corps, soit qu'elle empesche & incommode vne ou plusieurs actions. Telle est l'intemperie de l'estomach, laquelle renuerse, non quelqu'vne de ses actions naturelles, mais toutes ensemble. La fiévre n'est aussi qu'vne seule maladie: car bien qu'elle occupe toutes les parties similaires du corps, dautant neantmoins que par leur assemblage & liaison conuenables elles ne font qu'vn corps, on peut dire semblablement qu'en ce cas elles n'ont qu'vne maladie. Il ne s'ensuit pourtant pas que la fiévre soit premierement & de soy residente dans tout le corps, parce

qu'il est organique, & ceste maladie ne le concerne point tout entier, sinon par accident. Au reste l'inflammation du pied & l'inflammation de la main ne sont pas vne maladie seule, parce qu'encore qu'elles soient de mesme espece, elles ne sont pourtant pas iointes l'vne à l'autre. Mais la diuersité paroist mieux en l'inflammation du foye, & en l'obstruction des reins ou de la ratte: dautant que ces maladies sont distinctes & separées tant par leurs genres, que par les parties qui en sont affectées.

Or la maladie qui est seule, se diuise en deux genres: car elle est ou simple, ou composée. Simple est celle qui se rapporte à vn seul & simple genre de maladie, soit similaire, soit organique: comme, vne intemperie chaude, ou vne simple obstruction des reins. De plus, la maladie simple est ou solitaire, ou accompagnée. Quand la cause efficiente est retirée, & qu'il n'y a aucun grief symptome qui oblige le Medecin d'y prendre garde, c'est lors vne maladie solitaire, comme la simple intemperie. Mais celle-là est accompagnée, que la cause presente & contenante fomente & entretient au dedans, comme l'obstruction: ou qui est suiuie de quelque symptome fascheux, comme la nephritique, ou qui fait vne cruelle douleur, ou qui cause quelque syncope. Ces differences ne concernent pas seulement les maladies simples, mais se peuuent aussi accommoder à tout genre de maladies tant composées, que meslées & distinctes.

On appelle maladie composée, celle qui se forme de l'assemblage de plusieurs autres, lesquelles se rencontrent dans vne mesme partie, & font par leur concurrence vne maladie seule, comme l'intemperie chaude & l'intemperie seiche du ventricule,

desquelles accouplées se fait vne intemperie composée. De mesme si quelque partie est affectée d'vn vlcere, & d'vne intemperie chaude tout ensemble, il en resulte vne maladie seule & composée. Quād le nez est escaché & rompu, il y a lors vn vice de la figure, & vne obstruction des narines, dont se fait vne maladie composée: Ainsi que le retranchement de la moitié du doigt, ou de la moitié de langue, est vne maladie composée & du nombre & de la grandeur. Lors qu'vne carnosité, comme le polype des narines, naist au dedans de quelque conduit, il se fait & vne obstruction & vne maladie du nombre, lesquelles ne sont qu'vne maladie, mais composée, ou bien vn seul mal qui tient de deux maladies. Les maladies manifestement composées sont le phlegmon, l'œdeme, le scirrhe, & les autres tumeurs outre nature: car en ces maux il y a de l'intemperie, & du vice de la figure, & souuent de la solution du continu. Toutes ces differences se rencontrent donc en la maladie qui est vne.

Au reste nous disons que ces maladies là sont plusieurs & en nombre, lesquelles occupent plusieurs & diuerses parties du corps. Et celles cy sont ou implicites, où connexes, ou disiointes. Implicites, quand les parties où elles se retrouuent, conspirent à vn commun vsage: car en ce cas elles sont comme enuelopées & meslées les vnes parmy les autres, dautant qu'elles incommodent vne mesme fonction, comme la pleuresie & l'asthme; de l'assemblage & concurrence desquelles maladies prouiennent certains symptomes communs, qu'à peine peut-on expliquer ou separer, tels que sont la toux & la respiration difficile.

Les maladies consequentes ou connexes sont celles, dont la precedente est cause de celle qui suit,

ce qui ſe fait en deux façons ; quelquesfois cela vient de la nature du mal, comme de la pleureſie s'enſuit la fiévre neceſſairement & immediatement, en ſorte que ces deux ſont comme enchaiſnées & attachées l'vne à l'autre: quelquesfois auſſi cela procede de la condition des parties, par quelque communicatiō. Or cela peut arriuer en trois ſortes. Premierement de la commune ſocieté des parties, qui fait que l'eſtomach eſtant indiſposé, le cerueau en reçoit de l'incommodité par l'entremiſe des nerfs, & la matrice eſtant mal affectée, les mammelles s'en reſſentent par la communication des veines. Secondement de la ſituation penchante & plus baſſe, d'où vient que les vices des reins ſe communiquoient à la veſſie, & que les excremens de la teſte tombent ſur les poulmons, dans l'eſtomach, ſur les nerfs & ſur les iointures, & que de là procedent l'aſthme, la toux, la paralyſie, & la goutte. En troiſieſme lieu cela peut venir de la force des parties, dont la plus vigoureuſe, plus forte & plus noble, depoſe les excremens ſur la moins noble & plus imbecille: comme le foye mal diſposé, qui ſe deſcharge ſur l'eſtomach, dans les inteſtins, ſur les aiſſelles & ſur les aynes, & finalement ſur tout le corps: par meſme raiſon l'inflammation d'iceluy eſt ſuiuie de la dyſſenterie, du ſcirrhe & de l'hydropiſie. Or ces maladies ſont de telle ſorte conſequentes, que la premiere eſt cauſe de la ſuiuante, non par ſon eſſence, ny immediatement, ains par l'entremiſe des excremens & de la defluxion. C'eſt pourquoy nous les appellons maladies connexes ou enchaiſnées, dautant qu'on ne peut exterminer la derniere, ſi la precedente n'eſt oſtée. Quant aux maladies qui ſe ſuccedent par quelque commutation, & dont la premiere ſe change en celle qui la

ſuiuoit, elles ſont à la verité conſequentes, mais rarement les appelle on connexes, parce qu'il n'arriue gueres que celle qui precede ſoit cauſe de la ſuiuante. De ceſte ſorte l'inflammation du poulmon ſuit la pleureſie, ſans aucune connexion, & la phreneſie ſe change en lethargie, & la paralyſie prouient de la colique.

Les maladies diſiointes & ſeparées ſont celles qui reſident en des parties diſtantes & eſloignées les vnes des autres, leſquelles n'ont ny fonction ny vſage qui leur ſoit commun, & dont l'vne ne communique point ſon mal à l'autre; comme l'vlcere du pied & l'obſtruction des reins, la langue couppée & le pied démis. Or par le nom de partie ie n'entends pas icy celle que nous auons autresfois definie eſtroitement & à la rigueur, mais tout ce qui ſert de ſiege au mal, & où il s'eſt comme confuſement attaché.

Quand donc pluſieurs maladies ſe rencontrent en vn meſme endroit, elles ſont vne maladie compoſée, autrement non, & pluſieurs maladies ne ſont qu'vne compoſition de maladies. Car quelquesfois vne maladie ſimilaire ſe meſle auec vne autre ſimilaire comme vne intemperie chaude auec vne autre qui eſt ſeiche, d'où reſulte vne intemperie coniointe: quelquesfois vne ſimilaire ſe rencontre auec vne commune, lors par exemple qu'vn vlcere eſt accompagné de chaleur. Troiſieſmement vne organique auec vne autre organique, comme en vn doigt lequel eſtant deuenu plus grand qu'il ne faut, ſeroit quant & quant tortu. En quatrieſme lieu quelque maladie commune auec vne organique, comme lors que la main ſe renuerſe par vne bleſſeure receuë en icelle. Finalement vne ſimilaire auec vne organique: de ceſte façon vn phlegmon,

c'eſt à dire vne tumeur dure & rouge, formé en l'eſtomach, ou en la main, n'eſt ce ſemble qu'vne maladie, de meſme qu'il n'y a qu'vn endroit affecté, mais elle eſt composée & d'intemperie, & du vice de la figure, & d'vne occulte ſolution du continu. Quand quelque phlegmon eſt manifeſtement conioint à vn vlcere, il s'y retrouue vne plus euidente compoſition de trois diuers genres de maladies. La maladie qui eſt composée en l'vne de ces dernieres façons, n'eſt pas ſituée dans l'organe ſeul, ny dãs la ſeule partie ſimilaire, mais en toutes les deux enſemble: & pource elle trouble & renuerſe immediatement & de ſoy l'action de l'vne & de l'autre, quoy que diuerſement. Mais combien qu'vn meſme temps & l'eroſion de la tunique cornée, & la ſortie de l'vuée, & la diſtorſion de la prunelle, & vne apparente ſuffuſion, ſe rencontrent en l'œil, elles ne conſtituent pas neantmoins vne maladie composée; mais ce ſont de vrayes maladies implicites, parce qu'eſtans reſidentes en des parties diuerſes, elles nuiſent à la meſme fonction de veoir.

Le vice de chaque particule appartenante à la ſtructure de l'organe, eſt eſtimé maladie de l'organe entier, de meſme que la pleureſie, le mal nephritique & la goutte ſont maladies de tout le corps, bien qu'elles ne ſoient pas dãs tout le corps, & qu'elles ne ſe trouuent pas attachées à vne meſme partie. Ainſi l'eroſion de la tunique cornée, & la diſtorſion de la prunelle, ſont des maladies de l'œil, mais elles ne ſont pas ſituées ny en tout l'œil ny en la meſme particule d'iceluy. Les parties où elles ſe retrouuent, compoſent bien vn ſeul organe, toutesfois leurs maladies ne ſont pas vne maladie composée; autrement nous ſerions contraints d'ad-

uoüer que la pleurefie, la douleur nephritique, & le desboitement du pied, sont vne maladie composée, qui concerne tout le corps.

Or combien que ces choses soient vrayes, neãtmoins la maladie qui est, non premierement, ains par accident en la partie similaire, doit estre estimé maladie de l'organe. Car quand la main est trauaillée d'intemperie chaude, ou d'inflammation sans aucune tumeur, l'organe n'est point offensé, & n'a aucune maladie. D'où vient donc, & pourquoy est-ce que son action ne se fait plus? Parce que pour agir, l'organe a besoin du secours & de la bonne constitution des parties similaires, sans lesquelles il ne peut rien. Ces parties estans donc offensées, l'organe ne sçauroit bien faire sa fonction: & lors la fonction de l'organe est troublée & renuersée, sans estre pourtant affecté immediatement & de soy: ce que pareillement nous auons cy dessus confirmé touchant la maladie par communication. Or quoy que cette maladie similaire offense en second lieu la fonction de l'organe, toutesfois la maladie organique ne peut au contraire en aucune façon nuire à la partie similaire, & la maladie similaire n'est pas cause de maladie, pour blesser en second lieu l'action de l'organe: car bien qu'il ny ait point de cause qui ne blesse l'action en second lieu, & par accident, il ne s'ensuit pas neantmoins qu'au contraire tout ce qui en second lieu blesse l'action, soit cause de maladie.

Des cauſes des Maladies.

CHAPITRE XI.

Les Genres & differences des Maladies.

TOut ainſi que les Philoſophes qui ſont addonnez à la contemplation de toutes choſes, s'employent à la recherche & connoiſſance des cauſes auec vne diligence particuliere, dautant que l'on ne peut ſçauoir ce dont on ignore l'origine : de meſme auſſi l'obſeruation des cauſes qui produiſent les maladies, eſt principalement neceſſaire aux Medecins, leſquels rapportent tout à l'vſage & commodité du corps ; car ſans cette obſeruation, ils ne ſçauroient ny preuenir les maladies, ny les bien guerir. Et de fait, les cauſes ſont tellement entrelaſſées, enchaiſnées, & attachées aux maladies qui en prouiennent, qu'elles ne ceſſent de les fomenter & entretenir en ſorte, qu'il n'eſt pas poſſible d'exterminer jamais aucune maladie tant que la cauſe en demeure. Ceux qui ſuiuent, non la vraye, temeraire, & hazardeuſe des Empiriques, mais la raiſonnable façon de guerir, taſchent en premier lieu de retrancher ces cauſes efficientes & conſeruantes, à ce qu'aprés cela le reſte de la gueriſon ſoit plus facile. Partant on doit bien s'informer de toutes les cauſes qui ſont principalement neceſſaires pour reconnoiſtre & pour guerir les maladies.

Or les Philoſophes en eſtabliſſent quatre gen-

res, qui ſont, materielle, formelle, efficiente, & finale. La matiere qui ſert de ſujet à la maladie cõmençante, c'eſt le corps humain, auquel, comme nous auons deſia dit, reſide la maladie, de meſme que l'effigie d'vn homme ou d'vn cheual en quelque maſſe de bronze. Car l'humeur peccante n'eſt pas (ſelon que pluſieurs ſe ſont fauſſement imaginez) le ſujet materiel de la maladie, quoy qu'on puiſſe dire que c'en eſt en quelque façon la matiere efficiente. La forme eſt l'eſſence de la maladie introduite & emprainte dans la matiere. La fin eſt la læſion & la ruïne des actions. L'efficiente, laquelle à vray dire, eſt la plus excellente cauſe, & la principale de toutes, eſt celle qui altere & change le corps, & qui le fait dechoir du bon eſtat auquel il eſtoit auparauant. C'eſt d'elle que nous nous propoſons de rechercher & remarquer les differences & les forces.

Le corps humain eſt quelques fois incommodé de ſoy-meſme, & par des principes interieurs; quelquesfois il eſt intereſſé par l'injure des choſes qui ſont hors de luy : de là procedent les deux premiers & ſuprémes genres des cauſes efficientes, dont les vnes nous ſont internes, & comme nées auec nous, leſquelles nous accompagnent dés le moment de la naiſſance: les autres ſont accidentelles & eſtrangeres, qui nous attaquent par dehors aprés que nous ſommes nez : les internes ſont ou naturelles, ou nõ naturelles & tant les vnes que les autres prennent leur origine, ou de la ſemence des parens, ou du ſang de la mere.

Les naturelles nous alterent & changent peu à peu par le cours des temps & des aages, & nous menent inſenſiblement à la vieilleſſe & à la mort. De ce genre ſont, & la contrarieté des elemens

dont noſtre corps eſt compoſé, & la vertu actiue de noſtre chaleur naturelle, par laquelle, bien que nous ſoyons ſuſtentez & maintenus tant que nous viuons, nous ne laiſſons pourtant pas d'eſtre ſemblablement alterez & minez auec le temps, les vns plutoſt, les autres plus tard, ſelon que le cours de la vie d'vn chacun a eſté preſcript & limité, qu'encor à peine pouuons nous accomplir ſuiuant les loix de la nature.

Les cauſes qui ſont en nous outre l'ordre naturel ſont celles, leſquelles eſtans, prouenuës du vice de la ſemence, ou du ſang maternel, produiſent en nous finalement certaines maladies. Telle qu'eſt la ſemence des parens, & principalement celle du pere, telles deuiennent les parties ſimilaires & ſpermatiques. La ſemence bien temperée cauſe vne bonne temperature en ces parties-là, celle qui eſt chaude & ſeiche, ou froide & humide, leur communique vne ſemblable temperature naturelle. Pareillement de quelque mal que le pere ſoit attaint quand il engendre, il le transfere à l'enfant par l'entremiſe de la ſemence : parce que la ſemence eſtant deriuée de tout le corps, ainſi que nous auons autrefois demonſtré, elle contient en ſoy la vertu, tant de la maladie, que de la cauſe d'icelle. C'eſt pourquoy les vieillards, & les valetudinaires, font des enfans imbecilles; les graueleux, goutteux, epileptiques, laiſſent à leur race vne conſtitution vicieuſe, par laquelle ils encourent enfin ſemblables maladies, que pour ce ſujet on appelle hereditaires, de façon que les enfans ſuccedans aux peres, ne ſont pas moins heritiers de leurs maladies, que de leurs biens, voire meſme le ſang maternel, lequel ſert de premier aliment à l'enfant pendant qu'il eſt encor au ventre

de la mere, eſt auſſi cauſe du temperament & de la conſtitution, & imprime pareillement ſes vices au corps de l'enfant, mais non pas ſi fort comme fait la ſemence. Pource la vertu & nature de la complexion tient beaucoup de la conſtitution qu'a la mere eſtant enceinte; les viandes meſmes dont les femmes groſſes vſent plus ſouuent, & plus volontiers en leur manger, ſont par aprés agreables à leur fruict, celles qui ſont addonnées au vin, font des enfans qui aiment bien à en boire, & celles qui ſe medicamentent ſouuent pendant leur groſſeſſe, laiſſent à leurs enfans vne inclination aux remedes. Le meſme ſe remarque des maladies, car ſi vne femme enceinte vient à eſtre ſurpriſe de fiévre quarte, vers le milieu de ſon terme, l'enfant dont elle accouchera ſera en ſuitte longtemps trauaillé de ſemblable maladie : & ſi au neufieſme moys elle eſt attaquée de pleureſie, ſon enfant y ſera pareillement ſubiect; comme auſſi certaine femme ayant eu vn abſcés en l'oreille au huictieſme moys de ſa groſſeſſe, l'enfant qu'elle fiſt eut toute ſa vie les oreilles purulentes. Ce qui fait aſſez voir que l'enfant dãs le ventre de la mere contracte des inclinations & diſpoſitions à certaines maladies, non ſeulement en la premiere conformation par le vice de la ſemence, mais encor durant tout le temps qu'il demeure en la matrice, tant par le ſang maternel, que par les autres humeurs, & par les alimens. Ces commencemens de noſtre eſtre nous importent donc de beaucoup, & ceux ne ſont pas peu fortunez qui ont vne bonne naiſſance. Partant ce ſeroit vn grand bien pour la race des hommes, s'il n'y auoit que ceux leſquels ſe portent bien & ſont parfaitement ſains, qui s'employaſſent à faire des enfans. Car ſi les Laboureurs

ſçauent choiſir le meilleur grain pour enſemencer leurs terres, ayans experimenté que d'vne ſemence flaſque & gaſtée on ne peut eſperer qu'vne chetiue moiſſon ; combien plus exactement cela ſe deuroit-il pratiquer en la propagation de noſtre eſpece ?

Maintenant quant aux cauſes eſtrangeres & accidentelles, lors qu'elles nous aſſaillent par le dehors apres la naiſſance, elles en excitent ſouuent d'autres au dedans de nous. Par conſequent de toutes ces cauſes là les vnes ſont externes, & les autres internes. Les internes ſont ſubdiuiſées en antecedentes & en contenantes, ou prochaines. De façon qu'il y a en tout trois ſortes de cauſes eſtranges, qui nous ſont deuenir malades, ſçauoir eſt, Externe ou euidente, Antecedente & Contenante. L'euidente eſt celle qui fait exterieurement de la violence au corps, ou aux choſes qu'il contient. La contenante eſt celle qui reſidente au corps adhere & eſt immediatement coniointe au mal. C'eſt pourquoy l'eſpée n'eſt pas la cauſe contenante de la playe qu'elle fait, d'autant qu'elle ne reſide pas dans le corps, bien qu'elle en ſoit fort proche & le touche de pres. La cauſe antecedente eſt celle laquelle eſtant dans le corps auant la contenante, produit & meut ceſte meſme contenante. De toutes ces cauſes, les euidentes ſont premieres & tres neceſſaires, & d'icelles prouiennent toutes les autres. Ce ſont elles que le vulgaire conſidere particulierement, & qui ſeules ont eſté remarquées des plus anciens Medecins, leſquels, comme dit Celſe, retranchoient de leur Art tout ce qui eſtoit obſcur.

Au reſte la dependance & l'alliage des ſuſdites cauſes eſt tel, que la contenante vient de l'antece-

dente, & l'antecedéte de l'euidente: & parce qu'elles sont toutes liées par vne certaine suitte & continuation, la premiere en ordre est l'euidente, de laquelle les autres procedent, la derniere est la contenante: toutes celles qui sont moyennes entre ces deux s'appellent antecedentes. Or il n'est pas necessaire que toutes ces trois causes se rencontrent en la production de chaque maladie, quelquesfois il n'en interuient que deux, & quelquesfois vne seule. Quand par l'excez du manger & du boire les veines se remplissent si fort, qu'elles viennent enfin à s'eslargir ou à rompre, en sorte que la pleuresie s'en ensuiue, la cause euidente de ceste maladie est l'immoderation des viandes; la rupture ou eslargissement des veines, & l'escoulement du sang, sont causes dites antecedentes toutes situées dans le corps: mais l'abondance du sang escoulé & pourrissant sous les membranes ou dás les muscles du costé, est la cause contenante, tant de la pleuresie que de la fiévre qui l'accompagne. Si la fiévre putride est excitée par l'vsage des bains astringens, ces bains sont la cause euidente; l'astriction de la peau & l'empeschement de la transpiration sont des causes antecedentes, & la pourriture qui s'en ensuit est la cause contenante & prochaine.

Or ie ne sçaurois bien supporter l'ignorance de certains modernes, tellement stupides, que leur esprit, quelque effort qu'il face, ne peut discerner la cause contenante d'auec la maladie. Ces pauures gens, sans prendre garde à la doctrine des anciens, appellent pleuresie le sang attaché au costé, & disét que la fiévre est la pourriture des humeurs: comme si les humeurs estoiét des parties du corps, & que les maladies y eussent leur siege. Mais pour dire vray il n'y a aucune fiévre ny en l'humeur, ny

és esprits, car elle reside toute au cœur & dans les parties du corps ; neantmoins auec ceste difference, qu'en l'ephemere l'intemperie des parties depend de la ferueur des esprits : en la putride, de la pourriture des humeurs : & en l'hectique elle est premierement & de soy attachée à la substance des parties. En ces choses que ie viens d'alleguer, on peut remarquer vne certaine concurrence & liaison de tous les trois genres de causes. Mais lors que par vn vent du midy, la defluxion tombe sur les poulmons, en bousche les arteres & fait deuenir asthmatique : ou quand par quelque trop grande agitation du corps, le calcul tombé des reins en la vessie, ferme le canal d'icelle, & excite des douleurs nephritiques, il ne s'y rencontre que deux causes, sçauoir est, l'euidente & la contenante : & quand on reçoit vne playe par quelque coup d'espée, il n'y a qu'vne cause seule, qui est l'euidente. D'où l'on peut reconnoistre que la cause externe & euidente se retrouue necessairement en toute maladie, & que la bõne constitution tant du corps, que des causes interieures, ne sçauroit estre alterée ou gastée, ny dechoir iamais de son estat naturel, sinon par l'attaque violente des causes externes : & qu'en suitte la cause contenante est plus necessaire que l'antecedente.

Or il reste maintenãt à establir d'autres differẽces de causes efficientes des maladies : dautant que chacune d'icelles opere tantost de soy, & tantost par accident. Elles operent de soy, lors que c'est par leurs propres forces & immediatement : elles operent par accident, quand elles en excitent d'autres qu'elles interposent pour agir. L'eau froide respanduë sur le corps, le raffraischit immediatemẽt & de soy, mais elle l'échauffe par accidẽt, en ce que

fermant les pores de la peau, elle fait rentrer la chaleur naturelle, laquelle estant ainsi ramassée au dedans, reprend de nouuelles forces & retourne auec plus de vigueur en la superficie & aux extremitez du corps. Au contraire la scammonée, & la rheubarbe, de soy eschauffent le corps par dedans: mais elles le refroidissent par accident en euacuant la bile chaude & boüillante.

Au reste toute cause efficiente est, ou principale, ou aydante, ou celle sans laquelle rien ne se feroit. La principale & parfaicte fait par sa propre vertu, mesme estant seule, ce dont elle est cause. L'aydante ne fait rien toute seule, mais elle contribuë son secours à la production de l'effect. Les Grecs l'appellent concause, c'est à dire, qui cause auec vne autre. La troisiesme n'opere rien du tout & ne confere aucune chose à l'effect, toutesfois rien ne se peut faire sans elle. Mais il faut esclaircir cecy par des exemples manifestes. Es purgations qui se font par artifice, la cause principale c'est la proprieté purgatiue du medicament ; la cause aydante, c'est la qualité chaude qu'ont tous les purgatifs, laquelle mesme fortifie & augmente leur vertu : de ce genre sont aussi toutes les choses qu'on mesle parmy le medicament pour le rendre plus efficace, comme le gingembre, le nard, & plusieurs autres semblables drogues. La cause sans laquelle rien ne se feroit, est nostre chaleur naturelle, sans laquelle la vertu du medicament ne pourroit sortir son effect, ny sa puissance estre reduite en acte. Pareillement en la procreation des maladies, quand vne saison froide excite quelque defluxion sur les iointures, la cause principale & parfaicte est la froidure de l'air & l'abondance des humeurs superfluës: L'aydante est la subtilité des humeurs: la cause sans

laquelle rien ne se feroit, c'est la foiblesse des iointures & l'ouuerture des conduits par où passent les humeurs qui decoulent. Entre les causes sans lesquelles rien ne se feroit, on met ordinairement le lieu, le temps & l'instrument. Toute cause conserue & augmente son effect, pendant qu'elle luy est presente & qu'elle s'employe apres luy; mais quãd elle est ostée elle n'opere plus rien, & son effect persiste & demeure quelquesfois, d'autresfois il perist tout a fait, ou aussi-tost, ou peu de temps apres.

CHAPITRE XII.

Les Genres des causes euidentes.

CEluy qui a de naissance vne bonne constitution du corps, viura long-temps en santé, s'il ne vient à estre offensé par quelques choses externes. Mais s'il est attaqué par l'immoderation d'icelles, il ne pourra pas longuement demeurer en ce bon estat, ains en decherra finalement, & tombera en vn estat pire, que nous appellons maladie. Celuy-là donc acheuera le cours naturel de la vie, lequel ne sera point agité par les efforts violens des choses nuisibles qui sont hors de luy. Mais qui est ce qui en est exempt pendant toute sa vie? Qui est celuy qui ne se laisse quelquesfois surprendre aux flatteuses caresses de la volupté? ou qui s'estant exactement contenu dans les iustes termes d'vne temperance moderée, ne reçoiue quelque reuers de la fortune inconstante & volage? Il est certes bien difficile d'euiter toutes les surprises de tant de choses qui nous assaillent de tous costez. C'est pourquoy il faut soigneusement remarquer, les

causes en vertu desquelles ou nous persistons en nostre premiere santé, ou nous tombons en maladie.

De ces causes les vnes sont necessaires, que nous sommes necessairement contraints de supporter, & sans lesquelles nous ne sçaurions viure : les autres ne sont pas necessaires, & nous les pouuons euiter. Entre les necessaires sont, l'air qui nous enuironne, le manger & le boire, le mouuement & le repos, le dormir & le veiller, les choses qui sortent de nostre corps, ou qui demeurent en iceluy, & les passions de l'ame. Les causes non necessaires sont vn coup d'espée, vn coup de pierre, le rencontre de quelque beste dangereuse, & tout ce qui est fortuit & casuel. Les attaques inopinées de celles-cy ne peuuent estre ny preueuës par art, ny prudemment euitées: Les autres le peuuent estre, & pource l'art les considere & les obserue. Or de ces causes necessaires les vnes conseruent la santé du corps, les autres la ruinent, les autres la restablissent. D'où vient que les causes efficientes sont ou salutaires, ou contraires à la santé, & des salutaires, les vnes maintiennent la santé presente ; les autres reparent celle qui estoit perduë. Celles-là maintiennent & conseruent la santé, lesquelles sont moderées & ont du rapport auec le corps : comme au contraire la santé est restituée par des causes opposées à la maladie, & autant esloignées de la mediocrité, mais d'vne façon toute diuerse.

I'estime que de cecy l'on peut assez reconnoistre que la mesme cause conferée & rapportée à diuerses choses, est dite & propre & contraire à la santé. Car les causes, sont du genre des relatifs. L'air temperé & les autres causes moderées, conseruent l'homme qui se porte bien, au mesme estat de sa

bonne conſtitution: mais ſi ces cauſes excedent la moderation, elles l'offenſent & font deuenir malade. Neantmoins le mal qui prouient d'vn air exceſſiuement chaud & eſtouffant, eſt corrigé, & la ſanté renduë par vn air qui ſoit eſgalement froid. Et c'eſt air qui eſt ainſi ſalutaire à l'vn, peut eſtre en meſme temps contraire à la ſanté de quelqu'autre, & luy cauſer de la maladie. Ces trois ſortes de cauſes efficientes ſe rapportent auſſi à trois parties de la Medecine; car les conſeruatrices concernent la partie qui traite de la conſeruation de la ſanté. Les ſalutaires regardent celle qui enſeigne le moyen de guerir les maladies. Et les autres qui contreuiennent à la ſanté, appartiennent toutes ſeules à ceſte preſente partie; c'eſt pourquoy il eſt à propos de deduire icy les vertus de chacune en particulier.

CHAPITRE XIII.

De quelle façon l'air qui nous enuironne altere nos corps, & excite les cauſes interieures & les maladies.

NOVS auons dit en la Phyſiologie que l'air qui eſt diffus autour de nous ſeruoit & de nourriture conuenable, & de raffraiſchiſſement à la chaleur naturelle & aux eſprits des animaux qui ont du ſang, comme auſſi pour en receuoir les ſuperfluitez fumeuſes: & qu'à raiſon de ces trois offices il eſtoit le protecteur de leur vie & le conſeruateur de ce chaud qui les anime. Nous a-

uons encor en ce mesme lieu remarqué que l'air qui nous enuironne conseruoit & maintenoit la chaleur de tout le corps par le poux des arteres, & celle du cœur par la respiration.

Pendant que nous viuons, nous sommes par necessité contraints de respirer, & l'esprit ne peut estre retenu ny conserué sans l'ame, ny l'ame sans l'air & le souffle: l'air que nous respirons a d'autant plus de force & d'efficacité que celuy qui nous enuironne, qu'il entre plus abondamment, & auec dauantage de violence. En respirant l'air remplist premierement la bouche, les narines, le cerueau, le gosier, les poulmons, le cœur, & toutes les arteres; puis delà il est aussi-tost comme en vn moment épandu par toutes les parties transpirables du corps, & communique premierement aux esprits, puis aux humeurs, & finalement aux parties la substance & les qualitez dont il est doüé, quelles qu'elles soient. Celuy qui est serein, subtil, pur, bien temperé, réueille nos esprits, attenuë le sang, réjouyt le cœur, éclaircit l'entendement, rarefie le corps, fortifie la chaleur naturelle, excite l'appetit, aide à la digestion, & procure la dissolution & éuacuation des excremens. Celuy qui est grossier, épais, chargé de nuées, plein de broüillars, & troublé du meslange de quelques choses estrangeres, assoupit les esprits, épaissit & corrompt le sang & les humeurs, rend le cœur flasque, l'entendement obscurcy, & le corps pesant, ferme les pores, affoiblist la chaleur naturelle, offense la digestion. & empéche la dissolution des excremens.

Quant à l'air qui est diffus autour de nous, il nous altere pareillement en penetrant iusqu'au fonds de chaque partie: & non seulement il nous

altere, mais encor les choses les plus solides & inanimées, comme sont le bois, les pierres & les metaux, que nous remarquons souffrir du changement par la difference de l'air, ou sec, ou pluuieux, tant est grande la vertu de l'air qui se coule pat tout. Aussi est-il beaucoup plus efficace que les autres causes éuidentes & necessaires, pour produire des maladies, & voit-on dauantage de personnes tomber malades par le changemét des temps & des saisons, ou en passant d'vn lieu bien sain, pour demeurer dans vn mauuais air, ou quand il s'esleue quelque bourrasque de pluye, de vent, ou de choses semblables, ou par quelque autre inclemence de l'air, que par le changement du viure. Parce qu'vn air seul atteint plusieurs personnes tout à la fois, duquel il n'est pas si facile le d'éuiter les incommoditez, que des autres causes necessaires: en penetrant soudain à la partie tres-noble du cœur, au cerueau, & en tout le reste du corps, il entache tout de ses vices, & est presque seul autheur des maladies aiguës.

Or l'air cause les maladies, ou par l'immoderation & l'excés de ses qualitez, ou par le vice de sa substance, ou par quelque soudaine & nouuelle mutation qui luy arriue : l'intemperie de ses qualitez qui excedent, ou en chaleur, ou en froidure, ou en humidité, ou en seicheresse, soit qu'elle prouienne ou du climat, ou de la situation, ou de la saison, ou de la disposition du Ciel, elle châge & altere les esprits, les humeurs & le corps mesme. Le climat & la region bien temperée, le lieu éleué, découuert & bien éuenté, la constitution naturelle du printemps, l'estat de l'air doux & tranquille, comme quand le zephire souffle, tout cela est fort salubre, & fait qu'on se porte bien, le corps

n'en estant aucunement troublé. Le pays trop chaud, le lieu exposé au Midy & au Soleil, l'Esté bruslant, & les vents Meridionaux, enflamment les esprits, bruslent le sang & les humeurs, augmentent & irritent la bile; d'où viennent plusieurs maladies aiguës; ils ouurent aussi les pores, rendent les corps lasches & extenuez, ruinent leur substance, dissipent la force de la chaleur naturelle, & si ces causes persistent long-temps, elles abbregent la vie, hastent la vieillesse & conduisent bien-tost à la mort. Le pays froid, le lieu tourné vers le Septentrion, l'hyuer rude, & les vens de bize, assoupissent les esprits, espaississent les humeurs, ce qui en effect reprime bien les maladies aiguës, mais en excite d'autres fort longues, auec quantité de defluxions. De plus, ces causes ferment les pores, condensent le corps, maintiennent sa substance, en augmentent la chaleur naturelle, excitent l'appetit, aident la digestion, & prolongent grandement la vie. Le pays humide, le lieu qui regarde l'Occident, le temps moite & pluuieux, obscurcissent les esprits, chargent le corps de beaucoup d'humeurs superfluës, qui rabbatent la chaleur naturelle, debilitent l'estomach & causent des cruditez; d'où prouiennent des defluxions, des fiévres longues, des cachexies ou enfleures, & des vlceres pourris de tres-difficile cure. Et mesme les corps deuiennent mollasses, lasches, foibles & inhabiles aux fonctions de la vie. Le pays sec, le lieu sablonneux à l'aspect de l'Orient, la saison seiche, subtilient & esclaircissent les esprits, consomment les humeurs superfluës, & empeschent que celles qui sont vtiles ne se corrompent: les corps en deuiennent solides & plus forts, & les iointures plus fermes: neantmoins parce que cela condense & rend les hu-

meurs seiches & endurcies, il s'en ensuit des obstructions : neantmoins c'est excés de seicheresse n'est pas si nuisible que les autres susdits. Voila donc en combien de sortes l'intemperie de l'air peut causer des maladies.

Quant à la substance de l'air elle a encor beaucoup plus de force pour engendrer des maladies, & combien qu'elle soit si simple & tellement vniforme que peut estre n'est elle subiecte à aucune corruption, elle est toutesfois souuent entachée de beaucoup d'ordures & de choses estrangeres, elle deuient humide par l'abondance des vapeurs & des brouïllars : elle s'infecte par l'expiration des terres, des eaux, des charongnes & autres vilenies & pourritures : Les semences de la peste causée par l'influence des astres, ou engendrée dans l'air mesme, la souïllent & gastent. Ces choses donc entrent en nous & penetrent par tout nostre corps, auec l'air que nous respirons, & contaminent par leur contagion tant les esprits que les humeurs, chacun en sa façon, & produisent diuerses maladies, presque toutes occultes.

Au reste les soudaines & extraordinaires mutations des lieux, des saisons & des temps ont souuent causé des maladies, principalement quand de salubres elles sont deuenuës mauuaises & contraires à la santé. Hippocrate & Aristote ont diligemment remarqué dans leurs escrits, quelles maladies prouiennent d'ordinaire par le changement des temps, par l'influence des astres plus insignes, par la reuolution des saisons & par la conuersion des vents, assignant pour cause de cela le danger qu'il y a de passer d'vn contraire à l'autre, & de l'humide au chaud ou au froid. Mais les grands voyages & les changemens de pays fort esloignez,

ſont bien encor plus dangereux, dautant que châque region a ſa conſtitution particuliere à cauſe de la nature du terroir, & des eaux, de la ſituation, de l'aſpect, & des vents, à quoy il n'eſt pas facile de ſe bien accouſtumer. Le changement auſſi que l'on fait d'vn air clos & renfermé à vn autre plus grand, plus libre & plus éuenté, quoy que tres-ſalubre, a pluſieurs fois eſté dommageable aux imbecilles, & à ceux qui releuent de maladie: parce que cela agite le corps & les humeurs trop promptement, & auec de la vehemẽce. Finalement l'impetuoſité des vents n'exercent pas moins les corps, que feroit quelque violente exercitation; ſans conter les qualitez des terres & de l'air qu'ils retiennent & cõmuniquent. Quant à l'air qui n'eſt point agité des vents, & qui demeure tranquille, bien qu'il ſemble doux & agreable, ſi toutesfois il n'eſt vn peu éuenté, il ne laiſſe pas de ſe corrompre ny plus ny moins que de l'eau croupiſſante: mais vn bon vent, principalement de bize, purge & nettoye l'air des ordures qu'il peut auoir contractées.

CHAPITRE XIV.

Par quelle raiſon, & en combien de ſortes nos corps ſont affectez du manger & du boire.

LEs choſes que nous mangeons & beuuons, meritent le ſecond rang en l'ordre des cauſes euidentes, & leur vertu n'eſt gueres eſloignée

de celle de l'air. Il eſt bien vray que l'air attaque plus promptement grand nombre de perſonnes; mais la viande & le breuuage affectent le corps plus fortement & auec plus d'opiniaſtreté, dautant qu'ils luy fourniſſent vne matiere permanente & inherente. Les vices des viandes que nous prenons, & des breuuages que nous auallons, ſeruent de matiere pour engendrer les maladies, & de nourriture pour les entretenir, d'où auſſi les maladies prouuiennent quelquesfois d'elles meſmes, ſans effort d'aucune cauſe euidente. Voire meſme il ne peut arriuer de maladie ny de la part de l'air, ny des paſſions de l'ame, ny des autres cauſes éuidentes, que le corps & les humeurs n'y ſoient diſpoſez; & ſi cette diſpoſition vient du manger & du boire, cela veritablement contribuëra beaucoup dauantage à la generation des maladies. De façon que pour dire en vn mot, preſque toutes les maladies ſont filles de la gourmandiſe, & la reconnoiſſent pour mere, bien qu'elles ne laiſſent pas d'auoir quelque autre pour pere.

Tout ce qui entre dans noſtre corps, agit, & nous altere, ou par ſon temperament, ou par ſa matiere. ou par toute ſa ſubſtance. L'eau froide & la laictuë, rafraiſchiſſent le corps par leur temperament, & par leur qualité, l'eau actuellement & de fait, & la laictuë par puiſſance: le feu & le vin échauffent, cettuy-cy en puiſſance, & celuy-là par énergie. Ce qui par la ſubtilité de ſa ſubſtance penetre & attenuë les humeurs, ce qui par la groſſiereté de ſa matiere, reſtreint & condenſe le corps, ce qui s'attache & adhere par ſa viſcoſité: ou au contraire ce qui racle & deterge, tout cela agiſt par ſa matiere. Finalement ces choſes là agiſſent

en nous par toute leur substance, lesquelles par vn rapport & familiarité de toute leur substance nous nourrissent, ou qui nous estans entierement contraires & ennemies, ruïnent & perdent nostre nature: nous appellons cela aliment, & cecy venin ou poyson. Nous auons ailleurs exactement declaré ce que c'est que toute la substance, monstrans que l'aliment n'est pas ce qui nous est familier par son temperament, ou par sa matiere, mais bien par l'affinité de toute sa substance, & que pour cette cause il se conuertist en nostre substance, & en augmente la quantité, à quoy le venin est directemēt opposé. Or ces choses nous alterent simplement, & d'vne seule façon: mais il y en a plusieurs autres qui alterent en deux sortes, & quelques vnes en trois. Celles qui alterent en deux sortes, sont le vinaigre, sçauoir est, par son temperament, & par sa matiere; & la laictuë, par son temperament, & par toute sa substance; & le pain sans leuain, par sa matiere, & par toute sa substance. Celles qui nous alterent en trois sortes sont, par exemple, le vin blanc lequel échauffe, extenuë, & nourrit.

Tout ce donc qui se conuertist en la substance de nostre corps par vne familiarité de toute sa substance, est aliment; & tout ce qui change en quelque façon que ce soit, la bonne & naturelle constitution de nostre corps, est medicament. Si quelque chose affecte & altere quant & quant le corps, pendant qu'elle se conuertist en iceluy, c'est lors vn aliment medecinal, lequel estant receu dans l'estomach, & excité par la vertu de nostre chaleur, fait paroistre les qualitez & les forces dont il est doüé, mesmes les plus cachées & comme assoupies, & par icelles exerce l'estomach

dans lequel il demeure, & est dauantage retenu: combien que quelquesfois l'estomach le cuise & le dompte. Car tel est l'accord naturel de l'agent & du patient, que se recontrans dans vne matiere commune, ils s'exercent l'vn l'autre, en sorte que tout ce qui agist souffre & patisse aussi quelque chose en agissant. Mais si ce qu'on a prins a tant de force que la chaleur de l'estomach ne le puisse surmonter, alors cela se va répandant par tout le corps, ou en substance, ou en vapeur, & frappe le cœur & le cerueau, & altere tout le reste du corps, ainsi qu'on remarque clairement au vin qui est tres-fort, en l'ail, en l'oignon, & en plusieurs autres choses. Cependant donc que cela s'écoule de l'estomach dans les intestins, dans les veines mesaraïques, & dans le foye, il imbibe de ses qualitez tout ce qu'il peut atteindre: car bien que la chaleur de l'estomach ait rabbatu quelque chose de sa pointe, si ne l'a elle pas pourtant tout a fait émoussée, ny ne l'a entierement dépouïllé de toutes ses premieres facultez, ains il reste encor quelque peu de sa qualité premiere dans le sang, qui se répand par les veines, tant grandes que petites, & passe dans chaque partie du corps. Nonobstant donc que le sang ait perdu la forme de l'aliment duquel il est engendré, il en retient toutesfois en quelque façon les qualitez & les autres vertus, & les communique aux parties, à la nourriture desquelles il est employé.

C'est pourquoy ce qu'Aristote a dit, que l'aliment estant au commencement dissemblable, nous est enfin rendu semblable, ne se doit pas entendre de la semblance de toutes les qualitez, mais plutost de celle de la substance, & de la forme. Car la laictuë, quoy qu'elle ait souffert du changement

par la cuisson, ne laisse pas de raffraischir l'estomach & le corps, & d'engendrer vn sang qui participe du froid. I'estime aussi que ceste autre sentence celebre par la memoire & par les escrits de tous les anciens, que tout aliment tant chaud que froid, a la vertu d'eschauffer quand il est conuerty en sang, se doit ainsi prendre, c'est à sçauoir, que pource qu'il nourrist, il augmente la substance du sang & de la chaleur naturelle, & non pas sa qualité, ny le degré de sa chaleur. Et quiconque oseroit soustenir que la laictuë engendre vn sang aussi bien chaud comme fait le vin & l'ail, il destruiroit les natures & les forces des causes efficientes. La laictuë fait donc vn sang froid, & le vin fait vn sang chaud, & produit des humeurs conformes à sa Nature. Le pain qui n'a point esté leué, & la chastaigne engendrent vn suc grossier & visqueux, les iaunes d'œufs & les poulets rendent le sang subtil : Les meures, les pesches, & les autres fruits qui ne sont pas de garde font vn mauuais sang : & tous les alimens qui commencent desia à se gaster, n'engendrent que des humeurs putrides & du sang corrompu. D'où vient la ruine du corps, & le renuersement de toutes ses facultez. Car comme la chaux semée à la racine d'vn arbre, luy fait aduancer son fruict, mais aux despens de l'arbre, qui en meurt : de mesme l'aliment trop chaud, & principalement le vin, resueillant la chaleur, recrée les esprits & les facultez, mais il abbrege la vie ; dautant qu'à mesure qu'il augmente la chaleur du corps, il en diminuë la substance ; & pendant que de sa vapeur & de ses fumées il va fomentant les esprits & la chaleur de l'humeur radicale, il dissipe & consomme quant & quant la substance d'icelle, qui n'est autre que sa naturelle humidité : La vie en deuient à la verité

plus alaigre & plus vigoureuse, mais aussi plus courte. Ainsi chaque aliment a ses proprietez vtiles, & ses incommoditez. Ce qui fait reconnoistre que les choses que nous beuuons & mangeons alterent non seulement les humeurs & les esprits qui nous maintiennent, mais encor toute la constitution de nostre corps & des parties qui le composent. De là procedent les intemperies, les obstructions, les cacochymies, les repletions, lesquels vices deuiennent causes antecedentes & contenantes de maladies tres-fascheuses.

Or les viandes & les breuuages ne sont pas nuisibles par leur seule qualité, mais mesmes les meilleurs incommodent par leur quantité trop grande, soit qu'ils causent de la repletion dans les vaisseaux seulement, ou qu'ils affoiblissent aussi les forces. Car ceste quantité estant excessiue & au delà des forces de la nature, elle ne peut receuoir vne entiere digestion, ny estre conuertie en pur sang, mais demeure meslée de beaucoup de cruditez, lesquelles ne peuuans estre surmontées par la nature trop debile, se corrompent & engendrent des maladies. Surquoy Hippocrate a bien dit, que la viande prinse en plus grande abondance que la nature ne peut porter, deuient cause de maladie. Voire mesme l'excez des viandes qui remplist seulement les vaisseaux sans debiliter les forces, est encore fort dangereux, bien que le tout se conuertisse en tres bon suc & en sang : parce que cela diuertist la chaleur naturelle, & la retire des sens, & des fonctions de l'entendement & de l'ame, pour l'occuper à la digestion : de plus cela amasse quantité d'excremens & de ventositez, qui ne peuuent pas facilement sortir à cause que les vns arrestent les autres; assemble des humeurs de toutes sortes, fait des

obstructions, restressit les conduits & retient tout si serré, qu'à peine peut-il sortir quelque chose du corps, lequel estant ainsi remply & chargé deuient lasche & pesant, & enfin succombe, bien qu'autrement il fust fort & vigoureux; dautant aussi qu'il est plein, ramassé & empesché par tout, sans rien auoir de transpirable, il ne peut estre aëré ny esuenté. Ce qui fait que la chaleur naturelle est oppressée & comme estouffée, ny plus ny moins que la flamme d'vne lampe où il y a trop d'huyle, & qu'en suitte il en resulte des maladies froides, non-obstant que les viandes fussent chaudes, ainsi que de l'excez du vin s'ensuiuent des cruditez, cachexies, paralysies, apoplexies: Et quand ceste redondance a long-temps croupy dans le corps, elle acquiert enfin de la corruption & de la pourriture: mais celle qui va tousiours augmentant arriue finalemẽt à tel point qu'elle fait creuer les vaisseaux, ou esteignant la chaleur naturelle, cause vne mort subite & inopinée. C'est pourquoy Hippocrate a eu fort bonne raison d'aduertir que cét estat estoit dangereux, & qu'il y falloit promptement remedier. C'est, à dire le vray, vne tres pernicieuse cloaque, qu'vn ventre qui n'est iamais soul; car de là procede la pluspart des vices tant du corps que de l'esprit: & ce ne feroit pas mal à propos si on disoit que l'intemperance est la nourrice des Medecins.

Au reste les viandes & les breuuages qui sont propres à la nature & prins moderement, reparent & maintiennent la chaleur naturelle des esprits & la substance du corps, fortifient toutes les facultez & les fonctions d'icelles, aident à la digestion, à la distribution de l'aliment, à l'egalité des humeurs, & à l'eiection des excremens, & conseruent saines & entieres les forces du mouuement, du sentiment

& de l'esprit. La seule temperance est la moderatrice d'vne vie ioyeuse & salubre, & celuy ne sera oppressé d'aucune incommodité ny fascherie, qui aura posé la temperance pour fondement de sa vie.

Quant aux ieusnes trop longs & à la trop petite quantité du viure, cela ne repare & ne restaure pas assez ce qui de necessité se dissipe du corps, par la vertu tant de la chaleur naturelle, que de l'air qui nous enuironne : & pource il desseiche par accident; car à faute de suffisance nourriture, la chaleur naturelle consomme la propre substance du corps. Neantmoins le corps en est rendu plus transpirable, se deliure des obstructions, & se descharge mieux des vents, des matieres fecales, des vrines, & des autres excrements tant du cerueau que du reste des parties. Et si le corps est remply d'humeurs peccantes, cela digere & corrige celles qui sont cruës, dissipe & consomme celles qui sont trop subtiles & inutiles, detache & fait sortir celles qui sont grossieres, gluantes & collées. Enfin toutes les humeurs font monstre de leurs forces par l'abstinence; car en ceux qui sont bilieux la bile s'eschauffe, & deuient comme furieuse, de sorte que ceste fureur cause la fiévre, rend la bouche amere, met en cholere & produist d'autres symptomes. L'humeur propre aux melancholiques cause de la peur & de la tristesse, des veilles, des espouuantemens, des aigreurs qui reuiennent en la bouche & choses semblables. Aux phlegmatiques les defluxions tombent de la teste sur les parties basses, & l'estomach estant remply de pituite, ils sont en suitte trauaillez de desgouts, de vomissemens, de defaillances de cœur, & autres maux de mesme sorte. Parce que dans vne grande abstinence du manger & du boire, les humeurs peccantes se iet-

tent dans l'estomach, ou bien demeurans seules & pures dans leurs propres retraictes, elles s'esmeuuent auec ferocité, comme estans priuées de la benignité de l'aliment ordinaire. C'est pourquoy ceux qui ont le corps impur supportent difficilement le ieusne, & neantmoins lors qu'ils taschent de rabbattre l'effort & ferocité des humeurs, en prenans souuent quelque nourriture, ils entretiennent non leur corps, mais le mal qui les consomme. Si toutesfois ces gens-là continuent d'estre sobres, les premieres impetuositez de leurs humeurs viendrōt bien-tost à s'appaiser. Au commencement de l'abstinence la bile s'eschauffe & s'esmeut, puis s'esteint & s'amortist dans la continuë, en sorte que le corps en deuient plus froid; car cela consomme vne partie des mauuaises humeurs, prepare & digere aucunement le reste, & le conduist dans les passages par où la nature le puisse euacuër. Par le moyen de l'abstinence les plus dangereuses maladies ont eu quelquesfois vne heureuse & admirable issuë, que l'art n'eust iamais osé pretendre; & ce beaucoup plus doucement & benignement, que quand le corps est trauaillé par la qualité estrangere des medicamens

Si quelqu'vn obiecte que la chaleur naturelle consommant par l'abstinence les humeurs superfluës & vicieuses, dissipe aussi quelque peu de celles qui sont vtiles & plus pures, & qu'ainsi elle affoiblist les forces. Cela n'importe pas beaucoup, & ie pense qu'il n'y a point de mal de laisser quelquesfois dechoir vn peu les forces, afin que ce qui est mauuais s'en aille quant & quant, veu mesme que ceste perte de forces n'estant gueres grande, il est aisé de la reparer promptement; mais si elle estoit notable, il y faudroit bien prendre garde, car celle

qui en vient iusques à la defaillance est tousiours à craindre ; & i'estime que c'est pour cela que le viure subtil, leger & fort exquis a esté depuis vn long temps reprouué par Hippocrate, comme estant dangereux & aux sains & aux malades, quand principalement il diminuë non seulement le sang & la chair, ains encor la propre substance des parties solides, & cause vne maigreur, de laquelle il est bien difficile de se r'auoir. Mais à peine les ieusnes portent-ils iusques à ceste extremité. Au reste, dit Hippocrate, ny le soulement, ny la faim, ny quelque autre chose que ce soit n'est bonne, si elle excede la portée de la Nature.

CHAPITRE XV.

Que les choses qui sortent de nostre corps ou y sont retenuës, deuiennent causes de maladies.

Les genres de causes que nous venons de descrire introduisent auec soy dans le corps des qualitez estrangeres, & des vices dans les humeurs : mais ceux que nous expliquerons en suitte excitent du mal au dedans de nous, sans y rien apporter du dehors. C'est pourquoy pour en parler auec distinction, nous appellons celles-là causes externes, & celles-cy causes proprement euidentes. Les superfluitez du corps estans contenuës & residentes en iceluy, doiuent estre mises au rang des causes antecedentes : mais leur euacuation ou retention immoderée est cause euidente. Celles

qui sont retenuës au dedans causent des maladies, non pas simplement, mais parce qu'elles sont resserrées dans le corps plus qu'il n'est besoin & contre l'ordre de la Nature. Quant aux excremens, qui selon les loix naturelles ont coustume d'estre mis hors & reiettez, s'ils sortent en la façon, en la qualité, en la quantité & au temps qu'il est conuenable, ils allegent le corps comme d'vn fardeau, & le rendent plus dispos & plus propres à l'exercice de ses fonctions : mais s'ils ne sortent point, ils deuiennent causes euidentes de maladies, lesquelles consequemment esmeuuent les antecedentes & contenantes, d'où la maladie prend sa source.

Les euacuations necessaires à la vie par ordonnance de la Nature sont, les deiections du ventre, l'effusion de l'vrine hors des reins & de la vessie, la sueur ou l'exhalaison de tout le corps, l'espanchement de la bile iaune hors de la bourse du fiel, & de la melancholie hors de la ratte dans les intestins. Les autres euacuations ne sont pas simplement necessaires, mais bien selon le temps, ou par quelque accoustumance, comme l'eruption des hemorrhoïdes, les fleurs menstruales, la morue du nez & du palais, la saliue qui sort de la poitrine, le laict des mammelles, & la semence des vaisseaux spermatiques. Partant la suppression de ces choses, & mesme l'euacuation faite non telle, tant, & quand il faut, quoy que de vray ce soit vn symptome, elle ne laisse pas d'estre cause euidente de maladie. Dautant que des choses qui de tout leur genre outrepassent l'ordre naturel, la redondance fascheuse & importune à la Nature, deuient matiere de maladie: car souuent elle oppresse ou rabbat la chaleur naturelle, & met toutes ses fonctions en danger. Quelquesfois cest amas se corrompt, & acquiert

de la pourriture & des qualitez estrangeres qui incommodent la Nature & le corps. D'autresfois par ceste trop grande quantité elles bouschent les passages & les conduits du corps, & empeschent la distribution des alimens & la purgation des superfluitez. Quand les intestins se nouënt & entrelassent, ou descendent par la rupture ou relaxation de la membrane qui les enueloppe, estans ainsi serrez & comme liez, les matieres fecales ne peuuent passer outre, ains s'amassans tousiours en plus grande abondance, elles chargent & incommodent tellement les parties, qu'on est enfin contraint de les rendre par la gorge. Que si outre cela elles viennent à se pourrir, leur puanteur & mauuaise qualité infecte tout le corps en telle sorte, qu'encore qu'elles reprissent leur cours ordinaire, on ne laisse pas le plus souuent d'en mourir. Il n'est pas moins facile de remarquer les incommoditez tres-fascheuses qui resultent de la suppression de l'vrine, de la retention des moys & de la cessation du flux des hemorrhoïdes. Ainsi les euacuations necessaires estans supprimées produisent diuerses maladies de toutes les sortes auec plus d'efficacité qu'aucune autre cause euidente; parce que ces suppressions sont de prés & immediatement suiuies d'vn amas d'excremens qui sert de cause interne à plusieurs maladies. Ce que l'on prend auec beaucoup de plaisir & delices cause souuent beaucoup d'incommodité.

Au reste les euacuations soudaines & immoderées, quoy que ce soit de choses qui de tout leur genre outrepassent la Nature, engendrent aussi des maladies. Ce qui a donné subiect à Hippocrate de prononcer arrest de mort contre tous les suppurez ou hydropiques que l'on brusle, ou que l'on ouure,

si le pûs où l'eau fait vn desbord vniuersel & fort tout à coup. Ceux qui ont vn excessif flux de ventre, ou qui pissent trop, ou qui suënt tant que leur corps semble fondre tout en eau, sont en beaucoup plus grand danger ; parce que souuent leurs forces s'affoiblissent de sorte, qu'enfin la vie leur defaut. Car il sort beaucoup d'esprits & de chaleur vitale parmy ces superfluitez t ce qui fait que les fonctions & naturelles & animales deuiennent languissantes, & que de là s'ensuiuent des maladies qui tiennent du froid & de la crudité. C'est donc fort à propos qu'Hippocrate a escrit, que c'est chose dangereuse & ennemie de la Nature de purger beaucoup & soudain, quand principalement on n'y est pas accoustumé. Quant à l'effusion du sang qui sort de la matrice, des hemorrhoïdes, par le nez ou par quelque playe, si elle arriue promptement & auec excez, il n'y a rien qui espuise & dissipe plustost les forces, les esprits & la chaleur naturelle, qui ont leur siege & leur nourriture dans le sang. Et comme dit le Poëte

Plusieurs laissent l'esprit dans le sang respandu:

Or ceux qui ne iettent pas tant de sang que cela leur oste la vie, deuiennent secs, allangouris & subiects à des cruditez, enfleures, hydropisies & autres maladies de mesme sorte.

CHAPITRE XVI.

Que l'excez du mouuement & du repos est cause de maladie.

IL y a deux sortes de mouuement; l'vn naturel, & l'autre volontaire. Le ventricule, les intestins, les veines & toutes les autres parties attirent à soy l'aliment & reiettent les superfluitez par vn mouuement naturel: comme aussi le cœur & les arteres se meuuent naturellement d'vn poulx assidu qui ne souffre point d'interruption. Quant au mouuement volontaire, il ne se fait que librement & à dessein, comme celuy des muscles & des nerfs, lesquels premierement & de soy sont meus à l'arbitre de la volonté qui l'ordonne, & meuuent en suitte les os, les ligaments, les veines, les arteres, la chair & le reste des parties, & ce comme en consequence des os, & pour ce par accident.

Le mouuement naturel ne fatigue point, ny ne lasse iamais, ains en exerçant le corps, il le soulage & le rend plus dispos: mais le mouuement volontaire lasse & fatigue le corps, qui par la vehemence & continuë d'iceluy deuient lasche, foible & pesant, & succombe au trauail trop grand & trop assidu. C'est pourquoy le repos luy est en suitte necessaire, pour le remettre & le soulager en quelque façon de sa peine. Partant l'vsage alternatif du trauail & du repos est necessaire à l'animal. Au reste le mouuement volontaire est viste ou lent, fort ou foible, doux ou violent. Les mouuemens vistes & prompts sont, la dance, le ieu de la paulme, l'exer-

cice des armes & tous ceux où il eſt requis plus d'agilité que de forces. Les forts & robuſtes ſont beſcher, porter de grands fardeaux, & s'exercer à diuerſes ſortes de combats & de luictes, qui ſe font non par agilité, mais par quelque grand effort. Lancer vn peſant iauelot, leuer & ietter loin quelque lourde maſſe, courir & ſaulter armé de toutes pieces, & faire ſemblables actions qui conſiſtent en force & agilité tout enſemble, ce ſont des mouuemens violens. Or tous ces mouuemens, comme auſſi toutes ſortes d'exercices, & les trauaux des Artiſans procedent de l'energie des animaux. Il y en à d'autres qui viennent du dehors, comme de nauiger, d'aller à cheual ou en caroſſe, d'eſtre porté, frotté & choſes ſemblables.

Tout mouuement cauſe de la chaleur en l'animal, non qu'il l'apporte de dehors, mais il la ſuſcite du corps meſme, tout ainſi que le vent allume le feu. Car il reſueille, dilate & pouſſe hors la chaleur preſque aſſoupie & languiſſante dans l'interieur des parties, & fait qu'elle ſe diſperſe par tout le corps, & trauerſe beaucoup plus de parties qu'elle ne faiſoit auparauant; ce qui aide à la digeſtion, à la diſtribution de l'aliment, & à l'expulſion des excremens & de toutes les choſes ſuperfluës. Voire meſme la ſubſtance du corps & des parties, peut eſtre manifeſtement alterée par le mouuement: d'autant que celuy qui eſt viſte & prompt, attenuë & reſerre le corps; celuy qui eſt tardif, rarefie & augmente la chair; celuy qui eſt fort, rend le corps vigoureux & endurcy; celuy qui eſt foible, le rend laſche & mollaſſe; celuy qui eſt violent, extenuë aucunement le corps & le fait emmaigrir, mais neantmoins il en deuient plus ramaſſé, ſolide, ferme & vigoureux; au contraire

il deuient gras, mais languide, mollasse, enerué & infirme par vn mouuement trop lasche & trop doux. Or toutes ces alterations prouiennent du mouuement qui en son genre se retrouue temperé.

Quant au mouuement excessif, soit qu'il surpasse les forces, soit qu'il dure trop long-temps, il cause des maladies. Parce qu'vne grande fatigue espuise & dissipe la substance des esprits & des forces, & enfin refroidist le corps : affoiblist les muscles, les nerfs & les ligamens, relasche ou fait quelquesfois creuer les membranes, de sorte que les intestins descendent & sortent de leur place: & mesmes par vne trop grande secousse des parties nobles il se romp souuent de petites veines, d'où s'ensuiuent des reiections de sang par les vrines, par les vomissemens & par le cracher, des pleuresies & autres incommoditez. Quelquesfois le sang se ramassant tout dans les veines par vn mouuement immoderé, s'eschauffe & subtilie tellement qu'il sort de ses propres vaisseaux & produict des phlegmons és parties : ou s'il est retenu, il engendre des maux de teste, des palpitations de cœur & des fiévres continuës.

Quand aux humeurs corrompuës qui se trouuent renfermées & comme assoupies dans quelque lieu peu important, sans causer beaucoup d'incommodité ; & que la nature pouuoit auec le temps digerer, surmonter & enfin mettre hors tout doucement & sans aucune violence, c'est excez de mouuement les irrite & met comme en fureur, de façon que la mauuaise vapeur qui s'en exhale non moins que d'vne sentine remuée, infecte le corps & le trauaille en plusieurs sortes : & mesmes ces humeurs s'espanchant de costé & d'autre causent

sent de la galle, des durillons, des abscez de toutes les especes, des fiévres putrides, des cours de ventre, des vomissements & beaucoup de maladies diuerses. Il ne faut donc pas que les corps impur & plethoriques ou replets subissent beaucoup de trauail. Au reste le trop grand repos, & la longue intermission des exercices; comme de ceux qui passent leur vie en oysiueté, rendent la chaleur debile, & les esprits lents & paresseux à toutes les fonctions des sens, de l'entendement, & de la nature; appesantissent tout le corps, & le font deuenir languide, mollasse, & infirme: tellement qu'en fin ce mot d'Ouide se trouue bien veritable.

L'oisiueté corrompt vn corps plein de paresse.

De là viennent aussi les cruditez, les obstructions, & l'amas des excremens, qui sont causes prochaines de toutes sortes de maladies.

CHAPITRE XVII.

Que le sommeil & les veilles sont souuent causes de maladies.

LE sommeil & les veilles ont du rapport en vertu de la liaison, selon l'ordre, aux choses que nous venons de deduire. Or le sommeil est non tant vn mouuement, comme vne cessation du sens & de toute fonction animale, en laquelle ont accoustumé d'estre assoupis non seulement les nerfs, les muscles, & les membres, à la façon qu'ils le sont dans le repos, mais encor le cerueau & tous les sens; de sorte que le sommeil

eſt comme le ſoulagement de tous les trauaux, le repos de l'eſprit, & la meilleure partie de la vie humaine. Il repare les eſprits diſſipez par le trauail, & par les veilles, en ſubrogeāt d'autres en leur place pour la continuation des fonctions accouſtumées : il delaſſe les membres & les ſens, conforte & augmente les fonctions naturelles, & principalement la digeſtion & la vertu retentrice ; car alors la chaleur naturelle n'eſt point diſperſée, ains ſe ramaſſant autour des viſceres, elle deuient plus vigoureuſe, & s'employe plus fortement à la cuiſſon de la viande, & des humeurs qui ſont cruës.

Mais les facultez d'attirer & de repouſſer deuiennent plus languides par le dormir, à cauſe que la vertu qui auoit accouſtumé de les aider, ceſſe pour lors, & ſe repoſe; & que les choſes contenuës au corps, eſtans ébranlées par les veilles & par l'émotion, cedent plus promptement à la faculté qui les attire ou les repouſſe: voire meſme le ſommeil empeſche & retient les eruptions ou ſaillies du ſang, les flux de ventre, les vomiſſemens, & toutes autres éuacuations deſordonnées, excepté la ſueur. Car combien que, ſelon qu'Ariſtote a remarqué, la ſurface & les extremitez du corps ſe refroidiſſent quand on dort, & qu'alors on ait beſoin d'eſtre dauantage couuert: ſi eſt-ce pourtant qu'on ne laiſſe pas de bien ſuer à la fin ; parce qu'apres que l'aliment eſt digeré & diſtribué, les humeurs renfermées au dedans ſe rejettent manifeſtement & abondamment à la ſurface & aux extremitez du corps. Quand on veille il ſe fait bien vne plus grande diſſipation par les pores de la peau, mais ce n'eſt que d'humeurs ſubtiles & legeres, qui s'exhalent imperceptiblement.

Au reste l'excez du sommeil obscurcit & appesantit les esprits, debilite & alentit toutes les forces des sens & de la raison, rabat la chaleur, empesche les fonctions naturelles, amasse des humeurs cruës & pituiteuses, & des superfluitez de toutes les façons. Tellement que le trop dormir refroidissant & humectant le corps, le rend plus lasche & plus pesant que ne fait le repos, & est vne source de defluxions, & vn seminaire de maladies, froides, & longues. Il n'y a rien de si semblable à la mort, que le sommeil, qui en est l'image & la representation. Les veilles font tout le contraire du sommeil: car elles excitent les esprits & les sens, les rendent prompts, subtils, & alaigres, recréent & redressent les forces de toutes les parties, épandent également la chaleur par tout le corps, hastent la distribution de l'aliment & des humeurs, & l'expulsion des excremens, & ce pourueu qu'elles soient moderées. Mais les veilles excessiues épuisent les esprits, desseichent le corps, & sur tout le cerueau: & comme on dit;

Le corps des jeunes gens s'affoiblist par les veilles.

De plus elles hebetét les sens, & troublent l'entendement; échauffent la bile, d'où procedent les frenesies, les fiévres continuës, & les maladies ardentes; dissipent la chaleur naturelle, & l'humeur radical, & ainsi la digestion estant interessée, il se fait vn grand amas de cruditez.

CHAPITRE XVIII.

Que les paſſions de l'ame cauſent des maladies.

SI l'homme n'auoit point du tout de paſſions, il ne laiſſeroit pas pour cela de viure en bonne ſanté : mais puis qu'il y eſt ſujet, & qu'il ne ſe trouue aucune diſcipline qui puiſſe de telle ſorte temperer & moderer ſes mœurs, ou rabbatre & accoiſer les impetuoſitez de l'appetit brutal, & empeſcher les ſaillies de l'eſprit, que l'on n'en ſoit encore ſouuent agité, ce n'eſt pas ſans raiſon que nous arrangeõs les paſſiõs de l'ame entre les cauſes euidentes & neceſſaires. Or on en conte ordinairement ſix, qui ſont, la crainte, la triſteſſe, la cholere, la joye, la honte, & l'anxieté. Nous auons aſſez amplement expliqué en la Phyſiologie, pourquoy, comment, & d'où procedent ces paſſions, & de combien grande ſuitte elles ſont accompagnées.

Les paſſions de l'ame, quoy que moderées, ne ſont preſque d'aucun vſage qui ſoit vtile à la ſanté, ſinon la joye, laquelle dilatant le cœur, recrée les eſprits; excite la chaleur naturelle, ſubtilie le ſang & les humeurs, ce qui cauſe & conſerue la ſanté. La triſteſſe n'eſt vtile à perſonne, ſi ce n'eſt à ceux qui ſont joyeux par excez: ny la cholere, ſinon aux pareſſeux & endormis: ny la crainte, fors qu'aux temeraires & furieux: ny la honte, qu'à ceux qui ſont impudents, ou qui ont le viſage trop bleſme. Quant à l'anxieté, elle ne vaut

rien pour qui que ce soit.

Au reste, ces passions estans immoderées, nous offensent griéuement, parce qu'elles acquierent la force & la vertu des causes éuidétes: la joye trop grande & extraordinaire, dilate & dissipe si fort les esprits & la chaleur, que le corps en estant affoibly, tombe en syncope, ou perd entierement la vie:ce que l'on raconte de plusieurs, qui estoient neantmoins ou fort vieux, ou foibles & imbeciles. A tous les autres elle refroidist seulement le corps.

Pour la cholere, elle émeut aussi les esprits & la chaleur, & les attire du cœur à la surface du corps, mais tout à coup, & non peu à peu, comme fait la joye. Toutesfois on n'a point encore remarqué qu'aucun en soit mort subitement par vne entiere dissipation de la chaleur; dautant qu'il n'y a que les hardis & robustes qui se laissent trāsporter à la cholere, & à qui l'abondance de la chaleur boüillonne autour du cœur. En ceux-cy donc lors que le cœur s'échauffe & remplist de cholere, la chaleur enflammée s'estend par tout, pour emporter l'homme hors de soy. En premier lieu, elle échauffe les esprits, puis les humeurs & le corps, les enflamme & cause souuent des fiévres, ou iournalieres, ou continuës: ou bien des fiévres putrides, si les humeurs sont corrompuës: & plusieurs autres maladies fondées en l'ardeur de la bile, & en la confusion des humeurs.

La crainte & la tristesse, font rentrer au dedans la chaleur & les esprits: celle-là subitement & tout à coup, & cette-cy peu à peu, & sans aucun effort. Partant elles refroidissent les parties externes du corps, sans toutesfois échauffer les parties du dedans, cõme fait le sommeil, ou le froid qui vient

de dehors, parce que cette chaleur & ces esprits retournent seulement au cœur. Or il paroist bien que le cœur est grandement oppressé, & sa chaleur presque estouffée par cette affection là, en ce que le poulx en deuient petit, lent, rare, & foible. Mais en particulier, la tristesse refroidit & desseche tout le corps, & principalement le cœur, affoiblist, & empesche les esprits & la chaleur naturelle, cause par sa secheresse des veilles immoderées, ruine la digestion; épaissist le sang, & les humeurs, & amasse vn suc noir & melancholique. Ce qui fait que le corps deuient maigre, & tombe en atrophie, & en plusieurs autres maladies froides. La crainte cause bien les mesmes dangers, mais beaucoup plus éuidemment, & auec dauantage de violence: dautant que saisissant à l'improuiste, elle en a fait mourir plusieurs par la violente suffocation de la chaleur vitale du cœur.

Car la crainte soustrait les forces à chacun.

Quant à ce que le ventre se lasche, ou que les vrines s'épanchent lors qu'on est surprins de quelque grande crainte, ie ne pense pas que cela soit, comme dit Aristote, vn indice du sang qui se jette dans le ventre, ains plutost de celuy qui retourne au cœur. Au reste, la honte ramasse d'abord au dedans les esprits & la chaleur naturelle, puis aussi tost les renuoye peu à peu vers la surface du corps, mais si doucement, que le cœur n'en est ny oppressé, ny refroidy, & que les esprits ne se dissipent pas. Mais l'anxieté, c'est à dire l'agonie, ou le combat, a deux certains mouuemens qui donnent de grandes secousses: car participant de la crainte & de la cholere, elle menace des dangers de l'vne & de l'autre, quoy que ce soit auec inesgalité.

Tous les autres mouuemens de l'appetit que

l'on conte pour passions de l'ame, se peuuent rapporter aux genres que ie viens de remarquer. La fâcherie, la haine, la discorde, l'inimitié, se rapportent à la cholere ; la peur, l'apprehension, la terreur & l'épouuente, à la crainte: la douleur de l'esprit, les pleurs, l'ennuy, les plaintes, le chagrin, l'angoisse, & le desespoir, à la tristesse : le contentement, l'aise, & le plaisir, à la joye. Et non seulement ces choses sont causes de maladies, mais aussi le soin, le soucy, l'affliction, & toutes les peines de l'esprit qui viennent de l'ambition, de l'auarice, ou de quelqu'autre desir fort ardent, cõme est la contemplation assiduë, & la trop grande application de l'entendement en la recherche des choses. Car l'excés de tout cela ruyne les esprits, & diminuë la chaleur naturelle. Cecy soit dit des causes euidentes & necessaires, & des façon, selon lesquelles les corps en sont alterez.

CHAPITRE XIX.

Des causes euidentes qui ne sont pas necessaires.

QVant aux causes non necessaires que nous ne pouuons euiter, & desquelles nous nous seruons sans aucune contrainte, elles se peuuent rapporter aux mesmes genres que nous auons cy dessus expliquez traittans des causes necessaires. Car entre les choses qui nous enuironnent, on peut mettre les estuues, lesquelles échauffent & desseichent le corps outre mesure, puis le refroidissent apres en auoir dissipé la cha-

leur; comme aussi les bains, dont les vns rafraischissent & humectent, les autres échauffent & humectent, & d'autres échauffent & desseichent, telles sont les eaux soulphrées, nitreuses, alumineuses, & marines, lesquelles impriment au corps les qualitez dont elles sont doüées. Semblablement les onguents & les emplastres appliquez par dehors, nous communiquent leurs vertus, qu'ils vont influans, & enfonçans par les pores de la peau, quand nostre chaleur les excite. De plus, les habits dont nous sommes vestus, & les autres choses qui seruent à nous couurir, nous échauffent quelquesfois d'elles mesmes, comme font les peaux des animaux qui sont d'vne complexion chaude, & quelquesfois nous échauffent par accident, à cause que la chaleur naturelle du corps en est retenuë au dedans, & ne se peut exhaler. Finalement les ~~fleurs,~~ les odeurs des aromates, & toutes sortes de fumées ou de vapeurs, qui ont quelque vertu, ou manifeste, ou occulte, alterent tout le dedans du corps, s'insinuans en iceluy parmy l'air que l'on respire.

Or ce que dessus concerne le genre des choses qui nous enuironnent.

En l'ordre des choses que nous prenons, se rangent les medicaments, qui toutesfois & quantes qu'on les auale, soit sans dessein, ou de propos deliberé, affectent les esprits, les humeurs & le corps, par leurs qualitez premieres, secondes, ou troisiémes, ou bien par la vertu de toute leur substance.

Entre les choses qui sortent du corps, l'eruption du sang qui coule des narines, ou d'vne playe, n'est pas necessaire, quand elle excede, & vient à épuiser la chaleur, les esprits & les forces; & de

quelque façon que le sang sorte, il n'apporte aucune commodité par son éuacuation à ceux qui se portent bien. L'acte venerien n'est non plus salubre en quelque sorte que ce soit, sinon peut-estre à celuy qui depuis fort long temps s'en seroit abstenu contre sa coustume ; car pourueu qu'il n'y ait point d'excés, cela luy sert pour se décharger de la trop grande abondance du sperme qui le chatouïlle & l'incommode: Mais quand l'on s'y porte auec immoderation, les esprits, la chaleur & l'humide radical en sont épuisez, la digestion peruertie, l'entendement & les sens debilitez, le corps énerué, rendu molasse & paresseux. Il n'y a toutesfois rien de tout cela qui passe iusques dans l'extremité, veu qu'és actions veneriennes il se retrouue presque tousiours quelque moderation, & personne ne se porte à ces actions là, sans appetit, comme l'on fait à la mangeaille, à peine se trouue-il quelqu'vn qui puisse exercer l'acte venerien, sans en auoir enuie: mais on en void beaucoup, qui sans auoir appetit, mangent encore apres estre saouls.

C'est pourquoy il y a beaucoup plus de danger à l'vn qu'à l'autre, & les maux qui s'ensuiuét de l'excés des viandes, sont plus grands & plus frequents, que ceux de la lubricité.

Le genre des mouuemens comprend les crieries & les efforts de la voix, qui font quelquesfois rompre les veines, & déchirer les membranes; à cela pareillement se rapportent les douleurs, les grands & cruels tourmens, & les mouuemens externes; comme de nauiger, d'estre porté, d'aller à cheual, ou en carosse, & faire quelque autre exercice qui agite grandement le corps, les humeurs, & les esprits; toutes lesquelles choses sont fort effi-

caces pour engendrer des maladies. Comme encor la friction seiche combien qu'elle n'agisse particulierement qu'en la surface du corps. De plus, les froissemens, les contusions, les cheutes, les playes, les morsures des bestes, les piqueures des serpents, & tout ce qui nous attaque par dehors fortuitement, & qui nous arriue comme par fatalité, à l'occasion dequoy nostre corps est en danger, & sujet à diuers perils.

Ie pense maintenant auoir remarqué toutes les causes éuidentes des maladies qui nous peuuent alterer, desquelles seules l'on s'informe vulgairement, à l'imitation des anciens, s'enquerant fort d'où vient châque maladie. Or de ces causes éuidentes procedent celles qui sont interieures, desquelles nous allons parler incontinent.

CHAPITRE XX.

Causes interieures des maladies, combien il y en a; quelles sont ces causes, & comment elles procedent des causes éuidentes.

LEs esprits, le sang, les humeurs, les excremens, & tout ce que nous auons dit, estre comprins sous le nom de choses contenuës dans le corps, sont causes interieures, lesquelles estans retenuës en l'office & dans les termes que la nature leur assigne, meritent le tiltre de salubres & de conseruatrices de la santé : mais elles ruïnent la bonne disposition naturelle, & produisent des maladies, quand elles s'écartent trop de la mode-

ration qu'elles doiuent auoir. Or elles pechent ou en quantité, ou en qualité, qui sont deux vices contraires à la Nature. Les vices de la quantité sont l'excez & le defaut. Les esprits ne peuuent exceder, neantmoins ils defaillent lors qu'il y en a trop peu. Quant aux choses qui de tout leur genre outrepassent la Nature, comme le calcul, comme les vers, lors qu'il s'en retrouue dans le corps, elles sont tousiours excedentes, & non iamais defaillantes. Le sang, les humeurs, les excremens, sont mauuais s'ils excedẽt par trop, ou defaillent beaucoup. La seule abondance excessiue du sang s'appelle ordinairement plethore ou repletion ; & la redondance des humeurs & des superfluitez est comprise sous le genre de cacochymie. Voire mesme l'intemperie tant simple que coniointe de toutes les choses contenuës ; leur grossiereté & subtilité, leur dureté & mollesse, leur lenteur & acrimonie ; comme encor leur putrefaction, & la corruption de toute leur substance, sont especes de cacochymie. En ces vices donc des choses contenuës consistent toutes les causes interieures des maladies.

Or ces causes interieures procedent des causes euidentes en ceste sorte. De l'ardeur de l'air qui nous enuironne vient le manquement des esprits & de la chaleur naturelle ; comme aussi de l'vsage des bains & des medicamens extenuans & purgatifs, du defaut de nourriture, des euacuations immoderées, du trauail, & de toute sorte de mouuement violent, des veilles, de la ioye extraordinaire & excessiue, de l'immoderation és actions veneriennes, & des douleurs trop vehementes. L'accroissement de ces mesmes choses cause enfin la diminution & le defaut du sang & des humeurs.

L'air groſſier, obſcur, plein de brouillars & couuerts de nuages, le froid, l'abondance des alimens, l'amas des excremens, le long repos, le ſommeil profond, la crainte & le chagrin, oppreſſent les eſprits & la chaleur naturelle & reſerrent les humeurs; & ſi ces choſes ſont violentes & hors de ſaiſon, elles eſtouffent & eſteignent la chaleur naturelle, tout de meſme que ſi on auoit la corde au col. L'air puant & corrompu, la corruption des choſes que l'on prend par dedans, leur putrefaction & vſage deſordonné, la ſuppreſſion des excremens, les obſtructions & en ſuitte les empeſchemens de la tranſpiration, infectent de pourriture les eſprits, les humeurs, les excremens & tout ce qui eſt contenu dans le corps. Le meſme auſſi font le repos & le ſommeil, mais ſeulement par accident, & à cauſe qu'ils augmentent les ſuperfluitez. L'air peſtilent ou infecté en quelqu'autre façon, les poyſons, la malignité du ſperme retenu & des autres excremens, la contagion des choſes veneneuſes & les morſures des beſtes enuenimées, corrompent toute la ſubſtance des eſprits & de la chaleur naturelle, du ſang & des humeurs.

La chaleur de l'air qui nous enuironne, & de toutes les choſes qui ſont autour de nous, & tout ce qui reſerre & condenſe la peau, cauſent vne intemperie chaude és eſprits, au ſang, & és autres choſes contenuës. Ce que font auſſi les alimens trop chauds, les medicamens chauds & acres, les excremens retenus & la putrefaction qui s'en enſuit, les mouuements & les exercices vehemens, la cholere & les veilles, ſi ce n'eſt que l'excez en fuſt trop grand. Pour l'intemperie froide, elle vient du rencontre de l'air & de toutes les choſes froides, de la paucité ou trop grande quantité des alimens, de

leur froideur, & de celle des medicamens, des euacuations immoderées; de la grande ſuppreſſion des excremens, de l'oyſiueté & du peu d'exercice, du ſommeil, de la crainte & de l'ennuy. Les cauſes effectrices de l'intéperie ſeiche, ſont la conſtitution ſeiche de l'air & le rencontre des choſes qui ont la vertu de deſſeicher, la ſubtilité des alimens & les ieuſnes, les medicamens qui extenuent & diſſipent, les euacuations exceſſiues, l'eſmotion trop vehemente, les veilles, le chagrin, le ſoin & le ſoucy. La trop grande humidité vient de l'air humide & pluuieux; des bains d'eau douce principalement apres le repas, de l'excez du boire, de l'abondance des viandes humides, de la trop petite euacuation des excremens, de la faineantiſe, du trop dormir, du contentement & de la tranquillité de l'eſprit.

L'aliment groſſier, comme le pain qui n'a point eu de leuain, la chair de beuf, le manger de poiſſon & de beſtes trop graſſes, les gros vins chargez de couleur, eſpaiſiſſent les eſprits & les humeurs, & produiſent des excremens de ſemblable nature ce que font auſſi par accident toutes les cauſes auſquelles nous auons attribué la force de refroidir & condenſer. Le contraire arriue par les alimens & medicamens qui extenuent, & par l'excez des breuuages trop ſubtils; les humeurs acquierent de la viſcoſité ou de l'acrimonie par la nourriture ou par les drogues qui ſont de meſme qualité: car les extremitez des beſtes, pluſieurs eſpeces de poiſſons & le fromage, engendrent vn ſuc lent & gluant: toutesfois le miel, la cremeur de l'orge, & ſemblables medicamens engendrent vn ſuc detergent qui n'eſt aucunement viſqueux. C'eſt donc en ceſte ſorte que les humeurs ou les excremens

s'endurcissent ou s'amolissent par les alimens, ou par les medicamens qui ont vne semblable consistence, lesquels estans grandement chauds & secs, ou excessiuement humides, produisent auec le temps vn effect beaucoup plus notable. Les esprits & les humeurs du corps reçoiuent du trouble & de l'agitation de la part de toutes les choses qui extenuent fort, ou irritent les humeurs, & qui oppressent soudain & auec quelque vehemence, ou bien excitent par vn trop grand mouuement, comme vne douleur atroce, vn exercice immoderé, la cholere, la crainte & toutes sortes de passions tant du corps que de l'esprit.

De ce que dessus il est aisé de reconnoistre combien sont diuerses les forces des causes euidentes, dont les vnes fournissent de matiere aux maladies, comme les alimens & les excremens, qui sont causes principales; & par consequent ceux-là sont particulierement subiects à de tres griefues maladies, lesquels estans addonnez à leur bouche & à leur ventre, ne se seruent pas des remedes opportuns quand il en est besoin: Les autres alterent seulement la matiere, & luy communiquent leurs seules qualitez, comme l'intemperie de l'air & des choses qui nous viennent au rencontre, le mouuement & le repos, le sommeil & les veilles: & les passions de l'ame, lesquelles excitent plus rarement des maladies.

Voyla donc quelles sont les causes interieures des maladies, combien il y en a, & comment elles procedent des causes euidentes, & finalement qui sont les genres & les vertus de toutes les causes efficientes.

CHAPITRE XXI.

Quelle est la cause de chaque maladie.

IL est maintenant à propos de repeter icy les maladies selon l'ordre que nous en auons cy-deuant estably, pour examiner plus particulierement de quelles causes procede chaque maladie, afin que par ceste obseruation l'on ait toute la connoissance requise à la practique de la Medecine. Or dautant que quelques maladies prouiennent des seules causes euidentes & externes, & que quelques autres, outre ces causes externes, en ont aussi d'interieures, qui sont ou antecedentes, ou contenantes, il est besoin de sçauoir quelle est la premiere origine de chacune d'icelles.

L'intemperie tant simple que conioînte des parties similaires, comme aussi leur putrefaction & la corruption de toute leur substance, procedent le plus souuent des causes euidentes : car lors que ces causes viennent à attaquer tout le corps doucement & auec égalité, elles affectent de leur vertu ou de la qualité dont elles sont douées, premierement & promptement les esprits, lesquels se rencontrans dans vne substance tenuë & subtile, sont exposez à toute sorte d'affection ; puis les humeurs, & en suitte tout le reste des choses contenuës, finalement la substance des parties, qui a plus de solidité : mais si ces mesmes causes agissent fortement, & que leur attaque soit de longue durée ; si de plus elles sont proches du corps qui leur

est exposé, & que le corps soit desia susceptible d'affection (car il faut que ces quatre conditions se retrouuent en toute action de quelque chose que ce soit) lors elles produiront leur effect immediatement en la substance du corps. Dauantage ces maladies similaires viennent quelquesfois des seules causes antecedentes ou contenantes : car l'humeur peccante & corrompuë demeurant bien fort attachée à la partie, en corrompt enfin la substance ; comme nous auons souuent apperceu és poulmons & au foye, qui se pourrissoient de la sorte. Ainsi la malignité de la semence supprimée & de certains excremens se tournans en venin, infecte la substance des parties nobles. Or de quelque intemperie ou estrangere qualité que soient affectez les esprits, le sang, les humeurs & les excremens, aussi-tost les parties du corps en sont entachées, quelquesfois legerement, & quelquesfois si fort que cela demeure. Les maladies similaires prennent donc leur origine, tantost des seules causes euidentes ; tantost & des euidentes, & des antecedentes & contenantes. Venons maintenant aux maladies des organes.

La figure des parties se peruertist par les causes naturelles, ou par le vice du sperme & de la faculté conformatrice, ou bien parce qu'en l'accouchement ou apres ; les membres estans encore mols & tendres, sont deuenus tortus ; ou qu'à quelque long-temps delà, les membres ayans esté froissez ou rompus ne se sont pas bien remis & reprins comme il falloit, par l'ignorance & la faute du Medecin, ou du malade, ou de quelqu'autre. Les causes interieures peruertissent aussi bien souuent la figure, comme font la tumeur outre nature, la section, la conuulsion & la resolution des nerfs.
Les

Les vices des conduits & de la concauité, sont en grand nombre ; quand ils s'assemblent, se prennent & se collent, pour auoir esté mal pensez de quelque vlcere, cela vient d'vne cause interieure.

L'obstruction à semblablement quelque cause au dedans, comme vne carnosité, vne dureté éleuée, vne tumeur, vn cal, vn grumeau, & quelque humeur grossiere & visqueuse, qui remplist le dedans du conduit. Quant au restrecissement, il se fait pour quelque chose qui presse par dehors, & repousse en dedans les costez des conduits; ou bien parce que ces costez se resserrent l'vn contre l'autre, par la vertu des choses froides, astringentes, ou dessicatiues. Et mesme cela procede souuent d'vne cause interieure, quand la faculté de retenir estant trop forte, restressit les conduits, & leurs orifices, comme par impetuosité. Les causes de la lascheté contraires à celles de l'astrictiõ, sont les medicaments aperitifs, ceux qui ont la vertu d'inciser, deterger & purger, & ceux qui amollissent & lâchent grandement: comme aussi la faculté expultrice forte, ou la retentrice foible.

Finalement, les causes de la rudesse sont les medicaments, les humeurs, & les excrements qui ne sont point encore meurs, ou bien acres, ou abstersifs, dont la force vient quelquefois à estre si grande, qu'elle racle & vlcere les parties mesmes. Mais les viandes, les potions, & les humeurs, tant vtiles que superflues, qui sont grasses & gluantes, rendent les parties plus polies & plus douces.

Quant au nombre, toute partie qui manque est perie, ou par le vice de la nature & de la conformation, ou par section, ou par brusleure, ou par pourriture, ou par trop de froid. Si quelque partie est superflue, ou vient de surcroist, c'est vn

effect d'vne nature forte, qui d'vne matiere vtile & abondante, engendre quelque chose de naturel, comme en ceux qui naissent auec six doigts à chaque main, & en ceux ausquels aprés la naissance il vient quelque bosse charnuë; mais de la matiere inutile se font les glandes, les abscés qui contiennent vn pus, semblable à du miel, ou à du suif, ou bien à de la bouillie, les verruës pendentes,& autres petites enleueures de mesme genre. Au reste l'abondance de la matiere & la nature forte aidée par frottement, chaleur, poix, & autres attractifs, augmentent plus qu'il ne faut la masse de la partie, laquelle est au cõtraire, diminuée par la vertu foible, par la disette de l'aliment, & par les autres causes que nous auons dittes retrancher quelque chose du nombre naturel.

Les parties se demettent & sortent de leur siege & de leur situation, par la solution & lâcheté des ligaments, comme en ceux qui ont les os desboitez, soit que cela arriue par quelque mouuement subit & vehement, ou au rencontre des choses ramollissantes: par la rupture ou relaxation des parties, comme en l'enterocele, & autres hernies, en l'ouuerture de l'epigastre, & quand le poulmon sort par quelque playe receuë en la poictrine: la conuenance des parties voisines est deprauée lors qu'elles s'attachent les vnes aux autres, ou que le lien commun qui les retient se relâche, se retire, ou vient à rompre. La solution du continu procede des ventositez & des humeurs qui surabondent, ou qui sont acres, ou poignantes, ou corrosiues: & entre les causes éuidentes le mouuement par trop immoderé, & tout ce qui nous frappe auec violence, rompent, entament, per-

cent ou bruslent. Ainsi voila quelles sont les causes de toutes les maladies simples.

CHAPITRE XXII.

Les causes des maladies implicites & composées.

IL n'y a point de cause qui soit tousiours determinée à vne propre & seule maladie, mais le plus souuuent vne simple & mesme cause en produit plusieurs & diuerses. L'ardeur du Soleil excite les defluxions froides de la teste, d'où s'ensuiuent l'asthme, la goutte, & la paralysie: la mesme cause échauffe & irrite la bile qui engendre la fiéure : voire mesme les causes qui sont contraires concourent souuent en la procreation de la mesme maladie ; car comme l'ardeur du Soleil dilatant le cerueau, & ouurant les conduits d'iceluy, en fait sortir les excremens qu'il rend coulants & fluides, aussi le trop grand froid les exprime & met hors, comme en pressant & resserrant. Quand donc il se rencontrera plusieurs maladies, il faut rechercher la cause de chacune en particulier; & si on apperçoit que chaque maladie ait plusieurs causes, il faut prendre garde si elles sont meslées, ou alliées, ou desiointes, veu que l'obseruation des causes ne sert pas moins à procurer la guerison, que fait la connoissance des maladies: les causes meslées ne se peuuent presque iamais oster les vnes sans les autres. De celles qui sont alliées, il faut exterminer l'antecedente deuant que de venir la suiuante. Les desiointes se doi-

uent oster separement,& chacune à part.

Or d'autant que la defluxion des humeurs engendre toutes les tumeurs outre nature,& quantité de maladies des parties, & qu'elle est vne viue source de beaucoup d'infirmitez, il est à propos de remarquer icy ce qui émeut la defluxion, & la fait tomber sur vne certaine partie, & non pas sur vne autre. La matiere de la defluxion c'est le sang, la bile, tant jaune que noire, la pituite, les humeurs sereuses, & tout ce qui resulte du meslange de ces choses. Or toute telle matiere decoule, ou de son propre mouuement, ou estant excitee & poussee. Elle decoule de son mouuement propre quand elle abonde trop, ou qu'elle est renduë fluide, ou émeuë auec beaucoup de vehemence; car en ce cas elle ne peut estre retenuë dans son propre lieu, ains coule & tombe de soy mesme. Celle là fluë par inpulsion, laquelle est chassée, ou par la force de la partie qui ne peut supporter ce qui luy est moleste, tant en qualité qu'en quantité, ou par la rigueur du froid, ou par la vertu de quelque chose astringente, ou reserrante. Voilà quelles sont les causes effectrices de la defluxion. Quant à ce qu'elle tombe plutost sur vne partie que sur l'autre, la partie qui la reçoit ou attire, en est la cause. Or elle est receuë dans la partie qui est ou foible, ou située au dessous de celle qui enuoye la defluxion : la partie est foible, ou de sa nature, comme la peau, les aisselles, les aisnes, les adenes, & toutes les parties qui naturellement sont lâches & molles : ou bien par maladie, comme celle qui est meurtrie, froissée, blessée, ou incommodée de quelque autre maladie. La partie basse & penchâte est suiette à la defluxion, quand les passages qui conduisent vers elle, sont grâds & amples, & qu'au

contraire ceux par lesquels elle se pourroit décharger, sont trop estroicts. Ainsi la defluxion tõbe facilement sur les reins, sur les poulmons. sur les jointures, & sur les autres endroicts où l'humeur a accoustumé de couler. La partie qui est située justement au dessous d'vne autre, est pareillement sujette à receuoir la defluxion qui vient de ceste plus haute; car la matiere qui est pesante, descend plus facilement en bas, & s'écoule sur ce qui luy est au dessous, cõbien que le vent, la vapeur, & le plus subtil de la bile, se jettẽt de tous costez. La defluxion est attiree dans la partie, par douleur, par émotion, par frottement, & par chaleur, tant de la part des causes interieures, que de celles qui sont externes.

L'humeur s'amasse dans la partie en deux façons, par accumulation, & par defluxion: l'accumulation ou amoncellement vient du vice & foiblesse de la partie, qui ne pouuant digerer ny consommer l'aliment, assemble en suitte beaucoup de superfluitez: mais si la partie est forte, elle attire plus d'aliment qu'elle n'en peut digerer; ou bien estant trop épaisse & trop reserrée, elle ne depose ny dissipe facilement les superfluitez qu'elle a.



LIVRE SECOND.

DES SYMPTOMES, ET DES SIGNES.

CHAPITRE I.

Ce que c'est que Symptome, en quoy il differe de la maladie, & de la cause.



ESTE maintenant le troisiéme genre des choses que nous auons proposées se retrouuer en nous, outre l'ordonnance de la nature, sçauoir est des Symptomes & des Signes : dont le discours, aussi bien que l'origine, est consequent aux maladies. Et nonobstant que les maladies auec la plus-part des causes qui les produisent, soient entierement cachées & renfermées au dedans ; tous les symptómes & les signes paroissent pourtant au dehors, & nous sont rendus manifestes : mais autre chose est le signe, & autre chose le symptome; car tout symptome est signe, & tout signe n'est pas

ſymptome.

Or le ſymptome eſt vn certain effet outre nature, reſident en quelque part que ce ſoit : le mot d'effet ſe prend icy moins préciſement que nous ne l'auons prins en la definition de la maladie, de ſorte que meſmes il comprend toute eſpece d'affection. Ceſt effet outrepaſſant la nature ſimplement, n'eſt point encor contraire à la nature, & n'offenſe manifeſtement aucune des fonctions du corps. La maladie & la cauſe de la maladie, different du ſymptome, en ce que la maladie offenſe la fonction premierement, & de ſoy, & la cauſe l'offenſe par accident, mais le ſymptome ne l'offenſe ny en l'vne ny en l'autre façon, n'eſtant point encore contre, ains ſeulement outre nature. Ils different auſſi d'autre ſorte, parce que la maladie reſide ſeulement en quelque partie du corps, & la cauſe eſt dans les choſes contenuës ; mais le ſymptome ſe retrouue tant és vnes, & és autres, qu'és fonctions meſmes. En ce ſens-là, tout ce qui eſt outre nature, ſoit en la ſubſtance du corps, ou és choſes contenuës, ou és fonctions, ſans que les fonctions en ſoient manifeſtement offenſées, doit eſtre reputé ſymptome, de quelque part qu'il tire ſon origine. C'eſt pourquoy le haſle & la noirceur contractée par l'ardeur du Soleil, la couleur des vrines & des autres excremens, leur odeur mauuaiſe outre nature ſans maladie, & les petits maux qui arriuent aux parties ſi legerement, que les fonctions n'en ſont point encor incommodées. Tout cela ſont des ſymptomes, qui ne peuuent eſtre rapportez à aucun autre genre des choſes dont le corps eſt affecté outre l'ordre de la nature.

Il y a pourtant encor vne autre acception de ce mot, beaucoup plus eſtroite, ſelon laquelle on

appelle symptome seulement ce mal outre nature, lequel vient de la maladie. Tout ce genre de symptome est vne engeance & production de maladie, qui n'a rien de commun auec tout ce que ie viens de proposer : & neantmoins la mauuaise couleur de la jaunisse, les dejections pourries & puantes à cause de la fiéure, & toute offense de la fonction sont de ce genre. Au reste, lors qu'vne maladie en engendre de soy & immediatement vne autre, comme quand la trop grande chaleur du foye produit quelque intéperie chaude en l'estomach, ceste derniere infirmité vient d'vne maladie, & toutesfois ce n'est pas simplement vn symptome, mais le nom de maladie luy conuient, pource qu'elle est adherente à vne partie, l'action de laquelle en est manifestement interessée premierement, & de soy. Et ces maladies sont celles que nous auons cy dessus nommées maladies consequentes, desquelles la premiere est cause de celle qui suit. Car qui est celuy si peu sçauant en ceste matiere, qui ait opinió que l'intemperie de l'estomach soit vn symptome de la trop grande chaleur du foye? Il n'y a donc rien qui puisse estre, & symptome, & maladie tout ensemble, non pas mesme selon quelque diuersité de respect: dautant qu'il ne se peut faire en aucune sorte que la mesme chose offense l'action & ne l'offense pas: voire mesme lors que le foye estát imbecile & languide, ne fait aucun sang qui soit loüable, l'action de la faculté qui fait le sang est offensée, d'où s'ensuit quantité d'humeurs corrópuës & peccantes en tout le corps, qui excitent des fiéures, & cósequémment beaucoup d'autres maladies: & quoy que ceste corruption d'humeurs soit vn mal outre nature, causé par vne maladie elle ne doit pas toutesfois estre reputée pour symptome, mais bien

pour cause de maladie, dautante qu'elle a son siege dans les choses contenuës, & que par accident elle offense l'action.

Or on ne peut dire qu'vne mesme chose soit & symptome & cause de maladie: cõbien qu'il puisse arriuer qu'vn symptome soit cause d'vn autre symptome, cõme quand plusieurs symptomes procedent d'vne mesme maladie par vne suitte cõtinuée. L'intemperie froide du ventricule offense la digestion, d'où vient la crudité, puis la lyenterie, qui est vne sorte de flux de ventre, & enfin l'empeschement de la distribution de l'aliment par tout le corps. Selon cest ordre, toutes les fois qu'il se fait quelque grand concours & mélange de maladies, de symptomes, & de causes, ce qui precede immediatement n'est ny la maladie, ny le symptome, & n'y a prochainement aucune cause qui suiue; mais ces choses sont tousiours de sorte liées & attachées l'vne à l'autre, que la cause precede la maladie, & la maladie est de prés suiuie du symptome. Et cõbiẽ que quelquesfois la mesme chose soit maladie & cause de maladie, neantmoins ny l'vne ny l'autre ne peut estre dite symptome: car quelquesfois vne maladie deuiẽt cause d'vne autre maladie, & vn symptome de l'autre, mais on ne remarque point que le symptome deuienne iamais ny maladie, ny cause prochaine d'icelle.

C'est pourquoy il semble qu'Auicẽne n'ait gueres bien distingué les substances des choses, quand il a broüillé & confondu ces trois genres. Il dit, que le symptome deuient cause de maladie, lors que la trop grãde douleur de quelque coup receu. engẽdre vn phlegmon: certainement la douleur est bien cause prochaine & contenante, non du phlegmon,

mais de la defluxion ; & la defluxion, de l'amas qui se fait; enfin de cest amas qui par son affluence fait estendre & enfler la partie, vient l'obstruction, d'où s'ensuit l'empeschement de la transpiration, l'extinction de la chaleur naturelle, la putrefaction des humeurs, & finalement l'inflammation que nous appellons proprement phlegmon. La grande abondance des humeurs amassées, & la pourriture de l'inflammation, sont donc la cause principale de la tumeur; & la douleur n'en est que la cause incitante, sans laquelle il ne se feroit rien du tout. Auicenne bande tous ses nerfs, pour persuader que le symptome se tourne & change en maladie, quand la douleur de teste, qui procede du vice de l'estomach, persiste fort long-temps. Mais quoy que ceste douleur qui ne venoit que de sympathie, soit renduë propre à la teste, elle ne degenere pourtãt pas en maladie, ny ne change sa premiere nature de symptome; mais c'est ou l'intemperie mesme de la teste, ou quelqu'autre maladie contractée par la communication de l'estomach, qui cause ceste douleur propre de la teste.

CHAPITRE II.

Les trois suprémes genres de Symptomes.

L'Offense de la fonction suit immediatement la maladie, comme vn effet d'icelle, & en est le symptome premier, propre, & inseparable, duquel puis aprés procedent les autres, qui se rencontrent de deux sortes, sçauoir est, en la substan-

ce des parties, ou bien és excremés. Tellemẽt qu'il se retrouue en tout trois souuerains genres de symptomes, qui sont, l'action offensée, le vice des excrements, & la simple affection du corps, les deux derniers viennent de la fonction offensée, & l'offense de la fonction vient de la maladie. Pour mieux entendre tout cecy, posons l'exemple d'vne obstruction formée dans la bourse du fiel: en ce mal la masse du sang ne peut estre repurgée de la bile iaune, & ceste fonction estant de la sorte offensée, la bile meslée dans le sang, s'épand par tout le corps ; d'où s'ensuit la mauuaise & desagreable couleur de la peau, & se fait la iaunisse, qui est vn symptome simple. De plus, les vrines deuiennent iaunes & épaisses, & les excremens du ventre blanchissent, comme estans destituez du meslange de la bile. Voila donc comment, & en quel ordre les simples affections du corps, & les vices des excrements procedent de l'action offensée. Venons maintenant à colliger les differences des fonctions offensées par le denombrement de celles qui sont entieres.

Les fonctions sont, ou animales, ou naturelles : des animales les vnes concernent les sens, les autres le mouuement, & les autres la connoissance. Les sens sont au nombre de cinq, sçauoir l'attouchement, le goust, l'odorat, l'oüye, & la veuë. Quant aux fonctions qui concernent la connoissance, c'est la fantaisie, l'intelligence, & la memoire; chacune desquelles est offensee en deux façons, ou parce qu'elle ne se fait point du tout, ou bien d'autant qu'elle ne se fait pas comme il faut : celle qui ne se fait pas comme il faut, est ou amoindrie, ou deprauée. L'aueuglement est vne priuation de la veuë, & s'en est vn affoiblissement quand on re-

garde trop de pres: mais quand les yeux se trõpent, & prennent vne chose pour l'autre, c'est vn erreur & vne deprauation. A cela correspondent en l'oüye la surdité, la difficulté d'ouyr, & le tintement des oreilles. Il est facile sur ces exẽples d'assigner toutes les fonctions animales qui sont offensées, quoy qu'elles n'ayent point encore de nom qui leur soit propre, en establissant trois differences de chacune d'icelles.

Il faut presque obseruer la mesme raison au denombrement des fonctions naturelles offensées: Chaque partie similaire estãt doüée de quatre facultez, & autãt de fonctiõs, s'il arriue que chacune soit offensée en trois façons, ou parce qu'elle ne se fait point du tout, ou qu'elle est affoiblie, ou bien qu'elle se fait mal, il se retrouuera 12. sortes de symptomes en chaque partie, en tant que similaire: & si la partie est quant & quant organique, elle sera sujette à pareil nombre d'autres symptomes, dautant qu'outre ce qui concerne la nourriture & la conseruation, elle a semblablement d'autres vertus qui sont communes à tout le corps. La crudité, la difficulté de digerer, & la mauuaise digestion de l'estomach, sont des vices de la commune faculté concoctrice offensée: il ne s'en retrouue pas moins en l'attraction, en la retention, & en l'expulsion, mais on ne leur a point encor imposé de nom conuenable, non plus qu'aux douze incommoditez des fonctions qui sont propres aux parties, en tant qu'elles sont similaires. Voila donc cõbien la fonctiõ offensée comprend de genres de symptomes, lesquels arriuans à diuerses parties, doiuent estre contez selon les fonctions de chacune d'icelles.

CHAPITRE III.

Differences des Symptomes qui se retrouuent, tant en l'affection simple, qu'és excremens.

LEs simples affections qui suruiennent aux parties outre l'ordonnance de la nature, sans incommoder aucune des fonctions, sont presque toutes sensibles & manifestes. C'est pourquoy on les a reduites en cinq classes, selon le nombre des sens, par lesquels on les reconnoist. Les visibles sont les couleurs mauuaises qui viennent de maladie, telle qu'est la jaune quand on a la jaunisse, la pasle en ceux qui sont leucophlegmatiques, ou vitiligineux, & la noire en la lepre. Celles de l'odorat sont les odeurs puantes & fâcheuses qui sortent des aiselles, des oreilles, du nez, de la bouche, ou de tout le corps. A l'oüye se rapportent les sons outre nature, comme le tintoin des oreilles, le ronflement des poulmons, & du gosier, le craquement des dents, les rots de l'estomach & de la gorge, & le bruit des intestins. Les saueurs desagreables qui infectent le palais & la langue, se perçoiuent par le goust, comme sont l'amertume de la bouche causée par la bile jaune, les aigreurs qui viennent de la melancholie, ou la saueur salée de la pituite. La peau rude, seiche, & ridée, est entachée de symptomes qui se remarquent par le toucher. Voila donc les differences

sous lesquelles sont compris les symptomes du second genre, qui sont les affections simples du corps.

Quant au troisiesme genre, il se retrouue és excremens qui ont contracté quelque vice outre nature, soit en la substance, ou en la qualité, ou en la quantité. I'appelle vice de la substance, quand ce qui sort est de tout son genre outre nature, comme la pierre, la grauelle, les vers. Ou bien lors que non ce qui sort, mais sa sortie est outre nature: comme le sang que l'on rend par le nez, par les oreilles, par la bouche en crachant, en vomissant, par la vessie, ou par le fondement, & quelque eruption que ce soit outre l'ordre de la nature. Les excremens pechent en qualité quand ils n'ont pas la couleur que la nature leur ordonne, comme si les vrines, les deiections, les mois, les crachats, les vomissemens sont de couleur noire, liuide, ou verte. Lors aussi qu'ils sentent mal, ou qu'ils ont quelque saueur amere, salée ou aigre: ou qu'on remarque quelque lenteur ou acrimonie, quelque grossiereté ou tenuité, ou quelqu'autre qualité qui excede la nature, tant en ces choses, qu'en toutes les autres qui sortent du corps. C'est vn vice de quantité lors que les excremens ne gardent pas la juste regle de la nature, mais sortent ou trop abondamment, ou trop peu. Voila donc les vices des excremens qui doiuent estre mis au rang des symptomes, si principalemét ils ont pris leur origine de quelque maladie: car ceux qui ne viennent pas de là, mais des alimens, dont ils retiennent ou la mauuaise qualité, ou la quantité immoderee, ne doiuent pas proprement estre contez pour symptomes. Au reste, ces vices & symptomes des excremens, deuiennent souuent

causes de maladies, estans retenus au dedans plus que la nature ne requiert. Et certes ie ne pense pas qu'il y ait aucune autre cause qui engendre plus de maladies, que fait l'affluence des excremens. Ce sont là les differences des symptomes, maintenant ie m'en vay en peu de mots rapporter les causes d'iceux.

CHAPITRE IIII.

Les causes des fonctions offensées.

L'Offense de la fonction prouient immediatement de la maladie, sans l'entremise d'aucune chose. Or la maladie qui offense le sentiment & le mouuement, reside ou dans le cerueau, qui est le propre siege de la faculté, ou dans l'organe du sentiment ou du mouuement. Celle qui empesche la faculté & en occupe le siege, est ou intemperie, ou solution du continu, ou constipation, ou obstruction, & cela procede ou d'vne tumeur outre nature, ou de quelque humeur influente: car ces choses empeschent que la faculté ne passe dans l'organe du sentiment & du mouuement Celle qui se retrouue en l'organe, trauaille tantost la premiere &principale partie d'iceluy, & tantost les autres qui aident à ceste premiere, & luy seruent aucunement

En la partie principale (telle qu'est en l'œil l'humeur cristalline) se font l'intemperie, la solution du continu & le changement de situation; car le crystallin de l'œil quitte souuent sa propre place. Es autres parties de l'organe, outre l'intem-

perie & la ſolution du continu, il ſe rencontre encore d'autres maladies organiques : comme ſont l'eſlargiſſement ou retreciſſement de la prunelle, le defaut ou la redondance des humeurs, la groſſiereté ou la couleur eſtrangere de ces meſmes humeurs, & des tuniques qui les contiennent, la ſuffuſion, l'onglée, & tout ce qui vient ſur la prunelle; puis les vlceres, les inflãmatiõs, & autres tumeurs, qui ſont neãtmoins & maladies de tout l'œil, & cauſes de ſymptomes. Preſque de meſme façon l'obſtructiõ des oreilles ſe fait ou par quelque tumeur ou par vne carnoſité, ou par quelques ordures, ou par les choſes qui tombent dedans. Semblablemẽt l'obſtruction des narines vient de froiſſement & de tumeur, ou de quelque polype: comme auſſi l'os ſpongieux ſe rempliſt & ſe bouſche quand on eſt morfondu. Mais la puanteur de ces parties corrompt l'odorat: de meſme que quand la langue eſt pâteuſe & chargée d'humeur ſalée, aigre, ou amere, cela peruertit le jugement du gouſt. Quant aux ſymptomes de l'attouchement & du mouuement, comme l'eſtourdiſſement, & la paralyſie, ils procedent des nerfs qui ſont ou refroidis, ou reſerrez & preſſez par dehors, de quelque lien ou autre choſe aſtraignante, ou bouſchez de quelque humeur groſſiere & gluante. Leſquelles cauſes ne permettent pas aux eſprits & à la faculté animale de s'eſtendre & paſſer plus outre. C'eſt donc ainſi que les fonctions animales ſont offenſées par diuerſes cauſes.

Quant à l'offenſe de la fonction naturelle, toute la cauſe en eſt, ou l'intemperie, ou la corruption de la ſubſtance: car ces vices attaquent & ruinent la partie ſimilaire qui ſert à l'execution des fonctions, & n'y a aucunes fonctions naturelles

priuées, qui puissent estre offensées par d'autres causes : mais les publiques, telles que sont celles des organes naturels, ont encore quelques autres causes qui les offensent. Car l'essence organique de l'estomach, du foye, ou de quelque autre organe, est quelquesfois peruertie par vn erysipile, vn phlegmon, ou quelque autre tumeur outre nature, en suitte dequoy la digestion diminuée, ou deprauée, incommode & donne de la peine à l'hōme. Voire mesme la maladie non seulement similaire, mais aussi celle qui est organique trouble & interrompt l'action de la faculté attractrice. Ainsi lors qu'vne carnosité, ou quelque autre tumeur se forme dans la gorge, qui empesche ou bousche le passage des viandes, l'attraction ne se fait point du tout, ou se fait difficilement, ou ne se fait pas bien. mais comme par boutées, ou auec quelque tremblement. Les mesmes causes, & la quantité des vents, empeschent la retention, & font que l'estomach ne retient pas bien les viandes, & ne leur adhere pas assez fort. L'expulsion est offensée par les maladies similaires, par le retrecissement & obstruction des passages. Mais elle est hastée & facilitée par l'abondance ou acrimonie des excremens : comme au contraire, leur grossiereté ou viscosité la retarde. Il ne faut point en verité chercher d'autres causes du vice de la distribution de l'aliment par les veines dans tout le corps, ou de la dejection du ventre, ou de la profusion de l'vrine, ou de la purgation de la bile jaune en la bourse du fiel, ou finalement de celle de la melancholie dans la ratte.

CHAPITRE V.

Les causes interieures des Symptomes simples.

QVant aux simples affections qui se rencontrent soit és paties, soit és excremens, sans incommodité d'aucune fonction, elles ont pour causes interieures celles qui suiuent. La couleur qui n'est pas selon la nature, vient d'vn suc, & de certaines humeurs decheuës de la bonté & mediocrité de leur estat naturel, lesquelles se sont jettées vers la peau, ou sortent parmy les excremés. Toute puanteur & odeur fâcheuse est vn effet de pourriture. La mauuaise saueur imite la nature de l'humeur qui decoule en la bouche, ou qui se trouue meslée dans les excremens. Les sons outre nature, les bruits, & les murmures, se font où par la petite capacité des organes, ou par l'abondance des flatuositez, ou par les vents qui courent de costé & d'autre. D'où l'on peut reconnoistre que les causes de ces symptomes, aussi bien que de ceux que nous auons cy dessus remarquez, sont des maladies.

Or la qualité vicieuse des excremens naturels, comme des deiections, des vrines, des mois, & des sueurs, doit estre estimée auoir les mesmes causes, que nous venous d'attribuer à l'affection qui est simple. Pour ce qui concerne leur quantité, elle s'augmente outre mesure, ou par l'excez des viandes, ou par leur corruption & acrimonie, qui excite la vertu expultrice, ou par la

matiere qui est lubrique & coulante, ou par l'imbecillité de la faculté contenante, ou par le sentiment trop delicat du corps, ou parce que la distribution de l'aliment est empeschée, ou que les excremens sont renuoyez d'ailleurs, ou bien que tout le corps se fond & se liquefie. Car par ces causes les vrines, les deiections, les sueurs, & les mois, sortent plus fort, plus frequemment, & en plus grande abondance. Mais la quantité de ces excremés est amoindrie par la disette du viure, par la grossiereté & adstriction des alimens, par l'imbecillité de la faculté repoussante, par le peu de sentiment des parties qui seruent à l'expulsion, par le retrecissement ou obstruction des passages, & par la trop grande dissipation qui se fait par les pores de la peau.

Quant aux excretions qui de tout leur genre outrepassent la nature, elles ont d'autres causes. Comme la profusion du sang, laquelle se fait quãd les veines qui seruent à contenir le sang, sont ouuertes, rongées, ou rompuës. Or les veines se rompent par vne trop grande repletion, & par la vertu des causes euidentes, qui sont remarquées au liure precedent. Le rongement des veines prouient d'vne humeur acre & corrosiue, qui mange & ronge principalement celles qui sont molles & petites. Leur ouuerture se fait lors que l'abondance, la subtilité, & l'acrimonie du sang, en eslargissent les orifices, lesquels sont aussi quelquesfois ouuerts à dessein par la nature incommodée, pour se descharger par là de tout ce qui fait de la peine. Quelquesfois aussi le sang estant deuenu si clair, qu'il semble tout sereux, il sort & passe à trauers les plus rares & lâches tuniques des veines.

Pour les vomissemens, ils sont excitez par la

quantité excessiue des viandes, & des autres choses qu'on prend par la bouche; par l'acrimonie des choses contenuës, telle qu'est la bile; & par ce qui incommode & charge de sa pesanteur, comme le sang & la pituite trop abõdante renfermee en quelque lieu. Ces trois causes excitent les defluxions du cerueau, les distillations & larmes des yeux, le crachement, le flux de semence, & toute euacuation de quelque partie que ce soit, contre l'ordre de la nature. D'autant que pour lors la faculté contenante estant fatiguee du poids des excremens, laisse en fin tout escouler: & la faculté repoussante estant irritee, chasse les excremens auec impetuosité.

CHAPITRE VI.

Que la douleur est vn symptome de l'attouchement, & qui sont les causes d'icelle.

LE sentiment est attaqué & reçoit de la douleur par la vehemẽce des choses qui luy sont presentes: comme l'œil par la trop grande splendeur, & l'oreille par le son rude, & le bruit vehement. Les douleurs du seul attouchement sont renduës fort cruelles, parce que ce sentiment residant en vne matiere tres grossiere, & grandement ramassee, est le premier & plus commun à tous les animaux, & que les qualitez qui le concernent sont extremement efficaces, lesquelles venans à exceder & à fraper l'attouchement auec vehemence & soudaineté, excitent la douleur. Or ce n'est pas la perception

des qualitez nuisibles, mais bien l'affection qui en resulte aussi tost, que l'on appelle douleur; de mesme que c'est tristesse ou cholere quand la passion s'esmeut au rencontre d'vne personne ennemie. Tout ainsi donc que la veuë de l'ennemy n'est pas la cholere, aussi pour dire le vray, la douleur n'est point le toucher de la chose nuisible, mais c'est la peine & la fâcherie qui prouient du toucher. Par consequẽt la douleur doit estre prise pour symptome de l'attouchement, comme la cholere passe pour vn symptome de l'esprit.

Galien exposant le passage d'Hippocrate, où il dit, Que toute maladie est vlcere, soustient que toutes les douleurs ne se font que par separation & diuision du continu. Auerroës contestant contre Galien, est d'auis que la raison, comment la douleur se fait auec quelque solution du continu, est qu'il s'introduit vne qualité maligne & nuisible, qu'il establist pour cause seule & immediate de la douleur, laquelle qualité est seule l'objet prochain & propre de l'attouchement. Mais l'vne & l'autre de ces opinions, semblent fondees sur des subtilitez sophistiques. Car l'attouchement n'a pas vn organe qui soit seul & simple, mais qui consiste en la mediocrité ou entredeux des extremitez de la chaleur & de la froidure, de l'humidité, & de la seicheresse, de la molesse, & de la dureté, de la rudesse, & de la douceur, de la pesanteur, & de la legereté : en leur forme conuenable, & en leur situation. C'est pourquoy en la Physiologie, i'ay demonstré que l'attouchement n'estoit point affecté par les choses temperees, ny par celles qui luy sont semblables, & que

mesmes il ne les perceuoit ; mais qu'il souffroit diuersement par les choses contraires, & qu'il ne les sentoit qu'auec offense & incommodité. Partant tout ce qui est immoderément chaud ou froid, dur ou aigu, pesant, ou violent, venant à rencontrer l'attouchement, cause de la douleur, & ce en vertu de sa qualité, laquelle est cause prochaine d'icelle; sçauoir est en échauffant, refroidissant, brisant, coupant, rongeant, ou déchirant. Et pource il ne faut pas establir vne seule cause de la douleur, mais autant que l'attouchement a d'objets. Tout ce qui attaque l'attouchement auec violence & soudaineté, peut faire de la douleur seulement pendant qu'il agist & qu'il émeut les sens; & la douleur du sens s'appaise au mesme temps qu'il cesse d'estre alteré. Or combien que quelquesfois la cause efficiente n'estant plus, il reste quelque estourdissement (de mesme que l'image ou l'espece visible demeure dans l'œil quelque temps aprés qu'on a regardé la chose) lequel retient encor quelque foible apparence de douleur, ce n'est pas neantmoins vne douleur.

Il y a beaucoup de differences de douleurs que nous auons iugé à propos de mettre au rang des signes demonstratifs. Et il me semble que cecy doit suffire en ce lieu, touchant les genres suprêmes des symptomes, & les causes d'iceux, reseruant d'en traitter cy aprés d'vn chacun en particulier, en parlant des maladies qui arriuent aux parties du corps. Venons maintenant aux signes.

CHAPITRE VII.

Des signes, & combien il y en a de sortes.

LES maladies cachées au plus profond du corps, ne pouuans estre ny veuës, ny apperceuës par aucun sens, se cognoissent seulement par les signes, lesquels comme indices des choses, seruent fort à propos de guide & de conduite à l'entendement pour penetrer dans ce qui est de plus secret, & descouurir les choses fort obscures si clairement, qu'il semble qu'on les voye auec les yeux mesmes. Ainsi la necessité des signes est telle que sans eux les fondemens de la Medecine seroient fort mal établis. Or dautát qu'outre les maladies de chaque partie, dont nous parlerons cy-aprés, il en arriue souuent d'autres nouuelles ou meslées, d'vne façon extraordinaire, lesquelles ne peuuent toutes estre enseignées ny par les liures, ny par des signes exprés, il est raisonnable de traitter tout premierement des signes en general, pour exprimer la façon de rechercher tant les maladies, que les causes interieures de chacune d'icelles. Et parce qu'il y a trois premiers genres de signes, il faut icy parler de ceux qui sont contraires à la santé, lesquels demonstrent & les maladies, & leurs causes; reseruant l'explication des signes prognostics au traité de la Prognostique: & celle des signes de la bonne disposition au discours des moyens de conseruer la santé. Tout ce donc qui se presentant à nos sens, accompagne

quelque autre chose occulte & cachee, il sert de signe à ceste chose là. Ainsi le symptome estant apparent & manifeste, sert de signe exprés à la maladie interieure & cachee, de laquelle il procede: semblablement la cause euidente, comme quelque viande mauuaise & corrompuë, est l'indice de la maladie qu'elle a engendree.

Or il a deux genres de signes, l'vn demonstratif, & l'autre prognostic. Quelques-vns en ont adjousté vn cõmemoratif, qui fait resouuenir de la precedẽte constitutiõ du corps. Par les signes demonstratifs on reconnoist la constitution presente, & par les prognostics on preuoit celle qui est future. Les signes prognostics ne paroissent pas tout aussi tost qu'on est saisi de maladie, mais quelque tẽps aprés, & pource on les appelle d'ordinaire, suruenants. Ces signes sont generalement de trois sortes: les vns de digestiõ ou crudité, les autres de salut ou de mort, & les autres decretoires & critiques; & en chacun de ces genres il y en a de salutaires, de dommageables, ou de neutres, desquels en particulier nous parlerons quelqu'autrefois plus amplement. Entre les signes demõstratifs il s'en retrouue pareillement de salutaires, de dõmageables, & de neutres. Les salutaires sont ceux qui marquent la constitution naturelle du corps, & la bonne tẽperature des humeurs. Des dõmageables, les vns declarent l'espece de la maladie, cõme le poulx frequent, viste, & inegal, declare la fiéure: les autres marquẽt la partie qui est affectee, cõme le poulx dur denote que c'est la membrane, le poulx mol & ondoyant, que c'est le poulmon, ou quelqu'autre partie fort molle: les autres monstrent la cause de la maladie, cõme sont les signes de la cacochymie & de la repletion. De plus en chacun desdits genres les vns sont propres

& inseparables, lesquels accompagnent tousiours l'essence propre de la chose, & n'en peuuent estre separez; ils viennent auec la maladie, & s'en vont auec elle, & parce on les appelle accompagnans ou paroissans quant & quant: Ainsi disons nous que la douleur poignante du costé, la difficulté de respirer, la toux & la fiéure aiguë sont les propres signes de la pleuresie. Les autres sont nommez assistans, qui viennent quelquesfois auec la maladie, quelquesfois pendant la maladie, & quelquesfois ne l'accõpagnent point du tout, & partant ne sont ny propres, ny inseparables, mais communs à plusieurs ensemble. De ceste sorte la douleur qui s'estend iusques à la gorge, ou iusqu'aux flãcs, & la facilité plus grande de coucher sur le costé malade, que sur celuy qui est sain, ne sont pas signes propres de la pleuresie, mais signes assistans: de mesme que la douleur de teste qui n'accompagne pas tousiours la fiéure. Or laissant à part les signes salutaires & prognostics, nous entreprenons d'exposer icy seulement ceux qui se trouuent contraires à la santé.

CHAPITRE VIII.

Les genres suprêmes des signes dommageables à la santé, qui donnent connoissance des maladies, & de leurs causes.

TRois choses se rencontrent dans le corps outre l'ordre de la nature, la maladie, la cause d'icelle, & le symptome. Le dernier tombant tous-

jours sous quelqu'vn des sens, se manifeste de soy-mesme, sans qu'il soit besoin d'autres signes. Mais la maladie & la cause interieure d'icelle nous sont le plus souuent cachees, & ne se descouurent point à nos sens, on les connoist neantmoins par leurs symptomes, qui en sont comme les signes. D'où vient que la plus grande partie de l'art de Medecine est fondée sur l'opinion & sur la conjecture, dont la verité n'est point autrement esclaircie que par la preuue des signes, & par le raisonnement. Or dautant que la connoissance non seulement de l'espece de la maladie, mais aussi du lieu où elle est placee dans le corps, est requise en la methode de guerir, il est conuenable que des signes insalubres, les vns marquent le lieu affecté, & les autres la maladie qui s'y rencontre.

Les signes du lieu affecté sont les excremens, l'action offensée, la proprieté de la douleur, la situation, & les accidens propres: non que tous ces signes paroissent tousiours necessairement en chasque lieu affecté, ains seulement quelques vns. Car souuent la proprieté de la douleur, la situation, & les accidens propres, denotent clairement que le foye est enflammé, encore que l'action ne semble point offensee, & qu'il n'en sorte point d'excremens. De mesme le seul crachement de sang descouure qu'il y a quelque vlcere au dedans, & quelque veine rongee, bien qu'il n'en paroisse autre chose. Par le mot d'excremens, nous entendons tant ce qui sort, que sa façon de sortir. Ce qui sort est quelquesfois vne portion de la partie affectee, dont il est vne preuue certaine: car le cartilage que l'on crache en toussant, est vne marque asseuree qu'en l'artere trachee il y a quelque vlcere, les petits morceaux de chair que l'on rend parmy les vrines

tesmoignent le mesme des reins, & les racleures qui se retrouuent és dejections du ventre, si elles sont minces, signifient que les boyaux superieurs sont vlcerez, & si elles sont grossieres & charnuës, c'est signe que l'vlcere est dans les boyaux qui se trouuent plus proches du fondement. Quelquesfois il ne sort aucune portion substantielle de la partie, mais bien quelqu'autre chose qui luy estoit adherante, comme la graisse des intestins: & d'autrefois c'est ce qui estoit contenu dans la partie affectee; ainsi quand l'vrine decoule par la playe qu'on a receuë, c'est vn indice que la vessie est offensee, & s'il en sort quelque matiere fecale, c'est à dire que les boyaux sont percez. Mais la playe se trouuant en la poictrine, s'il en sort du vent, la membrane succingente est entamee. La façon de sortir descouure pareillement le lieu qui est affecté: car le sang qui sort d'vne playe comme par saillies, prouient de quelque artere; & quand on met hors vne portion pure & seule de la partie malade, ceste partie n'est pas beaucoup esloignee; mais si cela se trouue tout à fait meslé parmy les excremens naturels, c'est signe que le mal est bien auant. L'action offensee monstre que la maladie reside en l'organe qui seruoit à la produire, comme de l'aueuglement on reconnoist que le mal est en l'œil, de la surdité qu'il est en l'oreille, & de la crudité, qu'il est dans l'estomach. Or pour sçauoir si le mal qui est en la partie luy est propre, ou s'il vient par la communication d'vne autre, on ne l'apprend pas de l'action offensee, mais par les autres signes. Car lors qu'il est solitaire & continuel, sans admettre d'interualle, ny augmenter par le rengregement du mal d'vne autre partie, mais que tout autre cessant, il ne laisse pas de per-

ſiſter, & que les remedes conuenables y'apportent du ſoulagement, c'eſt vn mal qui eſt propre. Mais celuy qui ſe renforce quand vn autre s'accroiſt, & s'addouciſt à meſme temps que celuy-là diminuë, ſans eſtre aucunement allegé par les remedes propres qui ſont appliquez à la partie où on le ſent, ſe fait par ſympathie & communication. Semblablement la proprieté ou eſpece de la douleur explique quelle partie eſt la premiere affectee, comme vne douleur qui bat ſignifie que l'artere, ou la partie qui en eſt fort proche, ſouffre de l'incommodité; la douleur eſpoinçonnante ſignifie que c'eſt la membrane : celle de conuulſion, que ce ſont les nerfs ou les tendons; celle qui eſt eſparſe, que ce ſont les veines: celle qui eſt aſſommante, & profonde, que ce ſont les membranes des os: la laſche & molle, que c'eſt la chair; la peſante & ſourde, que ce ſont les viſceres, ou quelqu'autre partie qui n'eſt pas d'vn ſentiment fort ſubtil Finalement la ſituation tant de la douleur que de la tumeur, fait reconnoiſtre la partie qui eſt affectee. Car ſi la douleur eſt toute vers l'hypochondre droit, c'eſt ſigne que le mal eſt au foye, & non pas à la ratte: ſi vers la gauche, c'eſt en la ratte, & non au foye. Si la tumeur de l'hypochondre droit s'eſtend par l'extremité des coſtes, & preſente ſur icelles la figure de la Lune croiſſante, alors le foye ne ſe porte pas bien; mais quand la tumeur eſt aduancee le long du ventre, & paroiſt toute pleine, la maladie ſe rencontre és muſcles droits de l'epigaſtre. Voila les genres des ſignes qui ſont connoiſtre le lieu où le mal eſt caché, d'entre leſquels ous ceux qu'on nomme propres & inſeparables,

sont trés-asseurez, parce qu'ils ont beaucoup de force pour demonstrer: mais ceux qui sont assistás, mettent quelquesfois fort en doute, à cause de leur communité.

Maintenant quant aux signes des maladies, on les tire des mesmes choses, d'où on prend ceux du lieu où est le mal, quoy que ce soit vn peu diuersement, excepté de l'action offensee: car elle marque biẽ la partie qui est malade, mais non pas de quelle maladie c'est. Si donc il se retrouue dans les excremens vne portion de quelque partie, c'est signe d'vlcere: comme quand on rend quelques racleures de boyaux, ou que l'on crache quelques morceaux cartilagineux de l'artere trachee. S'il y a du sable rouge au fond des vrines, les reins sont trauaillez de chaleur. Si les matieres fecales du ventre sortent cõme de la graine de courge, c'est signe que l'on est tourmenté de cette sorte de vers, qui s'appellent ascarides. La proprieté de la douleur demonstre l'espece du mal: cõme la douleur qui enflãme demonstre l'intéperie chaude, celle qui assoupit en demõstre vne froide. La douleur poignante, vlceráte, ou demãgeante, prouient de quelque humeur acre ou salee. La douleur qui fait enfler mõstre qu'il y a de l'eau subtile, ou du vẽt dans la tumeur. La nature du lieu & la situation, seruẽt pareillemẽt de signes pour biẽ discerner le mal, dautát que chaque partie a ses maladies propres & particulieres. Les seuls yeux sont sujets à la suffusion, le calcul ne se forme gueres que dás les reins & dás la vessie: les vers s'engendrẽt dans les intestins, & non pas dans l'estomach: le cœur n'admet point d'vlcere penetrant, & les poulmons ny les cartilages ne souffrẽt aucune douleur. Enfin les accidens propres monstrent aussi quelle est la maladie, comme les ongles recourbez sont signes de pulmonie; la langue noire, de fiéure ar-

dente;la couleur jaune eſtenduë par toute la peau, marque l'obſtruction du foye, & la noire celle de la ratte. C'eſt donc de ces genres de ſignes, que l'on doit tirer la connoiſſance tant de la partie malade, que de la maladie meſme.

CHAPITRE IX.

Comment il faut par le moyen des ſignes proceder à la recherche de l'endroit où eſt le mal.

TOute recherche conduiſt à la connoiſſance des cauſes ſecrettes & cachees, par ce qui eſt deſcouuert & manifeſte au ſens: & ce qui eſt le dernier en origine, & ſelon l'ordre des cauſes, ſe rencontre le premier en la recherche; comme fait quelque euidente maladie, ou bien vn ſymptome. Or cela, ſoit fonction offenſee, ſoit excrement, ſoit douleur, nous donne premierement quelque ombrage de la partie affectee, & par ſa ſituation, & par ſon eſpece: en ſuitte dequoy il ſe faut informer s'il n'y a point auſſi quelques autres ſymptomes de la partie ſuſpecte, qui correſpondent à la premiere conjecture. Car il ne ſe retrouue preſque aucun ſymptome qui ſoit tout ſeul, mais on en remarque touſiours pluſieurs en chaque maladie. Quand donc tout ce qu'on a appris tant par le recit des autres, que par les enqueſtes qu'on en a faites, conuient en la ſignification d'vne meſme partie affectee, alors l'endroit où eſt le mal eſt deſcouuert & reconneu. Mais ſi cela ne s'accorde pas bien, il ſe faut deſtourner à la recherche d'vne autre partie

iusqu'à ce qu'il s'en rencontre quelqu'vne qu'on reconnoisse affectee par les preuues tirees des signes qui soient certains. Si les significations de tous les symptomes se rapportent à vne mesme chose, & qu'il n'y en ait aucune qui s'estende ailleurs, c'est à dire, qu'il n'y a qu'vne seule partie malade: touchant laquelle, il faut encore prendre garde si elle est trauaillee d'vn mal qui luy soit propre, ou qui luy vienne par la communication de quelque autre partie, & quelle est ceste partie communicante. Si le mal est propre, il faut aussi voir s'il est premier, ou s'il prouient d'vn autre qui le precede. Parce que tous ces discernemens sont principalement necessaires pour venir à bout de la cure.

Posons pour exemple quelqu'vn qui se plaigne d'vne difficulté de respirer, puis qu'il conste par là que le mal est en quelqu'vn des organes qui seruent à la respiration, il faut rechercher si le gosier est entaché de quelque vice particulier, ou biẽ si c'est l'artere trachee. S'il n'en paroist rien en ces parties là, on doit rapporter la cause de ceste courte haleine ou aux poulmons, ou à la poictrine, ou au diaphragme, ou aux parties qui leur sont voisines. Quand il se fait vn certain bruit en respirant, & que la toux est importune, sans sentiment de douleur, le mal est dans les poulmons. Lors qu'vne douleur presse en la poictrine, & ce vers les côtes bastardes du costé droit, il faut tâcher de la reconnoistre par d'autres signes: car si elle est espoinçonnante, accompagnee de fiéure continuë, & auec vne toux, en laquelle principalement on crache le sang, c'est marque de pleuresie: mais si elle est pesante, auec fiéure continuë, & vne toux seiche, elle fait conjecturer que le foye est enflammé. Il faut

donc alors prendre garde, si quelque tumeur represente la figure de la Lune en l'hypochondre droit, si la langue est rude & noire, la soif inextinguible, le degoust fort grand, le vomissement bilieux, les defections frequentes, & pleines de bile, les vrines espaisses & enflammees: car si toutes ces choses se retrouuent, le foye est trauaillé de phlegmon; mais s'il en manque plusieurs, il faut rapporter le mal à quelqu'autre partie. Derechef, quelqu'vn propose vne douleur venuë au dessous des costes du costé gauche, aprés auoir examiné l'espece de la douleur, il faut parcourir & considerer de la pensee, tous les lieux de cette region là, comme la hanche, les muscles de l'epigastre, la ratte, l'intestin colon, & le roignon gauche, toutes lesquelles parties ont beaucoup d'affinité. Que si cette douleur descendant en bas, s'estend par toute la cuisse, & s'augmente quand on marche, & qu'auparauant il y ait eu des signes de defluxion, c'est vne douleur de la hanche: mais si on la descouure par le moindre attouchement de la main, & qu'elle s'irrite en toussant, esternuant, ou respirant en quelqu'autre façon, elle est és muscles de l'epigastre. Si auec la douleur on apperçoit vne tumeur encernee par l'hypochõdre gauche, & qu'õ ait de la peine à se tenir couché sur le costé droit; que plusieurs ventositez excitees par l'indigestion, facent enfler l'estomach, ou sortent en rottant, & que la crainte & la tristesse durent beaucoup, le mal se doit rapporter à ra ratte. Si la douleur estant arrestee s'estend depuis cette concauité qui est entre les dernieres costes & la hanche, le long de l'vretere par les flács, presque iusques dans la vessie, sans s'appaiser aucunement quand le ventre se descharge, & que le vomissement soit diuers, l'enuie

l'enuie de pisser frequente, & auec ardeur, l'vrine beaucoup differente de la naturelle, ou en sa substance, ou à cause des choses qui s'y trouuent meslees, cette douleur vient des reins. Quant à la douleur de la colique, elle court ça & là, se dilate fort, & s'addoucist par le benefice du ventre. C'est donc ainsi qu'on doit proceder à la recherche du lieu où le mal est caché.

Or quãd la chose s'explique de soy-mesme pleinement & ouuertement, auec tous les symptomes qui la concernent, il n'est pas besoin de recherche, mais seulement de jugement & d'esprit pour en decider. Cõme si quelqu'vn rendoit par le bas, tous les iours trois ou quatre fois le iour, enuiron demie liure de vray pus, tantost auec les matieres fecales, & quelquesfois à part, sans qu'il en ressente, ou ait iamais ressẽty aucune douleur, sans soif, ny degoût, ny fiéure beaucoup forte, mais lente seulement, & sans que le malade soit contraint de s'allicter d'où iugeriez-vous que vint cela? Plusieurs ont esté quelquesfois bien empeschez sur ce doute: mais certes il paroît bien que ce pus sort de quelque abscés creué au dessous du diaphragme; lequel abscés n'est pas dãs le ventricule, ny dans les intestins, parce qu'il ne se pourroit faire qu'on n'en sentist de la douleur: Il n'est pas aussi dans les reins, ny dans la vessie, car il sortiroit auec l'vrine, & non point par le fondement: non au foye, ou en la ratte, d'autant que les abscés qui se forment en ces parties là abbattent tout à fait le malade, & causent vne ardente fiéure, vne grande alteration, & d'autres fâcheux symptomes. Il reste donc que ce soit seulement au mesentere (lequel ne tient pas rang de partie noble; & est priué de tout sentiment) & ce dans

la partie basse, d'où il puisse couler tout pur en l'intestin droit.

Maintenant s'il se presente plusieurs indices & diuers symptomes, dont les vertus & significations ne concernent point vne mesme partie affectee, la partie affectee ne peut estre simple & vnique. Or c'est icy que les ignorans Medecins sont d'ordinaire embroüillez par le concours turbulent de tant de signes diuers, comme si c'estoit à l'abord de quelque nouuelle maladie, de laquelle on n'eust point encor ouy parler. Et d'effet il y a bien de la peine & de la difficulté à clairement expliquer les maladies qui sont confuses & meslees, lors principalement que les parties malades sont proches les vnes des autres, & conspirent à quelque fonction commune, parce que la pluspart de leurs symptomes sont communs. Neantmoins pour les discerner & expliquer, aprés auoir consideré la force & la nature de châque signe, il faut mettre à part tous ceux qui concourent à la signification de la mesme partie, iusqu'à ce qu'en fin il conste combien il y a de parties qui soient les premieres affectées, à ce qu'en suitte on puisse designer pareil nombre de maladies.

Quand donc la respiration est offensée, que la toux & le sifflement du gosier continuënt, que l'on crache beaucoup, & qu'auec cela il suruient vne douleur de costé : dautát que ny cette vieille toux, ny ce sifflement, ne peuuent prouenir de pleuresie, il est necessaire qu'outre le mal de costé, il y ait aussi dans les poulmons quelque obstruction contractée de longue main, & que l'asthme soit meslé auec la pleuresie. De plus, lors qu'on est trauaillé de la difficulté d'vriner, & qu'en vrinant on ressent vne douleur acre & de l'ardeur, si quand on

cõmence à pisser il sort du pus, & ce quelquesfois de soy-mesme sans que l'vrine sorte, & que le cours de l'vrine soit souuent arresté : dauantage, si acheuant de pisser la douleur se fait plus grande, & qu'il tombe quelque chose de sablonneux ou visqueux, & que le plus souuent la douleur soit vers le fondement : qui est-ce, ie vous prie, qui d'abord ne trouue ce mal embroüillé & difficile à reconnoistre ? Et pourtant châque chose estant bien expliquee, on descouure qu'il y a plusieurs endroits affectez, & que le calcul de la vessie est meslé auec vn vlcere qui s'est fait dans le conduit de la verge. Mais quand les parties malades sont esloignees les vnes des autres, il est beaucoup plus facile de les discerner, & leurs maladies sont plus euidentes & plus aisees à reconnoistre, à cause qu'elles produisent des symptomes tous differens, & qui ne se peuuent rapporter à la mesme chose. Comme si l'on rend de l'vrine purulente, sans en receuoir de la douleur en vrinant, & qu'auec cela on ait mal aux reins, que pareillement la gorge & le col deuiennent enflez & rouges, auec difficulté de respirer & d'aualler, & mesme auec quelque fiéure : il sera lors facile de distinguer l'vlcere des reins d'auec la squinancie.

En fin toutesfois & quantes que plusieurs parties se trouuent affectees, il faut prendre garde si l'vne communique le mal à l'autre, & si l'vne est cause que l'autre soit malade : car alors ce seront des maladies connexes & consequentes ; & on en discernera le genre, si l'on cõsidere quelle partie a esté la premiere surprise de mal, & si l'autre a esté incõmodee par quelque notable symptome qui en prouinst. Ainsi lors qu'en l'hydropisie l'hypocondre droit

deuient dur & enflé, que l'on a de la peine à demeurer couché sur le costé gauche, & que long temps auparauant il a paru de la jaunisse: on doit iuger que ce sont des maladies meslees qui ont de la connexité, sçauoir est le scirrhe du foye, & l'hydropisie, & que la premiere de ces maladies est cause de la seconde. De mesme aussi quand le corps estant impur & remply de beaucoup d'humeurs peccantes, vient à tomber en fiéure par vne colique nephritique, cette colique est cause de la fiéure. Quant à la fiéure qui accompagne la pleuresie, elle est presque symptomatique: mais si elle a precedé la pleuresie, elle tient le premier rang, & luy est bien meslee, non toutesfois alliee, dautant qu'elle n'en est pas la cause: & ces maladies sont appellees consequentes. Car ce n'est pas le premier mal qui tient lieu de cause, non plus qu'il ne s'ensuit pas que le second soit vn effet du premier, parce qu'il vient aprés.

CHAPITRE III.

Le moyen de reconnoistre la maladie & la cause contenante d'icelle.

L'Endroit où est le mal estant ainsi reconnu, Il faut en suitte rechercher de quelle maladie c'est qu'il est affecté. Or dautant que cela se reconnoist par la proprieté & situation de la douleur, & par la qualité des choses qui sortent du corps, en s'informant du lieu qui est malade, on apprend par mesme moyen beaucoup de choses touchant l'espece de la maladie, & souuent les

mesmes signes font reconnoistre l'vn & l'autre. Quelquesfois la partie affectee se descouure plutost; & quelquesfois c'est le mal qui est le plus manifeste, comme quand on crache du pus, on apperçoit bien que c'est vn abscés, & quand on crache le sang, que cela vient de quelque vlcere, quoy qu'il ne conste pas encor quelle partie est malade, Il faut donc bien remarquer par les signes susdits, dequelle maladie c'est que la partie est affectee, si elle est similaire, ou organique, ou commune: si de plus elle est simple ou composee : si composee, quelles sont les maladies qui la composent : comme si les reins estans affectez d'intemperie chaude, il s'y retrouue aussi quelque vlcere en mesme temps. Dauantage, soit que la maladie soit simple, ou composee, il faut rechercher encore si elle est solitaire, & sans auoir de cause qui la fomente (car ainsi elle en est plus facile à guerir) ou si elle est accompagnee de quelque cause interieure; parceque cette cause deuant estre ostée la premiere, rend la cure plus difficile.

C'est pourquoy aprés auoir reconnu l'endroit où est le mal, & l'espece de la maladie, il en faut rechercher toutes les causes internes, & premierement la contenante & plus prochaine : sçauoir si c'est quelque flatuosité, ou aquosité, ou quelque autre humeur, comme pituite, sang, bile jaune, ou bile noire, ou bien autre chose outre nature, comme pierre, grumeau, ver, ou quelque sorte d'excremens. Or cela se remarque par la couleur & nature de la partie, par l'espece de la douleur, par le genre d'excrement: & par ce que nous dirons tantôt de la domination des humeurs. Car il y a des parties propres & disposees pour engẽdrer & amasser certains excremens; la bile jaune s'engendre &

s'amasse au foye, la bile noire à la ratte, la pituite en l'estomach és intestins, & au cerueau, le calcul és reins, & en la vessie, & les vers és intestins. Si la partie qui se trouue affectee d'vne chaleur extraordinaire, & outre nature, paroist rouge & enflammee, elle est plus qu'il ne faut remplie de sang, ou de bile si elle est jaune : si celle qui est refroidie deuient blanche, elle est chargee de pituite; si liuide, c'est de melancholie. La douleur tres-aiguë vient de la bile, celle qui est moins violente & mediocre, vient du sang; la pituite, les eaux, & les vents ne causent qu'vne douleur foible & sourde, si ce n'est que par leur abondance ils estendent trop la partie. Si ce qui sort du lieu où est le mal, est quelque portion de la matiere contenuë, on reconnoist quelle elle est à la couleur, ou à la substance. Voila donc comme se descouure la cause & matiere prochaine & contenante de la maladie, en suitte dequoy il faut rechercher si elle est seule & sans compagne, ou si elle est fomentee par quelque autre qui la precede. Celle là est solitaire qui s'est comme entassee par vn certain amas procedant du vice de la seule partie malade : mais quand ou tout le corps, ou quelqu'autre partie d'iceluy est surchargee d'abondance d'humeur qu'elle renuoye sur la partie malade, comme pour se soulager d'vn fardeau qui l'incommode, alors la cause contenante est accompagnee d'vne autre antecedente; ainsi voila deux sortes de causes interieures qu'il faut trauailler à destruire par les remedes: mais il faut icy bien prendre garde à la partie qui a coustume de descharger ses

excremens sur celle qui est malade, & remarquer quelle matiere, ou quelle humeur abonde le plus, tant en cette partie-là, qu'en tout le corps. Parce donc que fort souuent le mal vient de tout le corps, & se jette sur la partie affectee, & bien qu'il ne s'y jettast rien, si neantmoins on ne sçait reconnoistre la constitution de tout le corps, & des parties plus nobles & principales, on ne peut comme il faut entreprendre la guerison d'aucune partie malade; il est à propos de traitter en ce lieu des signes qui seruent à faire connoistre tout l'estat du corps, & principalement à discerner quelle humeur surabonde & domine en iceluy.

CHAPITRE XI.

Les signes vniuersels de la cause antecedente, & quelle humeur domine au corps.

ENtre les choses qui font remarquer l'humeur qui surabonde au corps, il y en a qui sont absolument & seulement signes; & d'autres qui sont signes & causes tout ensemble. Les signes simples & absoluts, sont la couleur & l'habitude du corps & du visage, les mœurs de l'ame, les songes, les excremens que l'on rejette comme l'vrine, la dejection, la sueur,

le crachat, & le reste des choses qui sortent du corps, par quelque endroit que ce soit ; les fonctions tant naturelles qu'animales, comme la digestion, le sommeil, & le poulx; & les choses qui offencent ou qui aydent. Les signes qui tiennent rang des causes sont, la nature de tout le malade, le temperament tant du foye, parce qu'il engendre le sang & les humeurs, que du cœur, la vigueur duquel se communique à tout le corps; la constitution des principaux visceres, les vices & defauts des parens, la suppression de quelque euacuation coûtumiere, la façon du viure au manger & au boire, le genre de vie & d'exercitation, l'âge, le pays, la saison de l'année, & la disposition du Ciel: A quoy l'on peut adjoûter les maladies passées, desquelles d'ordinaire on a esté le plus souuent attaqué.

On reconnoist donc quelle humeur domine principalement en tout le corps, par la couleur, & par l'habitude du corps & du visage, veu que la couleur paroît semblable à l'humeur qui la cause, lors particulieremẽt que les humeurs ne sont point repoussees & reserrees trop auant dans le corps par le froid, par la crainte, ou par la tristesse: & qu'elles ne se jettent point trop impetueusement vers la peau, ou par la cholere, ou par la honte, ou par le chaud, ou par le bain, ou par quelque exercitation immoderee. Si donc le corps n'est pas fortement affecté d'aucune de ces choses, la couleur peut donner vne tres-certaine connoissance de l'humeur qui predomine. Quant à l'habitude & masse du corps, elle n'a pas moins de certitude: car l'euexie, c'est à dire la bonne habitude, qui consiste en la mediocrité de la corpulence, marque la bonté & mediocrité des humeurs: & la cachexie, ou mauuaise habitude, & l'atrophie, sont signes de ca-

cochymie, comme l'eusarcie d'abondance de sang.

Or ces indices prins de la couleur & de l'habitude paroissent & se font voir par tout le corps,& sur tout en la face, laquelle seule, entre toutes les parties du corps, n'a point la peau separee de la chair qui est dessous,en sorte qu'ō n'apperçoit pas que ce soit autre chose que la derniere & plus superficielle portion desseichee. C'est pourquoy tout ce qui se répand par la masse du corps paroist plutôt & plus clairement en la face,que sur la peau qui est au reste du corps. S'il y a quelque cōmencemét de jaunisse, le dessus de la peau du visage deuient jaune; si de pâles couleurs, il deuient liuide; si de ladrerie, la face s'espaissist & deuient grosse , & le poil tombe; si de verole, elle deuient boutonnee & gâtee de pustules ; si de leucophlegmatie, elle pallît & s'enfle ; si les poulmons sont enflammez, elle se couure de rougeur; si le foye ou la ratte sont affectez d'obstruction ou de scirrhe,elle maigrist & paroist de couleur obscure ; s'il y a de la phthisie, elle deuient comme celle d'vn mort; si finalement on est saisi de quelque passion, il paroitra sur le visage autant de changemens & de signes, qu'il se passera de mouuemens en l'esprit. Il y en a qui se meslent de iuger de la constitution des humeurs & du corps , par la couleur mesme des ongles, mais moins asseurement que par la face. Tout ainsi donc que le visage est l'image de l'ame, aussi la face est-elle l'indice, & comme vn discours tacite, non seulement des passions de l'ame,mais encor des affections interieures du corps.

Or si les mœurs & saillies de l'esprit n'ont esté moderées par vn long exercice de la Philosophie, ce sont pareillement des indices certains des hu-

meurs & des affections du corps: car y ayant trois parties en l'ame, sçauoir est la sensitiue, la concupiscible, & l'irascible, qui sont tout à fait brutales, & qui ont beaucoup d'affinitté auec le corps, il est necessaire qu'elles suiuent la nature & les forces du corps, dans lequel elles sont toutes plongees. La ioye & l'alegresse abondent en celuy qui est sanguin, & en celuy qui est jeune, & toutes choses leur rient & paroissent joyeuses, comme dans vn printemps paré de fleurs & de verdure: Aux vieillards & melancholiques, les mesmes choses semblent tristes & fâcheuses comme au declin de l'autõne, & sur la fin de l'annee. Or cette varieté ne vient pas de la chose qui se presente, mais du diuers iugement que l'on en fait, lequel imite la nature & constitution du corps. Ce qui plaist & est au goust de l'vn, est maussade & desagreable à l'autre Cettuy-cy deuient furieux d'amour; & cettuy-là n'en est jamais touché. Cettuy-cy a les sens hebetez, tardifs, & grossiers; & cettuy-là les a subtils, vifs, & prompts. L'vn a beaucoup d'esprit; l'autre n'en a guere. Cettuy-là se laisse souuẽt emporter à la cholere; cettui-cy la retient, Cettuy-là est turbulẽt; cettuy-cy est doux & paisible. Cettuy-là est triste & ennuyé; cettuy-cy joyeux & cõtent. Cettuy-là a l'esprit orgueilleux & insolent; cetty-cy l'a bas & humble. Puisqu'il se remarque vne si grande dissemblãce & varieté de mœurs sans occasion, d'où en peut-on tirer la cause, sinon de la uerse nature du corps? Nous auons en nous certaiues semences de mœurs conformes aux principes de nostre nature. Or ces principes sont le temperament, & cette excellente vertu, de laquelle nous tenons nostre conformation. Ceux qui ont le temperament chaud & sec, sont d'esprit & de

corps viſtes, prompts, & actifs, mais ils ne ſont pourtant pas prudens. Les froids & humides ſont hebetez & tardifs. Mais les mœurs qui procedent de cette ſecrette & excellente faculté qui nous a conformez, ſont beaucoup plus efficaces, leſquelles Ariſtote dit pouuoir eſtre remarquees par la figure & conformation de la face. La maſchoire d'embas eſtant grande, monſtre qu'on eſt hebeté & tardif; eſtant courte & petite, qu'on eſt diligent & ingenieux. Le front grand eſt marque de pareſſe, le rond, de cholere: les aureilles grandes & droites, de ſtupidité & de ſottiſe; les petites, de ruſe & de tromperie: la Phyſionomie eſt pleine de ces choſes là.

Outre les mœurs qui ſont naturelles à vn chacun, il s'en forme d'autres & par le viure, & par les diſciplines: car comme le vin pris par excés, rend les vns melancholiques, les autres furieux, & trouble le ſens & la raiſon: & comme l'eau ou la laictuë eſteint & rabbat l'impetuoſité de la fureur, le naſitort, ou l'ail, rend endormy, le iuſquiame fait deuenir fol: de meſme & plus efficacement les humeurs qui ſurabondent outre nature, nous font acquerir des mœurs qui leur ſont conformes. Pour ces cauſes les mœurs des hommes ſont diſſemblables, & celles d'vn ſeul & meſme homme, ſont quelquesfois ſi diuerſes, qu'il ſemble eſtre fort different de ſoy-meſme. De là pareillement outre la couſtume, & ſans cauſe manifeſte, viennent la phreneſie, la fureur, la melancholie, la triſteſſe, la crainte, la cholere, la moroſité, & les autres ſymptomes de l'eſprit. C'eſt pourquoy en obſeruant diligemment les mœurs on a

fouuēt defcouuert des maladies qui n'eftoiēt recō-nuës par aucuns autres fignes. Or les mœurs font fort remarquables en ceux qui font à jeun, & qui n'ont mangé ou beu depuis vn affez long temps, lors que l'humeur pur & fyncere eft en vigueur, & en efmotion, n'ayant pas encor efté reprimé par la benignité de l'aliment.

Quant aux fonges, ils ont de l'affinité auec les mœurs en leur fignification : car l'efprit n'eftant point follicité ny occupé par le rencontre des chofes externes, quand les fens font affoupis & liez par le fommeil, alors certes les humeurs exercent l'efprit auec beaucoup plus de force qu'elles ne font pendant les veilles. Or en cét eftat l'efprit eft agité, tant par les images fantaftiques des chofes qui eftans fouuent entrées par les fens, ont fait vne forte impreffion, qu'vne étrangere conftitution du corps. Car les fonges font caufez par les chofes qu'on a attentiuement veuës & ouyës, par ce qu'on prend à cœur, & qui donne du foin, & par la tacite conftitution du corps. Partant tous les fonges qui ne fe peuuent rapporter à quelque meditation precedente, prennent leur origine de l'eftat du corps, & en feruent de marques : car tout ce qui affecte le corps pendant le fommeil, enuoye en l'efprit vne certaine image de foy, qui caufe le fonge. Les efpeces & images des viandes fe prefentent à l'efprit des fameliques endormis, & celles des breuuages à ceux qui ont foif, & ceux qui ont beaucoup de femence roulent en dormant, par leur imagination des reprefentations de femmes. Celuy qui a le corps chargé d'humeurs, penfe que cependant qu'il dort, il ait quelque gros fardeau fur les efpaules, ou qu'il foit grandement oppreffé: Et celuy lequel ayant la tefte remplie d'abondance

d'humeurs, eſt en danger d'epilepſie, de vertige, ou d'apoplexie, croit tomber de fort haut, & eſtre precipité dans quelque lieu profond: mais celuy ſonge voler ou courir legerement, qui a le corps leger & pur, ou bien quelque ſubtile vapeur qui luy monte à la teſte. Songer receuoir vn coup ou vne playe en quelque partie du corps, ſignifie qu'il y a quelque cauſe de douleur ou de maladie en cette partie-là: de meſme que l'odeur puante eſt ſigne de la pourriture des humeurs, & la bonne odeur eſt marque de leur pureté. Ainſi l'eſprit eſt donc agité par des ſonges, auſſi bien que par des reſueries conformes à la conſtitution du corps.

Pour les choſes qui ſortent du corps, dautant que ce ſont ou portions des humeurs, ou certains excremens des parties, elles retiennent en quelque ſorte la nature de ce à quoy elles eſtoient attachees, & nous la propoſent deuant les yeux, lors qu'elles viennent à ſortir. Le vomiſſement eſt l'indice du ventricule, de la ratte, & des concauitez du foye; les deiections du ventre ſont indices de ces meſmes parties, comme encor des inteſtins; l'vrine l'eſt des veines; la ſueur & l'exhalaiſõ du corps l'eſt des parties plus externes & ſuperficielles, leſquels indices ne marquent pas ſeulement quelle eſt la conſtitution, mais auſſi quelle humeur c'eſt qui ſurabonde: de cette ſorte encor la morve, qui ſort du nez, eſt l'indice du cerueau; & le crachat, des poulmons.

Quant au poulx, comme il donne des marques du cœur & des arteres, auſſi fait-il des autres parties qui ſont voiſines, & ont quelque rapport ou communication au cœur: car le poulx eſt affecté par l'euaporation des humeurs qui ſurabondent, tant és vaiſſeaux, qu'és autres places, & ſelon la

condition de chaque humeur il se comporte & bat, ce que font pareillement toutes les arteres. Leur poulx est donc le messager certain de chaque humeur qui predomine, laquelle il annonce en la façon que nous declarerons cy aprés.

Or l'vsage des choses externes exprime, comme en tentant & faisant l'espreuue de chaque naturel, quelle la constitution du corps & des humeurs. La bonne constitution posee au milieu de tous les extremes, demeurant ferme & stable, supporte esgalement toutes les injures externes, & n'est offensee que par vn grand excés. Celle qui est vicieuse & mauuaise, mais pourtant telle dés la naissance, & qui n'outrepasse point encor les bornes de la nature, se plaist és choses qui luy sont du tout semblables, comme en celles qui la conseruent & soustiennent: mais elle s'offense des semblables, qui sont excessiues, & de tout ce qui luy est contraire, parce que leur violence la fait decheoir de son estat naturel. Quãt à celle qui est outre nature, & desia maladiue, elle s'offense, tant des choses semblables, que de celles qui excedent, à cause qu'elles l'esloignent dauantage de son premier & naturel estat: mais elle est aidee par l'vsage moderé des choses contraires, lesquelles la remettent peu à peu, & doucement en son estat naturel. Or tout ce qui est excessif & démesuré, fait de la peine. Ainsi donc on peut conjecturer quelle est la constitution du corps & des humeurs, par la facile ou difficile tolerance de l'air, des viandes, ou de quelqu'autre cause externe.

CHAPITRE XII.

Qui sont les signes qui tiennent rang de causes.

LEs causes euidentes qui font les maladies, ont pareillement beaucoup de vertu pour les faire discerner: car elles demonstrent necessairement les maladies & les causes interieures qu'elles ont engendrees. De ces causes, les vnes sont entées en nous, & nées auec nous; les autres arriuent aprés la naissance. Celles qui sont entées en nous sont le temperament, & la nature du tout receuë des parens en la generation. Les autres qui suruiennent depuis, sont l'age, l'air qui nous enuironne, la façon du viure, le genre de vie en ce qui concerne les exercices, les estudes, & les perturbations de l'ame; la suppression des choses qui doiuent estre éuacuees, & la condition des maladies qu'on a desia euës. Ces causes euidentes engendrent en nous & des humeurs qui leur sont conformes, & des maladies qui s'ensuiuent du vice de ces humeurs, lesquelles sont aussi-tost reconnuës, qu'on a remarqué les causes susdites.

Le temperament naturel de tout le corps, imite presque la nature du foye & du cœur: car la substãce des muscles & de toutes les parties qui sont vers la peau, & approchẽt de la surface du corps, tirant du foye l'aliment, du cœur la chaleur & les esprits,

& conſtant en quelque façon de ces choſes, il eſt neceſſaire qu'elle retienne tout à fait leur condition & leur nature. Ceux qui ont naturellement le foye chaud, ont les veines groſſes, & ce dautant plus que le foye ſera quant & quant humide; mais s'il eſt ſec, elles auront certaine dureté. Car les veines eſtans comme des rameaux ſortis du foye, elles ſuiuent la temperature naturelle d'iceluy, & l'expoſent à nos ſens. De plus, ceux qui ont ainſi le foye chaud, ont le ventre & les flancs couuerts de poil, plus ou moins, ſelon qu'auec cela le foye eſt humide. Mais au contraire, ceux qui ont le foye naturellement froid, les veines paroiſſent petites, & ſont pareillement molles ſi le foye eſt enſemblement humide; ou dures, s'il eſt ſec: ces gens n'ont point de poil au ventre, ny ſur les flancs. Si le cœur eſt d'vn temperament chaud, le poulx eſt grand, viſte, & frequent: s'il eſt pareillement ſec, le poulx eſt dur; ſi humide, mol: la reſpiration eſt lors en quelque ſorte ſemblable au poulx, pourueu que la conformation de la poictrine, & la grandeur du cœur, correſpondent proportionnément: on a quant & quant l'eſprit grand & releué, preſent, ſubtil, hardy, prompt à la cholere: quand auec cette chaleur il y a de la ſeichereſſe, l'eſprit eſt bien plus tardif, mais plus feroce, & difficile à appaiſer: ſi de l'humidité, l'eſprit eſt prompt, mais facile à appaiſer, & n'eſt aucunement feroce: Ceux qui ont ainſi le cœur chaud, ont la poictrine veluë, beaucoup s'ils ſont ſecs, & peu s'ils ſont humides. Mais ſi le cœur eſt d'vn temperament froid, le poulx eſt petit, & mol ſi cette chaleur du cœur eſt accompagnée d'humidité: dur s'il a quant & quant vne intemperie ſeiche: La reſpiration eſt auſſi telle

que le poulx, si ce n'est que la disposition de la poictrine soit autre que celle du cœur : l'esprit est lors bas & humble, debonnaire, nullement sujet à la cholere; & ce auec crainte & paresse, si le cœur pareillement humide, & auec opiniastreté s'il est sec: la poictrine est dénuee de poil, plus s'il y a de l'humidité & moins s'il y a de la seicheresse. Ainsi donc par les signes du cœur & du foye l'on peut faire jugement du temperament de tout le corps; comme encor par la chaleur, par la corpulence, par la couleur, & par le poil. Car tout corps qui est d'vn temperament chaud, paroist chaud quand on le touche; mais cette chaleur est acre & mordante si elle est meslée de seicheresse, si d'humidité, elle est benigne & vaporeuse: ce corps là est semblablement couuert de beaucoup de poil s'il est sec, & de peu s'il est humide.

La nature du cœur & des parties que nous auõs receuë des parens, n'a pas moins de forces pour seruir de signes, qu'a le temperament. Les marques du temperament trompent quelquesfois, & si lors on a connoissance du naturel des parens, & principalement quel il estoit au tẽps qu'ils engẽdrerent, l'on discernera beaucoup mieux le temperament de celuy qu'ils ont engendré, & non seulement le temperament, ains encor tout le naturel d'iceluy, & quelles parties sont en luy vigoureuses, quelles foibles & debiles, quelles humeurs peuuent exceder en luy, & à quelles maladies il est sujet. Car les semences des parens, & mesmes le viure de la mere en sa grossesse, constituent le naturel de tout le corps, & des parties principales.

Quant aux causes qui suruiennent aprés que nous sommes nais, elles assemblent en nous des humeurs de l'vne ou de l'autre sorte : car l'aage,

l'air qui est autour de nous, les alimens, les exercices & le genre de la vie, les passions de l'ame, la retention des excremens engendrent en nous des humeurs & des maladies conformes à leur nature, dont les marques sont pareillement notoires, comme nous ferons voir cy aprés, en les deduisant chacune en particulier.

CHAPITRE XIII.

Les signes de repletion.

IL y a deux sortes de repletion, l'vne impure & mauuaise, qui n'est autre que la redondance du sang bilieux, soit pituiteux, soit sereux, flatueux, ou entaché de quelqu'autre vice. Et cette repletion est plutôt vne abondante cacochymie, que nous appellons repletion impure. L'autre est vne repletion pure, qui est vne redondance esgale du seul sang, ou de toutes les humeurs ensemble; car le sang n'abonde jamais si pur, qu'il ne soit broüillé du meslange des autres sucs & des serositez. Or on a de coustume d'appeller cette-cy par excellence du nom de plethore ou repletion, laquelle se subdiuise en deux branches, dont l'vne surpasse les forces, en laquelle bien que le sang n'excede ny en qualité, ny en abondance, la symmetrie & la moderation, il oppresse neantmoins les forces de ceux qui par quelque autre cause que ce soit, sont imbeciles & foibles. L'autre est absoluë, laquelle excede desia la symmetrie de la nature, & prenant trop d'accroissement cesse d'estre naturelle: & cette-cy est ou legere, n'excedant pas beaucoup la mediocrrté; ou tensiue quand

par trop d'abōdance elle fait desia bander & presque rompre les tuniques des vaisseaux. Or combien que cette sorte de repletion excede immoderement, il se peut faire neantmoins qu'elle n'oppresse point les forces: car souuent les forces vont croissant auec le sang & la masse de la chair, comme en ceux qui sont membrus & propres à la luitte: mais si les forces sont debiles, cette repletion les surpassera. Quant à la repletion impure, elle est tousiours par dessus les forces, & fâcheuse à la nature.

Or les signes communs de toute repletion des vaisseaux sont ceux-cy, sçauoir est, l'enfleure égale de toutes les veines, laquelle se remarque, lors que toutes les particules sont ensemble en mesme estat, & qu'il n'y a aucune partie plus basse que l'autre, sur laquelle le sang se jette; & quand elles ont toutes vne chaleur esgale & moderée, & que le sang ne se retire point par la violence du froid, ny s'esmeut & enfle par quelque chaleur immoderée causée ou de l'air, ou du bain, ou du vin, ou du trauail, ou de fiéure, ou de quelque autre cause échauffante; ny ne bande & fait enfler les veines, pour estre rendu trop liquide. L'autre signe est, la tension ou bandemēt des veines auec quelque sentiment de douleur, ce qui marque non seulement la repletion, mais vne repletion excessiue; telle est cette tensiue qui vient de soy-mesme, en laquelle le corps & les membres deuiennent si pesans, que difficilement les peut-on mouuoir, & à peine la main se peut-elle fermer. Si la masse du corps est desia deuenuë trop replete, & que les bras, les mains, & les jambes s'enflent, c'est lors non seulement vne repletion des veines, mais aussi de tout le corps. Le poulx est pareillement fort, grand, &

plein; dautant que les veines estans trop pleines, enuoyent quelque chose de ce dont elles abondent, dans les arteres, par anastomose, si ce n'est que les humeurs soient demesurément grossieres & visqueuses. Or les arteres estans pleines font le poulx tel que nous auons dit, lequel se fait reconnoistre par vn fâcheux battement, non au seul poignet de la main, mais encor és temples, és doigts, & és extremitez de chaque partie. La respiration n'est ny profonde, ny tout à fait libre: car on la remarque & plus difficile, & plus frequente, principalement quand on fait quelque exercice. Voila quels sont les signes communs de la repletion.

Quant à l'obseruation des causes externes qui engendrent la repletion, elle tient lieu de signes demonstratifs. L'abondance des viandes grossieres sert d'aliment à la repletion. L'vsage moderé des bains non accoustumez aprés le repas, attirent promptement les viandes quasi fonduës & liquefiées, & les distribuent par le corps. La cessation des exercices accoustumez, la vie oyseuse & faineante ne dissipe rien du corps, retient tout: de mesme que fait la peau quand elle est trop épaisse. Toute suppression des éuacuations ordinaires fournist beaucoup plus manifestement de matiere à la repletion. Ces choses donc ayans dés long temps precedé, demonstrent auec beaucoup plus de certitude qu'il y a de la repletion.

Mais pour discerner maintenant quelle espece de repletion c'est, il se faut seruir non de ces signes communs, mais bien de ceux qui sont propres. Lors qu'en la repletion le corps n'en deuient pas plus pesant, & que toutes les forces persistent égales, c'est seulement vne repletion des vaisseaux. Mais si le corps & les membres s'apesantissent, &

que le mouuement deuienne plus lent, le sommeil pesant, profond & interrompu; & que le malade s'imagine en dormant estre grandement oppressé, ou porter vn fardeau, ou ne se pouuoir remuër, c'est repletion de forces.

Or pour connoistre de quelle humeur vient cette repletion, quand elle aura esgalement occupé tout le corps, la couleur en seruira de signe: car la rougeur qui ne vient ny du Soleil, ny du bain, ny du trauail, ny de fiéure aiguë, ny de cholere, ny de honte, monstre que c'est du sang; la pâleur, que c'est de la bile; la blancheur, que c'est de la pituite; & la noirceur, que c'est de la melancholie. La bile occupant le cerueau cause les veilles; la pituite cause le sommeil, & l'atrabile des songes & des terreurs. Si l'orifice du ventricule est chargé de pituite, cela excitera la faim; si de bile jaune, la soif, l'enuie de vomir, l'amertume de la bouche; si de bile noire, la bassesse d'esprit, la morosité, la tristesse, & l'abondance de saliue. Or dautant que ces choses ne proposent pas deuant les yeux assez manifestement l'espece de l'humeur qui predomine, il faut traitter plus exactement des signes propres de chacune en particulier.

CHAPITRE XIV.

Les signes du bon sang, & de la vraye plethore.

CEux-là sont propres & disposez à engendrer & amasser du sang, lesquels soit en la naissance, soit aprés, ont acquis vne temperie du foye &

du cœur : car le foye ayant le temperament mediocre, s'il n'eſt empeſché par la trop grande intemperie du cœur, engendre vne mediocrité & commoderation d'humeurs, qui eſt le ſang bon & bien temperé, à la generation duquel ceux-là ſont pareillement diſpoſez, eſquels on reconnoiſt, par les ſignes ſuſdits, que le foye & le cœur ſont de temperature humide & chaude, voire meſme à cauſe de l'aage, l'enfance, & la puberté, produiſent vn ſang bon & tẽperé; l'adoleſcence & la jeuneſſe en produiſent beaucoup, mais aucunement trop chaud. Finalement les viandes qui ſont de bon ſuc & bien temperees, & qui ſe tournent facilement & promptement en nourriture, tiennent rang entre les cauſes externes & éuidentes, parce qu'elles fourniſſent aux humeurs de matiere qui leur reſſemble. Or l'exercice moderé & pris en temps conuenable, & ſans ſe peiner, le dormir mediocre, la vie joyeuſe & ſans ſoucy, la clemence de l'air telle qu'eſt celle du printemps, & dans vn pays temperé, reduiſent le ſang, & toutes les humeurs à la mediocrité, ou du moins les conſeruent ſans aucune alteration. Quand donc ces cauſes conuiennent comme par quelque liaiſon, elles font le ſang bon, & toutes les humeurs aucunement eſgales; & font en l'eſprit de celuy qui les remarque, des indices de l'abondance du ſang.

Or les ſignes accompagnans qui demonſtrent que dans le corps il y a vn ſang pur & ſincere qui predomine, ſont la couleur du corps & de la face extraordinairement vermeille, & comme meſlee de blanc & de rouge; l'habitude ou corpulence charnuë, ferme, ſans beaucoup de graiſſe, & auec vne chaleur douce, benigne, & vaporeuſe: la ſymmetrie des veines & de tous les vaiſſeaux, mais qui

s'enflent & se remplissent promptemenr par le trauail, ou par le chaud: le poulx fort, grand, & plein; la vigueur des forces croissante par certaine proportion de mesme que le sang & la corpulence: l'vrine abondante & mediocre en couleur, en substance, & és choses contenuës: les mœurs de l'esprit tranquilles, joyeuses, & gayes: le sommeil paisible, pendant lequel on a des songes joyeux, delectables, & comme enrichis & rehaussez de fleurs & de lumiere; & la facilité de souffrir les causes externes, & mesme les injures. Maintenant si en cette constitution du corps les veines & les arteres s'enflent & que quant & quant il y ait d'autres marques de repletion, il faut croire que c'est abondance de sang, & vne vraye plethore, si principalement on vsoit auant cela de viandes de bon suc, & de beaucoup de vin: car il est plus facile de se remplir de breuuage que de viandes: Or le vin, & tout ce qui est humide & liquide, se digere plus facilement que ce qui est solide, & se distribuë tant és veines que par tout le corps. Ces choses donc sont causes de repletion, lors qu'elles arriuent opportunément, & auec vne conuenable concurrence des autres causes. Si de plus il y a quelque suppression d'vne accoustumee vuidange de sang par les narines, par les veines hemorrhoïdes, ou par la matrice: Si le malade a desia plusieurs fois esté attaqué de maladies procedantes de repletion; & si la plethore occupe desia la chair & la masse mesme du corps, les veines plus subtiles, comme sont celles des yeux, rougissent, & s'enflent, toutes les arteres battent fortement, & sur tout en la teste, & és temples, & à la moindre occasion il sort vne sueur abondante, douce,

& qui ne sent point mauuais. Or plus les signes de la repletion seront notables, on doit iuger cette repletion plus grande & plus dangereuse.

CHAPITRE XV.

Les signes de la bile iaune surabondante.

CEvx qui ont le foye & le cœur d'vn temperament chaud & sec, amassent beaucoup de bile jaune, mesmes des alimens plus sains & bien temperez, lors principalement qu'ils sont d'aage constant, & en la force de leur jeunesse, qui est l'aage plus boüillant & plus sujet aux maladies bilieuses. Outre cela, si l'on a auparauant vsé d'aliments chauds & secs; si les jeusnes, ou le viure fort subtil, petit & rare, ont precedé; cõme aussi l'exercice vehement, robuste, grand, & frequent; le chaud, soit qu'il vienne de l'air, ou du pays, ou de la saison ou des estuues, ou du trauail; les courses frequentes; les veilles immoderées; les grands soins; les fortes applications de l'esprit, & les ennuis; la suppression des éuacuations bilieuses qui se faisoient d'elles mesmes, ou l'intermission de celles qu'on auoit accoustumé de procurer à l'aide des medicaments, par le vomissement, par les selles, par les vrines, ou par les sueurs. Celuy en qui se retrouuent toutes ces choses, abonde necessairement en quantité de bile, laquelle venant à s'augmenter dauantage, & se rendre plus fâcheuse, produira pour signes sur le visage, és yeux, & par tout le corps, vne couleur pâle, iau-

ne ou citrine, approchant de celle qui paroist en ceux qui ont la jaunisse; quelquesfois il s'esleue des pustules bilieuses, comme en façon d'erysipele : l'habitude du corps deuient seiche, maigre, & graisle, & qui fait sentir au toucher vne chaleur acre & mordante : les veines & les arteres deuiennent amples & s'eslargissent outre leur premiere conformation, par la force de la chaleur; le poulx vehement, viste, frequent, & dur; l'vrine jaune, enflammée, acre, & auec peu de sediment: il arriue parfois vne excretion ardente & bilieuse par le vomissement, par les dejections, par les vrines, ou par les sueurs : l'on est enclin à la cholere, à l'audace, & à la vengeance : le sommeil est leger, non profond, plein d'inquietude; les songes ne sont que de fureur, de guerre, de cholere, & de splendeur : l'on a de l'appetit pour les choses froides, & l'vsage d'icelles est agreable & delectable; l'on supporte facilement & auec vtilité les purgations de la bile.

Voilà les signes communs par lesquels on reconnoist que la bile surabonde, les symptomes de laquelle sont diuersifiez selon la varieté des parties où elle se jette & fait de la violence: car quand elle se jette dans le cerueau, elle cause des veilles, & des delires pleins de noises & de cholere; dans l'orifice de l'estomach elle cause la soif, l'enuie de vomir, le dégoust, l'amertume de la bouche, & la defaillance de cœur. : dans les intestins, la diarrhée & la dysenterie.

CHAPITRE XVI.

Les ſignes de la melancholie prédominante.

CEvx qui de nature, ou par leur façon de viure, ont le foye & le cœur de temperature froide & ſeiche, l'hypocondre gauche tendu, & en iceluy la ratte opilée ou imbecille, ſont propres à faire amas de melancholie. Il s'engendre en eux des humeurs groſſieres, gluantes, & tout à fait terreſtres, qui quelquesfois ſe jettent ſur la ſeule ratte, quelquesfois ſe reſpandent par tout le corps. L'aage deſia declinant, & le commencement de la vieilleſſe, la ferueur de la vie eſtant paſſée ou rabbatuë, tendent à ce temperament melancholique, auquel diſpoſent pareillement le viure & l'vſage frequent des alimens groſſiers & terreſtres, comme ſont les chairs de bœuf, de cerf, de chéure, & de liéure; le thon, la baleine, & toute ſorte de grand poiſſon de mer, & ſur tout celuy qui a eſté ſalé, comme auſſi les gros vins couuerts, noirs, ou rouges: la condition de vie triſte & trauerſee de beaucoup de ſoins, & d'affaires, ou occupée à la contemplation & à l'eſtude, ſans relaſche, recreation d'eſprit, ou exercice du corps; car viuant de la ſorte, la chaleur naturelle s'alentiſt, & tout s'appeſantit de pareſſe, & deuient plus groſſier: l'automne, le pays, ou l'air froid & ſec, inconſtant & inegal: la ſuppreſſion de quelque coûtumiere euacuation

de la melancholie, soit qu'elle se fist d'elle mesme, comme par les hemorrhoïdes, par les mois, par les selles, ou par le vomissement, ou bien par les varices, ou par la galle; soit qu'elle fust procuree de temps en temps par l'vsage des medecines. Par ces causes donc la melancholie se fait & s'amasse iusques à exceder immoderément, & lors elle produit des maladies conformes à sa nature.

Or quand elle vient à estre desia surabondante, elle donne pour signes vne couleur rousse, obscure, ou noircissante de la face & de tout le corps, quelquesfois vniuerselle & égale, quelquesfois disposee par des tâches distinctes: par fois de la galle noire & crousteuse, ou des marques vitiligineuses & noires sur la peau: vne habitude du corps seiche & maigre: le regard inconstant, affreux, & triste: le poulx petit, lent, rare, & aucunement dur: l'vrine subtile, & blanche, pourueu que quant & quant il ne soit rien sorty de l'humeur melancholique, car s'il y en a quelque chose meslee parmy, elle sera crasse, liuide, & tirant sur le verd, ou sur le noir: des rejections de melancholie, causees de l'abondance d'icelle, par le vomissement, par les selles, par les les vrines, par les sueurs, par les veines hemorrhoïdes, ou par les varices: l'esprit se sent aussi pour lors incómodé, & est touché de crainte, de tristesse, de taciturnité, de solitude, de vaines imaginations; le sommeil est trouble & agité de songes horribles, & de spectres de choses noires, de fumees, de mort, de cadavres, de sepulchres, qui sont choses pleines de terreur: l'appetit est souuent corrompu & par fois desreiglé, auec des rots qui font aigres. L'on reçoit du

ſoulagement par les medicamens qui ſeruent à purger la bile noire; & tous les alimens qui font vn ſuc bon & ſubtil, ſont profitables, & ceux qui en font vn contraire, ſont nuiſibles. Quand donc toutes ces choſes ſe rencontrent, elles demonſtrent que la melancholie predomine, laquelle cauſe des ſymptomes particuliers és parties où elle ſe jette.

Quant à la bile noire qui d'ordinaire ſe fait de toutes ſortes d'humeurs bruſlées, & principalement de la bile jaune, elle n'a pas les ſignes ſuſdits, mais d'autres aucunement meſlez de ceux là. Ses cauſes ſont les meſmes que celles de la bile jaune, mais elles ſont grandes & vehementes, durent long-tẽps, & font paſſer la bile jaune en bile noire. Pour les autres ſignes que l'on attribuë à la melancholie, ils paroiſſent bien icy, mais auec quelque augmentation de chaleur; parce que le tout paſſe de la mediocrité à vn excez d'ardeur, à cauſe que la chaleur qui vient de la bile noire, eſt plus acre que celle qui vient de la iaune; c'eſt pourquoy & les mœurs de l'eſprit, & les ſonges, tiennent beaucoup de la fureur & de la brutalité.

CHAPITRE XVII.

Les ſignes de la pituite prédominante.

QVand le cœur, le foye, & l'eſtomach ſont de temperament froid & humide, & que la conſtitution de tout le corps conuient auec cette temperature, cõme quand on eſt d'habitude trop graſſe, de couleur blãche, ou tirant ſur le liuide, que les veines & les arteres ſont deliées & eſtroittes, ſoit

qu'elles ayent esté premierement formées de la sorte, ou que depuis elles soient ainsi deuenuës, ils'engendre d'ordinaire vne abondance de pituite: l'aage, & proprement celuy qui tire sur la vieillesse, & sur le declin, lors que la chaleur naturelle diminuë; & l'enfance, en laquelle on mange beaucoup: l'vsage immoderé des alimens froids & humides; & l'excez de boire de l'eau: le manger & boire beaucoup deuant que la digestion soit acheuée; & toute satieté & gourmandise: la vie sedentaire, & passée en oysiueté, principalement en des lieux humides & pleins d'eaux: l'air froid & humide, soit à cause du pays, ou de l'hyuer, ou de la disposition du Ciel, & à cause de l'art que l'on a accoustumé d'exercer: le sommeil long & profond, sur tout aprés le repas; comme aussi le bain aprés le repas; la vie sans soucy, sans estudes, ou sans ennuy: la suppression des euacuations de la pituite, qui des long-temps auoit coustume de sortir par la bouche, ou par le fondement, soit d'elle mesme, ou par artifice.

Ces choses engendrent asseurément quantité de pituite, de laquelle puis aprés les signes paroissent au corps, cõme sont la couleur blanche, quelquesfois plombee ou liuide, du corps & du visage: la corpulence ample & grasse; la chair molle & froide au toucher: le poulx petit, tardif, rare & mol: l'vrine blanche ou pâle, tantost claire, tantost épaisse auec beaucoup de sediment: les rejections de pituite qui se font oupar le vomissement, ou par les selles, sans estre procurées; & la frequente moiteur du corps: les ordinaires & frequentes attaques de maladies pituiteuses, comme de tumeurs froides, de defluxions, & autres semblables: la pesanteur & paresse de tous

les mouuemens du corps, & des mœurs de l'esprit;les sens grossiers,l'entẽdement hebeté;le sommeil long & profond;les songes d'eaux,de pluyes, de neiges, ou de submersion. Le plaisir & l'vtilité qu'on reçoit des viandes & breuuages chauds,cõme aussi du rencontre de tout ce qui eschauffe: le soulagemẽt qui s'ensuit de toute euacuation de pituite,faite par artifice ou d'elle mesme. Ces choses seruent tousiours de signes lors que la pituite surabonde, & domine esgalement en tout le corps Au reste, si elle s'amasse seulement en la teste, ou en l'estomach, ou és intestins, esquelles trois parties se retire d'ordinaire la pituite superfluë,elle se descouure par symptomes propres de la partie affectee.

Quant à la pituite salee, elle a des signes aucunement meslez; car ayant acquis vne chaleur outre nature, par vnmeslange de la bile, où par putrefaction, comme elle a pour causes la bile & la pituite meslees ensemble, aussi les signes en sont ils aucunement meslez. Elle se recconnoist encor le plus souuent par la demangeaison & par la galle qui suppure.

CHAPITRE XVIII.
Les signes de l'abondance des serositez.

LEs humeurs subtiles & sereuses abondent en ceux qui ont l'estomach froid, & la ratte affectee d'obstruction & de scirrhe: qui se remplissent de viandes humides, & boiuent beaucoup, principalement en la vieillesse : qui passent leur vie en oysiueté, pendant l'hyuer, en pays humide,& dans vn air de mesme constitution : qui rendent peu

d'vrine & en beaucoup moindre quantité que le breuuage qu'ils auoient pris, & qui ne suent point du tout: qui ne sont plus sujets aux cours de ventre, & aux euacuations des eaux qui auoient accoustumé de sortir d'elles mesmes.

Or l'humeur aqueuse estant desia respanduë par tout le corps; le visage, les mains, & le reste du corps, paroissent enflez, de couleur non viue, mais pâle & obscure, l'habitude du corps deuient le plus souuent œdemateuse, en sorte que le vestige demeure en l'endroit que l'on a pressé, de mesme qu'il arriue en la cachexie, & en la leucophlegmatie. Le ventre s'enfle quelquesfois, dans lequel on entend le bruit d'vne eau qui est agitée, l'vrine est cruë & aqueuse, & souuentesfois frequente, comme en l'incontinence d'vrine; les dejections du ventre sont liquides & molles; la peau moite; le cracher frequent, simple, sans toux, venant le plus souuent de la redondance de l'humeur amassee en l'estomach: le poulx, les mœurs de l'esprit, le sommeil, les songes, tout cela est comme lors que le phlegme predomine.

CHAPITRE XIX.

Les signes des vents.

L'Abondance des vents qui s'engendrent dans le corps, vient de la froideur & humidité de l'estomach, & de toute imbecilité de chaleur prouenante ou de simple tẽperie, ou du vice des humeurs: de la ratte chargée de melancholie & oppilée, offẽsant par cõmunication la digestion de l'estomach: des viandes flatueuses, comme sont les fruicts

cruds, les chaſtaignes, les febues, & les truffes, du breuuage immoderé, de la fluctuation des viandes liquides qui nagent en l'eſtomach, de l'yurongnerie, & de la gourmandiſe: de l'oyſiueté, du trop dormir, de la froideur de l'aage, du pays, & de l'air.

Or quand ces cauſes ont beaucoup engendré de vents dans le corps, l'eſtomach & l'inteſtin colon, particulieremẽt vers l'hypochondre gauche, s'enflent, s'eſtendent, & font du bruit comme s'ils eſtoient pleins de vents qui couruſſent de part & d'autre; car l'inteſtin colon eſt la principale retraite des flatuoſitez, par la violence deſquelles il s'élargiſt quelquesfois tres-fort en quelques-vns. Les douleurs tenſiues qui ſont ainſi cauſées par les vents, courent ça & là par tout le corps, & changent facilement de place: l'on entend ſouuent ſortir des vents par le fondement & par la bouche, dont on ſe ſent auſſi tout ſoulagé; les oreilles tintent; les membres palpitent: l'on eſt fort ſuiet à la colique, & autres maladies venteuſes. En dormant l'on s'imagine voir des choſes qui courent legerement, ou qui volent, & quelquesfois on ſonge aux tonnerres & aux tempeſtes.

Voila tous les ſignes par leſquels on reconnoiſt quelle eſt la conſtitution de chaque corps, & quelle humeur y predomine & ſurabonde. Voila toute la cauſe antecedente des maladies, d'où la cauſe prochaine & contenante s'entretient & prend ſon accroiſſement. Voila finalement ce qui m'a ſemblé deuoir eſtre dit en general, touchant les ſignes demonſtratifs.

LIVRE



LIVRE TROISIESME.

DV POVLX, ET DES VRINES.

LIVRE PREMIER.

Ce que c'est que le poulx, & combien il y en a de sortes.

LE poulx & l'vrine ne seruent pas peu pour reconnnoistre les maladies: car le poulx descouure la constitution du cœur & des arteres, & l'vrine celle du foye, & des veines, par l'administration desquelles parties tout le corps est gouuerné. Le poulx represente premierement & principalement la force & la vigueur de la faculté vitale, & de tout le corps, & marque en second lieu assez clairement la condition du cœur & du corps. L'vrine represente certainement & manifestement l'estat du foye & des humeurs, & marque les maladies qui en prouiennent; mais elle represente vn peu plus obscurement la vigueur des forces du corps. Partant il faut, autant que l'vsage & pratique de

l'art le requiert, traiter en particulier de ces cho-ſes comme de ſignes certains.

Le poulx eſt vn mouuement du cœur & des arteres, qui ſert à moderer la chaleur naturelle, conſtant de diaſtolé & de ſiſtolé. Diaſtolé, c'eſt à dire, diſtraction, eſt ce mouuement par lequel l'artere s'enfle, & s'eſlargiſt de tous coſtez, afin qu'ayant ainſi attiré l'air, & le ſang plus ſubtil, elle tempere la chaleur naturelle, & fourniſſe de nourriture aux eſprits. Syſtolé, c'eſt à dire, contraction, eſt ce mouuement par lequel l'artere s'abbaiſſe de toutes parts, & ſe retreciſt, à ce que les eſprits chaſſent d'eux cette ſuye qu'ils ont amaſſee par aduſtion. Or il eſt neceſſaire qu'entre ces mouuemens qui ſont contraires, il entretienne vn certain repos, qui eſt double, l'vn ſuperieur, qui termine le mouuement de diſtraction, & l'autre inferieur, qui termine le mouuement de contraction.

Quant aux differences du poulx, les vnes ſe prennent du mouuement de diſtraction ou diaſtolé, les autres du repos qui entreuient, & les autres de l'ordre. Le diaſtolé fourniſt cinq differences prinſes de la quantité, de la vehemence, du temps, de la qualité de l'artere, & du rempliſſement d'icelle.

La quantité cõprend celuy qui eſt long, large & profond: le poulx long eſt celuy par lequel l'artere s'eſtend en long; de meſme que le large eſt celuy par lequel elle s'eſtend en large; & le profond, par lequel elle s'eſleue & s'abbaiſſe; & du concours de tous ceux-cy reſulte celuy qui eſt grand, par lequel l'artere s'eſtend de tous les coſtez. A ces ſortes de poulx ſont contraires le court, l'eſtroit, le bas, & le petit, qui vient de la concurrence des trois autres. Celuy qui tient le milieu

de ces extremes s'appelle moderé. Partant tous les poulx qui prennent leurs differences de la quãtité sont le long, le court, le moderé; le large, l'estroit, le moderé; & le haut, le bas, le moderé.

Par la vehemence de la distraction, le poulx est fort ou vehement, lequel frappe fort & ferme l'attouchement; foible ou languide, qui fait tout le contraire du fort; & modere entre ces deux.

A raison du temps le poulx est ou viste, qui estend promptement l'artere; ou tardif, qui est long temps à l'estendre; ou moderé, qui l'estend dans vn mediocre espace de temps.

La qualité de l'artere fait que le poulx est ou mol, quand la tunique de l'artere est lasche & delicate; ou dur, quand elle est dure & âpre; ou bien moderé.

Du remplissement de l'artere vient que le poulx est ou plein, par lequel on sent que l'artere est en la distraction non seulement ample & enflée, mais quant & quant pleine d'humeur; ou vuide, par lequel on sent que l'artere n'est pas remplie d'humeur, mais comme enflée de vent, si qu'en la pressant des doigts, on ne rencontre rien de ferme & solide qui face de la resistence; ou mediocre, qui tient le milieu des deux.

La sixiesme difference du poulx se prend du repos ou interualle des battemens, d'où vient que le poulx est ou frequent, qui souuent & en peu de temps enfle l'artere, & frappe l'attouchement, ou rare, qui bat par des interualles plus longs.

La septiesme difference vient de l'ordre, lequel estant tousiours sẽblable à soy-mesme, fait que le poulx est esgal, dont il y a de deux sortes: l'vn qui en tous, ou bien en plusieurs battemens, est égal, tousiours & en tout sembable à soy-mesme, & de

mesme façon, en chaque battement duquel on remarque vne esgalité & ressemblance precise en grandeur, en vitesse, & és autres differences : l'autre esgal en vn battement, dont le commencement & la fin, auec toutes les parties de l'artere, procedent esgalement.

L'inégal en multitude, est quand plusieurs poulx comparez l'vn à l'autre, se trouuent inesgaux & dissemblables, ou en grandeur, ou en vitesse, ou en vehemence, ou en quelque autre façon ; & celuy qui est tel en toutes les sortes, est dit absolument inesgal. L'inesgal se diuise derechef en inesgal également, & en inesgalement inesgal.

Le poulx esgalement inesgal, est celuy qui retient vne esgale & pareille mutation d'inesgalité, comme quand le second poulx est vn peu moindre que le premier, & le troisiesme vn peu moindre que le second, & le quatriesme encor vn peu moindre que le troisiesme, & ainsi de suitte iusques à vn grand nombre : & c'est cette sorte de poulx que les Grecs appellent myouros, que les Latins expliquent, peu à peu diminuant & s'amoindrissant. Si ce poulx continuë à diminuer peu à peu, de sorte qu'il vienne en fin à estre le mesme que le repos, il est dit myouros defaillant, qui quelquesfois demeure ainsi petit, & repos, quelquesfois il se rehausse & retourne à sa premiere grandeur, ou à vne pareille, ou bien à vne moindre, & est lors myouros reciproque.

Le poulx inesgalement inesgal, ne retient aucune ressemblance d'inesgalité ; & si quelquesfois il vient à cesser, on a coustume de l'appeller proprement inesgal defaillant ; mais si aprés auoir cessé deux, ou trois, ou plusieurs battemens de poulx, l'artere commence à estre derechef agitee, on le

nomme defaillant reciproque, duquel approche celuy qui est inesgal intermitent, dont le repos est quelquesfois tres-long, & deuient grandement rare en ses reuolutions.

Quant au poulx inesgal en vn mesme battement, il y en a de deux sortes; car ou il se fait en vne seule & mesme partie de l'artere, ou en diuerses parties d'icelle.

Le poulx inesgal en la mesme partie de l'artere est triple: car bien que le mouuement de l'artere soit continu, il n'est pas neantmoins le plus souuent pareil au commencement, au milieu, & à la fin, quelquesfois il est entrecoupé de repos, quelquesfois il redouble & fait deux battemens. L'imparité de mouuement qui se trouue au commencement & à la fin, est quelquesfois en vehemence, quelquesfois en grandeur, quelquesfois en vitesse, & en d'autres façons qu'à peine pourroit-on nombrer.

Le poulx entrecoupé est celuy duquel l'extension n'est pas continuee, mais interrompuë par le repos qui l'entrecoupe; & combien qu'il frappe deux fois, ce n'est pas pourtant qu'vn seul & mesme poulx. Que si le mouuement qui recommence aprés le repos est premierement plus viste & plus vehement, on le nomme lors caprisant.

Le dicrote, c'est à dire redoublant & frappant deux fois, est celuy lequel aussi-tost qu'il a entierement acheué la distension, se rabbat vn peu, puis rebat incontinent, comme vn marteau qui reiaillist sur l'enclume; & ce poulx est tout à fait different de celuy qui est entrecoupé. Il arriue aussi quelquesfois que le poulx de l'artere rebat non seulement vne, mais deux ou plusieurs fois.

Le poulx inesgal en diuerses parties de l'artere,

eſt lors que touchant l'artere auec plusieurs doigts enſemble, on ne ſent pas vn rencõtre ſemblable du poulx en tous les endroits que l'on touche, mais on le ſent premierement interrompu ſous le premier & le troiſieſme doigt, ou bien ſous le ſecond & le quatrieſme, & non ſous les autres.

Le poulx eſt ineſgal en grandeur, en vehemence, en dureté, en plenitude, quand touchant eſgalement l'artere auec tous les doigts de la main, on ne le ſent pas eſgalement grand, vehement, dur, ou plein; s'il eſt dur on l'appelle ſcié. Il ſe rencontre encor vne ineſgalité de poulx ſelon la ſituation des parties de l'artere, qui eſt lors qu'vne partie ſe courbe à droit, l'autre à gauche, l'vne en haut, l'autre en bas.

Or ſi cela ſe fait manifeſtement & apparẽment, & que l'artere s'eſtende bien fort quand le poulx ſe hauſſe, on le nomme poulx eſlancé, auquel il ſe fait vne ſecouſſe haſtée, & ineſgale, comme quand on darde impetueuſement quelque jauelot: mais ſi cela ne ſe fait que foiblement, & que l'artere paroiſſe tenduë & retiree de coſté & d'autre, c'eſt vn poulx conuulſif.

Le poulx ondoyant, eſt lors que l'artere frappe plainement & fortement le premier doigt de la main qui la touche, puis bat plus doucement & foiblement ſous le ſecond doigt, & derechef plus fort & plus à plein ſous le troiſieſme, puis foiblement & doucement ſous le quatrieſme; ce poulx n'eſt pas interrompu, mais ineſgal comme le flottement des vagues.

Le poulx vermiculant eſt ſemblable au mouuement des vers qui ſe gliſſent comme par ondes, auſſi approche-il du poulx ondoyant, duquel il differe pourtant, non pas à cauſe de quelque autre

inesgalité qui s'y rencontre, mais seulement en grādeur & en force.

A ceux-cy succede le fourmillant, lequel est merueilleusement petit, fort languissant, tres-frequent & autant inesgal; il differe du vermiculant, que le vermiculant differe de l'ondoyant.

Or tout poulx inesgal est ou ordonné, ou desordonné. L'inesgal ordonné est celuy qui retient le mesme ordre d'inesgalité, comme quand quatre poulx sont entr'eux aucunement inesgaux, en sorte qu'ils gardent tous quatre vne semblable proportion d'inesgalité: l'inesgal desordonné est celuy en l'inesgalité duquel il n'y a proportion ny ressemblance, & qui ne garde aucun ordre en ses reuolutions.

CHAPITRE II.

Comment il faut obseruer & discerner le poulx.

POur bien obseruer le poulx, il faut que la main soit temperee, molle, sans callositez, & d'vn sentiment delicat: que l'on porte les quatre doigts, ou bien trois seulement, sur l'artere du bras, proche de la main, ou l'artere estant plus facile à rencontrer, plus sensible & mediocre, elle est aussi plus propre à faire les obseruations du poulx. Que la main du malade que l'on touche, ne soit ny esleuee, ny abbaissee, ny estenduë, ny serree par aucun lien, ny pressee par le ply du coude, ny renuersee en bas, ou en haut: mais soit disposee dans vne situation commode & naturelle,

en sorte que la partie où est le petit doigt, soit retournee vers le bas. Si l'on ne rencontre pas bien le poulx au poignet de la main vis à vis du grand doigt, il le faut chercher en vn autre endroit, & mesme en l'autre bras; parce qu'il y a plusieurs causes qui le font varier, & souuent il s'efface en certain lieu, ou par quelque playe receuë en cet endroit, ou par quelque contusion, ou par obstruction.

Le poulx qui est vehement ne se discerne qu'en pressant fort l'artere auec les doigts, & la difference de ce poulx d'auec celuy qui est grand, & celuy qui est plein, se remarque en ce qu'on le sent resister au doigt, & repousser l'attouchement: Il ne faut pourtant pas le presser si fort, que la vigueur de l'artere soit surmontee par la violence de la main qui la touche. Le poulx languide est plus apparẽt, & se remarque mieux quand la main est abbaissee & penchante, & le faut toucher doucement, tenant les doigts presque suspendus sur l'artere; car si on le presse trop, ou on ne le sentira point du tout, ou bien il semblera immobile, encore qu'il fust grãd, comme en la lethargie. Quand le poulx est vehement, ou grand & dur, on sent aucunement le mouuement de systolé; mais quand le poulx est languide, on ne sent point du tout cette contraction, laquelle estant apparente & manifeste quand le poulx est tres-vehement & dur, ou du moins en celuy qui n'est pas mollasse, s'apperçoit en pressant l'artere non mediocrement, mais bien fort. On sent le repos externe du poulx en touchant mediocrement, & sans faire aucune force, mais l'interieur ne s'apperçoit point qu'en pressant les doigts sur l'artere.

Or celuy qui desire se disposer & s'accoûtumer à

bien reconnoiſtre le poulx, ſe doit premierement exercer ſur le mouuement de contraction,& ſur le repos interne du cœur, lors qu'il bat bien fort,& auec beaucoup de vehemẽce,car ces choſes ſont faciles à reconnoiſtre en touchant la poictrine, & à l'imitation de ce qu'on y remarque, on les apprend puis pres à diſcerner és arteres. Quant aux autres differences du poulx, on les doit reconnoiſtre par vne certaine mediocrité du touchement.

CHAPITRE III.

Les cauſes generales du poulx.

LE poulx a trois ſortes de cauſes, qui ſont l'efficiente, l'impulſiue,& l'inſtrumẽtale. La cauſe efficiente & principale du poulx,eſt cette faculté motiue qui procede du cœur les inſtrumẽs ſont les arteres,leſquelles obeyſſent à la faculté, & ſuiuẽt ſon impulſion:la cauſe qui meut & incite la faculté, eſt l'vſage & la neceſſité de ce mouuemẽt, & cette cauſe eſt la premiere & plus forte de toutes,de laquelle auſſi ce mouuement prend ſon origine. Or toute cette neceſſité prouient de quelque affection qui eſt outre la nature, laquelle venant à incommoder & faſcher le cœur, il taſche auſſi toſt de la repouſſer & de ſe guarantir. Cette affection ſe trouue de trois ſortes: car ou c'eſt vn manquemẽt de chaleur & d'eſprits, que le cœur s'efforce de reparer par le moyen du poulx: ou bien vne intẽperie froide ou chaude,ſoit ſimple,ſoit de fiéure, ſoit de phlegmõ,que le cœur cherche de moderer: ou finalemẽt quelque ſubſtãce eſtrãgere, que le cœur tra-

uaille à repousser, comme quand quelque fumee, vapeur, ou humeur vient à frapper d'vne qualité mauuaise & vicieuse, ou l'oppresse par sa masse ou par son abondance. Voilà quelles sont les causes internes du poulx: dont les causes externes sont tous les mouuemens immoderez du corps, & les perturbations de l'esprit, comme la fâcherie, la cholere, la crainte, & l'ennuy.

La faculté du cœur estant donc incitee par ces causes auec certaine necessité, fait que par le mouuement de diastolé il vient vn nouuel air dehors qui entre, & r'affraischissant la chaleur naturelle fournist aussi de nourriture aux esprits vitaux: & par le mouuement de systolé les excremens fuligineux des esprits sont renuoyez, & finalement tout ce qui est outre la nature, dont le cœur & les arteres peuuent receuoir de l'incommodité. L'vsage donc & la necessité meuuēt & portent la faculté à produire le poulx: la faculté estant incitee fait mouuoir les instrumens & les arteres; & ces instrumens obeyssent à la faculté, & suiuent le branle qu'elle leur donne.

Or le poulx se fait tousiours selon qu'il en est besoin, pourueu que la faculté soit assez vigoureuse, & que les arteres obeyssent; car ces deux choses, sçauoir est, la force vitale & la constitution des arteres empeschent souuent qu'on ne reconnoisse la necessité du poulx; parce que les arteres qui sont amples, font presque le poulx grand, & que l'on remarque tel quand les arteres ne sont point enfoncees trop auant: mais si les arteres sont deliées & estroittes, comme en ceux qui sont gros & gras, elles ne permettent pas que le poulx soit grand: voire mesme si la force vitale est vigoureuse, le poulx est naturellement grand & fort; mais il est

petit & foible quand elle est debile. Ce qui est cause qu'en quelques-vns, mesme sur l'extreme vieillesse, le poulx paroisse grand & fort, & en d'autres tres-petit, & presque nul, quoy que dans vn aage vigoureux. Or on ne peut pas facilement reconnoistre la cause de la force vitale: c'est pourquoy il s'en faut tenir à la seule obseruation des autres causes qui sont d'importance, dont on pourra tirer vne ample connoissance des poulx, & de la nature. Lors donc que par la concurrence de toutes les causes, il se rencontre vne certaine mediocrité, le poulx est pareillement moderé: & quād cette mediocrité manque, le poulx s'altere & s'éloigne quant & quant de la moderation.

CHAPITRE IIII.

Combien les poulx naturels sont diuers, & par quelles causes ils sont alterez pendant la santé, & sans qu'on soit atteint d'aucune maladie.

CEs choses estans establies de la sorte, il faut premierement s'appliquer du tout à bien reconnoistre le poulx qui est moderé, & y arrester son esprit, comme à celuy qui doit seruir de reigle & de mesure à tous les autres. Or on appelle poulx moderé celuy qui n'est ny grand, ny petit, viste, ny lent, frequent, ny rare, vehement, ny languissant, dur, ny mol, ny inesgal, ny excessif en quelque autre façon. C'est par comparaison de ce poulx moderé que tous les autres sont dits grands ou petits, vistes ou lents, ou en quelque autre sorte ex-

cessifs & desordonnez. Le poulx moderé ne se retrouue qu'en vn corps de tres-bonne nature, bien temperé, & de constitution tout à fait moyenne & vrayement quarree : mais dans les corps intemperez, quoy que sains, les poulx sont differens de cettuy-cy: car ceux qui sont naturellement chauds, ont le poulx viste, frequent, grand, & aucunement vehement; parce qu'ils ont besoin de beaucoup de rafraischissement, & de pousser hors quantité d'excremens fuligineux, & que pour ce faire la vigueur des forces ne leur manque pas; le contraire arriue en ceux qui sont froids. Ceux qui ont le corps graisle & deschargé, ont le poulx grand, parce que l'artere leur ensle facilement, & sans estre empeschee, mais il est pareillement rare, & en quelque sorte vehement. D'où vient que les hommes ont le poulx beaucoup plus grand & vehement, mais vn peu plus tardif & plus rare que les femmes. Pendant l'enfance & la puerilité le poulx est tres-viste & tres-frequent, à cause que la chaleur abondante a besoin d'estre rafraischie par le mouuement de diastolé, & la multitude des excremens fuligineux doit estre lors souuent rejettee par le mouuement de systolé. Les vieillars au contraire, ont le poulx rare & tardif: le poulx des autres aages tient l'entredeux: les jeunes gens ont le poulx tres-grand, d'autant que leur chaleur est acre, & leurs arteres fort amples; les vieillards l'ont tres-petit : & celuy des enfans tient le milieu, lequel pourtant seroit grand à cause de la necessité, si l'artere n'estoit estroite: le poulx des jeunes est tres-vehement, parce que la faculté est tres-forte : celuy des vieux est tres-languide: & celuy des enfans est mediocre. De cecy l'on peut conjecturer quel doit estre le poulx naturel de chaque malade.

Au reste, la disposition du Ciel, le mouuement du corps,& les perturbations de l'esprit,alterent le poulx,sans mesmes interesser la santé.Selon les saisons de l'ãnee, au milieu du printemps,le poulx est tres-grãd,& tres-vehemẽt,à cause qu'ẽ cette grãde tẽperie de l'air,la faculté est tres-robuste & vigoureuse:mais il n'est ny trop viste , ny trop frequent, parce que dans la temperie l vsage du poulx est moderé. Cela mesme arriue pareillement au milieu de l'automne. Au milieu de l'esté le poulx est viste & frequent, dautant que l'vsage & la necessité en deuiennent plus grands : mais il est quant & quant petit & languide,à cause que la faculté s'affoiblit. En hyuer le poulx est tardif & rare, & moindre que durant l'esté, l'vsage n'en estant pas lors si grand ; mais toutesfois il est plus vehement. Selon les pays & les constitutions du Ciel, és contrees qui sont grandement chaudes, le poulx est de mesme qu'au milieu de l'esté; en celles qui sont froides, il est comme en hyuer ; & és tempereés, tout ainsi qu'au printemps. L'exercice moderé rend le poulx vehement , car l'effort que l'on fait excite la faculté ; il deuient pareillement grand, frequent, & viste, dautant que l'augmentation de la chaleur en fait aussi croistre l'vsage: le contraire se remarque en la paresse & en l'oysiueté.L'exercice immoderé,qui déja surpasse les forces,rend le poulx petit & foible,mais viste & frequent par vsage : mais quand le trauail est si grand,que les forces viennent à s'affoiblir & à mãquer,le poulx est tardif & rare. Les bains chauds font en cela le mesme que l'exercice, & les bains froids, sont cõme l'oysiueté & la faineantise: l'vsage trop abondant des viandes & du vin, fait le poulx

grand, vehement, frequent, & viſte; toutesfois le vin altere plus promptement le poulx, que ne font les viandes, mais auſſi cette alteration ceſſe bien plutoſt. Que ſi l'vſage du vin eſt par trop immoderé, il excite vn poulx ineſgal & ſans ordre. En dormant le poulx eſt petit, languide, tardif, & rare: & d'abord que l'on s'eſueille, il deuient grand, vehement, frequent, & viſte, auec certain eſlancement, puis retourne incontinent à la mediocrité. Quand on eſt en cholere, le poulx eſt grand, vehement, eſleué, viſte, & frequent: ceux qui ſont triſtes l'ont petit, languide, tardif, & rare: les craintifs l'ont vehement, viſte, eſlancé, deſordonné, & ineſgal. Voilà donc comme le poulx eſt alteré par les affections journalieres du corps, ſans l'obſeruation deſquelles on ne peut bien reconnoiſtre le poux, ny diſcerner combien la maladie l'eſloigne de ſon eſtat naturel.

Il faut donc bien obſeruer le poulx naturel, non pas incontinent aprés le trauail, le bain, le trop manger, le vin, ou les autres cauſes qui échauffent, ny auſſi toſt aprés quelque eſmotion de cholere, ou de crainte, ou d'autres cauſes qui agitent le cœur & les eſprits; & n'en rien determiner auant que la violence des cauſes externes ſoit r'allentie, & le trouble du corps entierement appaiſé. Or toutes ces ſortes de poulx ne ſont pas mediocres, mais neantmoins elles ſont contenuës dans les termes de la nature. Reſte maintenant à traitter des poulx qui ſont contre nature, & declarer quelle ſignification ils ont dans les maladies.

CHAPITRE V.

Qui sont les causes du poulx qui est outre la nature.

PEndant que le cœur se porte bien selon l'ordre de la nature, il entretient & conserue par vn poulx moderé sa chaleur naturelle & la mediocrité de ses esprits : mais quand il est outre nature affecté de quelque mal, il tasche par vn poulx diuers de repousser loing de soy tout ce qui l'incommode & l'offense, ou s'efforce mesme de reparer ce qui luy mãque. Or en cela ie declareray premieremẽt ce que demõstre & signifie le mouuemẽt de diastolé; puis ce que signifie le mouuemẽt de systolé. Le cœur estant agité par vsage & par necessité, produit premieremẽt vn poulx frequent, soit que la faculté soit vigoureuse, ou foible, car le poulx frequẽt est le premier de tous, à cause qu'il est le plus facile. Si cette frequence de poulx ne suffist pas selon la necessité, la vitesse y est adioustee; & si ces deux ne suffisent pas encor, la grandeur vient de surcroist; pourueu que la faculté ne soit pas debile; parce qu'alors elle fait tout son effort. Que si la faculté est quant & quant vigoureuse, elle fait le poulx robuste, ou vehement; & plein, s'il y a lors abondance d'esprits. Ainsi remarquons-nous par l'vsage & l'exercice de l'art, qu'en toutes sortes de fiéure, le poulx est frequent & viste; mais non tousjours grand : parce que quand les forces sont languissantes, le poulx auec sa frequence demeure petit & foible. De plus, on apperçoit ceux qui en

sont surpris de foiblesse, sans auoir de fiéure, comme és defaillances d'esprit, & en ceux de qui les forces sont oppressees par l'abondance ou impureté des humeurs, comme en la leucophlegmatie, que le poulx est frequẽt & viste (car la frequẽce du poulx n'est pas tousiours signe de fiéure) mais on n'apperçoit pas aussi-tost qu'il soit grand, au contraire il est en effet fort petit & languide.

Partant le premier changement du poulx ne se fait pas en grandeur, mais en frequence, en suitte de laquelle vient la vitesse, puis la grandeur. Sur quoy ie m'estonne fort de ce mot de Galien, que toute sorte de pouls pressant, deuient aussi-tost par necessité grand dés le commencement, soit que la faculté soit vigoureuse ou debile, & que la vitesse ne se rencontre iamais sans la grandeur. Le poulx qui est donc frequent & viste, demontre ou l'excez de la chaleur, ou le manquement des esprits vitaux: celuy qui est grand signifie que la faculté n'est pas foible, & le vehement marque qu'elle est vigoureuse. Quant au poulx qui se trouue petit, il signifie vn defaut de chaleur naturelle, & en grand refroidissement. Ce qu'estant, on remarque en premier lieu vne rareté de poulx; puis dans l'accroissement du mal suit la tardiueté, & en fin vient la petitesse, tout au rebours de ce qui se fait en l'accroissement de la chaleur.

Maintenant quant aux differences des poulx en longueur, largeur, & profondeur, ils ne prouiennent pas de la necessité de la chose, & ne marquẽt point l'essence d'aucun mal, mais representẽt seulement les empeschemens qui arriuent autour de l'artere: Car l'artere se dilate tant qu'elle peut; mais la quantité de sa dilatation est quelquesfois couuerte, quelquesfois interrompuë, ou par le

nombre

nombre, ou par la grossiereté, ou par la dureté des corps qui sont à l'entour, comme de la membrane, de la peau, de la graisse, ou de la chair, qui font que le poulx paroist different, & le plus souuent tout autre que la necessité le requiert. Ainsi donc en ceux qui sont corpulens, le poulx se trouue court & petit : en ceux qui sont graisles, il est long & grand; & les quarrez l'ont moderé. Quant au poulx mol, il marque la molesse de l'artere, & signifie que le corps est remply de beaucoup d'humeur phlegmatique, comme en l'hydropisie, en la leucophlegmatie, en la lethargie, & dans le coma: soit à cause des viandes trop humides, ou des bains immoderez, ou du dormir, ou de la vie trop mollasse. Enfin le mal croissant de plus en plus, & les forces s'affoiblissans, ce poulx deuient ondoyant & vermiculant. Le poulx descouure tousiours la dureté de l'artere, pourueu qu'il ne vienne point de langueur d'esprit, ny de peur, ny de vergongne: & à peine se trouue-il vn poulx dur, qui ne soit quant & quant petit, bien qu'il ne soit pas tout aussi tost languide. Or l'artere deuient dure, ou par secheresse, ou par constriction, ou par tension. La secheresse luy vient de l'vsage immoderé des vins trop puissans, des fiéures fort ardentes, de la maigreur, de la fiéure quarte, & de la melācholie. La constriction procede quelquesfois du froid cōtracté par la rigueur de l'air, par le bain, ou à force de boire de l'eau : d'autresfois elle vient des fruicts de mauuais suc, qui engendrent vne pituite vitree & fort grossiere. La tension se fait par vne grande inflammation, & par le scirrhe du foye ou de la ratte. A ce poulx tensif & dur, reuient celuy qui est conuulsif, lequel demonstre, ou que les nerfs sont affectez de conuulsion, ou que le ventre

a esté relasché trop demesurément, comme si on auoit pris de l'elebore. Le poulx eslancé, prouient de celuy qui est petit & dur: car lors qu'il est requis beaucoup de raffraischissement, & que la faculté est vigoureuse, si l'artere est dure le poulx s'élance par l'effort de la faculté qui est puissante, & de l'artere qui luy resiste. Et partant ce poulx marque les mesmes maladies que fait celuy qui est dur. Voila donc comme on doit juger du poulx par le mouuement de diastolé.

Quant au mouuement de sistolé, il est, aussi bien que celuy de diastolé, quelquesfois plus grand ou moindre, quelquesrois plus vehement ou plus lâguide, quelquesfois plus viste ou plus tardif, & quelquesfois plus mol ou plus dur. Neantmoins de toutes ces differences de poulx, le sens ne discerne que la vistesse ou la tardiueté, & encor en ceux-là seulement desquels on peut remarquer le mouuement de sistolé. La vitesse du mouuement de sistolé, marque vne grande abondance d'excremens bruslez, que la nature tasche d'expulser par la compression des arteres; & cet amas se fait ordinairement d'humeurs putrides qui allument necessairement la fiéure toutesfois & quantes que leur substance ou leur vapeur putride attaque le cœur. C'est pourquoy le mouuement de sistolé estant plus viste que celuy de diastolé, c'est tousjours signe de fiéure putride; & cette vitesse ne vient pas seulement des fiéures que l'humeur pourrissante allume dans les veines, mais aussi de celles qu'il allume dans les poulmons, ou dans le foye, ou dans la ratte, ou en quelqu'autre particule que ce soit. La tardiueté du mouuement de sistolé vient de ce qu'il n'y a pas beaucoup d'excremens putrides & bruslez dans le corps, & qu'il

n'est pas besoin de grande euacuation. La frequence de ce mesme mouuement, tesmoigne vn accroissement d'impuretez excrementeuses, & pource fait que, le repos externe soit tres-petit. Finalement, sa rareté, en laquelle le repos externe est plus long, est vn indice que lors il n'y a guere d'excremens fuligineux.

CHAPITRE VI.

De la connoissance des maladies par l'obseruation du poulx.

MAintenant il faut rapporter plus ouuertement ces choses à l'vsage & à l'exercitation de l'art. Les differences du poulx demonstrent, & l'affection qui est outre nature, & la partie affectee. Les affections qui ne sont pas naturelles se descouurent par le poulx, les vnes tout premierement, & de soy: & les autres seulement en second lieu. Celles qui se descouurent premierement & de soy sont, toutes les intemperies, tant simples, que causees par le vice des humeurs: à quoy se rapportent la plethore, la cacochymie, ou simple, ou auec putrefaction, le phlegmon, le scirrhe, & l'obstruction; lesquelles affections sont comme certains principes & causes contenantes de toutes les autres. En la simple intemperie chaude, comme est celle qui vient pour s'estre eschauffé, ou par la fiéure ephemere, le poulx est frequent, viste, & grand, & quant & quant inesgal. Il est aussi tout de mesme en la fiéure hectique, mais vn peu plus dur. En la simple plethore, qui n'oppresse point

encore les forces, & en la synoche simple le poulx est non seulement frequent, viste, grand, & égal, mais aussi enflé, plein & vehemēt, parce que ces affections n'arriuent qu'à ceux qui sont robustes, & qui ont les forces entieres. L'intēperie qui prouient de la putrefactiō des humeurs, cōme aussi la fieure putride, font pareillemēt le poulx frequēt, viste, & grand, mais inegal non seulement en plusieurs battemps, ains mesme en vn seul: dautāt que pour lors le systolé est plus frequēt que le diastolé, afin de repousser les vapeurs putrides: le repos externe est pareillement plus court, à cause dequoy le poulx, deuient aussi plus frequent. L'inesgalité est aucunemēt manifeste au cōmencement de l'accez: mais elle l'est dauātage en l'accroissemēt & en la vigueur: le phlegmō qui est notable, & dās vne partie noble, cōmuniquāt vne chaleur putride au cœur, & à tout le corps, cause vn poulx comme de fieure, qui de plus est dur, & par fois sciant & eslancé: parce que la tension de la partie enflāmee incōmode les arteres: & si le phlegmon est en vne partie nerueuse, ou qui soit proche des membranes, des veines, & des arteres, le poulx en sera plus dur. L'intēperie froide fait le poulx rare, tardif, & petit; la seiche le fait dur, & l'humide le fait mol, & ce lors que ces intēperies sont simples. Mais si elles procedent de l'affluence de quelque humeur, il suruient à ce que dessus vne inesgalité de poulx, principalement quand l'humeur se jette sur quelque partie noble: car soit qu'il y ait de l'obstruction dās les arteres, ou qu'elles soient cōprimees par l'abondance des humeurs, soit que cela mesme aggraue & oppresse la nature, le poulx deuient inesgal, & ce beaucoup plus quand les humeurs sont grossieres, visqueuses, & abōdātes, que lors qu'elles sont subtiles & en pe-

tite quãtité. Quãt à la partie du corps qui eſt affectee, on la reconnoiſt par le poulx mol, par le dur, qu'õ appelle tẽſif, par celuy qui eſt ſciãt ou élancé: car le poulx mol denote & que l'affection eſt mollaſſe, & que la partie affectee eſt couuerte de chair & parſemee de veines & d'arteres: & le poulx dur demonſtre que la partie eſt nerueuſe & mẽbreuſe, voire meſme les parties proches du cœur, ou qui lui ſont conjointes par les grands vaiſſeaux, luy cõmuniquẽt le mal qu'elles ont, plus prõptement & plus abondãment: & les plus eſloignees, & celles qui ne luy ſont cõjointes que par les petits vaiſſeaux, le luy cõmuniquẽt moins & plus tard. Par le meſlãge de ces choſes l'on recõnoiſtra en ſecõd lieu quel eſt le poulx en chaque maladie. Car quãd le diaphragme eſt enflãmé, on a le poulx tres-dur, grãdemẽt ſciant ou élancé, & quelquesfois cõuulſif: mais en la pleureſie il ne l'eſt pas tant, & eſt encore moins tel s'il y a de l'inflãmatiõ, ou quelque ſcirrhe en l'eſtomach, en la veſſie, en la matrice, és inteſtins, és reins, au foye, en la ratte, ou és poulmons. En la pulmonie le poulx eſt grand, languide, mol, & quant & quant ineſgal, tant en vn ſeul battement, qu'en pluſieurs enſemble: & meſme ſouuent il ſe trouue ondeux & rebattant. En la lethargie, le poulx eſt preſque ſẽblable à celuy des pulmoniques, cõme encor en la catalepſie, excepté qu'il eſt égal. En l'epilepſie & en l'apoplexie (quand principalement le mal eſt enraciné, & la faculté grandement oppreſſée) le poulx eſt languide, petit, rare, tardif, & ineſgal, puis enfin il deuient viſte. Le poulx de conuulſion s'appelle conuulſif, il eſt bien eſlancé & ineſgal; toutesfois il n'eſt pour cela ny fort, ny grand. En la paralyſie le poulx eſt petit, languide, & tardif, & aucunement intermittent, ſans ordre. En l'hydropiſie aſcite, le poulx eſt petit, frequent, dur & tendu: en la tympanite, long, viſte, frequent & aucunement dur: & en l'anaſarque, ondeux, large, & mol. En la phreneſie le poulx eſt dur, & conſequemment

petit, merueilleusement viste & frequent, de sorte qu'il semble denoter vne prochaine syncope: quelquesfois il est tremblant, ou intermittent auec conuulsion. En la squinance, le poulx est grand & ondeux, aucunement conuulsif: & lors que desia l'on est en danger de suffocation, il deuient petit, tardif, frequent, & inesgal. En l'orthopnœe, le poulx est inesgal, desordonné, frequent, tardif, & defaillant: puis enfin languissant: En la phthisie le poulx est petit, languide, non beaucoup viste & hectique. En la suppuration le poulx est hectique, inesgal, & desordonné. En l'eruption du pus, le poulx est large, tardif, rare, & languide. Finalement és autres maladies l'on peut reconnoistre quel doit estre le poulx, à l'imitation de celles que nous venons de deduire.

CHAPITRE VII.

L'obseruation des forces par le poulx.

OR c'est principalement & proprement le poulx qui marque la vigueur & la constance des forces: parce que la faculté vitale est la premiere & la conseruatrice de toutes les autres, en sorte que personne ne peut mourir tant que cette seule faculté demeure saine & entiere: c'est sur elle qu'on a coustume de fonder le jugement que l'on fait de la vie, & de la vigueur des forces. Lors que la mort s'approche, on remarque les signes de la decadence de cette faculté, quelquesfois long temps auparauant; comme quand par la longueur des maladies elle deuient languissante, & va peu à peu defaillant: quelquesfois fort peu auparauant

la mort; comme quand la vigueur vitale se dissipe & se perd par quelque immoderee & soudaine vacuation, par douleur, ou par quelque autre tres-grief symptome: ou quand elle vient à estre suffoquee par vn abscés creué, ou par quelque subit débordement d'humeurs, ou par quelque obstruction. Partant si le poulx est le messager du cœur & de la vie, il sera pareillement l'indice des forces & de toutes les facultez.

Le poulx robuste & vehement, promet vne longue vie à ceux qui sont sains, & la seureté aux malades: le languide promet tout le contraire.

Le vehement qui force & surmonte le toucher, demonstre la force de la faculté, laquelle est dautant plus grande, que ce poulx est plus vehement: il denote pareillement que les humeurs du corps sont loüables, tant en qualité, comme en quantité, & qu'elles sont cuites de bonne sorte: ou bien que la nature trauaille fortement à la concoction de celles qui sont demy cruës, comme és maladies salutaires; & principalement si cette vehemence de poulx ne prouient ny de cholere, ny de trauail, ny de trop manger ou boire.

Le poulx languide qui est surmonté par l'attouchement, marque la foiblesse de la faculté; & demonstre en consequence ou vne defaillance d'esprits, ou quelque syncope, ou que les forces sont debilitees par longueur de maladie, ou perduës par quelque autre cause, comme par le jeusne, par les veilles, par les douleurs, par les passions de l'ame: ou bien qu'elles sont oppressees & accablees par quelque euacuation immoderee, ou par la grandeur excessiue du mal.

Le poulx robuste & vehement, est presque toûjours grand; mais non pas necessairement, de mes-

me que celuy qui est jeune& robuste ne marche pas toûjours à grāds pas & en hâte. Tout poulx lāguide n'est pas petit,&celuy qui est petit n'estpas toûjours languide ; car bien que le poulx des lethargiques soit lāguide,il est toutesfois grād,Or pour recōnoistre plus asseurement la vigueur des forces par le poulx, il faut establir trois causes de debilité:l'vne qui peu à peu, & par laps de tēps va consōmant les forces de la substāce: l'autre qui les dissipe & perd tout à coup:& la troisiesme,qui les accable par son abondance,ou qui les amortist par sa malignité.Le poulx languide tesmoigne bien tousiours la debilité des forces:mais les autres poulx qui accompagnent le languide, monstrent quelle est la cause de cette debilité. Quand donc la faculté vitale est deuenuë foible & debile, ou par intemperie, ou par quelque maladie longue,le poulx de soy paroist premierement languide, puis mesme petit sans aucune inesgalité ; & s'il n'y a point de fiéure,rare,& lent;ou bien frequēt & viste s'il y a de la fiéure. La faculté estant desia deuenuë fort debile, le poulx se fait myure reciproque , puis defaillāt reciproque, & en suitte myure non reciproque, puis defaillant non reciproque & fourmillant: apres cela le poulx semble aboly, si ce n'est que cela vint de syncope; enfin le dernier de tous, est du tout aboly és extremitez du corps desia mortes,& és arteres memes.

Quād la debilité de la faculté viēt d'vne subite dissolution&dissipation des esprits, cōme par les douleurs,par les veilles, ou par les euacuations immoderees,les causes euidentes & efficiētes en ont precedé,& au cōmencement le poulx paroist languide & petit,frequent, &viste,neantmoins sans inesgalité:mais la faculté estāt desia fort affoiblie, le poulx deuient ondoyāt,vermiculāt,formicant,apparēmēt aboly,puis enfin du tout aboly. Quand la substāce

de la faculté ne se consomme pas de soy mesme; ains succombe cõme oppressee & accablee, ou par obstructiõ, ou par vne tumeur outre nature, ou par abondance & affluence d'humeurs: cõme aussi lors qu'elle viẽt à estre esteinte par quelque venin, cõme par la malignité d'vne fiéure pestilente, le poulx est lãguide, petit, tardif, & rare, & cõtinuellemẽt inégal: car on y remarque vne si grande inesgalité, que de lãguide il paroist aussi tost vehemẽt: de petit, grãd: de viste, tardif: & de frequent, rare. Et plus il s'en trouuera de grands & de vehemens, la faculté sera moins oppressee, cõme au contraire elle le sera de tant plus que les poulx seront petits & languides. Mais quãd la faculté par vn accroissemẽt d'oppression vient à estre suffoquee, le poulx sera premierement entrecouppé, puis intermittent en plusieurs poulx: laquelle intermissiõ sera d'autant perilleuse, qu'elle durera plus lõguemẽt: on appelle lõgue cette intermissiõ, qui dure plus de deux poulx: & courte celle qui dure moins. Or l'intermission des poulx est tres-perilleuse és jeunes gẽs, elle ne l'est pas tant és enfans, & point du tout en ceux qui sont vieux. Elle n'ẽt pourtãt quelquesfois pas mortelle en ceux mesmes qui sont jeunes, lors qu'elle arriue d'ordinaire ou par obstruction des arteres, sans estre pour cela malades; ou par quelque mal de lõgue duree, cõme seroit vne difficulté de la respiration. Beaucoup de vieillards & d'ẽfans ont souffert sans mourir l'intermission d'vn seul poulx; mais pas vn des jeunes n'en est réchapé. Que si cette intermission continuë plus long tẽps, elle menace de mort subite & inopinée, & que la chaleur vitale du cœur doit estre bien tost esteinte, comme aussi la faculté animale par quelque apoplexie.

La longue durée du repos externe, approche fort de l'intermission, toutesfois elle en differe, en ce

qu'elle est plus courte,& sans inesgalité;mais auec tardiueté du poulx;au lieu que l'intermissiõ est accõpagnee d'vn poulx viste & inégal. Quant à cette tardiueté du repos externe, elle signifie que ou la substance du cœur, ou les esprits & le sang qui sont enclos és espaces d'iceluy, ou bien quelque partie voisine, sont surprins de froid excessif. Elle n'est pas si dangereuse que l'intermission; mais elle ne laisse pas quelquesfois de causer soudainement la mort.

Le poulx entrecouppé est bien de mesme signification, & a toutes les mesmes causes que le poulx intermittent; il n'est pas neantmoins si perilleux, dautant que la faculté estant icy plus forte, resiste & combat auec les causes qui l'incommodent, ce qui ne se fait pas quand le poulx est intermittent.

A ceux cy succede celuy qui est intermittent en vn seul poulx, lequel descouure comme la nature estant attaquee par des causes mal saines, ne laisse pas de leur resister, & de les combattre. Or ce poulx est pire & beaucoup plus dangereux que celuy qui est intermittent en multitude de poulx, parce que la nature est empeschee non seulement en chaque quatre ou cinquiesme poulx, mais en tous, & partant denonce la mort estre presente.

De ce genre sont le caprisant & le dicrote ou redoublé, lesquels marquent asseuremẽt ou que l'intemperie du cœur est inesgale, ou qu'il y a vne abondance d'excremens fumeux, qui ne sont pas esgalement dispersez par toutes les parties du cœur: car les parties chaudes combattent de sorte auec les parties froides, ou les libres auec celles qui sont oppressees, que celles qui s'eslancent par leur legereté ou par l'esmotion de la chaleur, sont rab-

battues par celles qui sont froides & incommodees, lors principalement que la faculté est debile, & que l'artere est dure.

Le poulx ondeux & le vermiculant, sont indices de la foiblesse de la faculté, & d'vne notable dissolution des forces, en suitte desquels vient le poulx fourmillant. Quand il y a de l'inflammation, ou quelque tumeur dure au foye, en la ratte, ou en quelque autre viscere, le poulx ne peut estre ny ondeux, ny vermiculant, à cause qu'il est trop dur: non plus qu'en la fiéure hectique, ou en la maigreur qui vient de pulmonie, bien que le malade soit desia fort proche de la mort: mais on le remarque pourtant languissant & inesgal.

Le poulx myoure, qui se va peu à peu diminuãt en vne distension, denote la foiblesse de la faculté dans vn corps extenué, & que le cœur mesme est tellement debile, qu'il ne peut plus estendre sa vertu & son action esgalement iusques aux parties du corps qui en sont dauantage esloignees: Partant ce poulx est mauuais, & menace de mort, encor qu'il fust reciproque. Mais le poulx defaillant reciproque, est bien encore pire que celuy-là; comme le myoure non reciproque plus dãgereux que cettui-cy: mais le plus mauuais & pernicieux de tous, est le defaillant non reciproque. Quelquesfois aussi le poulx myoure vient de la mauuaise conformation de l'artere: comme quand la moitié de l'artere touche à la seule peau, & que le reste est de part & d'autre fort enfoncé dans la chair. Cette sorte de poulx monstre que la faculté est debile iusques à ne pouuoir esleuer esgalement l'artere. Souuent aussi on en remarque de tels au commencement des accez qui surprennent par le froid.

Le poulx tremblant, qui de necessité est langui-

de & petit, denonce que la faculté eſt debile, & l'artere molle, auec vne habitude graiſſe du corps: le conuulſif n'arriue pas fort ſouuent. Apres ceux-cy s'enſuiuent comme derniers, l'aboly apparent, & le veritablement aboly, la faculté eſtant deſia tout à fait eſteinte.

Or de quelque genre que ſoit le poulx ordonné, il ſeruira de ſigne aſſeuré, & le deſordonné ſera incertain. Partant le poulx ordonné eſt tres-certain & tres-bon; le mauuais ordonné eſt tres-mauuais, & pire que le mauuais deſordonné.

DES VRINES.

CHAPITRE VIII.

Ce que c'eſt qu'vrine, & comme elle demonſtre les affections des humeurs, & des parties.

LEs excremens du corps eſtans certaines portions des parties affectees, ou des humeurs peccantes, ou du moins quelques reliquats retranchez d'icelles, font vn rapport aſſeuré de leur conſtitution, & tiennent le premier rang entre les ſignes demonſtratifs. Or entre tous les excremens, la ſeule vrine part de tout le corps, & a pource vne ſignification tres-eſtenduë: car l'vrine eſt la ſeroſité & le vehicule du ſang, que les reins en ont ſeparee. Comme l'on void au laict quand il ſe prend, que le meſgue ſe ſepare du caillé, de meſme en la maſſe du ſang, les ſeroſitez ſe ſeparent de la ſubſtance plus groſſiere & terreſtre; leſquelles eſtoient auparauant meſlees pour delayer le ſang deſia groſſier & viſqueux, par l'abōdance de ſes fibres, & luy ſeruir cōme de vehicule pour le porter par les veines plus deliees, iuſques aux parties extremes du corps

Or cette liqueur sereuse vient du breuuage ou des alimens liquides que l'on prend parmy les viandes plus solides, & sans lesquels à peine le corps receuroit-il aucun profit de la benignité des viandes. Pour cette cause le breuuage est tres-côuenable & necessaire à tous les animaux, aux vns moindre cōme aux oyseaux, lesquels ne pissēt point, aux autres plus abondant, cōme à l'hōme & aux quadrupes.

Par la digestion qui se fait en l'estomach, la liqueur se mesle toute parmy la viande, & toute la vertu de la viande se communique à la liqueur, iusques à ce que des deux il s'en face vne substāce esgale, qui porte le nom de chyle, lequel deualāt par les destours des intestins, est attiré & succé par les veines du mesentere, qui en prennent tout ce qu'il y a de substāce plus vtile, qu'elles portēt aux portes du foye, par le moyen du breuuage qui sert cōme de vehicule. Quand de ce chyle le sang vient en suitte à estre fait, l'vrine (qui est le propre excremēt du foye, cōme les matieres fecales le sont du vētricule & des intestins) estāt pour lors inutile & superflué, est attiree dans les reins par les veines emulgētes, de mesme que la melancholie dans la ratte, & la bile jaune dās la vessie du fiel. Toutesfois l'vrine ne passe pas toute dans les reins: car il en reste vne partie auec le sang distribuee par le corps, laquelle ayāt ainsi seruy de vehicule, & acheué cet office, s'euapore par les sueurs, ou bien retournant par où elle étoit allee, elle est semblablemēt attiree par les reins dās la vessie. L'vrine part donc non seulement du foye, mais aussi des veines, tant grādes que petites, & de la masse du corps: ce que sentira manifestemēt quiconque aura passé deux ou trois iours sans boire beaucoup, ou point du tout.

Or si l'vrine n'est ny trop claire par le boire excef-

sis, ny broüillee du mélage de quelque chose étrangere, elle marque clairement les humeurs qui sont dans le foye & dans les grands vaisseaux, mais plus obscurement celles qui sont tãt és petits vaisseaux, que presque en chacune des parties, & en découure la constitution. Car lors que l'vrine estoit pour quelque temps meslee auec ces humeurs, elle a cõtracté toute leur affection & toute leur qualité, de sorte qu'estant sortie elle demonstre apertement quelle est la constitution d'icelles, comme si s'en estoit vne portion détachee. C'est pourquoy s'il y a du mal és viscères, ou és grandes veines, ou en la teste, ou és poulmons, ou en quelque partie du corps, l'affection s'en cõmuniquant aux humeurs qui y sont contenuës, certainement l'vrine qui est compagne du sang & des humeurs, en sera quant & quant participante, & portera en sortant les signes propres & les marques de cette affection: & mesmes representera le mal des parties par où elle passe, comme des reins, des vreteres, de la vessie, & penil. Car encore qu'elle ne s'arresste pas long temps en ces lieux là, elle en emporte toutesfois en passant les ordures & vilenies qui s'y rencontrét. Et partant elle demonstre les affections de toutes les parties qu'elle atteint. Nous examinerons cy aprés plus exactement si auec le mal elle denote aussi certainement & manifestement quelle partie c'est qui est affectee. Au reste, l'vrine demonstre les vices des humeurs & des parties, ou par la consistence de la substance, ou par sa pureté, ou par sa quantité, ou par sa couleur, ou par son odeur, ou par les choses qui sont meslees auec elle: dont nous poursuiurons cy aprés le discours, traittans de la signification de chacune en particulier.

CHAPITRE IX.

Ce qu'il faut obſeruer auant que iuger des vrines.

IL faut prendre l'vrine que l'on a renduë la premiere aprés le ſommeil, la digeſtion des viandes eſtant entierement acheuee ; & la reſeruer toute, parce qu'vne partie d'icelle ne pourroit pas bien exprimer toutes les marques. Que l'vrinal ſoit clair & tranſparent, tel qu'eſt le verre ; qu'il ſoit longuet, à ce qu'il ne repreſente point l'hypoſtaſe diuiſee; & ſoit aſſez grand pour tenir toute l'vrine. Ce vaiſſeau ſoit tenu couuert hors du Soleil, du froid, & du vent, afin que l'vrine ne ſe trouble ou s'eſpaiſſiſſe : l'vrine ſoit ainſi laiſſee repoſer ſans agitation, iuſqu'à tant qu'elle ſoit peu à peu refroidie; il ne la faut pas neantmoins garder plus de ſix heures, de peur qu'elle ne vienne à ſe corrompre. Si d'auanture elle s'eſt eſpaiſſie ou troublee par le froid ou de ſoy-meſme, il la faut doucement faire diſſoudre auprés du feu, mais ſans l'agiter, crainte que l'hypoſtaſe ne ſe diſſipe, laquelle toutesfois ſouffre bien le feu, qui d'ordinaire ne l'extenuë ny liquefie. Or que les vrines tpnt groſſieres que ſubtiles, ne ſoient quelquesfois pas meſme troublees par vn grand froid, & que quelquesfois elles ſe troublent en lieu temperé, la cauſe n'en peut eſtre autre que la chaleur naturelle de l'vrine, qui diſpoſe & diſtingue de place auſſi bien le reſte des parties, comme elle fait l'hypoſtaſe, laquelle chaleur ſe trouue quelquesfois

languide, & d'autresfois puissante & forte.

Pour considerer l'vrine, il faut estre en lieu qui ne soit ny obscur, ny trop clair, où les rais du Soleil ne donnent point, & que le jour donne plutost au dessus de l'vrinal, que par le costé. Or les choses qu'on doit remarquer en l'vrine, sont la consistence de sa matiere, sa limpidité, sa quantité, sa couleur, son odeur, & les choses qu'elle contient, en quoy consiste toute la signification des affections internes, tant celles qui sont selon la nature, que celles qui l'outrepassent. Lesquelles choses remarquables en l'vrine, partent & viennent tantost de ce que l'on a prins par la bouche, & des choses externes; tantost des conduits des reins & de la vessie; & tantost des veines ou du reste du corps: car ces trois sortes de causes impriment en l'vrine des qualitez manifestes. Le boire excessif, principalement d'eau ou de vin blanc subtil, rend l'vrine fort abondante, subtile, & cruë, laquelle passant promptement sans beaucoup s'arrester, ne represente gueres bien les affections des humeurs, ny les qualitez qu'elles luy ont emprainctes. Il y a pareillement beaucoup de choses, lesquelles, quoy qu'on en prenne mediocrement, chargent l'vrine de couleur, comme le saffran, la casse, la rheubarbe, le sené, la grosse garence: d'autres la rendent odorante, cõme l'ail & la terebẽthine. Car les qualitez de ces choses estás outre nature, elles sont réuoyees & sortent auec les excremens: & partant cela peruertist la vraye & propre indication de l'vrine, en sorte que de là l'on ne peut bien reconnoistre ny maladie, ny constitution aucune du dedans.

Il faut donc que l'vrine, pour bien seruir à l'indication des maladies, ne soit broüillee d'aucun meslange de choses externes, & soit entierement

exépt de leurs qualitez. Voire mesme s'il y a quelque vlcere ou abscez és reins, ou en la vessie, ou és vreteres, ou bien au conduit des parties honteuses, l'vrine en deuiendra plus espaisse & plus trouble, & de couleur blanche, s'il y a du pus parmy; mais si elle est meslee de sang, elle sera rouge : il s'y retrouue aussi souuentesfois du sable, ou quelques filamens. Et ces vices des reins & de la vessie, causent souuent en l'vrine vn notable changement. Quant à celle qui n'est imbuë d'aucune qualité des choses externes, ny entachee d'aucune infection des reins ou de la vessie, elle demonstre plus asseurement quelles sont les affections des veines & du reste du corps. Il faut donc bien prendre garde que les choses externes, ou les reins ne vous trompent.

Pour à quoy donner ordre, nous diuiserons generalement en trois differences les causes des qualitez qui se remarquent en l'vrine, sçauoir est en externes, en celles qui se trouuent és conduits, & en celles qui concernent tout le corps: car par ceste obseruation & distinction l'on peut auoir la vraye signification des vrines.

CHAPITRE X.

Quelle vrine est la meilleure, & quel changement elle reçoit du sexe, du temperament & de l'aage.

ON doit tout premierement considerer & reconnoistre quelle est la meilleure vrine, laquelle puisse seruir comme de loy & de reigle à toutes les autres.

La meilleure vrine est de substance mediocre, n'estant ny trop claire comme l'eau, ny trop épaisse, comme celle des cheuaux; elle est limpide, & non trouble, de couleur aucunement dorée & iaune, laquelle couleur nous posons pour milieu entre les autres qui sont externes: La quantité en doit estre moyenne, & correspondante au boire du iour d'auparauant & des autres iours precedens, ou bien vn peu moindre, parce que le corps retient quelque chose du breuuage. L'hypostase de ceste vrine est blanche, legere & esgale, & releuee en pointe, par la raison qui en sera cy-apres exprimée: il n'y a rien d'épais meslé, ny bulle, ny filament, ny aucune des choses qui seront cy-apres rapportees pour mauuaises. Ceste vrine marque non seulement l'integrité & perfection de la digestion naturelle; mais aussi l'entiere santé du corps, & que l'homme qui l'a renduë est d'vn tres bon temperament & en vn aage vigoureux; n'y ayant aucune autre personne qui rende les vrines de ceste sorte:

car la femme, bien que fort temperee & d'aage fleurissant, n'a pas l'vrine peu differente de celle-cy, veu que la substance en est, non subtile, comme il a semblé à quelques-vns, mais euidemment épaisse, & n'est pas pure & claire, comme celle de l'homme, ains aucunement trouble & broüillee, du meslange de plusieurs choses; dautant qu'il s'amasse plus de superfluitez en la matrice & en la vessie de la femme, que dãs l'homme, dont les vrines sont le plus souuent entachees. La couleur qui du blanc tire sur le liuide n'est pas seulement indice de crudité, mais est marque principale du sexe. A proportion de cela l'hypostase est plus abondante, plus espaisse & plus blanche qu'en l'vrine des hommes. Et quiconque aura plusieurs fois diligemment confronté les vrines de l'homme auec celles de la femme, en pourra finalement remarquer la difference à les voir de premier abord. L'vrine des enfans & des petits garçons est bien plus blanche, mais plus espaisse & a plus de sediment, que celle de ceux qui sont d'vn aage fleurissant; car quoy que la chaleur soit en eux fort abondante, parce neantmoins qu'elle est rabbatuë par la quantité de l'humeur, elle fait que les vrines soient telles que ie viens de dire. Celle des vieilles gens est blanche, subtile, auec peu de sediment, ce qui est signe de crudité & de l'imbecillité de la faculté digestiue, à cause que la chaleur est en eux petite & fort debile. En suitte de ces exemples il ne sera pas difficile de coniecturer quelle doit estre l'vrine en chaque temperament, & de combien chacune est esloignee de celle qui est la meilleure de toutes.

Quand donc on propose l'vrine de quelqu'vn, il faut penser & iuger par le sexe, par l'aage & par le temperament tant receu par la naissance, qu'ac-

quis depuis ce temps là, quelle doit estre naturellement cette vrine, afin d'en reconnoistre le changement promptement & sans peine, si vne autrefois on la represente alterée, & que la souuenance fasse discerner si elle est outre nature, & de combien elle differe de son estre naturel. Et deuant que iuger de la maladie par l'vrine, il faut prendre garde au genre de vie que la personne obseruoit vn peu auant qu'estre malade, parce que l'exercice vehement, les veilles, la cholere, les ieusnes, l'vsage des alimens chauds, irritant la chaleur naturelle, enflamment aussi les vrines, & les rendent plus chargées de couleur, auec moins de sediment, par le meslange de la bile : de mesme que fait pareillement l'air trop chaud à cause ou du pays, ou de la saison de l'esté ou de quelque autre chose que ce soit. Au contraire l'oysiueté, le dormir trop long & profond, la paresse, la gourmandise, le manger des viandes froides, font les vrines blanches, espaisses, auec vne hypostase abondante & cruë ; comme aussi l'air trop froid, ou du pays, ou de l'hyuer, ou de toute autre cause. Si on ne prend garde à ces choses, on ne fera gueres iugement qui vaille par l'inspection des vrines, & ne pourra on facilement discerner les vrines des sains, d'auec celles que rendent ceux qui sont malades.

CHAPITRE XI.

Que signifie l'abondance & la paucité de l'vrine.

SI la quantité de l'vrine est mediocre, c'est signe que les serositez ne sõt point trop abon-

dãtes,&qu'en suitte la nature se porte biẽ,& que le tout va comme il faut. Mais il arriue quelquesfois que l'vrine est fort abõdãte pour auoir trop beu de vin subtil, ou d'eau,ou pour auoir prins des medicamens diuretiques, ou par la rigueur du froid, ou par quelque autre incommodité des choses externes.Quelquesfois aussi cela vient du vice des reins, qui attirẽt puissãmẽt de toutes les parties du corps, les serositez qu'ils font sans cesse respandre, & ce mal s'appelle Diabetes,à cause du prompt écoulement de l'vrine,laquelle estant en ce cas fort abondante, est quant & quant presque blanche,subtile, & sans hypostase.

Quelquesfois la trop grande quantité de l'vrine procede d'vn mal interne, cõme lors que quelque grand amas d'eaux retenuës depuis long tẽps en certain lieu,viẽnent à s'escouler, soit en l'hydropisie, soit par vne crudité aqueuse qui flottoit autour des visceres: d'où elle se jette sur les reins auec impetuosité, ou par la force de la nature;de mesme que quand l'on a quelque perturbation du ventre qui s'excite de soy mesme. Toute l'origine de cela est le viure; car rien ne peut sortir du corps,dont la matiere n'y ait esté autresfois introduite. Et quoy que cette euacuation debilite aucunement les forces,neantmoins l'estomach & le ventre en sont soulagez, cõme s'ils estoiẽt par ce moyẽ déchargez de quelque fardeau,sans que le reste du corps en demeure extenué.Mais pourtãt quelquesfois la masse du corps& des humeurs viẽt à se liquefier,& sort parmy les vrines,selõ que nous l'auõs remarqué en vn certain yurõgne d'assez bõne constitution& replet,lequel de fort gros qu'il étoit,deuint extrememẽt maigre dãs l'espace d'enuiron huict iours, sans

estre aucunement malade. On tient aussi que cela procede de chaleur, ou par la violence d'vne fiéure qui fait ainsi fondre les humeurs; & lors l'vrine est abondante, toutesfois on ne remarque pas qu'elle soit ny blanche, ny subtile, mais enflammeuse, vineuse, ou de couleur de passe, auec quelque chose de gras & huyleux au dessus. Et cela est vn commencement de fiéure hectique.

La petite quãtité de l'vrine qui ne procede point ny de boire trop peu, ny du manger de choses trop seiches, ny du breuuage aspre & grossier, ny pour auoir beaucoup sué, ny pour auoir le ventre trop lasche, ny pour auoir excessiuement trauaillé, est marque de maladie, & que le mal est presque dans les conduits de l'vrine. L'obstruction des reins, ou quelque tumeur qui s'y rencontre outre nature, en est le plus souuent la cause; & pour lors on sent certaine pesanteur en ces parties là, & en remarque-on quelque autre signe dans les choses contenuës. Si l'obstruction vient du calcul, ou d'vne autre cause qui soit deça & delà autour des vreteres, l'on sent vne tres-grãde douleur, & icelle fixe comme en la nephretique. Si le col de la vessie est en quelque sorte empesché, soit par vne carnosité, soit par quelque phlegme épais, ou par vne pierre, l'on a de la peine à vriner, ou bien l'vrine est tout à fait supprimee, auec douleur du penil & du peritoine, & l'vrine est meslee de plusieurs choses qui vont au fonds, ou nagent en icelle. Quant à l'vrine que l'on rend en petite quantité, sans que cela prouienne des causes susdites, elle vient d'vne humeur grossiere & gluante, qui se separe difficilement, & ne sort qu'à peine; & lors cette vrine est espaisse. La vehemence de la fiéure arreste par fois l'vrine, & en ce cas s'ensuiuent & la chaleur, &

les autres signes de la fiéure. Ceux mesmes qui se portent bien, ne rendent gueres d'vrine, quand le breuuage se tourne en la nourriture du corps, ce qui arriue d'ordinaire à ceux qui sont extenuez, & aux conualescents qui releuent de maladie.

CHAPITRE XII.

Que signifie l'odeur de l'vrine.

C'Est vne chose vilaine, & tout à fait sale & indecéte à la dignité du medecin, de s'arrester à flairer l'vrine: Il arriue neantmoins le plus souuent que bon gré, mal gré, la mauuaise odeur nous en donne dans le nez, sur tout quand l'vrine est encore chaude, ou qu'on l'approche du feu. A peine doit-on attendre aucune agreable odeur de l'vrine, si ce n'est qu'elle soit renduë telle pour auoir prins ou de la terebenthine, ou du musc, ou du silphion, ou quelque autre remede fort odorant. En ceux pourtant qui sont sains & bien complexionnez de corps, l'odeur de l'vrine est souuent moderé. Quelquesfois elle deuient puante par la qualité des choses que l'on a mangées, comme du fromage pourry, ou de l'ail : quelquesfois aussi cela procede d'vn vlcere des reins, ou des parties honteuses, & lors l'vrine est blanche, espaisse, & auec vne hypostase purulente ; si cela vient de quelque pierre qui soit en la vessie, on trouue au fonds de l'vrine, vne morue espaisse, & sent-on de la douleur en vrinant. Quant à l'vrine puante qui decoule des parties superieures, soit qu'elle ait la couleur

rouge & trouble, soit, cõme il arriue quelquesfois, qu'elle soit subtile & claire, tantost auec fiéure, tãtost sans fiéure, c'est tousiours marque de putrefa-ction, laquelle consiste ou és humeurs, ou en la substance des parties. Si la puanteur est recente & suruenuë soudainemẽt dans vne vrine espaisse & trouble, la putrefaction est en l'humeur; mais si elle est vieille & contractée depuis long tẽps dans vne vrine subtile & claire, la putrefaction est en la substance de quelque partie. L'vrine qui deuient puãte par quelque crise, paroist telle au iour decretoire, & sort en abondance, en suitte dequoy le malade reçoit de l'allegement.

CHAPITRE XIII.

Que signifie chaque couleur des vrines.

LEs couleurs principalement remarquables és vrines sont, la blanche, la paillette, l'orangée, qui est en effet la moyenne de toutes, la dorée, la saffranée, la rouge, la tannée, la verte, la bleuë, la liuide, & la noire. Les causes effectrices d'icelles sont deux, sçauoir est, la chaleur des visceres & du corps, & le meslange d'vne humeur estrangere, car le trauail, le jeusne, le chaud, la fiéure, & toutes les causes qui eschauffent le corps, colorent aussi l'vrine, & ce d'autant plus qu'elles sont plus vehementes: & l'vrine qui a longuement esté retenuë dans le corps, cõme aussi celle que l'on rend long temps aprés le repas, est plus chargée de couleur que les precedentes. Voire mesme la bile venant à se jetter dans les veines, se mesle parmy les serositez, & les teint de couleur jaune, ou orangée, cõ-

me quand on a la jaunisse, ce qu'il faut pareillement estimer de quelque autre humeur que ce soit.

Or la couleur qui prouient de simple intemperie, differe de celle qui est causée par le meslange d'vne humeur: car celle là ne surpasse iamais gueres la rougeur, & se trouue dans vne vrine subtile ou mediocre, au lieu que cette cy passe par tout, & deuient de toutes les sortes, & rend l'vrine ou trouble, ou épaisse. Partant la chaleur temperée & moderée, fait en vn homme temperé & d'aage fleurissant, la couleur de l'vrine orengée. Et toute autre couleur qui est hors de cette mediocrité, est marque de diminution de chaleur & de crudité.

L'vrine blanche estant quant & quant subtile & claire, & tout à fait aqueuse, si ce n'est qu'elle soit renduë telle par le breuuage subtil & abondant, demonstre ou vne grande obstruction des reins & du foye, ou bien vne grande foiblesse de la digestion, causée par vne extreme froideur du foye & de l'estomach. Souuent aussi dans les fiéures ardentes, quand la bile monte au cerueau, l'vrine paroist de la sorte, & est présage de delire.

L'vrine blãche & épaisse venãt à estre claire cõme de la corne (ce qu'õ appelle loûche) demõstre l'excés d'vne pituite morueuse; mais si elle est obscure (c'est la laictée) elle denote abõdance de pituite épaisse & gluãte. Si ces vrines cõtinuent de paroistre de la sorte, c'est signe de maladies froides & lõgues.

Apres ces sortes d'vrine vient la paillette, qui monstre que la crudité n'est pas si grande, & que la chaleur approche de la temperature.

L'orengée tient le milieu entre toutes les vrines: au dessus de laquelle sont la dorée, la saffranée, & la rouge, qui toutes signifient que la chaleur est desmesurément accreuë: & si ces vrines sont pures &

claires, elles marquent vne intemperie pure & simple; mais si elles sont espaisses & troubles, c'est signe qu'il y a de la corruption dans les humeurs dont les vrines sont broüillées.

L'vrine rouge estant claire, est dite ardente & enflammée, & denote vne grande chaleur du foye, souuent aussi c'est signe de fiéure ardente; mais si elle est espaisse & obscure, soit que cela arriue auec de la fiéure, ou sans fiéure, elle signifie vn meslange de bile jaune, ou vitelline, ou rouge. Cette sorte d'vrine se rencontre presque sur la fin de l'accés des fiéures: mais principalement quand la substance du foye vitiée par quelque phlegmon, ou par vn scirrhe formé, comme en l'hydropisie: ou bien quãd il y a de l'obstruction au foye, ou en la bourse du fiel, qui fait que la bile se déborde dans les veines, & s'escoule auec les vrines, qui en demeurent teintes, que si vous trempez vn linge dedans, il deuiendra tout jaune, de mesme que si on auoit prins de la rheubarbe, & cela demonstre qu'on a la jaunisse, ou qu'on en sera bien tost atteint. C'est donc par cette raison qu'on discerne l'vrine ardente & enflammée d'auec celle qui deuient saffranée ou plus chargée de couleur par le meslange de la bile.

L'vrine saigneuse, soit qu'elle ressemble seulement à quelque laueure de chair fraische, & comme à de la sanie, soit qu'elle ressemble à du sang tout pur, quand elle est entierement refroidie, on y trouue au fonds comme certain grumeau de sang caillé. Cette vrine deuient telle par le froissement des reins, où par l'ouuerture de leurs veines, d'où le sang sort aussi tost, ce qui arriue ordinairement par la pesanteur de la pierre. Ceux-là se trompent fort, qui attribuent aussi cette sorte d'vrine à la debilité du foye, car à peine peut-on comprendre

que le sang sorte d'ailleurs auec l'vrine, sans que les reins soient offensez. C'est pourquoy quand on rend des vrines meslées de sang, si ny les lombes, ny les reins ne sont point blessez par vne cheute, ou par quelque coup, cela prouient de la pierre qui escorche les reins, lors principalement que l'on fait quelque exercice trop vehement. Cette vrine est souuent precedée d'vne autre trouble & noire, qui presage vne prochaine nephretique.

Aprés l'vrine rouge s'ensuiuent la vineuse & la tannée, qui tiennent fort de la couleur du raisin noir, & signifient que le sang ou la bile sont bruslez, & declinent à la melancholie.

La verte, marque l'abondance & le meslange de la bile prassine ou erugineuse.

La bleuë, comme aussi la liuide ou la plombée, denote l'excés & le meslange de la melancholie, ou l'extinction de la chaleur naturelle, pourueu que cela ne vienne point de playes ny de coups,

La derniere de toutes est la noire, laquelle procedant de la rouge & de la verte, signifie vne tres-grande inflammation, & vn meslange de bile noire; mais si elle prouient de la bleuë & de la liuide, c'est signe d'vne extreme extinction de la chaleur. Il arriue aussi neantmoins que telles vrines sont meslées de quelque crise, tant és maladies aiguës, qu'en celles qui sont longues, & qui viennent de melancholie. Et cela se fait au iour decretoire, sans peine, & pour le bien du malade.

CHAPITRE XIV.

Que signifie la substance de l'vrine dans les maladies.

LA substance de l'vrine se considere selon la simplicité, qui est ou subtile, ou grossiere, ou mediocre. La subtile se retrouue seulement es couleurs qui tendent au rouge, sçauoir en celle qui est blanchastre, paillette, dorée, saffranée, iusques à la rougeur; car on n'a iamais remarqué que la bleuë, la liuide ou la noire fust de cõsistẽce subtile. La grossiere prend toutes sortes de couleurs; car la grossiereté se rencontre quelquesfois aussi bien en l'vrine blanche comme en la noire. C'est pourquoy l'vrine subtile qui n'est point renduë telle par l'excez du boire, ny par aucune autre importunité des causes externes, s'ensuit de l'obstruction des reins & des vreteres, laquelle empesche qu'il ne passe rien de grossier auec ce qui est liquide; comme on le remarque ordinairement en la vehemence de la douleur nephritique, lors que la pierre bouche l'entrée de l'vretere. Cela vient aussi quelquesfois du deffaut de la digestion, & de la debilité de la chaleur naturelle, par la seule intemperie, sans aucun vice des humeurs : quelquesfois la chaleur est si foible, qu'elle laisse aller l'eau & les autres breuuages que l'on prend, tout tel que l'on les auoit auallez ce qui est vne extreme crudité.

Nostre chaleur naturelle digerant l'aliment ou les humeurs, trauaille premierement & principalement apres la mediocrité de la substance, à la-

quelle en suite elle adiouste la couleur, selon la nature des parties : cest pourquoy l'on reconnoist mieux la digestion par la substance que par la couleur. Et pource Hippocrates a pronõcé que l'vrine rousse & subtile est marque de la crudité du mal.

La substance mediocre de l'vrine monstre que la chaleur est vigoureuse, que la digestion de l'estomach, du foye & des vrines est fort bonne, & partant elle retient ces trois moyennes couleurs, qui sont la paillette, la dorée, & la saffranée. L'vrine espaisse & grossiere est vn effect de la chaleur oppressée, ou bien de crudité, si ce n'est que les conduits de l'vrine fussent trop ouuerts & trop lasches: nõ que la chaleur naturelle soit oppressée par l'intemperie, mais bien par l'excez des humeurs indigestes. Or l'vrine, tant grossiere que subtile, acquiert enfin vne mediocrité de substance par la digestion.

A l'vrine grossiere se rapportent la grasse & celle qui est huyleuse, non celle sur laquelle on void nager vne certaine graisse comme des toiles d'araignées; mais celle dont la substance est lente & espaisse comme de l'huyle ou de la graisse fonduë, & laquelle estant agitée semble pesante & gluante comme de l'huyle. Ceste vrine demonstre que le corps se va fondant, ou par phthisie, ou par fieure hectique ou par hydropisie.

CHAPITRE XV.

Que signifient l'vrine claire, & l'vrine trouble.

L'Vrine claire est celle, que la veuë penetre facilement: la trouble & obscure est celle au trauers de laquelle on ne peut voir. Or on reconnoist de combien

trouble differe de celle qui est grossiere, & la subtile de la claire, par comparaison du blanc de l'œuf & de l'huyle, du verre fondu & du vin noir, qui sont veritablement grossiers, & neantmoins ne sont pas troubles, mais tout a fait transparens & clairs. Comme au contraire le vin blanc, quoy que subtil, est quelquesfois trouble, de mesme aussi que l'eau de vie qui est encore plus subtile, laquelle ne laisse pas de se troubler & deuenir obscure.

Or pour rendre la chose de plus facile intelligence, & plus fructueuse, nous distinguerons les vrines troubles en trois ordres & differences. L'vne de ces vrines troubles, est celle qui est deuenuë telle par la rigueur du froid externe. Et celle cy qui est la plus obscure de toutes, enduit le verre d'vne certaine viscosité, & le tache tout à l'entour, principalement par le haut, ce qui s'en va promptement par la chaleur, laquelle remet incontinent le verre en sa premiere transparence. Quant à ce qu'vne vrine se trouble plus facilement, l'autre plus difficilement, & qu'il y en a qui à peine se trouble iamais, il faut rapporter cela à leur condition: mais il paroist mesmes que le froid externe contribuë beaucoup à la troubler, en ce qu'aucune ne se trouble dans vn lieu chaud, ains se maintient toute telle qu'on l'a renduë. Il y en a vne autre, laquelle est veritablement trouble, dont la substance & liqueur s'espaissit, ou de soy-mesme, ou par certain meslange interieur; telle est celle qui decoule des reins, qui rendent le pus. Cette sorte d'vrine ne se peut dissoudre par la chaleur, & est broüillée de beaucoup d'ordures qui nagent en icelle, & se laissent aller au fonds auec vne hypostase grossiere, quand l'vrine a reposé, laquelle en suitte reste

le plus fouuent auſſi toſt nette & claire au deſſus de l'hypoſtaſe. On compare cette vrine au vin troublé par le meſlange de la lye. La troiſieſme eſpece d'vrine trouble, s'appelle confuſe, dont le mot a deſia commencé de paſſer en vſage : en cette vrine on ne diſcerne manifeſtement aucune choſe qui ſurnage, mais elle eſt par tout ſemblable, ſans toutesfois depoſer aucune hypoſtaſe, ny autre choſe qui ſoit, dont elle deuienne plus claire, quoy qu'on la laiſſe repoſer aſſez long tẽps, & demeure indiſſoluble au feu, & a toute autre chaleur. On la compare au vin qui a perdu ſa ſplendeur & limpidité en s'aigriſſant, pour eſtre vieil, éuenté, ou tourné à cauſe du tonnerre.

L'vrine claire & tranſparente, monſtre que la digeſtion eſt entiere & parfaite, que les humeurs ſont en bon eſtat, & que la chaleur naturelle eſt fort abondante, la vertu de laquelle perſiſtant meſme dans l'vrine, en ſepare & diſtingue finalement l'hypoſtaſe. Celle qui ſe change par la force du froid, & qui en apres ſe remet par la chaleur, eſt de fort debile ſignification, ſi ce n'eſt que peut eſtre paroiſſant telle au commencement des maladies aiguës, on la prenne pour retenir encor quelque marque de digeſtion; parce qu'au cõmencement du mal l'vrine ſubtile ne s'eſpaiſſit pas tout auſſi toſt; mais eſtant peu à peu deuenuë épaiſſe, elle ſe trouble plus facilement.

Celle qui eſt vrayement trouble, eſt le plus ſouuent renduë telle par l'affection des reins, ou de la veſſie, eſquelles parties ſe rencontre abondance d'humeur que l'vrine emporte auec ſoy, ou bien quelque vlcere ſimple, qui rend du ſang, ou vn vlcere ſordide qui rend du pus, de la ſanie, ou de la morue, par l'eſcoulement deſquelles cho-

ſes l'vrine deuient eſpaiſſe & trouble. C'eſt pourquoy ceux qui ſont ſubiets à de grandes douleurs nephritiques, ne rendent preſque iamais les vrines claires. L'vrine qui eſt trouble, ſans ces accidens, marque vne abondance & eſcoulement d'humeurs groſſieres contenuës dans les vrines, que la chaleur naturelle a de la peine à cuire: d'où viennent des maladies longues & opiniaſtres & des douleurs de teſte, ſurquoy Hippocrate a prononcé: Ceux qui font l'vrine trouble comme celle des iuments, ont ou auront mal à la teſte: & ſi cela continuë, il y a danger de lethargie. Souuentesfois auſſi l'vrine deuient ſoudainement trouble lors que les obſtructions eſtans oſtées, & les conduits deſbouchez, la plus groſſe matiere qui auoit eſté longtemps retenuë, ſort de la ratte, du foye, des reins, ou des grands vaiſſeaux: ce qui arriue d'ordinaire aux ſains apres quelques exercices, & aux malades ſur la fin de leurs maladies, & principalement en la criſe des fievres longues, comme ſont les quartes, & és maladies de la ratte & du foye, & quand vn abſcez vient à ſe creuer. Or en ce cas cela a couſtume de ſortir auec ſoulagement des corps Voire meſme l'vrine rouge, ou citrine, ou ſans ſediment, telle qu'eſt celle qu'on rend au commencement des fievres, tant continuës qu'intermittentes, & celle qu'on nomme d'ordinaire ſimplement cruë, eſt auſſi quelquesfois eſtimée trouble, mais non encore confuſe; eſtant deuenuë telle à cauſe d'vne humeur creuë & ſuperfluë, qui ſortant des veines, ou de la ratte, ou du foye, comme il arriue en la iauniſſe, vient ſe meſler parmy les feroſitez du ſang.

Au reſte l'vrine confuſe ne s'enſuit iamais de l'affection des reins, ou ſeulement des viſceres; mais

mais bien tousiours de celle des veines. Cette vrine denote non l'abondance des humeurs cruës, ains proprement la confusion, corruption, & pourriture du sang & des humeurs qui sont és grãds vaisseaux, & en marque ordinairement la malignité; veu que la pourriture brouïlle, confond & trouble tout. C'est pourquoy on ne la remarque telle que dans les fiévres continues, qui sont dangereuses & malignes.

Or par cecy ie veux bien que l'on sçache que l'vrine qui n'est mesme entachée d'aucun vice des reins, ne demonstre pas tousiours la condition du sang & des humeurs; car on la rend quelquesfois des vrines citrines, espaisses & troubles, & neantmoins le sang qu'on tire pour lors ne laisse pas d'estre grandement pur & vermeil. On remarque cela le plus souuent en la fiévre quarte, & en la tierce intermittente, & mesmes en la iaunisse, quand la bile sort du foye, ou de la bourse du fiel, ou de quelque autre endroit, & se iette dans les veines, sans se mesler parmy le sang, ains seulement parmy les serositez d'iceluy. Et en cecy ceux faillent lourdement qui ordonnent aussi-tost la saignée, à cause qu'ils voyent les vrines grossieres & rouges. L'vrine est aussi quelquesfois selon la nature, tant en substance, qu'en couleur & en sediment, & pourtant le sang que l'on tire alors paroist mauuais & vitié tant en substance qu'en couleur. Ce qui arriue communement en l'estat & deuant la crise des fiévres continuës, quand la digestion des vrines est bien faite, la nature ne s'estant point toutesfois encore efforcée de faire aucune euacuation de l'humeur nuisible & peccante.

Voyla ce que l'on peut remarquer & reconnoistre à la premiere veuë des vrines, touchant leur

quantité, leur odeur, & principalement touchant leur couleur, substance, & transparence, combien qu'il ne fust encore rien descendu au fonds: mais ces choses, comme i'ay dit, doiuent estre discernées auec beaucoup de prudence & de iugement. Il faut maintenant parler des choses contenues.

CHAPITRE XVI.

Des choses qui se trouuent meslées parmy les vrines.

ENtre les choses qui sont meslées parmy l'vrine, les vnes nagent au dessus, les autres bauolent par le milieu, & les autres vont au fonds. En la surface est en premier lieu la couronne qui enuironne & borde le dessus. Elle se remarque difficilement en l'vrine qui est esgale & semblable par tout; & facilement en celle dont les parties ont quelque difference, ou en laquelle se retrouue quelque exagitation d'humeurs : car la partie supreme de l'vrine estant fort subtile, elle est plus suiette à se changer, & represente souuent beaucoup de choses, ou en couleur, ou en substance, lesquelles on ne peut encore connoistre au reste de la liqueur de l'vrine.

La couronne monstre ordinairement quel est le sang dans les grands vaisseaux : car estant subtile & blanche, c'est signe que le sang est meslé de serositez subtiles : estant espaisse & blanche, c'est signe que le sang est pituiteux : estant citrine, c'est signe que le sang est naturel: estant saffranée, c'est signe qu'il est meslé de quantité de bile iaune ; estant

rouge & enflammée, c'est signe qu'il est eschauffé & enflammé, estant verte, qu'il est infecté de bile prassine ou erugineuse; estant bleue, ou liuide, c'est signe qu'il est entaché ou de melancholie naturelle, ou de bile noire, ou bien que dans peu de temps il se corrompra & se tournera en la nature de ces humeurs. C'est pourquoy les dernieres de ces vrines designent ou vne maladie melancholique, ou l'epilepsie.

L'escume abondante au dessus de l'vrine, qui n'a point esté agitée, signifie qu'il y a beaucoup de vents dans le corps, qui trauaillent l'estomach & les boyaux, qu'on est en danger de colique, pour auoir trop mãgé de fruicts, ou de legumes, ou parce que la chaleur naturelle est debilitée. Que si cette escume perseuere long-temps en forme de grosses bulles, c'est signe d'humeurs grossieres & visqueuses qui causent quelques obstructions; mais si ces bulles se desfont facilement, c'est signe que les flatuositez & les humeurs sont subtiles. Si les bulles sont petites & disposées autour de la couronne, c'est signe de douleur de teste, & que cette douleur vient de cephalalgie, si ces bulles enferment toute la couronne; mais si elles n'en occupent que la moitié, c'est de migraine; dont la douleur sera forte, si ces bulles sont dorées, ou citrines; & plus foible si elles sont blanches & pasles, & de longue durée, si elles demeurent ainsi long-temps sans se défaire. Celles finalement qui se trouuent au milieu de la surface de l'vrine, signifient que la douleur est appaisée. Car veu qu'elles tiennent le haut de l'vrine, elles tesmoignent aussi que la teste, qui est la plus haute partie de l'homme, est atteinte de douleur causée ou de vent ou d'humeur, selon la couleur des bulles. S'il se

trouue des bulles au milieu de la couronne, qui soient semblables à de petits grains,& qu'en remuant l'vrine, elles descendent en bas, puis remontent aussi tost vers la couronne, c'est signe qu'il y a quelque defluxion qui tombe de la teste sur les poulmons, ou dans l'estomach,ou sur les épaules, ou sur les autres parties basses,de laquelle la force & nature se reconnoist par la couleur de l'vrine, & par les bulles de la couronne.

La graisse qui surnage à l'vrine en forme de toiles d'araignées, signifie, dit Hippocrate, que la personne tombe en chartre : car si cela ne vient de certaine colliquation & fusion des reins, il faut que ce soit tout le corps qui s'aille fondant & liquefiát, ou par vne fiéure ardente, ou par phthisie, ou par quelque fiéure hectique. Si cette graisse est diuisée par points comme des gouttes d'huyle surnageantes,elle signifie semblablement l'vn & l'autre, mais moins efficacement. I'ay neantmoins quelquesfois prins garde, que l'vrine deuenoit ainsi pour auoir beu de l'huyle. Or plus ces choses se dissipent promptement, c'est signe que le mal est moindre; & qu'au contraire il est plus contumace, qu'elles persistent plus long temps.

Au reste, on void voleter, & quelquesfois aller au fonds certains petits corps semblables à de grosse farine, ou à quelques paillettes, ou à du son. Et ceux-là ont la vessie galleuse, qui rendent en vrinant certaines choses grossieres, qui ressemblent à du son. Mais si ces choses paroissent dans vne vrine subtile, elles signifient vne ardeur de fiéure enflammée & fondante,qui rotît le sang dans les veines,& leur substance estant bruslée, laisse aller certaines choses solides qui passét auec l'vrine, si quelqu'vn jette en pissant de petites escailles & paillet-

tes, & que cela sente fort mal, la vessie est vlcerée: mais si cela sort sans qu'il y ait aucun vlcere dans la vessie, c'est signe qu'vne fiéure ardente va fondant la surface des vaisseaux & les tuniques, & qu'elle les dissoult comme par petites paillettes, d'où s'ensuit la consomption mesme des parties solides, mais d'autant moindres, que ces paillettes & écailles sont petites.

Les choses qui se retrouuent voletantes ou residentes en l'vrine, semblables à de la farine grossiere, ont bien la mesme signification, mais vn peu moindre: car le gros sang estant rosty & bruslé, ou ce qui est de tendre & gras en la chair estant fondu par l'ardeur de la fiéure, & la chair mesme estant desseichée, tout ainsi que les choses qu'on fricasse dans vne poële, alors ce qui sort auec les vrines ressemble à de la farine fort grosse: ce qui selon Hippocrate, est indice de longue maladie.

Il se trouue certaines choses semblables à de la farine menuë, ou à de l'amidon, qu'on void nager en l'vrine des femmes grosses qui se portent bien, lesquelles laissent tomber au fonds quelque sediment vn peu grossier, fait comme de la laine qu'on auroit subtilement cardée, le reste de l'vrine demeure aucunement trouble, tirant sur le verd ou sur le liuide. Il paroist certains petits morceaux de chair dans vne vrine grossiere lors que les reins sont vlcerez.

Hippocrate dit, que ces filamens blancs qui se rencontrent en l'vrine, viennent des reins: mais nous auons reconnu que le plus souuent ils sortoient de ces vaisseaux spermatiques, qu'on nomme Parastates, où ils prennent vne figure ronde, & se font de la matiere de la semence, laquelle de-

coulant peu à peu par la violence du mal s'espaissit à la chaleur.

Or on trouue plusieurs choses en l'vrine de ceux qui depuis peu sont surpris de gonorrhée virulente & vlcerée, & és femmes qui ont des fleurs blanches, ou la matrice remplie de vilenies. Quelquesfois aussi l'vrine qui sort la premiere apres le coït, a quelque chose de semblable, ou mesme aucunement plus grosse qu'vn filament.

Maintenant quant au sang pur, ou congelé en grumeau, il signifie qu'il y a quelque vlcere recent és reins ou au col de la vessie : & le pus signifie que cét vlcere est inueteré & solide. Or on discerne si le mal est aux reins, ou au col de la vessie, par la douleur de la partie, qui est fort grande au col de la vessie, & n'est point du tout aux reins, & de ce que tout ce qui vient du penil, ou du col de la vessie, sort ou à part & sans vrine, ou bien quand on commence à pisser; au lieu que ce qui vient des reins se trouue tout à fait meslé parmy l'vrine, ou sort quand on acheue de pisser, mais cela tombe incontinent au fonds quand l'vrine est reposée.

Le grauier sort ordinairement le dernier auec l'vrine: on tient que le grauier ou sable rouge, & celuy qui tire sur le iaune, viennent des reins, & que le blanc vient de la vessie : nonobstant quand les reins sont affectez de quelque vlcere sordide, les pierres en deuiennent blanches, & sortent toutes endurcies comme d'vn pus espaissy.

Les gros phlegmes qui sortent auec douleur en vrinant, & qu'on trouue attachez au fonds du vaisseau, cõme si c'estoit de la morue des narines, monstrent qu'il y a vne pierre dans la vessie, ou que le col d'icelle est affecté de quelque vilain vlcere: car la vessie estant affectée, il s'y amasse des phlegmes

de cette sorte, à cause qu'elle est froide & membraneuse, lesquels sont aussi fomentez par la masse du calcul. Mais ceux qui sortent sans douleur, viennent d'vn vlcere, ou d'vn abscez crud qui est és choses ou parties voysines. Ceux là se trompent vilainement, qui n'entendans pas bien l'anatomie ny les œuures de la nature, s'imaginent que ces phlegmes viennent du cerueau, ou de l'estomach refroidy, & de là descendent en la vessie: car comment est-ce que cela pourroit passer par les veines pour venir aux reins, sans se mesler auec le sang ou en retenir quelque teinture, & passer tout pur par les reins?

On rencontre dans les vrines trois choses qui se ressemblent, sçauoir, la semence, le pus & le phlegme, lesquelles toutesfois on distingue en cette sorte. La semence estant subtile est legere, nage tousiours dans l'vrine, au lieu que le pus & le phlegme vont au fonds: toutesfois le phlegme est espais & gluant, mais le pus se dissipe & défait incontinent quand on l'agite.

Or dautant que la pluspart des choses qu'on trouue meslées dans l'vrine, vient des conduits & passages d'icelle, de peur que cela ne trompe celuy qui voudroit par là iuger des autres parties, i'en deduiray toute la cause & la suitte des effects depuis la premiere origine.

Le sable rouge vient des reins, lequel estant abondant & gros, menace de pierre. Ce sable s'amassant & attachant l'vn à l'autre, forme de petites pierres comme des grains de millet ou d'orge, lesquelles se separans de la substance des reins, pour se ietter dans la concauité d'iceux, rendent les vrines épaisses, troubles, rouges, ou tirans sur le noir, qui sont les indices d'vne prochaine douleur nephritique.

Le calcul s'estant fourré dans l'embouchure de

l'vretere, cauſe vne extreme douleur: & lors les vrines ſont ſubtiles & blanches, telles qu'on les remarque preſque en toute obſtruction des reins. Au reſte le calcul eſtant deuenu plus gros, eſt le plus ſouuent renfermé de telle ſorte dans les reins, qu'il n'en peut aucunement ſortir: & lors quand on vient à trauailler ou à faire quelque exercice violent, il eſcorche les reins, & rend l'vrine non ſeulement épaiſſe & trouble, mais quant & quant ſanglante, au fonds de laquelle on trouue ſouuent des cailles de ſang congelé. Nous remarquons par fois qu'il arriue quelque choſe de ſemblable pour eſtre tombé, ou pour auoir receu quelque coup, & plus rarement par la violence du trauail.

Quand l'vlcere eſt deſia formé, l'vrine paroiſt blanche, & aucunement épaiſſe quand on ne trauaille pas, mais quand on trauaille, elle deuient plus colorée, auec vn ſediment épais. En ſuitte dequoy l'vrine ſe fait groſſiere, blanche, puante, & tout à fait purulente, comme ſi c'eſtoit du lait, au fonds de laquelle on trouue du pus, lors que l'vlcere eſt creux & ſordide. Les vrines qui ſe trouuent de cette ſorte, ne peuuent ſeruir de ſigne aſſeuré d'aucune autre maladie, en celuy qui les rend, à cauſe que, s'il faut ainſi parler, elles apparoiſſent touſiours renales. Mais quand l'vlcere des reins eſt deuenu grandement ſordide, & ſe tourne en fiſtule dans l'vrine qui eſt blanche, épaiſſe, trouble, & puante, on trouue certaine reſidence groſſiere, viſqueuſe, & coherente, comme de la morue, ou du blanc d'œuf.

On en remarque auſſi ſouuent de ſemblable, quand il y a vne pierre dans la veſſie; car bien que cette matiere vienne des reins, elle s'amaſſe neant-

moins autour du calcul, par le vice & imbecilité de la vessie, ce qui se reconnoist, parce qu'elle ne laisse pas le plus souuent de demeurer telle, quoy que la pierre n'y soit plus. Voire mesme les vlceres du col de la vessie, & du penil, rendent quelquesfois les vrines de cette sorte, lors principalement que les parastates sont affectez de chaudepisse. Et sur le commencement de ces maladies, on apperçoit dans les vrines certains filamens qui sont premierement subtils, puis vont en grossissant; lesquels rendent toute l'vrine épaisse, & sur la fin le sediment deuient, comme i'ay dit, tout morueux: & quoy que par art on vienne à guerir l'vlcere, toutesfois ces filamens ne laissent pas de continuer, à cause de la debilité qui reste encor en la partie, & dans les vaisseaux spermatiques.

CHAPITRE XVII.

De l'hypostase, & des choses contenuës en l'vrine.

IL y a vn grand debat, & de fortes controuerses touchant l'hypostase, dont nous toucherons icy quelque chose, non tant à dessein de contester, que pour en connoistre la verité. L'vrine se fait de la matiere du breuuage, & des choses liquides que nous prenons, laquelle matiere penetrant par tout, se vient à mesler parmy l'aliment, le sang & les humeurs, par la digestion qui se fait en l'estomach, au foye, & dans les veines, & lors elle acquiert tant la substance que la couleur que nous y remarquons, de mesme que font les boüil-

lons, des legumes & des viandes. Car l'vrine n'est pas si simple, qu'estoit le breuuage qu'on a prins, mais elle est vn peu plus espaisse à cause des choses estrangeres qui s'y sont meslées dans le corps. Voire mesme, pendant qu'elle a demeuré au dedans de nous, & a acquis quelque chose de nostre chaleur naturelle, dont Aristote a fort bien remarqué, qu'il restoit certaine portion dans les excremens des brutes mesmes.

Tout ce donc qui se trouue dans l'vrine de substance plus grossiere, quoy qu'on ne la discerne pas aussi-tost, toutesfois il se separe & s'amasse peu apres, & trouble le plus souuent au fonds, de mesme que font ces residences qu'on void en l'eau distillée des roses; & cela se fait par le moyen de cette chaleur naturelle, qui a la vertu de separer les choses heterogenées. Et cette plus grossiere portion de l'vrine, ainsi separée par la chaleur naturelle, est l'hypostase. Ce n'est donc pas (comme pensoit Actuarius) vn excrement de la seule digestion qui se fait és veines plus esloignées, ou mesmes des parties solides. Ce n'est pas aussi (comme il a semblé à plusieurs autres) la portion plus cruë des viandes, laquelle passe quelquesfois de l'estomach dans les veines, parmy les serositez; mais ceste hypostase a la mesme origine, & se fait de mesme que l'vrine. C'est pourquoy l'hypostase est indice non seulement de l'estomach & des parties solides, mais principalement des grands vaisseaux. Or comme elle a le mesme principe que l'vrine, aussi est elle de substance fort semblable. Car l'vrine abondante, fort subtile & du tout aqueuse, n'a point d'hypostase; Celle qui est simplement subtile, a vne hypostase subtile, comme en ceux qui ont des cruditez & qui ne digerent gueres bien: Celle

qui eſt mediocre a vne hypoſtaſe mediocre, & la groſſiere en a vne qui eſt groſſiere, comme és enfans & és gourmands qui mangent beaucoup, & qui digerent bien. Quant à l'vrine qui s'eſpaiſſiſt & ſe trouble par le meſlange de quelque choſe externe, qui vient ou des reins ou de la veſſie, elle depoſe vn certain ſediment groſſier, qui n'eſt pas proprement vne hypoſtaſe, mais c'eſt la lye de l'vrine.

Ainſi donc l'hypoſtaſe tire ſa matiere de la ſubſtance de l'vrine: & c'eſt la chaleur naturelle qui la ſepare, laquelle ſe rencontrant vigoureuſe & forte dans l'vrine, ſepare & ramaſſe promptement la matiere qui eſtoit eſparſe dans la liqueur de l'vrine, & qu'on ne diſcernoit pas encore; puis elle la depoſe au fonds, & enfin la raſſemble tellement qu'elle deuient eſgale, c'eſt à dire par tout ſemblable, & meſme plaine, ſans auoir rien de raboteux, ny de creuaſſé. La chaleur eſtant plus foible dans l'vrine, ceſte reſidence ſe ſepare plus tard, & ne tombe pas iuſques au fonds, ains demeure ſuſpenduë dans le milieu, & c'eſt ce qu'on appelle eneoreme, lequel eſt ordinairement ou creuaſſé ou inégal. La chaleur languide eſt fort tardiue à ſeparer, & n'eſtant pas aſſez forte pour ramaſſer l'hypoſtaſe, elle la laiſſe ou diſpersée par l'vrine, ou nageante au deſſus en guiſe de nuage. Partant la diuerſe ſituation fait diſtinguer trois ſortes de choſes cõtenues: au fonds eſt l'hypoſtaſe, c'eſt à dire le ſediment; au milieu eſt ſuſpendu l'eneoreme, c'eſt à dire le ſuſpens; & au deſſus ſurnage le nuage. Finalement la chaleur qui eſt extremement languide, comme dans la fiévre putride mortelle, ou celle qui eſt oppreſſée par l'excez des humeurs effrenées, comme quand on a la iauniſſe, & ſouuent dans la fiévre tier-

ce, lors que la bile trop abondante sort du foye pour se ietter dans les veines, & se mesler parmy les serositez, ne separe rien du tout, & laisse l'vrine meslée & tout à fait confuse: Mais cette vrine n'arriue qu'en ceux qui sont malades, dont il faut maintenant parler.

Ceux qui ont le plus subtilement discouru de l'hypostase des febricitans, selon la maxime des anciens, disent que par certaine proportion elle a du rapport au pus, & que c'est vne portion de l'humeur qui s'est putrefiée pendant la fiéure, mais qui est desia cuite, separée, & expulsée auec l'vrine par la force de la nature. Mais c'est là veritablement vne tres mauuaise supposition en fait de Medecine: car la matiere de la fiéure ardente, qui n'est autre chose qu'vne bile bruslée, ne peut par aucune cuisson se conuertir en pus, ou en rien qui s'y rapporte; & la raison de cela n'est pas pareille à celle du phlegmon: De plus la matiere de la fiéure, laquelle dans l'estat estant desia cuite, vient finalement à sortir par vne vraye crise, ne paroist iamais purulente, ou blanche, mais tout à fait iaune & bilieuse. Comment se pourra-il donc faire que l'hypostase qui se trouue blanche dans l'estat d'vne ardente fiéure, soit quelque portion de ceste matiere iaune qui s'estoit putrefiée, & qui ne blanchist iamais? Au reste si dans l'estat il sort quelque portion de la matiere nuisible, & qu'au commencement & dans l'accroissement il n'en sorte rien, l'vrine sera plus grossiere pendant l'estat, qu'au commencement, ou dans l'accroissement; ce qui se trouue faux par les obseruations qu'on en fait tous les iours: car comme on void qu'au commencement des fiévres aigues l'vrine est cruë & confuse, aussi remarque on qu'elle est grossiere.

C'est pourquoy il faut raisonner autrement touchant l'hypostase de ceux qui sont atteints de fiévre; & dire que ce n'est point vne portion cuite de l'humeur qui s'estoit putrefiée, mais que la matiere en est semblable à celle de ceux qui se portent bien: & lors qu'elle commence de paroistre dans les fiévres aiguës, que c'est signe que la chaleur & la nature predominent & sont les plus forts, de façon que les humeurs putrides qui peu auparauant estoient esmeuës & en furie, sont pour lors reprimées & domptées, & la nature se remet en son premier deuoir, n'ayant plus rien qui la destourne. Car ce qu'on appelle digestion de la matiere qui cause la fiévre, n'est ny suppuration, ny maturation proprement; ains seulement repression & empeschement de putrefaction; parce qu'en l'estat de la fiévre toute la matiere d'icelle est encore renfermée dans les veines, & rien n'en est encore sorty par la crise; & neantmoins à cause qu'elle est addoucie, & sousmise à l'empire & au pouuoir de la nature, l'vrine en est renduë plus pure & accompagnée d'hypostase, qui est vne marque asseurée de cette repression & victoire operée par la nature. La fureur de l'humeur peccante estant donc alors rabatuë, il en sort moins parmy l'vrine, laquelle est plus subtile & moins trouble qu'au commencement, lors que les humeurs estoient grandement troublées & confuses à cause de la pourriture, qui faisoit mesme que quantité de ces humeurs s'escouloient auec l'vrine. Alors aussi la nature, estant superieure & maistresse, separe dans l'vrine la plus grossiere matiere & la ramasse en eneoreme ou en hypostase. Voyla donc en peu de mots ce qui concerne cette tres difficile question, que ie deduiray plus au long dans le traicté de la prognostique, où

à dessein il sera discouru de la digestion des maladies.

Quand donc nostre chaleur naturelle a pleinement surmonté & digeré les pernicieuses humeurs de la maladie, il se fait vne bonne hypostase, qui est blanche, polie & esgale, & celle-cy est la meilleure de toutes. L'eneoreme qui est blanc, poly & esgal, n'est pas si bon que l'hypostase, & signifie que la chaleur est aucunement debile, laquelle ne peut bien ramasser cette matiere qui n'est pas encore assez cuitte, & la rabbattre au fonds. Semblablement le nuage qui est bon, c'est à dire celuy qui est blãc, poly & égal, est signe de crudité & de foiblesse de chaleur. L'hypostase noire ou liuide, est la pire de toutes, & menace d'vn mal qui doit entierement accabler la nature. L'eneoreme noir ou liuide, signifie que le mal n'est pas si grand; & le nuage qui se rencontre de mesme sorte, demonstre que le mal est encore moindre: en ces cas la chaleur naturelle ne succombe pas encor, ains conserue tousiours quelque peu de vigueur. Chacune des choses contenuës sera donc iugée tres bonne, estant mediocre en quantité & en substance, blanche, polie & esgale: & celle qui declinera de ces conditions, sera mauuaise.

La grande quantité des choses contenuës vient de la suppression des sueurs accoustumées, ou des deiections du ventre, ou de quelque autre euacuation naturelle: & pour lors ces choses contenuës paroissent grossieres & cruës. Quant à celles qui deuiennent abondantes par la quantité des alimens, & par la vigueur de la faculté, elles sont mediocres tant en substance qu'en couleur.

La paucité de ces mesmes choses procedent des ieusnes, des veilles, de l'exercice vehement, & de

toutes les autres causes euidentes qui consomment & dissipent la substance du corps, & ce en ceux qui sont sains : mais en ceux qui sont malades les choses contenuës dans l'vrine qui paroissent grossieres, viennent ou de l'abondance d'vne matiere trop cruë, que la chaleur naturelle ne peut surmonter, & lors il s'y rencontre aussi d'autres signes de crudité : ou de la crise des longues maladies, & alors il s'en ensuit vn manifeste allegement du mal. Cela vient aussi quelquesfois & du pus, & des phlegmes visqueux, comme on le peut facilement remarquer par ce que nous en auons dit cy-deuant. Car les choses contenuës qui sont subtiles, denotent és maladies qu'il y a de la crudité, ou vn commencement de digestion ; & en ceux qui se portent bien, que les humeurs subtiles n'ont pas encor acquis vne mediocrité de substance.

Les choses contenuës qui sont polies & continuës, sans estre aucunement fenduës, ridées ou creuassées, ny raboteuses, mais bien ramassees, acquierent ces conditions par la vigueur de la chaleur naturelle qui a passé dans l'vrine. Au contraire celles qui sont aspres & creuassées n'ont peu estre bien ramassées par la chaleur qui n'est pas assez forte pour cet effect. Le mesme aussi se doit dire de celles qui sont esgales, & dont toutes les parties sont par tout semblables en grossiereté & en couleur: comme le contraire de celles qui sont inesgales, és parties desquelles on remarque quelque difference, & ne paroissent pas esgalement cuites ou colorées.

Or entre les couleurs des choses contenues, les paillettes, les dorées & les rougeastres signifient que la bile abonde dans les veines, ou que le sang se corrompt par vne grande inflammation : com-

bien que Hippocrate ait estimé que la residence rouge & polie dans vne vrine rouge fust marque de seureté. Les bleuës, liuides & noires signifient que la chaleur vitale va s'esteignant, ou que c'est vn sang corrompu, ou quelque humeur noire, qui s'est engendrée là, ou qui decoule d'ailleurs.

Si d'auanture és veines de ceux qui se portent bien, il ne se retrouue aucunes choses contenues, ce n'est pas tousiours mauuais signe, car souuent l'vrine deuient subtile, ou par quelque grande obstruction; ou pour auoir prins en trop grande quantité d'vn breuuage subtil, qui se distribue auparauant que s'estre meslé parmy les viandes, & sans auoir esté digeré, & en cette sorte d'vrine on ne void que fort peu ou point de choses contenues, à cause qu'il n'y a pas de matiere propre à cela. Mais en ceux qui sont malades d'humeurs corrompuës, quand il ne se trouue point de choses contenues dans leurs vrines, c'est tousiours vn mauuais indice, parce qu'il ne manque pas d'humeur peccante dans les veines, & cela signifie que l'abondance des humeurs corrompuës est retenuë & empeschée.

Or nous ne traictons icy que des signes demonstratifs des vrines, reseruant de parler ailleurs de ceux qui sont prognostiques, par lesquels dans les maladies on peut preuoir ou la digestion, ou le salut, ou la mort.

CHAP.

CHAPITRE XVIII.

Exercitation du iugement des vrines.

TOut ce qui se rencontre outre nature dans les vrines, s'il ne vient de la qualité des choses qu'on a prinses, il demonstre que les visceres sont affectez, ou les veines & les extremitez du corps, ou bien les reins, ou les conduits de l'vrine, lesquelles parties communiquent à l'vrine les vices dont elles sont entachées. C'est pourquoy deuant que d'en rien decerner, il faut bien prendre garde de quel endroit principalement ces choses prouiennent. Si elles prouiennent des reins, ou des conduits de la vessie, il sera facile de le reconnoistre par ce que nous auons rapporté des maladies de ces parties. Mais s'il ne paroist rien de cela, il faut asseurément rapporter toute la signification de l'vrine, ou aux visceres, ou aux grandes veines, & au reste du corps.

Or pour bien iuger de ces choses, il se faut tousiours rememorer quelle est la saison de l'année, quelle la constitution du Ciel, & quelles maladies sont plus communes en ce pays-là, ou quelle maladie court alors parmy la populace, car il faut tousiours craindre & redouter ce qui d'ordinaire en attaque plusieurs. En aprés ayant reconnu le sexe du malade, il se faut informer si c'est quelqu'vn que l'on connoisse, afin que se resouuenant de la nature & constitution de la personne, on sçache à quelle maladie elle est sujette, parce que cette re-

marque sert beaucoup à la recherche & connoissance des maladies, lors principalement qu'elles sont encore recentes, ou qu'il n'en paroist aucun signe dans les vrines. Car si cest vn vieillard qui soit malade, en hyuer, par vn temps pluuieux, & dans vn pays humide, il est bien difficile qu'il n'ayt la toux, & qu'il ne soit affligé de defluxions, & de debilitez d'estomach, sur tout s'il est addonné à la gourmandise & au vin, & qu'il soit d'vn temperament trop humide, il doit souuent estre attaqué de defluxions. Ou si c'est vn ieune homme d'vn temperament bilieux qui soit malade, pendant le fort de l'esté, dans vn air & pays grandement chauds, apres auoir vsé d'vn regime de viure fort eschauffant, & en suitte d'vn trauail immoderé, il y a du soupçon de fievre ardente, ou de fievre intermittēte bilieuse, ou de dissenterie, ou de pleuresie, selon la disposition du malade, ou selon la maladie qui est lors plus commune parmy le peuple. Suiuant ces exemples, on pourra semblablement iuger des autres maladies, sans auoir encore consideré l'vrine.

Au reste, l'vrine qui n'est point alterée par le vice des reins, & des conduits, ny par la violence des causes externes, demonstre quelle est l'intemperie, tant des visceres que des veines, & de tout le corps: puis elle marque si cette intemperie est simple, ou si elle vien, du vice des humeurs, & quelle sorte d'humeur c'est qui excede, & si elle est accompagnée de pourriture & de fiéure. Car la chaleur marque l'intemperie, la substance grossiere, ou turbulente marque le vice de l'humeur, & la confusion marque la pourriture; desquelles causes viennent presque toutes les maladies interieures : & combien que l'on ne connoisse pas

bien encore l'espece du mal, on peut neantmoins de là tirer vne connoissance suffisante pour sçauoir ce que l'on doit faire, & ce qui doit estre purgé. Les choses mesmes qui sont contenuës dans l'vrine, donnent aussi quelquesfois connoissance de la partie affectée.

Or dautant que c'est maintenant vne coustume que plusieurs se meslent de deuiner beaucoup de choses touchant l'estat du malade absent, à la seule veuë de l'vrine, celuy qui voudra s'estudier à faire de mesme à dessein d'en acquerir de la loüange, doit en premier faire vn recueil de tout ce qu'il aura remarqué dans l'vrine. Car l'esprit des simples s'empestre facilement dans l'ambage des paroles. Partant si l'vrine que l'on propose est blanche, ou paillette, & subtile, qu'il die que l'estomach & le foye sont grandement refroidis, que le malade est desgousté, & qu'il a presque perdu l'appetit, que l'estomach s'enfle, & fait mal aprés le repas, qu'il sort souuët des rots aigres, qu'il y a beaucoup de vents qui courent de costé & d'autre, que le plus souuët on sent du froid, qu'on a la teste pesante, & que le corps est grandemét lâche, qu'on a cõmis auparauant beaucoup d'excés en la façon du viure, & ce pour auoir trop beu d'eau, ou mangé des fruicts, ou à force de veiller, ou pour s'être laissé emporter à la tristesse & à l'ennuy. Si le mal est inueteré, il faut dire que tout le corps est remply de crudités, que le visage a perdu sa viue couleur, ou que le malade est attaqué de lienterie, ou qu'il a les pieds enflés, & qu'il est en danger de tomber en leucophlegmatie, ou en cachexie. Et parce que cette vrine se rencontre aussi souuentesfois dans la melancholie, & dans l'enfleure de ratte, il faut pareillement discourir des

symptomes de ces maladies, sçauoir est, de la tristesse, de la crainte, des songes turbulens, des rugissemens, de l'hypocondre gauche, de la palpitation du cœur, & des autres semblables. Quand l'vrine est ensemble blanche & grossiere, ou trouble, parce que cela prouient de l'abondance d'vne pituite épaisse & visqueuse, on dira que la teste est agitée de douleur, ou appesātie d'vne grāde enuie de dormir, que les visceres sont empeschez de beaucoup d'humeurs, que les intestins & les hypocondres sont pleins de vents, qu'il y a danger de colique, que l'estomach est incommodé & pressé d'enuie de vomir, ou que le vomissement est pituiteux. Si cette vrine paroist quant & quant confuse, qu'il y a de la fiéure ou quotidienne, ou lente, & qu'elle sera de longue durée; & qu'on est attaqué des symptomes qui accompagnent ordinairement les fiéures. Si l'vrine est dorée & subtile, il faut dire qu'il y a vne intemperie chaude dans le foye, qu'on a soif, que le corps va s'extenuant, qu'on a de la peine à dormir, que le sommeil est turbulent, que le dedans des mains & les plantes des pieds sont grandement chaudes. Or si cette vrine est grossiere, que la bile jaune surabonde & est agitée, que les vomissemens sont bilieux, que la bouche est amere auparauant le repas; qu'on est sujet aux defaillances de cœur, que l'estomach & les entrailles se vont échauffans, & ce d'ordinaire auec la soif, que le ventre est tourmenté de trenchées ou d'enuie d'aller souuent à la selle, auec danger de dysenterie, ou que le corps est incommodé d'vne grande demangeaison, ou qu'il est couuert de galle. Si cette mesme vrine est quant & quant confuse, qu'il y a de la fiéure tierce, ou

de la fiéure ardente. de la douleur de teste, des veilles, du delire, de la soif extreme, & autres symptomes qui accompagnent ordinairement ces sortes de fiéures, ou qu'on est en danger de tomber en ces accidens là. Si l'vrine est rouge & subtile, ou mediocre, il faut dire qu'il y a vne ebullition de sang, qu'on sent vne douleur de teste qui bat, & vne grande pesanteur, auec vne lassitude tensiue des membres: & si cette vrine est confuse, que c'est vne fiéure synocheputride, auec les symptomes qui l'accompagnent. En cette mesme façon si par les autres couleurs de l'vrine on conjecture qu'il y ait, ou de la jaunisse, ou vn scirrhe dans le foye, ou vn phlegmon, ou de la melancholie dans la ratte, ou quelque autre maladie, il faut diligemment parcourir tous les symptomes, tant ceux qui en sont resultés, que ceux dont on est communement menacé, comme aussi les causes éuidentes qui ont coustume de les produire.

Voilà à peu prés comme il faut discourir des parties affectées par l'obseruation de l'vrine. Mais il faut d'abord s'informer prudemment, depuis quand la personne est malade, si la maladie est venuë tout à coup, ou lentement, & peu à peu, & auec combien de vehemence; afin que de là on puisse conjecturer si la maladie est aiguë, ou si elle est de longue durée: car cela adjousté auec l'estimation de la nature, du temps, du pays, & des maladies qui courent, on approche bien prés de l'espece du mal. De plus, si l'on void des bulles arrangées au haut de la couronne de l'vrine, c'est signe que la teste est appesantie d'vn amas d'humeurs, & affligée de douleur, en suitte dequoy il faut iuger aussi tost, que le malade est fort assou-

py, & qu'il a les ſens hebetez, & qu'à cauſe de cela on eſt en danger de lethargie, ou de paralyſie, ou de quelque grand catarrhe : ou ſi l'on remarque deſia des ſignes certains de defluxion, ſelon que ie les ay cy deuāt declarez, il faut iuger que l'humeur tombe ou ſur le col, ou ſur les eſpaules, ou ſur les coſtez, & ſur la poitrine, ou ſur les poulmons auec de la toux, ou bien ſur les jointures : & ſi auec la defluxion il y a des ſignes de fiéure, il faut dire que le malade eſt attaqué de pleureſie, & principalement ſi pour lors cette maladie eſt commune. Mais ſi auec la defluxion, l'vrine eſt oleagineuſe, qu'il y a de la phthiſie, ou qu'il y en aura bien toſt. Or le vulgaire ignorant conte d'ordinaire pour parties du corps, ſeulement celles-cy, ſçauoir eſt, la teſte, le coſté depuis le bout de l'eſpaule iuſques à la cuiſſe, l'eſtomach depuis les clauicules iuſques au nombril, le ventre, le dos, les bras, & les iambes. Lors donc qu'on aura recõneu quelle partie c'eſt qui fait mal, (car la douleur, comme grandement importune & incommode, eſt d'abord conneuë de tous) on racontera tous les ſymptomes qui ſont ſuruenus à cette partie, puis auſſitoſt on ordonnera prudemment les remedes conuenables. Celuy ne remportera qu'vn profit incertain & le plus ſouuent fort douteux, qui eſſayera de faire deuiner les Medecins, comme s'ils eſtoient des Prophetes : mais celuy qui conſulte prudemment & fidellement, remportera le fruict d'vn bon conſeil.



LIVRE QVATRIESME.

DES FIEVRES.

PREFACE.

I'AY cy dessus exposé les genres plus estendus des maladies, & des symptomes, auec leurs causes, & leurs signes, & par quel moyen l'on peut reconnoistre l'essence & la cause de chacune, bien qu'elle fust inouye, ou diuersement meslee de plusieurs autres; tellement qu'il ne manque, ce semble, plus rien de ce qu'on doit aduancer pour seruir à la façon generale de medeciner. Mais dautant que personne ne peut remporter aucune chose digne de grande louange par la connoissance des choses vniuerselles, sans l'vsage & l'exercice qui concerne les choses particulieres: ie deduiray maintenant en detail & par le menu

toutes les differences & les especes des maladies qui attaquent le corps humain, obseruant l'institut & l'ordre des Anciens, autant qu'il sera poßible. I'escriray donc premierement des fiéures, & des maladies qui concernent tout le corps; & de là ie passeray à celles qui sont propres à chaque partie. Cependant le Lecteur trouuera icy plusieurs choses dont les Anciens n'ont point parlé, ou qu'ils n'ont pas assez suffisamment expliquees, ou qui sont mesmes quelquesfois contraires à ce qu'en ont dit ceux qui nous ont precedé; mais pourtant ce sont choses autant appuyées sur la raison, qu'approuuées par vn long vsage. Car c'est ainsi que quiconque se mesle d'examiner la verité, doit publier pour l'vtilité commune, non seulement ce qu'il aura leu, mais außi ce qu'il aura trouué de soy mesme par son estude particuliere, & ce que la pratique luy aura fait remarquer de meilleur.

CHAPITRE PREMIER.

Ce que c'est que la fiéure, quelle est son essence, & quels en sont les signes.

LA fiéure est vne chaleur outre nature, laquelle partant du cœur, se respand par tout le corps. Quant au frisson & tremblement qui suruient és fiéures intermittentes, bien que ce soit vn commencement de l'accés, cela neantmoins ne peut estre estimé fiéure, dautant que la chaleur n'est pas encor éprise. Le froid qui dans vne fiéure mortelle saisit les extremitez du corps, n'est plus de l'essence de la fiéure: & n'y a fiéure aucune qui puisse auec raison estre nommée froide, veu qu'il n'y en a point qui generalement ne prouienne de chaleur.

La chaleur outre nature est contraire à la chaleur naturelle. Or la chaleur naturelle est de deux sortes, l'vne est inserée & meslée parmy l'humide radical des parties solides, dont l'origine est celeste; l'autre est elementaire, moderée, & temperée du meslange de tous les quatre elemens. Celuy-là est le premier ouurier, & la cause principale de toutes les fonctions; & cettuy-cy en est la cause aydante, parce que la temperie des elemens excite & fomente cette chaleur inserée. Nous auons autresfois demonstré que cette chaleur inserée ne pouuoit estre excessiue, & que l'abondance d'icelle n'estoit iamais reputée vicieuse, mais que plus elle est grande (comme en l'aage de l'en-

ſance) d'autant ſe font mieux les fonctions naturelles de la vie. La fiéure ne peut donc en aucune façon venir de cette chaleur: mais l'eſſence de la fiéure conſiſte en vne chaleur outre nature, laquelle nous ſurprenant, comme vn fâcheux ennemy, combat & intereſſe touſiours la ſubſtance de cette chaleur inſerée, & trouble toutes les fonctions.

Or il faut conter trois differences de chaleurs outre nature, dont la premiere eſt fort ſimple, laquelle n'eſt qu'vn excés de la chaleur ſeulement, cauſé de ce que la chaleur elementaire quittant la temperature & mediocrité, par vne croiſſance continuë, vient à exceder plus qu'il ne faut, & ainſi la chaleur qui auparauant eſtoit naturelle, s'eſt renduë peu à peu non naturelle, & partant vicieuſe, & deſja ennemie de la nature. La ſeconde eſt vne chaleur cauſée de matiere putride, qui bien qu'elle ne ſoit pas beaucoup ardente, parce toutesfois qu'elle ſe reſſent de la condition de la matiere qui l'a cauſée, elle eſt outre nature, & incommode la chaleur qui y eſt inſerée. La troiſieſme eſt maligne & pernicieuſe, & prouient d'vne matiere peſtilente & veneneuſe, laquelle offenſe la chaleur vitale & inſerée, non par l'excés d'aucune qualité, ny à cauſe de la putrefaction, mais par certaine contrarieté de toute la ſubſtance. La fiéure ne conſiſte donc qu'en la ſeule chaleur qui eſt outre la nature, & qui deſia eſt épriſe & permanente: car ſi le corps deuient tout échauffé du Soleil, par le baing, ou à cauſe du trauail, & qu'incontinent aprés l'agitation il vienne à ſe refroidir, perſonne ne dira que cette chaleur ſoit fiéure, non plus que maladie: ny finalement la chaleur outre nature, laquelle occupe ſeulement ou la teſte, ou

le bras, ou la iambe, dautãt qu'elle n'est point espanduë partout le corps, non plus que l'inflammation de quelque membre, quoy qu'elle s'estende fort; ny mesme l'ardeur qui procedant de l'intéperie du foye, & s'espandant dans le sang & par les humeurs vaporeuses, brusle presque le dedans des mains & le dessous des pieds, ou semble estre diffuse par tout le corps; parce qu'elle ne prouient pas du cœur. La chaleur outre nature, laquelle procede du cœur, se jette auec les esprits dans les arteres, peut seule estre vniuerselle, & elle se communique promptement & legerement par tout le corps: & partant c'est à cette seule chaleur que conuient le nom de fiéure.

De plus, quãd il n'y a que le foye affecté, le poulx n'en reçoit point de changement, & n'y a seulemẽt que les fonctions qui en soient alterées. Mais quãd le cœur, qui est le principe de la vie, ressent de l'incommodité, tout le reste luy compatist aussi tost, & toutes les parties sont quant & quant troublées en l'exercice de leurs offices. C'est pourquoy la fiéure, comme maladie tres-vniuerselle, offençant toutes les fonctions en toutes les parties, doit estre reputée affection de la partie qui est necessaire à la conseruation & à l'vsage de toutes les autres; & la seule chaleur outre nature, qui prouenant du cœur, se respand par tout le corps, doit estre prinse pour vraye fiéure.

Le dire d'Auicenne, que la chaleur de toute fiéure s'allume dans le cœur, n'est pas tousiours veritable. Et quoy que nous reconnoissions que cela se rencontre dans les fiéures contenuës & principales, neantmoins la chaleur des fiéures intermittentes & symptomatiques, ne s'allume pas premierement dans le cœur, ains s'esleuant

d'ailleurs, elle vient attaquer le cœur, d'où elle part toute esprise, & de là se respand auec les esprits dans les arteres par tout le corps.

Au reste, les marques communes de toutes les fiéures, sont le poulx viste & frequent, & quelquesfois inesgal; qui est vn signe propre & particulier de la seule chaleur excessiue qui est au cœur: la langueur & debilité des forces, auec pesanteur du corps & lassitude des membres; d'autant que tout le corps participe & se ressent de l'incommodité du cœur: la chaleur acre & poignante au dehors, ou qui fait de la peine au dedans, & qui sort quelquesfois auec le souffle par les narines.

CHAPITRE II.

Les differences des fiéures.

L'Essence de la fiéure consistant en vne chaleur outre nature, il en faut establir les genres propres & plus estendus, selon les differences de cette chaleur. Il y a donc trois premiers & suprémes genres de fiéure, aussi bien que de chaleur outre nature, sçauoir est, simple, putride, & pestilente. La fiéure simple est celle, dont la chaleur elementaire excede les bornes de la nature & de la temperie, par son seul accroissement; on peut aussi dire que c'est la chaleur naturelle tournee en chaleur ignee. La putride est celle qui prouient de pourriture. Et la pestilente, celle qui est causee par quelque expiration veneneuse & pernicieuse.

De plus, il y a trois sortes de fiéure simple, l'ephemere, la synoche, & l'hectique: lesquelles dif-

ferent seulement à cause du sujet de la chaleur, qui se retrouue ou dans la substance du corps, ou dans l'humeur, ou dans les esprits; car il n'y a que cela dans le corps. L'ephemere s'attache premierement aux seuls esprits qui vont ça & là, lesquels en deuiennent tout enflammez, en sorte que leur chaleur se communique pareillement à tout le corps. Or cette fiéure ne subsistant que dans vn sujet subtil, & qui se dissipe facilement, elle ne dure gueres qu'vn jour, & pource on l'appelle ephemere, c'est à dire, journaliere, & rarement dure-elle dauantage. La synoche, c'est à dire la contenante simple, est vne ebullition du sang, qui s'est eschauffé sans putrefaction ny corruption, dont la chaleur se va communiquant au cœur, & à toutes les parties. L'hectique est la seule d'entre toutes, qui premierement & de soy subsiste & s'attache à la substance des parties solides.

Elles sont donc toutes au cœur, mais de façon differente. Dans l'ephemere, la chaleur s'est éprinse aux esprits du cœur, dont les humeurs & la substance deuiennent en suitte seulement eschauffees. Dans la synoche, la chaleur s'est esprinse dans l'humeur, & a passé dans la substance. Dans l'hectique, la chaleur s'est éprinse en la substance du cœur, & y demeure entierement fixe & attachee. Or l'hectique est double, l'vne vniuerselle & principale, qui saisit premierement le cœur, puis s'attache esgalement à la substance de toutes les autres parties; l'autre est particuliere, laquelle attaque premierement & de soy, la substance de quelque partie seulement, d'où neantmoins elle se communique tant au cœur, qu'au reste des membres; & cette fiéure est de plusieurs sortes, car il y a l'hectique du ven-

tricule, celle du foye, celle de la ratte, & celle des poulmons.

Quant à la fiéure putride, elle reçoit deux differences par l'espece & par la situation de l'humeur qui se pourrist, & est, ou continuë, ou intermittente. Lors que la putrefaction se rencontre si grande dans les grands vaisseaux, que de soy-mesme, ou par sa vapeur elle atteint sans cesse le cœur, & l'incommode sans relasche, la fiéure deuient continuë; mais si la putrefaction est moindre, ou tellement esloignée du cœur, qu'il n'en puisse estre continuellement atteint, la fiéure est intermittente. La fiéure continuë est de deux sortes, l'vne vraye & principale, qui prouient de la putrefaction de l'humeur qui se rencontre és grands vaisseaux qui sont scituez entre les aisselles & les aines. L'autre symptomatique, qui comme compagne suit la putrefaction de quelque viscere, ou partie. Et celle qui vient de l'erysipele du foye, de la ratte, des reins, ou de quelque partie que ce soit, s'appelle Thyphodes: celle qui vient d'vn phlegmon formé en l'vn de ces visceres, ou en quelqu'vne des autres parties plus nobles, ou qui vient de peripneumonie, de pleuresie, ou de phrenesie, s'appelle phlegmonodes, & tant l'vne que l'autre, est symptomatique continuë. La symptomatique vient aussi quelquesfois lors que l'humeur enclose dans ces visceres se putrefie, sans qu'il y ait aucune inflammation: & si cela arriue tout à coup, & subitement, la fiéure en est aiguë; mais si cela se fait lentement, & peu à peu la fiéure en est lente & continuë, qui dure d'ordinaire assez long temps.

Les especes de cette fiéure continuë, que i'ay nommée principale, se prennent de la nature de

l'humeur qui predomine. Car si le sang des veines & des arteres est bien temperé, & dans l'esgalité des quatre humeurs, quand il vient à estre surprins de pourriture & d'inflammation, il excite vne fiéure synoche putride, dont nous expliquerons incontinent les especes. Si le sang est plus chaud qu'il ne faut, & abonde plus en bile, qu'en aucune des autres humeurs, il cause vne fiéure tierce absolument continuë; l'inflammation de laquelle estant fort grande, tirant vers le cœur, & les parties precordiales, & les attaquant, c'est vn vray Causus, c'est à dire, fiéure chaude. Mais si le sang est pituiteux, & qu'il vienne à se corrompre & enflammer, il cause vne fiéure quotidienne continuë, & s'il est melancholique, il cause vne fiéure quarte continuë. La fiéure putride intermittente est, ou simple, ou composée, ou confuse. La simple est de trois sortes, sçauoir est, tierce, qui vient de la bile jaune, laquelle se corrompt hors des grands vaisseaux; La quotidienne, qui vient d'vne pituite pourrie; & la quarte, qui vient de corruption de la simple bile noire. La fiéure confuse ne vient pas d'vne seule humeur, ains du meslange de plusieurs corrompuës, ramassées ensemble en quelque endroit hors des grands vaisseaux : de cette sorte est la tierce bastarde, qui vient de bile & de pituite meslées & corrompuës ensemble. La fiéure composée procede du meslange des intermittentes, comme la double tierce, la triple quarte, & l'hemitrite, qui conste de la quotidienne continüe, & de la tierce intermittente. Et en ce cas, comme il se rencontre plusieurs fiéures, aussi y a-il plusieurs humeurs qui se corrompent separément, sans estre confuses en vn seul & mesme lieu.

Voila comme dans vne table quelles sont les especes de fiéure putride, prises de l'espece & de la situation de l'humeur. Finalement la fiéure pestilente gaste & corrompt, tantost les esprits, tantost les humeurs, tantost la substance des parties, non par la simple chaleur, ains par vne malignité pestilente, & de là viennent les differences que nous deduirons cy aprés. Or il est à propos de reprendre en particulier le discours de ces mesmes choses, autant qu'il est requis pour bien exercer la Medecine.

CHAPITRE III.

De la fiéure ephemere.

LA fiéure ephemere est vne chaleur outre nature, laquelle reside principalement és esprits. Or ces esprits ne sont pas de ceux qui sont naturellement inserez en nous, & que nous auons dit en la Physiologie, estre contenus au dedans des parties solides, & en accomplir la principale substance: ains ils sont communs aux arteres, & procedans du cœur, se respandent par tout le corps. Ces esprits sont la matiere & la cause contenante de l'ephemere, d'où, comme de la base qui la soûtient, elle deriue, & se communique à tout le reste du corps, & interrompt les fonctions d'iceluy. Et cõme ces esprits sont fort subtils, aussi la fiéure qui reside en iceux, est elle la moindre de toutes, & se dissipe facilement, passant & s'escoulant legerement, sans beaucoup arrester. Elle vient ordinairement de quelques causes euidentes, par la vio-

lence & impulsion desquelles, ces esprits subtils, chauds & bouïllans, s'enflamment plus promptement qu'aucune des autres choses qui soient dans le corps. C'est pourquoy les humeurs ne pouuans estre enflâmées, que premierement les esprits ne le soient, il est necessaire que toutes les fiéures putrides qui prouiennent de ces causes éuidentes, soient precedées de quelque fiéure ephemere.

Les marques de cette fiéure sont, qu'elle ne vient pas peu à peu, aprés auoir perdu l'appetit des viandes, ny en suitte de quelque lascheté & lassitude des membres, sans auoir fatigué, ou de quelque pesant sommeil, & d'vn frequent baaillement, ains elle surprend tout à coup, & ne prouient que de la seule violence des causes euidentes. Au commencement de l'accés on ne sent que peu ou point de frisson; & si on en sent, c'est seulement lors que le corps estant remply de mauuaises humeurs, enuoye beaucoup d'exhalaisons chaudes & acres, qui frappent les parties nerueuses, estans rabbatuës, ou à cause que le froid resserre la peau, ou bien d'autant que les pores sont bouschés. Il ne s'ensuit aucuns symptomes fascheux, ny douleur vehemente, ny grande agitation du corps, Le poulx est bien viste & frequent, mais pourtant esgal & ordonné, grand & fort, si ce n'est que cette fiéure vinst d'ennuy, ou faute de manger, ou de crudité, ou de froid; pareillement dans le poulx, le diastole est plus grand & plus viste que le systole: la respiration est de mesme plus grande & plus viste que l'aspiration. La chaleur est au toucher douce, suaue & vaporeuse, laquelle d'ordinaire en ce mesme iour, ou s'exhale toute couuertement, ou se dissipe & resout en moiteur & sueur naturelle, douce, & sans aucune

odeur mauuaise. L'vrine en substance, couleur & sediment ne differe en rien ou fort peu de ce que naturellement elle doit estre.

Les causes precedentes & euidentes de la fiévre iournaliere sont, toutes celles qui introduisent vne intemperie excessiuement chaude: l'ardeur du Soleil, & de tout ce qui nous enuironne: la lassitude & le trauail vehement: les veilles, les ieusnes, la trop forte application & contention de l'esprit, par la cholere, par les soins, par la tristesse ou par la crainte. Or les plus fascheuses de toutes sont, la crudité soit qu'elle vienne de gourmandise & pour auoir trop mangé, soit pour auoir beu du vin trop fort, ou pour auoir mangé des fruicts ou des viandes gastées: toute retention des euacuations naturelles, comme du ventre, & des vrines; la suppression de la sueur ou des vapeurs par l'espaisseur & constipation de la peau, à cause du froid, ou des bains adstringens: les tumeurs & bubõs des emonctoires, & sur tout des aignes, causez du trauail; & les cruelles douleurs qui enflamment le corps, & agitent les humeurs. Ces trois causes retiennent dans le corps, ou apportent d'ailleurs non seulement de mauuaises qualitez, mais aussi des matieres vicieuses, & en suitte ameinent fort souuent de la fiévre auec frisson, & mettent en danger de fiévre putride; au lieu que les autres ne causent que quelques qualitez, & la seule intemperie. La recherche des causes antecedentes peut assez faire connoistre d'ou vient la fiéure iournaliere, sans qu'il soit besoin de s'arrester, en chose de si peu d'importance, à faire vne plus ample discussion des signes d'icelle.

Ceux-là sont principalement subiects à ces sortes de fiévres, qui sont d'vn temperament chaud

& sec,& qui ont beaucoup de vapeurs acres dans le corps, & desquels la sueur l'vrine & les deiections sont grandement puantes. Quand la fiéure iournaliere dure plus d'vn iour, sans diminution, sans sueur, ou si apres la sueur elle demeure en mesme estat, il y a danger qu'elle ne se change ou en synoche, ou en putride, ce que l'on pourra discerner par les signes de la fiévre dont on se doute, & qui semble plus imminente.

CHAPITRE IV.

De la fiévre synoche.

LA fiévre synoche, que nous appellons contenante, est la premiere de toutes celles qui procedent du vice de l'humeur. Ceste sorte de fiévre trauaille sans relasche, n'irrite pas beaucoup, & ne reçoit point d'intermission, que lors qu'elle vient à cesser entierement. Or il y en a de deux sortes, l'vne sans putrefaction, & l'autre putride. La matiere & cause contenante de l'vne & de l'autre est contenuë & placée dans les grands vaisseaux qui sont situez entre les aiselles & les aignes. Le sang en est la matiere, non le simple sang, mais bien celuy qui conste du mesláge esgal des quatre humeurs. C'est pourquoy la synoche ne saisist que ceux qui sont temperez, ou aucunement chauds & humides, d'aage moyen, de corpulence charnuë & tout à fait quarrée, & qui sont replets, c'est à dire, remplis de beaucoup de sãg, & chargez d'vn esgal excez d'humeurs: & ceux qui sont d'autre nature & constitutiõ n'y sont pas subiects. Et c'est la cause pourquoy la synoche ne se rencontre gueres toute seule.

La ſynoche, qui ne procede point de putrefa-ction, eſt donc vne certaine ebullition & ſimple inflammation, qu'on appelle Phlogoſe. Or comme la maſſe du ſang qui ſert de matiere à cette fiéure, eſt par tout de meſme ſorte, & en tout ſemblable à ſoy meſme, auſſi l'inflammation dont elle eſt affectée, eſt elle d'vne ſeule & meſme ſorte, & ne ſouffre preſque qu'vn accez depuis le cõmencement iuſques à la fin. Ce qui peut arriuer en trois façons: car tantoſt la chaleur perſiſte de meſme ſorte pendant tout le cours de la fiéure, & autant qu'elle s'eſprend de nouueau, autant ſe diſſipe elle; & cette-cy eſt la ſynoche homotone. Quelquesfois l'inflãmation recente eſt plus grande que la diſſipation; & lors la chaleur ſe fortifie en augmentant, & la ſynoche deuient epacmaſtique, c'eſt à dire, croiſſante. D'autresfois il ſe diſſipe plus de chaleur, qu'il ne s'en eſprend de nouueau, & lors la chaleur ayant eſté du commencement tres-forte, va diminuant peu à peu, iuſques à ceſſer du tout, & la ſynoche deuient paracmaſtique. Toute ſynoche qui ne procede point de putrefaction, vient des meſmes cauſes que la fiéure journaliere, leſquelle. n'eſtans bien fortes, ne cauſent qu'vne fiéure journaliere, mais eſtans vehementes, elles cauſent la ſynoche.

Entre les cauſes, celles-cy peuuent beaucoup, ſçauoir eſt, vne grande aſtriction & conſtipation de la peau, & la redondance du ſang, prouenant ou de ſuppreſſion de l'éuacution qui a couſtume de ſe faire par les hemorroïdes, par les mois, ou par les narines, ou bien de l'vſage exceſſif des viandes de bon ſuc, qui ſont chaudes, & de grande nourriture. C'eſt pourquoy celuy qui ayant la temperature bonne, meine vne vie deſreglée, eſt

ordinairement ſujet à cette eſpece de fiéure, comme encor celuy qui ſe portant bien, ſe rempliſt neantmoins de beaucoup de vin, & ſe gorge de chair,: car ces perſonnes engendrent quantité de ſang chaud, lequel ne ſe corrompt pas facilement. Par ces cauſes donc les eſprits ſont premierement enflammez, puis le ſang en deuient peu à peu eſchauffé; car l'eſpaiſſeur, ou aſtriction de la peau, retient les vapeurs ſubtiles & acres de ces eſprits, & la chaleur meſme qui eſt outre la nature, & les empeſche de s'exhaler, en ſorte que venans à ſe redoubler, elles enflamment le ſang, & font vne ſynoche ſimple.

Les marques de cette fiéure ſont les meſmes que de l'ephemere, mais aucunement plus manifeſtes. Neantmoins tout le corps, & principalemēt le viſage, en deuiennent proprement rougës & enflammez: on ſent par tous les membres vne laſſitude qui les eſtend & fait roidir; le corps eſt grādement agité; les veines s'enflent & bandent beaucoup; les temples battent fort; la teſte fait mal & s'appeſantit; l'on eſt ſouuent oppreſſé d'vn grād & profond ſommeil; l'on reſpire auec peine; le poulx ſe fait grand, frequent, & viſte; la peau n'eſt point rude ny aſpre; ains molle & moite auec vne chaleur benigne.

Nous auons ſouuent remarqué vn autre genre de fiéure, approchant de cettui cy, procedant d'vne trop grande agitation de la bile & des humeurs chaudes. Car quand les cauſes euidentes attaquent auec trop de vehemence vn corps bilieux, quoy que ſain, elles n'échauffent pas ſeulement les eſprits, ains irritent quant & quant les humeurs acres, dont l'ardeur excite la fiéure, ſans qu'il y ait aucune putrefaction. Cette fiéure n'eſt

outrepasse les bornes de l'ephemere, & neantmoins ce n'est pas la synoche dont ie viens de parler; parce que celle dont ie traicte en ce lieu, est vne ebullition du sang, & ceste cy est vne esmotion de la bile, sans aucune corruption: celle-là n'arriue que dans vn corps bien temperé & de bonne constitution, & celle-cy dans vn corps chaud & sec, & tout à fait bilieux. Les causes euidentes de ceste cy ne sont autres que celles qui excitent l'ephemere: & sur les douleurs cruelles, comme sont celles d'vn nephritique, ou d'vne femme qui est en trauail d'enfant; l'exercice & fatigue excessiue; l'ardeur du Soleil, le bain; la fascherie de l'esprit, & les autres qui sont de pareille force. En ceste sorte de fiéure il ne se remarque aucun signe de putrefaction, ny par le pouls, ny par les veines; neantmoins la bouche deuient amere, l'on perd l'appetit, l'on est tourmenté de soif, l'on est affligé de douleur de teste, & inquieté de veilles; la peau deuient seiche, auec vne chaleur acre. La cause euidente estant ostée, peu de iours apres la fiévre auec ses symptomes s'appaise & cesse de soy-mesme, par le seul repos & sans aucun aide de l'art. Lors que la fiévre iournaliere passe plus d'vn iour ou deux, sans qu'il paroisse aucun indice de corruption, il y a subiet de soupçonner que ce ne soit l'vne des deux susdites.

CHAPITRE V.

De la Synoche putride.

LA fiévre Synoche putride eſt la continuë qui prouient de la pourrirure du ſang. Les Maiſtres de l'art ſont en grande controuerſe touchant l'origine de ceſte fiévre, ſçauoir mon ſi le ſang ſe peut pourrir; & ſi la fiévre qui s'en enſuit, eſt Synoche ou fiévre bilieuſe. Au reſte leur difference ſe peut terminer par ceſte obſeruation. Le ſang ſe pourriſt en deux façons, l'vne generale lors que par la violence de la chaleur outre nature les ſubſtances diſſemblables, qui ſont dans la maſſe du ſang, viennent à ſe ſeparer les vnes des autres, & la bile iaune & ſubtile ſe deſmelle d'auec la noire qui eſt terreſtre & groſſiere. Or cét empirement eſt plutoſt corruption que putrefaction, comme nous l'auons ailleurs expliqué plus au long. Et quand le ſang ſe corromp en ceſte ſorte, & que cela cauſe la fiéure, ce n'eſt pas ſynoche, mais fiévre bilieuſe, ou melancholique. L'autre façon en laquelle le ſang ſe pourriſt, eſt lors que, ſans aucune ſeparation ou diuiſion des ſubſtances, toute la maſſe du ſang vient à ſe corrompre auec puanteur ou mauuaiſe odeur. Car comme le ſang qui ſortant des veines ſe iette outre nature dans la poitrine, dans l'eſtomach, dans les boyaux, ou dans quelque autre capacité, vient à ſe corrompre & tourner preſque en vne ſubſtance veneneuſe; & s'eſcoulant de la ſur les muſcles, forme vne tumeur outre nature & vn phlegmon, puis ſe putrefie, & enfin ſuppure: de meſme il ne faut point douter

qu'il ne se corrompe dans les grands vaisseaux par des causes capables de cela, comme quand l'air est corrompu & pestilent. Voire mesme lors que la substance du foye est affectée de quelque phlegmon: toute la masse du sang deuient non seulement corrompuë, mais aussi quelquesfois purulente. De plus, tous aduoüent que le sang reçoit quelquesfois vn si grand changement, qu'il ne peut estre remis en son estat naturel, ny reprendre derechef la premiere bonté de ses sucs, par aucune concoction de la nature. Finalement celuy que l'on tire pendant la fiéure, se trouue souuent non seulement puant, & de fâcheuse odeur, ains mesmes tellement pourry, qu'il ne se peut prendre ny coaguler, à cause que toutes les fibres en sont pourries. Quand donc le sang sera corrompu de cette sorte, il se fera vne fiéure synoche putride.

Cette fiéure, aussi bien que la synoche simple, n'est presque qu'vn seul accez, & ne s'addoucist ou relasche, que lors qu'elle cesse du tout. Cette fiéure est pareillement de trois sortes: car la putrefaction persistant en mesme estat pendant tout le cours, elle est homotone: s'il se fait plus de putrefaction qu'il ne s'en dissipe, elle est epacmastique & paracmastique, s'il s'en dissipe danantage qu'il ne s'en pourrit. Elle ne s'épréd aussi que dans vn corps bien temperé, & de bonne constitution, lequel soit remply de sang abondant & loüable.

Au reste, les causes en sont plus fortes que celles de la simple, & apportent non seulement de l'inflammation, mais aussi de la putrefaction. La plus efficace de toutes, c'est, non la simple constipation du cuir, ains vne vraye obstruction formée par quantité d'humeurs grossieres & gluantes, la-

quelle ne bousche pas seulement les pores de la peau, mais aussi les petites veines du foye, & des autres parties du corps, Combien donc que le corps fust entierement sain, & toutes les humeurs sinceres & selon la nature, parce neantmoins que l'obstruction estant grande, empesche la transpiration, & que la fraischeur du dehors ne peut entrer au dedans, de mesme que les excremens subtils, acres, & fuligineux, ne peuuent sortir dehors, de là vient que la chaleur naturelle est suffoquée, & faut de necessité que tout ce qui est de chaud & humide dans le corps, vienne à se pourrir. Quelquesfois aussi cette fiéure s'éprend au rencontre de semblables choses pourries.

Les marques en sont de mesme que celles de la simple synoche, mais plus insignes & plus éuidentes. De plus, en cette fiéure la chaleur se sent plus forte au toucher: le poulx est non seulement grand, vehement, viste, & frequent; ains encor inégal, & desordonné: l'vrine épaisse, rouge, trouble, & sans hypostase.

CHAPITRE VI.

En quelle façon les humeurs se pourrissent dans les grands vaisseaux, & qui sont celles qui causent la fiéure continuë.

LEs corps chauds & humides se pourrissent facilemẽt, & ce d'ordinaire lors que leur chaleur vient à se diminuer par quelque cause que ce soit:

d'autant que l'humidité se trouuant alors la plus forte, & n'estant point rabbatuë par la chaleur, se separe du meslange de la substance terrestre, auec vne odeur fâcheuse & puante. Et c'est ainsi que les humeurs de nostre corps se pourrissent facilement, & se tournent en vne substance estrangere: tantost dans les veines, ou en toutes, ou dans les plus grosses: tantost dans vne certaine particule, & ce quelquesfois auec phlegmon, quelquesfois sans phlegmon. La fiéure continuë s'éprend dans les grandes veines & arteres, & y perseuere, tant que les humeurs qui l'engendrent soient, ou consommées & dissipées par la chaleur, ou refrenées en quelque autre façon. Car la pourriture qui est dans les veines, ne se corrige pas facilement, à cause qu'estant resserrée, la densité du lieu l'empesche de prendre l'air, & se meslant auec les autres humeurs, elle infecte celles qui luy sont plus voisines, puis delà passe & s'escoule dans les autres vaisseaux, & ne cesse point qu'elle n'ait rauagé tout ce qui se rencõtre de vicieux dans les veines.

Or il y a deux sortes de putrefaction. L'vne se forme esgalement dans toutes les veines, ou du moins, dans les plus grandes: l'autre, commençant en quelqu'vne d'icelles, va peu à peu s'escoulant & passant dans les autres par celles qui luy sont plus proches. Celle qui se forme en toutes les veines, quoy qu'elle infecte le sang qui est en icelles, elle n'en occupe toutesfois pas également toutes les parties. Car le sang n'estant pas tout à fait simple, ains composé du meslange de plusieurs humeurs, & accompagné de beaucoup de serositez, la pourriture se met premierement en la portion qui en est plus susceptible, puis en attaque vne autre meslée & broüil-

lée auec celle où elle eſt deſia, laquelle n'eſt pourtant pas ſi vicieuſe : & ſe gliſſant de la ſorte peu à peu auec la chaleur outre nature, elle va s'augmentant & fortifiant, ſans s'arreſter iuſques à ce qu'elle ait gaſté & perdu toutes les parties du ſang qui ſe trouuent diſpoſées à la putrefaction. Cela ſe fait tout de meſme qu'en quelque grand phlegmon, dans le ſang qui eſt amaſſé, ne ſe pourrit pas tout à coup, mais les parties d'iceluy ſe putrefient & ſuppurent l'vne aprés l'autre, l'vne plus toſt, l'autre plus tard, & ainſi la putrefaction s'augmentant peu à peu, deuient en fin tres-grande : de meſme que quand nous faiſons du feu, la paille plus ſeiche & plus menuë, bruſle la premiere, puis les petites branche, & finalement le gros bois, chacun en ſon rang. Aprés que tout ce qui eſtoit ſuſceptible de pourriture eſt conſommé, la putrefaction & la chaleur febrile viennent à ceſſer; toutesfois la meilleure portion du ſang demeure dans les vaiſſeaux, laquelle eſtãt moins ſuſceptible de pourriture, n'en a point eſté entachée, & bien qu'elle fuſt meſlée auec celle qui eſtoit corrõpuë, elle n'a pourtãt point eſté intereſſée, ains ſeulement eſchauffée par la contagion d'icelle ; & parce la putrefaction eſtant eſteinte & appaiſée, cette portion retourne en ſa premiere pureté. Et pour lors, les vrines paroiſſent pures, & entierement loüables, au lieu qu'elles étoient épaiſſes, troubles, & ſans hypoſtaſe. Il s'enſuit dõc que le ſang n'eſt ny tout, ny totalemẽt gâté, par cette putrefaction, ſi ce n'eſt qu'elle fuſt extremement pernicieuſe. Car la fiéure eſtant paſſée, les veines ne demeurent pas vuides, ains on remarque qu'il y reſte encore quelque choſe qui eſt vtile & capable d'entretenir le corps, qui neantmoins eſtoit auparauant meſlée de pourriture. Le

mesme arriueroit, bien qu'il ne se fust de nouueau engendré aucun sang, & qu'on n'eust prins aucune nourriture pendant toute la maladie : ce qu'Hippocrate ordonne de faire dans les maladies qui sont extremement aiguës. Le sang se pourrit à peu prés de cette façon en la synoche putride, & presque la mesme chose arriue dans la fiéure chaude, dans la tierce continuë, & dans les autres qui ne sont pas intermittentes. Parce qu'en icelles toute la masse du sang ne se corrompt pas, ny pareillement toutes les humeurs qui la composent (car autrement toutes les especes de fiéures continuës seroient confonduës, & sans distinction) mais seulement celle qui est la plus vicieuse de toutes. Et quelle est la nature de cette humeur, tel doit consequemment estre le genre de fiéure qui en resulte; si c'est la bile jaune qui se mesle dans le sang, la fiéure qui en prouient est tierce continuë; si c'est la pituite, la fiéure est quotidienne; & si la corruption est en la melancholie, la fiéure doit estre quarte.

Il y a vne autre sorte de pourriture, qui ne se forme pas également dans toutes les veines, ains seulement en quelque vne d'icelles (où peut estre elle aura prins son commencement) d'où par continuation elle passe dans les autres, & infecte le sang & les humeurs qu'elles contiennent. Cela arriue lors que la cause corrompante est plus proche d'vne veine que de l'autre, ou quand le sang n'est pas également semblable en toutes les veines; car il commence premierement à se pourrir en celle, en laquelle il se retrouue plus susceptible de pourriture : puis si on n'y met ordre, en celles qui sont contiguës, & cette pourriture ne cesse de s'étendre auec la fiéure, qu'elle n'ait peu à peu parcouru toutes les veines, & rauagé tout ce qui s'y

rencontre disposé à la putrefaction. La diuersité & le changement se reconnoissant souuent par l'ouuerture de la veine; car quelquesfois le sang qui sort le premier est pur & sincere; puis le corrompu sort incontinent aprés : dautresfois il arriue tout le contraire, & quelquesfois celuy qui sort du nez est tres pur, & celuy qui sort par l'incision de la veine du bras est corrompu: ce qui est mesme confirmé par l'authorité d'Hippocrate. De là vient la diuersité des symptomes, aux vns pendant la fiéure les lombes s'aggrauent ou s'enflamment : aux autres les parties precordiales sont tourmentées de soif & d'ardeur ; les autres ont des defaillances de cœur, ou de tres grandes difficultez de respirer : les autres sont trauaillez de douleurs de teste, ou de veilles, ou tombent en delire, selon la nature de la partie qui est attaquée de corruptiõ. De là viennent aussi les fiéures desordonnées, lors que la corruption quittant l'humeur où elle estoit auparauant, vient à s'emparer de quelqu'autre. De là vient encor le meslange des fiéures, quand diuerses humeurs sont attaquées tout à la fois. De là vient pareillement que les predictions sont trompeuses, quand la premiere humeur estant presque dõptée & vaincuë, il commence de s'en pourrir vn autre en quelque autre endroit, laquelle rend derechef les vrines cruës, aprés celles qui estoient cuites.

La cause efficiente de la putrefaction, est de deux sortes, l'vne propre & interne, l'autre externe. Les humeurs du corps se pourrissent par vne cause propre & interne, lors qu'elles ont en elles mesmes quelque vice, qui ne se peut corriger par aucun benefice de nature, & ainsi elles se corrompent peu à peu, & par succession de temps, & ce d'elles mesmes, sans y estre excitées par chose au-

cune de dehors. Ce genre de vice se contracte d'ordinaire par les alimens corrompus, & desquels la substance est vicieuse ; comme sont les bleds, les legumes, les œufs, les poissons, les chairs, & tout ce qui est aucunement corrompus de vieillesse, ou par nonchalance de l'auoir bien conserué. Il se contracte aussi par les alimens qui ne sont point gastez, mais qui viennent facilement à se corrompre, ou à se pourrir ; comme le laict, les fruicts qui ne sont pas de garde, & tous ceux qui ont vn suc vicieux & estranger: dautant que le sang qui s'engendre de ces choses, quoy qu'il reçoiue diuers changemens par la concoction, neantmoins il retient tousiours quelque chose de sa premiere condition, & de ce dont il a prins son origine. Il se contracte encor par les viandes prinses hors du temps & sans ordre conuenable, comme quand on recommence à manger auant qu'auoir acheué la digestion, ou quand les choses plus dures & plus difficiles à digerer sont prinses auant, qui sont plus legeres, & de substance plus debile. Finalement les humeurs se corrompent & putrefient, par la mauuaise affection des parties interieures, comme du ventricule, du foye, & de tous les viscenes; car ceste affection s'imprime és alimens par la concoction, lesquels quoy que d'eux mesmes tres purs, viēnent par ce moyen à estre infectez de ce mal.

Quant à la cause externe de la putrefaction elle est double, sçauoir est, l'obstruction & le rencontre des choses putrides. L'obstruction prouenante d'humeurs grossieres & visqueuses estant telle & si grande qu'elle empesche la transpiration, fait pourrir les humeurs, que que bonnes de foy, parce que lors elles ne peuuent estre ny esuentées, ny rafraischies. L'obstruction qui resulte de la plenitude des

vaisseaux a la mesme vertu & opere le mesme effect : Mais la repletion qui surmonte les forces, n'est cause de la putrefaction des humeurs, sinon dautant qu'en ce cas elles ne peuuent estre digerées, ny dirigées par les forces, qui sont lors trop debiles. Le rencontre des choses putrides corromp premierement les esprits, & en suitte les humeurs mesmes, comme la respiration d'vn mauuais air, d'vne exhalaison & d'vne vapeur putride ; comme encor de coucher auec vn galleux, vn malade de fiévre putride, ou quelque verolé.

Il y en a plusieurs qui soustiennent que la seule obstruction qui empesche la transpiration des humeurs, est la cause de toute putrefaction, & que sans icelle rien ne peut se corrompre dans nostre corps : & que l'humeur d'où la chaleur outre nature & la mauuaise vapeur, peuuent toutes facilement sortir, & qui est aysément esuentée, n'est iamais entachée de pourriture. Mais contre cela : c'est chose euidente & manifeste, que souuent les mauuaises viandes se corrompent dans l'estomach, ou és autres parties, & que par vn temps de peste les humeurs deuiennent corrompuës & par la respiration, & par transpiration, quoy que le corps soit bien ouuert & perspirable, & que tous pores soient desbouschez & donnent vn libre passage à la fraischeur de l'air. Car il y a beaucoup d'autres causes lesquelles sans aucune obstruction peuuent diminuer la substance de l'humide radical & de la chaleur naturelle, & introduire vne chaleur estrangere, qui soit cause efficiente de la putrefaction.

CHAPITRE VII.

De la fiévre continuë, qu'on appelle concluse, & des differences d'icelle.

LA matiere qui sert de subiect à la fiévre continuë est enclose dans les grands vaisseaux, où venant à se pourrir elle enuoye continuellement vers le cœur, ou sa mesme putrefaction, ou du moins vne vapeur putride, qui cause vne fiévre putride continuë, qu'on appelle concluse. Mais quand elle se trouue renfermée ou dans l'aiguë, ou dans quelque autre lieu fort esloigné, alors elle n'enuoye au cœur ny sa putrefaction ny sa vapeur, ains seulement vne chaleur qui est portée par la continuité des parties, d'ou procede vne fiévre ou iournaliere, ou symptomatique. Or ceste matiere enclose dãs les veines c'est le sang, dans lequel (pourueu qu'il conste d'vn esgal meslange des humeurs) reside la sinoche : mais s'il vient à dechoir de ceste mediocrité, & qu'il soit ou bilieux, ou pituiteux, ou melancholique, la fiévre qui s'y espend est putride continuë. Comme donc la synoche ne s'engendre ordinairement que dans vne nature temperée, laquelle abonde en quantité de sang mediocre, & dans vn corps de corpulence charnuë: aussi la putride continuë ne saisist que ceux qui n'ayans pas ceste mediocrité, sont bilieux, pituiteux ou melancholiques.

Or ie desire qu'on se souuienne icy de ce que nous auons plus au long demonstré dans la Physiologie,

siologie, sçauoir est, qu'il n'y a rien dans les veines que le sang auec les serositez, & que tout ce qui se peut prendre & coaguler apres en estre sorty, est comprins sous le nom de sang : que là il n'y a point d'humeurs selon la nature, qui soient synceres & superfluës, ains que toutes les quatre, dont la masse du sang est composée, sont veritablement des sucs dont nous sommes nourris, & que la bile qui se trouue en ceste masse n'est autre que la portion plus subtile & chaude du sang, laquelle aussi nous appellons sang bilieux ; ny la pituite, autre chose que la portion plus cruë du mesme sang ; ny la melancholie, que celle qui est plus terrestre, & qu'on nomme sang melancholique. En ceux donc qui n'ont pas vn meslange esgal desdits sucs, le sang venant à se pourrir esgalement, il se fait vne fiévre continuë, mais en ceux qui ont le sang fort bilieux, la fiévre deuient tierce continuë ; en ceux dont le sang participe dauantage de la pituite que des autres humeurs, la fiévre est quotidienne continuë ; & quand le sang tient trop de la melancholie, la fiévre est quarte continuë.

Or le genre de toutes les fiévres continuës est double, l'vn de celles qui perseuerent depuis le commencement iusques à la fin, sans aucun ordre arresté d'augmentation ou diminution ; telle est la synoche putride, & celle qu'on appelle Causus: L'autre genre est de celles qui ne discontinuans iamais, se diminuent & s'augmentent, ou tous les iours comme font les quotidiennes continues, ou de trois en trois iours comme les tierces continues, ou bien le quatriesme iour comme les quartes continues. Celles qui se rengregent sans garder aucun ordre, ont leur matiere dans les veines qui sont plus proches du cœur, & pource la corruption d'icelles

attaque le cœur continuellement d'vne vehemence pareille. Quant aux autres, leur cause est dans quelques veines aucunement esloignées, d'où la corruption ne peut assiduellement passer au cœur d'vne esgale impetuosité. Or l'accez de ces fiévres ne commence point par tremblement, ou par horreur, ou par frisson, comme fait celuy des fiévres intermittentes, ny se resoult par la sueur, ny se termine, en apyrepsie.

Voila quelles sont toutes les fiévres cõtenuës, que i'ay nommées concluses. Parce que la matiere d'icelles estant renfermée & se pourrissant dans les veines, ne peut estre entieremẽt ostée auant la solution parfaite, quoy qu'il s'en dissipe insensiblement quelque chose par les pores du cuir. La tierce est la plus frequente de toutes les continues, la quotidie arriue moins souuent, & la quarte continuë est la plus rare: la continue desordonnée est encor plus frequente que les deux dernieres susdites: car tout sang est ou fort pituiteux, ou grandement melancholique, d'autant que celuy qui est froid a beaucoup de peine à se pourrir, & la fiévre qui en resulte n'est pas vehemente, mais seulement lente ou languide, laquelle ordinairement deuient desordonnée.

La fiévre putride se discerne dés le commencement d'auec l'ephemere par ces marques icy. Il precede vne certaine inesgalité & neutre constitution du corps, d'où s'ensuit de la repletion, ou cacochymie, laquelle s'amasse peu à peu cõme pour seruir de matiere à la fiévre future. De là vient la lassitude du corps sans auoir trauaillé; le mouuement pesant & paresseux, le sommeil turbulent, les veilles immoderées, l'enfleure des hypochondres, la difficulté de respirer, la repletion des veines, la

fascheuse & quelquesfois battante douleur de la teste & des temples. En suitte de cela l'amas des excremens s'augmente outre l'ordinaire & la portée de la nature ; comme la sueur inaccoustumée, l'abondance du cracher & du moucher, la nausée ou le vomissement ; la deiection du ventre, où l'vrine abondante & de fort mauuaise odeur.

Voyla ce qui se rencontre d'ordinaire en la constitution neutre qui precede la fiévre putride. Mais quand la fiévre est actuellement esprinse, on remarque si elle est putride en ce qu'elle prouient de la cõstitution neutre du corps, & non des seules causes euidentes. Car ou elle se fait de soy-mesme par la disposition du corps, ou elle vient des causes euidentes lesquelles excitent & esmeuuent le corps qui est desia disposé. La chaleur de ceste fiévre n'est ny douce, ny benigne; mais acre, mordante & qui frappe rudement le sentiment de celuy qui la touche, non pas sur le commencement de l'accez, mais ou en l'accroissement, ou quand elle est en estat, & ce principalement si l'on tient long-temps la main sur le corps du malade. Le poulx & la respiration ont de l'inesgalité ; car le mouuement de systole est viste, & celuy de diastole est tardif, sur tout lors que la chaleur s'augmente ; car les esprits & les humeurs estans oppressez de quantité d'excremens bruslez & fuligineux, par l'inflammation de la matiere pourrie, la nature se haste de les pousser hors en resserrant promptement l'artere par le mouuement de systole : & n'est point si pressée d'attirer du raffraischissement par le mouuemẽt de diastole. Il se retrouue aussi de l'inégalité entre plusieurs battemens du poulx: car tantost le poulx est viste, tantost tardif, & ce par l'inégalité & le diuers mouuement de la putrefaction : & derechef, il est

tantost fort, tantost languide, quelquesfois auec oppression de la nature, quelquesfois auec allegement. Le poulx est aussi sur le commencement viste & petit tout ensemble, & neantmoins dans la vigueur il deuient viste & grand, le raffraischissement estant lors plus necessaire. L'vrine est tout à fait cruë, ou obscurement cuite, & sur tout au commencement; car elle se trouue espaisse, rouge & trouble, & en icelle rien ne se separe: quelquesfois aussi dans vne obstruction vehemente l'vrine est à la verité subtile, mais rouge & trouble: souuent elle est acre & mordicante, & souuent elle expire vne vapeur fascheuse & puante. L'haleine ou la sueur sentent plus mal que de coustume. Si apres vingt & quatre heures passées, la fiévre ne cesse pas tout à fait, on peut asseurement croire qu'elle prouient de la corruption des humeurs, si ce n'est qu'il y eust quelque soupçon de fiévre hectique, ce qui arriue fort rarement.

Finalement vous discernerez la continuë d'auec l'intermittente par les marques qui suiuent. La chaleur saisist l'homme tout à coup, sans auoir auparauant aucun tremblement ou frisson; ou si l'on ressent quelque tremblement horreur, ou frisson, comme il arriue souuent, c'est signe qu'il y a quantité d'humeur mauuaise autour des parties precordiales, qui excite de l'horreur iusques à tant que la chaleur l'ait toute enflammée. L'inesgalité du poulx est plus grande, que ne semble requerir la vehemence de la chaleur: la fiévre dure plus de vingt & quatre heures, apres lesquelles elle ne va pas cessant peu à peu, ou par vne sueur manifeste comme fait l'intermittente; ains elle perseuere tant qu'elle vienne à s'esteindre tout à fait.

Or en la fiévre continuë qu'on appelle Causus,

les communes marques de putrefaction sont tres manifestes : l'ardeur est perpetuelle & constante, presque esgale, & sans manifeste augmentation, comme par certain mouuement de tierce : la chaleur des parties precordiales est vehemente : la respiration difficile & presque estouffée ; le corps est en continuelle inquietude & agitation : les veilles sont frequentes ; l'on tombe souuent en delire ; l'on est trauaillé de soif inextinguible ; la langue est chargée, noire, rude, & ordinairement amere. Que si la malignité est tellement grande, que les parties interieures & les visceres mesmes semblent estre tout en feu, & qu'à mesme temps les extremitez demeurent froides, lors on appelle ceste fiévre d'vn nom particulier lipyrie, laquelle est la plus mauuaise de toutes les fiévres ardentes, & en icelle par la vehemence de l'ardeur qui est au dedans, la chaleur du reste du corps est attirée, comme par vne ventouse.

Quant à la tierce continuë, la remission en est plus manifeste, comme aussi le rengregement, lequel se fait sans tremblement ny frisson, & se mitige sans qu'il sorte aucune sueur : les autres marques sont telles que dans le causus, mais aucunement moindres.

Quant la continuë quotidienne, ou la quarte continuë arriuent, on les discerne par l'ordre & la reuolution de leur rengregement. L'vne & l'autre s'augmentent sans horreur ny frisson, & se rabbat sans sueur, la premiere tous les iours, & la seconde de quatre iours en quatre iours. Elles donnent bien des marques de putrefaction, mais fort obscures, & le poulx ne bat point lors auec telle vistesse, frequence, ou inesgalité comme és autres : l'vrine pareillement n'est pas si enflammée ou rouge, com-

bien que d'auenture elle fust espaisse, & les symptomes ne sont pas si fascheux. De plus la nature, l'habitude & la façon de viure antecedēte du malade, monstrent quel doit estre le sang qui est dans les veines, & quelle est la fiévre qui en procede.

Or la fiévre continuë qui n'est pas tierce, se troue ordinairement desordonnée, en sorte qu'elle se rengrege deux ou trois fois par iour, ou bien vne fois en deux iours, ou point du tout. Dautant qu'il arriue rarement que dans la masse du sang, il n'y ait qu'vne seule humeur pourrie. C'est pourquoy les signes & symptomes des fiévres putrides se rencontrent fort diuers. Au reste l'on peut colliger par les signes qui sont propres à chacune des fiévres continuës, de quel genre la fiévre desordonnée participe dauantage. Voyla quant aux fiévres continuës principales ou concluses.

CHAPITRE VIII.

De la fiévre syptomatique.

TOute fiéure symptomatique est du genre des continuës, & iamais ne s'en est veu d'intermittente. La matiere prochaine & la cause contenante d'icelle n'est pas dans les grands vaisseaux, mais dans quelqu'vne des parties, d'où il s'écoule quelque chose de pourry, ou s'esleue quelque vapeur putride, qui attaque le cœur.

Il y a plusieurs genres de cette fiéure: l'vn desquels vient en suitte, & procede des inflammations, & ce genre contient sous soy plusieurs especes. Car quand l'inflammation est, ou externe, ou esloignée, il ne se fait qu'vne fiéure ephemere, parce qu'il n'y a que la seule chaleur qui se glisse

au cœur, par la continuité des parties. Mais s'il y a de l'eryſipele, & quelque phlegmon és parties interieures, & principalement és parties nobles & voiſines du cœur, alors le ſang, ou la bile, venant à ſe corrompre paſſent de là vers le cœur, ou du moins enuoyent vers iceluy quelque vapeur mauuaiſe & corrompuë, laquelle ſe reſpandant par les arteres, cauſe vne fiévre putride. Et c'eſt ainſi que ſe fait la fiévre phlegmoneuſe, qui vient de phreneſie, de ſquinancie, de pulmonie, de phthiſie, de pleureſie, d'hepatique, de ſplenitique & de nephritique; & que la fiévre typhode vient d'eryſipele; & chacune d'icelles eſt d'autant plus faſcheuſe, que la partie affectée eſt plus noble, & plus voiſine du cœur. Quelquesfois l'inflammation qui excite ceſte fiévre, eſt du commencement comme enueloppée & couuerte, au lieu que la fiévre ſymptomatique qui en prouient, eſt fort manifeſte; laquelle eſt par ce moyen diſcernée d'auec la continuë principale. Toutes les deux ſont fort aiguës, & donnent des marques de putrefaction, mais la ſymptomatique ne s'augmente par aucunes periodes reglées, les vrines ne portent aucun indice de putrefaction, ſi ce n'eſt que peut eſtre il ſortit quelque pourriture de la partie affectée, qui ſe iettaſt dans les veines; & ſi du commencement elles ne donnent ſigne aucun de la partie qui eſt enflammée, elles en donnent neantmoins incontinent apres. Rarement finiſt elle au ſeptieſme iour, ou au quatorzieſme, ou és autres iours critiques. Tout le contraire apparoiſt en la fiévre continuë principale.

L'autre genre de fiévre ſymptomatique eſt beaucoup plus obſcur, & comprend ſous ſoy ceſte eſpece de fiévre, que i'ay nommée fiévre lente. Elle ne procede point de l'in-

flammation d'aucun viſcere ou d'aucune partie, mais elle vient d'vne obſtruction & putrefaction couuerte, laquelle adhere & eſt opiniaſtrement attachée à quelque viſcere, de ſorte que la ſubſtance meſme de ce viſcere en eſt ſouuent entachée. Quelquesfois il ſe gliſſe dans les veines vne portion de ceſte pourriture, laquelle ſe meſle parmy le ſang. Ceſte fiévre porte les marques de la ſymptomatique, qu'on appelle ou phlegmoneuſe ou typhode. Or on la diſtingue en ce qu'elle eſt la plus benigne de toutes les putrides : le malade n'eſt trauaillé d'aucun ſymptome faſcheux, & le plus ſouuent il ne croit pas eſtre malade. Il paroiſt neantmoins quelquesfois des marques de putrefaction dans les vrines : le poulx eſt frequent, viſte & ineſgal, non toutesfois grand, ou vehement : les forces ſe debilitent & ſe perdent, en ſorte que le malade ne peut meſme pas marcher. La maſſe du corps va fondant peu à peu, bien qu'on ne laiſſe pas de prendre des alimens. Ceſte fiévre eſt pareillement fort longue, & dure plus long-temps qu'aucune des autres continues, de façon qu'elle paſſe le vingtieſme & quelquesfois le quarantieſme iour.

Quand on ſe doute de cette fiévre, il en faut chercher l'origine, & parcourir de l'eſprit toutes les parties du corps, iuſques à ce que les ſignes facent reconnoiſtre en quel endroit eſt la ſource du mal. Souuent la corruption à demy maligne de quelque humeur que ce ſoit, amaſſée dans l'eſtomach, ou au foye, quelquesfois en la ratte, ou au meſentere, & quelquesfois dans les poulmons, excite ceſte fiévre là. Il faut dōc ſoigneuſement prendre garde, s'il n'y a point quelque apparence de tumeur és hypochondres & en l'hypogaſtre. Souuentesfois auſſi dans la cachexie, ou és paſles couleurs

des filles, ceste fiévre prouient d'vne legere corruptió de la pituite sereuse qui est espáduë par tout le corps. Et ceste fiévre se doit nommer lente simple. L'autre est lente plus dangereuse, laquelle procede non seulement d'vne humeur adherente à quelque viscere, mais aussi de la corruption & putrefaction de ce mesme viscere auquel elle se retrouue.

La corruption & simple putrefaction du foye, du poulmon, du cerueau & de la ratte, & quelques-fois aussi des reins, & des parties plus esloignées, bien qu'elle ne soit accompagnée d'aucune humeur putride, attaquant neantmoins sans cesse le cœur par vne fascheuse expiration, elle excite vne fiévre continuë, ne plus ne moins que feroit quelque humeur putride, laquelle fiévre continuë est symptomatique & tout à fait lente, que plusieurs ont appellée hectique, abusez en cela par l'affinité de ces choses. Ceste fiévre se reconnoist par les mesmes signes, que l'autre dont nous venons de parler. Or on la discerne en ce qu'elle se forme peu à peu, & persiste long-temps: elle vient d'ordinaire en suitte de quelques autres maladies: elle ne diminuë que fort peu ou point du tout par la purgation, & ne cede à aucuns remedes, ains le plus souuent elle s'irrite par l'vsage d'iceux: elle offense & debilite grandement les forces, & à la moindre occasion fait tomber en syncope; elle attenuë & mine la personne peu à peu, & ce bien souuent sans qu'on s'en apperçoiue. C'est ce genre de fiévre qui accompagne la phthisie; car ce n'est pas fiévre hectique, mais putride causée par la putrefaction de la substance des poulmons; car il n'est pas necessaire que toute fiévre putride soit residente en quelque humeur.

Il semble qu'apres ce que dessus se doiue icy

terminer le discours des fiévres continuës, pour traicter en suitte de celles qui sont intermittentes.

CHAPITRE IX.

Que la cause contenante & prochaine des fiévres intermittentes n'est point en l'habitude du corps.

C'Est vne vieille opinion depuis long-temps establie, que l'humeur qui sert de matiere contenante & prochaine à la fiévre intermittente, se corrompt & putrefie hors des veines & dans la seule habitude du corps: qu'au commencement de l'accez ceste humeur sort des grandes veines, dans lesquelles elle estoit meslée parmy le sang, & s'escoulant par les petites, passe de là dans l'habitude du corps. Que par cette impetuosité les parties superieures du corps, qui sont d'vn sentiment plus delicat, viennent à estre saisies de frisson & de tremblement au rencontre de l'humeur qui les attaque. Qu'en suitte cette humeur se va eschauffant peu à peu, s'enflamme & se putrefie: & qu'estant finalement attenuée par la force de la chaleur, elle se dissipe toute en sueur: & que de ceste façon l'accez se termine, pour retourner de mesme vne autrefois. Ceux qui ont eu ceste opinion taschans par la de descouurir auec quelque vray-semblance la cause du frisson & du tremblement embroüillent & obscurcissent la vraye origine de la fiévre intermittente.

Il semble premierement que par ceste opinion ces gens establissent vne tres-grande absurdité, qui

eſt que preſque toutes les humeurs qui cauſent des maladies ſoient contenues dans les veines, & que de là elles prennent toute leur premiere origine, comme s'il n'y en auoit aucune qui peuſt s'amaſſer & ſe pourrir, ny és viſceres, ny au meſentere, ny en ceſte partie que nous appellons pancreas. De plus ils eſtiment qu'à la premiere attaque de l'accez, la matiere nuiſible eſt toute expulsée hors des veines dans l'habitude du corps, ce qui eſt contre toute raiſon : car comment eſt-ce que l'humeur peccante qui eſt meſlée parmy le ſang, & principalement la pituite eſpaiſſe & viſqueuſe, ou la bile noire, ſe peut ſi ſoudainement toute ſeparer d'auec le ſang plus pur, & ſe ietter comme en vn moment, tout à coup ſur les extremitez du corps, és doigts des mains, és arteils des pieds, & au nez, qui ſont les parties eſquelles d'ordinaire on ſent premierement le froid? Voila certainement vne admirable ſeparation & depulſion de choſes meſlées, & ie ne penſe pas que iuſques à preſent on en ait remarqué de ſi prompte. Dauantage, veu que és fiévres continuës la nature peccante eſt toute contenuë dans les grands vaiſſeaux, pourquoy ne s'en deſgorge il auſſi quelque portion par la maſſe du corps, laquelle cauſe ſouuent du friſſon? Parce, diront-ils, que l'obſtruction des petites veines eſt plus grande en ces fiévres là, qu'en celles qui ſont intermittentes, & eſt meſmes telle, qu'elle retient toute l'humeur au dedans. Mais ceſte reſponſe n'eſt qu'vn eſchapatoire; car il y a beaucoup de fiévres continuës qui commencent par friſſon ou par tremblement : que ſi dés le commencement d'icelles la bile ſe reſpãdoit ſur les extremitez du corps, pourquoy par apres ne s'y iette elle encor de meſme façon toutesfois & quantes

qu'elle s'augmente, ou se rengrege par vn nouueau mouuement? Combien donc que le tremblement qui suruient en la fiévre chaude, & qui la resout, soit excité par la bile eschappée des veines & respanduë par la masse du corps, cela pourtant n'arriue pas de mesme quand au commencement de la fiévre continue, ou de celle qui est intermittente, l'on est saisy de tremblement.

Or l'euenement des choses demonstre fort bien cela. Dans le frisson & pendant le tremblement des fiévres intermittentes, les vrines que l'on rend sont blanches, subtiles & cruës. Ce qui monstre euidemment que la bile, tant iaune que noire, est lors plustost resserrée au dedans qu'expulsée au dehors. On est alors pareillement trauaillé d'vne fascheuse suffocation, d'vne toux le plus souuent seiche, de baaillemens, d'inquietude, de distention des entrailles, & souuent d'vne vehemente douleur: puis on a des enuies de vomir, & sur la fin du tremblement l'on vomist de la bile. Dãs le progrez de l'accez, & encor plus sur le declin, toutes ces choses se mitigent, & les vrines deuiennent espaisses, citrines ou rouges : ce qui est vn argument que par là s'espand & vers les extremitez du corps & dans les vrines. Ce qui arriueroit tout au contraire, si la bile se iettoit vers les extremitez du corps dés le commencement de l'accez. Quant à ce que mesmes quelquesfois pendant tout le cours de la fiévre intermittente nous remarquons l'vrine estre loüable en la substance, couleur & hypostase, cela ne fait il pas voir qu'il n'y a dans les veines aucune putrefaction de ceste fiévre-là ?

Venons maintenant aux differences de ces fiévres. Quand la vraye fiévre tierce n'est gueres violente, en laquelle on ne sent aucune horreur, ains seule-

ment (comme souuent il arriue) du froid és extremitez, comment est-ce que la bile iaune respandue par la masse du corps, sera cause de ce froid? ceste humeur qui est chaude & acre, refroidira elle l'habitude du corps? Ou bien lors qu'vne partie du corps, laquelle est debile & foible, ou de sa nature, ou par maladie, vient toute seule & toute la premiere à frissonner à l'abord de la fiévre, n'y a-il lors qu'elle seule qui soit attaquée par l'acrimonie de la bile? Ie laisse à penser ce qui arriue aussi dans les autres. La quarte continue est la plus rare de toutes les fiévres, dautant que (selon qu'Auicenne mesme l'a remarqué) la melancholie peche rarement dans les grands vaisseaux, & beaucoup plus raremẽt s'y corrompt elle: au lieu que la quarte intermittente est grandement frequente & souuent populaire. Si donc la melancholie se trouue rarement vicieuse dans les veines, comment s'y en peut il trouuer en si grande abondance, ou en deriuer si frequemment sur la masse du corps, qu'elle suffise pour engendrer tant de quartes intermittentes?

Mais maintenant, ie vous prie, que ceux qui tiennent ceste opinion rendent raison des fiévres composées, & pourquoy c'est que dans la double tierce il se respand tous les iours par toute la masse du corps certaine portion de la bile, qu'ils estiment estre contenue dans les grandes veines & seruir de matiere antecedante à ceste sorte de fiévre. Si c'est l'abondance qui fait cela, toute tierce vehemente, prouenant d'vn excez de bile, se tournera en double tierce; & toute quarte violente, deuiendra double ou triple quarte. Les interpretes de ceste opinion s'embrouïllent tellement eux mesmes dans ces difficultez, qu'ils ne s'en peuuent iamais bien depestrer. Apres tout qu'on considere la methode

& façon de guerir. Si la matiere antecedente de la fiévre intermittente est toute dans les grands vaisseaux, qu'on en face la cure par la seule saignée, laquelle oste promptement ceste matiere. Mais cela n'emporte pas la fiévre, & celuy qui n'applique son esprit & sa pensée qu'aux seules humeurs qui sont dans les veines, ne viendra iamais bien à bout de ceste cure. Ceste ignorance de la cause obscurcist tellement la verité, qu'on n'a pas encore bien reconneu la vraye façon de guerir aucune fiévre intermittente, & le plus souuent elles se passent plustost d'elles mesmes, que par l'industrie du Medecin.

Ie n'ay peu m'empescher de rembarrer icy en peu de mots (car les autres trouueront d'autres raisons) ceste opinion si fausse & si pernicieuse au bien de la santé des hommes. Certainement il me fasche, & i'ay mesmes aucunement honte de me departir d'vne opinion confirmée par tant d'anciens autheurs & depuis si grand nõbre d'années. Mais que nous doit il chaloir de leur authorité & multitude, puisque sans s'appliquer à la recherche de la verité, ils se sont arrestez au dire les vns des autres, & à l'imitation d'vn seul ont suiuy la mesme route & sont tombez en mesme faute. En choses de peu d'importance, il n'y a pas grand mal de souscrire & conniuer à quelques erreurs; mais c'est vne tres grande fraude de n'y pas contredire quand la chose le merite, & importe tant au bien des hommes comme fait celle-cy, & pource doit on hardiment en descouurir tout à fait la verité. On reconnoistra par la raison & par l'vsage ordinaire que ce que i'en ay dit est conforme à la verité.

CHAPITRE X.

Quelle est la matiere des fiévres intermittentes, & en quel endroit du corps elle reside.

CE que ie viens de dire fait assez voir, que comme la matiere de la fiévre intermittente ne sort pas des veines pour se ietter dãs la masse du corps, aussi est-ce dans ceste masse qu'elle reside, & adhere autour des parties precordiales: & que ceste matiere n'est pas le suc des veines destiné pour la nourriture du corps, ains vne humeur superfluë, laquelle estant extraite & separée de la masse du sang, auparauant mesme que le sang passe du foye dans les veines, s'escoule & renferme dans ses propres receptacles. Et pource la fiévre intermittente differe de la continuë tant par sa matiere, que par le lieu qui la retient & fomente. La matiere de la fiévre tierce, c'est vne bile iaune, laquelle est semblable à celle qui est renfermée dans la vessie du fiel. Celle de la fiévre quarte, c'est la bile noire qui se retire en la ratte; & celle de la quotidienne (si tant est qui y en ait quelqu'vne qui soit vrayement telle) c'est la pituite morueuse & superflue, laquelle s'amasse en grande quantité dans l'estomach & dans les intestins. Le propre siege & la source de toutes ces fiévres est dans la premiere region du corps autour des entrailles, de l'estomach, du diaphragme, de la cauité du foye, de la ratte, du pancreas, de l'omentum ou du mesentere. Car ces parties-là sont

comme l'esgout & la sentine commune du corps, où descoulent & s'amassent toutes les ordures du corps.

Or il faut premierement monstrer comment c'est que les humeurs & les frissons des fiévres prouiennent de ces endroits-là. Le froid, l'horreur & la rigueur different en intension & remission : le froid saisist les parties extremes du corps : l'horreur secouë & agite legerement tout le corps, car c'est comme vne certaine diminution de rigueur : & la rigueur fait tellement trembler tout le corps, qu'à peine se peut-il contenir. Tous ont vne mesme & semblable cause, sçauoir est l'attaque violente de la chaleur & de la froideur, de quelque chose poignante, ou qui incommode en quelque autre sorte que ce soit, dont les parties sensibles du corps sont tout à coup assaillies. Et leurs differences viennent seulement ou de l'abondance de la cause, ou de la vehemence, ou de l'acrimonie, ou de l'impetuosité de l'esmotion. Car comme le corps deuient froid au rencontre de la froideur de l'air ou de l'eau ; aussi quelquesfois en fremit'il, ou tremble tout à fait. Or les entrailles & toutes les parties qui sont à l'entour, estans enuelopées de membranes, & parsemées des nerfs sensitifs qui prouiennent de la sixiesme coniugaison du cerueau, ont le sentiment fort delicat. Elles ont pareillement vne grande affinité & communication auec les autres parties du corps tant principales qu'externes, & conuiennent tellement ensemble, qu'aussi tost que les parties nobles sont affectées, tout le reste du corps s'en ressent : car c'est ainsi qu'apres auoir beu du vin trop fort, combien qu'il ne fust pas encor escoulé de l'estomach, on sent neantmoins aussi-tost vne augmentation de douleur en la vessie quand elle est vlcerée,

en

en la iambe où il y a quelque playe,& és parties attaquées de la goutte. Ainsi pareillement le trop boire d'eau froide, cause du frisson & du fremissement par tout le corps. Celuy qui est sur le point de vomir de la bile, est saisi de tremblement, & beaucoup plus encor celuy qui a mangé quelque chose de mauuais, comme des champignons. Celuy tremble pareillement qui a prins quelque medicament chaud & mordicant qui luy trauaille l'estomach, & les entrailles, ne plus ne moins que s'il picquoit fortement la peau nuë, ou vn vlcere. Celuy là finalement fremit, dans le corps duquel le pus sortant d'vn abscés creué, se respand sur les membranes. Et de fait, la bile venant à se corrompre pendant la fiéure, elle acquiert vne qualité acre & maligne; & au cõmencement de l'accés, estant deuenuë comme enflée & accreuë, elle se iette auec impetuosité, & tout à coup, sur les membranes des parties precordiales, ce qui se reconnoist par les mesmes signes que i'ay cy deuant rapportez, de la toux seiche, du baaillement, de la suffocation, de l'inquietude, de la distension & douleur des entrailles, des nausées, du vomissement, & des vrines blanches & subtiles. Combien donc peut-elle dauantage exciter pour lors d'horreur & de tremblement, que ne font pas les autres causes que nous venons de remarquer.

Quant à cette bile citrine, & de couleur de porrée ou bleuë, qui sort souuent toute pure par le vomissement, on reconnoist si elle est la propre matiere de la fiéure intermittente, en ce que venant à sortir toute facilement, elle extirpe & dissout entierement toute la fiéure. Elle ne pourroit certes iamais sortir des veines si sincere & si pure, sans causer la mort, mais bien peut-el-

le venir ainsi des entrailles seulement, où elle s'amasse. Cela mesme conste encor parce que si au commencement de l'accez on applique des fomentations humides, & conuenablement chaudes sur les parties precordiales, & principalement sur la ratte dans la fiéure quarte, sur le foye en la tierce, ou sut quelque partie que ce soit, où l'on remarque estre le siege de l'humeur qui fomente la fiéure, elles addoucissent l'horreur & le tremblement, dautant qu'elles mitigent la source mesme du mal.

Maintenant quant aux sueurs, on peut reconnoistre qu'elles ne viennent pas seulement de la masse du corps, mais aussi des entrailles: dautãt que si celuy qui a grand chaud, ou pour auoir trauaillé, ou à cause de l'ardeur du Soleil, vient à boire quãtité d'eau froide, aussi tost il deuient tout en sueur, non pas que veritablement l'eau soit incontinent épanduë & diffuse par tout le corps, car on la sent encor flotter long temps aprés dans le ventre. mais parce que la vapeur d'icelle s'esleue & s'estend en tout le corps, par la chaleur ardente des entrailles, laquelle finalement se condense en sueur. Mais ie desire que l'on remarque encore cecy; que celuy ne peut suer par quelque violence que ce soit, non pas mesme dans la fiéure, qui a le foye ou la ratte desseichee par l'aage, ou par quelque maladie, ou endurcie par quelque grande obstruction, ou par quelque scirrhe, comme en l'hydropisie, en la jaunisse; ou eu la cachexie, combien que tout le reste du corps soit grandement humide: & que celuy qui a beaucoup de chaleur & d'humidité naturelle au foye, & en la ratte, est tout en sueur à la moindre occasion. On peut donc par là reconnoi-

tre que la premiere source des sueurs, est dans les entrailles.

Apres auoir donc dissipé ce brouïllard, afin que la lumiere de la verité puisse éclatter dauantage, nous conclurons ainsi sommairement toute cette matiere. L'humeur chaude & putride en quelque endroit qu'elle reside hors des veines, agite rarement le corps, tandis qu'elle n'est point émeuë: mais venant à estre irritee & ébranslee hors de là par quelque impetuosité qui n'est pas selon la nature, elle l'agite & afflige en diuerses sortes. Si elle est en petite quantité, comme dans les fiéures tierces qui ne sont pas beaucoup violentes, ou qu'elle ait peu d'acrimonie, comme la pituite corrompuë, ou que le mouuement en soit lent & foible, elle cause seulement du froid, la chaleur & les esprits estans comme rappellez des parties externes au dedans par maniere d'aide & de secours. Mais si elle est plus abondante ou plus acre, ou que son mouuement soit plus violent, alors le fremissement suruient. Et si elle est en tres grande quantité, & qu'elle soit grandement acre & mordicante, & attaque les entrailles auec beaucoup d'impetuosité, l'on est tout à fait saisi de tremblement.

De plus, cette matiere du tremblement & de la fiéure, estant adherante autour des entrailles, elle répand hors de soy, comme vne source, vne vilaine & maligne vapeur, laquelle s'étend par tout le corps; & qui peut estre vne seconde cause du froid, du fremissement, & du tremblement. Et ainsi l'accez de la fiéure intermittente se fait presque de mesme façon, qu'Hippocrate a iugé que se faisoit la fiéure putride, prouenante d'vn abscés formé dans l'aigne, quand non seulement la chaleur, mais aussi la fumee & vapeur putride n'estant

point retenuë, paruient iusques au cœur, par la continuité des parties. L'humeur putride estant donc esmeüe & comme grossie, la portion & la vapeur qui s'en esleue, frappe les membranes, & en suitte se fait le frisson ou le tremblement. Alors aussi la mauuaise vapeur qui vient de cette sentine, monte premierement au cœur par certains conduits secrets, & de là se respandant de tous côtez par les arteres, elle remplit tout le corps. Et quand cette expiration commence d'attaquer le cœur, elle abbaisse & diminuë le poulx, & remplissant le cerueau, elle l'appesantit & assoupit. & finalement elle engourdit tous les membres. Mais venant puis aprés à se ietter comme vne bouffée de vent par le corps, elle l'eschauffe & enflamme peu à peu, & pour lors, elle esmeut l'ardeur de la fiéure, & les symptomes d'icelle. Finalement estant grandemẽt attenuée, elle se dissipe, tant de son propre mouuemẽt, que par l'impulsion de la nature, ou s'en va tantost manifestement par les sueurs, tantost couuertement par vne insensible transpiration. Et cette sorte de fiéure est vne pure & pmple espece d'intermittente; en laquelle les vrines paroissent souuent loüables en couleur, substance, & sediment, pendant tout le cours de la maladie, dautant qu'il ne passe aucune bile des parties precordiales dans les veines; & souuent on les remarque telles dans les premiers accez des intermittentes. Quelquesfois aussi par l'impetuosité de l'accez, il se iette dans l'estomach vne portion de l'humeur qui est grandement agitée, laqu lle excite vn vomissement bilieux, & ce d'ordinaire sur la fin du tremblement ou du frisson. Quant à l'autre portion plus subtile, cette mesme

impetuosité la fait sortir de son lieu, & passer dans le foye & dans les grandes veines, pour se respandre par tout le corps; & c'est lors que l'accés deuient plus violent, sur la fin duquel les vrines deuiennent espaisses & iaunes, & fort differentes de ce qu'elles estoient vn peu auparauant l'accés. Et mesme l'accés deuient beaucoup plus violent, quād de ce mesme siege de l'humeur peccante, la plus grande portion d'icelle penetre dans les veines, mais quelquesfois aussi l'accés estant passé, il demeure vne certaine inesgalité de fiéure, qui fait que l'intermission n'est pas pure : ce qui se remarque principalement en l'hemitrite, de laquelle ie traitteray cy aprés.

Au reste, outre les raisons que ie viens de deduire, ie veux bien confirmer par vn exemple quel est le siege & la source des fiéures intermittentes. Certain personnage noble, d'aage fleurissant, & qui faisoit ordinairement bonne chere, estoit depuis long temps suiet à vn vomissemēt bilieux, qui luy arriuoit tous les iours. Ce vomissement s'estant vne fois arresté tout à coup, il fut en suitte saisi d'vn grand mal d'estomach, & trauaillé de nausées & de toux seiche. Puis aussi tost luy suruint vn frisson vehement par tout le corps, sans auoir pourtant aucune fiéure, dont il estoit agité par reprises plus de vingt fois le iour, tout de mesme que s'il eust esté atteint d'vne fiéure tierce. Enuiron quinze iours aprés, la bile commençant à se putrefier, la fiéure tierce le print, laquelle venant à cesser à quelques iours de là, il s'ensuiuit vne resolutiō de toutes les parties qui sont au dessous de la teste, & peu de iours aprés il mourut. En luy ouurāt le corps nous reconneusmes que la cause de tous ces ac-

cidens, estoit vne pure bile de couleur de porree, amassee dans la concauité du foye, du poids d'vne liure, & enuelopee de membranes, vne portion de laquelle s'estoit desia glisseë dās les nerfs de l'espine du dos. Nous en auons depuis ce temps là remarqué plusieurs autres qui auoient presque le mesme mal: à l'exemple desquels on peut apprendre que le tremblement vient quelquesfois des entrailles, tantost sans fiéure, tantost auec de la fiéure; & que l'humeur qui fomente la fiéure intermittente, est situee dans ces mesmes parties là. De là vient aussi, ce que nous voyons souuent par effet, que la fiéure tierce qui dure long temps, & la fiéure quarte, se terminent en certain fascheux tourment, plus cruel que la colique, lequel se change quelquesfois, & en douleur des jointures, & en paralysie. Cette douleur est sans fiéure, neantmoins elle s'augmente & r'engrege ordinairement au temps de l'accez accoustumé, & reprend sa premiere periode. A peine s'appaise-elle que par l'éuacuation de la bile, que l'on sçait estre aussi bien la cause de cette douleur, comme elle l'est de la fiéure : car elle se jette hors des entrailles & visceres, sur les mēbranes du peritoine, & des intestins, ce qui conste, de ce que & la fiéure & la soif, & le degoust, se mitigent à l'abord de cette douleur. Tout ainsi donc que le siege de cette douleur est au peritoine & és intestins, aussi la source de la fiéure intermittente, est elle autour des visceres & entrailles.

CHAPITRE XI.

Quelle est la cause des reuolutions, & ce que c'est qui change l'ordre & la forme d'icelles.

C'Est vne dispute pleine de dissention, & toute cõtrouersée, de sçauoir que c'est qui cause le mouuemẽt des humeurs, & pourquoy la pituite se putrefie & s'émeut tous les iours, la bile au troisiéme iour, & la melancholie au quatriesme. Il y en a plusieurs, à la verité, lesquels ont demõstré par raison, que toutes les maladies qui prouiennent de defluxion, reçoiuent de l'intermissiõ, & puis recommencent, toutesfois & quantes que les excremens sont amassez & accreus de sorte, qu'ils viennent à stimuler la partie où ils sont, pour sortir hors de là: car alors celle qui est la plus forte, s'en descharge, comme d'vn fardeau, sur celle qui est la plus debile. Et delà quelques-vns augmentent, qu'il se se peut amasser tous les iours assez de pituite pour exciter la nature, & causer la reuolution, & qu'il ne s'amasse de bile suffisamment pour ce faire que de trois en trois iours; ny de melancholie, qu'en quatre iours. Mais ceux qui raisonnent ainsi, n'ont point du tout atteint la cause de la periode, ny pourquoy c'est que la pituite, bien qu'elle ne putrefiast qu'ẽpetite quantité, vient neãtmoins tous les iours à s'esmouuoir & irriter, ny pourquoy la bile iaune estant fort abondãte en vn mesme endroit du corps, ne s'esmeut pas plus souuent que de trois en trois iours, ny la melancholie plutost que le quatries-

me iour. Qu'y a-il ie vous prie, qui empesche, que toutes ces causes efficientes venans à concourir, il ne s'amasse tous les iours tant de bile iaune ou noire, qu'elle irrite tous les iours la nature, & excite la reuolution? Ce n'est donc pas la seule quantité de l'excrement, ains quelque autre plus grande vertu, laquelle esmeut & irrite necessairement chaque humeur auec ordre & par certaine reigles.

Or ceste vertu là n'est autre que la propre nature & condition de la pourriture ou de la qualité contractée en l'humeur, laquelle altere & trouble tout l'estat naturel du corps. De mesme que l'accez de l'epilepsie, ou l'attaque de l'hydrophobie ne sont pas excitez par le genre de l'humeur; mais bien par la nature de la qualité qui se rencontre dans l'humeur: & ce n'est pas l'abondance du sang qui cause par periodes reiglées les purgations menstruales des femmes, car elles ne laissent pas de se faire tous les mois, soit qu'il y ait peu ou beaucoup de ce sang en la femme, sinon qu'il se rencontrast quelque chose qui interrompist l'ordre de la nature; mais c'est la vertu de la qualité qui y est suruenuë: aussi est-ce vne certaine vertu ou qualité engendrée en l'humeur, qui fait que la pituite, venant à se putrefier, s'esmeuue tous les iours, & la bile au troisiesme iour, & au quatriesme la melancholie. Or l'humeur superfluë estant amassée en grande quantité, & ne pouuant pas seulement estre surmontée & digerée par la chaleur & le benefice de la nature, elle vient à se corrompre & à se putrefier en quelque façon; & acquiert lors ceste qualité qui cause telle ou telle esmotion & reuolution. Et comme chaque humeur est d'espece differente, aussi la putrefaction & qualité de chacune est elle differente, & le mouuement diuers. C'est pourquoy la pituite

contracte en se putrefiant vne certaine qualité & vn certain mouuement; la bile iaune en contracte vne autre, & la melancholie vne autre. Or voyla la raison de l'ordre & du retour de l'accez. Quand la fiévre est sur le point de venir, l'humeur qui estoit comme retenuë dans sa cachette, commence à s'émouuoir, & venant comme à se grossier & gonfler, elle s'irrite, & par ceste impetuosité enuoye & respand par tout le corps quantité de vapeur mauuaise, & mesmes desgorge quelquesfois vne petite portion de sa substance qu'elle iette sur les entrailles & dans l'estomach; laquelle passe aussi quelquesfois par le foye dans les grandes veines: & ainsi persiste l'accez iusques à ce que l'impetuosité vienne à cesser, & que ce qui estoit sorty du lieu, où est la source du mal, soit consommé & dissipé par la chaleur, ou se resolue en sueurs. En apres vient l'intermission, qui dure iusques à tant que l'accez retourne par vne nouuelle esmotion de l'humeur, laquelle recommence à se remettre vne autrefois comme en furie. Or l'accez reprendra ses premieres erres, selon l'ordre periodique dont ie viens de parler, si ce n'est que quelque chose en interrompe la reuolution.

Plusieurs choses empeschent que les fiévres ne soient bien reiglées, & font que leurs paroxismes aduancent ou retardent. Ils aduancent plus que de coustume, lors que la matiere qui sert de subiect à la fiévre, vient à s'augmenter, comme par les viandes impures & vicieuses, & par la suppression des excremens: ou quand elle deuient fort attenuée, comme par l'vsage de la moustarde & des espiceries, ou des autres choses qui sont chaudes & attenuantes: ou bien lors qu'elle est agitée par

quelque mouuement, comme par l'exercice, par les bains, par le chaud, ou par la cholere. Mais ils retardent quand par des causes contraires la matiere se diminuë, ou s'épaissit, ou deuient plus lente & plus debile. Et toutesfois & quantes qu'il arriuera tant de changement és reuolutions, qu'elles ne gardent plus aucun ordre, c'est que l'humeur passe en la nature d'vne autre, ou qu'elle est broüillee par le meslange d'vne autre de genre different. Finalement, les accez deuiennent longs, quand l'humeur qui est espanduë, & la vapeur qu'elle expire, sont en grande quantité espaisses, & visqueuses; parce que lors elles ne se peuuent enflammer ny dissiper qu'auec beaucoup de temps; comme aussi lors que les conduits sont retrecis, ou que les forces sont debiles; car ces choses empeschent la dissolution. Quant aux causes de la brieueté & petitesse des accez, ce sont la petite quantité, & la subtilité de l'humeur, l'amplitude des passages, & la vigueur des forces.

CHAPITRE XII.

De la fiéure quotidienne.

CHaque fiéure intermittente prend son nom de l'ordre de son mouuement, & de sa reuolution. D'où vient que la quotidienne est appellée amphemere, parce que tous les iours elle retourne de mesme façon. C'est bien la plus rare de toutes les fiéures, & qui à peine se rencontre vne fois entre six cens: mais quand il arriue qu'vn malade est tous les iours attaqué de fiéure, cela se fait

d'ordinaire par vne double tierce. Or pour establir également les genres des fiéures & des humeurs, on a colloqué cette espece de fiéure dans la pituite: laquelle neantmoins se putrefie tres rarement, & à peine peut elle acquerir par la putrefaction aucune qualité, qui puisse causer vne veritable fiéure. Quand la pituite superflue, de quelque genre qu'elle soit, vient à se putrefier dans les intestins, ou dãs le mesentere, ou dans l'estomach, & cõcauitez des visceres, & que là elle acquiert vne qualité febrile, en s'irritant de iour à autre, elle expire vne vapeur conforme à sa nature, qui est la cause contenante de l'accez.

Cette sorte de fiéure arriue à ceux qui abondent en pituite, qui sont humides de leur nature, ou à cause de l'aage, à ceux qui sont gras, aux femmes, aux chastrez, aux vieillards, & à ceux qui font amas de cruditez, & de pituite, par l'oysiueté, ou par le trop dormir, ou par la frequence des bains, ou par les alimens trop froids & trop humides, ou par vne continuelle gourmandise, ou pour manger trop souuent, comme font les enfans, ou par l'yurongnerie ; & sur tout en hyuer, en pays froid, & dans vn air pluuieux. Ces gens là ont d'ordinaire la face blesme, & aucunement bouffie, l'orifice de l'estomach debile, fort peu d'appetit, & des rots frequents & aigres.

Or l'accez ne saisit pas tout à coup, ains peu à peu, refroidissant seulement les extremitez du corps, & fort rarement cause il de la rigueur & du tremblement : le corps deuient pesant, & l'enuie de dormir est si grande qu'il n'est pas possible de s'en empescher : souuent aussi dans ce commencement l'esprit s'abbat tellement, qu'il tombe en defaillance ou en syncope. Aprés cela la cha-

leur s'accroiſt auec peine & peu à peu, non ſans vne fort grande inégalité, qui fait qu'on a tantoſt chaud, tantoſt froid. La chaleur eſtant eſprinſe, n'eſt point acre; mais d'abord elle paroiſt emouſſée & humide au toucher, comme ſi c'eſtoit vne vapeur qui s'eſleuaſt de quelque bois verd auquel on auroit mis le feu, & enſuitte elle deuient aucunement plus mordicante & plus acre. Lors qu'elle eſt deſia reſpanduë par tout le corps, on ne ſent aucune ardeur vehemente qui contraigne de ſe mettre à nud pour receuoir du rafraiſchiſſement, ny aucun eſpoinçonnement d'ardeur qui agite ou inquiete le corps, & n'a-on aucune peine de reſpirer pour attirer en abondance la fraiſcheur de l'air, ny aucune ſoif vehemente qui oblige de demander à boire de l'eau. L'accez venant à decliner, on ne ſuë point pendant les premiets iours, & apres on rend quelque peu de ſueur, laquelle eſt graſſe & viſqueuſe, ſelon l'eſpece de la vapeur. Toute la durée de l'accez eſt de dix-huit heures, & l'intermiſſion de ſix heures, encor eſt elle rarement pure & entiere.

Le poulx eſt petit, languide, fort bas & rare, & ſur tout au commencement & en l'accroiſſement de l'accez, à cauſe que la chaleur naturelle eſt grandement oppreſſée par l'agitation de l'humeur, qui eſt froide, groſſiere & viſqueuſe: puis il deuient frequent, mais non pas tant que dans la tierce & dans la quarte, neantmoins il eſt auſſi viſte que dans la quarte: quant à ſon inégalité, elle eſt plus grande pendant tout le temps de l'accez, que dans les autres fiévres intermittentes.

Durant les premiers iours l'vrine paroiſt ſubtile & blanche, auec abondance de matiere cruë, laquelle cauſe vne fort grande obſtruction, & ſuffo-

que la chaleur naturelle: mais la matiere venant puis apres à se cuire, & s'escoulant quelque chose d'icelle parmy les vrines, elles deuiennent rouges, espaisses & troubles. Les deiections du ventre sont liquides, cruës & pituiteuses. Par ces choses donc on discerne souuent, dés le premier accez, la fiévre quotidienne, lors principalement que ceste sorte de fiévre court parmy la populace.

La fiévre epiale se rapporte ordinairement à ce genre de fiévres pituiteuses, pendant ceste sorte de fiévre on sent en mesme temps dans chaque particule du corps la chaleur & le froid ensemble, & chaque partie du corps est agitée de tremblement & de fiévre. On tient que la cause d'icelle est vne pituite aigre & vitrée legerement corrompuë dont vne portion est desia enflammée, & l'autre n'est point encore pourrie.

Or ie veux bien, en ce lieu principalement, aduertir ceux qui s'appliquent plus diligemment en la connoissance des fiévres, que tant les continuës (qui durent quelquesfois deux ou trois iours) que toutes les especes d'intermittentes, attaquent fort diuersement. Souuent dans le frisson & tremblement les parties tant internes, qu'externes, sont grandement refroidies. Mais quelquesfois aussi les parties internes fremissent & tremblent de froid, lors neantmoins qu'és parties externes on ne ressent point de froid, mais bien vne chaleur esgale. D'autresfois les parties externes & superficielles du corps sont saisies de froid, pendant que les internes bruslent & demandent d'estre continuellement raffraischies dans le frisson. Or la cause d'vne si grande varieté ne se doit pas rapporter à la pituite aigre & vitrée, mais

tablement à la matiere de la fiéure, laquelle estant esmeuë, & venant à exciter le frisson en attaquant les parties precordiales, elle rappelle tantost au dedans la chaleur des parties externes, tantost elle ne la rappelle point: quelquesfois aussi la matiere du frisson estant acre ou salée, excite beaucoup de soif.

CHAPITRE XIII.

Des causes & des signes de la fiéure tierce.

LA vraye fiéure tierce vient de l'inflammation de la bile iaune superfluë, laquelle se putrefie, ou dans la vessie du fiel, ou bien autour des entrailles, & és cauitez des visceres; d'où neantmoins il en passe quelquesfois dans les veines vne certaine portion, qui se mesle parmy le sang. Elle saisit principalement ceux qui sont de nature chauds & secs, de corpulence graisle, d'aage fleurissant, qui sont habituez au trauail, aux veilles, aux chagrins, aux soucis, aux ardeurs, & à vn viure échars, chaud & sec; & ceux qui ont le foye excessiuemẽt chaud. Car ces personnes là font vn grand amas de bile iaune, & sur tout en esté, dans vn pays chaud & sec, & dans vn air grandement eschauffé. S'il y a manque quelqu'vne de ces choses, la fiéure ne peut estre vraye tierce.

Cette fiéure surprend tout à coup, par vn tres-grand frisson, qui fait trembler quelquesfois tout le corps, sur la fin duquel la bile s'estant épanduë, fort souuent par le vomissemẽt qu'elle prouoque.

Puis la chaleur vient promptement à s'allumer, & à se respandre par tout le corps, & s'augmente incontinent de sorte, qu'elle atteint en peu de temps le plus haut point de sa vigueur, & deuient acre, poignante, & qui frappe rudement la main quand on la touche; mais elle se rabbat aussi tost. Le malade brusle tellement, qu'il est contraint de se descouurir le corps, & se tourner de costé & d'autre, sans pouuoir demeurer en mesme posture; & ayant de la peine à respirer, il faut qu'il attire souuent quantité d'air par de grandes & frequentes respirations; & mourant presque de soif, il demande incessamment à boire; & est trauaillé de veilles, de douleur de teste, de fâcherie, & de fureur. Le plus long accez est de douze heures, quelquesfois il n'en dure que sept ou quatre, & finit par vne grande sueur chaude & vaporeuse, aprés laquelle suit la pure intermission.

Au commencement de l'accez, le poulx est retiré, & petit, puis aprés il deuient plus viste & plus frequent que dans les autres fiéures, dautant que la necessité du raffraischissement est plus grande; il est pareillement vehement & fort, mais aucunement dur, à cause de la secheresse de l'artere; fort peu inesgal, parce que la matiere estant subtile, elle s'enflamme facilement, dautant aussi qu'il n'est pas moins besoin de rafraischissement par la dilatation de l'artere, que de rejetter les fumées putrides par le resserrement du systolé. L'vrine est iaune ou de couleur de feu, de substance mediocre, & d'odeur forte & mauuaise. Et cette cy est la pure & vraye fiéure tierce, laquelle selon le iugement d'Hippocrate, ne passe point le septiesme accez tout au plus.

La tierce bastarde, s'engendre ordinairement

tantost de la bile vitelline, qui se putrefie dans l'estomach, & y demeure fermement attachée: tantost du meslange de la bile & de la pituite, & pource les causes euidentes d'icelle ne sont pas toutes bilieuses, mais il y en a aussi quelques vnes qui tiénent de la pituite. Les reprises des accez se font sans aucun ordre certain d'anticipation ou de retardement; & quoy qu'ils fussent reglez, on ne doit pas pour cela penser que cette fiéure soit tierce; car l'essence de la fiéure ne se prend pas de la seule reuolution: le frisson n'est pas à la verité si vehement, mais il dure plus long temps: la chaleur est moins poignante & moins vehemente, laquelle ne se respand pas également par tout le corps, estant aucunement semblable à vn feu éprins en du bois vert & sec meslé ensemble. Tous les symptomes de l'ardeur sont moins violens, à cause que la pituite rabbat & modere la fureur de la bile; & pource aussi l'accez se passe il auec peu de sueur, laquelle encor n'est pas grandement chaude. L'accez dure beaucoup plus de douze heures, & plus il est long, d'autant il est plus impur: Cette fiéure ne se termine iamais au septiesme accez; rarement finit elle à la quatorziesme reuolution; & souuent elle passe plus outre.

CHAPITRE XIV.

Des causes & des signes de la quarte intermittente.

LA melancholie corrompuë & pourrie, est reputee la cause contenante de la fiéure quarte. Car venant par ses propres causes à s'amasser en telle

telle abõdance, qu'elle ne puisse plus estre cõduite & gouuernee par le benefice de la nature, elle se putrefie & allume cette sorte de fiéure. Or il y a deux especes de melancholie, l'vne naturelle, qui est comme la lye & le limon du sang: l'autre brûlee, laquelle est cõme la cendre de chacune des humeurs trop dessechees; & cette cy procede tantost de bile iaune bruslée, tantost d'vne aride melancholie, & quelquesfois, mais plus rarement, de pituite ou de sang bruslé. D'où vient qu'entre les fiéures quartes, l'vne prend son origine de soy mesme, & non d'aucune autre fiéure qui ait precedé, & cette cy s'ensuit ordinairement d'vne tumeur de ratte, causee par vn excés de melancholie naturelle: l'autre est vne production des autres fiéures, ou continuës, ou intermittentes erratiques, de laquelle Hippocrate a dit, que quand la fiéure intermittente est erratique, elle se tournera en fiéure quarte, si principalement on est proche de l'automne. Car si l'humeur qui a causé la premiere fiéure, n'est entieremẽt euacuee, elle deuient bruslée & grossiere, & passe en nature de melancholie, & venant à se putrefier, elle sert de matiere à la fiéure quarte.

Ceux en sont donc attaquez, lesquels font amas d'humeur melancholique; cõme font ceux qui sont sujets au mal de ratte. & ceux qui ont eu peu auparauant des fiéures bruslantes. ou erratiques, qui ne sont encor parfaitement gueries. Ce n'est pas neantmoins seulement en la ratte, mais aussi dans le mensetere, & autour des hypochondres, que la melancholie superfluë a coûtume de s'amasser. Ceux là sont propres pour en engendrer beaucoup, qui sont froids & secs, qui sont maigres, & qui n'õt gueres de poil par le corps, qui sont d'âge

conſtant, ou deſia inclinant ; qui ſont accablez de ſoins & de fâcheries, & qui ſont depuis long temps addonnez à manger des viandes groſſieres, terreſtres, & du tout feculentes. La melancholie abonde grandement en ces gens là, principalement en Automne, & dans vn pays & climat de conſtitution & temperature inégale. Et lors qu'il ſe preſentera des cauſes pour corrompre & faire putrefier cette humeur, il ſe formera vne vraye fiéure quarte. L'accés commence par vn grand froid, qui s'accroiſt peu à peu, iuſques à donner des fremiſſemens vehemens, non toutesfois poignans & tiraillãs, comme ceux de la fiéure tierce, ains du tout aſſommans, par leſquels tout le corps tremble, les dents claquettent, & les iointures & les os craquẽt comme s'ils eſtoient chargez de quelque contrepoids: aprés que le froid eſt paſſé, l'õ a des vomiſſemens fort amers, lors principalement que l'humeur trouue des paſſages pour ſe gliſſer en l'eſtomach, il s'excite lors vne chaleur, non ſi vehemente qu'en la fiéure tierce, mais plus ardente que celle quotidienne ; laquelle n'eſt pas égale par tout le corps, ains meſlée d'vne certaine froideur, & accõpagnee de quelque reſte de douleur és os & és iointures. La ſoif, les veilles, la douleur de teſte, & les autres ſymptomes ſont bien plus fâcheux que dans la quotidiẽne, mais plus doux que dans la tierce. L'accés eſt plus long que celuy des autres fiéures intermittentes, & ſe termine par vne ſueur plus abondante que dans la fiéure quotidienne.

Le poulx eſt au cõmencement de l'accés beaucoup plus languide, moindre, tardif & rare, que le naturel; puis il deuient grãd, fort, frequent, & viſte, & plus ineſgal qu'en toutes les autres fiéures. L'vrine eſt ordinairement pendant les premiers iours,

ſubtile, blanche, & aqueuſe; puis elle change ſouuent & en ſubſtance, & en couleur, & en choſes contenuës, parce que la matiere d'icelle varie ſouuentesfois, & qu'elle paſſe & ſe iette dans les veines tantoſt peu, tantoſt beaucoup. A peine tout le cours de cette fiéure paſſe il plus d'vn an, ſi ce n'eſt par quelque accident: il ſe termine ſouuent en ſix mois, & quelquesfois en trois. Toute fiéure qui s'eſloigne beaucoup de la condition de celle cy, n'eſt pas vraye quarte, ains elle participe des autres humeurs. Cette là ne doit pas auſſi eſtre eſtimee vraye fiéure quarte, laquelle continuë pendant deux ans, ny celle que i'ay veüe s'eſtendre iuſques à neuf ans, ny celle que les enfans ont contractee dés la naiſſante, par la communication de la mere, & ſans aucune erreur du viure.

Pluſieurs eſtiment que c'eſt à ce genre de fiéures qu'il faut rapporter celles qui ont de lõgs interualles, & de grandes intermiſſions, comme ſont la quinte, la ſexte, ou s'il s'en retrouue quelques autres dont les periodes ſoient plus rares. Parce qu'ils eſtabliſſent pour matiere de ces fiéures là, vne melancholie fort groſſiere & terreſtre, telle qu'eſt celle qui prouient de la pituite bruſlee, & diſent qu'elle eſt en ſi petite quantité, & de longue main reſſerree dans quelque partie tellemẽt eſloignee, qu'à cauſe de cela elle ne s'eſmeut que fort tard. Galien n'a point voulu admettre ces ſortes de fiéures, quoy que cõfirmees par l'authorité d'Hippocrate, pour n'eſtre cõtraint d'eſtablir plus de quatre humeurs, ou bien de leur aſſigner quelque ſiege ailleurs que dans les veines. Voila quelles ſont eſſentiellemẽt les fiéures ſimples; mais pourtãt elles variẽt quelquesfois. Car la fiéure quarte ayant quelquesfois commencé par vn froid moderé, elle continuë puis

aprés par vne douce chaleur pendant quatre ou six heures seulement. Et bien souuent la tierce est plus fascheuse & plus longue que la quarte, tant en frisson, qu'en ardeur. Or il sera facile de discerner par l'ordre de la reuolution, celle qu'on ne pouuoit pas bien reconnoistre par idée, dés le premier accez.

CHAPITRE XV.

Des fiéures composées.

LA fiéure pure & simple, procede d'vne seule & simple humeur corrompuë, & toutes les causes & signes d'icelle, sçauoir est, la nature, l'aage, la façon de viure, la saison de l'année, & la disposition de l'air, & finalement tous les symptomes se rapportent à la predomination d'vne seule & mesme humeur.

Or la fiéure est dite en deux façons composee, ou parce qu'elle conste de plusieurs confonduës ensemble, ou parce qu'elle conste de plusieurs entrelassées. Les confuses sont celles, qui sont tellement broüillees, qu'elles commencent ensemble, & finissent ensemble. Or elles se forment de diuerses humeurs meslees & confonduës en vn mesme lieu, & qui se putrefient en mesme temps On n'en peut discerner aucune separement, & n'y en a aucune qui paroisse pure & simple, ains leurs signes sont tous confus & broüillez. Ce sont ces fiéures là que cy deuant nous auons appellées bastardes. Quand

le nombre des confuses est esgal, à peine en peut on determiner le genre: mais quand le nombre n'est pas pareil, la fiéure ainsi composee prend le genre & le nom de celle qui est la plus forte & principale. Celle dont le sujet abonde plus en bile corrompuë, qu'il ne participe des autres humeurs, aura le nom de tierce, mais bastarde & illegitime: & quotidienne bastarde celle, en laquelle la pituite ne se corrompt pas toute seule, mais est accompagnee de quelque autre humeur qui se corrompt quant & quant; & quarte bastarde celle en laquelle la melancholie putride est semblablement meslangee des autres humeurs.

Les fiéures entremeslees, sont celles qui commencent à diuerses heures, & finissent à diuerses heures. Chacune d'icelles subsiste separement, & a sa prope essence distincte, nonobstant que quelques parties des accez viennent à concourir en mesme temps. Ces fiéures procedent de diuerses humeurs, qui ne se rencontrent pas en mesme lieu, mais dont chacune a son siege particulier, son essence, & son mouuement. Il est fort aisé de reconnoistre chacune d'icelles par ses propres signes, comme si elle estoit toute seule & separee des autres. Vne continuë auec vne autre continuë se confondent bien, mais ne s'entremeslent pas: & ce qu'escrit Auicenne est vne chose absurde, que la putrefaction d'vne fiéure continuë vienne d'vn certain lieu, & que celle de l'autre vienne d'vn autre endroit: car veritablement en l'vne & en l'autre les humeurs se putrefient dans les grandes veines, & venant à estre agitées, elles se meslent en icelles. Mais vne intermittente s'entremesle ordinairement auec vne autre in-

termi ttente, qu'auec vne continuë. Veu donc qu'il n'y a en tout que trois simples differences de fiéures intermittentes, qui sont la quotidienne, la tierce, & la quarte, chacune d'icelles peut s'entremesler auec vne autre de mesme genre, ou diuers.

De l'entrelassement de celles qui sont de mesme genre, se font celles cy, sçauoir est, la double quotidienne, quand il arriue tous les iours deux accez definis de mesme sorte, ce qui ne se voit gueres. La double tierce arriue souuent, les accés de laquelle viennent tous les iours; mais ils ne sont pas pareils, & ne se font point à mesmes heures: car ordinairement les accés qui se font aux iours de nombre impair, sont semblables entr'eux, & ceux là sont semblables qui arriuent en des iours de nombre pair. La double tierce prend d ordinaire son commencement de la tierce simple, à laquelle en suitte il s'en adjoint vne autre; & l'vne des entrelassees a coustume de se terminer pendant que l'autre persiste encore, La quarte double, & mesme triple, n'est pas moins frequente: elle trauaille par deux iours, & laisse vn iour d'interualle; les accés s'en font tous iours, & rarement sont ils pareils. L'vne & l'autre s'engendrent ordinairement de la simple, à laquelle il s'en conjoint vne seconde, puis à ces deux il en suruient pareillement vne troisiesme. Toutes ces fiéures se distinguent d'auec la quotidiẽne, par leur forme & façon de faire, en ce que les accés de la quotidienne sont entr'eux semblables, & les accés de celles cy ne se ressemblent pas: & quoy que d'auenture ils se rencontrassent semblables, on les peut toutesfois discerner par l'impetuosité de l'émotion, & par les signes dont nous auons cy dessus parlé. Car la double tierce ne fait pas les mesmes,

accés, que fait la quotidienne; ny la triple quarte, les mesmes que la double tierce, ou la quotidiēne: ny les causes éuidentes qui font predominer la melancholie & la bile, ou la pituite, ne sont pas semblables. Quant aux intermittentes de genres diuers, elles s'entremeslent fort rarement, comme la quotidienne & la tierce, la tierce & la quarte, & si quelquesfois cela arriue, à peine le peut on reconnoistre les premiers iours.

Au reste, l'intermittente, comme la tierce, se conjoint quelquesfois auec la continuë, & cette cy differe de la tierce continuē, en ce que ses atteintes se font sans fremissement ny tremblement, & finissent sans aucune sueur; au lieu qu'en celle là elles commencent tout au contraire, par le tremblemēt, & cessent auec sueur: & pourtant aprés la sueur il ne s'ensuit pas vne intermission comme dans l'intermittente, mais bien la continuation de l'autre. Telle est celle qu'ō nōme demie tierce, laquelle est continue, sans auoir aucune intermission; & l'vn des iours elle surprend auec frisson, & va puis aprés augmentant & rendant plus fâcheuse, & en l'autre elle n'est pas si forte. Car elle conste de la tierce intermittente, & de la quotidienne continuë, & a deux accés en l'vn des iours, & vn seul accés en l'autre. Si les deux humeurs qui la causent sont esgales, il en resulte vne vraye demie tierce: mais si la bile est la plus forte, la fiéure en deuient plus ardente, & approche plus de la tierce; & si c'est la pituite qui predomine, elle tient plus de la quotidienne, & n'est pas si violente. S'il arriue que la quotidienne intermittente vienne à se joindre & à se mesler auec la tierce continuë, il s'en fera pareillement vne demie tierce exquise, & semblable à la precedente, pourueu que les humeurs se retrou-

uent auſſi dans vne eſgalité; mais ſi l'vne exce de par deſſus l'autre ; elle ne ſera pas exquiſe. Or il me ſemble que la tractation des fiéures putrides, eſt toute exactement comprinſe en ce que deſſus.

CHAPITRE XVI.

Les degrez, cauſes, & ſignes de la fiéure hectique.

LA fiéure hectique eſt vne chaleur outre nature, laquelle eſt premierement & de ſoy attachée & reſidente en la ſubſtance du cœur. Or ayant d'abord attaqué la ſubſtance du cœur, qui eſt le principe de la vie, elle ſe jette pareillement auſſi toſt ſur la ſubſtance des autres parties ſimilaires, parce que toute intemperie du cœur ſe communique auſſi toſt facilement à tout le reſte du corps.

Cette fiéure conſiſte en la ſubſtance du cœur & des parties ſimilaires, non pas legerement, comme fait la chaleur de la fiéure ephemere, ou de la putride, laquelle s'eſtant éprinſe dans les eſprits, ou dans l'humeur, vient aucunement à ſe reſpandre ſur la ſubſtance des parties ſimilaires; ains elle eſt attachée & comme plongée premierement, & de ſoy, dans la propre ſubſtance des parties. Et la chaleur des parties ſimilaires eſtant de deux ſortes,

l'vne elementaire, l'autre diuine, ce n'eſt pas en cette cy qu'eſt l'eſſence de la fiéure hectique, mais bien en la ſeule chaleur elementaire demeſurement accreuë; par la vertu de laquelle neantmoins, tant cette chaleur diuine, que tout ce qui ſe rencontre en la partie ſimilaire, eſt enfin conſommé. Car il y a trois ſortes de ſubſtances en la partie ſimilaire, la ſolide, l'humide, & la ſpiritueuſe: De plus, la ſubſtance humide eſt auſſi de trois ſortes, l'vne charnuë, laquelle n'eſt autre choſe que l'humeur alimentaire coagulé; l'autre radicale, qui eſt la propre ſubſtance de la chaleur naturelle, en laquelle conſiſtent premierement & les eſprits, & la chaleur vitale: la troiſieſme, aqueuſe, ou elementaire, qui ſert comme de colle pour faire prendre & tenir la ſubſtance ſolide. Cette chaleur febrile venant donc à ſaiſir le cœur, & attaquer chaque partie ſimilaire, la ſubſtance charnuë de ces parties, s'embraſe auſſi d'abord; & n'eſtant que fort peu ou point diſſipée, c'eſt le premier degré de la fiéure hectique. Le ſecond degré, c'eſt quand la chaleur ayant paſſé plus outre, cette ſubſtance charnuë eſt ou toute, ou pour la pluſpart conſommée: car il y a encore pluſieurs ordres en ce degré. Le troiſieſme degré de fiéure hectique eſt lorſque la ſubſtance charnuë eſtant conſommée, cette chaleur febrile & cruelle gaſte & rauage manifeſtemẽt l'humide radical, & ce degré eſt la vraye maigreur, & la fiéure hectique accompagnee de maigreur, que les Grecs appellent Maraſmode; par laquelle les eſprits naturels, & la chaleur qui reſide en cette humide radical, & toutes les facultez qui en procedent, deuiennent grandement debili-

tees, toutes les forces du corps s'affoiblissent & s'abbattent, & toutes les fonctions viennent en suitte à cesser.

Quand cette fiéure là est desia manifeste, elle est du tout incurable : car cette humidité radicale estant inserée en nous, est contractee par la semence, ce qui s'en consomme ne peut iamais estre reparé, & faut de necessité que la personne meure fort long temps auant que la plus grande partie de cette humidité soit consommee. Mais la substance charnuë pouuant estre reparee, le second degré de fiéure hectique n'est pas incurable, si ce n'est peut estre qu'il approchast fort de la maigreur. Or comme cét humide charnu se consomme par la chaleur de la fiéure; aussi fait il par le cours de l'aage, sans fiéure, sans douleur, & quelquesfois par la seule vieillesse & secheresse naturelle, en suitte dequoy l'humide radical vient pareillement à se dissiper, & se fait la simple maigreur de la vieillesse: de mesme que nous remarquons aux arbres que l'aage & la vieillesse fait secher.

Au reste, la fiéure hectique, qui est simple & vraye, vient ou de soy tout premierement, ou bien en suitte de l'ephemere. Elle n'attaque seulement que ceux qui sont d'vn naturel fort chaud & sec. Or elle prouient de causes euidentes, qui sont accompagnees de vehemence, comme de cholere, d'ennuy, de trauail, de chaud, de soif, & de ieusne. Car ces causes n'estant gueres vehementes, elles ne produisent qu'vne fiéure ephemere, mais si elles sont grandement fortes, elles engendrent l'hectique; c'est à sçauoir, aussi tost que les parties solides sont enflammees.

Les signes de la fiéure hectique commençante, dans le premier degré, sont, quand il a precedé de vehementes causes euidentes. Quand aprés s'estre

escoulé trois ou quatre iours, la fiéure ne pouuant plus estre dite ephemere, cōtinuë de persister égale, sans aucune notable augmentation ou diminutiō: & sans faire aucune douleur, à cause de son esgalité, tellement qu'à peine le malade s'apperçoit il qu'il ait la fiéure; & lors les forces sont grandement debiles, auec certaine langueur. On sent en touchant vne chaleur premierement douce, puis aussi tost acre & mordicante. Le poulx est foible, petit, & frequent, & les arteres paroissent plus chaudes que les autres parties qui en sont proches, & principalement dans le diastolé. Vne heure ou deux aprés le repas la chaleur se rēd plus forte, & le poulx deuient plus frequent & plus viste: mais quand la digestion est acheuee, la fiéure retourne en sa premiere esgalité. Car tout ainsi que si vous humectés de la chaux, il en sort quantité de vapeur acre, de mesme les parties solides du corps estans affectees de chaleur hectique, elles deuiennent plus chaudes par l'humidité des viandes.

Dans le second degré de fiéure hectique, outre ce que dessus, la secheresse du cœur se rendant plus forte, le corps commence lors à se fondre & consommer manifestement. On void surnager en l'vrine vne certaine graisse semblable à des toiles d'araignees; la peau deuient, non pas molle & ridee, comme quand l'on est extenué par quelques autres causes; mais seche & crasseuse, aussi bien que le reste des parties solides. Le poulx est dur & tendu, & beaucoup moindre & plus foible.

La fiéure marasmode & la vraye maigreur, ou troisiesme degré de l'hectique est, lors que par la trop grande secheresse & consomption du corps, les yeux sont grandement enfoncez, & les os qui sont autour aduancent fort; à peine les paupieres

arides se peuuent elles hausser,& ne s'ouurent qu'à demy, comme si l'on s'endormoit,& pourtant on ne dort pas, car on n'en a pas enuie: les temples sont abbatuës & fort caues, dautant que la chair d'icelles est consommée: le front est dur,tendu,& aride: la face liuide & crasseuse, n'ayant plus sa viue couleur: le ventre est comme flasque, plat, & retiré,& tout le reste du corps tellement sec,qu'il semble que ce ne soit plus que des os couuerts de membranes & de peau,& presque comme vn squelete: & la peau paroist en la prenant, comme vn cuir grandement aride: le poulx est tres dur,petit, debile, & frequent Et cette sorte de fiéure hectique est tout à fait simple,sans meslange d'aucune autre fiéure,laquelle on ne void sans doute arriuer que fort rarement.

Il y a pareillement vne autre fiéure hectique aucunement plus frequente, qui vient en suitte de la fiéure aiguë & ardente. Car l'ardeur de la fiéure estant grandement forte, & le malade d'vn naturel chaud & sec,venant à estre long temps sans manger ou boire, & sans prendre aucun remede pour rabbatre l'ardeur de sa fiéure,la substance charnuë des parties similaires vient à se fondre, & la fiéure s'emparant des parties solides, les rauage & consomme. Cette sorte de fiéure est proprement ardente & fondante,faisant en peu de temps ce que la simple hectique fait peu à peu, & à la longue.

On conte encor vne troisiesme espece de fiéure hectique, laquelle prouient de l'affection de certaine partie, principalement du foye, de la ratte, de l'estomach, des poulmons, de la poictrine, des reins, ou des intestins, où il y a eu quelque inflammation qui n'est pas bien guerie, & sur tout,

si elle deuient purulente. Car la chaleur febrile persistant longuement en ces parties là, & continuant d'attaquer le cœur, elle deuient certainement fort difficile à guerir, & desseche extremement, tant le cœur, que le reste des parties. Au reste, cette fiéure ne peut estre estimée proprement hectique, mais c'est vne fiéure symptomatique, & qui souuent est de longue durée, & lente, dont i'ay desia fait mention cy dessus. Voire mesmes, ny ce genre icy, ny l'autre precedent, ne peuuent estre comprins sous le genre de simple hectique: car l'vn & l'autre naissent de putrefactiõ, de laquelle ils se ressentent encore long-tẽps aprés, parce que les marques en demeurent au poulx, és vrines, en la soif, & és autres symptomes. Et mesmes elles se rengregent sans auoir mangé, & deuiennent inesgales, & causent souuent des frissons, lors principalement qu'il y a quelque amas de pus. Et partant toute hectique, ainsi appellée, laquelle prouient de fiéure putride, participe semblablement de la putrefaction.

CHAPITRE XVII.

De la fiéure maligne & pestilente, qui est vne maladie de toute la substance.

LA fiévre est maligne quand elle attaque le cœur, non par sa chaleur seulement, mais aussi par vne qualité veneneuse. Car entant que fiévre, elle incommode par chaleur; & entant que malig-

ne, elle incommode par ſon venin. On appelle qualité veneneuſe, celle dont la violence & malignité outrepaſſe la condition d'vne putrefaction commune. Or ou elle s'engendre en nous de ſoy meſme, ou bien elle vient de dehors, & ce tantoſt du Ciel, tantoſt par autres cauſes. La fiévre veneneuſe qui vient du Ciel, eſt peſtilente; & celle qui vient des autres cauſes, eſt ſimplement maligne.

Elle ſe forme donc lors que les humeurs qui ſont en nous, outre la ſimple putrefaction, acquiert encor par les cauſes ſuſdites vne malignité eſtrangere. Car ces humeurs degenerent ainſi quelquesfois peu à peu d'elles meſmes par laps de temps, comme fait la bile de couleur de porrée, ou bleuë, ou noire, qui ſe va putrefiant; ou bien ce ſont les mauuaiſes viandes & les mauuais breuuages, leſquels eſtans participans de quelque venenoſité, produiſent des humeurs & des fiévres qui tiennent de leur nature. Semblablement la corruption de l'air, qui prouient de l'infection des mareſcages, des lacs, des antres, des foſſes, des charongnes ou des excremens des hommes & des beſtes, ou par quelques autres fort mauuaiſes exhalaiſons: & celle qui procede du deſordre des ſaiſons & de l'influence des aſtres. Et quelque malignité que ce ſoit qui prouienne de ces cauſes, paſſe & penetre au dedans de nous, ou auec l'air, ou parmy les viandes, ou en quelqu'autre façon, & ſi le corps eſt preparé pour receuoir la fiévre, elle infecte les humeurs, & engendre vne fiévre ſimplement maligne.

Or la cauſe de la fiévre peſtilente eſt vne qualité maligne & pernicieuſe, introduite en l'air par les aſtres, laquelle, comme furieuſe, court & s'épand parmy la populace. Car cette peſtilence eſtant parſemee dans l'air, & s'inſinuant en noſtre corps

par la respiration & par les pores de la peau, si le cœur est disposé à ce mal, il en est aussi tost attaqué, puis les esprits qui sont és arteres, viennent en suitte à s'en ressentir, & finalement les humeurs & tout le corps en demeurent interessez. Mais il est tres-difficile de reconnoistre ce que c'est qui rend chaque corps suiet & disposé à receuoir cette pestilence.

Quand la fiéure pestilente ou maligne, est simple & solitaire, sans estre accompagnee d'aucune fiéure putride, le poulx est languide, petit, frequent, viste, & tout à fait inesgal: toutes les forces s'abbatent, & principalement celles de la faculté vitale:les defaillances de cœur sont frequentes, & quelquesfois l'on tombe en syncope: l'on ne fait que vomir, en sorte que les meilleures viandes ne touchent point le cœur: les veilles sont fâcheuses, le corps ne peut demeurer en place,les vrines ne sont ny cruës, ny troubles; l'on n'est pas beaucoup trauaillé de la soif, l'on n'est point trop desgousté,l'ardeur n'est gueres grande, ny la fiéure beaucoup forte, tellement que souuent les malades ne pensent point auoir de fiéure, & leurs forces diminuãs ainsi sans aucun sentiment de douleur,ils meurent inopinement. Voila donc quelles sont les marques de la fiéure pestilente & maligne.

Or quand elle n'est pas solitaire, ains meslee de fiéure putride. les signes precedens sont accompagnez de douleur & pesanteur de teste, d'enuie de dormir,puis l'on tombe en delire,la respiration est difficile, & l'haleine puante, l'on est tourmenté d'vne soif inextinguible, l'on pert l'appetit,les vomissemens sont bilieux,les parties interieures brûlent, & les extremitez sont froides, tellement que la fiéure est debile au dehors, & tres-forte au de-

dans, les vrines sont cruës, troubles, & de mauuaise odeur, les deiections du ventre sont sales & puätes, auec plusieurs autres accidens qui suruiennent, selon la diuerse constitution du corps & des humeurs. Car cette varieté de constitution, fait qu'à peine voit on iamais deux personnes entachées d'vne mesme contagion, qui soient trauaillees de semblables symptomes.

Au reste, il y a certains presages des maladies fâcheuses & malignes qui doiuent arriuer: comme sont, le printemps pluuieux, pendant lequel les vents continuent du costé du midy, & les grandes chaleurs de l'esté: car cela fait corrompre les corps. La longue continuation du vent austral, sans amener aucune pluye, lequel estant de nature chaude & humide, fait corrompre toutes choses; au lieu que celuy qui est pluuieux, tempere & rabbat la chaleur; l'air trouble, chargé, étouffant, & non esuenté, ou seulement agité d'vn petit vent de midy. Car le grand vent & la tempeste purifient l'air, & l'empeschent de se corrompre. Les cometes, les estoiles tombantes, les ouuertures, les ardeurs, & les autres choses qui de nuict se remarquent en l'air. Car si chacune de ces choses persiste longuement, c'est & cause & signe de corruption future.

Quant aux signes de celle qui est desia engendrée, ou qui doit bien tost arriuer, c'est la grande quantité des insectes, & de la vermine qui s'engendre de pourriture, comme sont les puces, les punaises, diuerses especes de mouches, les sautelles, les grenouilles, & les rats. On voit souuent sortir & courir ça & là des animaux, lesquels auparauant se tenoient cachez dans la terre: les petits oyseaux ayás ressenty quelque chose de la cor-

ruption

ruption, abandonnent leurs nids, & changent d'air: quelquesfois il precede vne grande mortalité du menu bestail, qui a d'ordinaire le nez contre la terre, comme sont les brebis. L'on peut donc preuoir par ces signes que l'annee sera maladiue & calamiteuse, & qu'en icelle il courra des maladies putrides & malignes. On ne peut pas neantmoins conjecturer de là, que l'année doiue estre pestilente, cela se reconnoist seulement par la disposition des astres, qui en sont la cause procreatrice.

CHAPITRE XVIII.

Du charbon, & du bubon de la peste.

ENtre les fiéures pestilentes, les vnes ne sont accompagnees d'aucun autre mal, & les autres portent auec elles vne certaine marque de leur malignité & de leur venin. Or cette marque est, ou vn charbō, ou vn bubō, ou bien du pourpre; lequel sort lors que la maladie est en estat, quand le mal n'est pas beaucoup violent, & se monstre par tout le corps, quelquesfois de couleur bleuë, ou noire, sans qu'il y ait rien d'esleué. Le charbon est plus dangereux, & ne vient pas tousiours en vn mesme endroit, ains indifferemment tantost en vn lieu, tantost en l'autre. Or il s'esleue d'ordinaire comme vn grain de mil, & quelquesfois comme plusieurs ensemble, auec vne grande demangeaison au commencement, puis auec rougeur, ardeur, & douleur vehemente. Et venant ainsi à croistre peu à peu, la partie se brusle, & il s'y fait vn vlcere croû-

ſteux,noir, ou cendré, comme ſi c'eſtoit quelque bruſleure faite par vn fer chaud. Quelquesfois auſſi il cõmence par vn vlcere crouſteux, ou par vne puſtule. La chair qui eſt autour de l'vlcere,deuient grandement enflammée & noire, & fait vne extreme douleur, puis s'eſtant corrompuë, elle tombe finalement. On tient que la cauſe prochaine & contenante de ce mal eſt vn ſang groſſier & bruſlé, fort different de celuy qui engendre le phlegmon. Au reſte, que ce mal ſoit peſtilent, & coure parmy le peuple, cela vient de la conſtitution de l'air,qui eſt non ſeulement putride,mais auſſi veneneuſe,laquelle s'attachant aux corps qui ſont diſpoſez à la receuoir,donne cette marque du mal qui eſt desia contracté.

Or on a eſté long temps en peine de ſçauoir ſi la fiéure procedoit du charbon,ou ſi le charbon eſtoit vn effet de la fiéure. Parce qu'il paroiſt quelquesfois vn cõmencement de charbon fort long temps auant qu'il y ait de la fiéure, quoy que Galien vueille que la fiéure vienne neceſſairement du charbon.Mais c'eſt choſe certaine que la ſeule malignité veneneuſe eſt tellement la cauſe de l'vn & de l'autre,qu'elle n'eſt pas toute dans le charbon, ny pareillement toute dans la fiéure. Car tant que le charbon eſt ſans fiéure,qui eſt-ce qui dira que tout le venin eſt renfermé dans la partie affectée? Cõbien qu'on extirpaſt la partie qui eſt affectee, ou que l'ayant cernee tout autour, on empeſchaſt que le venin ne rentraſt au dedans,le reſte du corps ne ſera pas pour cela tout à fait hors de dãger. Car le mal ne vient de cette partie là, cõme il feroit ſi l'on auoit eſté mordu de quelque beſte veneneuſe, mais il vient de l'air corrõpu que l'on attire en reſpirant. Lors dõc que le cœur eſt attaqué de ce venin,ſi les forces ſont robuſtes, elles reiettent auſſi toſt vne

portion de ce venin sur quelqu'vne des parties externes du corps, où s'accroissant peu à peu, la partie en demeure contaminée : cependant l'autre portion du venin qui reste enfermee au dedans du corps, gaignant & se renforçant peu à peu, cause la fiéure pestilente. Mais si les forces sont debiles, le venin s'enflamme au dedans, & engendre la fiéure, par l'impetuosité de laquelle vne portion du venin est poussee en dehors, d'où vient en suitte le charbon.

Il en est tout de mesme du bubon pestilét, lequel procede d'vne mesme malignité que fait le charbõ; mais la matiere en est moins ardéte, & du tout phlegmoneuse, parce qu'en guerissant elle suppure. Il se forme seulement és emonctoires, sçauoir est, ou derriere les oreilles, ou sous les aisselles, ou dans les aignes. Les anciens n'ont rien écrit du bubõ, ou parce que ce mal n'arriuoit pas souuent, ou parce qu'il ne s'en formoit point du tout dans les pays chauds. Mais maintenant c'est chose assez cõmune pédant la peste, principalemẽt és païs Septétrionaux, où on le remarque, tantost accompagné de charbon, tantost tout seul, & sort quelquesfois auparauant la fiéure, & quelquesfois aprés la fiéure. Quand il est accõpagné de charbon, ils sont d'ordinaire tous deux proches l'vn de l'autre, & le bubõ vient aux glandules qui sont voisines du charbon; comme si le charbon est en la teste, ou en quelque autre partie qui n'en est gueres esloignée, le bubon vient au col, & és glandules qui sont derriere les oreilles; s'il est aux bras, le bubõ vient sous les aisselles: si aux cuisses, il vient dans les aignes. Neãtmoins le bubon n'est pas tousiours proche du charbon; mais quelquesfois aussi on les remarque esloignez l'vn de l'autre.

La rougeole & la petite verole approchent fort des choses susdites. La petite verole s'esleue sur la peau en forme de pustules blanches, auec de la rougeur à l'entour. Et la rougeole vient comme de petites taches rouges, ou pourprées, ou noires. Or cõme ces choses paroissent en la surface du corps, aussi sont elles au dedans, & occupent tous les visceres, les muscles, les nerfs, & les autres parties solides, où elles ont leur premiere origine. La propre cause de ces deux maux est dans l'air, laquelle est vne certaine qualité maligne, qui est autre, & moins violente que celle qui engendre le charbon & le bubon pestilent: & pource elle n'attaque seulemét que les enfans, & ceux qui sont fort jeunes, mais elle ne fait rien à ceux qui sont plus aagez, si ce n'est qu'elle fust plus grande & plus fascheuse. Ces maux ne procedét ny des vents de midy, ny de l'air pluuieux, ny des chaleurs excessiues; mais bien d'vne secrette malignité qui suruient en certaines années, tant durant l'hyuer que pendant l'esté: car ces vilenies là cõmencent & finissent auec elle. Le commencement s'en fait par vne fiéure qui ressemble à la synoche, en laquelle le poulx est frequét, viste, & vehement. Tous les membres s'appesantissent, le sommeil surprend, la teste fait mal, le nez distille, les yeux s'enflent, & deuiennent chassieux, le visage deuient rouge & enflammé, la voix enroüee, la respiration difficile & frequente. Au troisiesme, quatriesme, & quelquesfois au cinquiesme iour, la rougeole, ou la petite verole, sort par la force du mal, sans qu'il se face lors aucune crise, ny que la fiéure cesse; car elle dure iusqu'à ce que le ventre se lasche, & qu'il en soit sorty quantité de vilenies, ou qu'elle se dissipe par le temps.

Il y a plusieurs autres maladies pestilentes, qui

arriuent ou souuent, ou raremẽt, chacune desquelles a pour cause euidente & propre, vne certaine malignité contractée en l'air, par l'influence des astres, dont l'essence ne se peut autrement reconnoistre & cõprendre, que par l'euenement. Mais neantmoins parce que chacune d'icelles est accõpagnee d'vne fiéure maligne & pernicieuse, qui prouient de cette contagion, laquelle s'insinuant au dedans, attaque premierement le cœur, qui est le plus noble de tous les visceres, on les doit fort à propos toutes rãger sous le genre de fiéure pestilẽte. Quant à toutes les maladies ou epidemiques, ou contagieuses, ou veneneuses, qui suruiennent sans estre accompagnées de fiéure, quoy qu'elles participent de certaine malignité secrete & cachée, il ne les faut pourtant pas rapporter icy, ains les reduire au nombre des maladies particulieres, dont nous allons traitter en suitte.

CHAPITRE XIX.

Des symptomes des fiéures.

IL n'y a point de fiéure qui marche seule & sans compagnie, mais chacune est assistée tant de symptomes, que le plus souuẽt de quelques autres maladies. Tous les symptomes legers & benins, sont prins d'ordinaire seulement pour des signes: mais ceux qui sont fâcheux, & qui souuent ne trauaillent pas moins le malade que fait la fiéure, & qui debilitent ou abbatent grandement les forces, sont dignes de remarque & de consideration. Quand il se rencontre donc quelque chose outre

la fiéure,qui tourmente trop le malade,il faut bien prendre garde, & diligemment rechercher si cela vient de la fiévre,comme estant le propre sympto-me, ou si c'est de quelque autre maladie qui soit meslee auec la fiéure, & dont la cause propre soit difficile & separee.

Or le symptome est rendu plus fâcheux, ou par la situation de l'humeur, ou par la debilité de la partie, Car la matiere de la fiéure n'estant pas egalement espanduë par tout le corps, ains demeurant particulierement attachée à quelque partie, il en resulte des symptomes selon la condition d'icelle. Lors aussi qu'auparauant la fiéure, il y auoit quelque partie du corps debilitee,ou de nature, ou par le vice de quelque humeur, ou de quelque mal precedent, bien que l'affection du corps soit esgale, neantmoins la partie qui estoit desia depuis long temps offensee, est la premiere qui en est interessee & incommodee;& s'il y a en icelle quelque vice caché, il se resueille aussi tost auec la fiéure.

Les symptomes des fiéures qui ont coustume de tourmenter le plus, sont ceux cy: la soif, la secheresse &rudesse de la lãgue, la difficulté d'aualer, l'appetit depraué, le dégoust des viandes, l'enuie de vomir, le vomissement, le flux de ventre, le hocquet, la syncope, la defaillance de cœur, l'oppressiõ, l'ardeur immoderee, l'agitation & cõme contusiõ du corps, la pesanteur des lombes, la douleur de teste, les veilles, le delire. Et dans la fiéure intermittẽte, le frisson vehement, & la sueur abondante.

La soif vient de ce que la tunique interieure du vẽtricule est ou dessechee d'ardeur, ou imbuë d'vne humeur nitreuse, acre & chaude. Celle qui vient d'ardeur s'estanche en beuuant; mais celle qui pro-

cede d'humeur acre, ne s'estanche point pour boire, quand bien le ventre seroit tout plein & tout gonfle d'humeur : car souuēt mesme on est trauaillé de cette soif, que la bouche est toute humide. La seule eschauffaison du corps n'e... ite pas vne soif qui tourmente beaucoup, si ce n'est que ces choses entreuiennent. Car le corps est quelquesfois embrasé de fiéure, sans aucune soif, non pas que [comme le vulgaire croit] il tombe vne defluxion froide dans l'estomach, dont il soit abbreué, mais parce que la cause de l'ardeur est fort esloignee de l'estomach.

La langue deuient quelquesfois seche pendant la fiéure, sans aucune soif, de mesme qu'en ceux qui estans en santé, dorment la bouche ouuerte: elle se desseche aussi par vne ardeur excessiue, & par vne vapeur acre & chaude, qui mōte en la gorge, à la bouche & au palais. Cette vapeur a quelquesfois tant de force, qu'elle rend la langue rude & âpre, & quelquesfois creuassee. Si la vapeur est vn peu plus grossiere, ou que la pituite regorge de l'estomach en la bouche, ou qu'elle distile du cerueau, la chaleur l'épaissit & l'endurcit sur la langue, & autour des dents, & quelquesfois le gosier en est tout empasté. Ces mesmes causes venans à occuper le gosier, & l'œsophage, & à étrecir ou dessecher le passage des viandes, il s'en ensuit vne difficulté d'aualer. On n'a pourtant iamais remarqué, que par ces causes seules le gosier vint à se boucher tout à fait, ce que neantmoins plusieurs apprehendent.

Le goust se depraue lors que la lāgue ou la bouche deuient amere, à cause de la bile, ou est infectee de la substāce, ou de la vapeur de quelque humeur corrōpuë: & quoy que le goust soit depraué, on ne lais-

fe pas pour cela d'auoir quelquesfois de l'appetit.
Quant au degoust des viandes, ou il precede la fiéure, ou c'en est le premier symptome. Car il prouient de plusieurs causes : parce que la seule pertubation du corps, & toute humectation du ventricule arrousé de quelque humeur, laquelle ou le remplist & le soule, ou en assoupit & rabbat la vertu appetitiue par quelque estrangere qualité: comme encor vne vapeur corrompuë esleuée de quelque part que ce soit, en l'orifice de l'estomach, ou bien seulement vne qualité ennemie qui s'attache là, peruertissent & ostent l'appetit.

La nausee & le vomissement ont pour causes, ou vne humeur, ou vne vapeur, ou vne qualité, qui tantost relasche & ramollit par trop, comme fait la pituite douce: tantost excite & prouoque la faculté expultrice par son abondance, ou par son acrimonie, comme toute sorte de bile: tantost attaque ou ruyne par sa malignité, la vigueur de cette mesme faculté, comme fait la qualité maligne & pestilente de la fiéure. Lors dõc que quelqu'vne de ces causes s'attache & adhere tellement, ou à l'orifice de l'estomach, ou autour des tuniques d'iceluy, qu'elle ne s'en puisse destacher, si l'estomach est remply de breuuage & de viandes, elle les fait reuomir. Mais si cette cause n'est point attachée, ny collée à l'estomach, ains qu'elle flotte en iceluy, ou y regorge d'ailleurs, il s'en ensuit vn vomissement de bile ou de pituite.

Le flux de ventre qu'on nomme lienterie, succede quelquesfois à la fiéure, non moins que le vomissement, & ce quand l'estomach est incommodé ou par l'abondance, ou par l'acrimonie, ou par la malignité des humeurs ou des vapeurs, iusques à ne pouuoir retenir ou digerer la viande. Quel-

quesfois aussi cela vient pour auoir beu de l'eau froide, ou en trop grande quantité, ou sans necessité, principalement aprés que l'estomach a esté trauaillé de quelque purgation.

Le hocquet, suiuant l'authorité d'Hippocrate, vient, ou d'inanition, ou de repletion; mais celuy dont on est surprins dans les fiéures aiguës & malignes, estant d'ordinaire pernicieux, vient d'vne autre cause, & procede, ou de l'acrimonie, ou de la malignité & mauuaise qualité d'vne humeur corrompuë, telle qu'est celle qui se remarque en la fiéure pestilente; parce que comme elle prouoque le vomissement, & cause le plus souuent de la defaillance de cœur, aussi quand elle vient à se coller fortement aux tuniques de l'estomach, elle excite le hocquet.

Le cœur fait mal & defaut en la fiéure, tantost par la malignité de l'humeur qui cause la fiéure veneneuse, tantost par vne bile erugineuse, ou prassine, ou noire, laquelle mord & tiraille fortement l'orifice de l'estomach, ou les membranes des parties precordiales. Or quand cette matiere émeuë, sortant des veines, se iette sur le cœur, il s'en ensuit vne defaillance beaucoup plus grande, & mesmes vne syncope fort dãgereuse, lors qu'elle s'y iette soudainement, & tout à coup. La defaillance viẽt aussi quelquesfois de l'accez des symptomes qui accompagnent les fiéures, cõme sont les veilles, la douleur, la crainte, toute euacuation soudaine & immoderee, & le viure subtil & prins en petite quantité.

Tout ce que i'ay rapporté iusques ici, prouiẽt d'ordinaire de l'offẽse de l'estomach, ou des entrailles, lors qu'vne bile tres acre, ou quelqu'autre humeur pourrie ou veneneuse, se iette auec trop de ve-

hemence sur ces parties là, ou y enuoye quelque mauuaise vapeur. Quant aux autres symptomes qui ne procedent point de ces causes là, ils tirent leur origine de quelqu'autre maladie particuliere.

L'oppression dont on est presque suffoqué, & qui agite ça & là le malade, vient quelquesfois de l'ardeur d'vne bile prassine, ou erugineuse, qui bouïllonne autour du cœur, comme il arriue dans le causus: d'autresfois elle prouient de l'abondance de l'humeur attachee aux entrailles, ou aux visceres, laquelle estant esmeuë par la fiéure, presse l'estomach & le diaphragme. Cette derniere sorte d'oppression n'est pas moins frequente dans la fiéure intermittente, que dans la continuë, & est ordinairement accompagnee d'vne distension des entrailles, & fait de la douleur quand on touche ou presse sur ces parties là. Finalement l'oppression est tres grande, lors qu'il y a quelque phlegmon au foye, ou en la ratte. La difficulté de respirer approche fort de l'oppression, & n'est pas de peu d'importance dans les maladies aiguës. Elle vient souuent en suite de l'oppression des parties precordiales; quelquesfois elle prouient de l'excessiue chaleur du cœur, & des poulmons, quand, comme dans le causus, la bile & la pourriture s'enflamment autour de ces lieux là: ou bien lors que la matiere émeuë dans les veines, se iette là auec impetuosité.

La difficulté de respirer est rare & profonde, en ceux qui tombent en delire, & qui ont le sens distrait ailleurs; mais elle est profonde & frequente en ceux qui sont desia proches de la mort: & cela vient non tant de la vehemence de l'ardeur, que du defaut de la chaleur naturelle, & de la foi-

blesse des forces. Quant à celle qui est procedee de defluxion, ou de quelqu'autre cause, elle ne doit point estre contee entre les symptomes des fiéures.

La douleur & pesanteur des lombes, se fait principalement lors que le poids de l'humeur peccãte presse fort la veine caue, ou la grande artere des lombes: & si cette humeur est pareillement grandement enflammee, elle excite des ardeurs és lombes, & és reins. Mais quand vne portion d'icelle s'épand par les petites veines qui sont vers les extremitez du corps; & mesmes par les muscles, on est trauaillé de lassitudes, de pesanteurs des membres, & de douleurs des iointures.

De ces causes là, & principalement de l'oppression, de la douleur des lombes & des iointures, cõme aussi de l'ardeur, s'ensuit vne grande agitation du corps, qui fait que tantost on se leue, tantost on se couche; tantost on se tourne d'vn costé, tantost de l'autre, sans pouuoir demeurer en repos. Mais quand le corps n'est point agité ny par la force de la douleur, ny par les causes susdites, il faut croire que la matiere du mal est émeuë dans les veines, & court ça & là, ou que le cœur est attaqué par quelque malignité secrette, comme dans la fiéure pestilente.

La douleur de teste pendant la fiéure, vient du consentement des parties inferieures, & principalement des entrailles, d'où l'humeur boüillonnante enuoye quantité de vapeur à la teste, par les regions qui sont entre les deux, (car le corps est perspirable par tout,) & cette vapeur frappant les meninges & le pericrane, par sa chaleur ou acrimonie, ou

ou les estendant par son abondance, cause la douleur de teste. Quelquesfois aussi le sang plus subtil montant des grandes veines & des arteres, excite vne douleur qui bat vers les temples. Or toute douleur de teste prouenuë de fiéure, attaque, ou les temples, ou le front, ou tout le deuant de la teste. Quant à celle qui prend au derriere de la teste, ou sur le col, ou bien autour des oreilles, quoy qu'elle vienne auec la fiéure, la cause particuliere en est dans la teste, & ce n'est pas vn symptome de fiéure. Car il arriue souuent que par l'émotion de l'humeur, il se resueille auec la fiéure quelque vieille douleur, qui estoit comme assoupie en ces lieux-là, de mesme que quand il y a quelque humeur que ce soit outre nature autour des membranes & des iointures, laquelle ne faisant point de mal auparauant, vient à s'esmouuoir, & faire de la douleur aprés auoir beu quantité de vin trop pur.

Les veilles prouiennent de toutes les causes qui empeschent le sommeil & le repos; comme sont, la douleur, la chaleur excessiue, l'oppression, la soif, & tout ce qui incommode par trop le malade, & quoy que le plus souuent ces choses ne soient pas beaucoup fascheuses, l'on ne peut toutesfois reposer. Cela arriue ordinairement lors que quelque vapeur chaude & acre offensant plus la substance du cerueau, que les meninges la desseche & l'eschauffe, & attenuë grandement les esprits, lesquels en suitte se dispersent de costé & d'autre. On remarque pareillement qu'il arriue là mesme chose, sans qu'il y ait beaucoup d'ardeur, toutesfois & quantes que le cœur est attaqué de quelque qualité pernicieuse. La

condition du sommeil est aussi fort considerable : car dans les maladies aiguës, il arriue souuent que les malades se resueillent sans se souuenir ny penser qu'ils ayent dormy. Si ces dernieres causes sont fort vehementes, ou si quelque bile chaude monte au cerueau, & ce quelquesfois aprés que les vrines sont deuenuës plus pures, alors l esprit se trouble, & l'imagination est trauaillée de phantosmes monstrueux, en suitte dequoy vient aussi tost le delire, & l'alienation du iugement, dont nous exposerons cy aprés les diuerses especes.

Or le delire est plus espouuantable que dangereux, dautant qu'il oste souuent l'vsage de la raison sans aucun peril de la vie. On preuoit quand il doit arriuer, par le babil importun, par le geste immoderé, ou par toute autre imprudence effrenée du malade. Or il arriue d'ordinaire qu'aprés que l'humeur s'est adoucie, le delire cesse, & le malade s'endort fort profondement. Le tremblement ou frisson, bien que propre aux fiéures intermittentes, est neantmoins quelquesfois demesuré. Or il prouient des causes que nous auons cy deuant expliquées. Celuy qui suruient quelquesfois dans la fiéure continuë, est vn indice de changement, ou de solution.

La sueur est commune, non seulement és fiéures intermittentes, mais aussi és continuës, & en quelques autres maladies. La matiere d'icelle est vne humeur qui incommode, ou par son abondance, ou par sa qualité; laquelle s'exhale manifestement ; & tout à coup, par les pores de la peau. Quant à ce qu'elle est chaude ou froide, benigne, ou acre, subtile, ou grossiere, & visqueu-

se, puante, ou suaue, cela exprime le genre de l'humeur qui la produit. La sueur sort ou par la force de la nature qui tasche de rejetter quelque chose de superflu, ou de soy-mesme, & par sa propre impetuosité On appelle celle là naturelle, & cette cy symptomatique. Celle qui sort en abondance sur la fin de l'accez de la fiéure intermittente, & celle qui vient dans la crise des fiéures continuës, sont naturelles; & celle là est outre la nature, & symptomatique, laquelle arriue en quelque autre façon que ce soit, ou en quelque autre temps de la maladie. Elle commence d'ordinaire par la teste, puis elle sort peu à peu des autres parties. Car celle là seulement doit estre estimée vtile & selon la nature, laquelle vient aprés que le ventre s'est deschargé, & qui aprés que la plus crasse matiere de la maladie a esté euacuée, dissipe le reste du plus subtil par la surface du corps Mais celle qui sort dés le commencement de la maladie, ou en quelque autre temps, ou deuant la concoction, ou bien auant la crise, est inutile & symptomatique, de laquelle on ne peut asseurément iuger de la solution du mal. Celle qui suruient en la syncope, & en la defaillance du cœur, n'est pas dite sueur, ains moiteur proprement.

Voilà quels sont les principaux symptomes des fiéures, par l'espece & grandeur desquels l'on peut reconnoistre en quelle partie reside particulierement la matiere contenante de la fiéure, ou quelle partie du corps c'est qui estoit la plus debile, ou plus incommodee du vice de l'humeur auant que la fiéure commen-

cast. Voilà tout ce que i'ay pensé deuoir dire touchant l'essence & le discernement des fiéures, dont ie termine icy le discours, pour passer à celuy des maladies des parties singulieres.

LIVRE CINQVIESME.

DES MALADIES ET *ſymptomes de châque partie.*

PREFACE.



EVX qui ont tout les premiers poſé les principes, & comme ietté les fondemens de la Medecine, ſe ſont iuſtemẽt, & à bon droit, attribuez cette gloire, d'impoſer des noms à leur fantaiſie, aux maux non accouſtumez, qui auoient eſté par eux premierement reconnus. Mais par ce qu'ils n'auoient encor qu'vne rude & groſſiere connoiſſance des choſes, ils ont forgé des noms aux maladies, prins, non de l'eſſence de la choſe à laquelle le Medecin doit appliquer ſon ſoin premierement & principalement, ains de ce qui d'auenture leur venoit le premier au rencontre; de meſme qu'en ce ſiecle on a donné pluſieurs noms à la groſſe verole.

le. Les maladies ont donc esté nommees, & receu leur denomination, les vnes de la partie affectee, en laquelle elles resident, comme la pleuresie, la nephritique, la pulmonie: les autres de la matiere efficiente, comme la melancholie, la cholere, la pierre: les autres de quelque grand symptome, comme l'epilepsie, l'apoplexie, la paralysie, la tremeur: les autres de la ressemblance & du rapport qu'elles auoient auec certaines choses externes, comme l'elephantiasis, le cancer, le polype, le satyriasis. Voila comme ces Anciens & premiers Medecins, qui ne faisoient profession que de la seule empirique, ont baptisé les maladies, & fondé la Medecine, que les dogmatiques ont par aprés reduite en Art, redigeant les longues obseruations de leurs predecesseurs, en regles & en preceptes: & pour ne brouiller & obscurcir les choses par des mots nouueaux, ils ont retenu les noms des maladies tels qu'ils estoient desia depuis long temps en vsage, dont aussi les autres se sont seruis depuis. Nous nous seruirons pareillement de ces mesmes noms, & gardans l'ordre des parties du corps, nous en examinerons toutes les maladies auec leurs causes, & leur origine, que nous deduirons non seulement par fantaisie, comme plusieurs se les imaginent, mais sur tout conformement à la façon de les guerir, & à ce qu'il conste de là comment il y faut remedier. Et de

fait, ie ne pense pas qu'on puisse iamais bien reconnoistre & discerner entierement aucune maladie, si on ne sçait comme toucher au doigt, & voir à l'œil, quel endroit c'est dans le corps humain, qui est le premier affecté, quell'est l'affection qui s'y retrouue outre l'ordre de la nature, d'où elle prouient, si le mal s'est formé en ce lieu là, sans venir d'ailleurs, s'il y resulte par sympathie & communication, & si finalement il y a quelque cause interieure qui le fomente. Car il faut que celuy qui veut bien entreprendre la cure des maladies, sçache rechercher & discerner chacune de ces choses là par des signes certains.

C'est seulement en cette doctrine des maladies, & de leurs causes, que ie m'employe maintenant, reseruant en vn autre lieu de parler du moyẽ de les guerir, afin de ne me point embarasser dans la turbulẽte confusion de tant de choses ensemble, qu'on ne pourroit ainsi traiter selon l'ordre de la discipline. Autre est la mehode de connoistre les maladies, & autre celle de les guerir, & le tout ensemble ne se peut conuenablement accommoder à chaque chose en particulier.

Or ie traitteray premierement des maladies internes du corps, puis des externes, lesquelles paroissans au dehors, requierent ordinairement le secours de la chirurgie: aduer-

uissant dés l'entree, que personne ne mette icy le nez, qu'auparauant il ne sçache tres-bien l'anatomie; & que par vne forte application de l'esprit, il contemple dans le corps humain ce qu'il aura icy leu, ou ce qu'il en aura entendu, (or l'entendement est rendu plus attentif aux choses que l'on oit, qu'en celles qu'on lit) afin qu'il enracine mieux en sa memoire la sommaire connoissance de ces choses.

CHAPITRE PREMIER.

De la douleur de teste, & des causes d'icelles.

TOvs les maux de teste qui ont iadis esté remarquez par la pratique, sont des symptomes, & non des maladies. Nous les diuisons en trois ordres, selon les diuers endroits qui en sont affectez : car les vns attaquent les membranes de la teste, les autres la substance du cerueau, & les autres sont és passages & dans les conduits. I'appelle membranes les meninges & le pericrane, où seulement se font les douleurs plus sensibles de la teste, qui sont la cephalalgie, la cephalee, & la migraine. Dans la substance du cerueau, qui est le siege & l'organe des facultez principales, sçauoir est de l'entendement, de l'imagination, & de la memoire, les symptomes de la fonction deprauee sont, la phrenesie, le delire, la melancholie, la lycanthropie, la manie: & ceux de la fonction abolie sont, la folie, le defaut de iugement, la perte de memoire, l'assoupissement, le profond sommeil, la catalepsie, la lethargie. Dans les ventricules du cerueau, & és conduits par où les esprits animaux se communiquent aux organes du sentiment & du mouuement, se font ces symptomes de l'vn & de l'autre, sçauoir est, le vertige, l'epilepsie, l'incube, l'apoplexie, la paralysie, la conuulsion, le tremblement, & le catharre, sur chacune desquelles choses il nous faut derechef estendre plus au long.

Toute douleur de teste se fait és membranes, lesquelles n'estans point d'ailleurs offensées ny par quelque coup, ny par quelque odeur forte, il faut qu'elles soient affectées parquelque cause interne, qui en altere la temperie, ou les frappe, ou les separe, ou les étende. Or les mesmes signes qui marquent l'espece de la douleur, en font aussi reconnoistre les causes efficientes. La douleur acre, rongeante, & perçante, vient d'vne humeur ou d'vne vapeur bilieuse & acre, qui frappe les mẽbranes: celle qui est pesante, vient de l'abondance des humeurs froides & phlegmatiques: celle qui se fait auec tension, procede des vents, ou de l'exuberance des humeurs moins malignes, qui s'insinuent entre le test & le pericrane, ou bien entre le test & la grosse meninge, & separent ces membranes de l'os: la douleur qui est accompagnee de battement, est causee d'vn sang subtil & bilieux, ou par vne redondance d'esprits, dont les arteres estans remplies & enflees, font leur battement auec plus de vehemence, & choquent les membranes. Et c'est presque de cette façon que se font toutes les douleurs de teste qui se resueillent tous les iours reglement à certaines heures, soit auec fiéure, ou sans fiéure. Mais l'on peut encor plus asseurement descouurir les causes de ces douleurs, par les mesmes signes qui font reconnoistre quelle humeur c'est qui excede en la teste.

Toute douleur de teste est ou externe, ou interne: l'externe ayant pour siege le pericrane, fait qu'on ne peut souffrir que la racine des cheueux soit renuersée, & s'augmente quand on vient à presser la teste, au lieu que celle qui est au dedans du crane se diminuë. C'est vne chose fausse, & entierement esloignee de la verité, qu'il n'y ait que

les douleurs internes qui s'estendent iusques aux racines des yeux; car les exterieures mesmes donnent souuent iusques là, parce que le pericrane où elles se font, entoure la cauité de l'œil. La douleur de teste ordinaire, & dont la personne est depuis plusieurs ans souuent trauaillée à la moindre occasion, est ou cephalée, ou migraine: la cephalée tient par toute la teste, ou en la plus grande partie d'icelle, & la migraine ne prend que d'vn costé, & commence ordinairement par le battement des temples. De plus, la cephalée a tousjours sa cause prochaine dans la teste; au lieu que la mygraine vient quelquesfois par sympathie des entrailles & des parties basses. La cephalalgie comprend l'vne & l'autre, voire mesme toute autre douleur de teste excitée ou par la fiéure, ou par l'ardeur du Soleil, ou par l'yvrongnerie, ou par quelque autre cause euidente. Voila donc comme on doit discerner l'espece de cette douleur, & la cause d'icelle.

CHAPITRE II.

Les symptomes de la faculté principale.

LA deprauation de la principale fonction de l'Ame, qui a son siege dans la substance du cerueau, comme en son propre domicile, est la folie, que les Grecs appellent *Paraphrosyni* & *Paranoia*, qui est vne alienation d'esprit. Ceux qui en sont attaquez raisonnent mal, ou forment des pensées extrauagantes de choses qui ne sont point, ou

qui vont tout autrement qu'ils se les imaginent. Ceux, dit Hippocrate, qui ont ainsi l'esprit blessé, ne sentent aucune douleur.

Il y a trois sortes de foux: les vns extrauaguent seulement de la pensée, qui mesme en veillant ont l'imagination trauaillée de quelques vains phantosmes: les autres extrauagans de parole, disent beaucoup de choses sans ordre & sans iugement, ou auec effronterie & impudence : les autres en passent iusques à l'acte, & font effectiuement ce qui leur vient en l'imagination. La cause de tous ces degrez d'extrauagance, est vne humeur ou vapeur tres chaude, espanduë par la substance du cerueau, & dans les ventricules d'iceluy, par l'impulsion & agitation de laquelle l'esprit est transporté en des resueries fausses & imaginaires,

Or l'alienation du iugement est quelquesfois accompagnée de fiéure, & quelquesfois sans fiéure. Celle qui se rencontre meslée de fiéure est ou phrenesie, ou delire; en quoy il y a ceste difference, que le simple delire vient de bile, ou bien d'vn sang fort subtil épandu dans le cerueau, ou de quelque vapeur chaude, qui monte de l'estomach, des entrailles, ou mesme de tout le corps, comme il arriue au fort d'vne fiéure tres ardente : & la phrenesie procede tousiours de quelque mal qui attaque proprement & premierement le cerueau, tel qu'est vne inflammation ou vne erysipele. Ils different encore, en ce que le delire est souuent vn symptome de fiéure, ou d'vne violente maladie; au lieu que la phrenesie n'est point symptome, mais bien cause de fiéure. De plus, le delire est grandement frequent, & la phrenesie n'arriue que bien peu. Or pour discerner clairement si la cause

du delire eſt le ſang, ou la bile iaune, il faut prendre garde à l'eſpece de la reſuerie: car les delires, dit Hippocrate, qui ſont accompagnez de ris, ont moins de peril, que ceux qui ſont ſerieux ; parce que ceux là viennent de l'abondance du ſang, & ceux-cy eſtans farouches, ſont excitez par l'acrimonie de la bile. Finalement on les diſcerne par les meſmes ſignes qui demonſtrent quelle humeur c'eſt qui predomine. Voila quelles ſont les eſpeces de folie qui ſont accompagnees de fiéure.

Quant à celle qui eſt ſans fiéure, elle eſt ou ſimple, ou melancholique. La ſimple, qui eſt la moindre, vient quelquesfois de l'inanition du cerueau, & d'vne debilité de la faculté principale, comme celle qu'Hippocrate a dit proceder d'vne trop grande effuſion de ſang, ou par des veilles exceſſiues. Elle s'enſuit auſſi quelquesfois d'vne ſecouſſe & impulſion du cerueau fort vehemente, qui trouble les eſprits animaux, & broüille l'entendement, comme cette eſpece de folie, dont Hippocrate a parlé, qui eſt cauſee de quelque coup receu en la teſte. On tient meſme qu'elle vient encore pour auoir trop beu de vin & ce le plus ſouuent ſans aucune fiéure, ſçauoir eſt, quand la teſte eſt eſchauffee & fortement eſmeuë de l'abondance du ſang & des vapeurs exceſſiuement chaudes.

La folie melancholique eſt de trois ſortes: la melancholie, la lycanthropie, & la manie. La melancholie eſt vne alienation d'entendement, par laquelle ceux qui en ſont attaquez, penſent, diſent ou font des choſes abſurdes, & grandement eſloignées du iugement, & de la raiſon, & tout cela auec crainte & triſteſſe, leſquelles Hippocrate prend toutes deux pour ſignes tres certains de melancholie. Ceux qui commencent à deuenir melan-

choliques ont l'esprit abbatu, lasche, & fort hebeté, ils negligent & leur personne & leurs affaires, la vie leur est fascheuse, & tres-desagreable, quoy qu'ils en apprehendent grandement la priuation. Le mal estant desia fort enraciné, ils se figurent beaucoup de choses en l'esprit & en la pensée, & proferent des paroles d'extrauagance, mal à propos, & confusement; & ce presque tousiours de choses tristes : les autres s'imaginent qu'ils ne doiuent pas mesmes parler, mais pensent qu'il leur faut passer toute leur vie dans la retraitte & dans le silence; ils fuyent en suitte, tant qu'ils peuuent, la compagnie & la presence des hommes, plusieurs cherchent les solitudes, & se plaisent quelquesfois à errer parmy les sepulchres des morts, ou à se cacher dans les cauernes affreuses, & hurlent souuent comme des loups, d'où vient que ce mal est lors proprement appellé lycanthropie. Il y a vne infinité de ces melancholiques; parce que ces resueries se font diuersement, selon qu'a esté autresfois l'application de l'esprit, & la condition de la vie. Car comme Aristote l'a remarqué, de mesme que le vin opere conformement à la nature, & aux mœurs de ceux qui le boiuent, ainsi s'accommode la melancholie à la constitution de ceux qui en sont attaquez. Il y en a beaucoup qui resuent sans fiéure, lesquels passans pour melancholiques, si principalement ils sont tristes & craintifs, ne sont pas malaisez à gouuerner, & ne font rien de violent : parce que la folie melancholique vient d'humeur froide, au lieu que toutes les autres sortes de folie sont causées par la chaleur.

A la melancholie succede la manie, que nous appellons fureur, ou forcenerie, laquelle quant aux pensées, aux paroles, & aux actions, se rappor-

te bien aux extrauagances des melancholiques, mais elle a cela de plus, qu'elle emporte le patient à la colere, aux querelles, & aux crieries, luy rend l'aspect horrible, & finalement luy trauaille le corps & l'esprit auec beaucoup plus de trouble & d'impetuosité, iusques à se ietter furieusement, & auec vne rage extraordinaire, comme des bestes feroces & cruelles, sur ceux qui se rencontrent, pour les mordre à belles dents, les deschirer des ongles, ou les assommer à coups de poing. Venons maintenant aux causes de ces sortes de folie melancholique. La melancholie vient d'vne humeur noire & feculente, ou de quelque vapeur de mesme nature, qui attaque le siege de l'entendement ; & cette humeur quelquesfois croupist en la ratte, & és parties voisines d'icelle, quelquesfois elle s'amasse en la teste seulement, & d'autresfois elle se respand dans les veines, & mesmes par tout le corps. Ce qui fait que la melancholie est ou hypochondriaque, ou primitiue, ou vniuersellement causée par le vice de tout le corps.

L'hypochondriaque, qu'on nomme aussi flatueuse, est la moins fascheuse de toutes, elle s'excite par la sympathie de l'hypochondre gauche, d'où s'esleue vne vapeur noire & obscure vers les organes de l'esprit. Les signes en sont remarquables au dessous des entrailles, où le battement des arteres est vehement & fascheux, comme Hippocrate mesme l'a remarqué. Si les veines des entrailles battent, c'est marque ou de trouble, ou de delire : les entrailles sont eschauffées par l'ardeur de l'humeur, sans neantmoins exciter de soif, car la digestion de l'estomach estant lesée, la bouche est humectée de beaucoup de saliue: d'où s'ensui-

uent aussi des rots, des vents, des bruits, & des flottemens: souuent il suruient quelque douleur & palpitation de cœur, & mesmes quelquesfois vne suffocation. Aprés auoir mangé des viandes trop chaudes & difficiles à digérer, il s'esleue vne vapeur chaude, qui augmente tant les symptomes susdits, que toutes les sortes de resuerie melancholique; au lieu que tout cela se diminuë par les viandes rafraischissantes, par les dejections du ventre, par le vomissement, & par les rots. Il s'en rencontre aussi plusieurs qui ont quelque tumeur dure & douloureuse en la ratte, ou au mesentere, & autres semblables marques de ces mesmes symptomes. En d'autres, lors principalement qu'ils sont deuenus tels par l'adustion de la bile iaune, & que ce n'est pas la seule lye melancholique, ains la bile noire qui s'est renduë fâcheuse, on ne s'apperçoit point qu'il s'y soit fait vn manifeste amas d'humeurs.

La melancholie primitiue, en laquelle le cerueau est le premier affecté, soit qu'elle procede du vice particulier d'iceluy, ou du desordre de tout le corps, se reconnoist, en ce qu'on est trauaillé sans que les entrailles soient offensées, & qu'il se retrouue des signes qui demonstrent que l'humeur melancholique abonde & predomine ou en la teste, ou par tout le corps. Or quand la bile noire est engendrée par l'adustion ou de la melancholie, ou du sang, ou de la bile iaune, lors suruient la manie, qui par ce moyen succede souuent à la melancholie échauffée. Cette humeur noire, aussi bien que la melancholie, s'amasse tantost és entrailles, tantost en tout le corps, tantost seulement en la teste; & cette humeur estant chaude, excite des resueries cruelles & horribles : laquelle venant à se pour-

rir, amene la fiéure; mais si elle ne fait seulement que s'échauffer outre mesure, elle cause vne manie solitaire sans fiéure. Voila quelles sont les fonctions deprauées ou troublees de l'esprit, lesquelles sont presque tousiours accompagnées de veilles qui se rencontrent quelquesfois si opiniastres & tellement longues & continuës, qu'il s'est troué telle personne trauaillée de ce mal, qui passa quatorze mois sans dormir. Venons maintenant aux symptomes contraires.

La folie ou fatuité, que les Grecs nomment Morosis, est vne fonction de l'entendement diminuée, & affoiblie, ou vne certaine paresse & pesanteur d'esprit. L'alienation de l'esprit, ou anoia des Grecs, est vn defaut & priuation ou de l'imagination, ou du iugement, qui fait que ceux qui en sont attaints dés la naissance, apprennent malaisement à parler, pour n'auoir pas assez d'esprit. De cette classe est la decadence, debilité, & perte de la memoire, qu'on appelle oubliance. Et la cause de tout cela est l'intemperie froide du cerueau, qui rend toutes les fonctions d'iceluy pesantes & paresseuses; cela vient aussi quelquesfois d'vne vehemente concussion du cerueau, ou des temples, par vn coup, ou par vne playe, qui interesse & debilite cét organe. Quant à ceux qui sont entachez de ce vice dés le ventre de la mere, c'est qu'ils ont la teste mal faite, & le cerueau mal formé, ou bien qu'ils n'ont gueres de ceruelle, comme ceux qui ont la teste petite.

Or quand l'intemperie froide du cerueau n'est pas telle simplement, ains procede d'vne humeur froide & pituiteuse, outre ce que dessus, il suruient encor quelque symptome soporeux, comme sont le sommeil, l'assoupissement; la cataphore & la

lethargie. Le sommeil naturel est bien vn repos du cerueau,& de la faculté animale, qui sert à recueillir & reparer les esprits & les forces, dissipées par les veilles, & dispersées par les organes des sens & du mouuement. C'est pourquoy l'inanition & la lassitude sont aucunement causes du sommeil & du repos, ce qui fait que l'on dort plus fort & plus paisiblement aprés auoir veillé & beaucoup fatigué. Mais le sommeil qui n'est pas naturel, prouient, comme veut Aristote, de la repletion du cerueau, qui est, ou attaqué de quelque exhalaison vaporeuse, comme il arriue pour s'estre baigné, pour auoir trop prins de vin & de viandes, pour n'auoir pas le ventre libre: ou occupé d'vne abondance d'humeurs qui ne sont excessiuemẽt ny chaudes, ny froides: car si elles estoient froides, & entierement pituiteuses,& qu'elles se répandissent en grande abondance par la substance du cerueau, & dans les ventricules d'iceluy, où le propre excrement du cerueau a coustume de s'amasser & reserrer, elles exciteroient, non le sommeil simplement, ains vn assoupissemẽt profond, que les Grecs appellent Cataphora batheix, ou mesmes le veterne, qui est encore plus que l'assoupissement, si l'abondance de ces humeurs est grandement excessiue. Que si de plus cette humeur venant à se pourrir, cause la fiéure, suruiendra la lethargie, qui ne differe de l'assoupissement qu'à raison de la seule fiéure bilieuse, mais l'assoupissement qui est profond, se peut à peine distinguer de l'apoplexie; cõbien qu'il y ait cette difference, que l'assoupissement laisse la respiration libre & facile, sans raallement; au lieu qu'en l'apoplexie elle deuient peu à peu empeschée, & fait raaller. Quant aux autres fonctions du mouuement, du sens, & du iugemẽt,

elles demeurent toutes interceptées, & cessent aussi bien, voire dauantage, dans l'assoupissement que dans l'apoplexie, quoy qu'il me soit arriué de rencontrer vn de ces malades qui auoit encore l'vsage de la memoire. Ce personnage estant si fort assoupy pendant l'accez de son mal, qu'il ne sentoit aucunement quand on luy arrachoit les cheueux, & quand on le picquoit, tesmoigna neantmoins, tout en cholere, aprés qu'on l'eut esueillé, qu'il se ressouuenoit bien de tout ce qu'on luy auoit fait pour le tourmenter dans son assoupissement.

Les symptomes soporeux arriuent encore d'vne vehemente concussion du cerueau, par quelque coup, ou par quelque cheute, parce que les esprits estans émeus & agitez, ils ne peuuent bien faire aucune action, & alors la personne demeure estonnée, comme qui seroit surpris, ou de frayeur, ou de honte. Que si le test, estant rompu & enfoncé par la violence & impetuosité de la concussion, oppresse les meninges & le cerueau, le malade perd aussi tost le sentiment & la parole. Mais si le cerueau vient à estre offensé, & qu'il y ait solution de continuité en la substance d'iceluy, ou és nerfs qui en procedét, tout estant par ce moyen en desordre & debilité, il s'ensuit vn assoupissement tres pernicieux, qui nous laisse fort peu d'esperance de salut. Ce qui a fait dire à Hippocrate, Que l'estourdissement causé de quelque coup receu en la teste, est vne chose mauuaise. Et de rechef, Que ceux qui ont le cerueau attaqué par quelque cause qui le blesse, perdent necessairement tout aussi tost la parole. I'ay veu quelqu'vn terrassé de la violence d'vn coup si grand & si rude, que le sang luy sortoit par les yeux, par les oreilles, par le nez, & par la bou-

che;en suitte dequoy il fut saisi d'vn tel étourdissement des sens & de l'esprit, qu'on luy perça le test, bouscha l'ouuerture, & appliqua tous les remedes conuenables, sans qu'il en sentist rien du tout, & ayant esté finalement guery dans le troisiesme mois, il ne se souuint aucunement de tout ce qui luy estoit aduenu. Or pour sçauoir si le symptome soporeux vient de contusion, ou de l'abondance des humeurs froides, cela se discerne facilement, tant par les signes propres, que par ce qui a precedé le mal.

Il se trouue encore vn autre symptome produit par vn meslange de causes contraires, lors que la pituite & la bile iaune se rencontrent ensemble au cerueau dans vn excez immoderé. Ce mal s'appelle Catoche, ou Catalepsie, c'est à dire, saisissement ou sommeil veillant, parce que l'esprit & tous les sens estans soudainement saisis, gardent la mesme forme & figure que d'vne personne qui veille, bien que toutes leurs fonctions soient cependant assoupies. En quelque posture que soit le malade quand il est surprins, il y demeure pendant le mal. A dire le vray, ce symptome est rare & merueilleux, & cause de l'estonnement à ceux qui voyent cela. Ie rapporteray à ce propos l'histoire de deux personnes saisies de la sorte, pour faire discerner tous les autres par la marque de ceux-cy. Vn de ces malades estant fort attentif à l'estude, fut tout subitement atteint de ce mal, & demeura tellement ferme, qu'estant assis, & tenant encore sa plume entre les doigts, les yeux fichez sur ses liures, il sembloit continuer son estude, iusques à ce qu'estant appellé & poussé, on s'apperceut qu'il estoit tout à fait sans sentiment, & sans mouuement. Visitant l'autre de ces per-

ſonnes, ie la trouuay toute étenduë, comme ſi elle euſt eſté morte, elle ne voyoit goutte, n'oyoit rien, & ne ſentoit point qu'on la picquaſt; elle auoit neantmoins la reſpiration facile, & aualloit promptement tout ce qu'on luy mettoit en la bouche. Eſtant leuée hors du lict, elle ſe tenoit toute ſeule ſur les pieds, & cheminoit à meſure qu'on la pouſſoit, & de quelque ſens qu'on luy fiſt plier la main, le bras ou la iambe, elle les retenoit au meſme eſtat: de ſorte que vous l'euſſiez prinſe pour quelque fantoſme, ou pour vne ſtatuë mouuante artificiellement. Qu'il conſte donc de là, quels ſont les ſymptomes du cerueau qui prouiennent de la ſimple intemperie, & quels ceux qui ſont cauſez par le vice des humeurs. Paſſons maintenant aux maux qui ſe rencontrent és ventricules & conduits.

CHAPITRE III.

Les ſymptomes du mouuement & du ſentiment.

LE vertige eſt, quand il ſemble que tout tourne, dont le cerueau & les ſens ſont tellement agités, qu'il arriue ſouuent que le malade tõbe, s'il nerencõtre quelque appuy. La ſuffuſiõ eſt vn ſymptome moins faſcheux que le vertige, car elle fait qu'il ſemble ſeulement qu'on voye voleter çà & là deuant les yeux des fumées, des nuages, des mouſches, & choſes ſemblables. La cauſe prochaine de cela eſt vne vapeur ſubtile & chaude qui s'épand par les arteres, dans les ventricules du cerueau,

ueau, laquelle agitant & pouſſant diuerſement les eſprits & les humeurs en la partie de l'entrelaſſement choroïde, trouble les ſens & le mouuement. Et ceſte vapeur s'exhale d'ordinaire de quelque humeur vicieuſe, non point par vne ſuitte continuée, ains par certaines reuolutions, & quand elle vient à eſtre excitée par des cauſes euidentes. Or ceſte humeur croupiſt quelquesfois dans le cerueau, le plus ſouuent dans l'eſtomach & dans les entrailles, ou bien dans les autres parties. D'où vient qu'il y a vne eſpece de vertige cauſée par quelque mal qui attaque immediatement le cerueau, & vne autre qui ſe fait par communication de l'eſtomach & des autres parties. La premiere ſe reconnoiſt par la douleur ou peſanteur de la teſte, par le tintement des oreilles, par l'alteration de l'odorat & de l'ouye: & la ſeconde a pour marques la nauſée, le dégouſt, l'amertume de la bouche, & la mordication du cœur, qu'on nomme Cardiogme. Ou bien s'il y a quelqu'autre partie qui donne origine à ce mal, on en verra paroiſtre les ſignes propres: comme en certaine perſonne en qui le vertige procedoit du derriere de la teſte, dont il n'y auoit qu'vne fort petite partie qui fiſt de la douleur, au moindre attouchement de laquelle, l'humeur s'excitant expiroit vne vapeur par tous les ſens, qui les offuſquoit auſſi-toſt. Ceux qui ſont ſubiets au vertige ou à la ſuffuſion, tombent en l'accez de ce mal par des cauſes euidentes, telles que ſont, l'ardeur du Soleil, l'exercice immoderé, & tout ce qui eſchauffe ou agite les humeurs, ou qui frappe le cerueau; puis le roulement des rouës & le tournoyement des eaux.

L'Epilepſie eſt vne frequente diſtention de tous

le corps, ou bien vne conuulsion non continuë, qui fait que les fonctions de tous les sens & de l'esprit venans à estre interrompuës, la personne tombe soudain, sans qu'il luy demeure cependant aucun vsage de l'ouye, ny de la veuë, & sans se resouuenir aprés, de ce qui s'est passé. Par la concution qui se fait lors, l'escume sort de la bouche, & quelquesfois il arriue, que les muscles estans relaschez, l'on rend malgré qu'on en ait, ou les vrines, ou les excremens du ventre, ou mesmes le sperme, & la voix deuient basse. Mais ces choses sont les marques de la vraye epilepsie. Il s'en rencontre souuét vne moindre, les symptomes de laquelle ne sont pas si manifestes; car elle approche fort du vertige, ou garde comme le milieu entre le vertige & l'epilepsie. Ce qui a fait dire à plusieurs, que le vertige estoit vn diminutif de l'epilepsie, & que venant à s'accroistre, il se terminoit en icelle.

On tient que la cause interne de ce mal, est vne grande abondance d'humeur pituiteuse ou melancholique, qui remplissant tout à coup les ventricules & conduits du cerueau, fait que les esprits animaux estans retenus, le malade tombe par terre. Elle ne bousche pourtãt pas d'abbord, & tout à fait, les passages, mais il en coule encore quelque peu, à l'aide desquels le cerueau fait de l'effort pour se défaire de ce qui l'incommode. Au reste, la seule abondance de l'humeur peccante ne cause pas l'epilesie, dautant qu'elle se rencontre bien dás l'assoupissement sans aucune conuulsion; & que si cela estoit, aussi tost que l'epilepsie viendroit soudain à cesser, il faudroit necessairement, comme en l'apoplexie, que l'humeur se respandant sur les nerfs, s'ensuiuist la paralysie, ce qui ne s'est ja-

mais veu. C'est pourquoy, ainsi qu'ailleurs nous auons plus amplement demonstré, il faut, outre l'abódance de l'humeur, recõnoître pour cause de l'epilepsie, quelque qualité veneneuse & fort cõtraire & ennemie de la substance du cerueau, laquelle fait l'epilepsie toutesfois & quãtes qu'elle s'excite & tend vers le cerueau, lequel en estant attaqué, tasche de la repousser, & dresse comme vne partie pour la combattre.

Or le subjet qui fomente ce venin, a sa retraite tantost au cerueau, tantost dans l'orifice de l'estomach, & quelquesfois aussi dans les autres parties plus esloignées, d'où il expire occultement par des conduits inconneus, & monte vers le cerueau, d'où vient qu'il y a trois sortes d'epilepsie, l'vne est assignée au cerueau, l'autre appartient au ventricule, & la troisiesme est celle qui se fait par la communication de quelque autre partie.

L'epilepsie qui a sa cause dans le cerueau, selon qu'on l'a reconneu par l'ouuerture de la teste de ceux qui estoient morts, entachez de ce mal, procede le plus souuent d'ailleurs que de la repletion des ventricules. I'ay quelquesfois remarqué que la cause de ce symptome, estoit vn abscez du cerueau, quelquesfois vne portion corrompuë de la meninge qui adheroit au test, auec vne extreme douleur; desquels endroits s'esleuoit vne vilaine vapeur, laquelle penetroit dans les ventricules du cerueau. Cette sorte d'epilepsie se reconnoist par la pesanteur de la teste, ou mesme par la douleur excessiue d'icelle, par la stupidité & tardiueté des sens, & de l'esprit, par la couleur pasle du visage, par les songes turbulens, & parce que l'accez surprend soudain la personne, sans qu'auparauant on

en ressente aucun symptome.

L'autre espece d'epilepsie qui a son origine dans l'estomach, aussi bien que la suffusion des yeux, est precedée d'vne douleur d'estomach, d'extension & d'époinçonnement en cette mesme partie, d'vne difficulté de supporter la faim : & lors que l'accez approche, de nausée, mal de cœur, ou defaillance d'esprit: & aprés que l'accés est passé, suit le vomissement, tantost pituiteux tantost bilieux. La troisiéme espece a souuent sa cause és doigts des mains & des pieds, ou bien és iambes, quelquesfois dans la matrice, principalement durant la grossesse, pendant laquelle, il s'y amasse d'ordinaire quantité d'humeurs pourries. I'ay connu beaucoup de femmes qui tomboient souuent d'epilepsie, toutes les fois qu'il leur arriuoit d'estre grosses d'enfant, & n'en ressentoient plus aucune attainte quand elles estoient deliurées, Cette sorte d'epilepsie peut aussi quelquesfois proceder de quelque autre partie que ce soit; car on en a veu dont la source estoit tout au haut de la teste, d'où sortoit vne vapeur, qui se respandant de costé & d'autre, causoit le vertige, lors que les seules parties externes en estoient attaquées ; mais venant à penetrer iusques au cerueau, elle excitoit l'epilepsie. Cette espece est la plus aisée à descouurir de toutes les autres : parce que sur le point que l'accez commence, on sent quelque vapeur froide qui sort de l'endroit où est cachée la source de ce mal, & coulant le long des parties voisines, attaque le cerueau ; le cours de laquelle on peut mesmes retenir & empescher de passer outre en serrant estroittement la partie, si on la peut lier commodement.

L'incube eſt vne grande oppreſſion du corps, qui arriue & ſuffoque de nuict, empeſchant la reſpiration, & retenant la voix. On ne perd pas neantmoins l'vſage des ſens, mais ils deuiennent hebetez & ſtupides, auſſi bien que l'entendement & l'imagination : car il ſemble à celuy qui eſt trauaillé de ce mal, ou que quelque ennemy ſe jette ſur luy, ou que quelqu'vn luy montant ſur le corps pour exercer l'acte venerien, le preſſe comme s'il auoit quelque fardeau ſur luy, qui s'euanoüyt auſſi toſt qu'il y porte la main ; ou bien il s'imagine & forge en ſon eſprit des choſes encore plus abſurdes. La cauſe de ce mal eſt vne pituite eſpaiſſe, ou vne humeur melancholique, attachée, non point au cerueau, mais bien autour des entrailles, laquelle venant à s'enfler par crapule ou par crudité, preſſe le diaphragme & les poulmons; & la vapeur groſſiere qui en ſort, s'eſleuant de là, par le goſier iuſques dans le cerueau, ſupprime la voix, trouble les ſens, & l'entendement, & remplit l'imagination de triſtes phantoſmes. L'incube approche fort de l'epilepſie, & de l'apoplexie, eſquelles ſouuent il degenere par la continuë.

L'apoplexie eſt vne ſoudaine priuation du mouuement & du ſentiment, voire meſme de toute autre fonction animale : car celuy qui en eſt frappé, ſans preſque auoir preſenty les approches de ce mal, tombe ſoudainement comme tout eſtonné; & ſi l'attainte eſt forte, il demeure giſant les yeux fixes, ſans ſentiment, ſans mouuement, ſans iugement, ne differant d'vne perſonne morte que par la ſeule reſpiration, laquelle encor deuient auſſi toſt fort

difficile, & auec vn tres grand ralement. En quoy principalement ce mal ne differe de l'assoupissement & de la suffocation de matrice, qui n'empeschent pas d'ordinaire que l'on ne respire facilemẽt & librement. Car bien que dans le care, & en tout assoupissement, les parties anterieures du cerueau soient oppressées, & que les sens qui en procedent soient abbatus; neantmoins les parties posterieures n'estans point incommodées, respandent assez d'esprits par les nerfs qui seruent à mouuoir, pour conseruer le mouuement, & sur tout celuy de la respiration, laquelle est principalement necessaire à l'entretien de la vie. Mais l'apoplexie occupant & offençant tout, oste tout mouuement & respiration, & par ce moyen cause la mort. De plus, le care estant passé, il arriue ordinairement que la personne se porte bien; au lieu que l'apoplexie se termine souuent en paralysie. Quant à la suffocation de matrice, elle empesche beaucoup moins la respiration, si ce n'est qu'elle bouchast le gosier, parce que le cerueau n'est lors attaqué que de vapeur. L'apoplexie differe aussi de la syncope, en ce que le battement des arteres est ou nul, ou fort obscur & languide en celle cy; mais en l'apoplexie il se trouue plein & fort, si ce n'est quand la mort commence d'approcher. Si l'apoplexie est plus douce, il reste bien quelque sentiment ou mouuement, mais fort stupide & incertain, & lors souuent l'vn des costez du corps en demeure affoibly & incommodé.

La cause de cette maladie a son siege dans le cerueau, qui est le principe commun de tout mouuement & sentiment. Or cette cause est vne pituite fort grossiere & froide; car il n'y a point d'apo-

parence que cela vienne ny du ſang, ny de la melancholie, quoy que le corps en fuſt tout ſurchargé. Et bien que cette froide pituite ſoit le propre excrement du cerueau, lors toutesfois qu'elle rempliſt à coup & vniuerſellement tous les ventricules d'iceluy, ou quand il en tombe tant ſoit peu qui bouſche ou reſerre ſoudain les arteres du rets admirable, par où les eſprits paſſent du cœur dans les ſinuoſitez du cerueau, elle cauſe l'apoplexie; parce que les ſinuoſitez du cerueau venans lors à eſtre deſtituées de l'influẽce de ces eſprits, ne peuuẽt plus rien fournir aux nerfs des ſens & des mouuemens, & faut qu'auſſi toſt l'animal aille par terre, de meſme que ſi on luy ſerroit auec quelque ligament les arteres carotides. Ceux qui ayans la teſte peſante ſont d'ordinaire aſſoupis, & auſquels tout le corps deuient lourd & pareſſeux, & la veuë commence de s'obſcurcir, ſont ſubjets à l'apoplexie, & principalement les vieilles gens, les pituiteux, ceux qui s'addonnent à la gourmandiſe, & qui ont le col court & ramaſſé.

La paralyſie qui eſt complete, priue de mouuement & de ſentiment vne certaine partie du corps, & non le tout; mais l'imparfaite n'oſte quelquesfois que le ſentiment & laiſſe le mouuement; quelquesfois elle fait perdre le mouuement, ſans que le ſentiment en ſoit intereſſé; car nous auons demonſtré en la Phyſiologie que la perte de l'vn de ces deux peut quelquesfois arriuer ſans que l'autre en reçoiue aucun dommage. Il ſe peut auſſi rencontrer que par vne imparfaite paralyſie le ſentiment ou le mouuement deuienne engourdy & hebeté, ce qui s'appelle proprement ſtupeur, de laquelle ie veis vne fois toute la peau du corps de

quelqu'vn estourdie par excez de gourmandise & d'yurongnerie, sans aucune incommodité du mouuement.

Or la Paralysie vient quelquesfois d'vne legere Apoplexie, & lors elle est proprement appellée Paraphlegie; quelquesfois elle procede d'vne stupeur accreuë peu à peu, laquelle sert d'auant coureur à la Paralysie. La premiere sorte est la plus fascheuse & perilleuse, & retourne souuent en apoplexie: l'autre est plus douce, mais neantmoins opiniastre. Celle-là occupe presque ou toutes les parties qui sont situées au dessous de la teste, ou du moins l'vn des costez du corps, & est proprement hemiphlegie: & ceste cy attaque quelquesfois toutes ces mesmes parties basses; quelquesfois elle en attaque seulement quelqu'vne, comme la langue, l'œil, la maschoire, la levre, le bras, la main, la iambe, le pied, ou tout ce qui est sous le diaphragme. La partie paralytique est incontinent saisie de froid, deuient pesante, & quand on la leue elle s'appaise & retombe aussi-tost par sa propre pesanteur, estant lasche, molle, despourueuë tantost de mouuement, tantost de sentiment. Et quand le mal est desia contracté de longue main, elle se desseiche & deuient atrophique. Quelque partie que ce soit de la face qui deuienne paralytique, elle se tourne du costé de la partie aduerse qui reste saine.

Au reste il faut estre diligent à rechercher le premier siege de ce mal. S'il se retrouue dans la face quelque partie priuée du sentiment, le mal est dans les nerfs qui prouiennent de la troisiesme coniugaison du cerueau; mais s'il y a priuation du mouuement, la cause en est és premieres vertebres de l'espine. Si le mal occupe toutes les parties qui sont

sous la face, c'est le commencement de toute l'espine qui est affecté. La cause de l'hemiphlegie n'est pas inherente à toute l'espine, mais seulement à l'autre partie d'icelle. Quand la paralysie est en l'vne des iambes ou en toutes les deux, l'on n'en doit pas rechercher la cause au dessus des lombes, Si toute la moüelle de l'espine est affectée par le trauers, la resolution occupe toutes les parties qui sont au dessous tant du costé droit que du costé gauche; mais s'il n'y a qu'vn costé de la moüelle qui soit affecté, la resolution n'est aussi qu'és parties qui sont de ce mesme costé. Quelque partie donc qui soit resoluë, il faut soigneusement prendre garde si le mal est seulement en ceste partie là, ou bien s'il est dans le nerf d'icelle. Mais on doit aussi rechercher s'il est tout le long du nerf, ou en quelque partie d'iceluy, & si seulement en son origine, ou dans la moüelle mesme du cerueau ou de l'espine. Pour à quoy paruenir, il faut bien sçauoir par l'anatomie toute la distribution des nerfs.

Au reste ceste cause qui interrompt l'influence & distribution des esprits, est pour l'ordinaire vne pituite crasse fortement attachée au nerf, qu'elle bousche & empesche par ce moyen que les esprits animaux ne soient distribuez à la partie dans laquelle ce nerf est estendu. Voire mesme toute autre sorte d'humeur attachée en la moüelle de l'espine peut causer la Paralysie; & souuent elle prouient de la bile iaune qui s'est iettée sur l'espine du dos & sur les sources des nerfs, au declin des fiéures intermittentes. Elle se fait aussi par vn cal ou tubercule du nerf, & par toute sorte de tumeur non naturelle qui presse le nerf ou la moüelle, & beaucoup plus par quelque pressante ligature, &

par contusion de cheute ou de quelque coup, & par luxation des vertebres, arriuée ou du costé droit, ou du costé gauche. Or il sera facile à vn chacun de reconnoistre par les signes propres laquelle de ces causes aura produit la paralysie.

La conuulsion, est vne perpetuelle contraction non volontaire, des nerfs & des muscles vers leur origine. En icelle il est necessaire que le membre dans lequel le tendon du muscle est inseré, se tourne & se retire quant & quant de ce costé là, & dechée de sa figure naturelle, & soit affligée d'vne douleur tres-vehemente qui tourmente & abbate les forces, tantost moins, tantost plus. Il est vray que la conuulsion n'est pas commune, & arriue assez rarement, si est-ce neantmoins vn mal fort violent, & qui fait bien tost mourir. Elle attaque quelquesfois tout le corps, quelquesfois les parties. Celle qui se fait par tout le corps, l'incommode si fort, qu'il ne se peut fléchir: & lors que le corps se courbe en deuant, cette espece de conuulsion s'appelle emprosthotone; quand il se courbe en derriere, c'est opisthotone; & quand d'vne force esgale il s'estend des deux costez, on la nomme tetane, c'est à dire distension: lesquels noms se donnent aussi d'ordinaire aux conuulsions du col. C'est chose hors de controuerse, que la cause & le defaut de cela, est au commencement de l'espine. Quant à la conuulsion des parties, elle se remarque quelquesfois en l'œil, en la peau du front, en la racine de la langue, en la mâchoire, és léures, d'où vient le ris Sardonien: quelquesfois au bras, en la main, en la jambe: sçauoir est au nerf, ou au muscle affecté, qui est destiné au mouuement de la partie. Or la partie du nerf laquelle est premierement affectée, se reconnoistra par le mesme raison-

nement que nous auons desia fait en la paralysie.

Les causes de la conuulsion sont en grand nombre, lesquelles toutes Hippocrate a reduites à deux, à l'inanition, & à la repletion. Car toutes celles que l'on dit qui se font ou en suitte d'vne fiéure ardente, ou pour auoir prins de l'elebore, ou bien quelque autre medicament; ou par quelque excessiue profusion de sang, ou par des veilles immoderées, ou par les ieusnes, ou par vn trauail violent, viennent d'inanition, aussi bien que celle qui est excitée de playe, ou de picqueure du nerf. Ces sortes de conuulsions sont accompagnées de simple inflámation, & d'vne ardeur qui interesse les parties nerueuses, & le cerueau. La propre substáce du cerueau estant donc dissipée par ces causes là, les nerfs & les membranes se dessechent & se retirent. Mais toute conuulsion qui prouient, ou du phlegmon, ou d'yurongnerie, & de gourmandise, ou de la suppression de quelque éuacuation accoustumée, ou de l'intermission des exercices, se doit rapporter à la repletion. L'on discernera donc l'espece & la cause de la conuulsion par les choses qui l'ont precedée, comme aussi parce que celle qui vient de repletion, se fait d'ordinaire tout à coup; au lieu que celle qui vient d'inanition se fait peu à peu, & à la longue.

Outre ces especes de conuulsion, il s'en retrouue encor vne autre, que l'on peut proprement appeler flatueuse, par laquelle il arriue souuent que les doigts des pieds & des mains, & quelquesfois mesmes les jambes, ou s'estendent, ou se retirent, auec vne tres-grande douleur, mais qui ne dure gueres, & qui s'appaise par la seule friction. La cause de cela est vne vapeur grossiere & visqueuse, qui s'insinuant dans les rameaux des nerfs, les rem-

plist & fait bander comme les cordes de luth: d'où vient que ceux qui s'addonnent au vin, & à la crapule, ou à la paresse & oysiueté, y sont fort subiets.

I'en ay encore depuis peu remarqué vne de ce genre, qui ne surprenoit pas seulement les parties extremes, mais aussi les autres. Elle prenoit tous les ans, seulement en hyuer, mais tous les iours deux ou trois fois. En l'accez d'icelle, la teste premierement se consommoit par interualles auec vn certain eslancement; puis peu apres le mal tomboit comme vn froid le long du col; & quand il venoit entre les espaules, le corps estoit surprins d'opisthotone, sans aucune alteration de l'esprit ny des sens, & se iettant enfin sur l'vn ou l'autre des costez, ou sur le bras, ou sur la iambe, il faisoit retirer ceste partie là de telle sorte, que tous ceux qui s'y rencontroient ne la pouuoient redresser pour quelque effort qu'ils fissent, iusques à ce que l'accez fust entierement passé. D'où l'on peut reconnoistre que la cause contenante & prochaine de ce mal n'estoit pas vne humeur; ains vne vapeur froide, grossiere & visqueuse, qui se dissipoit toute sur la fin de l'accez, de laquelle neantmoins la source estoit dans la teste.

Le tremblement est vn mouuement depraué, qui agite quelque membre sans qu'on le vueille. Il se fait lors que le membre s'abbaisse par sa propre pesanteur, & que la faculté debilitée ne le peut releuer ny redresser assez vigoureusement: car il se fait en ce rencontre vn certain combat de la faculté qui resiste à la pesanteur, & rehausse le membre autant que son poids le rauale. La principale cause est la foiblesse de la faculté & des nerfs, laquelle se contracte quelquesfois par l'aage, comme quand

l'on est desia fort vieil ; quelquesfois par vne cause qui dissipe les forces, comme est quelque longue & grande maladie, l'acte venerien par excez & hors de saison, & la peur, ou quelque autre passion de l'ame; quelquesfois elle se contracte par les choses qui selon toute leur substance sont ennemies des nerfs, comme la vapeur excessiue du vif argent; quelquesfois par les choses qui frappent & remplissent trop fort les nerfs, comme l'yurongnerie, & l'vsage frequent & plein des vins puissans, & c'est icy la plus commune cause du tremblement. Voire, mesme on en establist encor vne autre cause, outre la foiblesse des nerfs, qui est l'obstruction des nerfs, par des humeurs visqueuses & grossieres, qui pourtant ne se fait pas si grande qu'en la stupeur, ou en la Paralysie; parce qu'on veut que ce soient causes communes à ces symptomes là, & qu'il n'y ait que l'ordre qui les distingue, en sorte que le tremblement s'esloigne autant de la stupeur, que la stupeur fait de la Paralysie. Et par ainsi la bile iaune, aussi bien que la pituite, se iettant sur les nerfs, deuient cause de ces symptomes, presque en la mesme façon qu'il a esté dit touchant la Paralysie: car on a souuent remarqué que le tremblement arriuoit sur la fin des maladies aiguës.

Nous auons, ce semble, maintenant acheué tous les symptomes de la faculté tant principale, que sensitiue & mouuante. Venons en suitte à ceux qui procedent des excremens.

CHAPITRE IIII.

Les symptomes des excremens du cerueau.

LA defluxion, que les Grecs nomment *Catarrhe*, est l'escoulement d'vne humeur superfluë qui tombe de la teste sur les parties qui luy sont inferieures. Les modernes prennent ce mot en vn sens fort estendu, par lequel toutesfois les Anciens n'ont designé que celle qui se iette sur le gosier. La cause donc & la matiere de la defluxion, est vn excrement de la teste. La mouëlle ample & copieuse du cerueau a besoin de beaucoup d'aliment, duquel par necessité il s'engendre aussi beaucoup d'excrement, & sur tout s'il est grandement froid & humide, ou debilité en quelque autre sorte, & qu'il reçoiue vn aliment ou trop abondant, ou non assez conuenable: car en suitte de ces causes il se fait par tout vn grand amas d'excremens. Quand l'excrement est moderé, il se reserre tout dans les premieres sinnositez du cerueau, lesquelles sont en quelque façon destinées à cét vsage, mais quád il y en a trop, il se déborde & regorge mesmes en dehors autour du cerueau & des meninges, où il a esté respandu par les orifices des veines interieures. Les sinuositez ou ventricules du cerueau se purgent aisément par le palais; & l'autre capacité, tant par le palais, que par les narines, par les oreilles, & par les yeux. Et partant si le nez est sec quand le cerueau est humide, il arriue des defluxions & des maladies de la teste, & ceux qui sont

fort nets au dehors, ont souuent beaucoup d'ordure au dedans. Au reste, cét excrement tient de la nature du cerueau, & parce qu'il est pituiteux, il demeure d'ordinaire subtil, aqueux, & doux; mais venant à croupir long temps dans les ventricules du cerueau, il acquiert souuent par cette demeure, vne qualité ou salée, ou acre.

Il s'amasse outre cela vne autre sorte d'excrement és parties externes de la teste, & principalement sous la peau du col où aboutissent les veines qui montent à la teste par le visage & par les temples. Car toutesfois & quantes qu'elles sont pleines de beaucoup de serositez, ou d'humeurs, elles laissent échapper sous la peau les restes & superfluitez de l'aliment, qui ne peuuent pas facilement transpirer, à cause de l'épaisseur & grossiereté de la peau. Et l'amas s'en fait quelquesfois si grand, par la continuelle affluence, qu'il s'esleue vne tumeur molle, comme de la cire, qui condense la peau, & l'esloigne fort du test. A dire le vray, c'est là la source, c'est la cause de toutes les defluxions externes, & ie m'estonne de ce que pas vn des Anciens n'y a prins garde. C'est de là que la defluxion tombe sur les parties externes du corps, sur les yeux, sur les maschoires, sur les dents, sur le col, sur les espaules, sur les bras, sur les costez, sur le dos, & les lombes, sur les cuisses, sur les iambes, & finalement sur tous les articles; & il se trouue que c'est la cause tant de toutes sortes de gouttes, que presque de toutes les douleurs externes.

Quant à la defluxion qui vient des ventricules du cerueau, ou des lieux qui sont sous le test, elle tombe sur les parties internes du corps, où elle excite diuerses maladies: lors qu'elle tombe sur les origines des nerfs, elle excite l'apoplexie, la pa-

ralysie, la stupeur, le tremblement. Sur les organes des sens, l'aueuglement, la surdité, le tintement des oreilles, la priuation de l'odorat : sur les narines, la coryse; sur le gosier & sur la trachée artere, l'enroüerure; sur les poulmons, la toux, l'asthme & la phthysie; sur l'estomach, la crudité; sur les intestins, le cours de ventre; & si de là elle s'insinuë dans les veines du foye, en s'espaississant elle les remplist, comme aussi les visceres, & y fait des obstructions. Ainsi la defluxion est mere d'vn grand nombre de maladies. Et l'homme seul, entre tous les animaux est suiet à ces mauuais accidens, d'autant qu'il a le cerueau grand & esleué, d'où les excremens peuuent facilement decouler presque par tout le corps, & les couurir & comme arrouser. Or tant que ceste sorte d'excrement demeure dans le cerueau, il est presque aqueux, & tout semblable à du laict clair, lequel nonobstant ceste tenuité ne laisse pas d'acquerir quelque viscosité par la substance du cerueau, tel qu'on le void souuent distiller du nez quand il fait froid. Estant donc de ceste sorte au commencement, il decoule tout le mesme sur les poulmons, ou sur les autres parties internes; & passe sans changer de consistence depuis le haut de la teste, iusques aux extremitez du corps & sur les articles des pieds. Mais cét excrement se va peu à peu espaississant par la chaleur des parties sur lesquelles il s'est ietté, la portion plus subtile en estant dissipée. Car nous auons fait voir en la Physiologie que c'est ainsi que la pituite superfluë deuient par la force de la chaleur, d'aqueuse & claire, mucilagineuse, puis glaireuse, & enfin vitrée & plastreuse.

Or quand vne defluxion froide tombe sur quelque partie, il est à propos de discerner tant par les

ſignes que nous venons de poſer, que par ceux qui marquent la difference de la douleur externe de la teſte d'auec l'interne, ſi elle decoule des parties externes ou internes de la teſte, car la façon du traitement eſt differente. Au reſte la matiere de la defluxion eſt engendrée & accreuë par le viure intemperé & trop humide, & par la debilité & intemperie froide de la teſte. Si l'excrement amaſſé par ces cauſes-là, s'arreſte & croupiſt trop, il produit tant les maladies que les ſymptomes que nous auons rapportez. Or tout ce qui l'esbranle de ſa place, le pouſſe & fait ſortir de la teſte, comme vne quantité trop peſante, vn froid reſſerrant, vne chaleur fondante, vn bain relaſchant, & le trouble du trauail, ou d'vne paſſion d'eſprit. Ces choſes donc faiſans que l'excrement s'eſpanche ſur les parties qui luy ſont au deſſous, doiuent eſtre eſtablies pour cauſes de la defluxion.

La troupe des noueaux Medecins fondée ſur le dire fort peu probable d'Auicenne, tient que toute matiere de defluxion eſt ſuſcitée par la trop grãde chaleur du foye ; qu'il s'eſleue de là beaucoup de vapeurs en la teſte, leſquelles puis apres par la froideur du cerueau ſe conuertiſſent en eau & retombent auſſi-toſt ; de meſme que les expirations de la terre qui ſe condenſent en nuës, & ſe reſoluent incontinent en pluye, ou comme vne vapeur exhalée, qui en s'eſleuant s'eſpaiſſiſt en liqueur. Mais de ceſte façon il ne ſe peut pas faire vn grand amas d'excremens, & ceux meſme qui ont le foye ou temperé, ou froid, ne laiſſent pas ſouuent d'eſtre ſuiets à des defluxions, leſquelles auſſi bien que preſque toutes les autres, viennent de debilité & intemperie froide de la teſte, qui en ſont les cauſes les plus frequentes & les plus fortes de toutes.

Ie penſe auoir parcouru tous les ſymptomes de la teſte, les cauſes internes deſquels ſont pour l'ordinaire la ſimple intemperie, & le vice de l'humeur qui ſe rencontre ou au deſſus ou au dedans du teſt, & s'attache ou aux meninges, ou à la ſubſtance du cerueau, ou ſe coule és conduits d'iceluy, ou tombe de là ſur les parties baſſes. Et ce ſont là les principaux points, d'où l'on doit tirer & dreſſer toute la methode du traitement.

CHAPITRE V.

Les maladies des yeux, leurs ſymptomes, & les cauſes d'iceux.

IL faut par ſemblable raiſon diſtinguer fort ſoigneuſement les maux internes des yeux, d'auec ceux qui ſont externes, d'autant que la cure en eſt differente tant en l'eſlection des remedes, qu'en l'vſage d'iceux. I'appelle internes ceux qui ſe font au dedans de la membrane cornée, & qui ont leur origine és parties internes du cerueau, & tiens pour externes ceux qui ſe rencontrent ou ſur la cornée, ou hors d'icelle. Or les internes peruertiſſent ou la veuë, ou le mouuement de l'œil, & ce tantoſt auec douleur, tantoſt ſans douleur aucune. Le mouuement eſt empeſché par le Strabiſme & par la paralyſie. Le Strabiſme eſt vne conuulſion de l'œil, qui le fait tourner de trauers, en ſorte que tous les deux ne peuuent enſemble regarder vne meſme choſe. La Paralyſie eſt vne abolition du mouuement. Les cauſes de ces maux que nous auons cy-deuant touchées, tombent ou ſur les

muſcles des yeux, ou ſur les nerfs de la ſeconde coniugaiſon, leſquels y ſont portez, ou bien ſur la partie du cerueau de laquelle ils procedent. Et ceux-cy empeſchent le mouuement premierement & de ſoy.

Quant aux maux internes qui nuiſent à la veuë, les vns ſont en l'eſprit viſuel, les autres au cerueau, les autres dans le nerf optique, les autres dans l'humeur cryſtaline. L'eſprit pour voir clair & diſtinctement doit eſtre abondant & etheré; car ſi eſtant abondant il eſt quant & quant groſſiere, il void bien les choſes qui ſont loing, & celles qui ſont pres, mais à peine les diſcerne il. Et s'il y en a peu quoy qu'il ſoit etheré, il fait les perſonnes de courte veuë, qui diſcernent entierement ce qui eſt proche, & ne voyent point du tout ce qui eſt eſloigné. S'il eſt en petite quantité & groſſiere, il rend la veuë emouſſée en ſorte qu'on ne void pas ce qui eſt eſloigné, & qu'on ne diſcerne pas ce qui eſt proche: c'eſt vn mal aſſez commun aux perſonnes aagées.

L'aueuglement, l'obſcurité, & toute debilité de la veuë dont la cauſe ne ſe remarque pas en l'œil, prouient du vice du cerueau, ou du nerf optique, ou de l'humeur cryſtaline. Or le vice du cerueau eſt vne intemperie, ou ſimple, ou attachée à quelque humeur. Le vice du nerf optique eſt vne obſtruction causée par la cheute de quelque humeur groſſiere: ou vn reſtreciſſement prouenu de conſomption, ou de tumeur non naturelle: Ou bien qu'il s'eſt rompu par l'effort de quelques cauſes externes. Le vice particulier du cryſtalin eſt le changement de ſon propre lieu, ou par cheute, ou par coup, dont l'œil ait receu vne fort grande ſecouſſe. Il faut venir maintenant aux choſes qui

marquent ces differences. Vous serez asseuré que le vice & la cause qui blesse la veuë est dans le cerueau; si la debilité ne s'estend pas seulemēt à l'œil, mais aussi aux autres sens. Mais pour sçauoir si le vice vient d'vne simple intemperie, ou de quelque humeur, cela s'apprend clairement par ce qui a esté dit des signes du cerueau mal affecté.

Quand la cause ne se retrouue pas au cerueau, il la faut rechercher dans les nerfs optiques, ou mesmes au dessous d'iceux : & si l'aueuglement arriue tout à coup, ou se forme en peu de temps, c'est vn signe certain que l'obstruction vient du desbord de quelque humeur ; mais s'il se fait peu à peu & auec vn long-temps, on le doit attribuer au vice de l'intemperie, ou du restrecissement. Or on pourra coniecturer combien est grande l'obstruction, ou le restrecissement du nerf optique, en ceste sorte. Si le malade fermant l'œil qui se porte bien, s'efforce de voir de l'autre, & qu'alors la prunelle se dilate, il coule encor quelque peu d'esprits par le nerf : mais si la prunelle ne change point de figure ny d'estenduë, il ne passe plus aucun esprit, & le passage en est entierement fermé. Or on connoist que le nerf optique est rōpu, ou que le crystalin est hors de sa place, quand il y a eu ou coup, ou cheute, ou quelqu'autre cause manifeste qui ait fait de la violence : combien qu'il me soit quelquesfois arriué de voir le crystalin changer soudain de place, & la prunelle se dilater, sans effort d'aucune cause externe, par la defluxion seulement d'vne humeur extremement acre, mais il y auoit lors vne douleur cruelle & implacable. Et quand le remuëment du crystalin se fait en haut ou en bas, il sēble au malade que tout ce qu'il void est double, ce qui n'arriue

pas lors qu'il se fait vers l'vn ou l'autre coin de l'œil.

Le Glaucome est vn changement de couleur de l'humeur crystaline ou vitrée, en bleu ou roux. Ceux qui sont empeschez de ce mal pensent voire au trauers d'vne fumée ou d'vn nuage. Le mesme empeschement arriue, quand la substance de l'vne ou de l'autre humeur, vient à s'espaissir par trop. Si d'auanture elle contracte quelque autre couleur, on la verra paroistre semblablement sur les obiets. Il est vray que ce mal n'arriue pas souuent, mais il est certes sans remede, parce qu'il change la substance des humeurs.

La Suffusion est vne concretion non naturelle d'humeur ou en la prunelle, ou entre la tunique rhagoide & le crystalin. Or ceste humeur coule du cerueau par le nerf optique, & ce peu à peu, de sorte qu'à peine s'en apperçoit-on du commencement; bien que i'aye quelquesfois veu entierement formée en vn iour vne grande suffusion. Car si vne humeur grossiere tombant à coup sur le nerf optique, aueugle soudain, pourquoy ne fera elle pas vne suffusion soudaine & entiere, si elle vient à passer plus outre au deuant de la prunelle? Or toute suffusion couurant la prunelle, empesche que le crystalin, qui est le premier instrument de la veuë, reçoiue les especes & simulacres des choses externes, & qu'il ne les voye librement. Au commencement, que l'humeur est encor si delicate, qu'elle ne se peut apperceuoir, il semble seulement qu'on ait des fumées & des vapeurs; puis mesme des mousches deuant les yeux. Auec le temps, elle vient à s'espaissir tellement qu'elle oste du tout la veue, si la paupiere en est entierement couuerte; ou bien s'il n'y en a qu'vne partie, elle obscurcist

aussi quelque partie des obiets. Et quelle est la figure de la suffusion, telle est semblablement la varieté des simulacres des choses. En toutes ces choses on remarque desia manifestement vne humeur grossiere, condensée & blanche. Quand donc ceste suffusion commence, l'on void presque les mesmes choses qui paroissent en celle qui se fait lors que l'orifice de l'estomach est affecté; lesquelles pourtant se discernent en ceste maniere. La suffusion propre trompe seulement l'vn des yeux par de faux simulacres des choses, ou si elle les trompe tous deux, ce n'est pas neantmoins tout ensemble, ny de mesme façon. La suffusion par communication fait voir des choses fausses à tous les deux egalement & en mesme temps. En celle-là le rencontre des choses qu'on pense voir est continuel, sans cesser aucun iour, ny mesme vne heure seulement. Mais en ceste-cy, il se relasche & reçoit de l'interualle, si apres auoir auallé quelque peu de viande legere, l'estomach la digere bien, ou s'il a esté purgé de quelque medicament composé d'aloës; au contraire il se redouble, quand il y a de la crudité, ou que l'orifice de l'estomach fait de sa douleur, ou que l'on est trauaillé de naulées.

Les vices de la prunelle sont manifestes aux sens: ce sont dilatation, diminution, diuulsion, & ruptiō. La dilatation tant faite dés la naissance, que suruenuë depuis par maladie, nuist à la veuë, en ce qu'elle laisse espandre & dissiper de tous costez les esprits visuels. La diminution qui est telle dés la premiere conformation, rend la veuë tres-subtile, à cause qu'elle ramasse & assemble les esprits; mais celle qui vient de maladie, ayant vne cause non naturelle, la fait plus mauuaise. La diuulsion & la

ruption ne causent point d'aueuglement, & ne nuisent pas beaucoup à la veüe. Au reste, la dilatation se fait par vne humeur enfermée dans la tunique vuée, laquelle par son abondance la fait estendre, & en eslargit aussi le trou, qui est la prunelle. C'est pourquoy la tumeur, le schirre, le phlegmon, & l'abscez de l'œil sont accompagnez de l'eslargissement de la prunelle. Au contraire, la prunelle se diminuë & restrecist en la phthisie & atrophie de l'œil, & toutes les fois que l'humeur vitrée vient à se consommer par quelque cause que ce soit: dautant que pour lors l'vuée estant retirée & ridée, & se rabbattant presque sur elle mesme, elle rend le trou plus estroit. La diuulsion & la ruption de la prunelle se font par les mesmes causes, comme aussi par l'injure & violence des externes. Voilà tous les maux internes des yeux. Passons aux externes, qui se rencontrent en la cornee & en la mẽbrane adherente. L'obscurcissement est vne vision tenebreuse, causée par l'épaississement & condensation de la tunique cornée. Ce mal n'arriue gueres de maladie; mais il vient souuent de la vieillesse, en laquelle certainement les membranes se grossissent aussi bien que les ongles.

Le nuage est vne humeur subtile, attachée à la cornee, qui fait que l'on pense voir toutes choses au trauers d'vne nuë, ou d'vne vapeur, ou d'vne fumee. Et cette humeur l'espaissant peu à peu engendre finalement l'albugo. Car l'albugo est vne humeur grossiere & blanche, amassée & épaissie dans l'vuee, ou mesmes au dessus d'icelle, en sorte qu'elle empesche quelquesfois entierement la veuë. Ces deux vices prennent leur accroissement peu à peu, & viennent souuent d'ophthalmie, ou d'epiphore. Ils se font aussi quelquesfois

de la propre humeur gluante de l'œil, laquelle s'écoule du deuant de la prunelle, par les espaces qui sont entre la membrane adherente & l'vuee.

L'Hallucination, que les Grecs nomment *Parorase*, se fait lors que la tunique cornee est infectée de quelque couleur estrangere, qui cause mesme qu'au dehors toutes choses paroissent teintes: comme en la jaunisse, en la sugillation, & en l'inflammation rouge.

La rhexis, est vne rupture, ou section, ou erosion de l'œil, d'où sort premierement l'humeur albugineuse, & l'œil en demeure beaucoup amoindry; puis la tunique rhagoide tombe, & lors se fait cette cheute de l'œil, que les Grecs appellent *Proptose*.

La confusion de l'œil, en laquelle les humeurs sont meslées & confuses par quelque coup receu, sans aucune eruption, est toute differente.

Il s'esleue, mais rarement, en cette tunique, des pustules, qu'on nomme Phlyctaines, semblables aux pustules qui viennent sur la peau. Ces pustules estans creuées, il s'en fait diuers petits vlceres, dont le plus sale s'apelle Epicauma, lesquels enfin viennent à suppurer. Cette tunique est encore sujette aux charbons & aux chancres, qui sont les plus mauuais de tous les vlceres, quoy qu'ils n'arriuent que fort rarement. Venons maintenant aux maux de la membrane adherente.

L'angle est vne petite membrane nerueuse, dure, & blanche, laquelle sort du coin de l'œil, & couure souuent la prunelle, Elle vient de la membrane adherente, qui croist peu à peu, & auec vn long tẽps, si on la laisse faire.

Or les plus frequentes maladies des yeux sont, l'Epiphore & l'Ophthalmie, qui excitent certes de

tres grandes douleurs,& produisent souuent d'autres maladies.

L'Epiphore est vn débord d'humeur subtile,qui se iette sur les yeux, en façon de larmes. Or cette humeur est quelquesfois froide & du tout aqueuse, sans douleur,sans ardeur,ou rougeur:quelquesfois elle est acre ou salée, & se rend fascheuse par la douleur qu'elle excite, par l'acrimonie, par l'ardeur & par la rougeur,qui sont aussi suiuies de l'vlceration des paupieres. L'origne de cette fluxion est d'ordinaire au deuant & au sommet de la teste, où l'humeur a coustume de s'amasser hors du crane,& sous la peau, laquelle vient à decouler par le pericrane sur la membrane adherente, & sort finalement dehors par les yeux:de la mesme façon que nous auons desia dit,que de cét endroit les fluxions tomboient tantost sur les dents,tantost sur les maschoires. C'est pourquoy il faut tenir pour causes de ce mal, celles qui le sont de la defluxion.

L'Ophthalmie est vn phlegmon procedant des coins de l'œil, & s'estendant par toute la membrane adherente. En ce mal les petites veines des yeux s'enflent, & celles qui ne paroissent pas dans le blanc de l'œil, se rendent apparentes:bien souuent tout ce qui estoit blanc deuient rouge. L'on sent vne ardeur & vne douleur tres-grande, qui fait souuent distiller des larmes fort acres, & certes il y a lors vn grand rapport auec l'epiphore. Mais elles different, en ce qu'en l'ophthalmie le blanc de l'œil rougit, & en l'epiphore la rougeur n'est qu'au bord des paupieres. De plus, elles different en matiere & en origine. Quand par l'accroissement de l'ophthalmie le blanc de l'œil deuenu rouge, s'enfle, & augmente si fort, qu'il vienne à sur-

paſſer le noir, & le couurir preſque tout, cela s'appelle chymoſe.

L'inflammation eſt cauſée de la fluxion d'vn ſang ſubtil & bilieux, qui des veines des temples & des angles, ſe iette ſur les veines obſcures & cachées des yeux. Ceux qui ont les veines ouuertes par des fluxions frequẽtes, ſont derechef à la moindre occaſion attaquez d'inflammation, & par la repletion, & par l'ardeur du Soleil, & par l'exercice, & par les autres cauſes externes, qui comme nous auons dit, excitent la defluxion.

Les douleurs des yeux eſtans ordinairement fort grandes, doiuent auſſi eſtre conſiderées à part. Or elles viennent de l'acrimonie des humeurs en l'epiphore qui eſt acre, de l'ardeur en l'ophthalmie, de l'abondance des flatuoſitez; & des humeurs qui s'y iettent, laquelle en eſtend les tuniques, de charbon, & de chancre: mais des puſtules & des petits vlceres qui viennent ſur la cornée, il ne ſe fait que point ou fort peu de douleur.

Toutes les maladies de l'œil que nous auons iuſques icy remarquées, n'en attaquent que le globe. Il reſte maintenant à parler de celles qui ſuruiennent à l'entour, c'eſt à dire és paupieres & és angles.

La plus grande & la plus frequente eſt l'aigilops, qui eſt vn petit phlegmon entre le grand angle & la racine du nez. La partie s'enfle comme s'il y auoit vn froncle, la rougeur vient tout autour, la douleur ſe fait tres-grande & eſlançante, la cauſe de cela eſt vn ſang ſubtil & bilieux qui ſe iette là par les veines des temples, du front & de la face, & vient à ronger & corrompre la veine qui paroiſt en ce lieu là, de ſorte que le ſang eſpanché ſous la peau dans cét eſpace, fait le phlegmon, lequel eſtãt creué,

& la peau vlcerée, l'abſcez paroiſt, d'où ſort le pus par l'vlcere.

De la mauuaiſe cure de ces maux s'enſuit vne ſinuoſité, ou vne fiſtule de l'œil. Car quand l'egilops n'eſt pas eſté aſſez toſt ouuert, ou que le pus y eſt trop long temps retenu pour n'auoir pas l'iſſuë aſſez facile, il caue, & finalement aprés auoir mangé les parties voiſines, fait vne ſinuoſité dans laquelle il s'amaſſe en abondance; de là il penetre iuſques à l'os qui eſt au deſſous, & s'ouure le paſſage dans la narine prochaine, d'où il tombe fort puant. Que ſi le pus prend ſon chemin vers le grand angle de l'œil, il fait vne fiſtule par laquelle ſe vuide la ſinuoſité: car il arriue ordinairement que la ſinuoſité ſe remplit d'vn continuel amas d'ordure, qui ſort par la fiſtule de l'angle quand on vient à le preſſer; & pour lors la tumeur s'abbaiſſe, iuſqu'à ce que de rechef elle ſe rempliſſe de nouuelle matiere, ce qui en pluſieurs arriue d'heure à autre.

A ces accidens ſuccede d'ordinaire le rhyas, qui eſt vne conſomption ou diminution de la caroncule du grand angle de l'œil, qui cauſe que l'angle deuient plus large qu'il ne doit. Il y a neantmoins encor quelques autres cauſes de ce mal, comme ſont les humeurs acres, & les medicamens corroſifs.

Au rhyax eſt oppoſé l'encanthis, qui eſt vne eminence exceſſiue de cette meſme caroncule.

Les defectuoſitez des paupieres ſont, la galle qu'on nomme pſorophthalmie, & la demangeaiſon qui s'appelle xerophthalmie: cette galle vient d'vne humeur chaude & acre, qui s'eſpand particulierement au bord de la paupiere, & la demangeaiſon eſt cauſée d'vne humeur ſalée & nitreuſe, le vulgaire luy donne ordinairement le nom de chaſſie ſeiche.

L'Ectropion se fait quand la paupiere se renuerse, en sorte que la partie rouge interieure d'icelle paroist; ce qui procede ou de cicatrice, ou de l'excroissance de la chair qui est au dessous, laquelle arriue souuent en suitte d'vne chymose.

La Gresle est vn petit tubercule dur, qui vient d'ordinaire à la paupiere superieure.

L'Ordeole est vn tubercule chaud, qui se termine ordinairement en abscés, lequel sort du bord de la paupiere & entre les poils d'icelle.

Les paupieres & les sourcils sont pareillement sujettes & à la cheute du poil, ce qui s'appelle Madarose, & au renuersement du poil, & à la generation des poulx ; & tout cela prouient des mesmes causes qui produisent semblables effets dans les cheueux.

CHAPITRE VI.

Les maladies & symptomes des oreilles, leurs causes & leurs signes.

L'Oreille est souuent attaquée de phlegmon, lequel se forme ordinairemẽt entre la grosse meninge& la mẽbrane qui couure le cõduit de l'ouye. Il s'engendre d'vn sang acre & fort subtil, qui s'escoulant en ce lieu là hors des veines interieures des meninges, vient finalement à se corrompre. Il se manifeste par vne chaleur & douleur tres fâcheuse, dautant que l'acrimonie de l'humeur picque les membranes, & son abondãce les fait estendre & separer, ce qui cause que l'on souffre vne douleur battante & grandement eslançante, semblable à

celle de tous les autres phlegmons qui viennent autour des arteres & des mẽbranes. Il suruient lors vne petite fiéure accompagnée de ses symptomes. On ne remarque au dehors ny tumeur, ny rougeur, si ce n'est que le mal venant dauanture à redoubler, se communique aux parties externes. La matiere putride se changeant peu à peu en pus par la cuisson fait vn abscés, d'où la membrane de l'ouye estant rompuë ou mangée, le pus decoule par les destours de l'oreille auec beaucoup de diminution de la douleur, & allegement du mal. A ceux qui ont le cerueau debile & abondant en excremens, l'oreille fluë long-temps, & la suppuration continuë quelquesfois fort longue, par laquelle decoule vn pus blanc, ou vne sanie liquide. Neantmoins il se fait aussi quelquesfois vne autre sorte de suppuration, ou decoulement d'ordures, sans inflammation, par vne grande impureté du cerueau, & à cause de beaucoup de mauuaises humeurs qui se font voye, & cherchent issuë par cét endroit.

L'Vlcere sale de l'oreille, vient souuent de ces mesmes causes, quand le pus ou l'humeur qui decoule, a vne tres-grande acrimonie. Et dans l'vlcere humide qui n'a pas esté desseché assez tost, il se fait vne excroissance de chair, laquelle bousche le conduit de l'oreille, & gaste l'ouye. L'oreille se bouche encor tant par l'abondance de la matiere qui s'y amasse, si elle s'espaissit trop, ou s'endurcit, que par des petites pierres, & par quelques autres choses que ce soient qui tombent dans l'oreille sans y penser. Or la longue suppression des ordures & de la sanie, comme aussi l'vlcere impur & sordide, engendre des vers.

Quant à la douleur, au tintement, à la difficulté

d'ouyr, & à tous les autres symptomes de l'ouye, ils procedent souuent des mesmes causes. Car la douleur du phlegmon est tres poignante; celle qui vient de quelques esprits flatueux renfermez sous les membranes, n'est gueres moins fâcheuse, parce que ne trouuant point où sortir, elle les étend fortement, & les separe de l'os. Or on discerne l'vne de l'autre, en ce que celle cy n'est accompagnee ny d'ardeur ny d'époinçonnement, ains seulement de tension, auec tintement ou grand bruit. Mais la douleur qui procede d'vne humeur froide & grossiere, enclose au fonds de l'oreille, est de beaucoup moindre. Cette cy est pareillement fort profonde, sans ardeur, sans époinçonnement ny tension, & a pour causes manifestes celles de l'excés d'vne pituite superfluë.

Pour le sifflement, le tintement, le son, le bruit, & toute autre sorte d'ouye deprauee, cela vient du mouuement & de l'agitation des choses qui occupent le fond de l'oreille. Et comme ces choses sont diuerses & meuës diuersement, aussi produisent elles des sons diuers. Le sifflement se fait par vn petit souffle qui s'escoule doucement: le tintement vient de l'interruption de son cours: le son procede d'vne expiration plus grossiere, qui souffle plus fort: le bruit a pour cause la force de l'impulsion, & l'agitation de l'humeur fait le flottement. Or l'on n'oit rien de tout cela si la cause interieure, quelle qu'elle soit, est en repos. Quand l'vlcere produit par inflammation, ou par abscés, a beaucoup suppuré, s'il ne se ferme bien, il laisse vn son ou bruit continuel. Car quoy qu'il n'y ait aucun souffle outre la nature, neantmoins les esprits portez & poussez par les arteres, offensent par leur impetuosité, l'ouye desia interessée.

Voire mesme l'obaudition, c'est à dire l'ouye deprauée se fait quelquesfois par la communication de la teste, sans aucune offense de l'oreille. Celle qui est telle, ne se rencontre pas comme l'autre cy dessus, en l'oreille seulement, mais on la sent espandre par toutes les arteres de la teste. Ce qui se fait d'ordinaire au fort de l'ardeur des fiéures, & mesme sans fiéure:lors que des visceres inferieures il s'esleue en la teste vne expiration chaude & copieuse. Car les arteres estans enflées, tant par la fiéure, que par des esprits flatueux, battent auec beaucoup de vehemence, & respandent dans le cerueau & dans les oreilles, quantité d'esprits chauds, qui font que le sens de l'ouye, quoy que sain d'ailleurs, soit troublé & confus: de la mesme façon que l'œil void beaucoup de choses extrauagantes dans la suffusion qui se fait par la communication du ventricule. I'ay conneu beaucoup de personnes grandement incommodées de cela, & sur tout, lors qu'ils auoient les visceres remplis d'impuretez.

Au reste, l'ouye dure, & la surdité, ne different que de grandeur. Or elles procedent de l'offense, ou de l'empeschement du cerueau, ou du principal organe de l'ouye, ou de la sinuosité de l'oreille. La cause qui occupe le cerueau, ou le principal organe de l'ouye, est ou l'intéperie simple, ou le vice de l'humeur. Hippocrate a remarqué que la surdité venoit de bile. En ceux, dit-il, qui rendent des dejections bilieuses, elles s'arrestent s'ils deuiennent sourds: ceux qui sont sourds cessent de l'estre par les euacuations de la bile. Les choses que nous auons cy dessus rapportées, font voir qu'outre cela elle prouient ou de phlegmon, ou d'abscés, ou d'vlcere. Sa plus cõmune origine vient aussi

d'vne humeur froide, grossiere, & pituiteuse, fort profondement enfoncée, & sans mouuement: car c'est principalement cette humeur là, entre toutes les autres, qui a coustume d'assoupir les sens, & en empescher toutes les fonctions. Et ces causes ne se doiuent point discerner autrement, ny par d'autres signes, que celles de la douleur.

On appelle empeschemens de l'oreille, toutes les choses qui enbouschent le conduit, le pus, les ordures amassez, le tubercule charneux, le cal, le scirrhe, & tout ce qui estant tombé dedans y demeure attaché.

La difficulté de l'ouye, & la surdité qui sont contractées dés la naissance, & depuis le premier iour natal, ne viennent point de ces causes, ains du vice de la conformation, par lequel ou l'instrument de l'ouye manque, ou bien il est d'vne mauuaise figure. Vn certain Conseiller auoit ainsi d'vne femme fort saine, tous ses enfans sourds & muets, dont la cause semble cachée & grandement difficile à descouurir.

Quant à la Parotide, c'est vne inflammation qui suruient principalement és glandules qui sont derriere les oreilles, & à la racine d'icelles. Ce mal a toutes les marques de phlegmon, la tumeur, la rougeur, la chaleur, la douleur battante, si ce n'est (cōme il arriue quelquesfois) qu'il tienne de l'œdeme. Il a d'ordinaire sa source dans la teste, par le vice des humeurs chaudes qui s'y amassent, tantost sans fiéure, tantost auec vne fiéure aiguë, en laquelle la teste est sur tout affligée ou de delire, ou de douleur, ou de pesanteur.

CHAPITRE VII.

Les maladies & symptomes des narines, auec leurs causes & leurs signes.

LEs narines estans destinées à l'éuacuation des excremens du cerueau, deuiennent souuent vlcerées par l'acrimonie des choses qui s'écoulent par là : comme aussi de coup, de cheute, de playe, & d'autres causes euidentes. L'vlcere des narines ne se fait point connoistre, ny par douleur, ny par acrimonie, c'est pourquoy il demeure long temps caché sans qu'on s'en apperçoiue, iusqu'à ce qu'il en sorte de la sanie, & qu'il vienne à ronger le plus tendre de l'os. Neantmoins estant encore recent, on le peut descouurir par ces indices, qu'il en sort souuent quelque peu de sang, principalement quand on y touche, ou qu'on l'irrite: & que les narines en sont souuent plus humides: & si on le laisse sans y toucher, il s'y fait vne crouste seche & noire, qui vient quelquesfois à tomber quand on se mouche bien fort. L'vlcere estant enuielly, & desia rendu putride, s'appelle Ozæna, d'où sort vne fort vilaine crouste, & de la morue puante. Le malade mesme s'apperçoit de cette mauuaise odeur qui l'incommode, & est fascheuse à ceux qui en l'approchant reçoiuent cette desagreable expiration. Il arriue souuent que ces vlceres contractez de longue main, s'estendent & courent par là, de sorte qu'ils mãgent & pourrissent auec beaucoup de difformité, ou les aisles des narines, ou le

cartilage qui les separe, ou les autres os plus tendres de cette partie, & perçent souuent le palais, qui en demeure rongé; & ce principalement s'il tient du chancre, ou s'il vient de verole, ce qui est le plus ordinaire. Les vlceres recens ayans esté negligez, il y suruient le plus souuent vne excroissance de chair, qui s'appelle Sarcoma, laquelle estant creüe en telle longueur, qu'elle pende hors de la narine, ou qu'elle tombe sur le gosier, est dite Polype. L'vn & l'autre de ces vices bouschent la narine, & empeschent de prendre vent par là, lors principalement qu'on se couche sur le costé qui est incommodé, & gastent le parler, qui n'en est pas si clair. Or ces symptomes sont en quelque façon semblables à la defluxion qui se fait sur le nez, sinon qu'ils durent fort long temps, qu'ils ne cedent point aux Nasipurges, & que les marques de l'vlcere ont depuis long temps precedé.

Quant aux symptomes de l'odorat, ce sont la puanteur continuelle, & la diminution ou abolition du flairer. La puanteur sort seulement des parties qui sont autour des narines, & de l'os ethmoïde: car les choses qui se pourrissent dans le lieu mesme où se fait le sentiment du flairer, ou proche de là entre les meninges, ne touchent point ce sentiment, & le malade n'en sent rien, mais bien conque est proche de luy. Car pour faire que quelque chose frappe l'odorat, il faut qu'il en sorte quelque vapeur, laquelle soit portée par vn certain espace dans ce sens là, & dans les premiers ventricules du cerueau. L'odorat se pert aussi, ou se diminuë lors que le conduit des narines & de l'os ethmoide, par lequel passe ordinairement l'esprit & l'odeur, vient à estre empesché par vne excroissance de chair, ou par vn polype, ou par vn phleg-

mon, ou par quelque defluxion. Et s'il ne paroist rien de tout cela, la cause de ce mal se doit rapporter ou aux premiers ventricules du cerueau, ou à ces rameaux de nerfs esquels reside le sens de l'odorat; là se rencontre de l'intemperie, ou vne abõdance d'humeurs, ou quelque corruption qui gaste le sens & les esprits qui luy seruent.

Il se fait quelquesfois des abscés en ces lieux là, sans fiéure, & auec fort peu de douleur, lesquels estans creuez, i'en ay veu sortir à coup par les narines du pus tout formé, de mesmes qu'il en sort des oreilles purulentes, sans que la santé en fust aucunement interessée. Il est aussi arriué à vn certain soldat qui auoit le nez camus, que quelques vilaines humeurs ayans esté trop long tẽps retenuës en cette partie là, il s'engendra deux vers de la longueur & grosseur du doigt, tout velus, qui le firent en fin deuenir furieux, & enuiron le vingtiesme iour luy causerent la mort, auec vne fiéure qui ne paroissoit pas beaucoup.

Pour la Coryze c'est vne defluxion froide & pituiteuse, qui decoule des parties qui sont autour du cerueau, ou des ventricules d'iceluy, & tombe sur l'os ethmoïde, & sur ses membranes. En suitte de cette defluxion la teste deuient pesante, la respiration en est renduë plus difficile, en sorte que l'on ne peut retirer son haleine si l'on n'a la bouche ouuerte, la voix n'est plus claire comme auparauant, & l'on sent couler du nez quelque liqueur qui est au commencement fort subtile, puis elle deuient espaisse.

Finalement il sort du sang des narines, quand les veines qui y aboutissent, sont ouuertes, rompües, ou mangées. Or elles s'ouurent par la subtile, ou par l'abondance du sang : elles se rompent par

quelque playe receüe, par vne contusion de coup, ou par la violence des causes euidentes: elles se mangent par l'acrimonie du sang, ou de quelque autre humeur. Les veines qui s'estendent iusques aux narines, ne viennent pas du fonds du cerueau, ains des parties qui sont vers la bouche & le palais, & sont assez descouuertes & ouuertes, comme estans destinées pour éuacuer & mettre hors le sang qui est superflu: de mesmes que les hemorrhoïdes, & celles qui vont au col de la matrice. Parce que le sang sort de toutes ces veines là, tantost par vn benefice de nature, tantost outre l'ordre qu'elle prescript.

CHAPITRE VIII.

Les defectuositez du visage & de la bouche, & quelles en sont les causes.

LA peau qui couure la face, estant vne certaine portion plus seche de la chair qui est dessous, est suiette à des maux qui ne sont pas cómuns aux autres parties. Comme sont en premier lieu des pustules ardantes qui s'esleuent auec beaucoup de difformité, tant au nez, que par tout le reste du visage. La cause de cela est vn sang subtil & bilieux augmenté outre mesure, ou qui ne s'éuacuë plus selon qu'il auoit accoustmé; parce que lors il fait de l'effort, & se iette en ces lieux là. A quoy contribuë pareillement la rareté & tendresse de la peau qui s'imbibe promptement de cette humeur enclose sous l'epiderme.

La couleur excessiuement rouge de tout le visa-

ge, sans aucunes pustules, est aussi de ce mesme rang; laquelle venant à continuer de mesme façon & demeurant tousiours en mesme estat, c'est que la peau est imbibée d'vn sang trop chaud; mais si elle ne paroist que par interualles, cela procede seulement de quelque vapeur qui s'esleue iusques là, ou de quelque humeur subtile qui n'y est pas encor bien arrestee.

En ce lieu se rapportent semblablement la couleur iaune la liuide, la pasle, ou qui enlaidit en quelque autre façon, & la rudesse du cuir; comme il aduiēt d'ordinaire en l'Ictere, en la Leucophlegmatie, & en toutes les especes de Cachexies: car elles procedent toutes du vice des humeurs, & de l'impureté des visceres, comme nous le deduirons cy aprés plus amplement.

Quant au porreau, c'est vne tumeur dure & petite, causée d'vne humeur froide & grossiere, & presque reduite en cal. La lentille est vne tache noirâtre, ou rousse du visage, semblable en grandeur & en couleur à vne lentille, Les meurtrisseures sont certaines noirceurs restantes de contusion & de coup, aussi bien que les liuiditez vergetées. Il y a vn grand nombre de semblables difformitez, lesquelles ne causans aucun empeschement aux fonctions du corps, ne doiuent point estre mises au rang des maladies; mais elles peuuent bien estre contées entre les symptomes, à cause qu'elles sont tout à fait outre le dessein de la nature.

Le Spasme cynique, est vn retiremēt ou conuulsiō de la bouche, qui la rend toute de trauers. Ce mal paroît d'abord quand il est grand & consōmé; mais estant petit, on ne s'en apperçoit que quād on parle, ou quand on rit; car il se fait lors vne contorsion des levres de la bouche, quoy qu'on ne le vueille

pas. La paralysie des levres cause vne semblable difformité, auec cette difference neantmoins, qu'en la paralysie la contorsion de la leure se fait du costé qui est sain, & dans le spasme elle se fait du costé qui est affecté. Pour sçauoir quelles en sont les causes efficientes, il faut voir ce que nous auons cy dessus dit de la Paralysie, & de la Conuulsion. Icy se rapportent pareillement les fentes des levres, lesquelles viennent en suitte de la mauuaise constitution du ventricule & des visceres.

Les dents sont d'ordinaire affectées en diuerses façons : car tantost elles sont trop longues, & passent hors de la bouche ; tantost elles s'vsent, ou en mangeant, ou par l'effort des causes externes. Elles deuiennent agassées par vne defluxion d'humeur froide, & pour auoir mangé des fruits cruds & verts. Elles se noircissent & s'enduisent d'vne vilaine crasse limonneuse, par faute de les nettoyer, par l'vsage des choses chaudes & douces, & par des expirations de crudité & de gourmandise. Elles branslent, & deuiennent mobiles estans choquées par quelque chose externe, & quand leur racine est arrosée d'humeur, & que leur trou deuient trop large. Elles font vne douleur extrememẽt fâcheuse, & ce d'ordinaire à cause de quelque defluxion, tantost subtile, tantost froide, qui tombe ou sur la membrane de la maschoire, ou sur le nerf des dents, ou mesmes sur le corps d'icelles. Or cette defluxion vient du sommet de la teste, & tombe le long des temples sur la maschoire, ou superieure, ou inferieure & s'il y a quelque dent cauée vers laquelle la defluxion se soit desia fait vn chemin, c'est là principalement qu'elle se jette. Au reste, pour discerner si la defluxion est subtile ou froide, il faut prendre garde aux signes qui en

ont esté marqués cy deuant, & noter que la defluxion froide est presque tousiours accompagnee de l'enfleure des ioües; ce qui n'arriue que fort rarement quand la defluxion est subtile; & que la douleur de celle cy est beaucoup plus grande que de celle là. Quand la defluxion est frequente, & reuient souuent, elle caue, mange, & pourrit les dents, & les fait quelquesfois tomber.

Les genciues s'enflent, & croissent quelquesfois demesurement. en sorte que les dents en sont presque toutes couuertes: ce qui arriue principalemēt à ceux qui les ont molles & spongieuses, & à ceux qui demeurent en des lieux aquatiques & humides, comme sont les Mariniers. Elles se flaistrissent & se rongent par l'attache de quelque humeur acre & salee, & par des petits vlceres qui descouurent les racines des dents. Elles sont pareillement suiettes à vne sorte de phlegmon manifeste, qu'on nōme *Paroulis*, lequel fait vne si grande tumeur par dedans, ou par dehors à la racine des dents, que les parties voisines mesmes en deuiennent enflées, rouges, enflammées, & douloureuses. Celuy qui se forme en la maschoire superieure, deriue ordinairement du plus grand angle de l'œil; mais en l'inferieure il vient des temples par les veines qui s'aboutissent en cette partie. De là s'ensuit vn abscés dont le pus sort, non point vers la peau du visage, mais par les racines des dents, qui ne sont couuertes que d'vne mēbrane fort deliée. L'vlcere ayant esté mal pensé, il s'y fait vne excroissance de chair, qu'on appelle Epoulis.

Quant à la maschoire de dessous, elle est quelquesfois attaquée & de conuulsion, & de paralysie; mais elle est beaucoup suiette à la defluxion, qui tombant sur la iointure d'icelle vers la racine

de l'oreille, la rend bien souuent immobile, auec douleur de la partie, & vne tumeur dure & apparente Cette defluxion, aussi bien que les autres externes, vient ordinairement du sommet de la teste.

Les Aphthes finalement sont certains vlceres qui ne sont gueres profonds, & qui courent par toutes les parties de la bouche, au palais, és gencives, és costez, & à la racine de la langue. Les enfans y sont fort suiets. Ceux qui sont plus aagez en ont aussi quelquesfois, à cause de quelque expiration trop chaude du foye, & de la bile enflammée, qui s'esleue par l'œsophage, ou mesmes par des conduits secrets: cela vient encore quelquesfois de la pituite salée qui decoule de la teste. Ces vlceres sont frequents dans les fiéures, & mesmes aucunesfois sans fiéure, on ne laisse pas d'en estre incommodé, comme on void souuent arriuer par la suppression des purgations menstruales Or ie laisse à parler icy de ceux que la verole, & les onctions d'argent vif ont coustume de produire.

CHAPITRE IX.

Les maladies & symptomes de la langue, & du gosier, auec les causes qui les produisent.

EN cette partie molle & lâche de la bouche, qui est au dessous de la langue, & sur laquelle la langue repose & est attachée comme par vn lien, se fait vne tumeur appellée *Ranule*, qui paroist quelquesfois en phlegmõ, & le plus souuent en œdeme lâche & mollasse, lequel estant ouuert, il en sort vne

morue fort semblable à du blanc d'œuf. Quant à la langue, elle est quelquesfois attaquée par tout de stupeur, ou de paralysie, par vn entier empéchemẽt des nerfs qui procedent de la septiesme coniugaison du cerueau, proche du commencement de la moüelle de l'espine. Quelquesfois la resolution n'est qu'en l'vne des moitiez droite ou gauche de la langue, sans que le goust en soit aucunement interessé. Quand elle est toute entreprise, il y a lors vn grand danger d'apoplexie: combien que i'aye souuent reconneu qu'aprés vne longue paralysie de la langue, il ne s'estoit ensuiuy aucune apoplexie. Ceux qui ont vne paralysie formée, deuiẽnent tous muets: il y en a aussi quelques vns qui sont muets dés la naissance, par le defaut de la vertu conformatrice. Il s'est pareillemẽt veu certaine personne, qui par vne legere cause perdoit la parole pour deux ou trois iours, puis la recouuroit tout à coup, & à l'improuiste; & vne autre, qui par certains interualles & reuolutions, tantost parloit, & tantost deuenoit muette, & cependant se portoit entierement bien de corps. Les begues, & ceux qui ont la lange grasse, ne prononcent pas bien ce qu'ils disent, à cause qu'ils ont la langue ou trop courte, ou trop espaisse, ou vitiée de quelque autre conformation naturelle; quelquesfois aussi par l'abondance de l'humeur qui tombe là, tantost pour auoir le cerueau trop humide, tantost pour auoir trop beu de vin: quelquesfois par vne excessiue secheresse.

Quant au goust, il se perd, ou se diminuë lorsque les nerfs les plus mols qui sortẽt de la troisiéme cõiugaison du cerueau sont refroidis, ou aucunement bouchez, ou bien quand cette partie du cerueau d'où ils prennent leur origine, est affectée. Pour le goust depraué, qui est la perception d'vne saueur

abſurde & eſtrangere, il vient de ce que le corps de la langue, ou la membrane qui l'enuelope, eſt imbibé d'vne humeur mauuaiſe & corrompuë, laquelle ou ſeule, ou delayée dans la liqueur des choſes que l'on boit ou mange, penetre dans le corps de la langue, & dans les nerfs mollaſſes, & les infecte de ſes mauuaiſes qualitez; & pour lors on ſent vne ſaueur ou ſalée, ou amere, ou aigre, ou abſurde en quelque autre ſorte, comme ſi elle venoit de la viande ou du breuuage. Or cette humeur vaporeuſe monte ſouuent des parties inferieures, & arrouſe l'œſophage & la langue; elle tombe auſſi quelquesfois du cerueau.

Les Amygdales s'enflent ſouuent par defluxion d'humeur froide: & lors la tumeur paroiſt au doigt & à l'œil, en dedans ſous la maſchoire, laquelle demeurant attachée au goſier, cõme ſi c'eſtoit quelque morceau, l'oppreſſe par la groſſeur, & empeſche que la mangeaille, le breuuage & la ſaliue ne ſe puiſſent aualler facilement, & ce ſans ſoif & ſans ardeur. Mais il arriue quelquesfois que les amygdales ſont trauaillées d'vne inflãmation qui prend auſſi ſa denomination de cette partie. Elle a les marques de la tumeur, & eſt outre ce accõpagnée de douleur, de rougeur, d'ardeur, & de ſoif. La matiere eſtant digerée, la peau interieure ſe rompt facilement; & l'abſcés eſtant fait, le pus ſort dans la bouche & dans le goſier. En ſuitte dequoy il ſe forme vn vlcere ſordide, d'où il expire vne odeur puante. Il ſe fait ſouuent vn vlcere de cette meſme qualité, ſans phlegmon, par vne humeur ſalée ou acre, qui ronge entierement les amygdales qui ſont molles, humides, & chaudes; cela arriue auſſi quelquesfois aſſez communement au commencement de la verole, par vne ſuitte contagieuſe.

La luette, qui pend à l'extremité du palais, fait aussi souuent de la peine : car venant à se relascher & allonger par trop, elle tombe dans la gorge, & sur l'entrée de l'œsophage, où elle fait vn chatoüillement penible, qui cause que celuy qui en est incommodé tasche, mais en vain, de l'aualler, & apprehende que cela ne l'estrangle tout à coup. Ce mal vient de ce que la luette est humectée & arrosée d'vne humeur abondante qui tombe d'enhaut. Il arriue aussi quelquesfois, mais bien rarement, que la luette ou gargueton, soit enflammée & enflée auec rougeur & ardeur. Et tombant lors sur le gosier, auec plus de fâcherie que quand elle est relâchée, elle fait dauantage apprehender la suffocation. Quand estant enflammée le bout d'icelle est gros & rond, & le haut paroist menu, on l'appelle communement, dit Hippocrate, *Straphylé*, c'est à dire raisin.

Quant à la Squinancie, c'est vn mal qui boûche la gorge, c'est à dire, les parties superieures de l'œsophage, & du gosier, par où passent tant les viandes & les breuuages, que les esprits. En cette maladie la respiration deuient difficile, à peine peut-on aualler, de sorte que le breuuage remonte dans le nez, & on sent par toute la gorge vne fort grande douleur. Or ces choses seruent bien de signes communs à toute sorte de squinance; mais elles reçoiuent beaucoup de varieté par leurs differences & par leurs causes: car il y a vne espece de squinance qui est vraye, & vne autre qui est bastarde. La vraye & legitime est de quatre sortes : l'vne, que Hippocrate a estimée la plus dangereuse de toutes, en laquelle il ne paroist rien ny au gosier, ny au col; car l'inflammation en estant du tout cachée, produit des symptomes grandemẽt fâcheux,

non sans crainte d'vne soudaine suffocation. Nous auons souuent veu le malade en estre emporté dás dixhuict heures, auec le iugement sain, & les sens entiers, L'autre est, quand les muscles interieurs du larynx & de la gorge sont attaquez d'vn phlegmó manifeste. Celle-cy aussi bien que la precedente, produit de cruels symptomes; mais elle n'est pourtant pas si dangereuse, dautant qu'elle se manifeste par vne tumeur apparente, qui reçoit promptement le remede, & se peut euacuer par la bouche. La troisiesme occupe le dedans de la gorge & le col, auquel paroissent en dehors la tumeur & la rougeur, auec chaleur & douleur. Les symptomes n'en sont pas moindres que des autres, mais il y a neantmoins plus d'esperance de santé, à cause que l'inflammation se poussant au dehors peut estre attirée & digerée. C'est de celle cy qu'Hippocrate a escrit. Quand on a la squinance, s'il se fait vne tumeur au col, cela va bien; car le mal sort en dehors. La quatriéme est reputée la moindre, & la plus seure de toutes; elle n'attaque point le dedans de la gorge, mais seulement le col & les muscles d'iceluy, la tumeur desquels ne laisse pas neantmoins de presser aussi les muscles internes du larynx, & de retrecir tout le passage. La cause de toutes, est vne defluxion bilieuse, ou sanguine, laquelle tombant sur ces parties par les rameaux des veines iugulaires, qui aboutissent là, engendre ou vne erysipele, ou vn phlegmon. Outre les signes communs des squinances cy deuant remarquez, il y a de plus en icelles de la tumeur, de la rougeur, de la chaleur, & de la fiéure, laquelle ne manque iamais en toute squinance vraye. Pour la squinance qu'on nomme *Bastarde*, elle est exempte de fiéure. Or cette cy vient d'vne defluxion pituiteuse,

qui tombe sur la gorge, & sur les muscles du col, & lors il y peut auoir de la tumeur; mais sans rougeur, sans ardeur, & sans fiéure; c'est pourquoy elle ne doit pas estre mise au rang des maladies aiguës. De cette espece de squinance approche celle qui se fait, non par aucun mal de gorge, mais quand les vertebres du col estans disloquées en dedans, pressent & serrent trop étroittement la gorge, & l'entrée de l'œsophage & du gosier. On la discerne en ce qu'il ne paroist aucun des signes susdits, qui se remarquent és autres; qu'il y a par le derriere vne cauité sur le col, & qu'on ne le fléchist qu'à peine & auec douleur; que cela aussi est arriué en suitte de quelque cheute ou de quelque coup: ou bien c'est vne humeur outre nature qui a relasché les ligamens des vertebres, ou qui par son abondance les a fait sortir de son propre lieu.

CHAPITRE X.

Les maladies & symptomes des poulmons; leurs causes & leurs signes.

SOvs le nom des poulmons, nous entendons parler aussi de tous les vaisseaux qui sont en iceux, & de l'aspre artere mesme. Or les maux qui se rencontrent là, sont la simple intemperie, l'obstructiō, la peripneumonie, la vomique ou abscés, & la phthisie. Et dans la capacité du Thorax, se font l'amas d'humeur, & la suppuration.

L'intemperie simple, & sur tout la froide, puis la seche pareillement, rendant aspre l'artere du gosier, excite vne toux seche, par laquelle on ne

crache aucune humeur; rend la respiration plus rare, & fait desirer l'air & le breuuage chauds. Quāt à l'intemperie trop chaude, elle requiert de la fraischeur, tant en l'air, qu'au breuuage, & fait la respiration frequente: Si l'intemperie est plus excessiue, elle causera de la douleur. Or tout cecy se doit entendre de l'intemperie qui est inégale: car celle qui s'est desia renduë égale, estant passée comme en nature, n'excite aucune douleur.

Il arriue quelquesfois, mais fort rarement, que le vent demeure renfermé dans le poulmon, outre l'ordre de la nature; & lors il fait estendre les parties qui sont à l'entour, & venant à estre agité, il cause de la douleur, & par fois on le sent sortir auec violence.

Quant à l'Obstruction, elle est frequente, & de grande importance. Elle apporte la toux, & l'oppression, & la difficulté de respirer, qui est d'autant plus fâcheuse, que l'obstruction est grande. Il y a diuerses causes de ce mal: l'abōdance des humeurs, leur viscosité & grossiereté, la gresle, la pierre, & le tubercule crud, desquelles choses il faut traitter en particulier, comme estans les causes principales qui affectent les poulmons.

L'abondance des humeurs se rencontrant par defluxion, sur la membrane qui enueloppe le gosier, & l'imbibant, rend la voix obscure, & fait deuenir enroüé. Ce que fait aussi la trop grande aspreté du gosier, ou de l'artere, soit pour auoir esté à la fumée, soit pour auoir trop parlé, ou pour auoir enduré du froid. Mais la defluxion tombe dans le creux & conduit du gosier, elle émeut vne petite toux, auec quelque sentiment d'vne acrimonie qui picote, & si elle tombe dans la poictrine & sur les poulmons, elle cause vne vraye toux qui

vient du fonds de la poictrine. Car la toux se fait lors que la nature tâche en aspirant auec vehemence, & par l'effort que l'haleine fait en sortant, de mettre hors tout ce qui l'incommode, ou par acrimonie, ou par obstruction : de mesme que quand en beuuant il tombe quelque chose dans le gosier. Neantmoins si ce qui decoule sur les poulmons est fort subtil, il est bien difficile de le rejetter en toussant; car estant repoussé & sousleué par vehemence du vent qui vient au rencontre, il se disperse aussi tost, & retombe sur les poulmons : mais ce qui est trop grossier, & trop visqueux, se repousse & reiette auec beauconp plus de difficulté; car il ne peut estre par la force de l'haleine, ny destaché, ny ébranlé, ny esleué. Quand la defluxion est recente, & que mesme elle tombe encor actuellement, elle brûle & escorche le gosier par son acrimonie, & excite vne petite toux frequente, qui ne fait que peu ou point cracher: mais estant tōbée & arrestée sur les poulmons, la toux n'est pas si frequente, & en toussāt sans aucune ardeur du gosier, on tire du fōds de la poictrine quelque chose de plus épais. Lors finalement que la defluxion est petite & legere, elle n'est point pareillement accompagnée que de legers symptomes : & quand elle est grande & forte, & qu'elle tombe à coup, on est pressé d'vne certaine difficulté de respirer, qui menace de suffocation, la respiration deuient frequente, prompte, & grande, mais par laquelle on n'attire gueres d'air; on sent vne certaine pesanteur à la poictrine, & qui s'estend à l'espine en la partie où les poulmons sont ioints & adherents par les membranes qui les y attachent.

Or pour sçauoir si l'humeur qui decoule est chaude ou froide, il le faut apprendre de l'acri-

monie, de la soif, & des choses que nous auons remarquées touchant les signes des defluxions. Au reste quand l'humeur qui occupe le poulmon & son artere est grossiere & visqueuse, elle excite vne toux seche, fort vehemente, par laquelle à peine crache-on quelque chose : la respiration en est incommodée, & en respirant il se fait vn certain ronflement ou sifflement, à cause que cette humeur s'attache opiniastrement aux lobes des poulmons, & reserre les conduits par où passe le vent : & auant cela, il a paru des marques de defluxion, ou du cerueau, ou des parties voisines. Cette humeur n'ayãt pas esté entierement euacuée par le cracher, le reste demeurant attaché aux lobes, ou aux cauitez des poulmons où il s'est enfoncé, de sorte qu'il n'en a pû estre tiré hors, s'épaissit & desseche de plus en plus par laps de temps, iusques à ce que par la force de la chaleur il se change en pituite vitrée, ou en plastreuse mesme. Et quand aprés plusieurs defluxions reïterées, il est resté de chacune quelque chose de cette pituite grossiere & plastreuse, il se fait en fin vn vray Asthme de la grande abondance qui s'en amasse dans les trous & cauernes des poulmons, à qui sont d'ordinaire suiets ceux qui sont souuent attaquez de defluxions & de toux, & principalement les personnes fort agées, & celles qui ont les poulmons estroits.

De l'Asthme vient l'Orthopnoée, en laquelle on respire auec plus de peine, & encor faut-il cependant tenir le col droit, comme i'ay dit, que respiroient ceux qui sont grandement pressez de squinance. Le mal venant à s'augmenter, l'humeur visqueuse se coagule en gresle, & finalement en vrais calculs, dont nous auons quelquesfois remarqué par la dissection, que les poulmons étoient

tout

tout pleins;les vns fort durs & solides, les autres de la consistence d'vn vieux fromage, & d'autres qui ne faisoient que commencer à durcir, tenans encor de la pituité plastreuse:& chacun d'eux estoit enueloppé de sa propre pellicule. Il s'est aussi depuis peu rencontré vn certain personnage, lequel toutes les fois qu'il s'échauffe par l'exercice, pousse hors des poulmons, en toussant, des pierrettes fort dures, & les crache de la grosseur, tantost d'vn grain d'orge, tantost d'vn pois. Il se porte bien neantmoins, excepté qu'il a vn peu de peine à respirer, & sent vne certaine pesanteur au milieu de la poictrine. Or ces choses arriuent aux vns sans Dispnoée,& aux autres auec vne Orthopnoée souspireuse, dont ceux qui sont trauaillez estouffent presque par la vehemence de l'oppression, & s'efforcent par vne longue & souspirante respiration, d'attirer quanté d'air frais, pour se rafraischir le cœur, qui en a beaucoup de besoin. Tous ceux qui sont trauaillez de la sorte, nous les appellons vrayement Asthmatiques, qui respirent plus librement quand ils sont à ieun, & en repos, & lors que le Ciel est serein: mais toutes les fois que la cause & matiere qui est cachée au dedans, vient à s'humecter, & comme s'enfler par vn air froid ou humide, ou mesme par vn excez de crapule, elle s'épand, & lors on est surprins comme d'vn nouuel accez de dispnoée. Et ce beaucoup plus si d'auéture il se fait quelque defluxion recente sur les arteres desia empeschées du mal precedent. Voire mesme il arriue souuent que le malade est en peu d'heure estouffé par l'impetuosité forte & subite de l'vne & de l'autre cause; & cette defluxion, à raison de l'euenement, s'appelle Catarrhe suffocatif. Galien à creu que personne ne pouuoit estre estranglé su-

bitement, ny par defluxion, ny par Peripneumonie, ny par le tubercule des poulmons, ny par leur suppuration; mais par cette seule squinance en laquelle il ne paroist chose aucune ny en la gorge, ny au col: mais nous sommes tesmoins que beaucoup de ceux qui auoient desia depuis long temps les poulmons grandement farcis, comme en l'asthme inueteré, ont esté suffoquez par vne abondante & subite defluxion.

Le tubercule engendré és arteres des poulmons, venant à les bouscher, produit les mesmes symptomes que fait l'asthme, on le discerne toutesfois en ce qu'il a peu à peu prins croissance, sans qu'il ait precedé aucune marque de defluxion, & en ce que la difficulté que l'on a de respirer, se fait sans aucun ralement. Neantmoins toute obstruction vieille & contumace, de quelque cause que ce soit, se descouure en respirant bien fort; car en ce faisant on sent sous la poictrine ce qui cause l'incommodité, dont la toux est aussi tost excitée, quoy que depuis long temps assoupie. Si le tubercule ou quelque autre cause que ce soit, qui face de l'obstruction, penetre desia si auant, qu'elle adhere, non és rudes arteres des poulmons, mais en celles qui sont plus polies, & qui auoisinent le cœur, non seulement la respiration sera difficile, mais aussi le poulx deuiendra tout à fait varié, inégal, & intermittent, ou mesme entrecoupé: & lors, le cœur estant desia oppressé, il suruiendra vne palpitation de cœur, & quelque defaillance d'esprit. Voila toutes les causes de l'obstruction des poulmons. Or tant les poulmons que les arteres d'iceux sont plus estroits qu'il ne faut, ou de nature, comme en ceux qui dés la premiere conformation ont la poictrine enfoncée, & la capacité d'icelle estroitte;

& en ceux qui sont naturellement trop gras, ou qui le sont deuenus pour auoir beaucoup mangé, & faute d'exercice. Ce qui a fait dire à Hippocrate, que ceux qui de nature sont fort replets, ne viuent pas tant que ceux qui sont maigres. Les vns & les autres ont tous les conduits du corps fort estroits & petits, dans lesquels le peu d'esprits qui s'y rencontrent est oppressé à la moindre occasion, & peut tres-facilement estre éteint, quand bien il n'arriueroit aucune d fluxion d'humeur.

La Peripneumonie, est vne inflammation des poulmons, tantost en forme de phlegmon, tantost en forme d'erysipele. La respiration se fait lors auec beaucoup de peine, les ioües deuiennent excessiuement rouges, & comme enflammées, les yeux s'enflent. Et si c'est de phlegmon, l'on crache le sang, dit Hippocrate, si ce n'est que le mal soit fort crud, on sent vne oppression des entrailles, & de toute la poictrine: & vne tres-grande pesanteur qui fait retirer le dos & le sternon, l'on n'a pourtant pas de fiéure beaucoup aiguë. Mais en l'erypele la toux fait sortir vn crachat iaune, qui n'est gueres meslé de sang, l'oppression & le sentiment de pesanteur ne sont pas si grands, mais la fiéure est plus brûlante. Or l'vne & l'autre viennent tantost d'elles mesmes, tantost en suitte de la squinance, ou de la pleuresie, lors que l'humeur se jette à coup de la gorge ou du costé sur les poulmons. C'est de cette cy qu'Hippocrate a escrit: Quand du mal de côté vient l'inflammation, cela va mal. Celle qui ne succede à aucune autre maladie, mais qui prend sa premiere origine de soy-mesme, vient d'vn sang subtil & bilieux, poussé auec vehemence, & en abondance hors de la sinuosité droite du cœur, sur les poulmons, par la veine arteriale, lequel venant

à remplir & eſtendre outre meſure, non ſeulement les veines & arteres du poulmon, mais auſſi tout le corps d'iceluy ſe reſerre & pourrit, elle allume vne inflammation dans le poulmon, qui n'eſt pas ramaſſée à la façon des autres, mais eſpandüe par tout le viſcere. Or la vraye peripneumonie arriue fort rarement: mais la defluxion abondante, ſubtile & acre, faite à coup du cerueau ſur les poulmons, s'eſchauffe quelquesfois outre nature, & cauſe de la chaleur & de la fievre; & pluſieurs deſignent ce mal par le nom de Peripneumonie, auquel le malade affligé de la toux, de la difficulté de reſpirer, & d'vne fievre lente, ſe va peu à peu conſommant, ſans vlcere & ſans crachement de ſang. Si on veut nommer cela Peripneumonie, il s'y trouuera certes beaucoup de difference d'auec celle qui eſt exquiſe, tant à raiſon de la cauſe, que pour la grandeur des ſymptomes.

La Vomique eſt vn petit abſcez du poulmon, & vne collection de pus amaſſé en certaine partie d'iceluy, lequel eſt tellement enduict de ſa petite membrane, & ſi bien enclos dans ſa propre bourſe, qu'à peine peut-il expirer rien de malin vers le cœur. Les phtiſiques y ſont fort ſubiets; voire meſme il arriue ſouuent que cela ſe face ſans phtiſie; lors qu'il eſt ſorty du ſang de quelque veine ouuerte, rompüe, ou rongée, lequel s'eſtant ietté en quelque petit recoin du poulmon, ſe pourrit là, & peu à peu ſe conuertit en pus, qui ſe deſſechant en la ſurface ſe fait vne enueloppe. A dire le vray, ce vice eſt grandement couuert & caché; ny le malade, ny le Medecin n'en connoiſſent rien bien ſouuent; le malade ne laiſſe point pour cela de faire ce qu'il auoit accouſtumé, & ne penſe pas meſme auoir aucune maladie, de ſorte que ſans le ſçauoir il couue dans

sa poictrine la cause de sa mort. Vn certain ieune homme, apres quelque exercice vn peu trop violét, estant surprins d'vne toux fort grande qui ne luy donnoit aucun relasche, cracha vne vomique entiere aussi grosse qu'vn œuf de pigeon, laquelle estant ouuerte, on y trouua du pus parfaictement blanc & esgal; & en suitte de cela il cracha le sang durant deux iours entiers, auec vne forte fievre, & vne grãde perturbation du corps. Et neanmoins il fut guary & remis en santé. Il est mort inopinément quãtité de personnes en l'espace d'vn quart d'heure, esquelles par la dissection il ne s'est trouué aucune autre cause mortelle, que la soudaine ouuerture d'vne vomique creuée dans les poulmons, le pus de laquelle s'estant ietté sur le cœur, en auoit esteint & estouffé la vertu. Et s'en estant rencontré deux entre les autres, qui estoient tres celebres Medecins, ils ne s'apperceurent pas pourtant de leur mort prochaine, n'en ayant eu aucun indice ny par fievre, ny par dégoust, ny par aucun autre symptome. Cela m'a souuent remis en la memoire ce passage d'Hippocrate, où il dit, Ceux qui ont quelque suppuratiõ cachée dans le corps, sans la cõnoistre, ne s'en apperçoiuent point à cause de la grossiereté ou du pus, ou de la partie. Car l'espaisseur de la membrane qui enueloppe le pus empesche souuẽt qu'il n'expire aucune malignité vers le cœur où est la source de la vie. Neantmoins à tous ceux qui ont esté affectez de cette sorte, il est suruenu long-temps deuant que la vomique creuast, vn crachement de sang sorty des poulmõs, & accompagné de toux: l'haleine estoit fascheuse & puante, le corps pesant, la poictrine vn peu oppressée, la respiration difficile, & auec cela deuenoient-ils tabides. Mais ces signes sont communs à d'autres maladies.

Quant à la Phthisie, c'est vne vlceration de poulmon, par laquelle le corps se va consommant peu à peu. Quand elle commence, on tousse souuent, & en toussant on crache quelque chose de sanglant sans aucune douleur; quelquesfois cela s'arreste, & à force de tousser, il sort de la matiere sordide, puis purulente, lors vient vne petite fiéure qui continuë sans intermission; laquelle estant finalement deuenuë hectique, s'augmente à la façon des autres, aussi tost qu'on a mangé. L'vlcere croissant de plus en plus, & deuenant sordide, on crache le pus, & se fait ce qu'a dit Hippocrate, Du crachement de sang, vient le crachement de pus. Le pus estant sincere, ne nage point sur l'eau, comme l'autre, quand on l'y jette, mais s'il est pur, il descend & s'arreste au fonds. Et neantmoins toutes les fois que l'vlcere enduit de la viscosité du pus, vient à estre renouuellé, ou par le trauail, ou par l'impetuosité de la toux, ou par vn transport de cholere, on retourne à cracher le sang. Quand le mal est confirmé & desia inueteré, il sort quelquesfois vne portion pourrie du poulmon, & le crachat rend vne odeur puante estant jetté sur les charbons, ou bien de soy mesme, & souuent il infecte par son expiration contagieuse, ceux qui ne s'en donnent pas garde: les cheueux tombent, & ce par faute de nourriture: tout le corps estant desseché, & la fiéure s'augmentant, les ongles des mains se courbent, les joües deuiennent liuides par la vapeur maligne qui monte là, les extremitez des costes se reeuent en haut à force de secheresse, iusqu'à ce qu'en fin tout le corps estant consommé se desseche, & que la chaleur naturelle s'esteigne, n'ayant plus d'humidité qui la fomente.

C'est vne question fort controuersee entre les

escriuains, si quelqu'vn peut deuenir phtisique sans auoir craché le sang. Quelques vns ont cõmencé à deuenir phtisique, estant surprins d'vne fort legere fiéure aprés le seul crachement d'vne humeur liquide & iaunastre, & ont long temps aprés ietté quelque peu de sang auec le pus. Mais i'en ay veu aussi plusieurs mourir peu à peu de phtisie, sans qu'il ait paru aucune chose de sanglant pendant tout le cours de la maladie. Nous deduirons tantost la raison de ces choses là.

Il y a deux causes de la phtisie, l'vne est la mauuaise constitution du poulmon, & l'autre vne humeur corrosiue. I'appelle mauuaise constitution, non l'intemperie, mais la substance molle, tendre, & corruptible des poulmons, dont i'ay ailleurs amplement discouru. Il y en a beaucoup qui dés la naissance, & par communication hereditaire, sont ainsi entachez d'vn mal secret des poulmons, par lequel finalement ils deuiennent tous phtisiques, quoy qu'il ne s'y face que peu ou point de defluxion du cerueau ou d'ailleurs. Ceux qui sont nais d'vne race phtisique, sont tous necessairement subiets à la phtisie, comme par droit d'heritage: & souuent nous auons veu que ce mal se communiquoit par ordre à tous ceux aussi qui ont la poictrine estroitte & enfoncée, sont plustost surprins de phtisie, & leur nature, comme dit Hippocrate, panche à la phtisie; non point veritablement à cause qu'ils ont les poulmons estroicts, car cela porteroit seulement à l'asthme, mais parce qu'ils sont d'ordinaire si languides & imbecilles, qu'auec le temps & peu à peu ils fraistrissent & se corrompent d'eux mesmes. Et partant ceux qui dés la naissance ont eu les poulmons mauuais sont morts phtisiques; les vns aprés auoir craché le sang, & les au-

tres sans cela. L'autre cause de la phtisie est vne defluxion acre & corrosiue qui tombe de la teste: ou quelque humeur acre que le cœur enuoye sur les poulmons, comme celuy qui s'y amasse principalement en Automne, ou bien vn pus renfermé dans la capacité du thorax, touchant lequel Hippocrate a prononcé, Que les Empyes, c'est à dire purulents, qui ne se purgent point par le cracher dedans quarante iours, deuiennent phtisiques. Ces causes donc vlcerent peu à peu & sans faire douleur aucune les plus robustes poulmons: ausquelles on peut adiouster tout ce qui peut causer vn semblable effect par vne proprieté occulte, comme est le liéure marin.

Pour la veine des poulmons rompuë de cheute, de trauail, ou de crieries: ou bien ouuerte par l'eschaufaison, les bains, la boisson du vin, ou les aliments chauds & abondants, ou mesme (ce qui aduient quelquefois) par le regorgement des fleurs menstruales supprimées, elle a souuent respandu par le cracher vne grande quantité de sang, dōt il ne s'est point ensuiuy de phtisie, & i'en ay veu plusieurs affectez de la sorte, qui ont depuis vescu long-temps sans aucune incommodité. Car personne ne deuient phtisique par vne simple rupture de veine, pourueu que le reste de la substance du poulmon demeure entiere. Ou si de là il s'ensuit quelque phtisie, cela vient asseurément de ce que le sang coule de quelque vlcere dans la substance des poulmons, & que venant à s'enflammer, & finalement à se pourrir, il l'interesse & la gaste.

CHAPITRE XI.

Les maladies & symptomes du Thorax.

LA Pleurefie eft vn phlegmon de la membrane qui eft eftenduë fous les coftes. Or le cofté eft attaqué de diuerfes douleurs qui different tant en fituation qu'en matiere. En fituation, parce que la caufe de l'vne eft entre les coftes & la membrane fuccingente; celle de l'autre és mufcles intercoftaux internes, & celle de l'autre és mufcles qui font par le dehors couchez fur les coftes. Cette derniere douleur n'eft pas vne veritable Pleurefie, ains vne Pleurefie baftarde: pour celle qui fe fait ou és mufcles intercoftaux internes, ou bien entre iceux & la membrane fuccingente, ou en tous ces deux endroits, c'eft vne vraye & legitime Pleurefie, à raifon de la fituation. Ces douleurs font pareillement differentes en matiere, parce que l'vne vient de phlegmon, l'autre de defluxion, & l'autre de vents. Quant au Phlegmon il fe forme d'vn fang qui eft rarement groffier, & le plus fouuent fubtil & bilieux, lequel paffe auec vne certaine impetuofité, de la veine caue adherente au cœur en celle qui s'appelle Azygos, & de là dans les petites veines des coftes, defquelles ouuertes ou rompuës, il fort & fe iette ou fur les mufcles intercoftaux internes, ou entre les coftes & la membrane fuccingente, & là s'eftant amaffé il engendre vn phlegmon & vne veritable Pleurefie. Mais

quand le sang se respand sur les muscles externes du Thorax, par le rameau qui sort de la veine caue & s'estend sur les parties externes du Thorax, aussi-tost qu'il a passé du Thorax en l'aisselle, il fait à raison de la matiere vne vraye Pleuresie, mais au regard de la situation c'est vne Pleuresie bastarde. Or combien que ces phlegmons soient differents de situation, ils ont toutesfois vne grande affinité : & souuent celuy qui est interne deuient externe, ou au contraire; parce que, comme i'ay enseigné en l'Anatomie, les extremitez des veines interieures passent au dehors, & les orifices de celles qui sont externes s'insinuent au dedans. Au reste, la cause qui excite la fluxion & l'impetuosité du sang, est ou la trop grande abondance d'iceluy, ou sa subtilité, ou son ebullition & agitation procedée d'eschaufaison, des bains, des exercices, de la cholere, d'vn coup, de quelque soudain refroidissement, ou pour auoir beu trop frais, ce qui pousse & deiette diuersement le sang eschauffé & agité. A ces causes est adiouſtée la foiblesse du costé par laquelle la fluxion n'est à la verité pas attirée, mais plus promptement receuë.

Or la douleur pleuritique n'est pas tousiours de mesme sorte, mais selon que le sang qui se iette là, est de diuerse condition, & qu'il varie de situation & d'amplitude du lieu, aussi la vehemence de la douleur change-elle souuent: car elle est plus atroce quand elle vient d'vn sang subtil & bilieux, lequel engendre vn phlegmon qui tient de l'erysipele, & est plus douce quand elle vient d'vn sang pur ou pituiteux; car estant tel il ne fait qu'vn phlegmon simple, ou bien celuy qu'on nomme œdemateux. La douleur de costé contractée par defluxion, occupe aussi les parties exterieures, & pro-

cede d'vne humeur froide qui tombe du haut de la teste, par le col, sur les espaules & omoplates, & finalement sur les muscles externes du costé, tantost anterieurs, tantost posterieurs. Et bien que cette humeur ne soit aucunement Pleuresie, neantmoins venant à perseuer, elle ameine quelquesfois vne vraye Pleuresie, qui fait mesme cracher le sang; ou parce que penetrant peu à peu plus auant, elle s'insinuë finalement dans les muscles intercostaux internes, & dans la membrane succingente; ou parce que la douleur qu'elle fait attire des veines en ce lieu-là quelque fluxion nouuelle.

Le vent cause pareillement vne douleur de costé fort vehemente, toutes les fois qu'il se met entre les membranes ou externes ou internes, & qu'il les estend & destache des parties voysines De plus, ces membranes estans retirées en bas par le poids & grauité des visceres, il s'y fait souuent des douleurs qui durent long-temps, & comme on tient que cela arriue par le vice & pesanteur du foye, aussi auons-nous reconneu qu'il se prolongeoit fort à l'occasion de la ratte. Et ne faut pas oublier à remarquer que des coups, ou des cheutes, il reste souuent des douleurs de costé longues & opiniastres, & beaucoup plus s'il s'en est ensuiuy quelque luxation ou fracture des costes.

Il faut maintenant discerner ces genres par leurs signes. En quelque lieu que soit la douleur de costé, elle retient l'haleine, & ne permet pas de respirer librement & fortement, dautant que le costé & le Thorax contribuent à la respiration, & sont irritez par le mouuement. Neantmoins il y a ces differences que la douleur qui vient de ventositez est ordinairement vague, & ne persiste pas longtemps en vn mesme endroit, mais elle s'appaise &

se dissipe mesme le plus souuent par la chaleur & par les fomentations : elle vient aussi de froideur, ou d'autres causes flatueuses,& euidentes. La douleur qui est venuë de defluxion, a esté precedée d'vne cause manifeste : elle a premierement fait mal au col & en l'espaule, puis est tombée sur le costé, où elle s'augmente en la pressant & maniant, & ne s'en va point par les fomentations. Et ces douleurs ne sont accompagnées d'aucune fievre, si ce n'est que d'aduenture elle vienne d'ailleurs. Maintenant pour les communes marques de la Pleuresie, tant externe que veritable, ce sont, la fievre continuë, la respiration difficile, frequente & petite, la douleur poignante & estendante, la toux du commencement seiche, sans cracher aucunement. Mais l'vne est beaucoup differente de l'autre, dautant que la douleur de celle qui est externe se rengrege en la touchant & pressant ; on a de la peine à se tenir couché sur le costé qui fait mal, & on y demeure facilement sur celuy qui est sain : le pouls est à la verité frequent & inegal, mais il n'est ny tendu, ny dur. La fievre continuë de la Pleuresie interieure & vraye, est plus aiguë, à cause que la partie affectée est fort voysine du cœur; la respiration est plus difficile, plus frequente & moindre ; la douleur poignante & estendante, qui passe iusques au gosier, si la membrane succingente est enflammée en la partie superieure, & si c'est à l'inferieure, elle passe iusques à l'hypochondre; elle ne se rengrege point ny en touchant, ny en pressant le costé, & on demeure plus facilemẽt couché sur le costé malade, que sur le sain : car la matiere amassée entre les costes & la membrane succingente, demeurant comme suspenduë quand on se couche sur le costé opposite, bande & destache dauantage la membrane, ce qui fait que la douleur,

la difficulté de respirer, & la toux en sont plus fascheuses. Le pouls frequēt & inesgal est dur & tēdu, & quand la membrane succingente est enflammée, il l'est dau ātage, que quand il n'y a que les muscles intercostaux internes. La toux est quelquesfois seiche au commencement, puis elle deuient presque aussi-tost humide, dont le crachat est en suitte coloré; car il sort premieremēt liquide & blanc, quād il ne vient que de la pituite du poulmon, & qu'il ne sort encore rien du costé qui est affecté : puis il sort iaune, quand il coule quelque subtile sanie: apres il vient rouge & tout sanglant, quād l'ouuerture estāt plus grāde, le sang emane tout pur: en suitte dequoy le phlegmon estant meur, il sort purulent. Or toutes ces choses tōbent du costé malade par la membrane succingente, quand elle est ou percée, ou rongée, ou en quelque façon renduë plus rare, & se respandent dans la capacité du Thorax. Car lors que le Thorax s'abbaisse en expirant, & beaucoup plus lors qu'en toussant il se comprime auec vehemence, il reserre l'humeur qui est en sa capacité, & la reiette dans les aspres arteres des poulmons, où elle est facilemēt receuë, à cause que leurs orifices cartilagineux & tousiours ouuerts, aboutissent en l'extremité du poulmon, qui n'est couuert que d'vne membrane tres-subtile. Delà elle passe peu à peu dans les plus grādes, iusques à ce qu'enfin à force de tousser, elle vienne en celle qui est l'artere du gosier, & soit finalemēt poussée dehors. Voila les vices du Thorax, desquels il nous a falu faire mention en cét endroit. Car pour les playes, les cōtusions, les vlceres, les abscez, les erisipeles & tout ce qui paroissāt au dehors cause de la douleur, ou empesche la restion, ce sont choses qui se manifestent d'elles-mesmes, & qui doiuēt estre cōsiderées en vn autre lieu.

Les vices du Diaphragme ne produisent point d'autres symptomes que ceux que nous auons dit attaquer le dedans de la poictrine, & se manifestent presque par les mesmes signes, exceptée la situation de la douleur. I'ay quelquesfois remarqué que certaines tumeurs dures du diaphragme attachées à vne racine, ont fait consommer de phtisie, sans aucune apparence de delire, ceux qui en estoient entachez.

La suppuration est vn amas de pus dans la capacité du Thorax, dans l'ordure duquel tout le poulmon est plongé. Or il s'est ietté là ou par squinance, ou par peripneumonie, ou ce qui arriue le plus souuent, par pleuresie. Car ces maux n'ayans pas esté bien purgez en toussant, il s'engendre vn abscez, lequel estant finalement creué, il arriue souuent que tout le pus s'escoule dans la capacité de la poictrine, & que mesme long temps apres l'vlcere sordide continuë d'y faire ses descharges iusques à ce que finalement vn grand amas mette en danger de suffocation. Quelquesfois le pus qui sort de l'abscez se iette en haut dans la bouche, & sort en crachant, & met lors la personne hors du danger de suppuration. Toute suppuration est bien tant la confection que la collection du pus, en quelque partie du corps que ce soit; mais à parler proprement c'est celle qui se fait en l'espace ou du Thorax, ou de l'abdomen. Et en quelque autte partie du corps quelle qu'elle soit; si elle est grande, elle s'appelle abscez, & si elle n'est pas si grande, on la doit nommer vomique. Or voicy les marques pour reconnoistre la suppuration. Quand la squinance a precedé qu la Peripneumonie, ou vne forte pleuresie, le malade ne crache presque rien. La grauité du poulmon, la

douleur ou de la gorge, ou du costé, & la vehemence de la fievre, se relaschent aussi-tost : le malade estant debout sent vne nouuelle pesanteur au fonds du Thorax vers le Diaphragme : & quand il est couché, ou quand il se tourne d'vn costé sur l'autre, il sent rouler & flotter quelque chose ; la toux continuë d'estre forte, mais seiche, & sans cracher que peu ou point ; la fievre est petite, continuë, languide, desordonnée & vrayement hectique : car quand la suppuration perseuere, elle ameine la phtisie. Or dautant que la capacité du Thorax est diuisée par le milieu d'vne membrane, qu'ils appellent mediastin, & qu'il n'y a aucune communication du costé dextre auec le senestre, il arriue que la suppuration occupe tantost l'vn des costez seulement, tantost tous les deux ensemble, ce qui est grandement remarquable. En suitte de la squinance & de la Peripneumonie, la suppuration s'escoule d'ordinaire en l'vn & l'autre des costez de la capacité ; & de la Pleuresie elle ne se iette que d'vn costé seulement, sçauoir est en celuy qui est trauaillé de douleur. Au reste on reconnoist de quel costé seul est la suppuration, si on prend garde à celuy qui est le plus pesant & le plus chaud. Le malade estant couché sur le costé qui est sain, sent vn fardeau sur la poictrine qui l'oppresse grandement, & fait renforcer la toux : mais quand il se tourne sur le costé où est le mal, tout cela s'adoucist, parce que le pus est lors appuyé sur les costes.

Il arriue quelquesfois vn certain mal, qui approche fort de la suppuration, dans lequel vne grande partie de la capacité du Thorax est remplie d'vne humeur sereuse, pituiteuse & subtile, qui estant tout à coup à raison de sa tenuité tombée du cer-

ueau par l'aspre artere & par les poulmons, où regorgeante du reste du corps, ou mesme de la capacité de l'abdomen (ce qu'on a veu souuent arriuer és hydropiques) a penetré iusques-là par des conduits secrets. Alors il suruient des signes & des symptomes de suppuration, excepté qu'il n'y a point de fievre, & que les causes efficientes de la suppuration n'ont point precedé. Et partant ce mal n'est point vne suppuration, mais bien quelque chose qui en approche. Iusques icy i'ay touché toutes les maladies qui ont coustume de trauailler les poulmons, le Thorax, & toutes les parties de la respiration. Passons maintenant à leurs symptomes principaux.

Les symptomes des parties qui seruent à la respiration, desquels principalement les malades desirent d'estre deliurez, sont ceux-cy : l'offense de la voix, la difficulté de respirer, la toux & le crachement de sang. Les instruments de la voix sont, le gosier, le larynx, les muscles & les nerfs qui y sont inserez : de mesme que les organes de la parole sont la langue, les levres, les dents, le palais, le gargueton & les narines. Lors donc que les muscles qui ferment & ouurent le larynx, sont affectez : ou que ce sont les nerfs recurrents de la sixiesme coniugaison : ou que cette partie du cerueau dont ils prouiennent est offusquée, l'animal deuient muet, ou bien il ne pousse qu'vne voix obscure ou graisle. La voix s'enrouë quand la membrane succingente interieure du gosier est humectée d'vne humeur abondante, ainsi qu'il arriue dans les grandes defluxions, & quand elle est escorchée à force de crier. Les affections des parties voysines, comme de la gorge, de l'œsophage, du col, & de l'espine disloquée, nuisent semblablement à
la

à la voix. Ce que font encore toutes les affections dont la respiration est incommodée, parce que la voix ne se peut faire librement sans respirer.

La difficulté de respirer est diuerse : Elle est grande, quand en respirant on attire beaucoup d'air, cette-cy montre qu'il y a vne chaleur grande sans obstruction, laquelle est, ou dans le cœur, comme lors qu'on a la fievre, ou dans le poulmon, comme en la peripneumonie : elle est ensemble frequente, & l'haleine fort chaude & feruente par la bouche & par les narines. La respiration est encore grande en vne autre façon, quand le thorax & les espaules s'esleuent fort en respirant, & lors elle marque vn empeschement des conduits, causé ou de squinance, ou d'vne grande defluxion qui remplit les arteres du poulmon, ou de quelque tubercule dur qui se renconte en iceluy, ou bien de suppuration. La respiration petite & frequente est vn indice ou de la debilité des forces, ou de quelque douleur & empeschement qui est ou es poulmons, comme en la peripneumonie ; ou au thorax, comme en la pleuresie ; ou au diaphragme, comme quand il est pressé par la pesanteur du ventricule, du foye, ou de la ratte ; ou és muscles de l'abdomen, lesquels seruent tous à la respiration.

La toux est vne forte expiration, par laquelle la nature s'efforce de mettre hors tout ce qui l'incommode dans les instruments de la respiration. Or ces instruments sont le gosier, l'aspre artere, les poulmons, & le dedans du thorax. Ces parties sont quelquesfois incommodées par des humeurs qui y découlent outre l'ordre de la nature, lesquelles excitent d'ordinaire vne toux humide. Quelquesfois aussi c'est par d'autres affections, com-

me par vne refrigeration, par vne vlceration, par vn tubercule, desquelles choses la matiere ne peut aucunement estre expulsée, & de là vient vne toux seiche. On connoist par la façon de tousser, en quelle partie est le mal. Tout ce qui incommode dans le palais & dans la gorge se tire par le cracher: dans l'artere il excite vne legere toux, & là on sent vn chatoüillement, & souuent vne ardeur; & dans les poulmons il fait tousser fortement. Au reste la toux dont on est trauaillé par certains interuales, comme deux ou trois fois l'année, prouient du cours de quelque defluxion; mais celle qui continuë sans peu ou point d'intermission, vient de la mauuaise disposition des poulmons, ou de quelque vieille obstruction, ou d'vne autre cause interne qui est stable.

Apres ces maux s'ensuit le crachement de sang, par lequel le sang sort de beaucoup de lieux fort diuers, qui doiuent neantmoins estre discernez par des marques particulieres. Car le sang qui sort par la bouche, venant de la gorge ou de l'estomach, se crache en vomissant: s'il vient des gencies, de la langue & du palais, il sort en crachant simplement; si du fonds de la bouche & du gargueton, en poussant de la gorge; si du gosier, en toussant vn peu; si du poulmon & du thorax, en toussant tout à fait. Et celuy qui sort en toussant, s'il est subtil, vermeil & escumeux, & s'il sort sans faire douleur, il vient du poulmon: mais s'il est grossier, caillé & noir, & qu'auec cela il y ait quelque partie du thorax qui fasse mal, il vient du thorax. Or en tous les crachements de sang, il faut particulierement prendre garde, si peu auparauant il est point coulé de sang des narines: car souuent il retombe de là sur la gorge, & quelquesfois sur les

poulmons ou dans l'estomach, où puis apres il s'engrumele & se caille.

CHAPITRE XII.

Les maux de cœur.

LE cœur est subiet à toutes sortes de maladies; & est principalement trauaillé de simple intemperie, de phlegmon, d'erysipele & de toutes tumeurs outre nature, comme aussi d'vlcere & de playe : mais à la verité ces derniers arriuent plus rarement. Or il est le plus souuent & plus particulierement attaqué d'vne humeur veneneuse, qui de toute sa substance est ennemie de la force vitale.

Toute intemperie dissipe les forces, & rend le corps languissant, d'autant qu'en icelle la chaleur vitale & les esprits sont trauaillez, dont le mal & l'offense redondent par tout le corps. Les signes de l'intemperie chaude sont, le pouls frequent & viste, & quelquesfois grand; la respiration est aussi de mesme; la fievre ne manque pas le plus souuent, & la chaleur de l'haleine. Tout le contraire arriue en l'intemperie froide. En l'humide, le pouls est plein, mol & languide. Et en la seiche, il est petit, tendu & dur. Or l'intemperie du cœur estant desia fort accreuë, se communique aussi manifestement aux parties similaires, lesquelles s'accordans auec la principale, s'eschauffent outre mesure, ou se desseichent, ou se refroidissent, ou s'abreuuent de beaucoup d'humeur, iusques à ce

que la mort arriue peu à peu.

Quant aux autres maladies du cœur, il est tres-difficile de les connoiſtre quand elles ne font que commencer ; ce qui eſt ayſé lors qu'elles s'augmentent : & auant que paroiſtre elles cauſent des ſyncopes grandes & frequentes, en ſuitte deſquelles vient ordinairement la mort ſubite, & arriue cequ'Hippocrate a laiſſé par eſcrit; (Ceux qui tombent en defaillance frequente & grande ſans cauſe manifeſte, meurent ſubitement.) Les playes du cœur, qui ne penetrent gueres auant dans les ventricules, ne font pas mourir auſſi-toſt : & vn certain perſonnage qui s'en alloit peu à peu conſommant & ſe fondant, ayant enfin franchy le pas de la mort, ie luy trouuay dans le cœur trois vlceres non gueres profonds & ſordides, leſquels eſtoient dés long temps auparauant contractez.

Les ſymptomes qui naiſſent de là principalement, ſont la ſyncope & la palpitation de cœur. La ſyncope eſt vne ſoudaine defaillance des forces. En icelle le poulx eſt ou nul, ou extrémement rare & obſcur, la ſurface du corps deuient froide ; les temples, le chignon du col & le thorax deuiennent moites par vne ſueur froide, le viſage paſliſt, & tout le corps giſt comme enerué; l'on perd tout iugement & ſentiment. Or toutes les maladies du cœur, excepté l'intemperie ſimple; les fortes paſſions de l'ame, comme ſont vne grande peur, vn plaiſir exceſſif, & quelquesfois meſmes vne forte triſteſſe ; la douleur atroce, le trauail, le ieuſne, l'euacuation immoderée, & tout ce qui diſſipe & deſtruit la chaleur naturelle & les eſprits, cauſent la ſyncope. Pour les maux notables qui ſe rencontrent en l'orifice du ventricule, qui eſt d'vn ſentiment fort delicat, & voyſin du cœur

auec lequel il a vne fort grande correſpondance, ils cauſent cette ſorte de ſyncope qu'on appelle ſtomachique. Ce que font auſſi l'inflammation, l'eryſipele, la componction de bile, & l'humeur veneneuſe ou adherâte en ce lieu là meſme, ou renfermée dans la cuiſſe, ou dans vn bubon, ou en la matrice, ou és inteſtins, ou en quelque autre viſcere, d'où il expire vne vapeur maligne en l'orifice du ventricule, ou ſur le cœur.

La Palpitation du cœur eſt vne concuſſion immoderée, qui ſe rend faſcheuſe par la vehemence du diaſtolé & ſyſtolé. La violence en eſt telle que ſouuent on l'a veuë rompre les coſtes voyſines du thorax; & meſme faire quelquesfois ſortir de leur place celles qui ſont au deſſus de la mámelle: quelquesfois auſſi dilater l'artere en dehors, & en faire vn aneuriſme auſſi gros que le poing, où le battement paroiſſoit au doigt & à l'œil. Et de faict le cœur eſtant affecté de la ſorte, toutes les arteres battent plus fort, & ſouuent ſe dilatent, principalement celles qui ſont ſur la gorge. Ce ſymptome ſe relaſche quelquesfois, & ſur tout quand on eſt en repos: mais il s'irrite grandement par l'exercice immoderé, par le chaud, par les bains, par les actiõs veneriennes, par le crapule, par l'vſage du vin trop fort, & par la faſcherie. Les Anciens en ont rapporté toute la cauſe ou à l'abondance du ſang, ou à vne humeur fort copieuſe encloſe ſous le pericarde. Au reſte, en ceux que i'ay tantoſt citez pour exemples, la palpitation vint d'vne bile bruſlée, laquelle ayant autresfois accouſtumé d'eſtre euacuée, ſe reſpandit dans les arteres. Nous la remarquaſmes en deux qui moururent ſubitement, apres auoir beaucoup ioüé à la paulme, coagulée comme vn tophe noir. Et en tous

les autres nous auons reconneu que cette cause estoit vne bile grandement bruslée, quelquefois amassée dans les entrailles, & le plus souuent dans la ratte. C'est pourquoy ceux qui sont trauaillez de melancholie hypochondriaque, & ceux qui ont la ratte enflée par vne abondance de bile noire, sont fort sujets à ce symptome. On remarque aussi en eux autour de la ratte & du pancreas vne palpitation de l'artere manifeste & fascheuse: & de là par les arteres dont la ratte est fort parsemée, il s'esleue promptement vers le cœur, qui n'en est pas esloigné, vne vapeur maligne & noire, de la violence & malignité de laquelle estant irrité, il s'efforce par vn battement plus vehement de repousser ce qui l'incommode, de mesme que fait le cerueau en l'epilepsie

Or afin que l'estendüe des choses trop longue & mal distincte n'engendre point d'obscurité confuse, ie renfermeray dans ce Liure les maladies des parties qui sont au dessus du diaphragme, reseruant celles qui se rencontrent au dessous pour le liure suiuant.

Fin du cinquiesme Liure, touchant les maladies & symptomes des parties.



LIVRE SIXIESME.

DES MALADIES DES PARTIES QVI SONT SOVS le Diaphragme.

CHAPITRE PREMIER.

Les maux de l'æsophage, & de l'orifice du ventricule; Leurs causes & leurs signes.



'OESOPHAGE qui sert de chemin pour le passage de la viande & de la boisson, est rarement attaqué de maladie, parce que riẽ de ce qui passe par iceluy ne s'y arreste ou retarde pas long temps. Il est pourtant quelquesfois mal affecté, ou d'intemperie, ou de quelque humeur, laquelle y fait de l'obstruction outre l'ordre de la natu-

re, & eſt tantoſt froide, tantoſt accompagnée d'inflammation; quelquesfois auſſi d'vn vlcere. Toutes ces choſes empeſchent l'action d'aualler, mais auec quelque difference. Quand l'intemperie eſt ſimple, les viandes & les breuuages ſont long temps à paſſer, tout l'œſophage eſtant eſgalement affecté, ſans aucun ſentiment d'oppreſſion ou de douleur: ce qui eſt pareillement commun à ceux qui par nauſée ou par degouſt de viande ont de la peine à aualler. Mais ſi c'eſt vn ſcirrhe ou quelque autre tumeur outre nature, dure & froide qui bouſche le cõduit de l'œſophage, ſoit qu'elle pouſſe dans l'œſophage, ou dans le chignon du col, le paſſage en deuient ſemblablement difficile & tardif, mais auec oppreſſion d'vne certaine partie. Et quãd il ſe forme quelque phlegmon proche de là, outre la tardiueté d'aualler, & l'oppreſſion de la partie, on eſt auſſi tourmenté d'vne douleur eſlançante, auec chaleur, grande ſoif & fievre. De là, par le temps, le pus ſort ou en crachant, ou en vomiſſant. Apres vient finalement l'vlcere, qui fait que la douleur deuient plus faſcheuſe en la partie affectée, laquelle s'augmente merueilleuſement quand on aualle quelque choſe ou acre, ou ſalée, ou aigre, ou aſpre. Au reſte, toute douleur de l'œſophage tire vers l'eſpine du dos, où l'œſophage s'encline & adhere pareillement.

L'orifice du ventricule eſt auſſi attaqué de ſemblables incommoditez, leſquelles on peut reconnoiſtre par les meſmes marques: comme encor de plus par l'alienation de l'eſprit, à cauſe des nerfs de la ſixieſme coniugaiſon du cerueau qui s'y rencontrent. I'ay veu vne femme groſſe d'enfant, laquelle auoit l'orifice du ventricule tellement bouché d'vn grand tubercule dur, que tout ce qu'elle

aualloit, remõtoit & resortoit aussi-tost qu'il auoit atteint l'orifice du ventricule. Elle passa ainsi deux mois, au rapport de ceux qui estoient presens, sans rien retenir de la viande & du breuuage qu'elle aualloit, quoy qu'elle en fit vn tres-grand effort: estant finalement consommée de maladie, de resuerie & de fievre, elle deceda apres estre accouchée d'vn enfant qui furuescut.

CHAPITRE II.

Les maladies du ventricule, leurs causes & leurs signes.

ON conte entre les maladies du ventricule l'intemperie, tant la simple, que celle qui tient de l'humeur: il n'est gueres souuét trauaillé d'inflãmation, plus rarement d'abscez, & pourtant quelques fois d'vlcere. Quand l'intemperie est chaude, la soif dure long-temps sans pouuoir estre appaisée: on appete les viandes & les breuuages froids, & les digere-on facilement: l'estomach est soulagé & recreé par les choses froides, tant prises qu'appliquées; & offensé par le vin pur, & par tous breuuages & viandes qui causent de la chaleur, en suitte dequoy il s'eschauffe fort & pousse des rots fumeux. Que si outre cela il redõde quelque humeur chaude & bilieuse, à ces signes suruiennent encor la nausée, l'amertume de la bouche, le dégout des viandes, & le sentiment d'vne certaine erosion. La froide intemperie du ventricule se remarque, quand on n'a point de soif, quand on appete les

viandes & les breuuages chauds, par la digestion tardiue par l'offense qu'on reçoit des choses froides, tant prises qu'appliquées, par le frisson, par le refroidissement, & par le rottement acide. Et si l'humeur attachée est grossiere & froide, telle qu'est la pituiteuse, le ventricule est pressé d'vne certaine pesanteur, sans mordication, sans amertume de bouche; mais auec nausée, langueur & dissolution. Le ventricule humide se delecte & fortifie par l'vsage des viandes solides & seiches: mais le breuuage excessif & l'abondance des viandes trop humides l'incommodent tellement, qu'il en deuient comme tout relasché; & s'il y a pareillement beaucoup d'humeur aqueuse contenuë dans sa capacité, ou imbibée dans ses tuniques, il vient quantité de saliue à la bouche, qui fait souuent cracher sans aucune toux. La seicheresse du ventricule est accompagnée de l'appetit des breuuages & viandes humides, dont l'vsage est lors facile & agreable; & de l'auersion & difficile digestion des viandes solides & seiches; mais il n'y a aucune erosion, aucune pesanteur, finalement aucune nausée ou vomissement.

Quant à l'inflammation qui attaque la substance du ventricule, & prend son origine du sang desmesurement espandu entre les membranes d'celuy par les veines qui seruent à sa nourriture, deriuées des portes du foye: Il s'excite par le destachement des parties vne douleur fort grande, & se fait vne tumeur qui est apparente, principalement au toucher, & quelquesfois à la veuë. Le sang venant à se pourrir il s'y fait vn grand eslancement, à cause que la partie affectée est d'vn sentiment fort delicat: la fievre est extrémement ardente, l'agitation du corps & l'inquietude grande; la soif inextingui-

ble, le vomissement continuel, ou la dejection de ce que l'on a prins, si ce n'est que d'aduenture son orifice ou le pylore soient empeschez, parce que ces parties estans bouchées, rien ne peut sortir: la defaillance d'esprit frequente, les veilles, & souuent les delires.

A celle-cy se rapporte fort cette inflammation, laquelle occupe ou le bout de ce lobe du foye qui couure le ventricule, ou la region voisine de l'abdomen. Car il y a lors vne tumeur esleuée & circonscripte, auec douleur, en la situation du ventricule; & la fievre, & la soif, & plusieurs des autres marques: de sorte que les plus experts Medecins y sont mesme quelquesfois trompez. Elle se distingue par la seule vehemence & malice des symptomes, parce que ceux du ventricule sont les plus cruels. Si d'aduenture il se fait en suitte vn abscez, le pus en sort, non point au dehors, comme il fait de celuy qui est en l'abdomen: mais ou dãs l'espace mesme de l'abdomen, ou dans la cauité du ventricule; ou bien il se manifeste par le vomissement, ou par les selles.

L'vlcere, soit qu'il reste d'vn abscez, soit qu'il prouienne de quelque medicament caustique ou septique qu'on ait auallé, ou d'vne humeur de semblable faculté qui se soit attachée là, est reputé absolument mortel: aussi bien que toute corruption & infection contractée par poison, ou par quelque potion veneneuse. Souuent il y suruient de la douleur; quelquesfois neantmoins le mal ne laisse pas de courir secretement sans douleur aucune. L'on est trauaillé de cours de ventre & de vomissement, lors principalement qu'il vient de quelque qualité estrangere. La fievre lente & continuë va consommant le malade, auec vn pouls vi-

ſte & frequent : l'appetit ſe perd, la digeſtion & toutes les fonctions du ventricule ſe debilitent; le corps ſe nourriſt mal & va fondant peu à peu, iuſques à ce que n'ayant plus de chaleur naturelle & de nourriture, il ſoit enfin priué de vie. Voila quelles ſont les maladies du ventricule.

CHAPITRE III.

Les ſymptomes du ventricule, & quelles en ſont les cauſes.

L'Orifice du ventricule principalement eſt attaqué de pluſieurs ſymptomes. Dont les vns ſe font entant que cette partie eſtant doüée d'vn ſentiment fort delicat, eſt conjointe par vne grande affinité aux parties principales le cœur & le cerueau : car elle leur fait auſſi part de ſes maux, & les incommode en diuerſes façons par vne certaine communication qui eſt entr'elles ; ſçauoir eſt le cœur par defaillance d'eſprit, par ſyncope, & par cette ſorte de douleur qu'ils appellent Cardialgie : & le cerueau par vn profond aſſoupiſſement, par catalepſie, incube, mal-caduc, melancholie, delire, de toutes leſquelles choſes les raiſons & les cauſes ont eſté cy-deſſus aſſez expliquées. Les autres ſymptomes trauaillent cét orifice, entant que c'eſt le ſiege de l'appetit, comme ſont la diminution & perte de l'appetit, le boulime, la faim canine, l'appetit déreiglé & la ſoif.

L'appetit ſe diminuë ou ſe perd entierement, & l'on a du dégouſt des viandes quand tout le corps regorge de la quantité de l'aliment, & que les au-

tres parties n'en attirent plus rien du ventricule: car iceluy estant plein de beaucoup d'humeur vtile, refuse d'en receuoir d'autre. Le mesme arriue aussi lors que l'orifice du ventricule se trouue enduit de force graisse, ou de quelque humeur visqueuse, ou autrement mauuaise, qui s'y est amassée pendant les maladies. Il se rencontre souuent que quand on a de l'auersion aux viandes, le goust, qui consiste particulierement en la langue, ne laisse pas de demeurer entier, & de iuger sainement.

Quant au Boulime, qui est vne faim excessiue, il vient en suitte de quelque grande inanition, & de faute d'aliment pour auoir trop ieusné : dautant que l'aliment estant espuisé, l'orifice du ventricule extrémement sensible demande ce qui luy est necessaire; car la faim n'est autre chose qu'vne enuie de manger, causée par vn sentiment de disette. Semblablement la faim qu'on appelle canine, procede tantost des mesmes causes, tantost d'vne humeur froide & acide attachée à l'entrée du ventre, laquelle poussant par son adstriction les aliments au fonds du ventricule, excite la faim. Pour la Pie & la Malacie, qui font auoir enuie de manger des choses mauuaises & estrangeres, comme de la terre, de la chair crüe, des charbons, des fruicts aigres & verds, elles arriuent souuent aux femmes enceintes, & mesme quelquesfois aux hommes. La Malacie a tant de force, qu'vn certain Gentilhomme estant depuis long-temps pressé du desir de manger de la chaux viue, en aualla finallement aussi gros que le poing, & fut du tout recreé, sans aucune incommodité ny de l'estomach, ny des visceres. Or elle se fait toutesfois & quantes que les tuniques du ventricule sont enduites de certaine humeur ou excrement, par la longue accoustu-

mance duquel on appete aussi semblables choses vicieuses ; combien que quand le vice est grand & du tout maladif, l'on aye appetit de choses contraires,

La soif finalement est vn appetit de breuuage froid & humide. Elle n'est point du tout, lors que l'orifice du ventricule est arrosé d'humeur douce, froide & copieuse ; elle est excessiue quand cette mesme partie vient à estre comme toute espuisée d'humeur, & ce ou par faute de boire, ou en suitte de quelque grande dissolution du corps pour auoir eu trop de chaud, & pour s'estre baigné ; ou bien lors que ses tuniques sont imbuës de quelque humeur salée, ou chaude & acre, comme pour auoir mangé des viandes salées & espicées, pour auoir beu du vin trop fort, & sur tout pendant les fievres ardentes.

Le ventricule estant au reste le receptacle des viandes, & la boutique où se fait la premiere coction, est derechef attaqué d'autres symptomes, qui sont pour l'ordinaire ceux-cy : sçauoir est, crudité, bardypepsie, mauuaise digestion, rots, rugissemens, inflation, sanglot, nausée, vomissement tant simple, que sanglant, cholere, douleur.

La crudité est quand la digestion ne se fait pas, & la bardypepsie se fait lors que la digestion est tardiue & difficile. Leurs causes different seulement en force & en grandeur. Or ces causes sont, toute intemperie, tantost simple, tantost prouenante du vice des humeurs : vne tumeur outre nature, toute sorte de maladie qui peruertit necessairement la concoction du ventricule. Souuent aussi les vices du foye, de la ratte, ou du mesentere empeschent la digestion de l'estomach par vne certaine sympathie & communication, lors mesme

qu'il se porte bien. C'est ainsi qu'aux Hepatiques & à ceux qui ont le foye eschauffé par vne abondance de bile, le ventricule deuient delicat au toucher, sans estre pourtant aussi-tost rendu plus froid, comme plusieurs disent; parce que toute debilité d'iceluy ne procede pas d'intemperie froide. C'est aussi de cette sorte, que le ventricule des melancholiques, des hypochondriaques, & de tous ceux qui ont quelque abscez, ou quelque fascheux mal causé par le vice des humeurs, en la region du ventre inferieur, ne fait pas bien la digestion s'il est atteint de cette mauuaise qualité. Il y a encor d'autres causes effectrices de la crudité, cõme l'excez du manger & du boire, que la chaleur naturelle ne peut moderer: ou leur mauuaise qualité qui ne peut estre ny surmontée, ny adoucie: ou bien leur vsage desreiglé, quand on boit ou mange de nouueau deuant que ce que l'on auoit prins auparauant soit digeré: ou le sommeil trop court, ou les veilles trop longues, ou les bains, ou les exercices faits incontinent apres le repas, lesquels font haster la descente de la mangeaille. Quant à la corruption des viandes en l'estomach, elle procede ou de leur qualité estrangere, ou du meslange de quelque humeur vicieuse; ou de l'ordre desreglé de les prendre, comme quand on mange des pesches, des pommes, des fraises, & autres fruicts qui se corrompent facilement, apres auoir mangé des coins & autres viandes plus solides.

Les rots & les vents, tant ceux qui sortent par la bouche, que ceux qui restent enfermez auec bruit & rugissement, & finalement toute distension flatueuse du ventricule, sont des suittes de crudité, & prouiennent de mesmes causes, & principalement de viandes flatueuses, & de breuuage immoderé

& flottant en l'estomach : sur tout quand il se rencontre de la bile iaune ou noire au dessous du ventricule, comme en la melancholie hypochondriaque ; car lors la plus grande partie de l'aliment liquide & flatueux se tourne en ventositez par la concoction & par la force de la chaleur. Quant à la cause principale tant des vents que de la crudité, elle se reconnoist aux mesmes marques qui demonstrent les maux dont le ventricule est affecté.

Le sanglot est vn mouuement conuulsif du ventricule, par lequel il s'efforce de secoüer les choses qui se sont attachées à son propre corps. Or il reuient souuent par interuales comme la toux, iusques à ce qu'il ait reietté ce qui l'incommode. Hippocrate a estimé qu'il venoit ou d'inanition, ou de repletion, aussi bien que la conuulsion. D'inanition, comme par vne effusion de sang immoderée, ou par quelque purgation excessiue. De repletion, comme il arriue aux enfans, & à ceux qui sont addonnez à la crapule ; ou bien quand on a auallé du poyure, ou qu'il s'est fiché de la bile ou quelque autre chose acre & mordicante dans les tuniques du ventricule ; parce que le ventricule tasche de la mettre hors quelquesfois par le sanglot, quelquesfois mesme en esternüant, ce qui fait souuent passer le sanglot. Voila les causes du sanglot que l'on assigne communement, outre lesquelles toutesfois il s'en trouue d'autres plus fascheuses. Car souuent vne vapeur maligne attaquant l'orifice de l'estomach, a causé vn sanglot pire que ne fait aucune humeur, pour acre & mordicante qu'elle soit, comme l'auons veu plusieurs fois arriuer és fievres malignes & pestilentes, pareillement en l'inflammation du foye, & principalement

ment quand il n'y a plus gueres d'esperance, & que le cœur est accablé par la malignité de la maladie. Les choses mesmes qui par le dehors pressent l'orifice du ventricule, causent aussi le sanglot. Vn certain personnage ayant esté tourmenté du sanglot durant trois mois continuels, ne peût estre guery par aucuns remedes accoustumez, iusques à ce qu'on luy eust doucement releué le bout d'vne coste, que l'on auoit lors premierement apperceu se courber en dedans, & se fourrer bien auant dans le ventricule sans faire aucune douleur. Car tout aussi-tost le sanglot cessa, lequel neantmoins reprenoit toutes les fois que la coste retournoit à se courber. I'ay depuis souuent remarqué en beaucoup d'autres la mesme cause du sanglot.

La Nausée est vne vaine enuie de vomir, sans rien reietter : il coule neantmoins souuent de la bouche vne eau claire qui sort de soy-mesme sans aucun effort. Quant au vomissement, c'est vn reiettement par le haut des choses qui sont dans l'espacé du ventricule. Car ce qui est contenu dans la capacité du ventricule se purge en vomissant, & ce qui est attaché à ses tuniques s'éuacuë par le sanglot. Ces symptomes ont vne semblable & mesme cause, mais elle est moindre en la Nausée, & plus forte au vomissement. Cette cause, à dire le vray, reçoit de la multiplicité, l'vne est la debilité du ventricule, & vne dissolution telle qu'il ne puisse ny embrasser, ny contenir la viande. Ce qui se reconnoist en ce qu'on rend la viande toute pure, sans meslange d'aucune humeur vicieuse. Au reste, la debilité vient ou d'intemperie, principalement humide, de laquelle aussi s'ensuit la dissolution ; ou d'vne polisseure glissante & grasse, qui fait que les choses demeurent toutes telles qu'on les a

prinses ; ou de quelque qualité estrangere, comme est principalement celle qui tient du venin & de la peste, dont ceux qui sont infectez vomissent continuellement. L'autre cause de la Nausée & du vomissement, est tout ce qui trauaille & irrite l'estomach outre l'ordre de la nature ; ce que cette cause fait tantost par son abondance, comme la trop grande quantité de la mangeaille dont la Nature est surchargée; tãtost par son acrimonie, comme la bile ; tantost par sa lenteur, comme la pituite ; tantost par sa qualité estrangere & externe, cõme fait la viande corrompuë & pourrie. Ces mauuaises conditions de la susdite cause, prennent aussi quelquesfois naissance dans le ventricule, comme quand la viande demeurant trop cruë se tourne en pituite, ou qu'estant bruslée elle se change en bile, ou que venant à se corrompre elle passe en vne substance externe & estrangere. Quelquesfois le vice vient d'ailleurs en ce lieu-là, comme du foye, de la ratte, du mesentere, des intestins, du cerueau, & finalement de tout le corps par les veines du foye. Maintenant pour sçauoir quelle humeur c'est qui cause le vomissement, combien qu'elle ne sorte pas encor, on la peut neantmoins discerner par beaucoup de marques ; premierement par les Rots & par la saueur qu'elle a, qui est ou aigre, ou de goust de fumée, ou amere, ou acre : puis par la proprieté de la douleur, qui est maintenant poignante, maintenant pressante, & ce auec quelque sentiment ou de chaleur, ou de froidure : finalement par la qualité & substance des choses que l'on vomist, & principalement quand il y a du meslange de quelque humeur nuisible; car elle irrite quelquesfois le ventricule, & le contraint de vomir les viandes, sans qu'elle-mesme s'esbranle, ains per-

ſiſte ferme & demeure au dedans. Or on connoiſt ſi l'humeur qui cauſe le vomiſſement s'eſt engendrée dans le ventricule, où ſi elle y eſt venuë d'ailleurs, en ce que celle qui s'eſt engendrée dans le ventricule, y a dés auparauant fait du mal & de la douleur, & qu'on a depuis peu commis quelque deſordre au regime de viure. Pour celle qui eſt venuë là du foye, ou de la ratte, ou d'ailleurs, elle donne des ſignes de la partie qui eſt comme le ſeminaire & la ſource du mal.

L'on vomiſt auſſi quelquesfois du ſang, mais par vn effort grandement different de celuy que l'on crache en touſſant, & en beaucoup plus grande quantité, quoy qu'il s'en ſoit veu rendre à coup en touſſant des plains baſſins, par la ſoudaine rupture de quelque grand vaiſſeau. Celuy que l'on vomiſt a du meſlange ou de viande, ou de breuuage, ou de pituite, & eſt d'ordinaire amaſſé en grumeaux, n'eſtant pas ſubtil & rouge, ains groſſier & deſia noirciſſant par la concretion. Ce vomiſſement de ſang eſt ſouuent auſſi accompagné d'vne dejection noire lors qu'en ſortant il s'en eſcoule quelque portion dans les boyaux, laquelle par la longueur du paſſage dans leurs deſtours deuient ſi noire qu'elle reſſemble ou à la poix, ou à de la moüelle de caſſe. De plus on tombe ſouuent en paſmoiſon, à cauſe que le ſang amaſſé hors des veines commençant à ſe pourrir acquiert vne qualité pernicieuſe & veneneuſe que le cœur ne peut ſupporter. Or tout celuy que l'on vomiſt vient du ventricule, où il s'eſtoit ietté en ſortant ou du foye, ou de la ratte, ou bien des parties voyſines, hors de quelque veine ouuerte, ou rõpuë, ou rongée; ce qui ſe peut reconnoiſtre par la conſiderations des cauſes qui ont precedé. Ie ne

pense point certainement qu'il y ait aucun vomissement de sang qui soit naturel, & que la Nature prenne iamais ce chemin pour s'en descharger, ny en la Plethore, ny en la suppression des purgations menstruales.

La Cholere est vne eruption de bile, tant par haut que par bas : car on en rend & par le vomissement & par les selles premierement de fort liquide, puis de plus espaisse & plus colorée ; estant du commencement pasle & citrine, puis iaune, verte, bleüe, ou mesme noire. Ce mal est acre, furieux, & grandement aigu, dans lequel l'estomach & les intestins sont merueilleusement tourmentez, & bandent fort par l'abondance des vents: la soif presse, le pouls est viste, frequent, & d'ordinaire petit; & auec cela il suruient quelquesfois des defaillances de cœur. La cause donc de ce mal est la bile, laquelle auec le temps s'amasse ou en la vessie du fiel, ou au foye, ou en la ratte, ou bien autour du pancreas, ou enuiron les intestins & l'estomach, & venant à incommoder la nature par sa trop grande quantité, elle se iette & respand çà & là, de sorte mesme que ceux qui en sont attaquez pensent auoir auallé quelque poison.

Le ventricule est finalement trauaillé de douleur quelquesfois cruelle, dont la cause est, ou vn vent enclos en sa capacité, qui le fait estendre par trop, de mesme qu'il fait les boyaux quand on a la colique; ou bien quelque humeur ou quelque viande acre & mordicante attachée à ses tuniques; ou vne tumeur outre nature, ou vn vlcere. Quant à la simple intemperie, à peine seule fait-elle de la douleur. Le ventricule souffre aussi quelquesfois de la douleur par la tumeur des visceres qui le pressent, ou par l'abondance des humeurs qui

tombent dedans, & cette douleur s'augmente en le touchant & pressant. Les causes en doiuent estre discernées par les mesmes marques que i'ay desia souuent rapportées en parlant des autres.

CHAPITRE IV.

Les maladies du foye, leurs causes & leurs signes.

LE foye est sujet à beaucoup de diuers maux, qui sont l'intemperie tant simple que procedante du vice des humeurs, la corruption de la substance, l'obstruction, le scirrhe, l'inflammation, l'abscez & l'vlcere.

Quand c'est vne simple intemperie chaude, contractée par quelque cause que ce soit, on pert l'appetit de manger & principalement de la chair, & neantmoins le ieusne incommode grandement: la soif est pareillement vehemente, tout le corps s'eschauffe & sur tout les paulmes des mains, & les plantes des pieds; & si cette chaleur est accompagnée de seicheresse, ces parties deuiennent arides; & s'il y a de l'humidité conioinctement excessiue, elles deuiennent moites. Quand l'intemperie est froide, on a plus d'appetit de manger, & point d'enuie de boire, si principalement elle est quant & quant humide. Or il n'y a point de simple intemperie qui puisse long temps persister toute seule, sans estre bien-tost accompagnée de quelque vice d'humeur. Car toute vertu soit de l'aliment, soit de l'air, soit de quelque autre cause, qui altere la temperature du foye, en change aussi

beaucoup plus facilement celle des humeurs, & les rend semblables à soy. Voire mesme encore que le foye soit intemperé dés la naissance, parce que c'est l'officine principale où s'engendrent les humeurs, quelque constitution qu'il aye, les humeurs en tiennent aussi : & celuy qui est excessiuement chaud, multipliera les humeurs chaudes & bilieuses; comme celuy qui excede en froideur, en fera de froides pituiteuses. Et partant l'intemperie chaude bruslera tant les humeurs qui passent par les veines du mesentere, que celles qui sont dans le foye, & qui de là sont distribuées par tout le corps : au lieu que la froide les rend grossieres, gluantes, cruës & pituiteuses : la seiche, espaisses, seiches & terrestres; l'humide, claires & aqueuses. Voila comme le foye est souuent attaqué & trauaillé par le vice, & par l'excez des humeurs. Les signes qui marquent la predomination de l'humeur chaude sont, la bile, que l'on rend on par le vomissement, ou par les selles, laquelle sort premierement subtile & pasle; puis grossiere, toute iaune & puante : l'amertume de la bouche, le dégoust des viandes, la soif vehemente, & souuent la fievre qui deuient ou tierce intermittente, ou erratique, ou bien lente, dont le corps tombe tout en langueur, & se va peu à peu desseichant. Les marques de la trop grande froideur tant du foye, que de l'humeur laquelle y predomine, sont, les dejections du ventre, qui ne sont ny frequentes, ny abondantes, ny beaucoup colorées, ny trop puantes; puis l'appetit des viandes, sans auoir ny de soif, ny de fievre, ny finalement aucune extenuation de corps.

La corruption de la substance arriue d'ordinaire aussi bien au foye qu'au poulmon, & celuy qui

en est attaint tombe peu à peu en langueur & consomption. Ce mal vient de toute sorte d'humeur, & le plus souuent d'vne sanie bilieuse espanduë par la substance du foye, laquelle venant peu à peu & lentement à se pourrir, gaste & corrompt semblablement la substance du foye; & cette sanie se contracte par le vice des alimens, qui sont corrompus, ou qui sont doüez d'vne vertu putrefactiue. Les vins mesmes excellents & trop forts par l'vsage excessif & long-temps continué, disposent à ce mal, non seulement en ce qu'ils eschauffent & desseichent ce viscere-là, (car de cette sorte ils ne causent que le scirrhe,) mais dautãt qu'ils y amassent vne certainee sanie & viscosité putride. Ceux qui sont entachez de cela persistent long-temps sans perdre leurs forces; de façon mesme qu'ils peuuent continuer leurs exercices ordinaires; parce qu'il se forme peu à peu & imperceptiblement. On n'a du commencement point de fievre, & mesme dans le progrez du mal elle n'est que fort lente: l'on n'est pas aussi beaucoup pressé de soif, à cause que l'excez de la chaleur est desia rabattu, & d'ordinaire il ne se remarque aucune tumeur en l'hypochondre. Neantmoins le mal se reconnoist par ce que l'on a vne extreme enuie de boire du vin puissant & fort, de mesme que l'ont ceux à qui les poulmons se pourrissent. Et ainsi l'on est souuent amusé des flatteux allechemens d'vn ennemy tres-dangereux, qui donne secrettement la mort à ceux qui le cherissent. L'on est grandement dégousté des viandes & principalement de chair, tellement que la vapeur & l'odeur en desplaist quand elle est chaude, & font souleuer le cœur. Il s'esleue de cette pourriture vne exhalaison fort mauuaise & puante; l'on tombe en foiblesse & defaillance de cœur,

beaucoup plus souuent que quand on est phtisique, & cette defaillance est petite au commencement, puis elle deuient plus grande & plus dangereuse auec vne sueur froide, dont le malade estant souuent & fortement trauaillé, succombe finalement.

Ces maladies du foye sont de bien pres suiuies d'vne imbecillité, de laquelle ceux qui sont atteints s'appellent ordinairement hepatiques. Car comme l'integrité & temperature de chaque partie conserue la force tant d'icelle que de la faculté, de mesme l'intemperie & la corruption de la substance leur apportent de la foiblesse. C'est pourquoy si la faculté attirante du foye est imbecille, les deiections du ventre deuiennent liquides comme de la crême, bien que l'estomach ne soit point offensé, & qu'il n'y ait aucune obstruction au mesentere. Si la vertu de retenir est débile, le ventre rend quelquesfois, mais fort rarement, des matieres liquides & pleines de sanie, comme si c'estoit de la laueure de chair fraischement tuée. Le plus souuent aussi, quand cette debilité est deuenuë plus grande, le sang de soy-mesme eschape des veines, & sort ou par les narines, ou par la matrice, ou par les hemorrhoides, ou par la bouche. Ie me suis mesme quelquesfois apperceu que le sang s'escoulant par les extremitez des veines qui aboutissent en la peau, se respandoit en diuers endroits, lesquels deuenoient liuides sans qu'il y eust aucune ardeur. Si c'est la vertu sanguifique qui soit foible, il se fait des cruditez, qui font enfler premierement les pieds, & en suitte les autres parties ; comme il arriue à ceux qui sortent de quelque grande maladie, & aux hydropiques, scirrheux, icteriques & autres hepatiques. Car les

veines compatissent & se ressentent de l'incommodité du foye où elles prennent leur source, de mesme que les nerfs participent des infirmitez du cerueau.

L'obstruction est vn mal fort ordinaire au foye, & n'y a point de viscere qui en soit si souuent attaqué, parce que la veine porte se diuise en rameaux si deliez, qu'elle se va perdant en la substance du foye ; & que la veine caue y en respand d'autres non moins subtils, par lesquels il faut que tout l'aliment passe & soit porté çà & là. Cette maladie se fait connoistre par des marques euidentes ; car il y a en l'hypochondre droit de la pesanteur & distension auec vne douleur obtuse, qui se manifeste quand on fait exercice apres le repas. Toutesfois c'est sans tumeur & sans fievre. Les causes de l'obstruction sont, vne humeur pechante en grossiereté, ou en viscosité, ou en quantité, laquelle tombe quelquesfois du cerueau dans l'estomach, puis de là passant insensiblement dans les petites veines du foye, les bousche & y fait de l'obstruction. Neantmoins elle vient plus ordinairement des aliments grossiers, visqueux & abondants, lors qu'ils sont attirez ou poussez dans les veines plus deliées par vne esmotion trop vehemẽte faite incontinent apres le repas. Il arriue aussi quelquesfois que la bile jaune estant outre nature trop long-temps retenuë dans le foye, sans estre pugée quand il faut, s'épaissist merueilleusement, & produit des obstructions tres-grandes & fort dangereuses, veu mesme que (comme nous dirons tantost) elle se petrifie quelques-fois dans la vessie du fiel.

Le Scirrhe est vne tumeur outre nature dure & resistante, sans faire aucune douleur, si ce n'est

d'aduanture quand on presse trop fort la partie affectée. Ce mal se descouure par le toucher, principalement si l'abdomen est graisle & exempt de graisse ; & ce plus facilement lors que le malade est debout, ou panché sur le costé droict, que quand il est couché sur le dos ; car alors on ne le peut apperceuoir qu'en le pressant. Il est circonscript par la situation & figure du foye: c'est pourquoy il est aisé au malade de demeurer couché sur le costé droict, & fascheux de se tenir sur le gauche, parce que le ventricule & les entrailles en sont oppressez, comme d'vne masse suffocante. Il prouient presque ordinairement d'vne obstruction conturnace & inueterée, & rarement, ou plustost iamais d'inflammation, d'autant qu'en ce viscere naturellement chaud & humide toute inflãmation se tourne en pernicieux abscez. L'humeur donc qui cause l'obstruction, emplist & farcist premierement les petites veines du foye, puis venant à s'augmenter il regorge de là semblablement dans toute la substance de ce viscere, & y fait de l'obstruction aussi bien que dans les veines: que si derechef Il s'amasse en beaucoup plus grande quantité, il amplifie la masse du foye ; & alors ce viscere paroist gros & enflé. Auec le temps cette humeur se desseiche, & la chaleur en ayant dissipé le plus subtil, tout le reste s'endurcist: qui demeurant là gaste la substance du foye, & enfin fait vn vray Scirrhe, lequel differe de la tumeur simple, en ce qu'il faut plusieurs iours pour le faire, & la simple tumeur s'engendre mesme en peu de temps. Or comme l'humeur qui peche & cause ce mal, est tantost pituiteuse, tantost bilieuse: aussi les scirrhes qui en procedent sont-ils de diuerses sortes, desquels il est besoin de faire vn

discernement plus exact: d'autant qu'ils sont grandement dissemblables & en vehemence, & au peril qui en peut arriuer. L'vn est precedé par des causes qui font amas d'vn suc grossier & pituiteux ; & l'autre par celles qui produisent de la bile : il paroist en celuy-là des signes de pituite predominante & de froideur de foye, & en cestuy cy d'excez de bile & du foye eschauffé : cestuy-cy succede d'ordinaire à la iaunisse, & est accompagné d'vne fievre lente, & celuy-là non : de cestuy-cy l'on tombe en cette sorte d'hydropisie qui s'appelle Ascites, & celuy-là persiste long-temps sans estre suiuy d'aucune autre incommodité, ou bien il conduit seulement à la Cachexie, ou Leucophlegmatie.

Il aduient souuent aussi sans scirrhe vne grande tumeur au foye, laquelle se manifeste semblablement par les mesmes signes que le scirrhe, sinon qu'elle resiste moins, & qu'elle se fait en moins de temps. Elle se rencontre & s'estend d'ordinaire par les membranes qui enuironnent le foye. On la remarque au toucher ; car elle paroist quelquesfois si grosse, qu'elle remplist tout l'hypochondre, tellement qu'on ne peut plus apperceuoir les extremitez des costes, ny ficher les doigts dessous, & ne void-on plus aucune figure où circonscription du foye. Elle vient quelquesfois de vent, ou de crudité subtile engendrée ou par la boisson excessiue d'eau froide, ou par l'vsage desordonné des fruicts, ou par la gourmandise & trop grande satieté : Elle produit vn sentiment non de pesanteur, ains de tension, & se contracte en moins de temps. Quelquesfois elle procede aussi d'vne humeur grossiere & lente, tantost bilieuse, tantost pituiteuse, que la vigueur du foye repousse vers les mem-

branes qui l'enuironnent. Et celle qui est de cette sorte, resiste dauantage à l'attouchement, & pese plus fort, & est mesme plus long-temps à se former, & ne se peut si tost resoudre. Il se rencontre de plus vne autre tumeur en l'hypochondre, inserée és muscles de l'abdomen. Elle ne se fait à la verité que fort rarement, & n'est besoin de la presser pour la reconnoistre, mais bien d'y toucher fort legerement & doucement, & souuent mesme d'y regarder, car elle s'aduance en dehors. Elle est aussi d'vne figure oblongue, comme celle du muscle droict qui est en l'abdomen.

L'hepatite est vne inflammation du foye, par laquelle le sang amassé outre nature en quelque partie d'iceluy, vient à s'enflammer. Or elle se fait lors que le sang sortant trop immoderément des veines, ou par son abondance, ou par la subtilité, ou par sa ferueur & acrimonie, ou bien par l'impetuosité des causes externes, se respand en trop grande quantité par le corps de ce viscere. Alors il se pourrist & s'enflamme hors de ses propres vaisseaux, & quant & quant gaste & corrompt la substance charneuse de la partie qui en est imbuë: d'où s'ensuit souuent vne cauité sinuëuse. Premierement donc le sang se tourne en sanie putride, & lors se fait l'inflammation: puis la sanie se forme en pus par le benefice de la chaleur naturelle, & cét amas de pus se nomme abscez. Le pus venant finalement à sortir, il reste vn vlcere caue & sordide. Par cette entresuitte de changement, il deriue beaucoup de maux d'vne mesme source, lesquels se guerisent en autant de diuerses manieres, que les noms qu'on leur donne

sont diuers. Or voicy comme chacun d'eux se reconnoist par ses propres signes. Les marques de l'inflammation sont, vne pesanteur en la partie droicte des entrailles, vne douleur qui s'estend depuis le gosier iusques aux costes bastardes, (lors principalement que cét endroit est atteint,) à cause de l'amas de la matiere enfermée ; qui fait tirer la membrane succingente du Thorax. Il suruient aussi par la mesme raison vne difficulté de respirer, & vne petite toux seiche, sans rien cracher. Par ces marques donc, & par la situation de la douleur elle differe de la Pleuresie. En l'inflammation la fievre est ardente & aiguë, la soif inextinguible, la langue deuient rude & couuerte d'vne humeur gluante premierement iaune, puis tirant sur le noir: l'on a des sousleuemens d'estomach, & du dégoust des viandes: quelquesfois vn sanglot presque suffocant: la couleur du corps gastée de iaunisse: les vrines grossieres, rouges & troubles; vn vomissement de bile toute pure, tantost vitelline, erugineuse, & souuent des deiections du ventre pareilles, qui font quelquesfois vne Diarrhée, ou vne Dysenterie. Si l'inflammation tient de l'erysipele, la fievre, l'ardeur, le vomissement & les autres signes se rendront plus fascheux, & conduiront finalement à la consomption. Voila les marques communes de l'inflammation en general: mais en particulier, si l'inflammation decline plus vers la cauité du foye, le dégoust des viandes, les nausées, la soif, le vomissement bilieux, ou les deiections de mesme, pressent plus fort; & de plus il est fascheux & grandement penible de se tenir couché sur le costé gauche, & la tumeur du foye enflammé ne s'apperçoit pas d'abord quand on la touche: mais si l'inflammation tend dauantage vers la gibbo-

ſité, la difficulté de reſpirer, la toux, la douleur facheuſe qui retire le goſier, donne plus de peine ; & outre cela il eſt plus difficile de ſe coucher ſur le coſté droit, parce qu'en cette poſture la partie malade eſt preſſée: la douleur s'irrite en la touchant & preſſant ; la tumeur s'apperçoit auſſi-toſt, & quelquesfois meſmes elle paroiſt eſleuée, & ſe manifeſte à la veuë. Et toutes ces marques ſe rendent manifeſtes & vehementes, lors que l'inflammation eſt grande ; mais quand elle eſt petite, elles ſont obſcures & foibles, & cette inflammation continuë quelquesfois durant plusieurs mois : pendant laquelle la douleur & peſanteur de l'hypochondre ſe font pluſtoſt ſentir en reſpirant bien fort. que par le toucher. Or quand il n'y a que le muſcle droit de l'abdomen eſtendu ſur le foye, qui ſoit enflammé, il ne ſe rencontre aucune des marques ſuſdites, ſi ce n'eſt peut eſtre la fievre ; la douleur eſlance dauantage, la tumeur paroiſt oblongue en dehors, & eſt manifeſte au doigt & à l'œil, car la peau qui eſt autour deuient rouge & chaude. Lors que l'abſcez commence à ſe former, & que la ſanie putride ſe tourne en pus, les douleurs & les fievres, dit Hippocrate, & les autres ſymptomes ſe rengregent : les friſſons viennent ſouuent ſans ordre & ſans raiſon, en ſuite deſquels la chaleur s'irrite. Le pus eſtant deſia formé, toutes choſes s'addouciſſent, & l'ardeur meſme ſe rabbat ; neantmoins les forces reſtent beaucoup plus debiles, le pouls deuient frequent, petit & languide, & le cœur tombe ſouuent en defaillance. Quand le pus vient à ſortir par l'ouuerture de l'abſcez, le cœur eſt offuſqué de la mauuaiſe vapeur qui en ſort, laquelle ſouuent faiſant tomber le malade en ſyncope le priue de

vie; car à peine en peut-il reſchaper aucun. Mais quand l'abſcez n'eſt gueres grand, ſi les forces ſont aſſez baſtantes, le pus ſort quelquesfois par le vomiſſement, ou par les ſelles, ou par les vrines. Quelquesfois auſſi meſme la ſubſtance du foye eſtant creuaſſée où rongée, il tombe en la capacité de l'abdomen, où s'eſcoule pareillement l'eau des hydropiques. L'vlcere qui reſte de l'abſcez eſtant continuellement abbreuué de l'aliment qui paſſe par là, eſt touſiours remply de beaucoup d'ordure, & ne ſe peut iamais conſolider; car la ſubſtance ſolide du foye eſtant ſpermatique ne ſe peut reparer, non plus que celle des poulmons. Et partant le ſang qui ſe fait lors eſt mauuais, le corps ne ſe nourriſt pas, ains deuient veritablement tabide; les deiections du ventre ſont putrides, pleines de ſanie, & quelquesfois ſanglantes, & ſouuent elles paroiſſent comme la liqueur qui découle d'vn cadaure. L'vrine eſt pareillement meſlée de ſanie; ou bien ſi elle penetre dans l'eſpace de l'abdomen, il ſe fait vne hydropiſie plus dangereuſe que toutes les autres, laquelle ſe manifeſte par la grauité & tumeur apparente des aignes & des parties honteuſes, ſi tant eſt que les forces ſoient aſſez grandes pour en venir iuſques là, ce qu'à dire le vray on n'a point encore obſerué en qui que ce ſoit.

CHAPITRE V.

Quelles sont les maladies de la vessie du fiel.

LA vessie du fiel est sujette à l'obstruction, au calcul, à la repletion, & à l'inanition.

L'obstruction se fait ou dans le conduit par lequel la bile est attirée hors du foye, ou dans celuy par lequel elle se descharge dans les intestins. En l'vne & en l'autre le ventre est dur & constipé, les matieres fecales deuiennent blanches, les vrines sont tellement iaunes & grossieres, que souuent elles en paroissent toutes obscures; la bile se meslant auec le sang s'espand à la surface du corps, & rend la peau infectée de iaunisse. Toutesfois en la premiere sorte d'obstruction la vessie du fiel demeure vuide, au lieu qu'en l'autre elle regorge de bile & est trauaillée des diuers symptomes de repletion.

Le calcul s'engendre souuent dans la vessie du fiel, de couleur noire, mais neantmoins leger, & qui nage sur l'eau quand on le iette dedans, sans aller au fonds comme fait celuy qui se tire des reins ou de la vessie. Il prouient d'vne bile iaune, laquelle estant long-temps retenuë en son propre reseruoir, & n'estant pas euacuée quand il est de besoin, ny renouuellée par le meslange d'vne autre plus recente, s'endurcist d'vne façon merueilleuse. Ce qui arriue principalement lors que tous

les

les deux conduits de la vessie sont bouschez. Ce mal n'a point de marques euidentes, ny de symptomes fascheux, par lesquels on le puisse asseurément & facilement descouurir. Mais on en peut soupçonner ceux qui ont vne grande & longue iaunisse. Vn certain Vieillard decrepit, fort prompt à se mettre en cholere, fut trouué apres sa mort sans fiel & sans vessie, & au lieu de cela il s'estoit fait vn grand calcul. Voire mesme apres vne iaunisse de longue durée, estant suruenu vn benefice de ventre à plusieurs personnes, nous leur auons veu rendre des calculs de cette nature gros comme des poix, ou des grains d'orge.

Au reste, la bile abonde quelquesfois si fort en sa propre vessie, qu'elle la rend extrémement tenduë & grosse. Et lors elle incommode fort par sa pesanteur, par oppression, suffocation, rots, ardeur, soif, cholere, & si d'auanture elle vient à se pourrir, par des fievres intermittentes. De là donc prouiennent de tres-grands maux, & à la verité il n'en resulte pas de moindres quand elle desborde tout à coup. Car quand la vessie se vuide entierement, & qu'elle iette hors toute sa bile, elle excite ou des vomissemens bilieux, ou vne diarrhée, ou bien vne dysenterie, ou quelques autres symptomes qui en approchent. Il en est mort vn bon nombre, esquels il n'a paru aucune autre cause de leur trespas, sinon parce que la vessie du fiel estoit totalement espuisée de bile.

CHAPITRE VI.

Les maladies de la ratte, leurs causes & leurs signes.

LES plus fascheuses maladies de la ratte sont, la tumeur, l'obstruction, le scirrhe & l'inflammation.

La Ratte estant de substance rare & lasche, s'enfle à la moindre occasion : & parce qu'elle est destinée pour receuoir la lie qui se separe du sang, le se remplist facilement & de cela & de toutes sortes d'ordures : dont estant imbuë, elle s'enfle, beaucoup plus frequemment que ne fait le foye, & le plus souuent sans scirrhe. Alors on sent en l'hypochondre gauche vne tumeur lasche, laquelle ne resiste pas beaucoup au toucher, & retient quelquesfois la situation & la figure de la ratte, quelquesfois aussi elle remplist tout l'hypochondre: voire mesme quelquesfois elle s'aduance iusques sous le nombril, quand la matiere regorgeant hors de ce viscere se respand dans l'omentum. Or cette matiere est diuerse, & de plusieurs sortes. Il s'y iette quelquesfois vne humeur cruë & pituiteuse, particulierement en ceux qui habitent en des lieux marescageux & humides, & en ceux qui boiuent beaucoup d'eau, & qui viuent d'herbages humides : comme aussi és valetudinaires qui sortent de quelques maladies froides, humides & longues. Neantmoins c'est le plus souuent vne humeur melancholique & terrestre, & comme la

lye du sang, laquelle passe dans la Ratte, & s'y amasse en grande quantité, ou parce qu'il y en auoit beaucoup dans le sang, ou bien à cause que l'euacuation qui a coustume de s'en faire naturellement par le dégorgement de la Ratte dans l'estomach ou dans le ventre, est supprimée. Or cette humeur s'estant ainsi amassée-là, y engendre du commencement vne tumeur lasche, dont les signes sont que la respiration est frequente & difficile, sur tout quand on court ou qu'on trauaille, ou mesme quand on se couche sur le costé droit, d'autant que l'enfleure de ce viscere presse le diaphragme, particulierement quand l'estomach est remply de viandes. On n'en perd pas d'ordinaire l'appetit, mais la digestion du ventricule en est interessée, ce qui fait que la plus part en ont le ventricule plein d'vn chyle crud & aqueux, qui rend souuent la bouche humide, & fait beaucoup cracher. Il sort force vents par haut & par bas, oubien on en oit bruire & rouler dans l'hypochondre gauche; & toutes ces flatuositez s'amassent ordinairement ou dans le ventricu le; ou dans cette partie de l'intestin colon, laquelle est proche de la ratte: car il ne faut pas croire ceux qui asseurent temerairement que ces vents sont enfermez dans la ratte. Cette humeur venant à expirer attaque le cœur, & tout le corps en deuient pesant, paresseux, & languide, l'on a mesme quelquesfois de petites defaillances. Il suruient outre cela vne pesanteur de teste, & vn extraordinaire assoupissement turbulent & fascheux; plus vne lascheté, timidité, negligence & mespris des choses. La couleur du corps, & principalement celle du visage est renduë palle, liuide, ou du tout vilaine. Et tout cela se fait quand la ratte est trop pleine de cette melancholie simple & naturel-

le, laquelle estant la lye du sang, ne laisse pas neantmoins d'estre encore fluente & liquide, autrement elle ne couleroit point là par les petites veines.

Or cette melancholie liquide ainsi amassée, n'estant pas euacuée quand il faut, se va espaississant; & lors elle cause de l'obstruction dans les veines, & dans les arteres. Cé qu'estant, on sent seulement vne pesanteur en l'hypochondre, ou bien quelquesfois vne douleur de ratte. Mais quand elle vient à remplir & faire enfler non seulement les veines, ains aussi tout le corps de la ratte, & que la portion plus subtile en estant dissipée, la plus grossiere demeure là, il y a lors obstruction de toute la ratte.

Cette matiere s'espaississant là de plus en plus par la chaleur, il se forme peu à peu vn scirrhe dans la ratte. Ce qui arriue d'ordinaire quand on a negligé la cure de la tumeur, ou qu'on y a mal procedé par des remedes qui dés le commencement digerent & dissipent auec vehemence. Ce Scirrhe de la ratte occupe tantost la seule substance d'icelle, & demeure circonscript par la situation & figure de ce viscere: tantost il s'estend aussi vers les parties voysines; de sorte que souuent il remplist le costé gauche du ventre. Il luy faut plus de temps pour s'engendrer, qu'à la tumeur simple & molle; il resiste dauantage quand on le presse de la main, & tous les symptomes qui suruiennent sont plus fascheux & plus manifestes que ceux de la simple tumeur, parce que l'humeur melancholique de celle-cy est plus pure, & en la formation de celuy-là, tout ce qu'il y auoit de subtil & de benin, s'est par laps de temps dissipé.

Pour l'inflammation, la ratte n'en est pas souuent attaqué, d'autant que le pur sang qui cause le phlegmon, penetre rarement iusques dans ce viscere. Si neantmoins elle en est quelquesfois atteinte, cela luy vient de la mesme sorte, & par les mesmes causes que celle qui se fait au foye. La fievre est lors continuë & ardente, la langue noire & chargée, la soif inextinguible, auec dégoust des viandes, & vne enfleure & tumeur de l'hypochondre gauche: on sent vne douleur qui bat, on a de la peine à se tenir couché sur le costé droit, & mesme quelquesfois sur le gauche, bref tous les autres symptomes qui se remarquent au costé droit quand le foye est enflammé, suruiennent au costé gauche. Et bien que cette inflammation soit pure, elle retient neantmoins quelque chose des symptomes melancholiques, à cause de la nature du lieu où elle se fait. S'il se forme en suitte vn abscez ou vn vlcere, les causes & les marques n'en sont autres que celles que nous auons deduites en traictant des accidens semblables du foye.

La bile noire, d'où prouiennent des symptomes tres-fascheux, s'amasse d'ordinaire en la Ratte, qui est son propre reseruoir, & és lieux circonuoisins. Or elle se fait tantost de bile jaune, laquelle deuenant brusler & acquerant vne qualité maligne, est où attirée par la Ratte, où poussée par la force du foye dans la Ratte mesme, & quelquesfois dans le Pancreas & dans le Mesentere. Tantost elle vient d'vne melancholie naturelle, laquelle ayant desia long-temps croupy dans la Ratte, s'eschauffe outre mesure, se brusle, & contracte la maligne nature de bile noire, par les alimens trop chauds, par l'air eschauffé, par les exercices, ou pour auoir trop demeuré en cette partie, & deuient telle que nous

remarquons qu'elle se forme en suitte d'vne tumeur de la ratte, toutesfois & quantes qu'elles s'irrite par trop. Cette bile noire excede le plus souuent sans faire aucune tumeur, & rarement en fait-elle ; car à peine la nature en peut-elle souffrir vn amas suffisant pour cét effect. C'est pourquoy il n'y a point de tumeur en l'hypochondre gauche, point ou peu de douleur, point d'enfleure ny d'oppression. Au reste, on sent vne grande chaleur dans les entrailles, principalement quand on boit du vin, ou qu'on mange quelques viandes qui eschauffent. La digestion ne se fait pas bien, les rots & les vents sortent en abondance, comme la vapeur de l'eau d'vn chauderon quand on met le feu dessous : car il n'y a point de pituite, ny aucune autre humeur quelle qu'elle soit, qui tire tant de ventositez des viandes. Les arteres se dilatent & battent fort dans les entrailles, & au dessus du nombril : La palpitation du cœur est grande & frequente, particulierement quand on s'agite ou le corps, ou l'esprit : il suruient quelquesfois vne defaillance qui altere le pouls. Or quand il s'est esleué quelque vapeur à la teste, comme il arriue souuent le visage deuient tout rouge & enflammé, l'esprit se trouble, & est agité de terreur, de crainte & de tristesse, comme si l'on estoit prest de trespasser, & qu'il n'y eust plus d'esperance de vie. Toutes choses approchent de la fureur, en laquelle le malade apprehende souuent de tomber. Les autres signes de la melancholie hypochondriaque dont nous auons parlé cy-dessus, se rencontrent souuent auec ceux-cy, quelquesfois aussi ils ne s'y rencontrent pas.

CHAPITRE VII.

Les maladies du mesentere, & de ce qu'on nomme Pancreas, leurs causes, & leurs signes.

IL se fait souuent vn si grand amas d'humeurs superflües, que les parties que la Nature a destinées pour les receuoir ne peuuent tout contenir. Et lors il en regorge vne grande portion sur ses parties voisines, particulierement dans le Pancreas & dans le mesentere, qui seruent comme de sentine à tout le corps. En ceux donc qui par vn excez continuel de manger & de boire amassent beaucoup de l'vne & de l'autre bile auec quantité de pituite, dont l'euacution ne se fait pas quand il est besoin, la Nature forte & vigoureuse s'en descharge le plus souuent sur les parties moins nobles, qui sont le Pancreas & le Mesentere, & ce d'ordinaire en dégorgeant le foye & la ratte par les rameaux de la veine-porte qui aboutissent, & se vont perdant non dans les intestins, mais dans le Mesentere & dans le Pancreas. Il s'amasse auec le temps en ces parties & glandules diuerses humeurs, lesquelles engendrent premierement vne tumeur lasche & molle; puis venant à se desseicher, elles en produisent vne dure & vrayement scirrheuse. On en a quelquesfois remarqué de si dure, qu'il sembloit que ce fust vn os ou vne pierre, qui se fust ainsi formée dans l'interieur des parties qui sont au dessous du nombril. C'est pourquoy quand le

ventre paroiſt gros & enflé par tout, plus qu'il ne doit eſtre naturellement, & ce ſans fluctuation, ſans vne trop longue ſuppreſſion du ventre, & ſans aucune apparence d'hydropiſie, il faut en touchant & maniant prendre garde d'où cela vient, & quelle en eſt la cauſe.

Quand le ventre eſt enflé de trop de graiſſe, on la peut toute empoigner de la main, & la ſeparer des muſcles de l'abdomen, d'autant qu'elle adhere à la peau; outre cela le reſte du corps eſt d'vne habitude fort graſſe. Lors que la tumeur eſt inſerée dans les muſcles de l'abdomen, on la ſent d'abord toucher, & en la preſſant, & ſouuent meſme ſans la preſſer elle cauſe de la douleur, d'autant que cette partie eſt doüée de ſentimẽt; elle ne reſtrecit point les boyaux, & n'empeſche aucunement les deiections du ventre. Quant à la tumeur du Meſentere, on ne la remarque qu'en preſſant de la main, parce qu'elle eſt enfoncée fort auant; elle ne fait point de douleur, d'autant que cette partie eſt inſenſible. Mais à cauſe que ſa peſanteur preſſe & reſerre les boyaux, elle rend ſouuent le ventre conſtipé, & empeſche la deſcente des matieres fecales. Il faut auſſi de plus diſcerner par l'attouchement, ſi la tumeur occupe tout le Meſentere, ou ſeulement vne partie, & laquelle c'eſt, ſi elle eſt molle ou dure. Au reſte, pour reconnoiſtre quelle humeur excede dans le Meſentere, il n'eſt pas beſoin d'y porter la main, mais il faut prendre garde aux marques que nous auons rapportées touchant les tumeurs du foye, & de la ratte: mais qui pourtant ſont icy & plus obſcures & plus legeres. Or cette obſcurité a eſté cauſe de l'ignorance de pluſieurs, & a fait que les maladies de ces parties là n'ont point eſté remarquées, & que

les Anciens n'en ont rien laissé par escrit. Neantmoins ie peux asseurer & protester que i'ay souuent descouuert dans ces parties là ces causes de la cholere, de la melancholie, de la diarrhée, de la dysenterie, de la cachexie, de l'atrophie consomptiue, des fievres lentes & erratiques, & enfin des maladies cachées, lesquelles causes estant ostées de là ces malades déplorez reuenoient en santé.

Le Mesentere est pareillement subject à vne vraye inflammation, quand par l'erosion ou rupture de ses veines le sang sort & s'estant outre nature amassée en quelque endroit se pourrist, puis venant à suppurer fait finalement vn absez. Cette inflammation ne cause aucune douleur manifeste, on sent seulement vne pesanteur, si c'est que d'aduanture on la pressast trop fort. La fievre qu'elle excite est fort petite & lente, sans soif, sans grands symptomes, de sorte que le malade n'en est gueres abbatu, & n'en quitte point ses exercices ordinaires. On rend au commencement vne certaine sanie rouge, puis l'abscez estant creué il coule vn pus blanc par les selles, & ces choses sont tantost meslées auec les matieres fecales, tantost pures & synceres, comme quand l'inflammation se rencontre és derniers intestins, parce que lors le pus coule dans la capacité de l'intestin droict ou du colon par la veine plus proche, & sort quelquesfois tout pur en grande quantité, sans faire aucune douleur, ce qui a donné autres-fois matiere d'estonnement & de dispute à des Medecins fort celebres. Mais il estoit aysé de reconnoistre que cela ne prouenoit d'ailleurs que du Mesentere affecté ; car il ne sçauroit prouenir ny des boyaux enflammez, ny du

ventricule sans vne douleur vehemente. Et dans l'inflammation du foye & de la ratte, la fievre est plus violente, & tous les symptomes plus grãds;& la sanie ne sort pas pure & separée, à cause de la longueur du chemin qu'il faut qu'elle face. Pour les reins, quand ils sont affectez, ils ne se purgent point par là, mais par les vrines. Et partant il ne reste dans la capacité de l'abdomen que le seul Mesentere, qui sous ces marques-là soit attaqué d'inflammation.

CHAPITRE VIII.

Les Symptomes du Foye & de la Ratte, & quelles en sont les causes.

IL y a veritablement grand nombre de symptomes qui deriuent du foye & de la ratte; parce que ces visceres sont fort employez à la procreation & separation des humeurs. Ces symptomes sont l'Ictere, la Melancholie, l'Atrophie, la Cachexie, l'Hydropisie auec ses especes.

L'Ictere est vn espanchement de l'humeur bilieuse en la surface du corps. Et lors le blanc des yeux, & les parties qui sont autour des temples, & quelquesfois mesme toute la peau, sont infectez d'vne couleur ou pasle, ou iaunastre, ou citrine; d'où vient que ce mal a receu le nom de iaunisse. Le corps de celuy qui a la iaunisse ne suë gueres ordinairement, ains est souuent trauaillé de demangeaison, & deuient lasche & pesant comme s'il c'e-

ſtoit chargé de quelque fardeau ; l'eſprit & les ſens s'affoibliſſent, & ſont inquietez de diuerſes images. L'Ictere prouient de pluſieurs cauſes, l'vne eſt, la morſure des beſtes veneneuſes, comme celle d'vn vipere, ou bien quelque poiſon prins par la bouche ; dont la malignité altere tout le ſang, & luy fait perdre ſa premiere pureté, de ſorte qu'il ſe corrompt & ſe tourne en vne humeur citrine & bilieuſe, laquelle venant à ſe reſpandre par tout, infecte & gaſte le cuir. Or en ce cas il y a eu des cauſes euidentes qui ont precedé, & la couleur s'eſt changé tout à coup & en peu de temps, ſans qu'il ſoit ſuruenu de fievre. L'Ictere ſe fait encore d'vne façon, ſçauoir eſt, par la criſe des fievres bilieuſes, par laquelle la nature pouſſe du dedans du corps à la ſurface & au dehors les matieres qui l'incommodent. Cette ſorte de iauniſſe vient ſubitement, termine la fievre, & neantmoins elle ne ſe perd pas auec la fievre, mais quelquesfois elle continuë long-temps : les vrines & les excrements du ventre ſont comme ils doiuent eſtre naturellement. Il ſuruient auſſi de la iauniſſe par vne inflammation du foye, laquelle bruſlant la plus grande partie du ſang le fait tourner en bile qui ſe reſpand çà & là par tout le corps. En ce rencontre il y a de la fievre forte & ardente, on ſent de la peſanteur & de la douleur en l'hypochondre droict, les deiections & les vrines ſont bilieuſes, & en ſuitte on y remarque les ſignes de l'inflammation du foye. Or ces eſpeces de iauniſſe n'arriuent pas ſouuent, & ne ſont pas entierement ſimples. Mais l'Ictere ſimple & qui ſuruient plus ordinairement ſe fait par le vice du foye, ou de la veſſie du fiel. Car quand par l'intemperie trop chaude du foye il s'engendre beaucoup plus de bile, qu'il ne s'en

peut euacuer par la vessie du fiel, ce qui reste se iette ou respand de costé & d'autre, & se meslant auec le sang, ou auec les serositez d'iceluy est porté vers la surface du corps, & en tache le cuir. Voire mesme estant amassé dans le foye, elle en fait enfler la substance, & y fait vne tumeur qui se manifeste au toucher; puis venant à s'espaissir & endurcir auec le temps, elle engendre non seulement vne obstruction, mais aussi vn scirrhe du foye resistant & fort dur, lequel est ordinairement suiuy d'hydropisie. En cette sorte d'Ictere on n'a point ou fort peu de fievre, & quoy que les vrines soient troubles, grossieres & saffranées, neantmoins les deiections du ventre ne blanchissent pas, d'autant qu'il tombe de la vessie du fiel, & mesme du foye quantité de bile dans les boyaux. Quant à l'Ictere qui prouient de l'obstruction des conduits de la vessie du fiel, il surprend la personne tout à coup, sans fievre, sans beaucoup incommoder ny affoiblir le corps, les deiections deuiennent blanches, à cause que la bile ne peut couler dans les intestins: les vrines deuiennent grossieres & tellement rouges qu'elles en sont presque toutes noires; on sent en l'hypochondre droit vne certaine pesanteur, sans qu'il y paroisse de tumeur. Plusieurs s'imaginent d'autres causes de la iaunisse, comme l'imbecilité de la vessie du fiel, & l'intemperie trop chaude des parties qui sont en l'habitude du corps: lesquelles choses neantmoins se rencontrans tres-rarement, on les doit mettre au nombre de celles qui se remarquent plustost par la pensée, que par l'vsage & par les euenemens.

L'Ictere noire est vne effusion de l'humeur melancholique vers la surface du corps, & sous le cuir. Ce symptome efface la viuacité du teint,

lequel deuient premierement obscur ; puis aucunement liuide & noiraſtre, ſans qu'il en paroiſſe aucune occaſion manifeſte. Le corps eſt à la verité moins laſche & peſant qu'en l'autre ſorte de iauniſſe, neantmoins l'eſprit eſt beaucoup plus troublé d'imaginations remplies de crainte & de triſteſſe. Les deiections ny les vrines ne s'éloignent pas manifeſtement de ce que naturellement elles doiuent eſtre. La cauſe prochaine & contenante de ce ſymptome eſt vne humeur melancholique eſpanduë auec le ſang partout le corps ; ou parce qu'elle abonde par trop dans le ſang, & dans le foye, & que la Ratte ne la peut toute attirer & ſeparer; ou bien à cauſe que la Ratte en eſtant deſia toute pleine, n'en peut receuoir de nouuelle ; ou qu'en eſtant trop remplie, elle en dégorge vne portion dans les veines, & la Ratte eſt peſante, & enflée; ou parce qu'il y a quelque obſtruction au rameau de la veine-porte, qui va du foye à la Ratte, & par où la lye du ſang paſſe & s'éuacuë.

L'affection hypochondriaque eſt vne ſuitte du mal de l'vn & de l'autre viſcere, & particulierement de la ratte. Car il y en a de deux eſpeces, l'vne plus douce, & l'autre plus maligne. Celle-là prouient d'vne humeur melancolique terreſtre, & qui eſt comme la lye du ſang, laquelle eſtant amaſſée en quantité exceſſiue dans la ratte, & és parties voyſines, engendre vne tumeur, d'où il s'eſleue vne vapeur maligne. La tumeur de la Ratte eſt quelques fois apparente & groſſe, ſans iauniſſe, ſans cachexie ; & ce quand l'humeur eſt benigne, & reſerrée eſtroittement. Mais quand elle vient à ſortir de ſa place, & ſe reſpandre dans les veines, elle cauſe ou de

de la iaunisse, ou de la cachexie. Or quand elle s'eschauffe outre nature, ou qu'elle acquiert quelque qualité mauuaise, elle exhale vne vapeur noire, laquelle troublant en diuerses sortes le sens & la raison cause la melancholie hypochondriaque. Les marques de ce mal sont d'estre souuent & longtemps pensif, s'imaginer & soupçonner choses mauuaises, auoir vne honte ou pudeur rustique, estre solitaire, triste, timide & lasche; la bassesse de courage ou le desespoir; l'obscurcissement des sens & de l'esprit, le sommeil turbulent, la peruerse estimation des choses, & souuent le iugement desreiglé. Voila les moins facheux des symptomes melancholiques. L'autre affection est plus feroce. Elle vient de la bile noire engendrée ou de la lye terrestre du sang, laquelle a esté desmesurément eschauffée & bruslée, ou bien de bile iaune: Elle s'amasse quelquesfois dans la Ratte, le plus souuent elle se iette sur le Pancreas & dans le Mesentere, sans qu'il paroisse aucune tumeur. Et parce que cette humeur est acre & pernicieuse, il n'en faut pas beaucop pour causer de tres-cruels symptomes. C'est pourquoy la melancholie qui en procede a bien toutes les marques de l'autre, mais elles sont plus fascheuses. Outre cela les entrailles sont souuent grandement eschauffées, & le battement des arteres qui y sont est fort grand. Quand la vapeur excitée par quelque cause que ce soit, vient à monter, le cœur palpite ou est oppressé, l'esprit tombe en defaillance, le visage deuient rouge & enflammé, les yeux s'obscurcissent comme s'ils estoiēt couuerts de quelque taye, & finalement la raison se trouble, & est quelquesfois si fort atteinte, que sans se donner la patience d'attendre vn meilleur succez, le malade desespere

entierement de sa vie, & ne peut pour chose qu'on luy dise reprendre aucun espoir de guerir. Ce qui donne beaucoup de peine aux Medecins, qui ne souhaittent rien plus au patient que la constance & la prudence. Mais quand la vapeur est esteinte & dissipée, les symptomes s'addoucissent pour neantmoins se rengreger aussi. Si ce mal penetre dans le cerueau & s'y attache, il causera de la fureur, & enfin vne fievre approchante de l'hectique, & qui fera tomber le malade en langueur. La bile simple amassée autour du foye en trop grande quantité, estant enflammée, produit des incommoditez qui sont aucunement semblables aux precedentes; car il y a lors de la chaleur manifeste, de la defaillance d'esprit, de la suffusion & de la rougeur; & si desia les forces ne succombent au mal, l'esprit attaqué s'irrite, se met souuẽt en cholere, & s'emporte du desir de se venger. Cela fait aussi finalement consommer & fondre le corps, si ce n'est que le mal se tourne en melancholie.

L'Atrophie est vn manquemẽt de la nutrition qui fait peu à peu consommer & desseicher le corps. Si le corps emmaigrist, ou faute d'aliment, ou par quelque euacuation immoderée, ou par quelques autres causes euidentes, ou par vne maladie aiguë, cela ne s'appelle pas Atrophie; mais seulement quand peu à peu & imperceptiblemẽt sans qu'aucune cause ait precedé, il ne se nourrist pas, quoy qu'il prenne de l'aliment. L'Atrophie qui attaque vne certaine partie, est causée par quelque vice particulier qui se rencontre là mesme; & celle qui est par tout le corps a sa cause dans quelque viscere principal, laquelle rabat ou esteint la vigueur, ou naturelle, ou vitale de la chaleur & des esprits.

C'est pourquoy les maux du cœur, & principalement la fievre hectique, & l'vlceration du poulmon, conduisent à l'Atrophie, d'autant que leur esprit vital & celuy de toutes les parties en sont infectez. Voire mesme les maladies plus facheuses du ventricule portent à cela, comme fait aussi l'intemperie chaude & seiche de la ratte & du foye, & l'espanchement de la bile surabondante tant iaune que noire. Car ie n'ay gueres veu de vraye Atrophie, en laquelle les visceres outre l'intemperie, ne fussent farcis de quantité d'humeurs, particulierement bilieuses, & que l'abondance d'icelles ne les fist enfler bien souuent. C'est donc cela qui cause l'Atrophie, puis qu'il accable tellement les esprits naturels, & la chaleur, qu'à peine peuuent-ils engendrer aucun sang qui soit vtile. Durant ces maux, quoy que l'on prenne beaucoup d'alimens, & qu'il ait quantité d'humeur dans les veines, le corps n'est pourtant pas nourry, parce que cette humeur estant priuée du benefice de la chaleur, & de la bonté de la substance, & souuent mesme des fievres qui luy donnent la consistance, elle ne peut s'attacher aux parties, ny leur estre assimilée. Or il n'en va pas de mesme de la Cachexie, de laquelle il nous faut parler maintenant.

La Cachexie est vne mauuaise & vicieuse habitude du corps, en laquelle la masse du corps est assez pleine & grosse, mais vitiée tant en la substãce qu'en la couleur. Le corps n'est pas prompt & alaigre, comme celuy qui est d'vne habitude athletique, ains pesant & paresseux; de couleur non viue & fleurissante, mais mauuaise & pasle, ou liuide, ou iaune. Ce mal se contracte d'ordinaire par les alimens impurs & corrompus; ou, si les alimens ne sont pas mauuais, il en faut accuser l'imbe-

cillité ou l'impureté du ventricule, ou des visceres. L'imbecillité engendre de l'indigestion & de la crudité, qui passant dans les veines & dans l'habitude du corps, au lieu de quelque aliment plus vtile, est attirée dans chacune des parties, & y est mesme retenuë, mais elle n'y est pas assimilée parfaictement; & de là vient que la nutrition qui se fait est vicieuse, & non vraye & parfaite. L'impureté des visceres causée ou de scirrhe, ou de quelque humeur corrompuë qui se iette là, ou bien de la corruption de leur substance, produit vn sang vicieux & corrompu, lequel estant enfin distribué dans toutes les parties, & s'y espaississant fait aussi vne mauuaise nutrition, sçauoir est, en remplissant d'vne substance vitiée la place de la bonne qui s'est dissipée. De là vient que la Cachexie est de diuerses sortes, selon la qualité du sang; l'vne cruë & pituiteuse, l'autre melancholique, & l'autre corrompuë d'vne autre façon, par la condition de l'aliment, & par la mauuaise constitution des visceres. La Cachexie pituiteuse, dont les filles sont ordinairement ternies, & qui leur efface la viuacité du teint, deuance la Leucophlegmatie, & en marque la suitte; de mesme que l'on est menacé de ladrerie par la Cachexie melancholique. La Cachexie est donc fort differente de l'Atrophie: en cette-cy le corps extenué se va peu à peu diminuant; en celle-là il deuient plus gros. En l'Atrophie, ce qui est dans les veines ne se coagule ny ne s'attache aux parties, & à peine merite le nom de sang: au lieu qu'en la Cachexie il se coagule & s'attache aux parties pour les nourrir; & bien qu'il soit pituiteux, melancholique, ou autrement vitié, on luy donne neantmoins la denomination de sang. En l'vne & en l'autre le corps s'affoiblit

& ses forces diminuent, mais en l'Atrophie parce que la nutrition ne se fait point, & en la Cachexie parce qu'elle se fait mal.

L'Hydropisie approche de la Cachexie, & particulierement celle qu'on nomme Ascites. Caron en remarque trois especes, l'Anasarque, l'Ascites, & la Tympanie : desquelles les raisons & les causes sont fort diuerses.

L'Anasarque, c'est à dire, qui vient sous la peau, & que les Grecs appellent Leucophlegmatie, est vn accroissement outre nature de la masse du corps. Au commencement de ce mal les pieds s'enflent, & principalement sur le soir, & apres auoir marché, ou quand on les a long-temps tenus baissez, & si l'humeur est vn peu grossiere, la marque du doigt y demeure imprimée lors qu'on y touche; mais le matin, & pendant le repos, la tumeur se dissipe souuent & disparoist. En suitte de cela ny le visage, ny les bras, ny les autres parties, ny mesme le ventre ne deuiennent pas plus enflez que tout le reste du corps : mais il est par tout esgalement mol, lasche & pasle ; le moindre trauail l'abbat & le lasse, & toutes ses fonctions s'allentissent & diminuent ; la fievre suruient d'ordinaire, mais lente, auec vn pouls petit, frequent & inesgal: les vrines sont blanches, claires & toutes cruës. Or ces choses viennent de ce que tout le corps est plein de crudité, & d'vn sang pituiteux & blanchastre, ou pour mieux dire, d'vne eau gluante & espaisse : d'où ce mal est fort à propos nommé eau entre cuir & chair, de l'abondance de laquelle la chaleur naturelle est accablée. La seule grosseur fait differer cette espece d'hydropisie d'auec la cachexie phlegmatique, parce qu'elle rend le corps plus gros & plus enflé. La cause

de l'vne & de l'autre est toute pareille, sçauoir est, vn trop grand refroidissement du foye & des veines, lequel est ou primitif, ou contracté par le vice du cœur, de la ratte, du ventricule, du mesentere, ou des autres parties qui seruent à la digestion; & vne trop grande dissipation de la chaleur naturelle, & des esprits. Or entre les causes euidentes qui refroidissent les visceres & rabattent la chaleur naturelle, sont, le boire excessif d'eau froide & mauuaise, l'vsage desordonné des laictuës & des fruicts, principalement quand on est eschauffé ou par la chaleur de l'air, ou par l'exercice, & que les conduits du corps sont ouuerts pour dõner entrée aux choses externes. Quant à la dissipation de la chaleur naturelle & des esprits, elle arriue par vne maladie aiguë & vehemente, & par vne perte de sang immoderée, ou du nez, ou de la matrice, ou des veines hemorrhoides, & finalement par tout ce qui espuise la force des visceres qui seruent à la nutrition. Ces causes produisent de grands effects quand elles agissent à coup & auec violence: mais si elles viennent peu à peu & lentement, elles n'incommodent pas beaucoup, bien qu'elles perseuerent, comme quand il coule du sang de la matrice ou du nez peu à peu, & par vn long-temps. Pour la suppression des mois & des hemorrhoides qui ont accoustumé de couler, & toute quantité excessiue du sang, cela estouffe & accable la chaleur naturelle & les esprits.

L'Ascites est vne enfleure de l'abdomen causée par vne humeur aqueuse, & sereuse. Le ventre s'emplist peu à peu, tant que la peau estant separée ou relaschée vienne à s'enfler desmesurément. Cependant le reste du corps s'extamaigrist & se consomme. Le Diaphragme estant pressé par la tu-

meur, rend la respiration difficile. Quand on frappe l'abdomen, ou que l'on tourne le corps d'vn costé sur l'autre, on oit le bruit d'vne humeur qui flotte. L'vrine est en fort petite quantité & ordinairement grossiere & rubiconde, principalement si le commencement de la maladie vient du foye. L'humeur sereuse est quelquesfois toute enfermée sous l'abdomen, quelquesfois elle s'escoule & se fait voye par des conduits extraordinaires dans les cuisses & dans les pieds, principalement apres auoir marché, & quelquesfois dans la bourse des testicules. Elle se iette aussi quelquesfois dans l'espace du thorax, & cause les symptomes que nous auons remarquez arriuer aux pulmoniques; quelquesfois aussi dans la matrice, comme à cette femme, laquelle sur le poinct de ses purgations menstruales, vuidoit de soy-mesme par la matrice toute l'humeur qu'elle auoit auparauant amassée sous l'abdomen, de sorte qu'en deux iours toute l'enfleure du ventre s'en alloit: puis durant le mois suiuant il commençoit de s'en amasser peu à peu d'autre humeur nouuelle, qui s'escouloit par apres toute quand le temps estoit venu. Cette espece d'hydropisie ne vient pas du refroidissement des parties qui seruent à la nutrition, comme fait la Leucophlegmatie, ny de la seule crudité, mais principalement de la solution de continuité des parties, ou des vaisseaux qui seruent coustumierement à contenir les humeurs. C'est pourquoy en la Leucophlegmatie, n'y ayant point de solution de continuité, la crudité est portée des visceres par les veines dans tout le corps: mais en l'ascites l'humeur sereuse estant subtile, passe seule sans estre accompagnée de sang, de mesme qu'elle a coustume de sortir par les reins, & s'escoule en la ca-

pacité de l'abdomen, parce qu'il y a quelque chose de rouge, ouuert, rompu ou fendu. Comme le pus de la pleuresie, qui tombe à coup dans la capacité du thorax, quand la membrane qui enuironne les costes est percée, ou deschirée. Car autrement il ne se peut faire en ce lieu-là vn si grãd amas de serositez outre l'ordre de la nature. Ceux-là se trompent lourdement, qui pensent que l'humeur sereuse passe dans la capacité de l'abdomen par des pores estroits & cachez. Car par cette raison toutes sortes de personnes seroient esgalement sujettes à cette sorte d'hydropisie, & sembleroit que la nature eut inutilement destiné tant de passages & de conduits pour la distribution des humeurs. De plus en ceux que nous auons veu mourir d'vne suppression d'vrine, qui les auoit trauaillez durant vingt iours, on n'a point trouué qu'il se fust escoulé vne seule goutte d'eau par ces conduits cachez dans l'espace de l'abdomen, car ils auoient les vaisseaux qui seruent à contenir le sang & les serositez entiers & non percez. D'où vient que l'ascites arriue d'ordinaire à ceux qui sont sujects à rendre le sang par le vomissement, ou par les selles, pour auoir quelque veine rompüe ou rongée dans les visceres. Car encore que le sang soit arresté, neantmoins l'humeur sereuse ne laisse pas de couler par la fente qui est restée, & tombe de cette façon dans l'espace de l'abdomen. Elle arriue aussi à ceux qui depuis long-temps sont entachez de iaunisse par le manquement des visceres, & à ceux qui ont la ratte, ou le foye, ou le mesentere endurcis de quelque scirrhe inueteré: parce que la substance des visceres se fend & creuasse de seicheresse & faute

d'humeur, & la membrane qui les enueloppe estât ainsi deschirée, ne peut plus retenir les serositez plus subtiles, ains les laisse escouler de mesme que font les reins, & comme d'vn pot qui seroit fendu degoutter peu à peu dans l'espace vuide du ventre. Hippocrate a remarqué cette cause quand il a dit, Qu'à ceux qui ont le foye plein d'eau, le ventre deuient plein d'eau, quand la foye vient à creuer. Que si la seule substance du viscere est creuassée, & que la membrane qui l'enuironne & enueloppe demeure entiere, l'eau ne tombe pas, mais il s'y fait de petites vessies pleines d'eau, que les Grecs nomment Ydatides, desquelles on void souuent le foye tout couuert aux moutons, & aux bœufs que l'on tuë. Car ce visere estant plus terrestre & plus sec que les autres, ameine l'hydropisie, & plustost à ceux qui sont aduancez en aage, qu'aux enfans. Toutes les causes donc qui desseichent trop le foye, comme les fievres ardentes, comme l'vsage abondant des viandes trop eschauffantes, & particulierement du vin trop fort, produisent l'hydropisie; parce que le foye en estant deuenu tout aride s'entr'ouure & se fend comme vne terre desseichée. L'Ascites peut outre plus prouenir de quelque petite playe faite au foye, ou à la ratte, qui ne soit pas beaucoup profonde (car autrement on en mourroit) mais qui en ait seulement ataint le dessus, & la surface. Elle s'engendre pareillement de l'vlcere, qui demeure ordinairement apres la suppuration & vuidange du phlegmon de ces visceres.

L'hydropisie Tympanite est vne enfleure de l'abdomen, par vne abondance de vents enfermez en la capacité d'iceluy. L'enfleure est lors moins

grande, & moins facheuse qu'en l'Ascites ; on ne l'oit pas beaucoup flotter, mais elle fait seulement vn bruict de vent enfermé ; le dessus du ventre estant frappé du bout du doigt, resonne comme vn tambour, & se rencontrent beaucoup d'indices de flatuositez. La matiere donc de cette hydropisie, est vn vent engendré d'indigestion & de crudité, lequel estant retenu en abondance dans le ventricule, ou dans les boyaux, comme quand on a la colique, & ne trouuant point d'issuë naturelle, fait vn effort pour sortir, & se glisse auec de grandes trenchées par des conduits estroits & cachez entre les membranes de l'abdomen, & venant finalement à estre diuersement agité, penetre & se coule dans le vuide du ventre. Hippocrate dit à ce propos : A ceux qui sont trauaillez de tranchées autour du nombril, & qui ont de la douleur & de la peine aux lombes, que ny les remedes, ny aucune autre chose n'a pû guerir, cela passe en vne hydropisie seiche. A dire le vray, cette hydropisie n'arriue pas souuent, & à peine a-t'on iamais remarqué de flatuositez toutes pures sous l'abdomen, sans meslange de quelque humeur.

CHAPITRE IX.

Les maladies des Intestins, auec leurs causes & leurs signes.

LEs Intestins ne sont pas ordinairement beaucoup trauaillez d'intemperie : Or leurs mala-

dies plus fascheuses sont l'obstruction, l'astriction, l'inflammation, l'abscez, & l'vlcere.

L'obstruction empesche ou le passage des alimens, ou la deiection des matieres fecales, qui sont les fonctions principales des intestins. Or elle prouient quelquesfois, mais fort rarement d'vne tumeur outre nature, engendrée dans la substance de l'intestin, laquelle croist quelquesfois tellement, qu'elle en remplit le conduit & bousche le passage. On la reconnoistra par les marques que nous deduirons tantost. Quelquesfois elle se fait par les matieres fecales desseichées & endurcies, lesquelles estans reserrées dans les destours des boyaux, peuuent à peine sortir : Or elles se desseichent quand elles demeurent trop à descendre, ou quand elles remontent lors que les affaires que l'on a, ou les autres occupations obligent de les retenir. Ces causes ont esté deuancées de quelque autre manifeste : on ne sent aucune douleur, & n'y a point de tumeur apparente. Cette sorte d'obstruction n'est pas malaisée à guerir. D'autresfois il se forme vne obstruction par vne pituite grossiere, gluante, & vrayement plastreuse, laquelle s'estant peu à peu amassée en grande quantité, & s'attachāt fortement aux boyaux, remplit & occupe toute leur capacité. La pituite superflüe s'engendre d'ordinaire au cerueau, en l'estomach, & és intestins: mais celle du cerueau est subtile & aqueuse, & l'autre est grossiere & lente; car c'est le propre excrement du ventricule & des boyaux, & non pas les matieres fecales du ventre, qui sont le commun excrement des viandes. Dautant que la substance de ces parties-là estant froide & membraneuse, elle produit vn excrement grossier & visqueux, tel qu'est la pituite lente. Cette pi-

tuite donc s'engendre & s'amasse dans les boyaux, d'où on la void tantost descendre de soy-mesme parmy les matieres fecales ; tantost estre manifestement attirée par vn clystere : tantost se destacher par la violence d'vne dyssenterie. Or quand il ne s'en fait pas vne euacuation suffisante, la chaleur s'augmentant la recuist en fin peu à peu, & l'espaissist de sorte, qu'elle enduist & bousche presque les boyaux, & cause des maladies cachées & difficiles. Vn certain Ambassadeur de l'Empereur Charles cinquiesme estoit tourmenté d'vne douleur, & auoit vne tumeur qui s'estendoit de l'hypochondre droit par le bas du ventricule, vers l'hypochondre gauche. Apres que durant six années entieres on luy eut appliqué toutes sortes de remedes, comme pour ramollir vn scirrhe, on luy donna finalement vn clystere fort acre, qui destacha & fist sortir vne certaine chose dure & ferme, percée par le milieu, de la longueur d'vn pied, que le malade croyoit estre vne partie de l'intestin. Mais comme on vid qu'il en auoit soudain receu de l'allegement, apres en auoir consulté, on luy donna vn second & troisiesme lauement, & ayãt tiré derechef vne matiere semblable, il fust aussitost remis en sa premiere santé.

Vn autre Personnage fut atteint d'vn mal pareil, mais plus fascheux, qui luy arresta le ventre entierement ; lequel finalement trespassa ayant le ventre desmesurement enflé : on luy trouua l'intestin colon tellement farcy de pituite coagulée, qu'il sembloit estre tout solide, & ne permettoit qu'il passast aucune matiere fecale dans le fondement.

Nous asseurons que ces choses sont vrayes,

lesquelles neantmoins Galien n'estime gueres probables. Au reste, cette pituite grossiere estant long-temps retenuë dans les cellules de l'intestin aueugle ou du colon, s'endurcist quelquesfois en pierres, telles que nous en auons veu souuent rendre de quatre en quatre, ou de six en six iours, de la grosseur d'vne noix, & à vne autre de la grosseur d'vne chastaigne, sans faire aucune douleur. Voila les maux que produit la pituite coagulée, par l'excez de laquelle l'esprit & les forces languissent, l'estomach fait des cruditez, le ventre deuient paresseux, les vents courent par le corps, les boyaux se refroidissent, & sont quelquesfois trauaillez de colique.

A l'obstruction se rapporte l'astriction & restrecissement des intestins. Or elle se fait par la vertu des choses qui sont prinses dans le corps, soit viandes, comme sont les pommes de coin; soit clysteres astringens, voire mesme par quelque tumeur du mesentere, ou des visceres qui presse les intestins, ce qui arriue fort souuent. Elle vient aussi d'enterocele, lors que le boyau descend dans la bourse des testicules, & qu'il y demeure referré, comme s'il estoit lié. Chacune desquelles causes se doit remarquer par soy-mesme, & non point par d'autres signes.

Quant à l'inflammation, elle n'arriue pas souuent aux intestins grailes, mais elle est plus frequente aux gros boyaux, qui ont plus de sang & plus de chair, & particulierement à celuy qu'on nomme Droict. La douleur est tres-aspre & eslançante, & non pas raclante, ou vague, ou intermittente comme en la dyssenterie; mais fixe & permanente sans changer de place. La fievre est plus ardente qu'en la dyssenterie, & quand le pus

vient à se former, elle s'augmente, & cause vn frisson inesgal. L'on a vne vaine enuie d'aller à la selle, & parce que la tumeur estant grande bousche l'intestin, on ne fait rien ou fort peu : au lieu qu'en la dyssenterie on fait quelque chose, & fort souuent. La douleur se rengrege merueilleusement par les clysteres, bien qu'ils soient anodins, parce qu'ils pressent la tumeur ; & en la dysenterie la douleur s'adoucit & s'appaise, d'autant qu'ils emportent les humeurs acres.

L'abscéz estát fait & creué, le pus sort par le fondement, premierement comme de la sanie, puis blanc & loüable ; & ce ou à part & tout pur, ou vn peu deuant les matieres fecales, qui le detergent & le poussent. Alors la douleur, la fievre, & les autres symptomes se mitigent, & le ventre n'estant plus arresté reprend librement son cours ordinaire.

L'vlcere vient en suitte tant de l'abscez, que de la Dysenterie, ou du Tenasme. La douleur en est fixe, & le mal qu'elle fait debilitant les intestins les fait souuent descharger, & rendre de la sanie tantost sanglante, tantost purulente. Si cét vlcere est caue, il demeure long-temps sordide, à cause qu'il se rencontre en vne partie humide, & exposée au passage des excremens, & à peine se peut-il enfin cicatriser, & si on n'y prend soigneusement garde, il se termine, ou en fistule, ou en cancer.

CHAPITRE X.

Les Symptomes des Inteſtins, leurs cauſes, & leurs ſignes.

LEs Inteſtins ſont d'ordinaire affligez de pluſieurs Symptomes cruels : comme ſont communément la douleur, tant colique qu'Iliaque, la conſtipation, l'Ileon, le flux de ventre, qui eſt ou lienterie, ou colliquation, ou diarrhée, ou dyſenterie, ou tenaſme. De plus la deiection ſanglante, ou purulente, les vers & les Aſcarides.

L'inteſtin colon eſtant ample, laſche, ſinueux & plein de deſtours, reçoit à la verité diuerſes matieres, dont l'abondance le trauaille, & y fait vne douleur que nous appellons colique, à cauſe du lieu où elle eſt. Or ces matieres ſont vn vent groſſier, vne humeur ou lente & pituiteuſe, ou acre, mordicante & du tout bilieuſe, qui s'enflamme auſſi quelquesfois. Les vents s'engendrent & s'amaſſent ordinairement en grande quantité dans le colon, où ſouuent on l'entend bruire & murmurer; car la nature n'a point d'autre receptacle pour cõtenir les vents, qui neantmoins s'engendrent principalement par la premiere digeſtion du ventricule. Les vents donc eſtans amaſſez en abondãce dans ce boyau, & ne pouuant ſortir à cauſe de l'obſtruction que font les matieres fecales trop ſeiches, ou pour quelque autre empeſchement, enfle & fait bander l'inteſtin, auec vne forte & cruelle trenchée

qui fait vne douleur extreme. Nous auons remarqué par la dissection des corps de plusieurs personnes que par l'accoustumance qu'ils auoient de retenir leur vent, l'intestin colon s'estoit dilaté & deuenu aussi gros que le bras : nous en auons veu d'autres, à qui les vents neantmoins par tous les replis depuis le bas du ventre, iusques dans l'estomach, sortoient en rottant, & qui rottoient au lieu de peter : & d'autres aussi qui par autres causes estoient continuellement affligez de ce Symptome, desorte qu'ils poussoient plus de rots que de paroles. La douleur flatueuse de la colique fait báder le ventre, est vague & mobile, & court en diuers lieux du ventre: on l'entend souuent bruire, & estant estroittement renfermée, elle ne sort ny par la bouche, ny par le fondement : & faut qu'il y ait eu auparauant des causes effectrices de ventositez. La colique viẽt aussi d'vne pituite grossiere & visqueuse, & particulierement de la pituite vitrée, laquelle ne s'attache pas seulement à cét intestin, ains le racle, deschire, & s'y fiche souuent, à la façon des vers qui perçent le bois. Cette douleur est souuent arrestée & tourmẽte bien-fort, elle excite vne nausée & vn vomissement de pituite, & ne s'appaise ny en rottant, ny en petant: & l'origine en est venüe de crapule & d'oisiueté, lesquelles engendrẽt des humeurs cruës & grossieres. Quant à la colique qui vient d'humeur acre & corrosiue, ou mesme d'inflammation, elle est pareillement fixe, mais auec vn peu de fievre, auec ardeur, soif & veilles : elle s'irrite par le manger & boire de choses qui eschauffent trop, d'où aussi elle a prins son origine. Or toutes ces sortes de vraye colique s'appaisent facilement, & cedent aux remedes conuenables.

Les douleurs nephritiques dans lesquelles on ne

rend ny sable ny pierre, passent souuent pour des coliques. On donne encor le nom de colique à d'autres trenchées, lesquelles y ont du rapport & en ressemblance & en vehemence, dont neantmoins le siege n'est pas dans l'intestin colon, mais ou au Peritoine, ou és membranes qui couurent l'abdomen, & les parties du ventre. Ces maux sont à la verité tres-fascheux, & grandement longs, & ne cedent ny aux clysteres, ny aux medecines, ny aux fomentations, ny à ces remedes qui appaisent ordinairement les veritables coliques. Leur matiere est ou vn vent subtil, ou vne humeur tres-acre & erugineuse, enclose sous les membranes, d'où il n'est pas facile de la tirer. Ils viennent ordinairement en suitte des fievres de lõgue durée, & des autres maladies bilieuses, qui sont de difficile solutiõ. Dautant que la Nature taschant par vne crise de se descharger dans les boyaux de l'humeur qui l'incommode, & ne trouuant point de passage libre & facile pour en faire l'euacuation, la destourne souuent des veines & des visceres sur les membranes, où il se fait des douleurs plus fascheuses que la premiere maladie. I'ay veu des fievres continuës, & des fievres tierces, & le plus souuent des fievres quartes mesmes se terminer par ces douleurs-là, lesquelles durant vn long-temps s'augmentoient par certaines reuolutions, & retenoient le mesme des accez.

La constipation du ventre est quand les matieres fecales, & les restes des alimens ne descendent que rarement, & non à proportion des choses que l'on a prises. Les matieres fecales s'endurcissent lors necessairement, parce qu'estans trop retenuës la chaleur les va sans cesse desseichant, & que les veines du mesentere qui sont respandües non

seulement dans les menus boyaux, mais aussi dans les plus gros, en attirent tousiours quelque suc. La constipation est bien vn symptome des intestins, mais qui produit en suitte d'autres maladies, c'est pourquoy on la met au rang des causes efficientes des maladies. Quand on est constipé, il s'esleue des vapeurs à la teste, le corps s'appesantist, l'estomach se debilite, & les autres fonctions s'en font plus mal. Cela arriue bien souuent par vn mauuais regime de viure, comme par des alimens trop secs, aspres & astringens, particulierement si on les prend dés l'entrée du repas: De plus par vne trop grande quantité de mangeaille, que la nature ne peut si promptement, ny surmonter, ny distribuer : finalement par oysiueté, pour demeurer trop long temps couché, & pour trop dormir. Mais sans nous arrester à cette sorte de constipation, nous traictons icy de celle qui prouient de maladie. On en establit trois causes; la diminution du sentiment, comme il arriue en l'assoupissement, en l'apoplexie, & en la paralysie : le defaut d'excitation, comme quand la bile iaune, qui sert à irriter par interualles la faculté expultrice des intestins, est arresté, ce qui arriue souuent en la iaunisse. La troisiesme cause plus frequente que les autres, est l'obstruction ou l'astriction des intestins. L'astriction vient de quelque tumeur du mesentere ou des visceres, laquelle presse & reserre les intestins; quelquesfois aussi d'vne hernie intestiuale. Et l'obstruction procede ou des matieres fecales endurcies & desseichées, ou d'vne pituite grossiere & visqueuse, ou bien de quelque calcul. En ceux donc qui ont le ventre fort paresseux & tardif, comme en vn personnage que i'ay veu, lequel n'alloit à la selle

que de douze en douze iours, & mesme passoit quelquesfois quarante iours entiers sans rendre aucune chose par le fondement, & sans aucun detriment manifeste du corps & des fonctions: il en faut rapporter la cause, non à l'accoustumance, ny à la nature, mais aux choses que nous venons de remarquer. Il arriue aussi que s'estant fait vne tumeur outre nature dans l'intestin, elle le bousche entierement, & empesche le passage des matieres fecales.

Ces causes estans desmesurément accruës, & ayant totalement fermé l'yssuë aux excremens, font vn miserable Ileon, auquel les matieres fecales ne peuuent passer. Le plus souuent ce mal prouient de l'intestin tombé auec la matiere fecale seiche dans la bourse des testicules, ou dans le nombril par la rupture de la membrane, en sorte qu'on ne le puisse remettre: Il procede aussi quelquesfois de l'endurcissement des matieres, ou d'vne tumeur outre naturelle de l'intestin : les autres causes sont moins frequentes. Quand on en est surprins, les viandes ne peuuent descendre en aucune façon, & les clysteres que l'on prend ne peuuent monter. Il se fait vn bruit à l'entrée des intestins, de la douleur là autour, des rots, des nausées, & des humiditez excessiues de l'estomach. Apres cela vient vn vomissement de pituite & de bile ; tout ce que l'on mange ou boit, bien qu'il passe dans les intestins, remonte neantmoins apres auec vne odeur stercorale: & finalement, chose horrible à voir, quand on est prest de mourir, le corps se refroidissant desia, & la sueur froide estant suruenuë, la matiere fecale sort par la bouche en vomissant.

Le flux de ventre se fait par des causes toutes con-

contraires, ſçauoir eſt, quand la viande eſt trop liquide, trop coulante, ou trop graſse; quand elle ſurcharge trop l'eſtomach & les inteſtins par le poids de ſon exceſſiue quantité; quand ces parties ſont irritées & eſpoinçonnées par l'acrimonie de quelque medicamẽt, ou par quelque viande corrõpüe, ou par quelque excrement bilieux & acre du corps, qui ſe iette là, ou qui s'y eſt engendrée. Car ces choſes eſmeuuent le ventre, le font couler & ſe deſcharger plus que de couſtume. Or il faut eſtablir les differences des flux de ventre, par la diuerſité des matieres qui en ſortent. Quand ſans ceſſe il ſort du ventre des matieres crües, c'eſt à dire aqueuſes, liquides, humides, blanchaſtres, ou griſes, & tres puantes, & ce ſeulement auec rugiſſement & murmure du ventre, ſans manifeſtes trẽchées ny douleur, c'eſt lienterie ou cœliaque; car ſi les matieres ſont vnies, eſgales, ſemblables par tout, & comme du chyle ou de la créme, c'eſt cœliaque; mais ſi elles ſont inégales & diſſemblables, & que la ſubſtãce de la viande s'y remarque encore entière ſans eſtre digerée, c'eſt lienterie.

L'affection cœliaque n'eſt point cauſée de crudité, ny de debilité d'indigeſtion de l'eſtomach, mais de l'imperfection & mauuaiſe diſtribution du chyle, prouenante de l'obſtruction du meſentere, de la ratte, ou du foye, ou de l'imbecilité de la vertu attractiue; ou de l'abondance exceſſiue des alimens, & particulierement des fruicts de peu de durée & du breuuage immoderé. Car ce chyle ne ſe peut tout diſtribuer, mais la plus grande partie demeure dans le ventre. Il ſe fait enſuitte de ces cauſes là vn grand amas d'ordures, leſquelles s'augmentent peu à peu dans les menus boyaux, ou dans le ventricule, ou dans le meſentere, ou

bien autour des visceres, se corrompent auec le temps. Et leur quantité venant à surcharger la nature, il s'en fait vne euacuation par les selles & quelquesfois par le vomissement, ou de leur mouuement propre, ou par l'effort de la nature qui ne les peut plus souffrir : quelquesfois elles sortent par la moindre esmotion d'vn lauement ou d'vne medecine. Le pouls est lors frequent & viste, comme s'il y auoit de la fievre, & en allant à la selle il suruient de legeres defaillances de cœur. Deuant que le fondement s'ouure, l'abdomen s'estend & le ventre s'enfle : & le trouble qui suit apres de soy-mesme est l'affection cœliaque. L'humeur superfluë estant toute euacuée, le cours du ventre s'arreste de soy-mesme, quelquesfois dés le mesme iour qu'il auoit commencé, quelquesfois au secõd ou troisiesme.

On appelle lienterie la lubricité des intestins, en laquelle ce qui coule par le fondement est semblable tant en substance qu'en couleur, aux alimens que l'on a prins. La cause de cela est, non l'empeschement de la distribution, mais l'imbecilité de la premiere digestion, qui fait que les viandes estans encore cruës sortent sans estre changées, soit parce que l'estomach n'ait pas assez de chaleur pour les digerer, soit qu'estant trop relasché il ne les retienne pas assez long-temps pour les bien digerer. Or l'estomach se debilite par la dissolution de ses propres forces, & ce en deux façons, ou par son vice particulier, ou par la sympathie & le vice externe des autres parties. Ses vices propres sont, le refroidissement, comme celuy qui se fait pour auoir trop beu d'eau froide, particulierement quãd le corps est eschauffé: la relaxatiõ ou ramolissemẽt, comme celle que causent l'eau tiede, l'huyle, le

beurre, la graisse, les prunes, les mauues, & choses semblables quand on en vse par excez : l'introduction d'vne qualité estrangere, comme est celle que produit l'vsage desordonné des champignons, des concombres, des melons, & des fruicts qui en se pourrissant acquierent vne qualité maligne, & beaucoup plus quelque breuuage empoisonné, comme aussi celle qui prouient d'vne mauuaise constitution de l'air, laquelle engendre souuent des lienteries populaires. Or la lienterie se fait par la communication des autres parties, quand il en resulte quelque vice dans l'estomach. C'est de cette sorte que la pituite qui tombe du cerueau, raffraischissant & ramollissant le ventricule, & la bile qui vient du foye l'irritant par son acrimonie, font descendre dans le ventre les viandes encore crües, auant qu'elles soient bien digerées. Nous auons ainsi souuent remarqué que par vn grand abscez de l'abdomen, par vne vomique des poulmons, par vne suppuration de la poictrine & des reins, qui expiroient vne vapeur noire & maligne vers le cœur & le ventricule, il s'ensuiuoit vne forte & dãgereuse lienterie, semblable à celle que nous voyõs pareillement en ceux, lesquels estans extenuez d'vne longue maladie, sont desia proches de la mort.

La Diarrhée, bien qu'on puisse appliquer ce mot à toute sorte de flux de ventre, est proprement celuy par lequel s'escoulent les humeurs plus synceres, sans faire beaucoup de douleur : car tantost la pituite, tantost la bile jaune, tantost la melancholie, paroissent separément toutes pures. La pituite crasse & morueuse se destache ordinairement des plus gros boyaux, où elle a coustume de s'amasser & s'espaissir. Elle vient aussi bien souuent

du mesentere, où estant amassée en grande abondance, elle engendre des ordures & des scirrhes, & de là vient d'ordinaire tous les flux pituiteux. Neantmoins Hippocrate a estimé que la pituite subtile & escumeuse descendoit de la teste dans l'estomach, & de là dans les intestins, & que celle qui est douce & claire prouenoit de toute l'habitude du corps. En suitte dequoy il asseure que la Leucophlegmatie se guerit par la Diarrhée, & que les begues sont ordinairement sujects à cette sorte de flux de ventre. La Diarrhée bilieuse est celle en laquelle la bile iaune ou citrine sort ardente, & souuent escumante, sans causer beaucoup de trenchées au ventre, parce qu'elle trouue le passage libre & ouuert. Cette bile dégorge souuent du foye trop eschauffé, ou de la vessie du fiel dans les intestins; quelquesfois aussi du mesentere, où la nature estant oppressée se décharge d'ordinaire des humeurs superfluës: & quelquesfois, mais plus rarement, des plus grandes veines, & mesmes de l'habitude du corps: car c'est ainsi qu'Hippocrate veut que la surdité & les autres maladies qui viennent de bile, se guerissent par la Diarrhée. La Diarrhée melancholique procede de la ratte ou du mesentere, lors que la nature oppressée pousse & reiette dans le ventre la melancholie naturelle, ou la bile noire. Or cette-cy arriue moins souuent que toutes les autres. Les deiections paroissent lors quelquesfois tellement noires, qu'on les pourroit comparer ou à de la poix fonduë, ou à de la moüelle de casse, en laquelle plusieurs ont esté trompez par la ressemblance qu'elle a auec la melancholie. Cela vient asseurément du sang, lequel tombant dans les intestins quand il y a quelque veine des entrailles ouuerte,

rompuë, ou mangée, se brusle & noircit tellement dans les longues sinuositez & destours de ces parties, qu'il ressemble entierement à de la poix. Or on le discerne en ce que les linges qui en sont moüillez deuiennent rouges, & qu'il suruient deuant ou apres vn vomissement de sang. La colliquation des intestins se peut aussi rapporter à la Diarrhée; en laquelle colliquation ce qui sort par le fondement semble meslé de graisse ou d'huyle. Ce qui vient de ce que la substance fraischement coagulée de la graisse, ou de la chair, ou mesme (par la continuë du mal) des parties solides, se liquefie, & en fondant s'escoule dans le ventre. Cette sorte de flux arriue ordinairemét dans les fievres pestilentes, dãs la fievre chaude liquefiante, dans l'hectique, dans la phtisie, dans l'atrophie, & quelquesfois dans l'inflammation des visceres.

La Dysenterie est vne deiection sanglante du ventre auec douleur & trenchées: d'où vient que les Latins luy ont donné le nom de Tormina. Il sort au commencement vne morue des boyaux, puis de cette graisse, qui sert à les enduire par le dedans, meslée d'vn peu de sang: & c'est icy la premiere espece de Dysenterie. L'autre se fait lors que la tunique interieure des boyaux est emportée, de laquelle on void des pellicules & des fibres meslées parmy les deiections. La troisiesme est, quand l'vlcere penetrant & rongeant plus auant, la chair mesme & la propre substance de l'intestin, tombe pourrie ou mangée. Or on connoist en quel intestin est particulierement cét vlcere, en premier lieu par la situation de la douleur, puis à raison du meslange des matieres: car si le sang, & toutes les racleures sont exactement meslez parmy les matieres fecales, c'est signe

que l'vlcere est dans les intestins superieurs : & si ces choses sortent toutes pures & sans estre meslées, & que les matieres fecales descendent separément, les intestins d'embas & plus gros sont vlcerez.

Le Tenasme est de ce genre, c'est vn vlcere de l'intestin droict. Ceux qui en sont incommodez ont tousiours enuie d'aller à la selle, sans faire presque rien, qu'vn peu de glaire aucunement sanglante. La cause de la Dysenterie & du Tenasme, est vne humeur poignante & acre, laquelle tombant auec quelque impetuosité, non pas tout droict, mais obliquement & par certains destours, & s'insinuant dans les intestins, les vlcere & les ronge par son acrimonie. Or cette humeur est ou vne bile iaune, ou vne bile noire, ou vne pituite salée. Cela vient aussi quelquesfois des medicamens corrosifs, comme des coloquintes & de la poudre de diamant : quelquesfois aussi les alimens que l'on prend estans mauuais & acres se fichent fort auant dans les intestins & causent la dysenterie. Au reste l'humeur acre qui se iette dans l'intestin, vient quelquesfois du mesentere, où elle s'estoit amassée de longue-main, comme il arriue souuent à ceux qui ont le ventre fort gros : quelquesfois elle vient du foye ou de la ratte, ou des parties voisines : quelquesfois des grands vaisseaux, & de l'habitude mesme du corps. Il faut discerner tout cela par les signes propres, afin d'en entreprendre plus asseurément la cure. La dysenterie n'est pas tousiours accompagnée de fievre, mais seulement quand l'humeur est tres-acre, & qu'elle vient des visceres ou des veines auec vne grande perturbation du corps.

Le flux de sang qui se fait sans dysenterie & sans

tenasme,& vient rarement de l'imbecillité du foye, & souuét de l'ouuerture des hemorrhoides internes. Celuy qui prouient de la debilité du foye,n'est pas vn vray sang, mais vn sang clair, & semblable à de la laueure de chair fraische. La raison pourquoy cela n'arriue gueres,est parce que cette sanie tombe fort rarement du foye dans les intestins, par les veines du mesentere. Quant à celuy qui sort à part, pur & vermeil, il vient des hemorrhoides, où il s'estoit deschargé de la veine caue prochaine, & sort tantost au commencement de la deiection, tantost à la fin, tantost dans l'effort mesme que l'on fait estant à la selle. Il tombe aussi quelquesfois du fondement vn grumeau rouge, du sang que les hemorrhoides auoient distillé dans la capacité de l'intestin droict, où il s'estoit entierement caillé. Ce n'est donc pas de l'ouuerture des veines du mesentere que vient le sang que l'on rend en quantité par les selles; & celuy qui coule des parties superieures, n'est pas liquide & vermeil, ains semblable à de la poix, bruslé & noir, comme i'ay dit-cy-deuant.

L'excretion purulente qui se fait en petite quantité & auec douleur, vient d'vn vlcere des intestins ou de fondement, resté de dysenterie, ou du tenasme, ou de phlegmon. Ce qui se reconnoist par l'espece du mal qui a precedé. Et celle qui est abondante & sans douleur, vient de quelque abscez du mesentere, d'où elle découle dans les prochains boyaux; & non iamais, ou certes fort rarement, de l'abscez du foye, ou de la ratte, & beaucoup plus rarement le pus passe-il pur & syncere des poulmõs pourris dans le ventre, quoy qu'en vueille dire Galien, qui le fait passer des poulmons dans le ventricule gauche du cœur, & de la dans l'aorte,

puis de l'aorte dans les petites veines du mesentere, d'où il tombe finalement dans les boyaux. Auicenne luy a trouué vn autre passage, sçauoir est, des poulmons dans la sinuosité droicte du cœur, de là dans la veine caue, puis dans le foye & dans la veine-porte, en suitte dans les veines du mesentere, & enfin dans les boyaux. Au reste, il ne se peut aucunement faire qu'en ces passages imaginaires le pus qui estoit coloré par le meslange du sang, vienne derechef en faisant vn si long chemin, à reprendre sa blancheur, & sorte tout pur & syncere.

Les vers s'engendrent ordinairement plustost dans les intestins, que dans toutes les autres parties du corps ; combien que i'en aye quelquesfois veu sortir de petits par les vrines, qui s'estoient formez dans les reins, & qu'il s'en trouue dans les poulmons, dans les oreilles, & aux dents, & bien souuent dans les abscez mal pensez, & dans les vlceres sordides. Ils naissent & prennent vie d'vne pituite grossiere & visqueuse amassée, corrompuë, & disposée dans les intestins par vne abondance de chaleur naturelle, à la façon de ces insectes qui s'engendrent de matiere putride par le moyen de la chaleur celeste. Or selon que la matiere qui se pourrit est de figure diuerse, les vers se rencontrent de differentes especes. Les vns sont longs & ronds, lesquels s'engendrent d'ordinaire dans les intestins superieurs & grailes, d'où resistans à la mangeaille qui descend par là, ils remontent souuent dans l'estomach qu'ils trauaillent de symptomes fort cruels. De là ils passent par l'œsophage iusques dans la bouche, par laquelle mesme ils sortent quand elle est ouuerte: & quand elle est fer-

mée pendant que l'on est endormy, ils se glissent par la cauité du palais & sorrent par les narines. Les autres sont fort courts & larges, de la forme d'vne graine de courge, desquels la procreation se fait ou dans l'intestin aueugle, ou dans les cellules du colon, & souuent ils s'attachent les vns aux autres par vne file merueilleuse. Il y en a d'autres fort petits, menus, & ronds, qu'on nomme Ascarides, qui se logent ordinairemẽt en l'intestin droit, & dans le fondement : on en void quelquesfois fourmiller les matieres fecales des personnes adultes. Ie les ay aussi quelquesfois veus sortir du fondement auec vne certaine demangeaison, & de là courir de costé & d'autre par les cuisses & par les fesses.

La crudité & la gourmandise fournissent de matiere à toute cette vermine ; comme fait encore l'vsage des choses qui se corrompent facilement, comme du laict, du fromage, & des fruicts doux & de peu de durée. C'est pourquoy les enfans en sont beaucoup plus souuent trauaillez que les adultes, à cause que leur chaleur est plus humide, & qu'ils ont dauantage de vapeurs. Les signes qu'on a des vers, sont, vne enfleure du ventre auec murmure & trenchée, vn flux lienterique, vne debilité de membres, la couleur pasle du visage, les yeux chargez & battus, la demangeaison du nez. Lors que les vers montent, & qu'ils viennent à s'irriter, principalement quand on est longtemps sans manger, & qu'ils ont faute de viande, ils mordent & succent les boyaux excitent vne toux seiche ; & s'attachans à l'orifice du ventricule & aux entrailles, causent des defaillances d'esprit, des syncopes, des epilepsies : & continuans

de monter, donnent des tremblemens, des difficultez d'aualler, & des apprehensions d'estouffer, desquels accidens beaucoup d'enfans sont morts.

CHAPITRE XI.

Les maladies & Symptomes du fondement.

LEs maux qui suruiennent au fondement sont, Phlegmon, Abscez, Fistule, Fissure, Condylome, & Hemorrhoide, dont le symptome est vn flux de sang.

Le Phlegmon se fait de l'abondance du sang qui tombe de la veine caue par les hemorrhoides dans les espaces vuides qui sont autour du fondement. Cela vient tant d'autres causes que principalemẽt pour auoir cheuauché longuement & durement. La douleur est fort aspre & espoinçonnante, & s'augmente quand on y touche. Le fondement sort quelquesfois, & le ventre ne se descharge que difficilement, & auec vn tourment insupportable, & quelquesfois il demeure plusieurs iours arresté, mesme auec fievre. De ce phlegmon vient vn abscez, lequel se dégorge plustost dans la cauité de l'intestin droict, que sous la peau; parce que le pus rongeant la partie plus molle auec dauantage de facilité, se fait voye plus promptement par là. L'abscez estant vuidé il demeure vn vlcere purulent & sordide, comme il en reste aussi quelquesfois du Tenasme negligé. Or en peu de temps cét vlcere degenere en fistule; car il ne se peut pas fa-

cilement consolider dans vne partie si humide, & par où il faut que passent les excremens, & les ordures amassées, y ayant fait vn crouste calleuse, il continuë fort long-temps à couler, apres mesme que la douleur est appaisée. Le pus de cét vlcere ou seul & à part, ou au commencement de la deiection, est tout au contraire de celuy qui coule d'vn vlcere du mesentere, ou des parties superieures. Voire mesme on l'a veu quelquesfois penetrer iusques dans la vessie; lors quand on vouloit pisser il sortoit du vent par le conduit de l'vrine, de mesme qu'il en sort par le fondement, puis l'vrine couloit meslée de pus, auec quelque peu de matiere fecale.

Les Rhagades, c'est à dire les fissures du fondement, sont de petits vlceres longs, dont le sphincter est creuassé, de mesme qu'il s'en fait à la levre inferieure, aux mains & aux pieds. Tous les autres petits vlceres du siege se rapportent à ces creuasses. La douleur est lors tres-acre, auec ardeur, sans indice de phlegmon, & souuent quand on presse le siege, l'extremité de l'vlcere paroist. Or ces vlceres se font ou par l'aspreté des matieres fecales trop endurcies, ou par la mordication de quelque humeur acre, salée & desseichante.

Le Condylome est vn tubercule dur engendré sur le bord du fondement, de la forme d'vne verruë, ou d'vn grain de raisin, ou d'vne meure. Il se fait d'vn sang melancholique & noir, & incommode plus par l'ennuy qu'il cause, que par la douleur qu'on en souffre.

Quant à l'hemorrhoide externe, & qui paroist au dehors, elle s'esleue pareillement sur le siege, & est causée d'vn sang noir & melancholique, dont l'extremité de cette veine est remplie par vne des-

charge de la veine caue ; & la dureté de cette partie l'empeschant de sortir, il la fait enfler de la figure d'vne figue. Or elle differe du Condylome en ce qu'elle se fait en moins de temps ; qu'elle cause beaucoup de douleur, & qu'elle n'est point encore si fort endurcie. Et cette sorte d'hemorrhoide est dite aueugle, quand il n'en sort point de sang. Pour celle qui est desia ouuerte, elle iette du sang, quelquesfois de soy-mesme, & tousiours quand on s'efforce d'aller à la selle, & la tumeur n'en est pas si grosse que de l'autre. Quand les veines du corps sont pleines d'vn sang trop abondant, ou acre, le sang superflu sort par les hemorrhoides internes, presque sans tumeur & sans douleur, & ce lors seulement qu'on est à la selle, & ce sang paroist separé sans estre aucunement meslé parmy les matieres fecales. Les symptomes des hemorrhoides sont le flux de sang immoderé, & la non accoustumée suppression d'iceluy : car l'vn & l'autre c'est outre l'ordre naturel, & produit des maladies fascheuses. Dautant que l'on ne repute naturelle que cette euacuation seulement qui sert à descharger le corps de ce qui le fasche & luy est nuisible, comme d'vn inutile fardeau, sans l'incommoder ny l'affoiblir. La cause contenante du flux des hemorrhoides est dans le sang, lequel estant abondant, subtil, ou acre, sort auec violence; ou bien elle est dans les veines qui sont ouuertes, mangées ou rompuës. Quant à la suppression, elle a des causes toutes contraires.

Le fondement tombe tantost de soy-mesme, tantost par l'effort qu'on a en deschargeant le ventre, & le sphincter paroist quelquesfois tout renuersé & retourné, ce qui vient de la debilité ou relaxation du muscle par trop d'humidité. C'est pour-

quoy on void plus souuent arriuer ce mal aux enfans, qu'aux personnes aagées.

CHAPITRE XII.

Les maladies des Reins, leurs causes & leurs signes.

LEs Reins ne sont pas subjects à beaucoup de maladies ; ils sont seulement attaquez d'inflammation, d'obstruction, d'abscez, & d'vlcere.

L'inflammation qui s'appelle proprement Nephritique, ne se fait gueres dans les reins, à cause que la chair d'iceux estant ferme & fort dure, ne reçoit pas aysément de fluxion. Neantmoins elle y suruient quelquesfois en suitte de quelque coup ou cheute par la contusion des reins, lesquels estans froissez attirent la fluxion par les veines emulgentes. Les signes qui la font remarquer sont vne grande chaleur, vne douleur fascheuse & battante dans cét espace, qui est entre la derniere coste & la hanche, laquelle fait enfler les parties voisines qui sont autour des entrailles, autour des lombes, autour de hanches, des aignes, & des parties honteuses, vn refroidissement des extremitez, & vn engoudissemēt de la cuisse qui est du mesme costé : Il prend souuent enuie de pisser, l'vrine sort auec ardeur & peine, & est au commencement subtile & cruë, puis grossiere & glaireuse : le ventre deuiēt constipé & paresseux ; d'où s'ensuit vne enfleure de ventre, vne fievre continuë, des nausées, des rots & des vomissemens frequents.

L'obstruction des reins vient de diuerses causes; de sable, de pierre, de phlegmes grossiers & visqueux. Il ne s'est gueres ou presque iamais rencontré que les seuls phlegmes grossiers ou visqueux bouschassent entierement le rein; mais cela se fait fort souuent par le sable, ou par quelque pierre; desquelles choses seulement l'vrine est aussi supprimée. Or le sable s'amasse non pas dans la cauité interieure des reins, mais dans leur propre substance, d'où vient qu'il est dur & rouge, & qu'il participe de la substance & couleur des reins. L'vrine le pousse en passant de là dans la cauité, & l'emporte par les vreteres dans la vessie, d'où il sort auec l'vrine & la rend graueleuse. Si on en neglige la cure, ce grauier s'espaissist, ou s'attachant l'vn à l'autre s'amasse & compose vne pierre, laquelle se destachant puis apres de la substance du rein, s'aduance dans la cauité d'iceluy, & venant à s'arracher de là, elle deschire & emporte sans faire aucune douleur, cette partie du rein qui la tenoit attachée, d'où il coule vne sanie laquelle sort auec l'vrine, & la rend espaisse, trouble & noirastre. Or si la pierre qui se rencontre dans la capacité du rein, n'est encore gueres grosse, elle se fourre bientost à l'entrée de l'vretere, d'où elle tombe dans la vessie, par vn grand effort, & auec vne tres-cruelle douleur nephritique. Si elle est vn peu grosse, ou rabotteuse & rude, elle demeure plus long-temps à passer, & deschire cruellement l'vretere. Quelquesfois aussi quand elle est trop grosse, elle reste & s'arreste dans la capacité du rein, l'vretere n'estãt pas assez large pour luy donner passage; où estant repousée & agitée, elle cause souuent vne douleur fort fascheuse, & sur tout lors qu'elle se iette à l'embouchure de l'vretere: mais cette douleur

s'appaise quand la pierre se remet dans la cauité du rein. Si auec le temps elle ne tombe point, le sable continuant de s'y attacher, elle s'accroist tantost plus, tantost moins, & acquiert diuerse figure & couleur. Estant confirmée, elle occupe presque toute la cauité du rein, & empesche que le sable ne passe comme il auoit de coustume: ce qui fait que l'on prẽd le mal de la pierre des reins pour de vieilles douleurs nephritiques. Les signes que la pierre est toute formée dans le rein, sont, vne pesanteur de la partie affectée telle qu'à peine peut on fleschir l'espine du dos, dont toutesfois la douleur ne se manifeste gueres, quand on vient à presser ces parties par le dehors, comme fait celle qui est causée de defluxion. L'on sent vne certaine douleur sourde, sans qu'il paroisse aucune tumeur, lors principalement que le rein est pressé par quelque vent ou matiere fecale retenuë dans les boyaux par la constipation du ventre, ou quand on se couche sur le costé opposé, ou bien quand on fait quelque exercice trop violent. La douleur nephritique reuient par interualles sans qu'il sorte aucune pierre: en trauaillant ou allant à cheual sur vne monture de pas trop dur, l'on rend du sang parmy l'vrine, à cause que la pesanteur de la pierre froisse le rein, & souuent le deschire & vlcere sans douleur, tellement que le sang en sort & se mesle auec les vrines qui coulent par là. L'on sent de plus vn fascheux engourdissement en la cuisse du mesme costé qui est malade. La matiere de la pierre est vne humeur grossiere & visqueuse, qui se iette sur le rein auec le sang, & auec les serositez d'iceluy; laquelle prouient tantost de crudité, tantost d'vn sang bruslé & terrestre. Quant à la cause efficiente, tous disent

que c'eſt la chaleur exceſſiue des reins, laquelle bruſlant, deſſeichant & endurciſſant les humeurs, les coagule en pierre. Mais à dire le vray, il en faut eſtablir vne autre cauſe plus efficace, & beaucoup plus frequente, qui eſt la graueleuſe & pierreuſe conſtitution naturelle des reins. Et quiconque a les reins de cette ſorte dés la premiere conformation, à peine pourra-il iamais eſchaper le mal de la pierre ; veu meſme que cette maladie entre les autres eſt tellement hereditaire, qu'ils'en trouue plusieurs à qui la pierre s'engédre auec le rein. Finalement entre les cauſes qui contribuent, les principales ſont l'oyſiueté & le trop dormir eſtant couché ſur le dos.

L'abſcez des reins, par lequel il s'y fait vn amas de matiere purulente, vient rarement de phlegmon, & le plus ſouuent de quelque vlcere ſordide, qui n'a point eſté nettoyé , ce qui ſe fait de la ſorte que ie diray tantoſt. Neantmoins quand c'eſt de phlegmon, la cuiſſon engendre du pus, & produit vn abſcez quelquesfois ſi grand , que le rein en eſtant tout enflé, il paroiſt en dehors de la tumeur autour des lombes & des flancs La fievre ſuruient auec friſſon ; on ſent vne peſanteur laquelle incômode plus qu'elle ne faiſoit auparauãt. Or l'abſcez eſtãt ouuert le pus eſt emporté auec l'vrine, & quelquesfois il en ſort des ordures ou de la chair corrõpuë qui ſe deſtache de la ſubſtãce putride des reins. L'abſcez eſtant vuidé & purgé, il reſte vn vlcere, qui dure fort long temps, & ne guerit preſque iamais. Car ce qui eſt ou pourry ou mangé de la ſubſtance, ne ſe peut iamais ny reprendre ny reſtablir ; dautant que ce viſcere, auſſi bien que les autres, eſt vne partie ſpermatique, & que les vrines qui

ges qui passent continuellement par là, ne permettent pas que l'vlcere se consolide. C'est pourquoy il demeure tousiours sordide, & coule perpetuellement comme vne fistule. La marque de cela est, qu'il sort auec l'vrine tantost du pus, tantost des glaires, qui rendent l'vrine blanche, trouble & semblable à du petit laict, dans laquelle estât reposée il se fait finalement vne hypostase purulente ou glaireuse.

L'vlcere qui se fait és reins en suitte d'vn abscez causé de quelque phlegmon, n'arriue que fort rarement. On ne doit pas estimer aussi que celuy-là soit gueres plus frequent que l'on dit, qui se fait ou par l'acrimonie de quelque matiere corrosiue, laquelle passant dans le rein en ait rongé la substance, ou en suitte de quelque coup, ou de quelque cheute qui ait rompu les veines de ce viscere. Mais il vient souuent & presque tousiours de quelque pierre enfermée dans le rein, laquelle par sa pesanteur y fait de la confusion, ou le caue & le mange par son froissement. Nous auons veu bien souuent que la chair & substance du rein estât de cette façon toute mangée, il n'y restoit que quantité de pierres & du pus enueloppez dans la membrane du rein, comme s'ils eussent esté reserrez dans vne bourse.

Or on connoist que l'vlcere vient de ces causes-là, quand l'vrine a esté souuent meslée de sang, auant que d'estre purulente, & principalement apres l'exercice & le trauail; & en ce qu'il n'ayt point ou fort peu souuent de fievre. S'il arriue quelquesfois que le pus soit retenu par l'obstruction de l'emboucheure de l'vretere, il regorge peu à peu par l'emulgente dans les plus grandes veines, & gaste le sang & l'habitude du corps,

d'où vient que ceux qui ont la pierre, selon que i'ay remarqué, deuiennent souuent boursoufflez & pasles, comme s'ils estoient atteints de Leucophlegmatie ; ou bien s'en estant fait vn grand amas en ce mesme lieu, il fait enfler les flancs & les lombes, d'où mesme, ayant fait ouuerture en la peau, il sort en abondance, & continuë longtemps à couler par là. Quelquesfois aussi l'on a veu de grosses pierres tantost sortir d'elles mesmes auec le pus, tantost estre arrachées de force par cét endroit. Quand ces choses arriuent, la substance du rein est desia presque toute consommée de pourriture, & le pus qui en regorge va flottant entre les membranes du Peritoine, où il s'en iette quelquesfois vne si grande quantité, que nous auons veu toute la region du ventre & des lombes en deuenir enflée, d'où le pus sortoit apres tant par les selles que par le vomissement.

La douleur nephritique est vn tres-cruel mal de reins, ou plustost de l'vretere, le sentiment duquel est extrémement delicat. Cette douleur estant fixe dans le rein, demeure stable en l'vn ou en l'autre des costez, sinon que quelquesfois elle s'estend le long de l'vretere, ou vers la hanche, ou vers le testicule, qui est de ce mesme costé. Elle ne court point çà & là, auec vn certain murmure, dans le milieu du ventre, ou par tout le ventre, comme fait la colique ; & ne s'appaise pas tousiours quand le ventre se descharge des matieres fecales, ou que les vents en sortent : mais elle trauaille cruellement le peritoine : en suitte dequoy les visceres & le ventricule se renuersent, d'où procede vn vomissement premierement pituiteux, puis de matieres bilieuses. L'vrine est au commencement du mal, en petite quantité, subtile & comme

de l'eau; & quelquesfois est arrestée : puis elle sort en abondance, grossiere & pleine de sable ; & l'ardeur qu'elle cause fait souuent enuie de pisser. Quand on se couche sur le costé qui fait mal, la douleur se diminuë, & s'augmente lors qu'on se met sur le costé opposé. Cette sorte de douleur est fort frequente, & beaucoup de personnes y sont grandement subjettes ; au lieu que celle de la colique n'arriue pas souuent. Quant à la cause d'vn tourment si fascheux, on ne peut dire que c'est, ny vne inflammation, ny vn grumeau de sang, ny quelque humeur grossiere, parce qu'estant molle & coulante, elle obeyt facilemẽt, & que nous voyõs sortir des reins ayséement, & sans douleur des glaires fort espaisses, & mesme du pus amassé & endurcy. La seule Pierre est cause de cette douleur, laquelle estant trop grosse, cornuë & raboteuse, & venant à passer par l'vretere, l'estend & le deschire auec beaucoup de violence, & excite par ce moyen vne tres-cruelle douleur. Nous auõs quelquesfois obserué en certaines personnes qui auoient esté depuis long-temps grandement subiettes à ces douleurs nephritiques, que l'vretere s'estoit si fort eslargy, qu'on y pouuoit fourrer le plus gros des doigts de la main. Et les pierres de grosseur mediocre, lesquelles n'eussent pû autresfois passer par là sans causer des douleurs tres-cruelles, y passoient sans faire mal. Mais ceux qui commencent encore d'estre atteints de ces douleurs nephritiques, ou qui n'en ont eu autresfois que rarement & bien peu, sont grandement tourmentez de la moindre pierre. Or il est sur tout difficile de discerner ce mal d'auec la colique, d'autant qu'on n'apperçoit rien qui excede manifestement. Apres que la douleur est appaisée &

aſsoupie, il faut ſoigneuſement prendre garde ſi la cauſe de la douleur a paſsé dans la veſſie, ou ſi elle eſt retournée dans la cauité du rein. Si elle a paſsé iuſques à la veſſie, il faut faire en ſorte qu'elle n'y demeure pas, crainte que par addition de matiere il ne s'en forme là vne plus groſſe pierre. Maintenant ſi la pierre vient à ſortir auec l'vrine, il faut voir ſi elle eſt ſolide, ou compoſée d'vn aſſemblage de grauier. Car ces choſes donnent lumiere pour proceder de bonne ſorte en la cure de ce mal. Et ne ſe faut pas arreſter à ceux qui veulent que les pierres qui ſont blanches, s'engendrent ſeulement dans la veſſie, & que les rouges viennent des reins; car quand les reins ſont pleins de pus ils en produiſent auſſi de blanches.

CHAPITRE XIII.

Les maladies de la veßie, leurs cauſes, ſignes & ſymptomes.

LA veſſie eſt ſouuent affligée de pierre, fort rarement atteinte d'inflammation & d'abſcez, & eſt quelquesfois vlcerée.

Les pierres de la veſſie different ſouuent en grádeur, ſubſtance, couleur, figure & ſituation, & ne ſe rencontre point de meſme ſorte en chaque perſonne; ce qui cauſe diuers ſymptomes en ceux qui en ſont trauaillez. C'eſt vne opinion toute cõmune, que ce mal viẽt d'vn ſuc groſſier & crud, qui paſſe auec l'vrine par les veines dans la capacité de a veſſie, où s'arreſtant vers le fonds, comme vne

sie, il se desseiche par la chaleur de cette partie là, & peu à peu se cõuertit en pierre. Mais ie ne comprends pas bien, comme il se puisse faire que ce limon croupisse là si long-temps sans en sortir, si ce n'est que peut-estre le col de la vessie fût desmesurément estroit, ou entierement bouché, veu que le sang caillé, & le pus, & les phlegmes espais & visqueux, & d'autres choses beaucoup plus grossieres, passent aysément par lá, & coulent auec les vrines. Ces raisonnemens pressants mon esprit, i'ay commencé d'en rechercher vne autre cause, & enfin i'ay reconnu que toutes les pierres de la vessie auoient prins auparauant leur origine dans les reins, d'où estans tombées pendant leurs douleurs nephritiques, & la grosseur les empeschant de sortir aisément de la vessie, elles y demeurent quelque temps, & s'accroissent par l'addition des ordures qui s'amassent en ce lieu là, tant qu'il s'en soit faict vne pierre veritable & confirmée. C'est pourquoy ie n'ay encore veu personne iusques à present auoir la pierre dans la vessie, qui n'eust auparauant senty quelques douleurs nephritiques. Et dans le milieu de toutes les pierres que i'ay autresfois cassées, apres auoir esté tirées hors de la vessie, ce que i'ay fait plusieurs fois pour espreuue, i'ay trouué comme vn noyau, qui estoit vn commencement de pierre ainsi tombé des reins, different en couleur & en substance du reste de l'enueloppe qui s'estoit amassée autour. Les signes propres du calcul de la vessie sont d'ordinaire vn certain chatoüillement vague & mobile autour de l'os pubis, & du perinée, pourueu que la pierre ne soit point encore gueres grosse: & quand elle vient aussi à croistre, l'on sent vne pesanteur

qui presse & incommode fort, de sorte qu'il est penible & douloureux de marcher par des lieux raboteux & rudes, & beaucoup plus de sauter. Il prend souuent enuie de pisser, tellement qu'enfin l'on ne fait presque autre chose, & à peine peut on retenir son vrine. Quand il faut pisser, le cours de l'vrine s'arreste tout à coup par le rencontre de la pierre qui se met au deuant de l'vrine, laquelle à cause de cela ne peut couler d'vne suitte continuée, mais par reprises. Et lors la douleur se fait sentir, tantost tout le long du conduit de la verge, tantost seulement en la glande, & cette douleur est extrémement sensible quand on acheue de pisser, lors que la pierre agitée par le cours de l'vrine, presse le sphincter auec plus de violence, comme si elle vouloit sortir. Auec l'enuie de pisser, il vient aussi enuie d'aller à la selle, dautant que la grosseur de la pierre pressant le Perinée, excite l'intestin droit aussi bien que le col de la vessie. Il arriue neantmoins quelquesfois que la pierre estât attachée au haut de la vessie & comme suspendüe, à peine fait-elle paroistre aucun de ces signes : & on a veu des personnes qui en ont ainsi long-temps porté sans aucune douleur : toutesfois ces signes sont en tous, tantost plus benins & obscurs, tantost beaucoup plus cruels. L'vrine sort blanchastre, grossiere & trouble, au fonds de laquelle il se fait vne hypostase purulente, ou semblable à la morue des narines. La plus part de ces signes paroissent semblablement quand il y a quelque vlcere sale & profond au col de la vessie, comme il s'en fait dans les chaude-pisses. Ce qu'il faut discerner par les causes qui ont precedé. Si c'est vn vlcere sordide, il y a eu auparauant de la chaude-pisse. Si c'est vne pierre, la personne qui en est trauaillée a esté au-

tresfois subiette à de fascheuses douleurs nephritiques, & n'a pas tousiours rendu la pierre qui luy causoit le mal. Finalement en mettant le doigt dans le fondement, ou pour le mieux en passant la sonde dans la vessie, le sens esprouuera & s'asseurera de ce que la coniecture rendoit douteux & incertain.

L'inflammation, s'il en arriue, ne se faît pas dans la vessie, qui est mince & destituée de sang; mais bien au sphincter ou muscle du col. Ce mal est accompagné d'vne fievre ardente & aiguë; d'vne douleur aspre & eslançante dans le Perinée, auec de la rougeur & de l'ardeur: l'vrine s'arreste & ne peut sortir, bien qu'on ait lors vne extreme enuie de pisser, & qu'on s'y efforce beaucoup: le ventre deuient plus reserré que de coustume, à cause que l'intestin droit se restrecit par la grandeur de l'inflammation: le Penil & l'hypogastre s'enflent iusques vers le nombril, par la quantité trop grande de l'vrine retenuë. Le conduit deuient si estroit qu'on n'y peut mettre la sonde, mesme il est tres-dangereux d'irriter cette partie, parce que la Gangrene s'y met assez facilement quand bien on n'y toucheroit pas, dont à peine en est-il iamais reschappé aucun. Lors que l'abscez se fait, & que le pus se forme, tous les symptomes se rengregent: & s'addoucissent quand l'abscez est creué: car le pus sortant, la tumeur s'en va, & l'vrine coule en abondance.

Si le malade ne meurt pas de cét abscez, il luy reste vn vlcere creux & sordide dans le sphincter, d'où il sort parmy les vrines qui lors sont grossieres, tantost de la sanie, tantost du pus copieux & puant, lequel finalement tombe au fonds des vrines. Cét

abſcez a eſté veu s'ouurir par le Perinée, d'où les vrines ſortoient, & quelquesfois penetrer iuſques dans le fondement, par où toute l'vrine prenoit ſon cours. Le corps de la veſſie & les vreteres meſmes ſont auſſi quelques fois ſubiets à vne legere eſcorcheure, qui en vlcere ſeulement la membrane interne. Elle prouient tantoſt de l'agitation & frottement d'vne pierre ; tantoſt de l'acrimonie des vrines alterées par l'vſage du vin pur, & des viandes eſchauffantes, ou par le meſlange de quelque humeur acre & ſalée. L'vne & l'autre de ces cauſes rendent les vrines aucunement plus eſpaiſſes, & meſlées tantoſt de ſang, tantoſt d'vn peu de pus : il ſort auec l'vrine de petites peaux, ou eſcailles, ou certaines choſes comme du ſon. Au reſte quand l'eſcorcheure eſt dans l'vretere, on ſent de la douleur entre le rein & penil, & parmy les vrines on void du pus delié, qui ſurnage en forme de cheueux: mais quand elle ſe rencontre dans la veſſie, on ne peut tenir ſon vrine, on eſt preſſé ſans ceſſe d'enuie de piſser, & le malade a de la peine à ſe tenir debout : on ſent vne grande & continuelle douleur en la veſſie, en la verge, & au Perinée, laquelle s'augmente extrémement quand on piſse.

Il ſe fait auſſi en ſuitte des meſmes cauſes vne legere vlceration dans le conduit de la verge, par l'eſcorcheure de ſa tunique interieure. Et lors toutes les choſes que ie viens de dire paſsent auec les vrines qui en deuiennent troubles ; ce n'eſt pas toutesfois, comme cy-deſsus, quand on acheue de piſser ; mais ou deuant que l'vrine ſorte, ou de ſoy-meſme lors qu'on ne piſse pas. En piſsant l'vrine fait vne douleur acre dans la

verge, particulierement lors qu'elle commence à sortir, ou acheue de couler ; au lieu qu'en l'eschorcheure de la vessie, dans laquelle il y a tousiours de l'vrine fort acre, la douleur continuë sans relasche. Le canal de l'vrine est encore quelquesfois gasté d'vlceres sales & profonds, beaucoup plus mauuais que les precedens, tels que les maladies veneriennes de ce siecle en produisent souuent, desquels nous parlerons ailleurs.

Le Priapisme est vne erection & enfleure de la verge, qui demeure bandée outre l'ordre de la nature, sans aucun desir venerien. Ce mal est quelquesfois accompagné d'inflammation, & quelquesfois il se fait sans inflammation, lors que la verge enflée bande par vne certaine extension conuulsiue. La cause du Priapisme est vn esprit flatueux, qui remplist à coup les arteres & le nerf cauerneux de la verge, lequel esprit procede, ou d'vne humeur grossiere & visqueuse, par le manquement de la chaleur ; ou d'vne excessiue redondance de la semence genitale. Ce genre de mal est grandement rare, duquel toutesfois on rapporte qu'vn certain personnage estant mort, auoit la verge encore dure & tenduë deux iours apres son trespas.

Maintenant, quant aux symptomes principaux des parties honteuses, ce sont, l'impuissance en l'acte venerien, & l'escoulement de la semence.

L'impuissance vient, ou de ce que la force virile estant esteinte, il ne s'engendre plus de sperme dans corps ; ou bien s'il y en a, c'est qu'on ne le peut entierement descharger. La force

virile s'affoiblit & se perd par vieillesse, par maladie, par toutes les causes qui dissipent les esprits, & ruinent la vigueur naturelle, par les malefices des sortileges, qu'on ne doit pas tenir pour fable & par les medicamens qui ont vne proprieté, ou vne vertu manifeste d'esteindre la semence genitale. Le sperme ne sort pas, quand il se rencontre vne grande obstruction dans les vaisseaux, & quand les parties honteuses sont atteintes de Paralysie. Ceux qui ont cette derniere incommodité sont bien touchez des desirs de Venus, mais la debilité des membres qui seruent à cét exercice, ne leur en permet pas l'execution : & les autres n'en ont ny la disposition, ny l'enuie.

La Gonorrhée est vn escoulement de semence excessif & non volontaire, hors de l'acte venerien, sans estre prouoqué par des songes lascifs, sans erection de la verge, & auec peu ou point de plaisir & de chatoüillement. Il y a mesme vne certaine espece de Gonorrhée, qu'à la moindre occasion le sperme se respand, comme il arriuoit à celuy qui deschargeoit sa semence d'abord qu'on luy donnoit vn clystere. I'ay veu encor vn certain personnage, lequel estant fort suject à ce flux de semence, iettant le pur sang en resuant pendant le sommeil, ou en y pensant seulement quand il estoit esueillé, auec non moins de plaisir que si c'eust esté de la semence. Or la Gonorrhée est vn mal aussi commun aux femmes qu'aux hommes. La semence est lors cruë, aqueuse, liquide, & claire, non du tout blanche. La cause de ce flux est la debilité des parties spermatiques, qui fait que la semence ne se peut cuire, ou ne peut estre retenuë iusques à ce qu'elle soit suffisamment cuite & espaissie. C'est pourquoy ceux qui n'estans pas encor en

aage de puberté, se sont effrenement portez aux actions veneriennes, y sont d'ordinaire fort sujets: car les parties s'affoiblissent, & les humeurs par vne longue habitude s'y iettent en abondance. Quand la semence sort à coup par quelque songe lascif, ou par quelque forte imagination venerienne, elle n'est pas crüe & aqueuse, comme en la vraye Gonorrhée, & ne coule pas insensiblement, ains est ejaculée auec beaucoup de plaisir. Et la cause de cette descharge est, ou l'abondance de la semence, ou vne chaleur & acrimonie dont la nature est irritée, ou bien vne grande vigueur des parties spermatiques, laquelle se remarque en ce que lors la semence sort tousiours auec vne agreable volupté.

Il s'est glissé en ce siecle parmy les hommes vn certain eschantillon de verole approchant de la Gonorrhée, aussi l'appelle-on pour ce suject Gonorrhée sale & virulente. Il sort au commencement vne certaine matiere virulente blanche ou iaunastre, qui coule insensiblement des vaisseaux spermatiques, tant en veillant qu'en dormant. Ce qui vient d'vne imbecillité des vaisseaux spermatiques & des testicules, non simple, mais contractée d'infection verolique, laquelle fait que tout ce qui s'amasse dans ces vaisseaux, se tourne en vne matiere virulente sale & maligne, qui infecte & gaste le reste, & deuient contagieux. Auec le temps ce venin se corrompt, & acquiert vne acrimonie qui en passant escorche & vlcere le conduit de la verge. Et l'on connoist que l'vlcere est desia formé par la douleur qui suruient & se fait sentir quand on bande, comme vne corde tendüe sous la verge, & en pissant on sent vne acrimonie qui pique aussi fortement que si on estoit trauaillé de

dysurie, tellement que beaucoup de gens là ont esté soupçonnez d'auoir vne pierre dans la vessie. Mais il n'est pas neantmoins tant mal-aisé d'en connoistre la difference par les signes propres de ces maux. L'vlcere deuient quelquesfois si profond, qu'il passe iusques à la derniere peau de la verge. Ce flux virulent estant arresté mal à propos, il se forme souuent vn abscez au dedans, tantost autour du testicule en l'epididyme, tantost au Perinée, d'où la matiere sort quand la peau vient à se rompre, ou à s'ouurir. L'vlcere de la verge continüe d'ordinaire fort long-temps, & à peine guerit-il iamais de soy-mesme. C'est pourquoy quand on en neglige la cure, il s'y fait vn excroissance de chair, de la forme d'vne verrüe, ou bien les ordures qui s'y amassent s'endurcissent en cal; & ce, non en vn seul endroit du conduit, mais en deux, & souuent en trois lieux. Les marques qu'il y a vne excroissance de chair, ou vn cal, sont, la suppression de l'vrine, ou la difficulté de pisser, quand l'vrine ne coule pas à plein cours & librement, mais comme vn petit filet. En maniant la verge on sent la dureté de l'excroissance, & en mettant la sonde elle se rencontre & l'arreste.

Au reste, les symptomes de pisser sont ; le Diabete, l'incontinence d'vrine, l'Ischurie, la Dysurie, la Strangurie, le pissement de sang & de pus.

Le Diabete est vn escoulement immoderé de l'vrine, par lequel on rend le breuuage tel qu'on l'a prins, sans estre aucunement changé. Ceux qui ont le ventre ou l'habitude du corps remplie d'vne grande quantité d'humeurs aqueuses, pissent quelquesfois auec grande impetuosité beaucoup plus qu'ils ne boiuent ; comme i'ay veu autres-

fois vn certain personnage replet & boursoufflé, lequel pissa tant dans l'espace d'enuiron huict iours, qu'il en deuint extrémement maigre & extenué. Ceux qui boiuent beaucoup, pissent aussi beaucoup, comme faisoit quelqu'vn que i'ay conneu, lequel aualloit tous les iours en l'espace d'vne heure seize liures d'vne eau medicinale tiede; car il la rendoit aussi-tost en vrinant, toute telle qu'il l'auoit beüe. Mais ny l'vne ny l'autre de ces excessiues profusions d'vrine, ne doit estre tenüe pour Diabete: mais bien quand on boit outre mesure sans se desalterer, & que l'on pisse incontinent tout ce que l'on venoit de boire, sans qu'il y ait presque aucun changement. Ce mal est proprement vn symptome des reins, lesquels estans fort eschauffez, ou chargez de quelque humeur tres-ardente, attirent puissamment les serositez, lesquelles toutesfois ne pouuans estre retenües par la debilité de ces parties, coulent continuellement dans la vessie. C'est pourquoy tout le corps estant de cette sorte espuisé & desseiché de soif, & de chaleur excessiue, se consomme entierement. Mais ce symptome est extremement rare, & à peine s'est-il rencontré vne seule personne qui n'eust au dedans quelque autre cause de cette abondance d'vrine.

On appelle incontinence d'vrine, quand elle coule manifestement sans aucun sentiment d'acrimonie, ny de douleur, quoy qu'on ne le vueille pas; & ces conditions là font beaucoup differer de la Dysurie. Or elle est causée par la resolution du sphincter, qui ferme le col de la vessie, ou bien quand les nerfs des lombes qui s'enserrent dans ce muscle sont atteints de Paralysie. Ce qui

vient tantost de coup ou de cheute, tantost de refroidissement ou de defluxion. Ceux qui pissent en dormant, comme les enfans font d'ordinaire, ce n'est point par aucune paralysie du sphincter, mais seulement par la relaxation & r'amolissement de ce muscle, lequel ne peut resister ny à la quantité, ny à l'acrimonie de l'vrine, lors principalement que les forces animales estans assoupies par le sommeil, ne font gueres de fonction.

L'Ischurie est contraire aux symptomes precedens, parce qu'en icelle l'vrine est entierement supprimée, & ne sort point du tout. Galien en rapporte souuent la cause au sentiment emoussé de la vessie, la diminution duquel fait qu'elle ne sent pas quand elle est pleine, & ainsi n'est pas sollicitée de se descharger. Mais à dire le vray, tant que l'vrine trouue vn passage ouuert & libre, comme en ceux qu'on taille pour leur tirer la pierre, elle coule d'elle-mesme, & sort sans estre ny pressee ny poussée. Et partant il faut que la suppression de l'vrine vienne d'adstriction ou d'obstruction, laquelle ferme ou les emboucheures des deux vreteres, ou le col de la vessie. Or pour discerner lequel c'est des deux, il en faut chercher des signes certains : Si le conduit de l'vn des vreteres seulement est bousché, l'vrine n'est pas pour cela supprimée, car elle ne laisse de couler par celuy de l'autre : mais quand tous les deux sont bouschez ou reserrez, la suppression se fait, laquelle se remarque en ce que le malade a esté suiet à vne douleur de l'vn & de l'autre rein ; on sent lors vne tres-grande pesanteur aux lombes, & quelquesfois on est tourmenté tant d'vn costé que d'autre d'vne douleur vehemente ; on n'est point ou fort peu pressé d'enuie de pisser ; on n'apperçoit au peni

ny douleur ny tumeur, non pas mesmes en pressant de la main : la vessie est flasque & vuide, tellement qu'en y mettant mesmes la sonde, il n'en sort pas vne seule goutte d'vrine. Mais quand l'vrine est arrestée par l'obstruction du col de la vessie, on a continuellement enuie de pisser, & on en fait de grands efforts, mais en vain; le penil deuient enflé & douloureux par l'abondance de l'vrine amassée, & si on passe la sonde dans la vessie, l'vrine en sort abondamment & auec impetuosité, & cause du soulagement. L'obstruction qui se fait à l'embouscheure des vreteres, vient d'ordinaire des pierres qui sont vn peu grosses, lesquelles se sont là fourrées, & rarement d'vne humeur crasse, ou de quelque grumeau de sang : mais beaucoup plus rarement d'inflammation, ou de pus. Dans le col de la vessie, elle procede souuent, ou d'vne pierre qui y est passée & demeurée, ou d'vn tubercule charnu & calleux, comme il s'en fait par la gonorrhée virulente; & rarement d'humeur grossiere, ou de pus, ou de sang caillé: Car ces choses ne s'arrestent pas long-temps dans le passage, mais sont facilement poussées dehors par le cours & impetuosité de l'vrine. Vn certain Personnage de l'aage de trente ans, ayant le col de la vessie bousché, rendit durant plusieurs mois l'vrine par le nombril, de mesme que s'il eust pissé; sans que pour cela il se fist aucune tumeur, ny aucun amas d'eau dans l'abdomen, & sans preiudice de sa santé. Plusieurs s'esmerueillans de cela, i'apprins que quand ce Personnage vint au monde, le nombril ne luy ayant pas esté bien lié, ne se ferma pas, & que tousiours depuis il en estoit decoulé quelque chose, ce qui me fist iuger que l'ourachos n'estoit pas encore desseiché, & que l'vrine se desgorgeoit lors de la

veſſie dans le nombril, comme quand il eſtoit au ventre de ſa mere.

On appelle Strangurie, c'eſt à dire, diſtillation d'vrine, quand l'vrine diſtille goutte à goutte : ce qui arriue tantoſt auec quelque effort, mais ſans douleur, tantoſt auec beaucoup de douleur, & par vn mouuement d'irritation. Celle qui ſe fait ſans douleur, vient des meſmes cauſes qui produiſent l'Iſchurie, mais qui à la verité ſont icy moindres, ce mal eſtant vn diminutif de l'Iſchurie. Quãt à celle qui eſt accompagné d'vne douleur acre, elle a des cauſes meſlées, qui tiennent tant de l'Iſchurie que de la Dyſurie ; car en ce que l'vrine ſort goutte à goutte, ce mal participe de l'Iſchurie, & à raiſon de l'ardeur & ſtimulation, il approche de la Dyſurie.

La Dyſurie eſt vne difficulté du Penil & de la veſſie, comme la dyſenterie l'eſt des boyaux, parce que l'on piſſe auec beaucoup de tourment & de douleur, quelquesfois abondamment, quelquesfois goutte à goutte. La cauſe de cela eſt, ou en l'vrine, ou au col de la veſſie. En l'vrine eſtant deuenuë fort acre, ou par vn regime de viure trop eſchauffant, ou par vn meſlange de bile, ou par l'acrimonie d'vne matiere purulente ſortie de quelque abſcez creué. Au col de la veſſie, c'eſt ou vlceration, ou inflammation que l'vrine irrite en paſſant. Ces cauſes ſe diſcerneront par les ſignes qui ont eſté cy-deuant aſſignez à chacune de ces incommoditez.

Le piſſement de ſang eſt quand il ſort du ſang en piſſant. Quand il ſort du ſang pur & ſyncere par le conduit interieur du Penil, cela ne ſe doit pas dire piſſer du ſang, parce que cela vient ſans vriner, & ſans qu'on le vueille, de quelque veine ou-

uerte,

uerte, rompuë ou mangée. Or quand le ſang ſort auec l'vrine, s'il eſt en grande quantité, il prouient ou des reins, ou du muſcle ſphincter qui eſt au col de la veſſie. car il n'en peut gueres ſortir, ny de l'vretere, ny du corps de la veſſie. Celuy qui tõbe des reins, eſt exactemẽt meſlé par toute l'vrine, de ſorte que c'eſt cõme vn ſang delayé & clair, lequel prend auſſi-toſt le deſſous, & paroiſt rouge, liquide & non caillé. Si cela ne procede point ny de cheute, ny de coup, il en faut rapporter toute la cauſe à quelque pierre, laquelle venant à froiſſer contre le rein par l'agitation du corps, & principalement par quelque exercice violent, en ouure les veines, & fait ſortir le ſang. On a ſouuent deſcouuert par ce ſeul ſymptome de piſſer du ſang, qu'il y auoit vne pierre dans le rein, laquelle ne ſe manifeſtoit par aucun autre indice que celuy-là, tellement qu'on ne penſoit point qu'il y en euſt. On peut de cette ſorte rendre long-tẽps du ſang par les vrines, ſans que les forces en ſoient manifeſtement intereſſées. Toutes les autres choſes qu'on aſſigne ordinairement pour cauſes de ce mal, comme la debilité des reins, leur ſimple ouuerture, l'infirmité du foye, la repletion, la ſuppreſſion des mois ou des hemorrhoides, ſont tellement rares & arriuent ſi peu ſouuent, qu'à peine ont elles iamais toutes ſeules fait piſſer le ſang.

Au reſte, quant au ſang lequel tombant du muſcle ſphincter dãs la capacité de la veſſie, rend l'vrine ſanglante, il ne ſe meſle pas eſgalement par toute l'vrine, & venant à s'amaſſer au fonds il ſe caille, & ſe prend en grumeaux; il en ſort auſſi quelquesfois vn grumeau, ou morceau caillé ſans vriner: on ſent lors ſouuent vne preſſante douleur en piſ-

ſant, laquelle ſemble bruſler la racine du Penil,& eſt accompagnée d'autres ſignes,qui marquent ou vn vlcere, ou quelque veine rompuë.

Quand il ſort du pus en piſſant, cela vient quelquesfois des reins, & quelquesfois du conduit du Penil. Au premier, le pus n'eſt pas exactement meſlé, ou s'il s'en rencontre quelque portion plus eſpaiſſe, elle ne ſort que ſur la fin. En l'autre, le pus ſort le premier tout pur, s'eſtant deſtaché ou du col du Penil, ou des Paraſtates vlcerez, ou des vaiſſeaux ſpermatiques; en ſuitte duquel vient l'vrine pure. Les vrines qui ſortent noiraſtres & troubles, ſans faire douleur, ſi elles ne ſont telles ou de iauniſſe, ou par vne criſe, viennent ainſi de l'esbranſlement d'vne pierre qui s'arrache du rein, & qui en doit apres ſortir, non ſans cauſer beaucoup de peine. Si l'on rend des glaires en vrinant, elles procedent ou d'vn vlcere, ou de quelque pierre qui eſt dans la veſſie. Lors qu'il ſe rencontre des filaments, ou des cheueux ſortis parmy les vrines, c'eſt ou de quelque pituite viſqueuſe qui ſe forme ainſi dans les vreteres, ou d'vn excremẽt de ſemẽce, qui s'eſt allongé de cette ſorte dans les vaiſſeaux ſpermatiques. Mais tout cecy, & les autres choſes qui peuuent broüiller les vrines, ſont plus amplement expliquées és lieux où nous auons parlé des choſes qui ſe rencontrent dans les vrines.

CHAPITRE XIV.

Les maladies de la bourſe des teſticules, leurs cauſes, & leurs ſignes.

LA bourſe des teſticules, & les teſticules qui ſont dedans, ſont attaquez tant d'inflammation, que de tumeur dure & ſcirrheuſe, & de toutes ſortes d'hernies.

L'inflammation vient d'vn ſang ſubtil & chaud, qui ſe iette outre l'ordre de la nature dans la bourſe & ſur les teſticules. La bourſe s'enfle & deuient dure, auec rougeur, chaleur & douleur eſlançante, laquelle s'augmente pour peu qu'on y touche, à quoy il ſuruient ſouuent de la fievre. Que ſi l'inflammation attaque ſeulement l'vn des teſticules, ces choſes ſont plus auant enfoncées, & ſe diſcernent mieux par le toucher que par la veuë; mais ſi elle s'eſtend iuſques ſur la bourſe, le tout paroiſt à l'œil par le dehors. L'inflammation ayant eſté mal penſée, laiſſe ſouuent en cette partie vne tumeur fort dure, à cauſe que la chaleur y a eſté trop ſoudainement eſteinte. Alors il ne s'y remarque ny rougeur, ny chaleur, ny douleur, il y reſte ſeulement vne dureté, qui bien ſouuent ne cede pas entierement aux remedes.

L'hernie, ou deſcente, ſe fait tantoſt en l'aine, & s'appelle Bubonocele, laquelle eſt commune tant aux femmes qu'aux hommes; tantoſt en la bourſe, ce qui arriue aux hommes ſeulement. Or elles viennent quand il deſcend quelque choſe ſur l'vne

ou ſur l'autre de ces parties qui y fait de la tumeur. La cauſe de cette deſcente eſt la rupture ou dilatation du Peritoine, l'office duquel eſt d'enuelopper & de retenir tout ce qui eſt au ventre. Quand il n'y a que la membrane interne rompüe, (car le Peritoine eſt double) la tumeur eſt ſeulement en l'aine: mais quand auec cela il ſe fait vne dilatation de la membrane qui s'eſtend dans la bourſe, la bourſe deuient pareillement enflée. Or il y a diuerſes choſes qui deſcendent là, deſquelles ſe prennent ordinairement les differences des hernies. De la cheute du boyau vient l'enterocele; l'epiplocele de l'omentum; l'hydrocele de l'eau, & la ſarcocele d'vne excroiſſance de chair. En l'enterocele & en l'epiplocele la tumeur n'eſt pas permanente: car eſtant couché ſur le dos, le boyau & l'omentum ſe remettent ou deux meſmes, ou en les pouſſant doucement auec le bout du doigt; & quand c'eſt le boyau qui remonte il fait vn certain bruit & murmure flatueux, au lieu que l'omentum retourne ſans faire bruit, & auec plus de peine. La tumeur de l'hydrocele & de la ſarcocele demeure touſiours, & ne retourne point vers la capacité du ventre, quoy qu'on la preſſe, & qu'on la pouſſe. Entre ces deux il y a cette difference, que la tumeur de l'hydrocele eſt plus molle, qu'elle reſonne lors qu'on la frappe, qu'elle ne peſe gueres, & qu'on void le iour au trauers: mais la tumeur de la ſarcocele eſt dure, peſante & opaque, & s'eſt auec le temps engendrée & accreüe peu à peu. Or comme les hommes ont des deſcentes dans la bourſe, les femmes en ont auſſi dans les parties honteuſes, eſquelles il ſe fait pareillement des cheutes des boyaux, de l'omentum, & d'humeurs aqueuſes, d'où ces choſes ſemblent pendre comme d'vn

sac. La rupture du nombril peut semblablement estre comptée pour vne espece d'hernie, par laquelle le nombril paroist souuent merueilleusement esleué, à cause que les boyaux sortent par là sous la peau. Il ne sera hors de propos de rapporter encor icy l'accident de ce Personnage, auquel il sort vn des menus boyaux, par le trou d'vne playe qu'il a receuë dans le ventre, auec incision de ce boyau, d'où les excremens du ventre n'estans pas encor solides ny liez, coulent continuellement depuis quinze ans, sans rien rendre par le bas. Passons maintenant aux maladies qui sont particulieres aux femmes.

CHAPITRE XV.

Les maux de la Matrice, leurs causes & leurs signes.

LA Matrice est sujette à diuerses maladies, qui sont, Phlegmon, abscez, vlcere, cancer, scirrhe, mole, enfleure, hydropisie, pierre : & dans le col, Rhagades, Condylomes, Hemorrhoides.

Le Phegmon procede d'vn sang subtil & chaud respandu de la veine caue, par les petites veines, dans la substance de la matrice, & non dans sa capacité : lequel venant à se prendre, enflammer & pourrir, produit vn Phlegmon. Ce mal est à la verité plus frequent au col de la matrice, que dans la matrice mesme. Lors que l'inflammation attaque toute la matrice, on est tourmenté d'vne douleur acre &

battante, & si l'inflammation tire dauantage sur la partie de deuant, la douleur panche aussi vers la motte, & l'vrine sort auec peine : mais si elle tend plus sur le derriere, la douleur se fait sentir vers les lombes, & le ventre s'arreste. On a de l'ardeur, de la tumeur, de la tension, & de la pesanteur, à la motte, au bas du ventre & és lombes; la fievre est continuë, auec les symptomes qui s'en ensuiuent : mettant le doigt dans le col, on ne sçauroit presser aucune partie de la matrice qui ne fasse vne vehemente douleur. Le sang pourry venant à se former en pus, il se fait vn abscez. Et lors tous les signes que nous venons de rapporter, se r'enforcent; on est souuent saisi de frissons fievreux, qui redoublent sans ordre: neantmoins tout cela se diminuë quand le pus est formé. Mais lors que le pus acre & corrosif commence à aboutir pour se faire passage, on est derechef tourmenté de tres-aspres douleurs, de fievres tres-fortes; & d'autres symptomes grandement fascheux. L'abscez estant ouuert & vuidé, il demeure vn vlcere sordide. Or le pus qui découle du corps de la matrice, tombe dans la capacité d'icelle, d'où on le void sortir tout pur; ou penetre au dehors dans l'espace du ventre, & s'arreste entre les boyaux, tellement que son abondance rend le bas du ventre tendu, & sa pesanteur y cause de l'oppression. L'abscez creué dans le col de la matrice se descouure au toucher, & le pus qui en sort se respand quelquesfois seulement dans le col, d'où finalement il coule dehors; quelquesfois dans la vessie, & lors l'vrine distille continuellement par le col de la matrice, en suitte dequoy nous auons veu souuent la façon naturelle de pisser estre entierement abolie; quelquesfois l'abscez penetre iusques dans l'intestin droict, &

lors il sort quelque portion des matieres fecales par le col de la matrice.

Il se fait quelquesfois vne legere vlceration en la matrice & au col d'icelle, qui en escorche la pellicule interieure, ou la caue quelque peu. Ce qui prouient ou d'vn accouchement difficile, quand l'enfant est trop grand, ou que venant de trauers, ou estant desia corrompu, il le faut miserablement tirer par force. Cela peut aussi proceder de la violence de l'acte venerien effrenement exercée, & d'vn long flux d'humeurs acres & corrosiues. En toute vlceration, il y a de la douleur assez forte, il coule vne sanie & ordure poignante & corrosiue, diuerse en quantité, en substance, & en couleur, quelquesfois puante, quelquesfois sans odeur, & qui se peut à peine discerner des simples fleurs. Or la propre connoissance de l'vlceration se prend des causes antecedentes, & du sentiment de la douleur, laquelle se renouuelle ou en y mettant le doigt, ou en y faisant iniection de quelque chose acre, comme de vin, ou d'hydromel.

Les vlceres malins de la matrice degenerent souuent ou en Nomes, c'est à dire, vlceres rongeans & cruels, ou en cancers. Les Nomes paroissent inégales, corrosiues, & vont tous les iours mangeant de plus en plus, de sorte que ces vlceres sont les plus puants, sales & fascheux de tous les autres, & ne prouiennent point des seules causes euidentes, mais aussi d'vne humeur acre & corrosiue insinuée dans cette partie. Le Cancer vient d'vne humeur atrabilaire qui s'estant là amassée s'irrite & s'enflamme par la chaleur. Quand il n'est point encor vlceré, on apperçoit vne masse pesanre, & vne tumeur dure de couleur aucunement liuide. Il paroist different de l'inflammation, en ce qu'il est de

longue durée, que la douleur est moins eslançante, & que la fievre n'est pas si forte. Du scirrhe, en ce qu'il est accompagné de chaleur & de douleur. Le Cancer estant vlceré est plus malin que les Nomes, aussi outre les autres marques, a-il les bords fort enflez & durs, releuez d'vn amas d'ordure sale & liuide : il iette pareillement vne sanie puante, subtile, & noire, ou mesme tirant sur le iaune.

Quant au Scirrhe, la matrice en est quelquesfois entierement & par tout endurcie, & quelquesfois il n'y en a qu'vne certaine portion. La tumeur est lors dure & resiste au toucher; elle ne fait point ou peu de douleur; on sent vn grand fardeau quand on est debout, (ce qui arriue pareillement és autres tumeurs) lequel pese, comme s'il deuoit tomber sur les parties honteuses : & quand on est assis ou couché, il presse l'intestin droit par sa pesanteur : on a de la peine à marcher, les iambes deuiennent faillies, & tout le corps est rendu lasche & paresseux. Il prouient d'vne humeur grossiere & terrestre, respanduë par la substance de la matrice, en laquelle il se prend & endurcist: ou bien d'inflammation, laquelle ne s'est ny resoute, ny tournée en abscez.

La Mole est vne tumeur charnüe engendrée, non dans la substance, mais dans la capacité de la matrice. Elle a quelquesfois certain commencement de forme, souuent ce n'est qu'vne masse sans forme, couuerte de peau, ou de membranes, au dedans de laquelle il y a vne chair molle & confuse, parsemée de quantité de veines, sans os, sans intestins, sans visceres. Elle attire de l'aliment par les veines, & se nourrist à la façon des plantes, & croist de sorte que quelquesfois elle rend le ventre

aussi gros que si c'estoit vn enfant de huict mois. Elle est quelquesfois si fort adherente aux acetabules, qu'il s'est trouué des femmes qui en ont porté dans leur ventre durant quatre ou cinq années, & quelquesfois toute leur vie. Mais le plus souuent celle qui ne tient pas si fort, tombe au trois ou quatriesme mois, auant que d'auoir atteint vne iuste grandeur. A cela se rapportent fort les faux & inutiles germes, dont l'euenement est assez frequent. On en porte & met hors quelquesfois plusieurs ensemble, & quelquesfois ils sortent auec le vray fœtus. La cause efficiente de la mole n'est pas le seul sang menstrual, & la seule semence de la femme ne la peut non plus produire, comme les œufs que les poules font sans germe, puis qu'on n'a iamais veu de femme conceuoir vne mole, sans auoir eu connoissance d'homme: mais la mole vient de la semence de l'homme, laquelle est, ou corrompüe, ou en quelque sorte impuissante, & peut bien prendre aliment, mais non pas former quelque chose. En la mole aussi bien qu'en la conception les mois s'arrestent, les mammelles s'enflent, le dégoust suruient, le ventre se leue peu à peu, tellement qu'il y a grand suject de croire que ce soit vne conception & grossesse d'enfant. Et ces signes marquent la difference d'auec le scirrhe.

Il differe aussi du vray & legitime fœtus, en ce que le fœtus se meut doucement & benignement; au lieu que la mole ou est arrestée par son poids, ou se roule auec certaine impetuosité de quelque costé que la femme se tourne. En la mole, la femme deuient plus pesante à marcher, & elle a comme vn poids qui luy pend en la matrice; les membres luy deuiennent graisles,

& souuent elle sent vne douleur qui luy pique dans le ventre ; aucune desquelles choses n'arriue quand c'est vn vray & legitime fœtus, principalement si la femme se porte bien.

La matrice deuient outre cela quelquesfois enflée & tenduë par vne quantité de vents qui en accouchant se sont coulez dans la capacité d'icelle, apres que l'enfant en a esté sorty, ou qui s'y estás engendrez par quelque autre cause, y sont demeurez enfermez. Le dessus de la motte & le bas du ventre s'enflent & sont attaquez d'vne douleur qui s'estend quelquesfois iusques au diaphragme, & aux aisnes ; le corps estant agité l'on entend quelquesfois vn bruit, & en frappant des doigts sur le ventre il resonne comme vn tambour, & le vent sort manifestement par le col de la matrice.

La matrice est aussi quelquesfois enflée par vne abondance d'eaux, ce qui est à dire le vray vne hydropisie vterine. Les signes de l'enfleure sont lors assez remarquables ; mais la pesanteur est plus grande, & le son est comme le bruit d'vne eau flottante. La cause efficiente de cette hydropisie, aussi bien que celle de l'ascites est le vice du foye ou de la ratte, toutesfois l'eau se fait vn chemin secret & inusité pour passer de la capacité du ventre dans la matrice. Quelquesfois mesme la veine caue distille en ce lieu-là les serositez du sang. Vne certaine femme estant surprise de cette hydropisie, respandoit, au temps de ses purgations menstruales, tout cét amas d'eau, qui luy sortoit de la matrice par le col d'icelle, & remplissoit six ou huict bassins d'vne eau citrine tres-chaude, tant que le ventre luy deuenoit tout plat. Aussi-tost apres ses mois venoient selon l'ordre de la nature. Le mois suiuant il s'amassoit derechef vne pareille quantité

d'eau, qui s'escouloit en suitte au temps ordonné de ses purgations. Enfin cette femme ayant esté bien guerie, deuint grosse, & accoucha d'vn enfant plein de vie.

Les Rhagades, les Condylomátes, & les Hemorrhoides suruiennent au col de la matrice, & à l'embouchеure d'icelle, tout ainsi qu'au fondement. On les remarque par la douleur qu'elles font, ou par le sang qui en sort, & principalement par le frottement du coït; comme aussi, auec l'instrument vterin, qu'on nomme Dioptrisme, si ce n'est qu'elles paraissent en dehors.

CHAPITRE XVI.

Les Symptomes de la Matrice, & les causes d'iceux.

LEs propres symptomes de la Matrice sont, la suppression des mois, l'excez des purgations menstruales, & le flux de la matrice, les fleurs blanches, les deux sortes de gonorrhées, la suffocation, ascension, descente, cheute & conuulsion de la matrice, puis la fureur & douleur vterine; à quoy on peut adiouster aussi la sterilité & l'auortement, auec les autres incommoditez des femmes grosses.

Les purgations menstruales commencent à paroistre, selon l'ordre de la nature à l'aage de quatorze ans, & cessent à cinquante. Elles durent à quelques-vnes depuis douze iusques à soixante ans. A plusieurs autres elles commencent plus

tard & cessent plustost. La cause de cela est la diuersité tant de la constitution naturelle, que du regime de viure,, qui fait que les vnes ont leurs purgations plus abondantes, & les autres moindres. C'est pourquoy la plus propre & conuenable reigle des purgations, est celle qui est conforme à la nature & au genre de vie, ce qui se reconnoist par cette seule marque, que quand elles cessent les forces n'en restent pas dauantage accablées ny affoiblies.

La suppression des mois en vn aage meur, sans grossesse, est iugée entierement contre l'ordre de la nature: ne plus ne moins que leur euacuation, laquelle se fait plus rarement que tous les mois, & en beaucoup moindre quantité que ne requiert la condition de la nature, & le regime de viure. De là s'ensuiuent les symptomes de nausée, de dégoust, de pesanteur és lombes, és espaules, à la teste, & par tout le corps, & de douleur comme d'vne lassitude tensiue: les vrines sont espaisses, troubles, rouges, & le plus souuent noirastres: en suitte dequoy Hippocrate remarque, qu'il se faict enfin des maladies fascheuses & longues. Les causes euidentes & effectrices de ces choses sont, la trop petite quantité du manger & du boire, le trauail vehement, la sueur abondante, l'espanchement excessif de sang, ou par les narines, ou par les hemorrhoides, ou la section de la veine, le vomissement ou le cours de ventre immoderé, l'extenuation du corps contractée de quelque maladie que ce soit. Voire mesme les soins, les fascheries & la peur ont souuent supprimé les mois. Quant aux causes internes, les vnes sont és parties principales, ou en tout le corps; les autres sont seulement en la matrice. Es parties principales,

comme au foye, en la ratte, au ventricule, ou és poulmons. S'il s'est contracté en ces lieux là, quelque intemperie froide; ou vne forte obstruction, ou vne dureté scirrheuse, comme en la iaunisse, en la Cachexie, en l'hydropisie, en l'asthme, & en d'autres incommoditez, par le vice desquelles le sang des veines vient à estre alteré, il n'est pas certes possible que les mois ayent leur cours comme il faut, & selon l'ordre que la nature prescrit: non plus que quand le sang est deuenu froid, visqueux & grossier par l'vsage des alimens grossiers & visqueux, ou pour auoir trop beu d'eau froide, ou bien par vne grande oysiueté. En la matrice, ce qui empesche la suppression des mois, est le refroidissement, l'obstruction tant simple, que celle qui vient de quelque tumeur, comme de scirrhe, & d'inflammation: comme aussi le renuersement de la matrice, & tout ce qui en bousche l'orifice par le dedans, comme du sang caillé, vne excroissance de chair, vne abondance de graisse, & vne pellicule engendrée en cette partie, ou quelque mauuaise cicatrice restée d'vn vlcere: ou bien c'est vn vice naturel de la conformation, par lequel i'ay veu vne femme, à laquelle il n'estoit iamais coulé de la matrice ny mois, ny aucune autre chose, & neantmoins a vescu saine & sauue iusques à l'aage d'enuiron soixante ans.

Quant à l'excessiue purgation des mois, elle est outre la condition de la nature & de la vie; en icelle le sang sort ou plus abondamment qu'il ne faut, pour la quantité qu'on en a, ou plus long-temps qu'il ne conuient, ou bien recommence à sortir, ou par trop souuent, ou bien hors de saison. La marque que

toute euacuation est trop grande & excessiue, est la debilité & diminution des forces, auec la suitte des symptomes qui viennent de la trop grande effusion de sang; tels que sont, la perte de l'appetit, la crudité, la mauuaise couleur du visage, la tumeur œdemateuse des pieds, puis du reste du corps. Or l'excez de cette euacuation vient de toutes les causes qui eschauffent, subtilient, ou agitent tellement le sang en quelque façon que ce soit, qu'il ouure promptement les bouches des veines, & sort auec tant d'impetuosité, qu'à peine la nature soit assez vigoureuse pour le retenir. Il vient aussi de repletion, laquelle est bien souuent si grande, qu'elle fait non seulement ouurir les bouches des veines, mais en rompt mesme quelquesfois les plus petites, ce qui arriue d'ordinaire à celles ausquelles les mois ayans esté long-temps supprimez, viennent apres à sortir tout à coup & auec impetuosité: & à celles, qui par quelque cause que ce soit, ont auorté d'vn vray fœtus, ou d'vn faux germe. Il se fait encor en suitte d'vn accouchemẽt laborieux & difficile, quand le fœtus est trop grand, ou passe de trauers, ou sort par vn effort trop violent, qui fait rompre les veines, ou qui les ouure trop, en sorte que le sang en coule trop abondamment, ne plus ne moins que par quelques autres causes euidentes que ce soit. La trop frequente purgation menstruale, soit qu'elle reuienne deux ou trois fois le mois, procede pareillement des mesmes causes. Car la nature n'en peut reigler ny l'ordre, ny la mesure. Or ces eruptions immoderées se font tout à la fois & à coup, outre lesquelles il se fait aussi quelquesfois vne distillation ou longue fluxion de matrice, par laquelle le sang découle en petite qnantité & peu à peu, sans aucune reigle,

quelquesfois pur, quelquesfois sereux & comme de la sanie; & ce tantost par vn flux continué, tantost par petits interuales. La cause de cela est, l'ouuerture de quelque veine, qui est ou seulement rongée, ou vlcerée, quelquesfois au dedans de la matrice, & bien souuent dans le col d'icelle. Quand la veine est rongée simplemẽt, il n'y a point ou fort peu de douleur: mais si elle s'est ouuerte par vn vlcere, la douleur est manifeste & vehemente, laquelle se fait souuent remarquer en y mettant le doigt.

Le flux, qu'on nomme feminin ou vterin, differe de l'escoulement des mois, en ce qu'il sort non du sang pur, mais quelque chose de corrompu, & ce continuellement, ou sans ordre & sans reuolution. Or cette matiere corrompuë est tantost liquide & blanchastre, comme du petit laict, ou de l'eau d'orge mondé: tantost iaune ou pasle, tellement acre & presque bruslante, qu'elle escorche ou vlcere legerement toutes les parties qui en sont atteintes: & est de plus tãtost infecte & puante, tãtost sans aucune mauuaise odeur. L'odeur, la couleur, & la substance de ce qui coule, démontre quelle est l'espece du flux. Or la cause qui engendre sans cesse cette humeur corrompuë, est tantost dans la matrice, tantost és parties principales. C'est pourquoy ceux-là se trompent bien fort, qui veulent que toutes les choses qui sortent de la matrice, ayent leurs causes dans la matrice seulement, aussi bien que toutes les suppressions des purgations menstruales. Car és femmes qui sont de mauuaise habitude, & incommodées de Leucophlegmatie, par vn refroidissement de visceres, ou par quelque obstruction ou dureté scirrheuse, l'humeur corrompuë espanchée en diuerses parties, se

iette souuent dans la matrice,&descharge le corps par là; ce qui se fait en quelques-vnes par les vrines,ou par les deiections. Ce deffaut est commun à quantité de femmes, & arriuoit particulierement à celle qui,comme i'ay dit,respandoit par la matrice,tous les mois, les eaux qui la faisoient paroistre hydropique. Et ce mal n'attaque pas seulement celles qui sont aduancées en aage, mais aussi les ieunes filles qui ont les pasles couleurs, dont ie me souuiens d'en auoir veu vne atteinte dés l'aage de huict ans, laquelle en fut depuis longuement & bien fort incommodée. Cette cause du flux vterin est grandement frequente. L'autre qui se rencontre en la matrice mesme, arriue fort peu souuent, & est ou vne intemperie,le plus souuent froide,ou vne debilité prouenuë de grossesse d'enfant, d'accouchement, de contusion, ou par la violence de quelques autres causes externes: ou bien quelque escorcheure, ou vlceration, restée d'inflammation ou d'abscez. La matrice estant donc offensée par ces causes là, & ne digerant pas comme il faut l'aliment qui luy est propre, fait vn grand amas d'excremens, dont apres elle se descharge. La difference des causes susdites se remarque en ce que, quand le mal vient de la seule matrice,le flux est moins abondant, & ce mal a ses marques particulieres: mais quand il procede des visceres & de tout le corps, le flux est plus grand, & ne marque point d'estre accompagné de signes qui donnent indication de la mauuaise disposition des visceres.

La Gonorrhée approche du flux vterin, & les femmes y sont aussi bien sujettes que les hommes, & en sont mesme incommodées, à cause que leur semēce estāt plus cruë & plus claire, s'arreste moins.

Or elle coule sans aucune esmotion venerienne, non pas continuellement, ny tous les iours, comme le flux vterin, mais par certains interualles; non du dedans de la matrice, ains des vaisseaux spermatiques dans le col de la matrice; & ce qui sort est blanc, sereux, exempt de toute puanteur & acrimonie; & en fort petite quantité. La cause de cette Gonorrhée est la mesme que de celle qui vient aux hommes. Quant à la Gonorrhée virulente, elle est beaucoup plus frequente que celle-cy, & prouient d'impuretez veneriennes, de la mesme façon qu'il a esté cy-deuant declaré, en traitant de la chaude-pisse des hommes. La matiere de ce flux virulent coule continuellement & sans cesse, de mesme que celle du flux vterin: elle est neantmoins beaucoup plus espaisse, & tantost blãche, tantost iaune ou verdastre, de fascheuse odeur, acre & corrosiue; & partant ne se rencontre gueres sans faire bien-tost quelque vlcere au dedans des parties honteuses. Mais neantmoins ces marques ne suffisent pas pour discerner asseurément ce flux de l'vterin: sa principale indication se prend particulierement de ce qu'il ne procede pas de la matrice, comme fait le flux vterin, mais des vaisseaux spermatiques: & qu'il ne s'arreste point quand les mois suruiennent, ains continuë cependant & apres: au lieu que le flux vterin cesse lors que les mois coulent, & ne reuient pas si-tost apres qu'ils sont arrestez. Il paroist mesme aussi des marques d'infection venerienne, sans qu'on apperçoiue aucun indice de flux vterin, ny primitif, ny contracté par le defaut des visceres.

Au reste, entre les symptomes de la matrice, le plus fascheux est la suffocation. La cause du mal n'estant encore gueres grande, il s'esleue au com-

mencement vne vapeur de la matrice, qui frappe les visceres & le ventricule, & excite vne certaine nausée, en suitte de laquelle on ne vomist toutesfois que bien rarement, mais il s'ensuit vn certain chagrin, & vn dégoust des viandes, & ce quelquesfois auec vn murmure, & vn bruit qui se fait dans le ventre, & quelquesfois sans cela. Quand la vapeur monte iusques au diaphragme, & és parties du thorax, elle rend la respiration courte & frequente, comme si on auoit la poictrine oppressée. Et venant à attaquer aussi le cœur, elle cause quelquesfois vne legere defaillance, de laquelle neantmoins le pouls est à peine changé. La malade est en suitte agitée de crainte & de desespoir, & ce bien souuent de telle sorte, qu'elle pense deuoir mourir aussi-tost, sans pouuoir pour quelque chose qu'on luy die se remettre ny consoler. Le mal montant plus haut, attaque le gosier, & semble le serrer comme auec vn lien, ou comme si on le pressoit auec la main, & empeschant entierement la respiration, met la personne en grand danger d'estre suffoquée. Quand cette vapeur est paruenuë iusques au cerueau, tantost elle fait ce qu'on appelle fureur vterine, auec caquet, colere & inquietude, ou excite quelques autres sortes de folie, remplies de crainte & d'horreur : tantost elle cause comme vn profond assoupissement, qui fait tomber la personne comme si elle estoit frappée d'apoplexie, & demeurer sans mouuement, sans aucun sentiment, & auec si peu de respiration, que quelquesfois on n'en remarque point du tout, comme si la femme estoit desia morte & passée. Mais neantmoins le pouls ne laisse pas de persister quelquesfois assez fort, quelquesfois obscur & tellement petit qu'on ne le sent pas. Voila les diuers

ordres, & les diuerses formes des accez hysteriques, lesquels reuiennent par certaines reuolutiõs, de mesme que l'epilepsie, aux vnes plus souuent, aux autres plus rarement, iusques à ce que la cause en soit dissipée. Sur la fin de l'accez, il coule des parties honteuses vne certaine humeur, les boyaux murmurent, puis les yeux se leuent, les ioües deuiennent rouges, le iugement, le sentiment & le mouuent reuiennent, & le corps commence à se r'affermir. On a toutesfois souuent remarqué qu'il tomboit vn cerrain froid de la teste, le long du col, sur les espaules & sur les bras, où il causoit vn certain engourdissement & difficulté de mouuement; & faisoit comme vne espece de Paralysie, mais qui estoit peu apres dissipée. Quant à la cause de l'accez hysterique, c'est vne vapeur qui s'esleue de la matrice, non seulement par les veines, ou par les arteres, mais aussi par des conduits secrets & cachez; laquelle est asseurément veneneuse, tellement maligne & pernicieuse, qu'elle infecte les facultez des parties qui en sont atteintes, & en interrompt les fonctions. Si on considere la nature de cette vapeur, on trouuera qu'elle est de la condition de la pluspart des venins, c'est à sçauoir, est froide & melancholique. Le lieu d'où elle sort & qui la fomente, est la matrice, dans laquelle le sang menstrual, ou la semence enclose, ou bien quelque autre humeur, venant à se corrompre, acquiert cette qualité maligne & veneneuse. C'est pourquoy, comme on a souuent reconnu que l'epilepsie, és femmes enceintes, prouenoit de la matrice, d'où quelque humeur veneneuse expiroit au cerueau vne vapeur maligne, & que ce mal prenoit fin par l'accouchement; aussi faut-il croire le mesme des symptomes hysteriques. Or ie ne pense

pas que ces symptomes procedent seulement ou du sang menstrual, ou de la semence, veu mesme que celles qui ont bien leurs purgations, & qui sont grosses d'enfant, & qui ont la compagnie des hommes, en sont souuent trauaillées : & que nous en voyons quelquesfois plus de cinq cens dans vn mesme Monastere ; qui ont esté fort long-temps sans aucun exercice de l'acte venerien, qu'elles auoient auparauant practiqué, sans estre atteintes d'aucun symptome hysterique. Quelque humeur que ce soit, estant de cette façon corrompuë dans la matrice, expire des vapeurs de ce genre, dont le venin tient de la nature du lieu d'où elles procedent; & d'où vient le mal, de là vient aussi le plus mauuais du venin. Ce qui fait qu'encore que les hommes ayent vne longue supression des hemorrhoïdes, ou qu'ils ayent esté long-temps sans l'vsage du coït, ils n'ont pourtant aucuns symptomes semblables aux suffocations des femmes. Toutes les fois que ces symptomes sont grands, ils sont fort aysez à connoistre, & malaisez quand ils sont petits, d'autant qu'ils ne different pas beaucoup des melancholiques ou des cardiaques. Or il les faut discerner par l'obseruation de toutes les parties qui sont affectées, & par le rapport & conuenance de tous les signes.

Quant à la montée, descente, cheute & conuulsion de la matrice, les femmes en sont souuent trauaillées. L'authorité de Galien m'a autresfois porté à croire que la matrice ne sortoit point ou fort peu de sa place; mais estant sollicité tantost par les plaintes, tantost par les prieres des femmes incommodées de cette sorte, d'y porter la main, i'ay souuent senty en y touchant qu'elle s'esleuoit vers l'estomach en forme d'vne boule, &

qu'elle l'oppressoit bien fort; & qu'estant plusieurs fois repoussée auec la main, elle retournoit manifestement en sa place. Et veritablement cela ne doit pas sembler plus estrange, que quand on la void descendre si bas qu'elle tombe presque toute. Lors que la matrice monte, les symptomes ne sont pas de mesme que dans la suffocation; mais la femme est seulement oppressée d'vne certaine douleur des entrailles, d'vne difficulté de respirer, ou de quelque defaillance d'esprit, mais sans apprehension, sans delire, ou autre plus fascheux symptome.

On appelle descente de matrice, quand elle se iette en bas. Les sages femmes qui y prennent garde, la rencontrent à l'entrée des parties honteuses: mais estant assise, ou couchée sur le dos, ou allant à la selle, elle sent vn poids qui luy oppresse l'intestin droit: que si elle se couche sur le deuant, il luy vient vne difficulté d'vrine, de sorte mesme qu'elle apprehende les approches du congrez.

La cheute est plus fascheuse que la descente, dautãt que la matrice se renuerse en sortant dehors, tellement qu'on en void le fonds, & qu'on la manie de grosseur d'vn œuf d'oye pour le moins. Quant à la Conuulsion, elle se fait lors que la matrice se iette à costé vers l'vne ou l'autre des aines. On sent lors vne grande douleur en l'aine, & bien souuent en la hanche, laquelle venant à se rendre plus forte, s'appelle fureur vterine; toute la cuisse & principalement la hanche deuient engourdie & froide. Ces mouuemens si diuers, & ces courses de la matrice arriuent seulement à celles qui ont les ligamens de la matrice trop relaschez, ou par quelque mauuaise & fascheuse

grossesse, ou par quelque coup ou contusion, ou pour estre humectez d'vne trop grande abondance d'humeur. Pour la cheute, elle ne prouient pas de causes si legeres, ains seulement d'vn trop gräd effort fait en accouchant, par lequel la matrice sort auec le fœtus & l'arrierefaix, & se precipite en se renuersant ; il arriue aussi quelquesfois que la Sage-femme maladuisée renuerse & attire hors la matrice en tirant le fœtus, ou en arrachant l'arrierefaix. A celles donc qui ont les ligamens trop lasches, la matrice se iette en haut ou en bas, de costé ou d'autre toutes les fois qu'elle vient à estre irritée. Or elle s'irrite, quand elle sent quelque chose fascheuse & contraire qui l'incommode ou au dedans de soy, ou par le dehors : Car estant lors irritée & comme mise en cholere, elle se retire de son lieu propre, & se iette d'vn autre costé pour fuir ce qui luy est contraire & ennemy, & suiure ce qui est agreable & doux. Cecy est tellement manifeste au sens, que ie m'estonne fort comment Galien, contre l'aduis de Platon, s'est imaginé que la matrice ne se remuoit point ou si peu que rien, & non encore de soy mesme, ains seulement à cause des ligamens & appendices qui la soustiennent, lors que venans à estre bandez par la plenitude, ils se retirent & deuiennent plus courts. Mais cõbien que la matrice erre çà & là, & se meuue de soy-mesme, il ne faut pourtant pas penser que ce soit vn animal. Car le ventricule mesme, qui est aussi vne partie du tout naturelle, se meut pareillement, sans que nous y pensions, & sans que nous le voulions, quand estant incommodé par quelque chose estrangere, il la vomist en se souleuant : ou bien lors que trauaillé de la faim, il s'aduance comme tout ioyeux au deuant de la viande qui luy

aggrée, & l'attire de la bouche auant qu'elle soit à peine maschée, & l'ayant prise la retient si auidemment, & l'embrasse si estroittement, qu'il semble estre tout retiré pour s'attacher apres. Si ces choses se remarquent au ventricule, & beaucoup plus au cœur, pourquoy ne s'en fera-il pas de mesme en la matrice? laquelle, comme nous sçauons, au commencement de la conception du fœtus, attire la semence, & retient le fœtus qu'elle a conceu, par l'espace de neuf mois, puis estant meur & parfait, elle le met dehors, comme si elle estoit doüée de quelque connoissance.

CHAPITRE XVII.

Les causes de la sterilité; les signes de la grossesse, ses symptomes & leurs causes.

LA sterilité, aussi bien que beaucoup d'autres symptomes, procede tantost du vice de la matrice, & des parties honteuses, tantost de l'indisposition des visceres, & ce tant aux hommes comme aux femmes. Car ceux qui ne sont pas en aage de puberté, & ceux qui sont desia cassez de vieillesse, sont steriles & infeconds, à cause que leur semence est claire, aqueuse & languide: & ceux lesquels, quoy que d'aage meur & capable, sont attenuez de quelque maladie aiguë, ou mesme lente & de longue durée; qui corrompe les humeurs, ou offense les esprits principaux. De la condition de

ceux-cy approchent ceux pareillement desquels les parties principales, comme l'estomach, le foye, la ratte, & les poulmons, sont affectées de quelque secrete defectuosité, d'intemperie, d'obstruction, ou de scirrhe, sans que le corps & les actions de la vie en soient manifestement interessées; & principalement s'il s'en est ensuiuy de la cachexie, ou Leucophlegmatie, ou de la iaunisse, ou de la phtisie & extenuation du corps, ou vne fievre lente, ou bien quelque autre production de cacochymie. Car les hommes qui ont ces incommoditez, ne font point de semence, ou en ont de mauuaise & infeconde, parce qu'elle n'est pas faite d'vne matiere propre, ny empreinte de la benignité des esprits. Et les femmes qui sont affectées de cette sorte, ne conçoiuent point en leur matrice la semence de l'homme, ou l'ayant conceuë la destruisent par le meslange de leur semence propre, & laissent incontinent couler le tout: ou si elles le retiennent, il s'esteint aussi-tost, ou peu apres, estant infecté du vice des parties principales. Ces causes ne font pas seulement la sterilité: mais produisent aussi des moles, des faux germes, des fœtus languides & des auortons, & ce beaucoup plus frequemment, que ne fait l'indisposition particuliere de la matrice. Quant aux deffauts des parties honteuses, lesquels contribuent à la sterilité, ceux des hommes sont, la paralysie & mollesse de la verge, le flux de semence, l'obstruction, restrecissement & contusion des vaisseaux spermatiques: la petitesse, & toute autre mauuaise conformation des testicules, & du membre viril. Les deffauts des femmes sont, les vices des testicules, & des vaisseaux spermatiques, semblables à ceux des hommes: & la trop grande amplitude ou petitesse, l'ob-

ſtruction, obliquité, peruerſion de l'orifice & du col de la matrice, & la ſuppreſſion des mois qui en procede: toutes leſquelles choſes n'ont pas beſoin de ſignes qui les faſſent remarquer, parce qu'ils ſont aſſez manifeſtes d'eux-meſmes. La trop grande intemperie de la matrice qui doit receuoir la ſemence, eſt auſſi cauſe de ſterilité. Cette intemperie eſt chaude, quand les parties honteuſes demangent, & ſont chatoüillées d'vne trop grande eſmotion venerienne, comme il arriue à ces femmes hommaſſes, & que les mois ne coulent gueres, & auec peine, & font vlcere par leur ardeur exceſſiue. Elle eſt froide, quand on ſent peu d'émotion venerienne, que les mois ſont ſupprimez, ou viennent en fort petite quantité & deſchargez de couleur: que l'on a les lombes, le penil, & les cuiſses moins ſenſibles. Et trop humide, lors que le ſang menſtrual que l'on rend, eſt clair, áqueux & abondant, & ſouuent en ce rencontre il ſuruient vn flux vterin, & l'on ſent vne peſanteur frequente des lombes & du penil. Le trop grand reſtreciſsement cauſé par la graiſse de l'omentum, & l'enfleure de la matrice, & finalement toutes ſes indiſpoſitions plus notables, apportent auſſi de l'empeſchement. Toute femme donc qui eſtant d'aage meur, n'a aucun de ces deffauts, & eſt d'vne bonne conſtitution, ayant le corps bien formé, ny trop maigre, ny trop gras, les hanches larges, & le ventre grād, doit eſtre reputée fœcōde. Hippocrate a eſtimé que pour bien connoiſtre cela, il falloit enueloper la femme, & mettre de la fumé ſous elle, & ſi l'odeur trauerſant par dāſon corps, ſe porte iuſques à la bouche & au nez, qu'elle eſt feconde, & qu'on la peut croire ſterile, quand l'odeur ſe perdant par le chemin, ne monte pas iuſques là. Voire meſme

si l'on met vne teste d'ail pelé dans le col de la matrice en forme de pessaire, lors que la femme se va coucher pour dormir, & que l'odeur ou le goust passe iusques à la bouche, c'est signe qu'elle est fœconde, sinon qu'elle est sterile. Si de plus on met tremper de l'orge dans l'vrine de la femme ou de l'homme, & que l'ayant apres semé dans la terre, il vienne à germer dans le dixiesme iour, il marque de la fœcondité; & s'il ne germe point, la personne est sterile. Si l'on iette aussi du soulphre vif en de l'vrine, & qu'il s'y engendre des vers, c'est fœcondité, sinon c'est sterilité. Lors donc qu'il ne s'ensuit point de conception du congrez de l'homme & de la femme, on reconnoistra par ces choses auquel des deux il tient que cela ne se fasse. Neantmoins il arriue souuent qu'ils ne sont steriles ny l'vn, ny l'autre, mais c'est qu'ils sont de contraire nature, & qu'en suitte de cette antipathie, ils ne peuuent engendrer ensemble, & le peuuent bien auec vn autre. C'est ainsi que deux personnes grandement chaudes, ne s'accommodent pas facilement, non plus que deux froides: & que celles qui sont temperées esgalement, ou mesme d'vne temperature opposée, s'accordent bien pour engendrer. Et partant la femme qui a vn mary comme il faut, & de bonne sorte, laquelle n'a aucun deffaut ny naturel, ny estranger qui la rende sterile, & n'est point trop tardiue à se mettre en humeur, elle est propre & capable pour conceuoir.

Or on coniecture que la femme a conceu, si elle descharge sa semence auec beaucoup de plaisir, en mesme temps que l'homme descharge la sienne, ou bien incontinent apres. Si ayant receu la semence de l'homme, elle la retient, sans la laisser es-

couler, & que ses parties honteuses ne soient point moüillées apres le coït. Ce iour là mesme aussi, la femme frissonne legerement, ou sent que sa matrice se reserre auec vn certain chatoüillement, pour embrasser plus estroittement la semence qu'elle a receuë ; ou bien il luy suruient quelque petite douleur au bas du ventre. L'orifice interieur de la matrice se ferme si iuste, qu'on n'y feroit pas entrer le bout d'vn poinçon. Puis le ventre deuenant plus gros & plus tendu, cét orifice interieur qui s'aduançoit en forme aucunement longue, s'accourcist & se retire, & remonte de sorte, que la Sage-femme y mettant le doigt, ne le sçauroit atteindre. Les esmotions veneriennes se refroidissent, & la femme estant grosse n'est pas du tout si fort portée à cela. Les purgations menstruales s'arrestent contre leur coustume, & ne reuiennent pas au temps qui leur estoit determiné : car les acetabules de la matrice estans bouschez par les secondines qui s'y attachent, & l'orifice interieur d'icelle estant bien fermé, il ne coule point de sang du dedans de la matrice. Mais à celles qui d'auenture ont quelque escoulement de sang pendant les premiers mois de la grossesse, ou mesme sur les derniers, cela sort des veines qui aboutissent dans le col de la matrice ; de mesme qu'à celles qui sont pucelles, sans que le fœtus en reçoiue aucune incommodité. Au second mois, combien qu'il coule quelque chose des menstruës, les veines de la poictrine commencent à se remplir, & les mammelles s'enflent & s'endurcissent, dautant que la nature prouide & soigneuse met en reserue quelque portion de ce sang dans le sein, & és parties superieures. Le fœtus commençant à deuenir

grand, les costez & les lombes s'estendent & s'eslargissent, & le ventre s'enfle, sans pesanteur manifeste. Il vient lors à certaines femmes des taches iaunes ou liuides au visage, ou des lentilles; ou biẽ les yeux leur paroissent noirs & battus tout autour, auec vn regard languissant : où il suruient d'autres symptomes, dont nous parlerons cy-apres. Les vrines sont de couleur citrine ou aucunement liuides, espaisses & troubles, lesquelles estans legerement agitées enuoyent des bulles ou de petits grains à la surface; quand elles sont reposées ce qui va au fonds, ou ce qui nage par dessus, est grossier & mal lié, & ne ressemble pas mal à de la laine cordée. Si l'on mesle du vin blanc parmy ces vrines, elles deuiennent semblables au broüet des febues boüillies. Si la femme boit le soir en couchant du melicrat fait auec du miel crud, & de l'eau de pluye, & qu'apres cela luy donne des trenchées, elle est grosse; sinon, elle ne l'est pas. Le dernier indice & le moins trompeur, est lors que le fœtus commence desia à se mouuoir, ce qui arriue pour le plus tard sur le milieu de la grossesse. Or il commence à se mouuoir, non pas comme fait la mole, en façon d'vn fardeau pesant & fascheux, ny comme quelque vent qui bruit & court çà & là, mais par vn tressaillement doux, benin & ordóné, ou comme vne mousche qui vole, ce que l'on sent facilement en y appliquant la main vn peu chaudement. Quand les mois s'arrestent, sans que l'on voye les signes que nous venons de marquer, & que le ventre s'enfle desmesurément sans estre atteint d'hydropisie, il y a dans la matrice quelque chose qui est contre l'ordre de la nature, ou quelque faux germe, ou vne mole, ou vne enfleure.

Pour sçauoir si l'enfant qui est dans la matrice est masle ou femelle, il faut prendre garde à cecy, que la femme estant grosse d'vn garçon, a le teint vif & le visage gay: & quand c'est vne fille, elle a la couleur mauuaise, & l'humeur triste. Les garçons se portent plus vers le costé droit de la matrice, & les filles vers le costé gauché. Et quand c'est vn garçon, la mammelle droite est plus grosse & plus enflée, & le bout d'icelle deuient noire, ferme & droict, & rend le laict plustost que l'autre.

La femme grosse se leuant de son siege pour marcher, porte le pied droict le premier. Et pour lors toutes les veines & toutes les arteres du costé droict sont plus pleines & plus grosses que celles du costé gauche, & particulierement sous la langue: & le pouls est plus plein, plus grand & plus fort au bras droict qu'à l'autre. Mais quand c'est vne fille, tout est plus ferme & plus apparant du costé gauche, & les bouts des mammelles sont plus flasques. Voire mesme si le laict qui en sort est ietté dans de l'eau froide, il se dissipe incontinent, à cause qu'il est clair & liquide: au lieu qu'il demeure lié, & se tient plus long-temps sur l'eau, si l'enfant est masle.

La femme qui a conceu bien à propos, vn fœtus plein de vie, se portant bien d'ailleurs, ne ressent point de facherie, ny d'incômodité pendant toute sa grossesse: d'autant que la nature dispose legitimement chaque chose à des vsages conuenables. Mais si elle est maladiue, elle sent sur le second ou troisiesme mois, lors que les purgations menstruales ont esté desia depuis long-temps supprimées, & que ce sang n'est point encore employé

pour la nourriture du fœtus, des attaques de la maladie à laquelle elle est plus sujette; & tout ce qu'il y a de mal dans le corps, se descouure en ce temps-là: de mesme qu'il arriue aussi aux femmes qui ne sont pas enceintes, lors qu'elles sont sur le poinct d'auoir leurs purgations. Quant à celle qui est incommodée ou de cacochymie, ou de replection, elle sent des lassitudes comme si elle auoit le corps rompu, les lombes, les aines, les hanches s'appesantissent & luy font mal: & deuient quelquesfois fort assoupie. Apres cela s'ensuiuent le dégoust des viandes, la perte de l'appetit, la nausée, & parfois le vomissement tantost pituiteux, tantost bilieux, selon l'humeur superflué qui abonde dans les entrailles. Celles qui ne vomissent pas cette humeur ainsi amassée, ont des difficultez de respirer, des tournoiemens de teste, des defaillances de cœur, & des anxietez d'esprit. Et quand ces humeurs s'attachent aux tuniques de l'estomach, elles sont trauaillées vers le quatre ou cinquiesme mois de Pie, & de malacie, & ont des appetits deprauez de manger des choses estranges, comme de la terre, des morceaux de tuille, des charbons, des saulses salées & vinaigrées.

Quant à l'auortement, les causes en sont ou euidentes, ou interieures. De celles qui sont euidentes, les vnes estouffent le fœtus, comme la syncope, la peur, & la tristesse; & les choses qui de leur nature sont contraires à la vie, comme celles qui sont veneneuses par leur fumée, par leur odeur, ou par leur substance. Les autres luy ostent l'aliment, comme le ieusne, la purgation immoderée, l'euacuation du sang par le nez, ou par les hemorrhoïdes, ou par ailleurs. Car la femme accouche auant terme, quand elle fait perte de son

sang, & ce pluſtoſt ſi le fœtus eſt deſia grandelet. Les autres diſsoluent les acetabules de la matrice, par où le fœtus prenoit nourriture; comme l'exercice violent, la dance, le trot du cheual, ou le branſle du caroſse, la charge de quelque fardeau difficile à porter, la ſecouſse d'vne cheute vehemente, ou la contuſion d'vn coup receu au ventre, à l'endroit de la matrice. Pour les cauſes interieures, ce ſont le trop manger, & la repletion qui ſuffoque ou eſtouffe le fœtus: vne humeur viſqueuſe qui rempliſse les acetabules, & qui ramolliſse & diſsolue les ligamens, de ſorte qu'ils ne puiſse plus ſouſtenir le fœtus: les viandes qui ſont d'vne mauuaiſe nourriture, & la cacochymie qui en prouient, en ſuitte de laquelle le fœtus eſtant deſtitué de la benignité de l'aliment, va peu à peu languiſsant, & ſe meurt. Les maladies aiguës, qui mettent ſouuent le fœtus en plus grand danger que la mere: Puis les mauuaiſes affections tant des parties principales, que de la matrice, leſquelles ont eſté cy-deſsus rapportées. Toute femme donc qui a de couſtume d'auoir de mauuaiſes couches, ſans qu'il ſe rencontre aucune cauſe euidente, eſt trauaillée de quelque mal ou de tout le corps, ou de la matrice ſeule. Au reſte, par l'auortement le fœtus ſort auant que d'eſtre meur, tantoſt vif, tantoſt mort & eſtouffé. Il ſort vif quand les acetabules ſont diſsous par quelque violence; & mort, quand le fœtus periſt, quoy que les acetabules ſoient fermes & entiers. Les marques de l'auortement futur ſont, l'eſcoulement du laict que les mammelles rendent d'elles-meſmes, particulierement de celuy qui eſt eſt aqueux: Car cela, dit Hippocrate, teſmoigne que le fœtus eſt debile. L'extenuation des

mammelles qui s'abattent d'elles-mesmes: Car à celle qui est grosse de deux enfans, si la mammelle droicte diminuë, elle perdra le masle; si c'est la gauche, elle perdra la femelle. Le restrecissement des costez, & de la partie superieure du ventre. La pesanteur & paresse à se mouuoir des lombes & des cuisses. Si le fœtus a desia commencé à se mouuoir, le mouuement deuient plus rare & plus foible; & sur le poinct que l'auortement se doit faire, il coule premierement vne eau rougeastre, semblable à des laueures de chair cruë; puis meslée de sang, en suitte le sang pur, apres cela des grumeaux, & finalement le fœtus sort, ou formé, ou sans forme. Mais quand le fœtus estant desia mort, demeure encor long-temps dans la matrice, tous les symptomes cy dessus marquez se renforcent, auec des mordications d'estomach, des douleurs de la teste & des yeux, des frequents frissons de fievre; l'haleine deuient forte & puante, le ventre pesant, & qui tombe presque, & en y portant la main, on le sent refroidy; comme aussi le col de la matrice, que la Sage-femme trouue froid, quand elle y fourre les doigts: quelquesfois il suruient des conuulsions qui approchent des accez epileptiques.

La difficulté de l'accouchement vient ou de la mere, ou de l'enfant. Ce qui empesche de la part de la mere, c'est la mauuaise conformation, la petitesse de la taille racourcie, la debilité des forces du corps, comme en vne trop ieune, ou en vne trop vieille, la pusillanimité & la crainte: quand la matrice & le col d'icelle sont mal formez, que le passage est trop estroit, que l'os pubis est trop ferme, qu'il se fait vne compression ou restrecissement

par

par quelque tumeur & dureté des parties voisines, par vne pierre qui se rencontre en la vessie, par vn excrement endurcy dans l'intestin droict, & que les lombes sont trop larges. Les empeschemens de la part de l'enfant sont, quand la membrane qui l'enueloppe est trop forte & difficile à rompre; quand l'enfant est trop foible, & qu'il ne fait aucun effort pour aider à la mere : quand il est trop grand, ou monstrueux, ou accõpagné d'vn gemeau, ou bien quand il ne presente pas la teste la premiere, ny les mains serrées contre les costez, mais aduance premierement ou les deux pieds, ou l'vn des pieds seulement, ce qui donne beaucoup plus de peine, ou passe les mains deuant, ou se redouble & montre le cul le premier, ou se met de trauers, ou presente le ventre, qui est la plus mauuaise disposition de toutes les autres, pour sortir. Les signes presents que l'accouchement va estre difficile, sont quand l'humeur qui estoit renfermée dans la mẽbrane allantoïde s'escoule toute deuant que d'accoucher, ou qu'il se vuide beaucoup de sang fort long-temps deuant que le fœtus sorte : car le passage demeure sec & priué de l'humeur qui le rend plus glissant, & plus facile pour la sortie de l'enfant: les douleurs retournent par des interualles plus longs, d'autant que les acetabules ont plus de peine à se rompre, & que l'arriere faix ne se separe pas aysément de la matrice.

CHAPITRE XVIII.

Les differences des Gouttes, leurs causes & leurs signes.

LA Goutte est vne douleur des ioinctures, qui surprend ordinairement par certains interualles. Les mẽbres du corps sont attaquez de diuerses douleurs: car les vnes se font és membranes des os, ou és muscles, ou és nerfs, ou és parties du milieu, comme celles qui viennent ou de verole, ou de simple defluxion. Les autres se font seulement és ioinctures, où elles se tiennent comme attachées, & ce sont celles-cy seules qui composent la Goutte. Quant aux differences de la goutte, elles se prennent du nombre des ioinctures: mais on n'a coustume d'en nommer que trois, qui sont la Chiragre, la Sciatique, & la Podagre. Toutes celles qui se rencontrent és autres ioinctures s'appellent du nom general de Goutte simplement.

La Chiragre se prend aux mains, ou vers le dedans du poignet, ou en dehors, ou és ioinctures & ligamens des doigts. La douleur est par-fois accompagnée de battement, & bien souuent auec de la tumeur, de la rougeur, & de la chaleur, & les veines paroissent pleines & enflées. La Podagre attaque ou les cheuilles des pieds, ou le dessus d'iceux, & principlement la ioincture du gros arteil. Il s'y fait de la tumeur, comme en la Chiragre, auec rougeur, chaleur & douleur pulsatiue,

tant de la partie que des veines qui sont au cour. La Sciatique, qui est la plus fascheuse de toutes, est située, non point dans cét article où la teste de la cuisse est emboistée dans la hanche, mais plus auant vers l'extremité de la fesse, par où les nerfs qui sortent des lombes & de l'os sacré, passent dans les cuisses. La douleur en est cruelle, non seulement dans la hanche, mais aussi dans la cuisse, & dans la iambe, & s'estend iusques au bout du pied, sçauoir est, par tout où va le nerf, qui part de la hanche. On n'y remarque gueres de tumeur manifeste, & encore moins de chaleur, ou de rougeur, à cause que le dessus de la chair qui est en cette partie, n'est point parsemée de veines. La goutte de l'espaule fait beaucoup de douleur, & neantmoins il n'y paroist ny tumeur, ny rougeur, ny chaleur, non plus qu'en la sciatique. Mais celle qui vient aux coudes & aux genoux, est accompagnée de beaucoup de douleur & de tumeur, & a fort peu de rougeur & de chaleur.

La cause prochaine & conioincte de toutes les sortes de gouttes & douleurs des ioinctures, n'est point aucune intemperie simple ; mais vne certaine humeur fichée & attachée en ces parties là contre l'ordre naturel, laquelle se rend bien souuent apparente par vne tumeur manifeste. Et cõbien que quelquesfois on en sente la douleur, sans aucune remarquable tumeur, comme il arriue à ceux qui ne font que commencer d'auoir les gouttes, il ne laisse pas neantmoins d'y auoir quelque peu d'humeur subtile. Or cette humeur, qui est la cause conioincte de ces douleurs, ne penetre iamais, ou fort rarement dans le creux ou espace qui est entre les extremitez des os, ce que i'asseure volontiers contre la pensée de plusieurs autres, mais dans les

seuls ligamens, & dans les membranes qui lient & enuironnent par le dehors les extremitez des os, & mesme dans les tendons qui se rencontrent là : ce qui se reconnoist manifestement, parce qu'en la podagre & en la chiragre noüée, l'humeur qui s'est desia conuertie en pierre, se tire bien souuent par l'ouuerture ou rupture de la peau, hors des ioinctures des doigts, sans que le ligament en soit interessé ny offensé. Et en la sciatique, si l'humeur nuisible estoit enfermée dans la boiste de l'Ischion, elle ne feroit pas vne douleur, ny si vehemente, ny qui se portast si loing, à cause que le ligament n'est pas beaucoup sensible. Au reste, cette humeur qui sert de cause coniointe à la goutte, n'est pas si diuerse, comme l'on dit : car elle n'est aucunement ny sanguine, ny bilieuse, ny melancholique, mais ou toute pituiteuse, ou toute sereuse : & c'est mal à propos que l'on establist ordinairement les differences de la goutte par le genre des humeurs : en sorte que l'vne soit chaude, & l'autre froide : car toutes les gouttes sont froides, & procedent d'humeur froide. Que s'il paroist quelquesfois de la rougeur, ou de la chaleur, principalement en la Chiragre, ou en la Podagre, cela ne vient pas de l'essence de la maladie, mais de la force de la douleur, qui cause la rougeur & la chaleur, & quelquesfois la fievre ; ce qui arriue principalement à ceux qui sont d'vne constitution grandement chaude & plethorique, & que la fievre saisit à la moindre occasion. C'est donc cette humeur froide & subtile, laquelle venant à remplir, enfler, ou blesser les ligamens, les membranes, ou les tendons des ioinctures, cause la douleur de la goutte ; & si le corps y est desia preparé, cette douleur produit la rougeur, la chaleur & la fievre, qui

font les ſymptomes de l'humeur qui incommode en faiſant bander, ou en bleſſant les parties. Cette opiniõ de la cauſe cõiointe de la goutte eſt appuyée ſur le raiſonnemẽt & confirmée par l'vſage de l'art.

Quant à la cauſe antecedente, tous conuiennent bien que c'eſt vne humeur qui tombe d'ailleurs, ou doit tomber, ſur les ioinctures debilitées: mais perſonne n'a, ce ſemble, encore trouué preciſément d'où elle vient, & par où elle paſſe. Cette ignorance a fait que la goutte a eſté iuſques à preſent tenuë pour incurable, & qu'on la nomme la honte des Medecins. A n'en point mentir ceux-là ſe trompent, qui penſent que cette humeur vienne des parties internes pour ſe ietter ſur les ioinctures. Car comment ſe peut-il faire que quelque humeur ſorte des viſceres, & des parties plus enfoncées, & paſſe toute pure par les veines? ou que celle qui eſtoit n'agueres meſlée dans la maſſe du ſang, coule de là ſans meſlange par les orifices des veines ſur les ioinctures? ou s'il paſſe auſſi du ſang auec cette humeur, pourquoy eſtant amaſſé dans la ioincture, n'y fait-il point de phlegmon? meſme les humeurs cruës qui ſont portées de là ſur les ioinctures par d'autres conduits que par les veines, ne font la goutte: car la crudité qui vient de cachexie, & qui part des viſceres, pour ſe ietter ſur les pieds, n'y cauſe point la Podagre. Il faut donc que l'origine de la goutte ſoit ailleurs, que dans les parties internes. Or elle ſe trouue en la teſte, d'où certainement il coule vne humeur pituiteuſe & ſubtile qui tombe ſur les ioinctures; laquelle toutesfois ne viẽt pas du cerueau, ny des ventricules internes d'icelui, où il s'amaſſe d'ordinaire vn excremẽt pituiteux: car cét excremẽt tõbe ou dehors par le nez, ou par le palais de la bouche dãs la trachée

artere,& sur les poulmons,ou bien dans l'estomach & sur les parties internes: mais elle vient des parties externes de la teste, & du dessus du crane, où est la vraye source de la goutte, & d'où l'humeur superfluë coule en bas & passe entre cuir & chair. Car il se rencontre là vne grande quantité de veines qui partent des iugulaires externes, lesquelles s'y deschargent de leurs excremens subtils & sereux. Et dautant que la peau de la teste, sur laquelle croissent les cheueux, est grosse & espaisse, l'humeur qui est dessous ne transpire pas facilement, comme elle fait par l'autre peau qui est au reste du corps. Il s'en amasse donc auec le temps vne grande abondance, particulierement en ceux lesquels y sont disposez par les causes euidentes que nous deduirons tantost. Les signes qui monstrent que l'humeur est desia accumulée, sont vne pesanteur de teste & vn assoupissement, vne douleur externe, qui s'augmente quand on la presse, & sur tout lors qu'on renuerse les cheueux; vne tumeur œdemateuse, quelquesfois molle comme de la cire, laquelle se fait sous la peau principalement vers le derriere de la teste; & la peau paroist espaisse & esloignée du crane. C'est donc cette grosse & mollasse congestion d'humeur, qui est la source & l'origine de la goutte. L'humeur s'estant ainsi excessiuement amassée, s'escoule de sa place à la moindre occasion, ou de chaud, ou de froid, ou de friction,& quelquesfois de soy-mesme, & tombe sur les parties qui sont au dessous. Et cette humeur estant claire & sereuse comme de l'eau, & semblable aux roupies qui coulent du cerueau par le nez quand il fait froid, coule sur les parties externes du corps, non par la mouëlle de l'espine, car elle feroit

de la Paralysie, non par les nerfs & par les muscles, mais bien par sous la peau, où les passages sont plus faciles & plus amples. Or comme elle est subtile, en coulant elle ne s'arreste & ne demeure que sur les ioinctures, lesquelles sont compactes & espaisses; & non és parties du milieu qui sont amples & lasches. Finalement elle prend son cours du costé particulierement sur lequel on est plus souuent couché; tellement que quand l'humeur est excitée, si l'on se couche sur le costé droict, la douleur saisit l'espaule droicte, ou le bras droit; si sur le gauche, le gauche: si sur le dos, le col, les espaules, les hanches ou les cuisses. Ceux qui commencent d'estre atteints de la goutte, sentent d'ordinaire premierement vne legere Chiragre ou Podagre, dont à peine croiroit-on que l'humeur vint de la teste, si l'experience n'en faisoit foy, ou que de là elle peust si tost couler secrettement & insensiblement iusques au bout des pieds; mais parce qu'elle est au commencement subtile, & en ceux principalement qui habitent en des pays chauds, la defluxion de cette humeur est facile & soudaine. Or quand par laps de temps elle est desia aucunement espaisse; sur tout és pays froids, & en ceux qui sont aagez, elle ne prouient pas d'abord iusques aux extremitez, mais elle s'arreste à my-chemin: & lors on remarque aysément tant l'origine du mal, que le cours de l'humeur: car on sent vne douleur qui peu à peu descend du col, ou par les espaules sur les coudes & sur les mains: ou bien par le dos, sur les hanches, sur les genoux, & sur les pieds: & cependant quelquesfois on sent vn froid, qui fait frissonner tout le corps. La douleur coule souuent de haut en bas: mais elle ne re-

monte iamais, & ne passe point du costé droit au costé gauche, ny du gauche au droit: car s'il suruient de la douleur au costé gauche apres en auoir senty de l'autre costé, cela ne vient pas de ce que la douleur ait changé de place, mais d'vne nouuelle defluxion. De plus, lors que toute cette humeur coule, elle est aucunement subtile, autrement elle ne couleroit pas: mais estant desia arrestée sur la ioincture, elle s'épaissist par la force de nostre chaleur, & des medicamens trop forts, & le plus subtil estant dissipé, il demeure vne certaine feculence terrestre, laquelle s'augmentant par les fluxions reïterées, compose vn nœud manifeste, & vne pierre dans les doigs, & particulierement en leurs ioinctures. C'est là la goutte noüée, laquelle fait entr'ouurir les ioinctures, tordre & courber les doigts auec perte de leur mouuement.

Pour ce qui est des causes euidentes de la goutte, ce sont les mesmes que celles de la fluxion: sçauoir est la redondance de l'humeur qui s'amasse en la teste, pour l'vne, & pour l'autre, la debilité des ioinctures. Aucune de ces deux ne fait separément la goutte, mais il faut qu'elles se rencontrent ensemble. La debilité doit estre considerée, tant par quelques autres deffauts, que principalement par la lascheté des ligamens & des membranes, & par l'amplitude des passages. Or ces deffauts viennent ou de naissance, par l'imbecillité de la semence des parens, & lors la goutte est hereditaire: ou de quelques causes euidentes, qui relaschent & ramollissent, & qui blessent les membranes: comme l'vsage trop frequent de Venus & des bains, & les choses qui froissent les ioinctures par vn rencontre exterieur. Quant aux causes internes de la redondan-

ce de l'humeur, ce sont, la debilité du cerueau, & de toute la teste, & leur intemperie froide & humide. Car l'humeur qui se porte à la teste, comme pour luy seruir d'aliment, ne se peut tout digerer, quand ces deffauts s'y rencontrent, & faut qu'en suitte auec le temps il s'en fasse & amasse beaucoup d'excrement. Or cette matiere de fluxion viendra à se multiplier, si outre cela il se fait vn rencontre de causes euidentes qui contribuent à son augmentation; comme sont principalement le trop manger, le trop boire, & sur tout l'excez du vin, car cela remplit la teste & blesse les nerfs & les mẽbranes: le trop dormir, particulierement aussi-tost apres le repas: l'oysiueté, l'intermission des exercices, la suppression ou diminution des euacuations ordinaires, & sur tout de celles qui se font par les vrines & par les sueurs.

CHAPITRE XIX.

De la Ladrerie.

LA Ladrerie est vne maladie veneneuse dans vne substance terrestre, laquelle peruertist la nature de tout le corps. Lors que l'humeur terrestre & melancholique vient à contracter quelque qualité veneneuse, elle la communique aussi-tost tant aux visceres, qu'à tout le reste des parties, lesquelles estans infectées, engendrent vn suc terrestre & melancholique, mesme des plus purs alimẽs qui participe de ce venin; duquel les parties estans imbuës & nourries, elles acquierẽt auec le tẽps vne semblable nature, & la ladrerie s'y forme cõme vne maladie de toute la substance. Et cela n'attaque

pas seulement la peau, ny la surface du corps, comme plusieurs ont pensé, mais aussi le plus profond des parties, & les os mesmes, dautant que tout cela est farcy de cette impureté. Or combien que ce mal soit espandu par tout le corps, neantmoins sa principale force reside au foye & en la ratte, d'où il disperse puis apres ses vices par tout le corps.

Les vns sont ladres de naissance: les autres le deuiennent par contagion: les autres contractent cela d'eux-mesmes, & par leur propre indisposition. Ceux-là sont ladres de naissance, lesquels ont esté engendrez d'vne semence infectée de ladrerie; & si le pere ou la mere estoient ladres lors qu'ils ont engendré, l'enfant qu'ils feront sera pareillement ladre; tant est grande l'energie de cette diuine faculté procreatrice, laquelle se rencontrant dans vne semence intemperée, & du tout impure, ne laisse pas d'en former toutes les parties du corps, quoy que la matrice soit mauuaise. Si les parens n'estoient pas encore ladres quand ils ont engendré, mais y auoient seulement de la disposition, l'enfant deuiendra ladre au mesme aage que ses parens le sont deuenus. Quelques-vns ont mesme escrit, que la femme qui conçoit sur le poinct qu'elle doit auoir ses mois, ou bien quand elle les a, fait vn enfant suject à la ladrerie. Par contagion ce mal se communique, ou en couchant auec quelqu'vn qui soit ladre, ou en se tenant pres de luy, ou en conuersant d'ordinaire auec luy, parce qu'il sort de la personne infectée vne certaine qualité pernicieuse, lequelle passe auec l'heumeur dans le corps de l'autre, & se glisse peu à peu dans toutes les parties.

Il se contracte aussi par le propre vice du corps;

lors qu'il abonde grandement en bile noire, laquelle acquiert peu à peu,& par laps de temps vne condition veneneuse. Car nous auons fait voir ailleurs qu'il se peut engendrer de soy-mesme en nous quelque espece de venin. Or cette humeur abonde quand le sang, ou la melancholie, ou la bile iaune sont desmesurément bruslez. C'est pourquoy cette maladie attaque d'ordinaire les personnes, ou qui n'ont pas leurs mois, ou qui ont des varices, ou qui ont eu long-temps les hemorrhoïdes; ceux qui viuent de chair de bœuf, de cerf, ou d'asne, & d'autres viandes gluantes & grossieres:& enfin ceux qui ont amassé beaucoup de bile iaune, par vne intemperie chaude du foye, ou par vn regime de viure trop eschauffant, laquelle ayant esté long-temps retenuë ait degeneré en bile noire. Et ces deffauts ne se rencontrans qu'en des personnes d'aage constant, ou mesme declinant, les enfans ny les adolescens ne sont pas subiets d'eux-mesmes à deuenir ladres.

Au commencement de cette maladie, la viuacité du teint se perd, la peau paroist decolorée, & tire aux vns sur le noir, aux autres sur le iaune, & à d'autres sur le blanc; à raison dequoy quelques vns ont estably trois differences de ladrerie, selon cette diuersité de couleurs: en suitte de cela le cuir deuient plus espais, plus dur & plus rude, sçauoir est lors qu'il est desia remply de beaucoup d'humeur. Ce qui se remarque principalement au visage, ou aux mains, ou aux pieds, dautant que la nature pousse tant qu'elle peut ce qui luy est nuisible vers les extremitez du corps. Le sentiment se diminuë en ces parties-là, lesquelles sont tousiours froides,& particulierement les pieds. Car bien qu'au commencement, le mouuement ne se perde

pas, ils'y trouue neantmoins de l'estourdissement & de la froideur. Il s'esleue lors quantité de verruës non seulement aux mains, mais au visage mesme, & par tout le corps, & principalement sous la langue, à la racine de laquelle il s'en void de toutes particulieres. Les pieds, les mains & le visage s'enflent, auec diuers tubercules qui y boutonnent; & sur tout és ioues, où il s'esleue quantité de bourgeons liuides: les levres se renuersent, le nez s'applatist & se bousche par l'espaississement de ses aisles, & les narines se creuassent & s'enduisent de croustes noires & sanglantes, qui tombent apres de là: le blanc des yeux deuient iaune, & se couure d'vne merueilleuse espaisseur, comme en forme d'ongle: les sourcils se rendent fort durs & presque calleux, & mesme se pelent: car le poil estant imbu d'vne qualité veneneuse, tombe de là, aussi bië que des paupieres & du menton, tellement qu'en fin toutes les parties deuiennent horriblement difformes. Les doigts des mains & des pieds s'entr'ouurent & creuassent de seicheresse, & les ongles se fendent & se rompent. La peau de tout le corps se desseiche pareillement, & se couure d'vne galle vilaine & seiche, laquelle est quelquesfois accompagnée de demangeaison. La chair des muscles se consomme & liquefie peu à peu. Or quand le mal vient à s'augmenter, au lieu que la peau n'estoit qu'estourdie, elle perd du tout le sentiment, sans perdre neantmoins le mouuement, de sorte qu'en y fichant vne espingle, on n'en sent point de douleur, non plus que quand on y verse de l'eau chaude: la voix s'enroué dans le gosier, la respiration deuient plus difficile, l'exhalaison de l'haleine & de tout le corps sent mauuais, il

vient des vlceres sordides & virulens aux mains, aux pieds, & en beaucoup d'autres endroits, & tout est entaché d'vne fascheuse pourriture. Quant aux marques qui se prennent ordinairement ou du sang, ou des vrines, elles sont entierement incertaines & trompeuses. Or la ladrerie est d'autant plus cruelle, que les signes qui en paroissent sont mauuais ; & sur tout lors qu'ils sont fortement attachez, non seulement en la surface du corps, mais dans les visceres mesmes, dãs les os, & dãs les autres parties internes. Neantmoins tous ces signes ne se rencontrent pas en tous les malades, mais les vns paroissent d'ordinaire aux vns, & les autres aux autres.

CHAPITRE XX.

De la Verole.

LA Verole est vn mal contagieux, qui sort & s'esleue souuent en diuers endroits, auec vlcere, ou douleur fort grande. La cause qui la produit est vne qualité maligne, & vn venin pernicieux, qui infecte quelque partie du corps que ce soit, à laquelle il s'attache premierement, & de là se respand partout le corps, & procedant de peu & comme d'vne estincelle, va croissant & gaignant peu à peu, tant qu'elle ayt atteint & infecté non seulement les esprits & les humeurs, mais aussi la chair & toutes les parties solides, dõt elle ne peruertit pas seulemẽt le temperamẽt, mais aussi toute la substãce, de sorte qu'à peine y en a-il aucune qui iouysse puis apres

d'vn aliment bon & pur. Il se fait en suitte de cela vn grand amas d'excremens, & en resulte diuerses sortes de vices, tels que ie diray tantost. Au reste cette qualité n'est pas simple & solitaire, ains se rencontre dans les humeurs dont elle se sert comme de sujet & de vehicule. Et celuy qui en est desia entaché, n'en infecte point les autres par son haleine seule, mais par quelque liqueur qu'il respand de soy sur vne partie du corps d'autruy, laquelle soit desnuée de l'epiderme, d'où le mal préd tout son commencement. Et partant la verole est vne maladie contagieuse, laquelle ne s'engendre pas de soy-mesme, & par le vice interne du corps, ains se prend par le seul attouchement: car celle que quelques-vns apportent du ventre de leur mere, est auparauant prouenuë par la contagion des Parens. Or elle se contracte principalement par l'acte venerien, d'où aussi elle à prins le nom de maladie venerienne: c'est par le frequent exercice d'iceluy qu'elle se va semant parmy les hommes, & que par l'impureté & infection d'vn seul elle s'est peu à peu respanduë par tout le monde, comme vn miserable supplice des paillards. Ce mal commence le plus souuent par les parties honteuses, combien qu'il se produise aussi quelquesfois en plusieurs autres endroits où le venin aura esté contagieusement espanché. Or cette communication se fait ou à quelqu'vn qui ne l'auoit pas, par vn qui en est entaché: ou bien à vn qui l'auoit desia par quelque autre qui en est beaucoup plus gasté: & ne se prend iamais d'vn qui est esgalement verolé, ou qui ne l'est pas tant. Ceux qui sont en mesme degré de cette maladie, peuuent coucher ensemble sans danger, & neant-

moins tous les deux la peuuent donner par le congrez à d'autres moins malades. On gaigne aussi quelquesfois cela en couchant auec vne Garse qui n'est pas encore gastée, quand on affaire à elle incontinent apres quelque verolé. L'impureté ne se reconnoist pas sur le cuir, d'autant que le mal estant bien souuent fort inueteré, cache & couue son leuain au dedans. Voila pour ce qui est des causes & de l'origine de la verole.

Quant à ses differences & à ses especes, quelques-vns s'arrestans plus aux symptomes, qu'à l'essence, en ont estably plusieurs & diuerses sortes. Elles n'ont toutes neantmoins qu'vne seule & mesme essence, mais distinguée en diuers ordres & degrez, ellement que l'vne est moins grande, & l'autre plus forte. Les corps où elle se rencontre ont pareillement vne grande varieté : & en suitte de ces deux causes, il arriue que l'vne produit des symptomes plus legers, & l'autre en a de plus fascheux. La moindre espece de toutes est celle qui fait seulement tomber peu à peu les cheueux & la barbe, sans que le corps en reçoiue aucun autre dommage: dautant que son venin consiste en vne certaine vapeur subtille, laquelle se iette vers la surface du corps à racine du poil : & cette espece differe des autres, comme la fievre Ephemere differe de la putride. L'autre est vn peu plus mauuaise, en laquelle tout le cuir deuient mouscheté de force macules: qui ne sont point esleuées, & qni ne sont pas plus grosses que des lentilles, tantost rouges, tantost iaunes, lesquelles ne se peuuant effacer ny esteindre, que la racine du mal ne soit arraché. Le venin de cette-cy est dans vn sang fort subtil, qui ne fait point d'autres symptomes fas-

cheux. La troisiesme espece est plus mauuaise, & commence d'estre vraye verole : elle pousse premierement des pustules rouges ou iaunes, autour du front, aux temples & derriere les oreilles; puis il en vient à la teste, & mesme par tout le corps, qui sont rondes, seiches & sans pus, sur lesquelles il se fait vne crouste seiche; & si on les neglige, elles s'estendent tout autour, & creusent la peau, tant que de pustules elles passent en vrays vlceres, qui sont d'ordinaire virulents & sordides. Les parties qui sont vers le fondement, vers les narines & au fonds de la bouche, estans plus tendres se trouuent ordinairement vlcerées toutes les premieres. Or ces accidens se produisent lors que le foye & la masse du sang & des humeurs viennent à estre infectez, en suitte dequoy les parties charnuës & molles sont aussi tost endommagées. Apres cela succede la quatriesme espece, quand le mal gagnant plus auant, attaque les parties solides, les os, les ligamens, les membranes & les nerfs. Ces parties là estans desia vitiées, il s'y amasse par congestion quantité d'excremens, grossiers & visqueux selon la condition de la partie, mais qui ont neantmoins de la malignité, lesquels se iettent quelquesfois sur les tendons, & le plus souuent entre les os & les membranes periostes. Lors que ces excremens separent la membrane d'auec l'os, ou qu'ils la blessent par leur acrimonie maligne, ils font des douleurs implacables, lesquelles s'augmentent ordinairement la nuict. Ces excremens estans puis apres coagulez & endurcis, il s'en forme des nœuds fort durs, qui causent beaucoup plus de mal: & ces nœuds venans à s'attacher à l'os, l'amplifient, l'estendent, & mesme le rongent, de sorte qu'on le

void

void fouuent prendre vne figure monftrueufe. En fin le corps eftant attenué de veilles & de douleurs cruelles, tombe en atrophie, & la vie s'en fepare.

Ces douleurs font fort differentes de celles des gouttes, dautant que celles des gouttes viennent promptement & en peu de temps, & ce de quelque defluxion, qui tombe foudainement fur les ioinctures: mais les douleurs de la verole viennent peu à peu, & par vne grande longueur de temps, & procedent des excremens qui fe font amaffez à la longue, dans la partie mal affectée. De plus, la goutte eft ou dans la ioincture, ou autour d'icelle, & demeure fixe, & les douleurs de la verole n'attaquent pas les ioinctures, mais le milieu des membres, où il fe fait auffi bien fouuent des nœuds, & principalement au front & à la tefte, aux clauicules, au milieu de l'os de l'efpaule, au milieu du rayon du coude, au deuant de la iambe, & quelquesfois mefmes dans les autres os. On peut donc par ces fignes là difcerner & reconnoiftre chaque efpece de verole. Or quand l'incertitude des fignes fait douter de la verole, il en faut rechercher l'origine de plus loing, & voir de quelle partie elle a prins fon commencement; car ce mal ne fe pouuant contracter que par attouchement, il faut qu'il paroiffe quelque marque de fon infection, premierement en la partie par où eft entré le venin. Car fi cela vient pour auoir couché auec quelque autre perfonne, les premiers fignes fe produifent és parties honteufes; & fi c'eft de fimple attouchement, ils paroiffent en la furface de la peau; comme ils font és mammelles des nourrices, quand les enfans qu'elles allaictent font infectez, ou en la bouche & en la gorge de l'enfant, fi la nourrice eft gaftée. Or

il vient aux parties honteuſes des puſtules, des vlceres malins, des gonorrhées virulentes, & des bubons aux aines. Mais ſi ces choſes ne penetrent point dauantage au dedans, elles ne ſont pas encore la verole, ce ſont ſeulement comme des auant-coureurs de ſa venuë, & des principes qui la doiuent bientoſt produire.

Toutes les autres maladies tant veneneuſes que contagieuſes, & celles qui viennent des bleſſeures faites par des beſtes enuenimées, ſemblent deuoir ſuiure en ce lieu, à raiſon de l'affinité de leurs cauſes. Mais parce que leur principale connoiſſance ſe prend de la remarque des cauſes qui les produiſent, i'ay iugé qu'il n'en falloit point traiƈter, qu'on n'y adiouſtaſt auſſi la maniere de les guerir.

Ie penſe auoir maintenant acheué de deſcrire en abregé tout ce qui concerne la connoiſſance des affeƈtions interieures, laquelle ſera neantmoins confirmée par la frequente inſpeƈtion & contemplation des choſes. Ie croy pareillemẽt auoir pourſuiuy chaque choſe par le menu, & qu'il n'arriuera rien de nouueau, qui ne puiſſe eſtre reconneu par l'obſeruation & imitation de ce que i'ay dit.



LIVRE SEPTIESME.

DES MALADIES EXTERNES DV CORPS.

AVANT-DISCOVRS.



A Chirurgie a esté du commencement tenuë pour vnē partie de la Medecine, & toutes les deux ont vne mesme origine, & doiuent leur naissance aux mesmes Autheurs· aussi la Chirurgie ne reconnoist-elle point d'autres preceptes que ceux de la Medecine, & ne fonde point ses demonstrations sur d'autres Principes. Mais depuis, pour releuer dauantage l'excellence & la dignité de la medecine par dessus le reste, les Docteurs en cette faculté se reseruans

pour le raisonnement & pour le conseil, cõme chose plus noble & liberale, & s'attribuans ce droit, comme y ayans vne pretẽsion en quelque sorte plus legitime, laisserent en partage aux Chirurgiens & aux Apoticaires qui leur seruoient de valets en la practique de cét Art, tout ce qui se fait ordinairemẽt par le secours de la main. Le premier employ de ceux-cy fut de remettre les os desboitez & disloquez : redresser ceux qui estoient rompus, & les faire tenir en estat : comme aussi d'vser quelquesfois de ferremens pour ouurir, couper, arracher, brusler. Apres on leur laissa le soin de penser les playes & les vlceres, puis enfin les tumeurs suppurantes, où il est besoin de faire application de charpies & de linges enduits d'onguens. Les autres maux externes se peuuent bien guerir sans l'entremise de la Chirurgie, à la cure desquels neantmoins elle ne laisse pas souuent de pretendre. Toutesfois l'origine de tous ces maux vient d'ordinaire de quelque cause interieure, dont la connoissance & le traictement est absolument du faict de la Medecine : & comme c'est au medecin de rendre raison de tout ce qui suruient & se passe au dehors, aussi est-ce à luy de controller & conduire

l'operation du Chirurgien : tellement que le Medecin doit auoir la ſcience, & le Chirurgien doit exceller en l'adreſſe & application de la main.

CHAPITRE PREMIER.

Les differences des Tumeurs qui ſont outre l'ordre de la nature.

LEs maladies qui ſuruiennent aux parties externes par le vice de quelque humeur, ſe ſont tantoſt auec de la tumeur, & tantoſt ſans tumeur aucune: & de toutes ces deux ſortes, les vnes prouiennent du ſang, les autres de la bile iaune, les autres de la noire, les autres de pituite, les autres de ſeroſitez, les autres de vents & les autres d'vn meſlange de ces choſes. L'humeur au reſte, eſt de qualité ou acre & corroſiue, ou douce & benigne. Pour la ſituation de l'humeur, elle eſt ou en la peau ſeulement, ou bien auec la peau elle occupe pareillement la chair qui eſt au deſſous, ou vn tendon, ou vne glande. Celle qui ſe rencontre en la peau, eſt ou en la premiere peau, qu'on appelle Epiderme, ou meſme en la vraye peau de deſſous.

De plus, l'humeur ou conuertiſt en ſa nature la partie en laquelle elle eſt, comme en la ladrerie & au vitilige ; ou bien eſtant ſeulement

espanduë par la substance d'icelle l'affecte de sa qualité. Voila quelles sont les propres differences des maladies externes, selon qu'elles peuuent seruir pour en procurer la guerison.

La cause donc propre & contenante de chacun de ces maux, est vne certaine humeur peccante amassée outre nature ; dont l'amas se fait ou par Congestion, ou par Fluxion. La Congestion outre nature vient peu à peu des humeurs qui se distribuent pour aliment en la partie. Car quand la partie est, ou si debile, qu'elle ne peut mesme cõuertir en sa propre substance l'aliment qui y aborde ; ou tellement vitiée, qu'elle le corrompt, & ne peut expulser hors de soy les excremens qui s'y sont engendrez, il se fait necessairement outre l'ordre de la nature vne certaine congestion. Quant à la Fluxion, c'est vn abord d'humeur plus fort & plus grand, qu'il n'est de besoin pour la nourriture de la partie. Les causes internes de cela sont, l'abondance, l'acrimonie, ou la subtilité de la matiere qui doit couler : la vigueur de la partie qui l'enuoye, la lascheté des conduits, & la foiblesse, ou la situation plus basse de la partie qui reçoit. Mais les causes euidentes sont: contusion, rupture, playe, luxation, & tout ce qui attire la fluxion par vne violence de douleur, ou de chaleur.

Finalement les maux qui attaquent les dehors du corps, ou sont esleuez sur la peau, ou la creusent, ou la tachent Au dessus de la peau paroissent esleuez la Tumeur, le Tubercule, & la Pustule. La Tumeur est plus grosse que le Tubercule, & la Pustule est moindre que tous les deux. Les Tumeurs sont, le Phlegmon, le Phygethlon, le Bubon, le Phyma, l'Erysipele, (car on le met aussi d'ordinaire au rang des tumeurs) l'oedeme, l'Hydrace-

phalon, l'Hydrocele, la Tumeur flatueuſe, le Scirrhe, le Ganglion, la Bronchocele, la Parotide, l'Eſcroüelle & le Cancer. Les Tubercules ſont : le Charbon, le Froncle, le Terminthe, la Glandule, & le Nodus. Les Puſtules ſont : l'Epinyctis, les Phlyctaines, les Ecthymates, les Ephelides, les Hidroes, les Dartres, la Galle, la demangeaiſon, le Lichen, la Pſore, la Lepre, & toutes les ſortes de verrues, le cloud, & le cal. Il faut donc traicter en particulier de chacune de ces choſes, mais par vn autre ordre, & ſelon l'affinité de leurs cauſes, la conſideration deſquelles tient le premier lieu en la methode curatoire.

CHAPITRE II.

Les Tumeurs, Tubercules & Puſtules qui viennent du ſang.

LE Phlegmon eſt vne tumeur chaude, amaſſée outre nature, eſleuée & bornée à l'entour, de la groſſeur au moins d'vn œuf de poule. Il eſt rouge comme ſi on l'auoit tenu deuant le feu, ou mis dans le bain : la chaleur de l'inflammation en eſt pareillement tres-grande, comme ſi le feu y eſtoit : l'enfleure eſt dure par la quantité de la matiere : le battement profond & faſcheux, dautant que le diaſtole des arteres frappe la partie enflammée : la douleur qui s'enſuit de la chaleur, du battement & de la tenſion, eſt fort aſpre, principalement quād c'eſt en vne partie dont le ſentiment eſt delicat. La cauſe contenante eſt vn ſang enfermé non ſeu-

lement dans la peau, mais aussi dans la chair qui est dessous, lequel s'est enfin coulé là par les veines. Car les plus grandes veines & arteres estans remplies d'vne abondance immoderée de sang, viennent à s'en descharger, comme d'vn fardeau qui les oppresse, sur celles qui sont moindres, & celles-cy le reiettent dans les autres plus petites. Et lors le sang ne pouuant estre retenu, s'eschape par leurs orifices & par les trous des tuniques, & se iette dans les espaces vuides qui sont entre les fibres des premiers corps, & principalement des muscles, des veines, des arteres, des nerfs, & des membranes. Ces parties là estans ainsi occupées & remplies par la fluxion, s'enflent & viennent comme à se separer par l'abondance, s'eschauffent par l'ardeur de ce sang boüillant, & font de la douleur. Dautant que le sang estant amassé hors des vaisseaux, & ne prenant pas air librement, se pourrist & s'enflamme par necessité. Et de cette sorte, si le sang estoit pur, il se fait vn vray Phlegmon, les especes duquel sont, l'Ophthalmie, la Parotide, l'Esquinance, la Paroulis és genciues, & autres qui prennent leurs noms des parties. Il y en a encor vne autre moins exquis, dont le sang n'est pas pur, mais tient aussi du meslange des autres humeurs. D'où viennent le Phlegmon erysipeleux, l'oedemateux & le scirrheux.

Le Phygethlon est vn Phlegmon qui vient és parties glanduleuses, & particulierement au col, és aisselles & és aines: les Latins le nomment Panus. Quant à celuy qui vient en l'aine, on l'appelle particulierement Bubon. Ses causes & son origine sont semblables à celles du Phlegmon, & se reconnoist par les mesmes signes. Or il suruient d'ordinaire, ou en suitte des fievres, ou apres des

douleurs de quelque partie, lesquelles excitent de la fluxion sur les glandes.

Le Phyma est pareillement vne tumeur des parties glanduleuses, aucunement moindre & plus platte que le simple Phlegmon, & que le Phygethlon, & auec moins de rougeur & de douleur. Car il ne procede pas d'vn sang pur, ains de celuy qui a quelque meslange de pituite, de sorte que c'est vn Phlegmon qui participe de l'oedeme.

Le Charbon prouient du sang, non de celuy qui est subtil & loüable, mais d'vn sang grossier & noir, neantmoins chaud, boüillant & corrompu. En quelque partie qu'il suruienne, il la brusle aussi-tost, y excite autour de soy des pustules tres-ardentes & tres-acres, & finalement par la violence de l'ardeur, il s'y fait vne crouste de couleur noire, ou cendrée. Les parties voisines s'en ressentent iusques fort loing de là, & en deuiennent enflammées & douloureuses; il s'en ensuit pareillement vne grosse fievre. La partie qui est enflammée ne suppure iamais; mais estant bruslée par l'excez de l'ardeur, il s'en separe finalement vn lopin de chair corrompuë, apres la cheute duquel il reste vn vlcere creux & sale, par lequel seul principalement on le discerne d'auec les autres pustules. Entre les especes de Charbons, l'vn est simple, lequel s'engendre d'ardeur seulement & de simple pourriture; l'autre malin, qui ioinct auec cela vne qualité veneneuse: comme celuy qui se fait en temps de peste, dont nous auons plus amplement discouru en son propre lieu.

Le Froncle, que les Grecs nomment Dothien, est vn Tubercule aigu, accompagé d'inflammation

& de douleur, n'excedant point la grosseur d'vn œuf de pigeon. Il est par consequent moindre que le Phyma, mais plus poinctu, plus rouge & plus douloureux. En apparence il semble vn vray Phlegmon, mais petit, & qui à peine passe plus auant que la peau, & ne prend que fort peu de la chair qui est au dessous. Le Froncle vient à suppuration de mesme que le Phlegmon, & est par là distingué du simple charbon. Or il procede, non point comme le Phlegmon d'vn sang qui se soit ietté par force sur cette partie : mais d'vn sang grossier & vicieux, non toutesfois bruslé, comme celuy qui cause le charbon, lequel la nature a separé d'auec l'autre plus pur, & l'a poussé vers la surface du corps, comme nuisible & non necessaire. C'est pourquoy tout ainsi que le Phlegmon est vn effect de l'abondance, de mesme le Froncle est vne production de la cacochymie : & rarement arriue-il tout seul ; mais il s'en esleue d'ordinaire plusieurs à la fois par le corps.

L'Epinyctis, au iugement de Celse, est vne sorte de pustule tres-mauuaise, rougeastre & aucunemét liuide, de laquelle on est incommodé la nuict particulierement. Elle s'vlcere d'elle-mesme, & rend vne sanie, qui est vn peu sanglante. Par où on connoist qu'elle a rapport au charbon, & que la cause en est semblable, mais ne tenant rien de la peste, elle n'est pas si dangereuse, & sa pustule n'est pas si grosse que le charbon.

Le Terminthe est aussi de ce genre, pource qu'il prouient d'vn sang boüillant & bruslé. Il est bien aussi gros que l'Epinyctis, mais il a vne pustule noire, & ronde, laquelle s'en va en escaille par la violence de l'ardeur.

Les Ecthymates, quoy qu'ils ayent quelque cho-

se de pestilent, procedent neantmoins de la chaleur du sang, qui les fait esleuer, sans qu'on y remarque du meslange de pituite. Auec le temps ils se digerent & blanchissent, par la suppuration de leur matiere, laquelle enfin se desseiche en escailles.

CHAPITRE III.

Les tumeurs, tubercules & pustules qui prouiennent de pituite.

Comme il y a diuerses sortes de pituite, l'vne subtile, aqueuse ou morueuse; l'autre grossiere & gluante, telle qu'est la vitrée, ou la gypsée: aussi est-il necessaire que de l'amas d'icelle il s'engendre diuerses sortes de tumeurs.

En premier lieu l'oedeme est vne tumeur froide, lasche & molle, sans douleur. Il ne s'y remarque ny chaleur, ny rougeur, mais vne couleur ou naturelle, ou pasle: la tumeur est souuent fort grosse, & obeyt sous le doigt, auec peu, ou point de douleur. Or il y en a de deux sortes: l'vn ramassé & borné à l'entour, qui s'appelle proprement & simplement œdeme: l'autre diffus & estendu, qui est, pour mieux dire, vne tumeur œdemateuse. Ce dernier s'engendre d'vn sang trop crud & pituiteux, par le vice ou du foye, ou des choses que l'on a prises, lequel se iettant sur les parties qui doiuent estre nourries, & ne se conuertissant pas en leur substance, s'y amasse peu à peu, & par son abondance cause de l'enfleure, qui retient ordinairement

la marque du doigt quand on la presse en y touchant. Et c'est de cette sorte qu'en la Phtisie, en la Cachexie, & en la Leucophlegmatie, tantost les pieds s'enflent, tantost tout le reste du corps. Mais l'œdeme vray & exquis, ne se fait pas de sang pituiteux, ains de pituite superfluë, qui est seulement ou aqueuse, ou morueuse, de quelque part qu'elle vienne sur la partie affectée. Elle procede neantmoins ordinairement d'vne defluxion de la teste, qui tombe souuent sur les genoux, & quelquesfois sur les espaules, & sur les autres parties.

On doit icy rapporter les tumeurs aqueuses, dãs lesquelles il se rencontre, ou de l'eau citrine, ou de serositez du sang : comme sont, l'hydropisie ascites, l'hydrocephalon, l'hydrocele, & toutes les autres qui en approchent, & qui causent de l'enfleure sous la peau. Les Tumeurs flatueuses esquelles il y a quelque vapeur, ou quelque vent enfermé outre l'ordre naturel, sont pareillement de ce genre : comme sont, l'hydropisie tympanite, l'hernie flatueuse, & toutes celles qui s'esleuent par vn amas de vapeurs, ou sous la peau, ou sous les membranes des os, ou dans les muscles. Celles-cy sont grandement rares, & à peine se peut-il iamais amasser des vents sans le meslange de quelque humeur. L'enfleure ne fait point alors de douleur, sinon quand elle separe & fait bander les membranes auec beaucoup de violence : elle est plus molle que l'œdeme, & obeyt dauantage, & lors qu'on la presse du doigt, la marque n'y demeure point.

Le Scirrhe est vne tumeur outre nature, dure & resistante, de mesme couleur que le reste de la

peau, & sans douleur aucune. Il y en a de deux especes, l'vn comme commençant, & non confirmé, ny legitime, lequel fait de la douleur en le pressant : l'autre confirmé & veritablement tel, qui est priué de toute douleur, & de tout sentiment. La matiere de l'vn & de l'autre, est vne humeur crasse & visqueuse, laquelle s'estant attachée à quelque partie, & r'enfermée dans sa capacité, s'est endurcie de sorte qu'elle ne peut que difficilement estre resoute & dissipée. Or cette humeur a esté telle dés le commencement de la tumeur : comme lors qu'il s'est fait par fluxion ou congestion, en quelque partie vn amas, ou de pituite vitrée & gypsée, ou de melancholie naturelle, qui est la lye du sang. Ou bien elle est deuenuë telle par la mauuaise cure d'vn erysipele, ou d'vn phlegmon, comme quand la matiere de ces maux se refroidist, ou se reserre par trop ; ou que le plus subtil estant dissipé par des remedes sudorifiques, le plus espais y reste & demeure. Car comme presque tous les scirrhes qui se font au foye, en suitte de la iaunisse, s'engendrent peu à peu par l'espaissement de la bile ; ainsi ont-ils quelquesfois leur origine de mesme sorte dans les parties externes.

Le Ganglion est vne tumeur de mesme couleur, dure, resistante & sans douleur, si ce n'est qu'en la pressant bien fort on la sent comme engourdie. Ce mal vient autour des nerfs & des ioinctures, & souuent au poignet, d'vne pituite grossiere & visqueuse ; ou d'vne melancholie naturelle qui s'est ainsi endurcie. Celuy qui se forme çà & là loing des ioinctures & des nerfs, & hors des parties glanduleuses, est

par quelques-vns appellé Nodus, pour le distinguer des autres. De ce genre est la Bronchocele, que les nostres nomment hernie du gosier, engendré entre l'aspre artere & la peau, non point selon l'opinion de plusieurs à force de crier, ou pour auoir beu de l'eau de neiges fonduës, comme l'on fait és Alpes, & autres pays de montagnes: mais bien d'vne pituite grossiere & visqueuse, qui se iette là peu à peu de la teste, & des parties externes d'icelle, par le derriere de l'oreille.

La Glande est vne tumeur de l'adene, dure, & differente du nœud ou Ganglion par la seule situation. Car celle-là vient és adenes seulement, & celuy-cy és ioinctures. Et les adenes estans esparses diuersement par tout le corps, & principalement és endroits où les veines & les arteres s'eslargissent, il suruient aussi des glandes en plusieurs parties: dont nous auons veu quelquesfois le corps tout farcy, par vn excez de pituite surabondante. On peut aussi rapporter à ce genre la Parotide froide, & le Bubon froid. Entre les Glandes, les vnes se resoluent, l'humeur desquelles n'estant gueres crasse se peut digerer & dissiper peu à peu. Les autres viennent à suppuration, & se terminent en abscez par la sortie du pus; & celles-cy participent du sang & de la chaleur. Les autres demeurent tousiours dures, & tiennent entierement de la nature du scirrhe, l'origine desquelles vient d'vne pituite gypsée: les autres estans inueterées, & ayans finalement contracté de la malignité, se tournent en vlceres: celles-là sont simples escroüelles, & celles-cy sont escroüelles vlcerées.

Les Escroüelles sont à la verité grandement dures, & ont toutes des enuelop pes membraneuses, à

la façon des glandules : mais leur matiere deuenant en fin fort acre, ronge l'adene mesme, auec la chair d'alentour & la peau, & fait vn vlcere malin, qui va serpentant & mangeant les parties voisines. Elles s'engendrent souuent au col, où on les void ordinairement arrangées par vne longue suitte comme des Glandes. De là aussi quelquesfois elles s'estendent iusques sur la poictrine, ou aux aisselles, & aux mammelles. Or la matiere qui sert à leur production coule du derriere de la teste le long des tendons, & des adenes du col; & ce peu à peu, & si lentement, qu'à peine en peut-on bien souuent reconnoistre l'origine. Et cette matiere n'est point vne pituite simple, mais qui a desia contracté de l'acrimonie par la force de la chaleur, & par la putrefaction. Que si cette humeur pituiteuse deuient plus maligne par le meslange de la bile noire, l'escroüelle tiendra du Cancer, & sera nommée escroüelle chancreuse.

Le Cancer est vne tumeur dure, ronde, inesgale, quelquesfois enuironnée de veines enflées, de couleur liuide ou noire, fort douloureuse & quelquesfois enflammée. Il vient ordinairement en toutes les parties du corps, en la bouche, és yeux, en la matrice, à la verge, au fondement : mais principalement és mammelles des femmes, lesquelles estans spongieuses & moins pleines, sont plus susceptibles de cette matiere, de laquelle mesme il se fait vne facile descharge sur ces parties, tant de la teste que de la matrice. Le commencement de ce mal n'est gueres apparent, & quand la tumeur commence à s'esleuer, elle ne se montre pas bien souuent plus grosse qu'vn pois chiche, auec vne douleur & chaleur semblable à celle que feroit la

piqueure d'vne esguille toute rouge de feu; quelquesfois aussi on n'y sent aucune douleur. De là en auant elle deuient grosse comme vne feve, puis comme vne noix, & en suitte comme vn œuf, cōtinuant à s'esleuer & accroistre de plus en plus. La matiere de cette tumeur commençant desia à s'eschauffer, ou par laps de temps, ou par vn mauuais regime de viure, ou par application de quelques medicamens, la douleur & la chaleur s'augmentent fort, mais sans inflammation; la partie se rend euidemment liuide ou noire, & les veines qui sont à l'entour paroissent enflées & pleines d'vn sang gros & noir. La cause coniointe de ce mal est la bile noire, ou bien vn sang chaud & recuit, lequel s'est ainsi souuent amassé par la suppression des mois ou des hemorrhoïdes, & quelquesfois en suitte d'vne fievre quarte. Plus l'humeur est paresseuse & lente, d'autant produit-elle vn Cancer plus benin: & de tant plus mauuais, qu'elle sera chaude & acre. Le premier persiste long-temps, sans estre autrement dangereux, si ce n'est qu'estant irrité il vint à s'enflammer: au lieu que l'autre peut à peine estre retenu, sans se faire bien-tost paroistre par l'ouuerture du cuir, qu'il ronge, & deuient Cancer vlceré. La tumeur se montre lors comme vne chair corrompuë, puante, sale, horrible à voir, ayant les bords calleux & renuersez. Elle iette vne sanie subtile, noirastre ou rousse, & enuoye au cœur, à la bouche & au cerueau vne vapeur maligne; est accompagnée d'vne fievre continuë & lente, auec des frequentes defaillances d'esprit, sur tout quand le Cancer se prend aux mammelles: le sang en sort souuent par les endroits qui sont rongées, & si l'on n'en meurt

meurt pas si-tost, le mal par sa malignité s'aduance tousiours & se porte plus loing.

La Phagedaine approche fort du Cancer, c'est vn vlcere qui mange & consomme non seulement le cuir, mais aussi ce qui se rencontre dessous. Il s'engendre pareillement d'vne bile noire maligne, ou de l'erugineuse, dont il sera parlé en traictant des vlceres.

Le Sarcoma est vne excroissance de chair, en façon de tubercule, ou de tumeur. Il ne prouient point d'aucune humeur qui se soit iettée là, mais du seul aliment de la partie. Car cette partie estant vlcerée ou dedans ou dehors, s'augmente & s'estend, par l'abord continuel de l'aliment, si dauanture on ne vient à la reprimer : & se fait mesme souuent des conduits en guise de veines & d'arteres, pour par là prendre nourriture. C'est de cette sorte que la chair croist souuent és vlceres qui ne sont pas bien pensez; que se forme le Polipe dans les narines par la contusion du nez; que l'Epoulis croist és gencives à la racine des dents; que le fic vient au fondement, & comme il s'esleue peu à peu de grosses tumeurs à l'occasion de la chair contuse & froissée, sans aucune ouuerture de la peau qui est dessus, lesquelles prennent nourriture à la façon des autres parties, sans aucune atteinte de douleur, mais auec vn sentiment fort vif, & de couleur naturelle. Encore que toute partie soit susceptible des tumeurs de cette nature, elles se rencontrent neantmoins plus souuent és emonctoires du col, des aisselles & des aines, dont la chair qui est à l'entour ne se peut pas facilement enfler ny estendre. Cette excroissance a presque mesme origine que le Phlegmon, mais il y a cette difference, que le sang ne s'y iette pas tout à coup,

ains y coule peu à peu, & passe en nourriture, qui sert à l'amplification de la partie, à mesure qu'il y aborde.

La varice & l'anevrisme pourront estre placées en ce rang, à raison de l'affinité des causes qui les produisent. La varice est vne excessiue dilatation de veine, laquelle se rencontre plus ordinairement és iambes, qu'és autres parties. Et la veine estant pleine d'vn sang copieux & grossier, la partie paroist liuide ou noire, & deuient mesmement enflée, mais sans faire aucune douleur: la tumeur s'abbaisse aussi-tost sous le doigt, lors qu'on la presse, puis se releue incontinent. Or elle prouient de quelque coup, de contusion, d'vn trop grand effort, de trauail, & de voyage: aucunesfois de repletion, comme en beaucoup de femmes enceintes.

L'Anevrisme est vne dilatation de l'artere, qui se fait lors qu'elle est remplie d'vn sang spiritueux. Il suruient quelquesfois és parties externes, aux mains, aux pieds, és enuirons du gosier & de la poictrine: & est different de la varice, en ce qu'il est accompagné d'vn battement de pouls grand, esleué, & qui donne souuent de la peine. Quand on presse la tumeur, la matiere qui est dedans se retire promptement. Il se rencontre aussi quelquesfois dans les arteres, principalement dessous la poictrine, autour de la ratte & du mesentere, où l'on sent bien souuent vn grand battement. Il n'est gueres croyable que ces accidens puissent rompre, ou faire ouurir la veine ou l'artere, comme quelques-vns se sont imaginez. Car si le sang sortoit de la veine, ou de l'artere, & qu'il n'y fust plus contenu, il se corromproit & pourriroit aussi-tost, & feroit vne autre sorte de tumeur.

CHAPITRE IV.

Les affections & eruptions bilieuses, qui paroissent au dehors.

L'Erysipele est vne ardeur vehemente espanduë en la surface du corps. Il ne s'y fait point de tumeur manifeste, la partie n'en est ny plus esleuée, ny plus tenduë, & le mal ne penetre pas iusques à la chair qui est dessous, ains s'estend au long & au large, sans aucun amas qui soit borné. Il picque & brusle asprement toutes les parties qui en sont atteintes : sa couleur est d'vn rouge tirant sur le iaune, qui disparoist quand on la touche, puis reuient aussi-tost. La douleur qu'il cause n'est point accompagnée de battement, ny beaucoup vehemente. Lors que la fluxion se fait, le patient est surprins de frisson, & en suitte attaqué de fievre: & bien souuent quand elle se iette sur les cuisses, elle commence par vne tumeur de l'aine. Cela se traisne comme vne dartre viue, & quittant sa premiere place va gagnant peu à peu les parties voisines. Or il y en a de deux sortes, l'vn que Celse nomme Erysipele simple, lequel n'a que de la rougeur & de l'ardeur, sans aucune vlceration ; l'autre que ce mesme Autheur appelle feu sacré: & c'est l'Erysipele vlceré, dont il se trouue deux especes, en l'vne desquelles la peau est entamée & vlcerée superficiellement, sans penetrer plus outre, & se desseiche en petites croustes qui tombent comme du son de farine : l'vlceration de l'autre passe plus

auant dans la peau, d'où apres que les pustules sont creuées, il sort vne sanie purulente. L'Erysipele simple procede d'vn sang chaud & subtil, qu'on appelle bilieux ; & celuy qui est vlceré vient d'vn sang meslé de quelque portion de bile superfluë & enflammée. Ce sang s'eschappant hors des plus petites veines, ne s'arreste & ne s'attache point à la chair, à raison de sa subtilité, il coule & passe iusques au cuir, lequel estant plus espais & plus serré, le retient & l'empesche de passer outre. Et dautant que cette humeur est subtile, elle s'espanche facilement, & ne fait point de tumeur apparente. Tous ceux qui sont de cette sorte, meritent le nom de veritable Erysipele : mais celuy qu'on appelle Phlegmoneux, est à la verité plus enflé, mais il n'est pas si ardent ; l'oedemateux l'est encore beaucoup moins.

De ce rang sont les Phlyctaines & les Phlyctides, ainsi nommées par les Grecs. Elles s'esleuent soudainement, & sont toutes pleines d'vne humeur iaunastre, claires & semblables à ces vescies qui suruiennent aux brusleures d'eau boüillante, ou de feu; elles ne font pas pourtant de manifeste douleur. Quand elles sont percées l'humeur en sort, & la partie se couure de certaines croustes, qui s'endurcissent & demeurent là iusques à ce que le mal soit guery. Il est certain qu'elles ne s'engendrent que d'vne bile tres-ardente, qui brusle aussi fort que c'estoit du feu, tellement que ce n'est pas sans raison, que le vulgaire leur a donné le nom de feu sauuage.

La Dartre est fort approchante de ce que dessus. C'est vne ardeur qui ronge le cuir, & le rend inesgal & rude, auec force petits bourgeons qui

s'esleuent çà & là. Les Grecs l'appellent herpes. Ils en trouue de deux sortes, l'vne est simple, & s'appelle dartre miliaire ; l'autre maligne qu'on nomme dartre viue. Quand les pustules de la dartre viue sont creuées, elle vlcere le vray cuir, le ronge & le mange, & s'estend en largeur & en profondeur, & les vlceres qu'elle fait demeurent secs.

La dartre simple & plus benigne apporte au cuir vne rudesse & inesgalité superficielle, & ne passe pas l'epiderme, où elle fait leuer de petits boutons, qui ne s'aduancent pas beaucoup, & ne paroissent gueres plus gros que des grains de mil. Ces deux especes de dartres courent & s'estendent de costé & d'autre, comme en rond, sur les parties qui leur sont proches, & souuent le milieu se guerist, que les extremitez continuent de marcher plus auant. La dartre vlcerée approche grandement de l'erysipele, de sorte que plusieurs les prennent pour estre de mesme genre : neantmoins il y a cette difference entr'elles, que l'erysipele vient subitement en suitte d'vne fluxion manifeste ; au lieu que la dartre, ou Papule boutonne peu à peu, & se forme par laps de temps, sans qu'il y ait eu aucune apparence de fluxion. Les pustules de la dartre sont seiches, & quand elles sont entamées, il n'en sort ny pus, ny sanie : Mais celles de l'erysipele sont grandes, vlcerées & humides, d'où il sort vn pus meslé de sanie. Ce qui est de fascheux en la dartre, & qui donne de la peine, c'est la demangeaison, & en l'erysipele on est tourmenté de douleur & d'ardeur. Toutes les dartres sont de durée, ne causent aucune fievre, & ne se guerissent qu'auec le tẽps &

l'eryſipele eſt d'ordinaire accompagné de fievre, vient ſoudain & ſe reſout promptement de ſoy-meſme. La matiere & cauſe coniointe des deux ſortes de dartres, eſt vne pure bile excrementeuſe & tresardẽte, telle qu'eſt la porracée ou l'erugineuſe, de laquelle les veines ſe deſchargeant peu à peu, & ſans aucune impetuoſité de fluxion, elle ſe iette par ſa ſubtilité au de là de toutes les parties, & ſur tout de celles qui ſont charnuës, iuſques à ce qu'elle ait atteint le cuir qui eſt plus eſpais. Et parce qu'elle eſt plus groſſiere & plus viſqueuſe qu'en l'eryſipele, auſſi demeure elle plus long-temps & fortement attachée au cuir. C'eſt pourquoy celle qui eſt plus gluante, & quant-&-quant plus acre, s'arreſte toute dans le cuir, & fait leuer force puſtules, leſquelles eſtans creuées, & le cuir vlceré, produiſent vne dartre viue. Mais la plus ſubtile paſſe outre la peau, & eſt ſeulement retenuë dans l'epiderme, au delà duquel ne pouuant tranſpirer en forme de ſueur, elle le ronge, & le conſomme par vne quantité de puſtules qui s'y eſleuent.

L'Impetige eſt vne rudeſſe du cuir, dure & ſeiche, auec vne grande demangeaiſon. Elle differe de la Galle, en ce qu'elle eſt ſeiche, ſans aucune humeur ny ſanie. Car elle ſe fait de puſtules ſeiches; & la Galle eſt compoſée de puſtules humides. Or il y en a de quatre ſortes; l'vne fort ſimple qui rend le cuir rouge, dur & rude, & le ronge auec vne demangeaiſon importune; & cette eſpece eſt compriſe ſous le ſimple nom de demangeaiſon. Elle prouient de bile, ou d'vne pituite ſubtile, qui toutesfois eſt pourrie ou ſalée, & encloſe ſous le ſeul epiderme, qu'elle va rongeant. L'autre eſt la vraye impetige, que les Grecs appellent Lichen, laquelle ayant de plus groſses puſtules, rend le cuir plus ra-

boteux, le ronge dauantage & s'estend plus loing. Elle prouient bien souuent de quelque dartre negligée, & plus ordinairement de celle qu'on nõme dartre viue, laquelle se tourne en Lichen, si on n'y remedie de bonne heure, puis se change en Psore, & de Psore deuient Lepre.

La matiere du Lichen est vne bile tres-ardente, ou vne pituite pourrie & salée, non point de celle qui est claire & subtile, mais de celle qui s'est espaissie ou de soy-mesme, ou par le meslange des autres humeurs. La troisiesme espece est le Psora des Grecs (car ce mal est fort different de la Galle) en laquelle le cuir s'est rendu espais, plus sec, plus dur, plus esleué & plus couuert de pustules corrosiues, qui le rongent asprement, le mangent, & y font çà & là des creuasses, d'où il tombe certaines escailles farineuses & noires. Elle vient d'vne bile noire, qui s'est iettée sur le cuir, où à peine se peut-elle digerer, car ce mal ne se guerist pas facilement. La quatriesme espece est, ce que les Grecs appellent Lepre, qui est, à dire le vray, la plus mauuaise de toutes. Elle ronge fortement le cuir, le mange & le creuasse iusques bien auant : d'où il tombe non seulement des ordures farineuses, mais aussi des crouftes tantost passes, tantost noirastres. Elle ne cede à aucuns remedes, & pour en guerir, la populace implore ordinairement le secours des Saincts. Elle s'engendre de bile noire, parmy laquelle il se rencontre aussi quelque meslange de pituite salée, grossiere & visqueuse. D'où vient qu'elle attaque & infecte non seulement l'epiderme, mais aussi toute la peau. Le corps, quel qu'il soit, entaché de Psore ou de Lepre, se va peu à peu desseichant & consommant.

CHAPITRE V.

Des Pustules.

LA Pustule est vn vice du cuir assez frequent, sous le nom de laquelle on comprend tout ce qui paroist vn peu esleué en rond sur la peau. Elle se diuise en deux especes, dont l'vne est humide, laquelle estant creuée rend de l'humeur, de la sanie, ou du pus: l'autre seiche qui ne iette aucune humidité. Au rang des humides sont celles qu'on nomme Hidroa, Ephelides, Phlyctaines ou Phlyctides, Epinyctides; auec toutes les sortes de galles qui en viennent, quand ces pustules sont creuées. Entre les seiches on conte certaines rougeôles, les demangeaisons, les poyreaux, & toutes sortes de verues.

Les Hydroes, c'est à dire vessies aqueuses, sont de fort petites pustules pleines d'eau, qui s'esleuent soudainement çà & là par tout le corps, mais le plus souuent aux mains & aux pieds, grosses comme des grains de mil, remplies d'vne liqueur claire, sans rougeur, ny douleur aucune. Car elles viennent de sueurs retenuës sous l'epiderme, par les pores duquel elles n'ont peu transpirer; à raison dequoy quelques-vns les ont nommées bubes de sueurs. Les Ephelides sont aucunement plus grosses; ces sortes de pustules sont rouges à l'entour & ardentes, auec quelque legere douleur, du milieu desquelles lors que l'ampoule ou vessie est creuée, il sort vne humeur blanche comme du laict, & apres il s'en fait vne galle. Or elles

prouiennent d'vn sang chaud & impur, qui s'est respandu sous la peau.

La Galle est vne aspreté du cuir, ou bien vne legere vlceration demangeante, & quelquesfois corrosiue. Elle s'engendre de toute sorte de pustule plus humide, soit pasle, soit liuide, soit noire : laquelle estant percée, produit en la peau vn petit vlcere humide, ou mesme quelquesfois sec, quand la sanie en est dehors, & ce tantost auec de la demangeaison seulement, tantost auec vn peu de rougeur à l'entour, & auec de la chaleur & de la douleur. Quand la sanie vient à se desseicher, elle s'enducist & fait vne crouste. Or il se trouue plusieurs sortes de galles, aussi bien que de pustules, & sont causées de quantité d'humeurs differentes, dont la distinction se prend de la douleur, de la couleur, & de l'espece de la sanie qui en sort. Les galles viennent ordinairemēt par tout le corps, mais celles de la teste sont les plus mauuaises, c'est pourquoy on leur a donné des noms tout particuliers, comme sont Psydracion, Fauus & teigne.

Le Fauus, qui est le Cerion des Grecs, iette par des trous assez amples vne sanie espaisse comme du miel. La Teigne, que les Grecs nōment Achor, a ses trous plus petits, qui rendent vne sanie gluante. Ces sortes de galles sont differentes de la simple galle de la teste, qui ne vient qu'à la surface du cuir. Or le Cerion & l'Achor se discernent, en ce que quād on arrache les cheueux, leur racine principalement se trouue fort grosse, & enduite d'vne humeur visqueuse & grossiere. La cause est vne pituite nitreuse & salée, ou vne melācholie, laquelle se pourrissant sous le cuir, acquiert vne qualité

maligne ; & parce qu'il adhere quantité de cette matiere à la racine des cheueux, & que la peau de la teste est plus espaisse que celle des autres parties, il est malaisé de la tirer toute, & de l'arracher entierement de là. C'est pourquoy l'vlcere qu'elle fait ne se guerist qu'à peine, & est particulierement contagieux aux enfans, à raison de la malignité de l'humeur.

Combien que les verruës ne soient gueres grosses, neantmoins parce qu'elles sont vilaines, & apportent souuent de l'incommodité, on les doit tenir pour maladies. La verruë pendante, que les Grecs nomment Acrochordon, est large par le bout, & gresle en bas vers la peau, par où elle est attachée comme à vne petite queuë. Elle est grandement dure & rude, & de mesme couleur que le cuir. L'autre qu'on appelle thymion, laquelle ressemble en couleur à la fleur du thym, est pareillement deliée du costé de la peau, large par le haut, dure & raboteuse, & moindre que la pendante. Ces sortes de verruës se trouuent rarement seules: il en vient souuent plusieurs à la fois, & principalement aux mains & aux pieds des enfans. Elles paroissent souuent à l'impourueu, & disparoissent aussi quelquesfois subitement. La verrüe sessile, que les Grecs appellent Myrmecia, est plus platte que le Thymion, & n'est iamais gueres plus grosse qu'vn Lupin, dure, ferme, large vers sa racine, fort enfoncée & douloureuse. Le Cor paroist esleué sur la peau, comme vne verrüe sessile, blanc, rond, calleux, & fait par le haut comme vne teste de clou, mais ses racines sont fort dures & solides, & penetrent fort auant, comme si elles sortoient des membranes des os. Il s'engendre ordinairemēt aux orteils & aux plantes des pieds par la fou-

leure du soulier, ou par le frottement de la chausseure. Il cause quelquesfois de soy-mesme vne douleur fort poignante, & incommode tousiours en marchant. Le Cal ressemble au Cor en couleur & en substance, c'est vne dureté de la surface du cuir, contractée par le trauail, és paulmes des mains, ou en la plante des pieds. Il ne pousse toutesfois point de racines, & ne fait en suitte aucune douleur.

CHAPITRE VI.

Des taches qui paroissent sur le cuir.

IL se rencontre pareillement sur le cuir certaines deffectuositez, qui ne sont point esleuées, ains demeurent esgales, & sans aucune aspreté; de cette sorte sont toutes les taches qui rendent le cuir difforme par l'impression de quelque couleur estrangere: comme sont les especes de vitilige, les lentilles, les noirceurs, les meurtrisseures, les flétrisseures, & les marques de coups de foüet.

Il y a trois especes de vitiliges, Alphos, Melas, & Leucé. Elles gastent le cuir de taches dispersées & non continuées, ny conjointes, mais qui changent de place, & se vont estendant. En ces defedations le sentiment, ou perist entierement, ou deuient plus stupide, tellement qu'en escorchant la peau, & quelquesfois mesme en la perçant legerement auec vne esguille, on ne sent rien de cela. La

tache de l'Alphos est blanche, celle du Melas est noire, & paroist comme vn ombrage; & toutes les deux sont seulement en la surface du cuir. La Leucé fait pareillement vne tache blanche, comme l'Alphos, mais elle penetre plus auant, & infecte toute la peau. Ce mal fait tomber les cheueux, en la place desquels il en vient d'autres blancs & deliez, comme du poil folet. Quand la Leucé est confirmée, elle ne deuient iamais rouge en la frottant, & si on la pique d'vne esguille, il n'en sortira point de sang, ains seulement vne sanie aqueuse. Il se void aussi quelquesfois outre vne certaine sorte de vitilige de couleur rouge, brune ou liuide de couleur rouge, brune ou liuide, en laquelle le sentiment est esteint, ou du moins fort debilité. Les modernes l'appellent en general du nom de Mal-mort. Ces defedations là sont particulieres à ceux qui ont la constitution des humeurs mauuaises: parce que tout cela vient de l'impureté des humeurs; sçauoir l'Alphos & la Leucé, d'vne pituite espaisse & gluante; le Melas, de bile noire, & les autres d'vne autre humeur conforme à leur vilaine couleur.

La Lentille vient particulierement au visage, & aux mains, & quelquesfois sur la poictrine, grosse comme vn grain de lentille, de couleur rousse, & esparse çà & là comme certaines gouttes; ceux qui ont le poil roux, en sont ordinairement mouchetez. Quelquesfois elle s'efface d'elle-mesme, principalement en hyuer; l'Esté elle reuerdist & se multiplie. Il suruient pareillement és autres parties des taches plus grandes, quelquesfois aussi larges que la main, de couleur semblablement rousse, & qui en certains temps se manifestent & s'esuanoüissent, lesquelles estant de mes-

me nature, se doiuent aussi rapporter à ce genre. Or il est certain qu'elles viennent d'vn suc melancholique, dont les visceres se sont deschargez sur la peau, où il s'est espandu. Elles se contractent aussi quelquesfois par le vice & affection particuliere du cuir, laquelle en corrompt l'aliment, quelque pur qu'il soit, & luy fait prendre vne couleur estrangere : Car la peau estant infectée par le dehors, change pareillement sa nourriture. On ne les peut aucunement effacer, non plus que les marques que nous portõs imprimées, comme certains signes, dés la naissance & premiere conformation; & si quelquesfois il arriue qu'elles s'obscurcissent, neantmoins auec le temps elles reuerdissent, les vnes lors que les fraises & les cerises viennent à meurir, les autres en la saison des vendanges, d'autres en vn autre temps, ou sous vne autre constitution de l'air. Il se rencontre mesme encor quelques autres macules, comme les rougeolles, de qualité maligne & contagieuse, qui viennent sans pustules, & paroissent diuerses en couleur & en figure, & quelquesfois telles, qu'on n'a point ouy dire qu'il s'en soit veu de semblables : ce qui aduient ou par la corruption de l'air, ou pour auoir auallé quelque poison, ou par la morsure d'vne beste veneneuse; & ces macules ne se peuuent oster, qu'auparauãt la qualité veneneuse qui y est, ne soit esteinte.

Le cuir deuient semblablement taché par la noirceur de l'ecchymose, car ce n'est autre chose qu'vne effusion & concretion de sang parmy le cuir. Or il se respand là par les veines menuës & deliées, qui sont dispersées dans le cuir, lesquelles s'ouurent par Anastomose, ou par

Diapedese, à cause ou de l'abondance du sang, ou de sa subtilité, ou de son acrimonie: & le plus souuent se rompent par vn trauail excessif, ou par quelque contusion prouenüe de coup, ou de cheute. Le sang estant donc sorty hors de ces veines là, se respand & s'amasse par le cuir, tantost auec quelque peu de tumeur & de douleur, tantost sans cela, & le cuir en prend la couleur, lequel deuient premierement liuide, & lors cette affection s'appelle en Grec, Pelioma; puis quelquesfois il noircist, & se nomme Melasma: nous appellons l'vn & l'autre, meurtrisseure. Les flestrisseures ne sont pas si grandes, & les vergeteures, comme les marques des coups de foüet, sont encore plus petites.

CHAPITRE VII.

De la Gangrene & de l'Abscez.

LEs Phlegmons & les autres tumeurs ont bien souuent force grands maux à leur suitte, entre lesquels il n'y en a point de pire que la Gangrene. Car c'est vn commencement de corruption de la partie; laquelle passant iusques à l'entiere corruption & mortification de la partie, se nomme Sphacele, c'est à dire, Syderation. En l'os elle s'appelle Carie; en la chair & és autres parties elle retient le nom du genre. Premierement donc la beauté & le lustre de la couleur se pert & amortist, & quand la partie est desia mortifiée, elle deuient liuide, ou noire, enflée, mollasse, & entiere-

ment cadauereuse : il ne s'y fait plus de battement d'arteres, ny de douleur ; non pas mesme de sentiment, de façon qu'on y peut fourrer bien auant la lancette, sans qu'on en sente rien. Or elle se fait lors que la partie affectée vient à estre destituée de la chaleur vitale & des esprits : ou parce que le cœur n'en peut enuoyer iusques là par les arteres, qui se trouuent pressées de quelque ligature qui les serre trop, ou de contusion, ou d'obstruction : ou bien à cause que la chaleur naturelle de la partie est estouffée & esteinte, ou par vne trop grande quantité d'humeurs, comme il arriue dans les grandes inflammations, ou par quelque forte obstruction qui empesche la transpiration, ou par vn froid penetrant, ou par quelque qualité veneneuse & maligne.

LA'bscez, que les Grecs nomment Aposteme, est vne conuersion de quelque matiere amassée, en pus, ou en substance estrangere. La matiere du Phlegmon, qui est du sang, se pourrist hors des veines, & quand la putrefaction est telle & si grãde, que la chaleur naturelle ne la puisse surmonter, elle passe souuent en Gangrene : mais si elle vient à estre surmontée, elle se tourne en pus, par la digestion qui s'en fait, & cét amas de pus est absolument vn abscez. Quand il se fait, le lieu paroist plus enflé qu'auparauant, plus rouge, plus dur, & plus ardent, la douleur se rend plus vehemente, auec des poincts & eslancemens : & si c'est en quelque endroit considerable, il suruient, la nuict principalement, vn peu de fievre, auec vn frisson qui n'est point reiglé. Apres que l'abscez est fait, tout se modere, la tumeur deuient plus pointüe, & la peau commence à demanger. Car le pus ressem-

ble à la cendre, dont la chaleur est passée. Au reste, il se rencontre aussi des tumeurs froides, dures & inueterées qui font d'autres abscez, dont la matiere ne s'enflamme pas, & ne vient point à suppuration. Il se tire de là, non du pus, mais vne certaine substance estrangere engendrée d'vne humeur froide par le moyen de la digestion. Car en les ouurant, lors particulierement qu'ils sont inueterez, nous y trouuons vne substance semblable ou à vn grumeau, ou à vn os, ou à vn ongle, ou à du poil, ou à vne pierre, ou à vne glande, ou à du bois, ou à du charbon, ou à de la terre fangeuse. Elle se trouue en vne partie charnüe, sans estre enuelopée d'aucune membrane. Il se forme encore d'autres abscez, qui ont leur matiere enclose d'vne pellicule ou tunique : & la diuersité de leur matiere les diuise en deux especes differentes, qui sont le steatome, l'atherome, & le melicere, La matiere qui se tire du steatome est comme du suif, celle de l'atherome est pareille à de la boüillie, & celle du melicere ressemble entierement à du miel, autour de laquelle matiere il s'endurcist auec le temps vne peau qui luy sert de couuerture. Ces trois sortes d'abscez s'engendrent fort rarement és autres parties du corps, mais ils viennent souuent à la teste, parce que le cuir en estant fort espais la matiere y est longuement retenuë, tant qu'elle se change en vne substance estrangere & externe. Les tumeurs de la teste, que les modernes appellent la Tortüe & la Taupe, sont pareillement de ce genre, & ne different que de grandeur : & ces abscez estant tardifs, & ne s'engendrans que peu à peu, & par laps de temps, ou sont sans douleur, ou ne font gueres de mal, si ce n'est peut-

peut-estre quand leur suppuration se fait auec vne trop grande acrimonie.

Le Sinus est vn creux & vne capacité couuerte & cachée, qui demeure apres l'euacuation de l'abscez. Lors que le sang se pourrist dans le Phlegmon, ou que quelque autre matiere se tourne en abscez, elle corrompt & mange par sa qualité contagieuse la chair mesme voisine, & quelquesfois les fibres des nerfs & des veines, lesquelles viennent pareillement à prendre la nature du pus, & s'escoulent auec le pus. C'est pourquoy le pus venant à sortir tout à coup, il reste necessairement vne sinuosité au dedans, en la capacité de laquelle il estoit contenu. Car le pus n'ayant aucune yssue, demeure long-temps retenu, & croupissant ainsi là dedans, il va rongeant & cauant tout ce qui est à l'entour, & fait par ce moyen vn Sinus spacieux, lequel s'estendant en long, & le pus en sortant cõme d'vn long-tuyau, se nomme Fistule, qui n'est autre chose qu'vn sinus estroit & long. Or la fistnle à raison de sa figure est tantost simple, & vne, tantost branchüe & diuisée comme en petits rameaux, quelquesfois droicte, quelquesfois tortuë & pleine de destours. Le Sinus & la fistule sont au commencement enuironnez de la chair qui est à l'entour, dont finalement les costez s'endurcissent auec le temps, à cause que le pus qui y demeure attaché, & vient à s'y espaissir, pour n'auoir pas esté assez-tost tiré de là, les fait deuenir calleux, & ce cal enuironne le sinus ou la fistule, comme vn paroy ou couuerture, qui luy fait meriter le nom de calleuse.

CHAPITRE VIII.

Des Playes.

LA ſolution de continuité arriue aux parties tant ſimilaires qu'organiques, & eſt vne maladie commune à toutes les deux. Celle qui vient de l'interieur, & du vice du corps, ou qui a contracté du pus où de la pourriture, s'appelle vlcere. Car le Phlegmon ouuert, & la playe, qui pour n'auoir pas eſté penſée comme il faut, eſt deuenuë ſale & putride, changent d'eſpece, & ſe tournent en vlcere. Mais celle qui prouient de cauſe externe, ſi elle eſt faite en coupant, c'eſt playe; ſi en perçant auec quelque ferremẽt pointu, c'eſt punction; ſi en froiſſant par le rencontre violent de choſe peſante, & que ce ſoit en la chair, c'eſt contuſion, & en l'os, c'eſt fracture: mais en la membrane, au nerf, & en la veine, cela s'appelle rupture. Les cauſes euidentes, ou couppent & font playe, ou picquent, ou froiſſent, où bleſſent en diuerſes façons. L'eſpée & tout autre ferrement qui a le trenchant long, couppent. Le poignard, la dague, la fleſche, les dents des animaux, & toutes les choſes poinctües, percent en picquant. La cheute, la courſe violente, le mouuement vehement, la crierie, froiſſent. Les eſpieux, les dards eſmouſſez, & tout ce qui frappe en froiſſant & faiſant playe, bleſſe en diuerſes façons. Il ſe trouue donc enſuitte de cela trois principales differences de ſolution de continuité; c'eſt à ſçauoir; la playe, qui ne ſe ren-

contre qu'en vne partie molle, comme sont, la peau, la chair, les veines, les arteres, les nerfs, ou les mẽbranes : la punction, qui se fait en toutes les parties, lesquelles peuuent estre percées: & la cõtusion ou collision, laquelle arriue souuent és parties plus mollasses, qu'elle diuise interieurement, sans en entamer le dehors ; & és parties qui sont plus dures, comme en l'os, lesquelles ne plient, ny ne se retirent en dedans, au rencontre d'vn corps bien dur, elle cause de la fracture ; comme elle fait de la rupture en celles qui sont tenduës, comme és nerfs, és membranes, és tendons, és veines, & és arteres.

Voila les genres simples de solution de continuité, du meslange desquels il en resulte d'autres composez. Et chacun de ces genres se diuise derechef en plusieurs especes. Car la playe est ou simple, ou caue ; nous appellons caue celle où il y a quelque portion de la propre substance emportée : La simple est derechef ou superficielle, qui n'entame que la peau ; ou profonde, quand elle passe iusques dans la chair, & aux parties qui sont dessous : plus longue ou courte, grande ou petite, & faut icy considerer non seulement la longueur, mais aussi la profondeur & la largeur: droicte ou oblique, esgale ou inesgale, comme celle qui d'vn costé est superficielle ou estroite, & de l'autre profonde ou large.

On discerne ordinairement chacune de ces differences tant par les sens, principalement par la veuë & par le toucher, que par la consideration de l'instrument qui a fait la playe, & n'est pas besoin d'autres indices, parce qu'estans externes, elles sont assez manifestes. Il faut neantmoins prendre garde à la matiere, à la figure, à la grandeur, & aux

forces de l'instrument qui a fait la playe. La matiere est, ou bois, ou canne, ou fer, ou cuiure, ou estain, ou plomb ou corne, ou verre. La figure est, ou aiguë, ou mousse, droicte, courbée, anguleuse, rayée, ou barbelée. Quant à la grandeur de l'instrument, elle est fort diuerse, & sous ce nom de grandeur est comprise la vehemence du coup; à ce que par la consideration de l'vne & de l'autre, on connoisse mieux la grandeur de la playe. Pour le regard de la vertu de la matiere qui est eslancée, quelquesfois il ne s'y en retrouue point de particuliere; & quelquesfois elle est nuisible par vne qualité ou simple, ou veneneuse; simple, comme celle d'vn cautere, ou de quelque medicament putrefactif; veneneuse, comme celle des armes empoisonnées; des morsures de chien enragé, de serpent, ou de musaraigne; des piqueures de scorpion, de vipere ou de phalange : mais ces sortes de playes ne sont plus simples & solitaires, non plus que celles qui sont accompagnées ou d'intemperie, ou de douleur vehemente, ou de phlegmon, ou de demangeaison. Or on les peut reconnoistre, en ce que les symptomes qu'elles produisent sont beaucoup plus fascheux que ne requiert la condition d'vne simple playe, & principalement si elles ont esté faites par quelques armes empoisonnées, ou par des bestes veneneuses, dont cy-apres nous traicterons plus amplement.

Venons maintenant aux marques qui seruent à reconnoistre quelle partie est la plus offensée en chaque playe. Quand il y a vne veine coupée, le sang sort en abondance, & ce dautant plus qu'elle est grosse & remplie : & coule continüement, & esgalement, sans sauteler, estant aucunemēt espais & fort rouge; au lieu que ce qui sort de l'artere est subtil, iaunastre & chaud, & ne coule pas esgalement, mais

selon le mouuement du pouls & par reprises, car quand l'artere s'abaisse il sort en plus grande abõdance. Lors que le nerf est blessé de pointe ou de trenchant, le mouuement se perd, & quelquesfois mesme le sentiment, ou du moins offensez; les parties qui se rencontrent au dessous de la playe deuiennent endormies; on sent vne douleur fort cruelle; il se met en la partie vne inflammation qui la fait quelquesfois tomber en Gangrene, la fievre s'allume, & est suiuie bien souuent du delire par la communication du cerueau: il suruient pareillement quelque conuulsion, & ce plustost quand le nerf est piqué, ou en partie coupé, que quand il est entierement trenché. La playe ayant atteint les tendons ou les membranes qui couurent tant le crane que le reste des os, les mesmes signes se rencontrent, mais ils sont neantmoins plus obscurs: & beaucoup plus encore lors que les ligamẽs des articles sont coupez. Quand l'os blessé est descouuert, on le sent rude & raboteux en y mettant la sonde, sans qu'il fasse aucune douleur, si ce n'est peut-estre lors que l'on touche trop rudement la membrane qui le couure.

Il faut maintenant voir par quels signes on peut sçauoir iusques où penetre la playe, & ce qu'elle interesse au dedans. Si les meninges sont blessées par quelque coup receu en la teste, il suruient vne douleur tres cruelle, laquelle s'augmẽte en mãgeant & serrant les maschoires, & en respirant fortement: apres suit aussi-tost le vomissement qui redouble de fois à autre: le sang respãdu par le dedãs sort quelquesfois ou par le nez, ou par les oreilles, ou par les yeux: quelquesfois les sens demeurẽt estourdis, cõme si on estoit frappé d'apoplexie, & les nerfs se retirent: & peu apres vient la fievre, qui est

incontinent suiuie de delire, principalement quand il y a de l'inflammation. Si la substance du cerueau est pareillement interessée, comme il arriue facilement, lors que le cerueau se gonfle, & remplist toute la capacité du test, vers le temps de la pleine Lune; l'on perd le iugement, tous les symptomes se rengregent, & bien souuent il tombe vne portion du cerueau, auec grand peril de la vie. Mais si la playe passe plus auant, iusques dans les ventricules du cerueau, ou si elle perce les yeux tout outre, l'on meurt aussi-tost, comme quand le cœur est frappé, d'autant que de là sort à coup & se perd l'esprit animal, & d'icy tant les esprits que le sang. Quand la playe de la poictrine trauerse iusques dans le creux d'icelle, le vent sort par là en aspirant, & si l'on met dans la playe de l'aloës, de la myrrhe, ou de l'aristoloque, on en sent incontinent l'amertume dans la bouche. Les poulmons estans blessez, outre ce que dessus, le crachat deuient escumeux & sanglant, la respiration se fait difficilement & auec bruit, puis si on n'en meurt pas à l'heure, l'on va peu à peu desseichant & se consommant de fievre & de maigreur. Lors que le cœur est frappé, les extremitez deuiennent aussi-tost froides, & la mort s'approche, de laquelle on sera saisi tout à l'heure, si la playe penetre iusques aux ventricules d'iceluy: les arteres & plus grandes veines estans coupées en cette partie là, apres vne grande perte de sang & de forces, il sort des sueurs froides & puantes, qui sont des presages de mort. Quand le Diaphragme est transpercé, il fait retirer les entrailles, empesche grandement la respiration; cause quant & quant du delire, & de l'alienation d'esprit; excite quelquesfois de la toux, auec vn crachement de sang, & porte fi-

nalement à la phtisie, & à la mort, de mesme que quand le poulmon est offensé: & principalement lors que la playe se rencontre au milieu du Diaphragme, qui est vne partie nerueuse & destituée de sang, & en continuelle agitation : Pour les playes des extremitez de cette partie là, qui sont garnies de quantité de chair, elles se consolident quelquesfois. L'œsophage estant navré, la viande & le breuuage ne peuuent plus passer dans l'estomach, on vomist aussi tost tout ce que l'on prend : puis suruiennent le hocquet, la defaillance de cœur, & quelquesfois de la conuulsion. Si la playe penetre dans la capacité du ventricule, ce que l'on boit & mange sort par là, le vomissement est pareillement frequent, comme aussi le hocquet, & la defaillance de cœur, & personne ne peut long-temps subsister en cét estat. Quand les boyaux sont percez, les matieres fecales ne descendent plus, ains tombent dans la capacité de l'abdomen, où il s'engendre vne grande corruption, & la playe rend ces matieres fecales, ou en rapporte l'odeur. La playe du foye ou de la ratte, n'estant qu'en la surface, fait retirer les entrailles vers l'espine du dos, excite des vomissemens & des deiections sanglantes, cause des poincts au costé, & des douleurs qui s'estendent iusques à la clauicule vers cette mesme partie, des defaillances de cœur, de la fievre, & des flux de ventre, par lesquels finalement le corps se fond & se consomme de mesme que s'il estoit atrophié : mais si la playe passe bien auant, la mort suit de bien pres par de frequentes defaillances de cœur, & par des sueurs froides. La playe du rein fait pisser le sang, mais en petite quantité, la douleur descend iusques aux aines & aux testicules, & l'vrine amassée sous l'ab-

domen le fait paroistre comme hydropique. Il s'ensuit presque la mesme chose quand la vessie est offensée, à quoy suruiennent outre cela, le vomissement, le hocquet le delire, l'escoulement de l'vrine par la playe, & en suitte la mort. Lors que la moüelle de l'espine est coupée tout à trauers, les parties qui sont au dessous se resoluent, & perdent le mouuement, le sentiment & toute leur fonction, de sorte mesme qu'on laisse aller, quoy qu'on ne le vueille pas, tantost les matieres fecales, tantost l'vrine, tantost la semence. Or il arriue bien raremẽt qu'il se rencontre en aucun endroit vne playe qui soit simple, mais elle interesse d'ordinaire plusieurs parties, desquelles s'ensuiuent plusieurs signes meslez diuersement.

CHAPITRE IX.

Des Vlceres.

L'Vlcere est vne solution de continuité vilaine & sale, dont la vilenie & saleté ne vient pas de sang, cõme fait celle de la playe, mais ou par le vice de quelque humeur, ou à cause de la sanie, ou du pus, ou de quelque autre corruption qui s'y engendre, & qui ne procede d'ailleurs que de la partie mesme qui est entamée. La playe ne se fait qu'en suitte de quelque coup receu par le dehors: l'vlcere prouient aussi quelquesfois du dehors, comme par l'application d'vn cautere sur le corps, ou de quelque medicament putrefactif: mais le plus souuẽt il se fait de soy mesme par le vice du dedans. De façon que la cause efficiente de la playe

est tousiours externe, & l'vlcere a souuent sa production de quelque cause interne, sçauoir est, de toute sorte d'humeur amassée outre l'ordre de la nature. Car cette humeur, ou fait vlcere par corrosion, ou suruient és playes qui sont desia faites, soit parce qu'elles sont inueterées, soit à raison de quelque autre accident. Or cette cause interne de l'vlcere est de deux sortes, l'vne antecedente, l'autre conioînte. L'antecedente est l'impureté & cacochymie du corps, acquise ou par vn mauuais regime de viure, ou par vne mauuaise disposition des viscères. La conioînte est l'humeur peccante, & toute sorte de corruption qui se rencontre & s'attache à la partie affectée. La playe existe donc toute seule, sans estre assistée de sa cause, & l'vlcere est tousiours accompagné de la cause qui la produit, laquelle continüe de fomenter sa production.

Les principales differēces des vlceres, se prennent & des choses qui en sortent, & de la diuersité des causes qui les font. L'vlcere aussi bien que la playe peut estre appellée grād ou petit, superficiel ou profond, droit ou oblique, esgal ou inesgal, recent ou inueteré, mais ce ne sont pas là ses differēces propres. Or par la difference des choses qui s'engendrent és vlceres, & qui en sortent, sont constituées les especes d'vlcere sanieux, virulent, sordide, purulent & vermineux. La sanie est la plus subtile de toutes les matieres qui sortent des vlceres, nullement visqueuse, de couleur blanchastre ou aucunement rouge. Celle qui se rencontre plus espaisse que la sanie, si outre cela elle est visqueuse, soit que ce fust l'Ichor des Grecs, soit ce qu'ils nomment aussi Melicerie, est appellée Virus par les Latins. Le pus est beaucoup plus espais & plus blanc, que n'est l'vne & l'autre des matieres

susdites, neantmoins il n'est pas visqueux ou lié. Le pus coule de l'vlcere qui desia commence à vieillir; & la sanie, de celuy qui est encore recent & crud; & le virus, de celuy qui est malin. Or chacune de ces matieres est tenuë pour vicieuse, si elle est abondante, subtile, claire, liuide, ou noire, de mauuaise odeur & acre; & n'est pas si pernicieuse, si elle est tout au contraire. L'ordure qui rend l'vlcere sordide, est plus espaisse & plus gluante que tout ce que dessus, elle ne coule point, ains demeure comme prise & attachée à l'vlcere. Les vers s'engendrent de l'ordure, & de la pourriture, & se trouuent ordinairement dans les vlceres qui ne sont pas pensez. Quant aux differences qui se prennent de la cause cõiointe, elles sont l'vlcere, ou phlegmoneux, ou erysipelateux, ou œdemateux, ou chancreux: & de plus corrosif, cacoëthe, ou putride. Car quelquesfois l'vlcere se fait par l'ouuerture d'vne certaine tumeur, quelquesfois aussi sans tumeur par corruption de l'humeur, ou de la partie. De tumeurs, prouiennent le phlegmoneux, ou l'erysipelateux, ou l'œdemateux, ou le chancreux, qui s'appelle autrement chancre vlceré. Sans tumeur, se font le corrosif, ainsi nommé, parce qu'il va continuellement cauant & minant la partie en laquelle il se rencontre: puis le deuorant, que les Grecs appellent Nomodes, lequel creuse non seulement la partie affectée, mais aussi mange & deuore celles qui luy sont voisines. Le phagedaine est pareillement vne espece de ce genre, car c'est vn vlcere volage & ambulatif, qui ronge & consomme seulement la peau, sans toucher à la chair qui est dessous. La cause de tous ces vlceres est vne humeur bilieuse, acre & mordicante, tantost grossiere, tantost sub-

tile, qui s'eſt à coup iettée ſur la partie. Ils viennent en ſuitte d'vne dartre, ou d'vn eryſipele, & quelquesfois meſme d'vne playe qui a eſté irritée par quelque medicament trop acre. Apres ceux-cy ſont les vlceres cacoëthes, c'eſt à dire malins & difficiles à guerir; & parce qu'il eſt malaiſé de les faire venir à cicatrice, les Grecs les appellent Dyſepulotes. De cette qualité ſont pareillement ceux qu'on nomme Telephiens, puis les Chironiens qui ſont encore pires. Ces vlceres ſont d'ordinaire aſſez grands, non toutesfois putrides, ny de mauuaiſe odeur, ny corroſifs, ny beaucoup douloureux: mais ils ont les bords enflez, fort durs & calleux, & parce ils ne gueriſſent pas facilement: ils ſe couurent quelquesfois d'vne legere cicatrice, laquelle eſtant bien-toſt deffaite, l'vlcere ſe renouuelle incontinent: ils paroiſſent preſque ſemblables au cancer vlceré, excepté qu'ils ne ſont point eſleuez à l'entour. Outre le vice ordinaire de l'humeur, il en faut attribuer la cauſe à vne certaine malignité cachée, qui ne ſe peut que fort difficilement oſter & deſtruire: Tels vlceres ſont ordinairement des reſtes de peſtilence. L'vlcere putride approche de ceux-cy, auquel non ſeulement ce qui coule eſt corrompu, mais la chair meſme de l'vlcere ſe pourriſt, laquelle eſtant deſia deuenuë molle, glutineuſe & cadaureuſe, exhale vne odeur infecte & maligne: & ſi cét vlcere n'eſt arreſté il conduit bien ſouuent à la mortification. Il s'engendre quelquesfois de la ſeule malignité de l'humeur; neantmoins le plus ſouuent il prouient de ce que la chaleur naturelle de la partie eſt eſteinte, ou par l'obſtruction des arteres, ou par quelque autre cauſe que ce ſoit, & ne peut plus cõſeruer la ſubſtance de la partie en ſon integrité. Il

faut donc discerner l'espece de chaque vlcere, & sa matiere coniointe, tant par ce que dessus, que par la substance & la couleur des choses qui en sortent, & par la dureté, ou tumeur, ou couleur de leurs bords. Il est de plus à propos, pour en establir plus parfaictement la methode curatoire, de bien considerer & prendre garde attentiuement à la cause antecedente de l'vlcere, & à tout ce qui se rencontre à l'entour. Car l'vlcere est bien souuent accompagné de plusieurs choses, sans la connoissance desquelles on ne peut bien venir à bout de le guerir comme il faut; telles sont, l'intemperie qui n'est pas naturelle, vn phlegmon, & toute autre tumeur: vne varice, vne contusion, ou quelque autre corruption de chair. L'intemperie se remarque par la couleur de la partie, par l'attouchement, par le sentiment du malade, & par l'application des remedes. La tumeur contre nature, paroissant au doigt & à l'œil, se manifeste d'elle-mesme. Or elle fournist de matiere & de nourriture à l'vlcere, de sorte qu'il ne peut bien guerir, si auparauant la tumeur n'est ostée. La varice pareillement, ou la veine dilatée en quelque façon que ce soit, ne permet pas que l'vlcere se consolide, si elle y desgorge quelque matiere. Quant à la contusion, & toute corruption ou vice de la chair qui est dessous, empesche que l'vlcere ne guerisse aussi bien que l'intemperie: car il ne se peut bien remplir ny consolider, ny cicatriser, s'il n'est en la disposition qui est conforme à sa nature. Il est aussi besoin de prendre garde à la constitution des visceres, & particulierement du foye & de la ratte, & finalemen à l'habitude de tout le corps, dautant que quand le corps est bien habitué, la cure de l'vlcere en est plus facile, & plus difficile quand l'habitu-

de en eſt mauuaiſe : & c'eſt pour cette raiſon que les vlceres des Hydropiques & des Icteriques ſont fort malaiſez à guerir.

CHAPITRE X.

Des os rompus, diſloquez, ou gaſtez en quelque autre façon.

LEs os ont ſemblablement des vices particuliers, qui ne ſont pas fort eſloignez de ceux qui ſe rencontrent en l'vlcere : car il s'y fait & de la ſolution de continuité, & de la diſlocation. La ſolution de continuité ſe fait quand l'os eſt ou gaſté, ou froiſſé, ou percé, ou fendu, ou rompu. Il ſe gaſte ou quand il deuient noir, pour auoir eſté bruſlé d'vn fer chaud, ou corrompu par quelque vlcere malin, par vne fiſtule, ou par vn cancer qui ſe rencõtre pres de là ; ou bien quãd il deuient gras & mol, ou meſme carié. Ces accidens peruertiſſent nõ ſeulement la couleur, mais auſſi la ſolidité de l'os ; ce qui paroiſt aſſez lors qu'il eſt deſcouuert, & quand il ne l'eſt pas, on le remarque en mettant la ſonde dans l'vlcere iuſques à l'os, car on le ſent mol & rude. L'os eſt froiſſé lors qu'Il n'y a quelquesfois que le deſſus vn peu effleuré du coup, ſans qu'il y ait riẽ d'eſclaté : quelquesfois quand il demeure courbé ſans ſe rompre, comme font les coſtes & les cartilages : mais on le peut plus proprement dire froiſsé, lors qu'il eſt forcé & repouſsé en dedãs ; par laquelle contuſion il y demeure vn certain creux, tel qu'il s'en fait és vaiſseaux d'airain, quand ils ſe boſselent en heurtant cõtre quelque choſe : ce qui arriue aux

enfans, & à ceux qui ont encore les os tendres, & particulierement le crane. Et lors la chair qui le couure est contuse, au dessous de laquelle on sent en y touchant que l'os est enfoncé & caue. L'os est percé, quand on y passe la pointe de la sonde, & que le specille qu'on y met rencontre de la solidité tout autour. Il se fend enlong, & s'esclatte cōme du bois: Il se rompt, ou de trauers, ou de biais, & les extremitez en sont tātost mousses, tātost pointuës, & ces pointes blessent souuent la chair ou le nerf: quelquesfois mesme il s'en separe de petites esquilles qui piquent & font de la douleur. On connoist facilement quand l'os est esclaté ou rompu, si les fragmens d'iceluy se meuuent de leurs places: car l'vn s'aduance sur l'autre, & partant lors qu'on y touche on en sent la rudesse & l'inesgalité, & quelquesfois cela change la figure de la partie. Mais il arriue aucunesfois que tous les fragmens ne bougent de leur place, & lors le mal est plus caché, car rien ne picque, rien ne se releue en haut, mais tout est esgal au toucher, & la partie garde sa mesme figure. On en peut neantmoins tirer quelque coniecture, de ce que la partie fait de la douleur quand on la touche, & ne peut exercer sa fonction: elle deuient toute enflée, & souuent elle s'enflamme, & les causes euidentes du coup ont precedé. Mais tous ces accidens sont communs à tous les os: parlons maintenant de ceux qui sont propres à chacun en particulier.

Quand le crane est entierement rompu, ou mesmes fendu, c'est chose tres-perilleuse, & toutesfois tres-difficile à connoistre. Lors que la teste a esté rudement frappée de quelque chose dure, rude & grosse, que le sang est sorty par les oreilles, ou par les narines, que le vomissement de bile & le

vertige sont venus en suitte, que la personne est tombée comme toute estourdie, sans parole, sans sentiment, il y a grande occasion de soupçonner que le test est rompu : mais à dire le vray, cela peut aussi quelquesfois arriuer par la seule secousse du cerueau trop rudement esbranlé, sans aucune fracture de l'os. Nous en auons veu pareillement quelques-vns qui auoient le test cassé, sans qu'il leur fust suruenu aucun de ces accidens, faire durant huict iours leurs fonctions accoustumées, de mesme que s'ils n'eussent point esté blessez, lesquels neantmoins furent depuis abbatus par vne grande multitude de symptomes. C'est pourquoy quand l'on a quelque opinion que l'os est rompu, il n'y a point de signe qui le fasse mieux connoistre, que de mettre la sonde dans la playe pour le descouurir. Car si on rencontre quelque chose de rude hors des sutures, l'os est rompu, mais il ne l'est pas si tout est esgal & vny. L'on pense aussi quelquesfois que le test soit rompu, par l'indicatiõ des mauuais symptomes qui suruiennent, & neantmoins l'os n'est pas offensé à l'endroit que la peau est entamée, mais à l'opposite; & pour lors il faut bien prendre garde quelle partie est la plus molle, ou enflée, ou douloureuse, parce que c'est là qu'est la fracture. Or si finalement, outre les mauuais accidens que ie viens de remarquer, il interuient dés le commencement de l'alienation d'esprit, ou de l'assoupissement, ou vne resolution ou distension de nerfs, le test est non seulement rompu, mais aussi enfoncé, & presse les meninges & le cereau. Mais si cela ne suruient que fort long-temps apres, il en faut rapporter la cause, ou à quelque phlegmon, ou à l'impureté des humeurs. S'il y a

quelque chose de rompu sur le deuant du nez, soit en l'os, soit au cartilage, le nez paroist enfoncé, les narines restressies, & à peine peut on prendre son haleine par là : mais s'il est rompu de costé, ou le lieu se monstre creux, où le nez se tourne à l'opposite. La maschoire estant rompuë, comme aussi la clauicule, on ne le reconnoist que par les indices communs : mais quand il y a vne coste entierement rompuë, elle cause outre ces accidens, vn crachement de sang, vne douleur tres-cruelle, de la difficulté de respirer, de l'inflammation, de la fievre, de la suppuration, & met en danger de perdre la vie. S'il n'y a que contusion, & enfoncement, elle produit les mesmes accidens, mais beaucoup moindres. Lors qu'il se rencontre quelque fracture en l'espine du dos, elle picque, parce qu'elle est pointuë ; le lieu deuient creux, & le corps se courbe sur le deuant. Les fractures des espaules & des hanches, n'ont point d'autres signes que les communs ; non plus que celles des bras & des iambes, combien qu'il importe de prendre garde, s'il n'y a qu'vn des os rompus, ou s'ils le sont tous deux. Voila pour ce qui est des os rompus, venons maintenant à ceux qui sont desboitez.

Nous disons que l'os est desboité, ou quand il tombe, ou quand il se desmet de sa place en quelque sorte que ce soit. Si cela se fait entierement, & que la ioincture soit tout à fait desnoüée, & que la teste de l'os sorte de sa boëtte, les Grecs appellent cela Exarthrome : & quand les os sont seulement vn peu escartez l'vn de l'autre, & la ioincture desserrée & entr'ouuerte, c'est Pararthome. L'vn & l'autre se fait d'ordinaire en quatre manieres : car

l'os se iette ou en deuant, ou en derriere, ou en dedans ou en dehors. Or toute dislocation prouient aucunesfois de causes externes, comme de coup, de cheute, & d'autres choses qui font par leur violence sortir l'os de sa place, ou en rompent ou relaschent les ligamens, ce qui aduient plus souuent aux enfans, & aux personnes foibles, qu'à ceux qui sont robustes. Quelquesfois elle procede aussi de quelque cause interne, qui relasche & affoiblist les ligamens & les articles; comme quand il s'y iette vne tumeur pituiteuse, glaireuse & coulante, laquelle r'amollist les ligamens par sa trop grande quantité, ou rend les os glissans par sa viscosité. Or pour connoistre quand quelque article est desnoüé, le signe general est, que l'article paroist esleué du costé que l'os se iette, & laisse vn creux du costé d'où il est sorty: la figure du membre demeure peruertie, & n'est plus droicte; on a beaucoup de peine à le fléchir du costé que l'os s'est aduancé, au lieu qu'il se plie fort facilement de l'autre part. Voila les marques generales qui sont communes à tous les os desboitez; il faut en suitte deduire en particulier ce que chacun a de propre.

La maschoire disloquée s'aduance ou en deuant, ou vers l'vn des costez. Quand elle se iette en deuant, le menton aduance en dehors, & les dents de dessous outrepassent de beaucoup le rang de celles de dessus: & lors qu'elle se iette de costé, le menton se tourne vers la partie opposée, & les dents inferieures ne se rapportent pas iustement sous celles d'enhaut qui leur sont pareilles. Si les vertebres du col sont disloquées en dedans, on a de la peine à respirer, & à aualler, ce que l'on

prend par la bouche, il se fait aussi là vn creux: si en dehors, outre ce que dessus, le menton se ioint à la poictrine, & se fait vne tumeur au col. Lors que les vertebres de l'espine du dos se desnoüent, bien qu'elles ne sortent point entierement de leurs places, elles font presque de mesme façon ou vn creux, ou vne bosse par dehors, ou courbent l'espine de costé ou d'autre, de sorte qu'elle n'a plus sa figure droicte. Mais quand elles sont entierement desmises, les membranes & les nerfs sont pressez, ou mesmes deschirez, en suitte dequoy il arriue, outre ce que ie viens de dire, que, si ce sont des vertebres placées plus haut que le Diaphragme, les bras & les costez perdent leur mouuement, ou tombent en conuulsion; il suruient vn vomissement, & vne difficulté de respirer: & si les vertebres disloquées sont au dessous du Diaphragme, la resolution ou conuulsion se fait aux cuisses, d'où s'ensuit tantost vne suppression, tantost vn escoulement non volontaire des matieres fecales, ou de l'vrine. L'espaule se desmet le plus souuent vers l'aisselle, rarement en deuant, & iamais en haut. Si c'est vers l'aisselle, le bras s'esloigne du costé, vers lequel on ne le peut plus r'amener: si en deuant, le bras se remuë facilement en arriere, & difficilement en auant. L'os du coude se desboite d'auec celuy de l'espaule de toutes parts: quand c'est en derriere le bras demeure courbé sans se pouuoir estendre, & deuient plus court que l'autre; si en deuant, il demeure droict sans se pouuoir plier. La dislocation de la main se fait tout de mesme.

La hanche estant disloquée en dedans, ce qui aduient souuent, toute la cuisse se reiette en de

hors, ne se peut que fort difficilement r'approcher de l'autre, & est plus longue; si c'est en dehors, cõme il arriue quelquesfois, la cuisse se porte toute en dedans, & est plus courte que l'autre: cét os se desmet fort rarement en deuant ou en derriere. La dislocation du genoüil se peut faire de tous costez, excepté en deuant: & se manifeste par les communes marques, comme aussi en ce que les nerfs se roidissent ordinairement, de mesme qu'en la dislocation de la hanche. Les os de la paume de la main, & de la plante de pied se deiettent tantost en deuant, tantost en derriere, & où l'os s'aduance il paroist vne tumeur, & vn creux de l'autre costé. Les doigts tant de la main que du pied, se desmettent en tous sens, dont les marques sont communes, parce qu'ils n'ont plus leur figure naturelle, & qu'ils ne se peuuẽt plier du costé où l'os se forjette.

Finissons par là, & concluons ce discours Pathologique des accidens qui destruisent la santé, de leurs causes, & de leurs signes, & finalement de tout ce qui peut affecter le corps humain contre l'ordre de la nature. Et combien que ces choses semblent recueillies en abbregé, si on prend toutesfois la peine de les examiner particulierement auec vne diligence curieuse, & vne studieuse application d'esprit, on reconnoistra finalement, que rien n'y est obmis de ce qui concerne l'entiere & parfaicte connoissance des maladies, & des choses qui s'y doiuent rapporter, & qui peuuent seruir pour en entreprendre & poursuiure la cure. Ie pense auoir suffisamment deduit les choses plus importantes, passant celles

ſeulement que i'ay creuës peu ou point conſiderables, & que chacun, pour peu ſçauant qu'il ſoit, peut de ſoy-meſme connoiſtre & comprendre ſans aucun eſtude.

Fin du ſeptieſme Liure de la Pathologie, touchant les maladies externes du corps.

EXTRAICT DV PRIVILEGE du Roy.

PAr grace & Priuilege du Roy, en datte du vingt-neufiesme Auril mil six trente-huict, signé par le Roy en son Conseil du Moley, il est permis à la Veuue de Iean le Bouc, Marchand Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre ou débiter vn Liure intitulé, *Les Oeuures de Iean Fernel*, toutes ou partie, mises en François par A.D.M. & ce durant le temps & espace de neuf ans entiers & accōplis, àcompter du iour que ledit Liure aura esté acheué d'imprimer. Et deffenses sont faictes à tous autres, sous peine de trois mille liures d'amende, d'en imprimer, vendre ny debiter, ainsi qu'il est plus amplement porté par les lettres du Priuilege: lesquelles en vertu du presert Extraict, seront tenuës pour bien & deuëment signi-

fiées ; & à cét Extraict sera adiousté foy comme à l'original, à ce qu'aucun n'en pretende cause d'ignorance.

Acheué d'imprimer le vingt-troisiesme Auril mil six quarante-six.